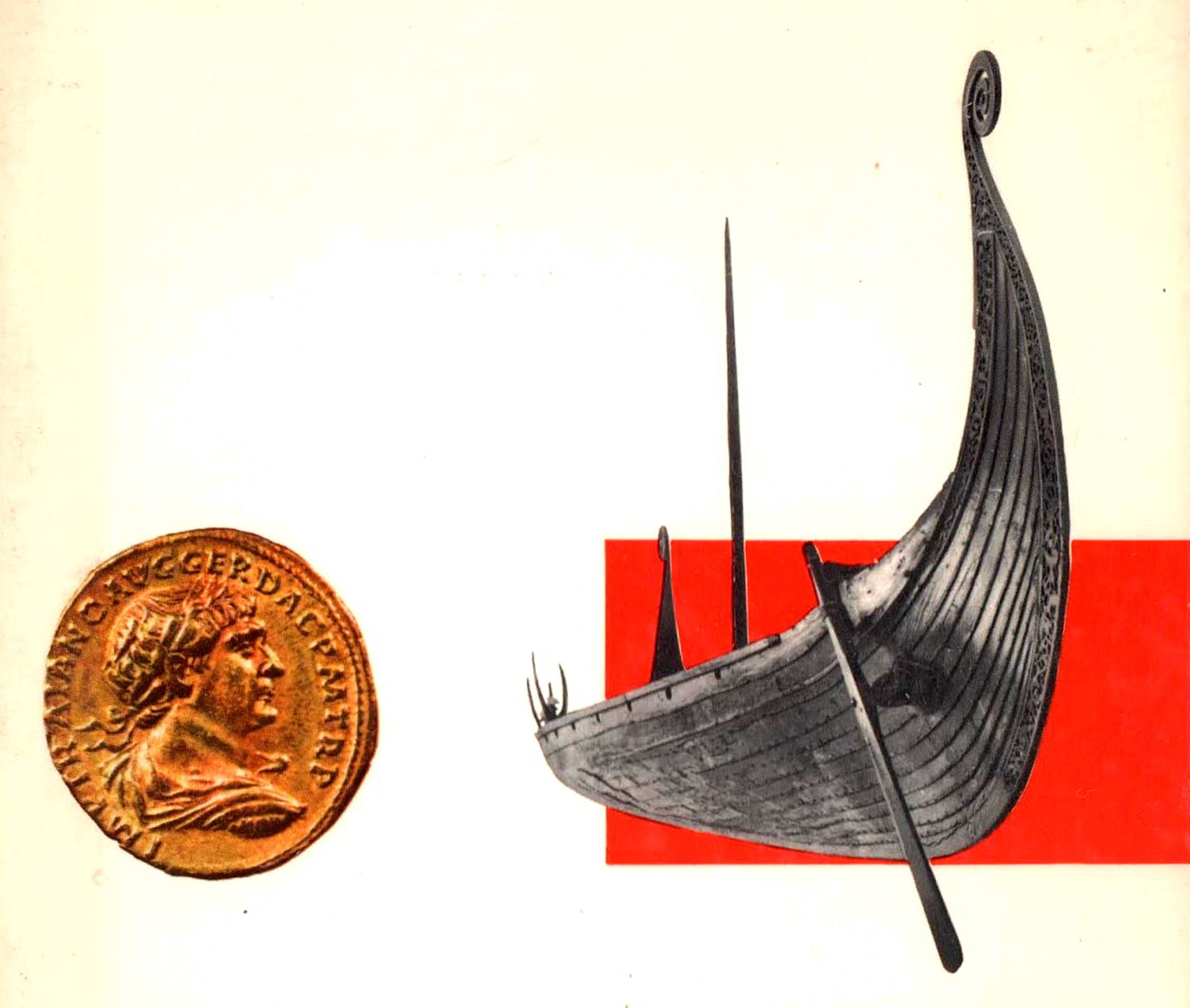


COLLECTION JULES ISAAC | CLASSE DE CINQUIÈME

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE | LES GUERRES PUNIQUES | LES GUERRES CIVILES | CÉSAR | AUGUSTE | L'EMPIRE | LA CIVILISATION ROMAINE | LE CHRISTIANISME | LES GRANDES INVASIONS | LES MÉROVINGIENS | BYZANCE | L'ISLAM | CHARLEMAGNE | LA VIE AU MOYEN AGE | CAPÉTIENS ET PLANTAGENETS | L'ÉGLISE | LES CROISADES | LA LITTÉRATURE | L'ART | HACHETTE



Échelle :
0
50
100
150
200 km
A L P E S
GAULE CISALPINE
PÔ
RAVENNE
APENNIN
ARNO
RUBICON
ÉTRURIE
ILLYRIE
PÉROUSE
OMBRIENS
TIBRE
CORSE
SABINS
MER ADRIATIQUE
VEIES
ROME
OSTIE
LATIUM
APENNIN
SARDAIGNE
CAMPANIE
SAMNITES
APULIE
CAPOUE
CUMES
Vésuve
NAPLES
POMPEI
BRINDISI
TARENTE
CALABRE
PAESTUM
MER TYRRHÉNIENNE
SYBARIS
GRANDE GRÈCE
CROTONE
MER IONIENNE
MESSINE
Etna
DÉTROIT DE MESSINE
SICILE
AGRIGENTE
CARTHAGE
SYRACUSE
AFRIQUE

HISTOIRE

COLLECTION ISAAC

ROME ET LE MOYEN AGE JUSQU'EN 1328

A. ALBA
professeur agrégé au lycée Henri IV

5e

CLASSIQUES HACHETTE / 79 BOULEVARD SAINT GERMAIN PARIS

Avertissement

Les récents changements apportés aux programmes d'histoire ont exigé la refonte des manuels. L'occasion a été saisie, avec l'approbation de Jules Isaac, pour modifier la présentation du cours qui porte son nom.

Les caractères en sont plus lisibles et la typographie plus aérée. Les documents sont placés non plus à la fin du chapitre, mais en face même du texte qu'ils doivent commenter : leur utilisation en sera ainsi plus aisée. Chaque chapitre débute par quelques lignes qui en font connaître non seulement le contenu, mais encore l'ossature, et les divisions indiquées se retrouvent, fortement marquées, dans l'exposé, puis le résumé qui suivent. Les cartes ont été multipliées et, dans la mesure du possible,

simplifiées. Enfin l'illustration et les textes documentaires ont été rajeunis.

Non pas cependant qu'on ait cédé au goût pour la nouveauté à tout prix et pour l'inédit. On s'est refusé à sacrifier des gravures et des textes que l'expérience avait montrés bien adaptés à l'usage des élèves et susceptibles d'un commentaire fructueux.

Pour ce qui est de l'exposé de la leçon, on est resté résolument fidèle à la règle d'or qui a fait le succès des cours Malet-Isaac et Jules Isaac : sur la base d'une documentation sérieuse, établir un texte simple et clair, toujours à la portée des enfants auxquels il est destiné. Ces livres veulent être compréhensibles pour tout élève d'un niveau moyen. C'est dire que le texte de l'édition précédente a été en grande partie conservé, allégé seulement et simplifié par souci pédagogique et par suite de l'allongement des programmes. C'est dire aussi que l'on continuera à trouver sous les gravures des légendes explicatives : elles développeront l'esprit d'observation comme les questions sur les textes documentaires développeront la réflexion. Nous espérons que le cours J. Isaac, ainsi rajeuni dans sa présentation tout en restant fidèle à sa tradition pédagogique, donnera toute satisfaction aux maîtres et que ceux-ci lui garderont l'estime et la sympathie qu'il a obtenues dès sa première édition en 1938.

A. ALBA mars 1964

1 Où l'on voit naître Rome

L'année dernière vous avez étudié l'histoire de l'Orient, puis celle de la Grèce. Maintenant nous allons en Italie. Là, un groupe de paysans latins fonde Rome en 753 av J.-C. Un jour viendra où les Romains domineront tous les pays marqués en ocre sur la carte de la page ci-contre.

I L'ITALIE. LES PEUPLES ITALIOTES. LA NAISSANCE DE ROME

1 LA PÉNINSULE ITALIENNE

L'Italie[1] partage en deux bassins la Méditerranée; elle tient solidement à l'Europe centrale au Nord et s'allonge au Sud vers la Grèce et l'Afrique.
Le Nord de l'Italie forme une plaine traversée par un grand fleuve, le *Pô*, et encadrée par deux chaînes de montagnes : d'une part les *Alpes* à l'Ouest et au Nord, d'autre part, l'*Apennin* au Sud. Jusque vers l'époque de Jésus-Christ, la plaine du Pô n'a pas fait partie de l'Italie : comme elle fut, pendant plusieurs siècles, occupée par des Gaulois, les Romains l'appelaient *Gaule cisalpine*[2]. Le nom d'Italie était réservé à ce que nous appelons l'Italie péninsulaire.

L'Italie péninsulaire est parcourue du Nord au Sud par l'Apennin, difficile à traverser, jadis très boisé, de sol pauvre. Au pied des montagnes, il y a quelques plaines : l'*Apulie* au Sud-Est, le long de la mer Adriatique; puis, du côté de la mer Tyrrhénienne et en allant du Nord au Sud, des parties de l'*Étrurie*, du *Latium* et de la *Campanie*. Par-delà le détroit de Messine, la *Sicile* continue la botte italienne.

1. Voir la carte sur la page de garde de ce livre.
2. Le préfixe *cis* signifie *de notre côté*. Les Romains appelaient la France d'aujourd'hui, qui, par rapport à eux, était de l'autre côté des Alpes : la *Gaule transalpine*.



A

A / **Urne funéraire.** Lorsqu'une personne est morte, le cadavre est ou bien enterré (c'est-à-dire enseveli dans la terre), ou bien incinéré (c'est-à-dire brûlé). Dans ce dernier cas, les survivants recueillent les cendres et les placent dans un vase qu'on appelle urne funéraire. Celle-ci est en terre cuite. Trouvée près de Rome, elle nous fait connaître l'aspect des cabanes dans lesquelles vivaient les habitants de l'Italie centrale vers 750 av. J.-C. Le toit, à double pente, déborde largement pour que les parois ne soient pas abîmées par la pluie.

B / **Les conquêtes de Rome.**

C / **Fond d'une cabane italiote.** Ce morceau de pierre creusé de trous a été découvert en 1948 sur la colline du Palatin, qui fait partie de la ville de Rome (voir p. 13). Il servait de plancher à une cabane habitée par des Italiotes au VIII[e] siècle av. J.-C. Dans les trous étaient plantés des pieux de bois qui constituaient l'armature de la cabane, ainsi que le montre la maquette au-dessous. La pièce maîtresse était le grand pieu central. Il soutenait à son sommet une poutre de laquelle descendaient à droite et à gauche des branches plus minces qui donnaient au toit son aspect en double pente. Ce toit était fait de branchage et de chaume, le tout couvert d'argile séchée. A l'intérieur de la cabane on a retrouvé les restes d'un fourneau en terre cuite, des débris de vaisselle et des ossements d'animaux.

D / **Reconstitution de l'armature d'une cabane italiote.** (Rome. Antiquarium du Palatin.)

Le sol de l'Italie et de la Sicile est en partie volcanique : le *Vésuve* en Campanie, l'*Etna* en Sicile sont, aujourd'hui encore, en activité.

Ni à l'Est ni à l'Ouest, les côtes ne sont favorables à la navigation. A l'inverse des Grecs qui furent, avant tout, des marins et des commerçants, *les Romains furent des terriens et des paysans.*

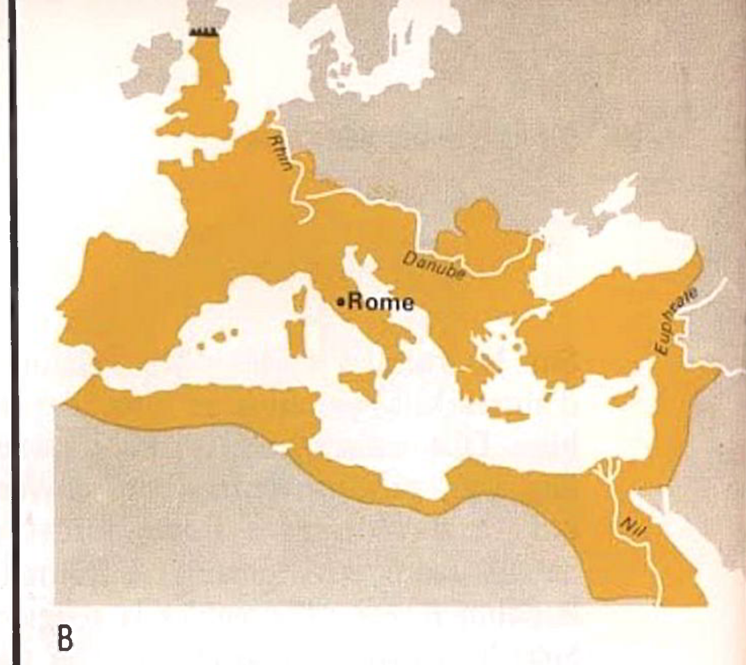
2 LES ANCIENS HABITANTS LES ITALIOTES

Vers 750 av. J-C au moment où commence l'Histoire romaine, la plus grande partie de l'Italie était occupée par des peuples de bergers et de paysans qu'on groupe sous le nom d'*Italiotes.* Les principaux étaient les *Ombriens*, les *Latins*, les *Sabins*, les *Samnites.* Ils étaient entrés en Italie par vagues successives entre 1500 et 1000. Ceux qui étaient destinés à jouer le plus grand rôle étaient les Latins. Fixés sur les collines du Latium, à l'est de l'embouchure du *Tibre*, ils avaient fondé plusieurs villages, dont le plus important, au VIIIe siècle, s'appelait *Albe.*

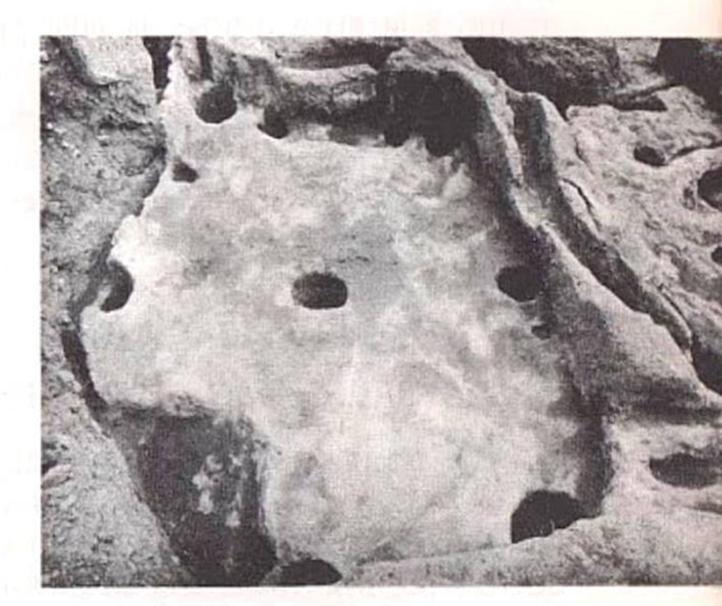
En 753 av. J-C, dit la tradition, quelques-uns de ces Latins quittèrent Albe et allèrent fonder sur une colline, à quelques kilomètres de là, un village qui est l'origine de la ville de *Rome.*

3 LA FONDATION DE ROME

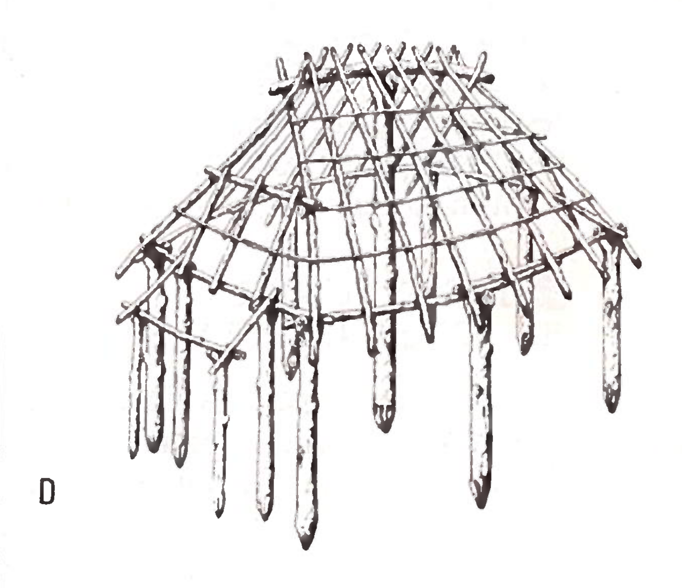
La légende racontait que Rome avait été fondée par deux frères jumeaux, *Romulus* et *Remus.* Leur père, disait-on, était le dieu Mars et leur mère était une prêtresse, fille d'un roi d'Albe. Leur oncle avait ordonné qu'on les plaçât dans un panier et qu'on les abandonnât au fil de l'eau sur le Tibre; mais le panier s'était échoué sur la rive gauche du fleuve, au pied de la colline du *Palatin.* Les jumeaux avaient été allaités par une louve, puis recueillis par un berger. Devenus grands, ils fondèrent un village sur la colline du Palatin. Du nom de Romulus, ce village s'appela *Rome* (753 *av. J-C*) (voir p. 13).



B



C



D

Sur les collines voisines du Palatin, il y avait d'autres villages latins et aussi des villages sabins. D'abord ennemis, *Sabins et Latins s'unirent.* Dès lors, pendant deux siècles environ, les rois qui se succédèrent à Rome furent tantôt des Sabins, tantôt des Romains. A Romulus succéda le Sabin *Numa :* il organisa la religion romaine. Sous le Romain *Tullius Hostilius*, la guerre éclata entre Rome et Albe : à la suite du combat qui opposa les trois *Horaces* aux trois *Curiaces*, Rome devint, à la place d'Albe, la ville principale du Latium.

Mais déjà Romains et Sabins commençaient à subir l'influence de deux peuples établis depuis peu en Italie : les Grecs et les Étrusques.

II GRECS ET ÉTRUSQUES

1 LES GRECS DANS L'ITALIE DU SUD

Dans le temps où Romulus fondait Rome, des colons grecs arrivaient en Sicile et dans l'Italie méridionale. Ils finirent par y être si nombreux que ces régions prirent le nom de *Grande Grèce.* Les principales villes qu'ils y fondèrent furent *Cumes* en Campanie, *Crotone*, *Sybaris* et *Tarente* sur la côte orientale de l'Italie du Sud, *Syracuse* et *Agrigente* en Sicile. Aux habitants de l'Italie, les Grecs apportèrent la connaissance des dieux de l'Olympe, le goût de l'art, quelques notions scientifiques et surtout l'alphabet.

2 LES ÉTRUSQUES EN ITALIE CENTRALE

Peu après les Grecs, les Étrusques, venus peut-être d'Asie Mineure par mer, débarquèrent en Étrurie. Très peu nombreux sans doute, ils imposèrent durement leur autorité aux habitants et élevèrent des villes aux puissantes murailles. Ils drainèrent le pays, qui devint une riche terre à blé. Habiles métallurgistes, ils travaillèrent le fer et le cuivre et ciselèrent dans l'or et l'argent

La légende d'Énée et des origines de Rome

Les Romains racontaient que le Troyen Énée (fils du Troyen Anchise et de la déesse Vénus) avait pu s'enfuir de Troie, prise par les Grecs. Il avait avec lui son fils Ascagne (appelé aussi Iule). Après bien des aventures, il était arrivé aux rivages du Latium où il avait élevé la ville de Lavinium. Son fils avait plus tard fondé Albe, où ses descendants s'étaient succédé pendant longtemps.

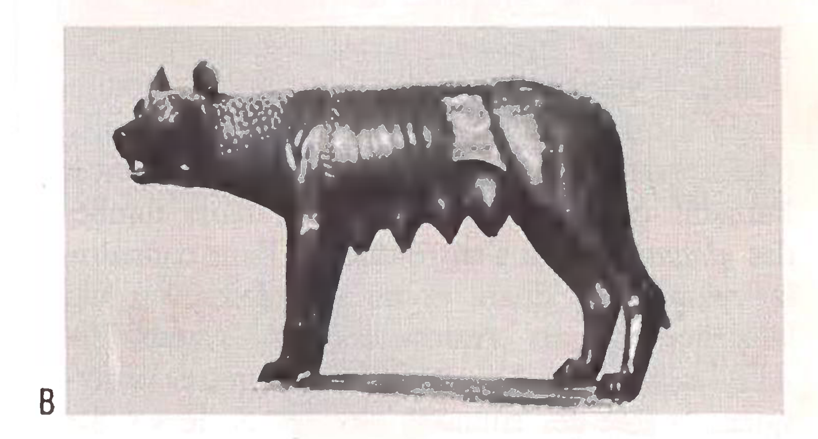
Cette légende a été longuement racontée par le plus grand poète latin, Virgile (70-19 av. J.-C.), dans son poème intitulé « Énéide ». En un passage de ce poème, Virgile montre Énée et ses compagnons en proie à une horrible tempête et tout près de périr. La déesse Vénus, effrayée, implore son père, le tout-puissant Jupiter, mais celui-ci la rassure.

« Ne crains rien ; la destinée des tiens demeure immuable : comme je l'ai promis, tu pourras voir la ville et les remparts de Lavinium et tu transporteras le magnanime Énée jusqu'au ciel étoilé. Non, je n'ai pas changé d'avis. Sous tes yeux, Énée en Italie mènera rude guerre, il anéantira des peuplades farouches ; il donnera à ses guerriers des remparts et des lois. Après lui, son fils Ascagne (qu'on appelle aussi Iule) quittera Lavinium pour établir son trône au roc d'Albe, qu'il entourera de solides remparts. La prêtresse de famille royale, chère à Mars, aura deux fils jumeaux. Puis Romulus, à son tour, perpétuera la race, élèvera les murs de Mars et donnera son nom au peuple des Romains. Je ne mets de limites à leur puissance ni dans le temps ni dans l'espace ; je leur ai donné un empire sans fin. »




A

A / **Agrigente : temple de la Concorde.** Fondée vers 580 av. J-C, Agrigente était, au dire d'un Grec du Ve siècle, « la plus belle des cités mortelles ». C'est de ce siècle que date ce temple. Est-il dorique, ionique ou corinthien ?


B

B / **La Louve du Capitole.** Ce bronze est une œuvre étrusque du début du Ve siècle av. J-C. On notera la maigreur de la bête efflanquée. La statue a été frappée par la foudre en 65 av. J.-C., et elle en porte encore les traces. (Rome, Musée du Capitole.)


C

C / **Monnaie de Tarente.** La ville de Tarente avait été fondée par des Spartiates vers 700 av. J-C. Elle était donc l'une des plus anciennes villes de la Grande Grèce. Voici une de ses belles monnaies d'argent. (Coll. particulière.)

Exercices. 1 Pourquoi, quand Jupiter parle à Vénus d'Enée et d'Ascagne lui dit-il les tiens ? **2** Montrez le sens des mots « il donnera des remparts et des lois »; d'après ces deux mots, dites quel est le double rôle d'un roi. **3** Expliquez les mots « de famille royale, chère à Mars », par lesquels Jupiter désigne la mère de Romulus et de Rémus. **4** Que signifie « à son tour Romulus perpétuera la race » ? La race de qui ? Pourquoi « à son tour » ? **5** Que signifie « ni dans le temps ni dans l'espace » ?

de somptueux bijoux. Leurs artistes sculptèrent de magnifiques statues en bronze ou en terre cuite et décorèrent de peintures les murs des caveaux souterrains où ils enterraient leurs morts.

Les Étrusques furent aussi de hardis marins qui disputèrent aux Grecs de Grande Grèce, aux Carthaginois de Tunisie et aux Marseillais, la prépondérance commerciale dans le bassin de la Méditerranée occidentale.
La *religion des Étrusques* frappa d'étonnement les Romains. Pour se concilier les âmes des morts et les détourner de venir tourmenter les vivants, les Étrusques leur offraient des sortes de sacrifices humains en faisant combattre sur leurs tombes des *gladiateurs* qui s'entre-tuaient. Pour connaître la volonté des dieux et ne rien faire qui pût leur déplaire, ils avaient recours, comme les Babyloniens, à la *divination*. Leurs prêtres observaient le foie des animaux sacrifiés ou le vol des oiseaux et indiquaient les cérémonies par lesquelles on pouvait se rendre favorables les dieux. Malheureusement, nous ne comprenons pas la langue étrusque.

3 LES ROIS ÉTRUSQUES A ROME

Au cours des VIIe et VIe siècles av. J-C les Étrusques conquirent d'abord la Campanie et le Latium au Sud, puis une partie de la plaine du Pô au Nord. Vers 575, *Rome devint une ville étrusque*.

Trois rois étrusques régnèrent à Rome de 575 à 509 environ : *Tarquin l'Ancien*, *Servius Tullius* et *Tarquin le Superbe* (c'est-à-dire : l'orgueilleux). Ces rois unifièrent en une ville les villages latins et sabins groupés autour du Palatin, et ils l'entourèrent d'un solide rempart. En ce sens on peut dire que *les Étrusques ont vraiment fondé Rome*. Sur la colline du Capitole, ils élevèrent un temple au dieu Jupiter et, pour drainer la dépression marécageuse au pied des collines, ils la relièrent au Tibre par un *égout* à ciel ouvert.


A

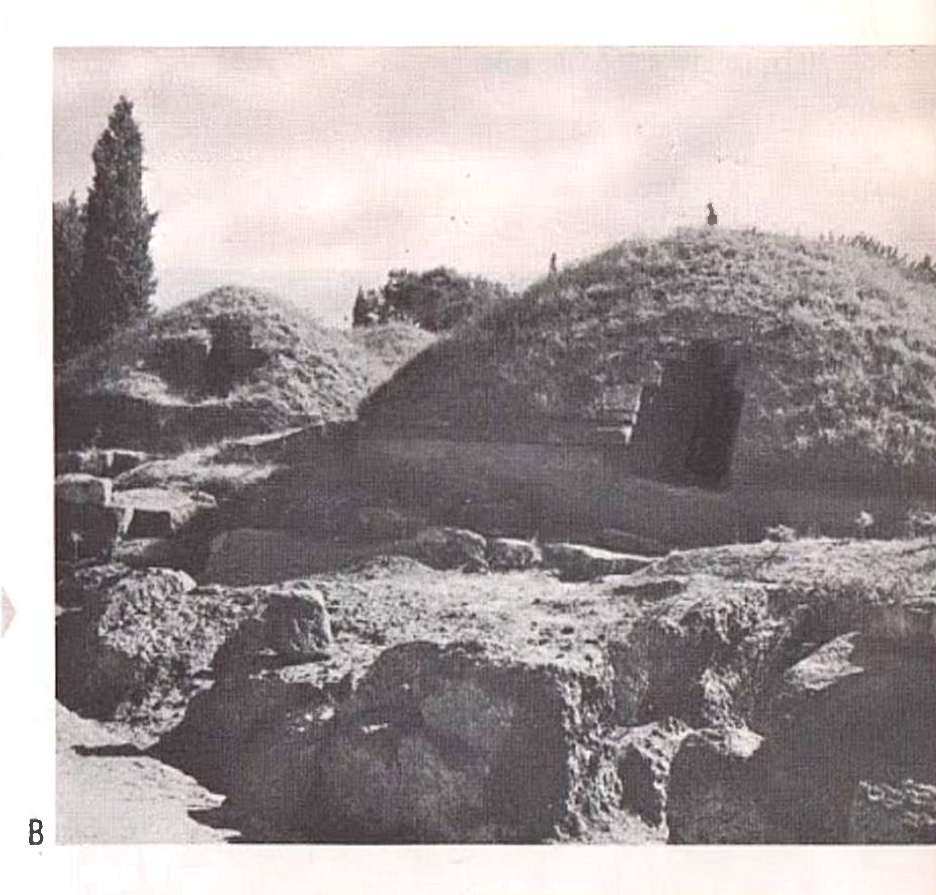
Tagès

A l'inverse des Grecs qui n'avaient pas de livres religieux « révélés » (c'est-à-dire dont le contenu a été dicté par les Dieux), les Étrusques affirmaient que leur science de la divination leur avait été révélée par un être divin, Tagès :
« On rapporte, dit l'écrivain latin Cicéron (106-43 av. J-C)[1] qu'un laboureur poussant sa charrue dans un champ près de Tarquinii vit sortir brusquement du sillon un certain Tagès qui lui adressa la parole. Ce Tagès avait la figure d'un enfant et la sagesse d'un vieillard... La foule accourut... Alors Tagès parla longtemps devant cette multitude, qui recueillit ses paroles. C'est ce discours qui contient le fondement de la science de la divination. »
(D'après Cicéron, La divination.)

1 Sur Cicéron, voir p. 83.

A / **L'Apollon de Véies.** Cette magnifique statue de terre cuite peinte a été retrouvée en 1916 près de la ville de Véjes. C'est une œuvre étrusque d'environ 525 av. J-C. Le sourire rappelle celui que les artistes grecs du VIe siècle donnaient à leurs statues. (Rome, Musée de la villa Giulia.)

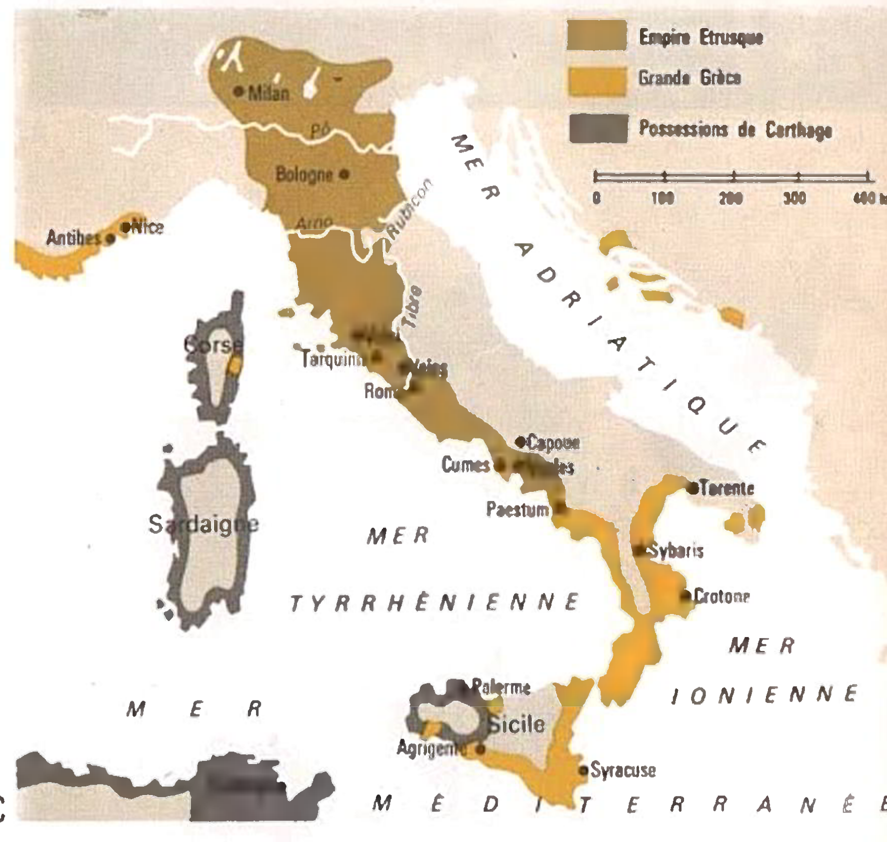
B / **Entrée de tombeaux étrusques.** Les Étrusques plaçaient les cadavres dans des sarcophages et déposaient ceux-ci dans de vastes caveaux souterrains surmontés d'un tertre. Voici l'entrée de deux de ces caveaux près de Véies. On y trouvait parfois de nombreuses chambres sur les parois desquelles des artistes peignaient des fresques (voir ce mot au lexique) représentant des scènes de la vie d'ici-bas. Ainsi avait-on fait jadis en Egypte.



B



C / **L'empire étrusque à son apogée.**

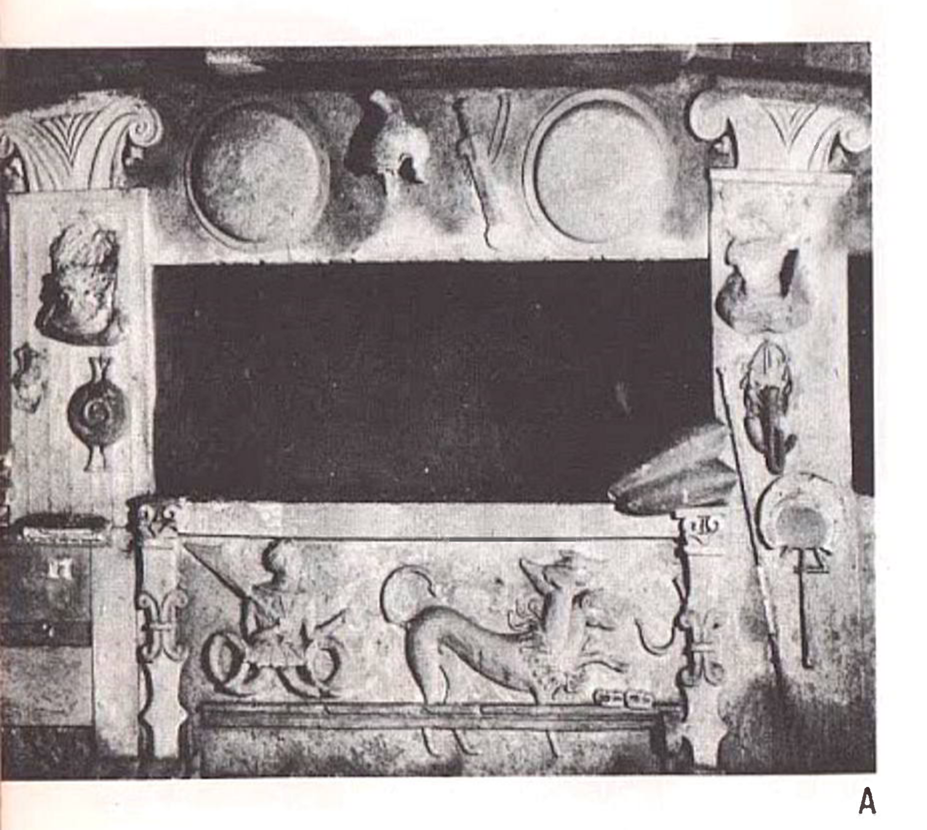


C

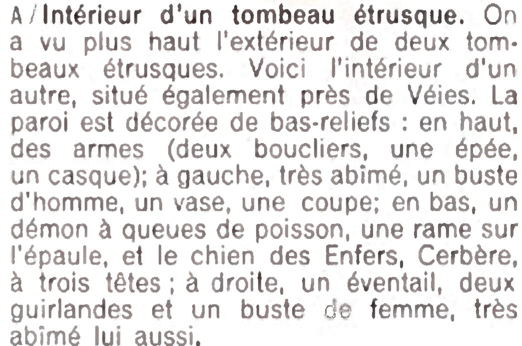
D / **Guerrier étrusque.** Cette statue, haute de 0,25 m, formait sans doute la poignée du couvercle d'un petit vase de bronze déposé dans une tombe. Le guerrier porte des jambières de métal ; le grand casque, imité de ceux des soldats corinthiens, protège non seulement le crâne mais aussi les joues et le nez. La statue est d'environ 530 av. J-C. (Coll. Loeb à Munich.)



D



A

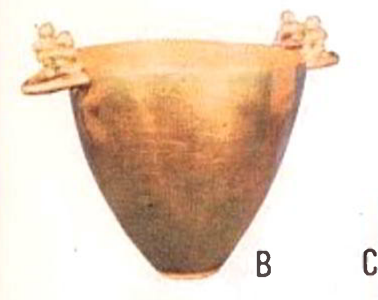


A / **Intérieur d'un tombeau étrusque.** On a vu plus haut l'extérieur de deux tombeaux étrusques. Voici l'intérieur d'un autre, situé également près de Véies. La paroi est décorée de bas-reliefs : en haut, des armes (deux boucliers, une épée, un casque); à gauche, très abîmé, un buste d'homme, un vase, une coupe; en bas, un démon à queues de poisson, une rame sur l'épaule, et le chien des Enfers, Cerbère, à trois têtes ; à droite, un éventail, deux guirlandes et un buste de femme, très abîmé lui aussi.

B / **Gobelet en or.** (Musée Pigorini, Rome.)

C / **Le dieu Mercure.** Cette tête en terre cuite a été retrouvée à Véies en 1916 en même temps que l'Apollon dont il a été parlé plus haut. Sans doute les statues des deux dieux étaient-elles jadis placées sur le toit d'un temple. (Musée de la villa Giulia.)

D / **Grande fibule d'or.** Les Étrusques ont été sans doute les orfèvres les plus habiles de toute l'Antiquité. Cette fibule (on dirait aujourd'hui épingle de sûreté) a été découverte dans la tombe d'un prince étrusque ; elle remonte à 675 environ av. J-C. Sur la plaque de droite sont représentés cinq lions ; sur la plaque de gauche (à l'extrémité de laquelle était fixée l'épingle) on voit des rangées de petits lions ailés et de canards. En face de ce chef-d'œuvre de difficulté technique vaincue, on admirera la simplicité magnifique du gobelet d'or. (Musée du Vatican.)



B

C



E / **Sarcophage étrusque.** Sarcophage de terre cuite. Les deux époux, dans une attitude semblable, le bras gauche appuyé sur un coussin. Après le IV[e] siècle av. J-C, la religion des Étrusques est devenue sombre et sinistre ; les Étrusques semblent alors avoir été épouvantés par l'idée des tortures que les démons font souffrir aux morts dans l'enfer. Mais jusque-là, le mort semblait heureux dans son tombeau comme l'était le mort égyptien. (Musée du Louvre.)

F / **La danse.** Dans le caveau de Tarquinii, où l'on a retrouvé cette fresque, le mort, représenté sur son lit de parade, regarde sur le mur qui lui fait face des danseurs. Ceux-ci s'adonnent avec ardeur à la danse. L'homme, aux cheveux blonds, tient d'une main une cruche en or. A l'exemple des Égyptiens, les Étrusque représentaient le corps des hommes en brun, et celui des femmes en blanc (vers 520 av. J-C).



D



E

F

4 EXPULSION DES ÉTRUSQUES. LA RÉPUBLIQUE

La domination des rois étrusques à Rome fut courte. On racontait que Tarquin le Superbe avait été chassé dès 509 av. J-C[1]. La royauté fut abolie et on institua un régime nouveau, la *République*. Le roi fut remplacé par deux *consuls*, élus pour un an par le peuple.
Les Étrusques n'en avaient pas moins exercé sur les Romains une influence très profonde. Ils leur avaient appris l'art de construire une maison, d'employer la voûte, de faire des égouts et d'élever des murailles; ils leur avaient enseigné les règles de la divination, donné l'habitude de représenter les dieux sous la forme humaine et de leur élever des temples; ils leur avaient aussi fait connaître l'alphabet grec.

1. Les savants ont tendance aujourd'hui à reculer jusque vers 475 l'expulsion des Étrusques.

RÉSUMÉ

- **Au début du VIII[e] siècle av. J-C, l'un des peuples italiotes, les Latins, occupe, au sud de l'embouchure du Tibre, quelques villages dont le plus important est Albe.**
- **En 753 av. J-C, Romulus et Remus, petits-fils d'un roi d'Albe, fondent sur la colline du Palatin le village de Rome. Bientôt Rome l'emporte sur Albe.**
- **Des colons grecs arrivent dans l'Italie méridionale et en Sicile, les Étrusques débarquent en Étrurie. A la différence des Italiotes, les Étrusques ont une civilisation très raffinée.**
- **Aux VII[e] et VI[e] siècles, les Étrusques occupent le Latium et la Campanie, puis la Gaule cisalpine. Vers 575, Rome devient une ville étrusque.**
- **En 509, Tarquin le Superbe et les Étrusques sont chassés et un nouveau régime politique s'institue : la République. Mais l'influence des Étrusques sur les Romains restera toujours très forte.**

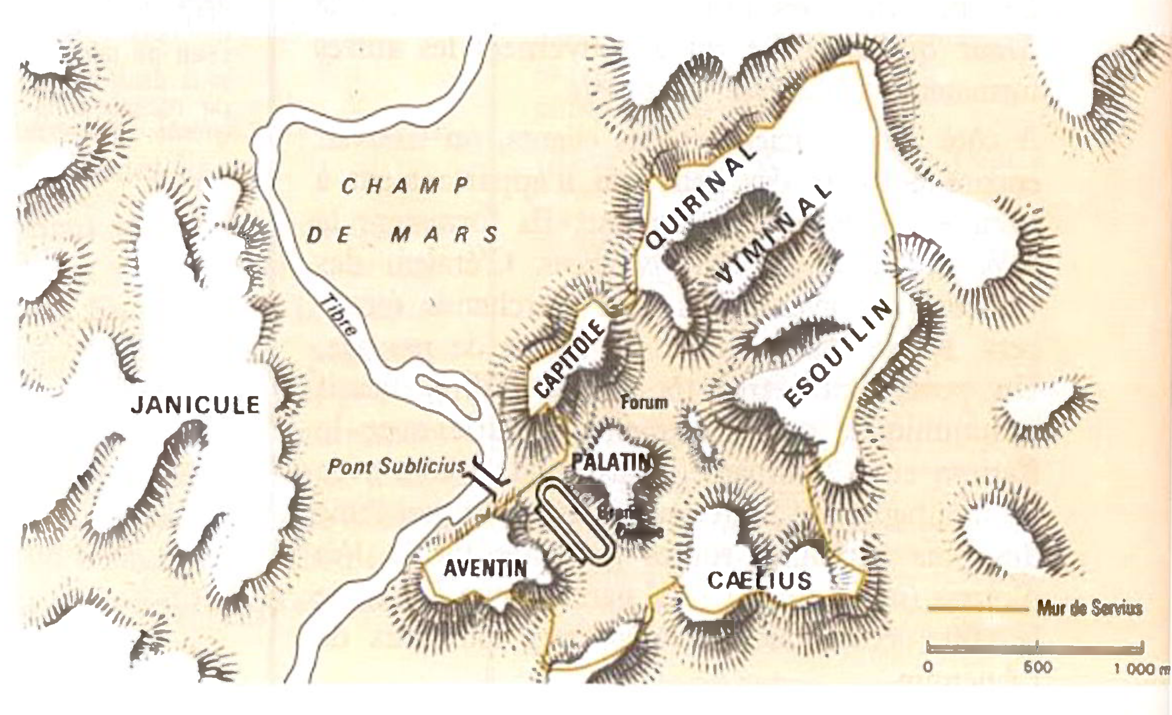
L'Italie vers 500 av. J-C. On voit les régions occupées par les Etrusques, les Italiotes, les Grecs et même les Carthaginois (Carthage, sur l'emplacement de la ville actuelle de Tunis, était une colonie phénicienne). Sur la côte Adriatique, l'extrême Nord (qui forme aujourd'hui le pays autour de Venise), de même que l'Apulie du Sud étaient occupés par des peuples qui n'étaient ni Italiotes, ni Grecs ni Étrusques.

On a marqué trois des villes les plus importantes de l'Etrurie : Véies, tout à côté de Rome, mais sur l'autre rive du Tibre ; c'est là qu'on a retrouvé les statues des dieux Mercure et Apollon ; Volci, qui faisait un commerce très actif avec la Grèce : aussi y a-t-on découvert plus de 5 000 vases grecs ; enfin Tarquinii, l'une des plus anciennes cités étrusques et celle où l'on a trouvé le plus de fresques. L'historien latin Tite-Live écrivait qu'à la fin du VI[e] siècle av. J-C « le renom des Etrusques emplissait les terres et les mers d'un bout à l'autre de l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine ».

Le site de Rome. Pendant près de 700 ans, Rome s'étendit seulement sur la rive gauche du Tibre : encore le Champ de Mars restait-il inhabité. — Pourquoi appelle-t-on souvent Rome : la ville des sept collines ? — Sur le Quirinal se trouvaient des villages sabins ; sur le Palatin et l'Esquilin, des villages latins. La dépression centrale, appelée Forum, fut d'abord un cimetière. Plus tard, au temps de la domination étrusque à Rome, le Forum devint un marché. Tarquin l'Ancien construisit, dit-on, le Grand Cirque et Tarquin le Superbe édifia sur le Capitole un temple à Jupiter Capitolin. La ligne jaune indique le tracé probable des fortifications élevées par le roi étrusque Servius Tullius.

Empire Étrusque
Grande Grèce
Possessions de Carthage
Italiotes
0 100 200 km

Alpes
VÉNÈTES
Pô
LIGURES
MER ADRIATIQUE
Antibes
Corse
Tarquinies
Sardaigne
APULIE
CALABRE
MER TYRRHÉNIENNE
MER IONIENNE
Sicile
Agrigente
Syracuse
MER MÉDITERRANÉE



2 Les débuts de la République romaine

La République romaine a mis environ deux siècles et demi à s'organiser (500 à 250 *av. J-C*).

- *Les plébéiens, qui n'avaient aucun droit, finissent par devenir les égaux des patriciens.*
- *Tableau du gouvernement de Rome vers* 250.

I LA LUTTE DES PLÉBÉIENS CONTRE LES PATRICIENS

1 PATRICIENS, CLIENTS, PLÉBÉIENS

A l'époque où Tarquin le Superbe fut chassé, les Romains étaient divisés en grandes familles qui comprenaient non seulement le père, la mère et les enfants, mais encore toutes les personnes qui descendaient d'un même ancêtre. Cet ancêtre, on l'appelait « le père » (en latin *pater*) et on donnait le nom de *patriciens* aux membres de ces grandes familles. Les *clients* (c'est-à-dire « ceux qui obéissent ») étaient des pauvres que les patriciens admettaient dans leur « famille ». Les patriciens les plus importants formaient le *Sénat* qui aidait le roi à gouverner; les autres formaient l'*Assemblée du peuple.*

A côté des patriciens et des clients, on trouvait encore à Rome des gens qui n'appartenaient à aucune « famille » patricienne. Ils formaient la *plèbe* et on les appelait *plébéiens.* C'étaient des vaincus, des aventuriers, des marchands étrangers. Rome était en effet un centre de passage. Un pont, établi très tôt sur le Tibre, faisait communiquer non seulement l'Étrurie avec le Latium et la Campanie, mais aussi la côte avec les montagnes de l'intérieur. C'est pourquoi l'une des plus anciennes routes romaines fut la *Via Salaria* (ou route du sel), par laquelle le sel de la côte occidentale parvenait aux habitants de l'Apennin.



La toge. La toge était le vêtement du citoyen et elle était interdite aux non-citoyens. On la portait par-dessus la tunique dans toutes les circonstances de la vie publique. Elle consistait en un grand morceau de laine blanche, d'un diamètre de plus de 5 mètres. C'était tout un art que de réussir à la draper en plis savants. (Rome, Musée du Capitole.)

Depuis Servius Tullius les plébéiens faisaient partie de l'armée, mais ils ne pouvaient être ni membres de l'Assemblée, ni, à plus forte raison, sénateurs ou prêtres.

PLÉBÉIENS CONTRE PATRICIENS

Les patriciens avaient chassé Tarquin le Superbe parce qu'il favorisait les plébéiens. *Aussi la situation des plébéiens fut-elle très dure après* 509. Ils étaient jugés par des tribunaux composés uniquement de patriciens, et d'après des lois non écrites que les patriciens étaient seuls à connaître. Les plébéiens pauvres devaient souvent emprunter aux patriciens et, s'ils ne pouvaient rembourser leurs dettes, ils devenaient esclaves de leur créancier.

Les plébéiens exigèrent de devenir les égaux des patriciens. Il leur fallut plus de deux cents ans pour conquérir cette égalité. La lutte aurait été plus longue encore si, durant cette période, Rome n'avait eu à soutenir de nombreuses guerres. En menaçant les patriciens de faire la grève du service militaire, les plébéiens les contraignirent plus d'une fois à céder.

LES ÉTAPES DE LA VICTOIRE DES PLÉBÉIENS

Nous connaissons très mal les détails de cette histoire. En voici les grandes lignes :

1° En 493, les plébéiens menacèrent de quitter Rome, pour fonder une ville nouvelle sur une colline voisine, le mont Sacré. Ce fut la *sécession sur le mont Sacré*[1]. Effrayés, les patriciens abolirent les dettes des plébéiens les plus pauvres et accordèrent aux plébéiens des protecteurs spéciaux, les *tribuns*. Si un plébéien était poursuivi par un patricien, le tribun pouvait le libérer. Pour faire respecter les tribuns, on déclara qu'ils seraient *sacro-saints*, c'est-à-dire qu'attenter à

1. Le mot *sécession* signifie *séparation*.

La question des dettes

Un jour, raconte l'historien latin Tite-Live[1], on vit arriver sur le Forum un vieillard portant les marques de toutes ses souffrances. C'était un ancien sous-officier très brave et plusieurs fois décoré à la guerre : « Ses vêtements étaient d'une saleté repoussante ; mais plus repoussantes encore étaient la pâleur et la maigreur de son corps décharné ; la longueur de sa barbe et de ses cheveux donnait à son visage une expression farouche. On l'interroge : pourquoi ces haillons, pourquoi cette hideuse misère ? Il servait, répond-il, dans la guerre contre les Sabins, quand leurs ravages lui ont enlevé la récolte de son champ ; bien plus, sa ferme a été incendiée, ses meubles ont été pillés, ses troupeaux enlevés. Ainsi ruiné, il a dû payer l'impôt : il a emprunté. Cette dette, grossie par les intérêts, l'avait dépouillé du champ qu'il tenait de son père et de son aïeul, puis du reste de ses biens ; enfin cette gangrène avait gagné jusqu'à son corps ; son créancier avait été pour lui un bourreau. Il montrait alors son dos sillonné et meurtri récemment par le fouet. » (Tite-Live, Livre II.)

1 Tite-Live (59 av J-C-17 ap. J-C) est l'auteur d'une Histoire romaine des origines à l'an 9 av. J-C. Nous n'en possédons plus que 35 livres sur 142.

Exercices. 1 Où était situé, par rapport à Rome, le territoire des Sabins ? **2** Que signifie « dette grossie par les intérêts » ? **3** Pourquoi l'homme fait-il remarquer qu'il tenait son champ de son père et de son aïeul ? **4** Que signifie : « cette gangrène a gagné jusqu'à son corps » ? Quelle est cette gangrène ? En quoi son créancier est-il devenu pour lui un bourreau ? Vous expliquerez la même idée sous une forme plus simple. **5** Montrez la gradation des malheurs de cet homme.

Les membres et l'estomac.

Aux plébéiens retirés sur le mont Sacré, le patricien Menenius Agrippa raconta l'apologue suivant :
« Au temps où ne régnait pas encore l'harmonie dans le corps humain et où chaque membre avait sa libre action, toutes les parties du corps s'indignèrent que tous leurs efforts n'aboutissent qu'à satisfaire l'estomac, tandis que lui ne faisait que jouir des plaisirs qu'on lui donnait. Un complot fut fait : les membres s'engagèrent à ne plus porter à la bouche les aliments, la bouche à ne plus les recevoir, les dents à ne plus les broyer. Or, la conséquence de cette colère fut que le corps entier en vint à dépérir complètement. Les membres virent alors que l'estomac remplissait des fonctions utiles et qu'il nourrissait autant qu'il était nourri. »

Après quoi, « montrant quel rapport il y avait entre cette rébellion du corps et la colère de la plèbe contre les patriciens, Menenius apaisa les esprits. On s'occupa ensuite de la réconciliation.
Le peuple obtint d'avoir, pour le défendre contre les consuls, ses magistrats à lui dont la personne serait inviolable et dont les fonctions seraient interdites aux patriciens. »
(D'après Tite-Live, Livre II.)

Exercices. 1 Qu'est-ce qu'un apologue ? 2 Montrez comment cet apologue s'appliquait à la révolte de la plèbe contre les patriciens en 493.



La tunique. La tunique n'était guère qu'une sorte de chemise à manches courtes, serrée à la taille par une ceinture et elle descendait à peine au-dessous des genoux. On la passait souvent sur le caleçon court que portaient les hommes. Par-dessus la tunique, les citoyens s'enveloppaient dans la toge. (Rome, Musée des Conservateurs.)

leur personne serait un sacrilège puni de mort. Peu après, les plébéiens furent admis à l'Assemblée du peuple.

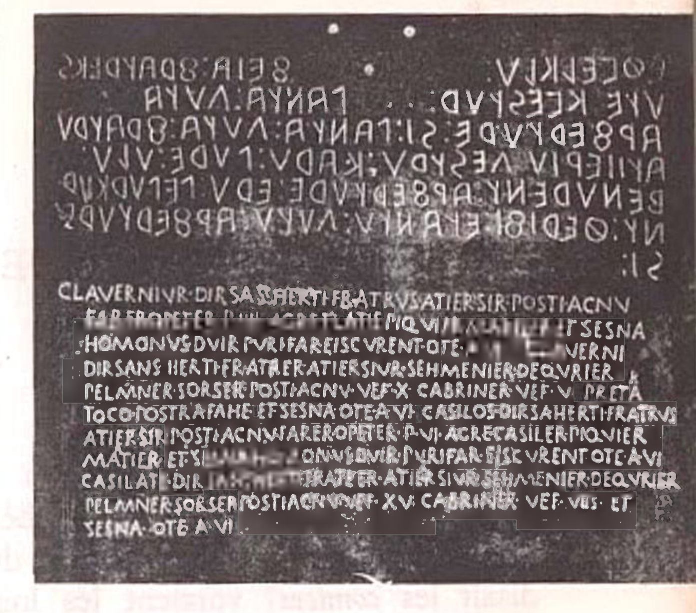
2° Une cinquantaine d'années plus tard, le Sénat fut contraint de faire rédiger des lois qui seraient communes aux patriciens et aux plébéiens. Quand elles furent achevées, on les grava sur douze tables : aussi appelle-t-on ce code la *Loi des Douze Tables*. Peu après les *mariages entre patriciens et plébéiens* furent autorisés.

3° Il restait aux plébéiens à conquérir l'*égalité politique*, c'est-à-dire le droit de se faire élire aux diverses magistratures. C'est seulement vers 300 qu'ils y parvinrent : il fut d'ailleurs décidé que les tribuns seraient toujours plébéiens.
Désormais, qu'ils fussent patriciens ou plébéiens, les citoyens romains étaient égaux. Ils possédaient tous le *droit de cité romaine*, c'est-à-dire qu'ils avaient le droit d'acquérir une propriété en territoire romain, d'épouser une Romaine, de voter dans les Assemblées, d'être élus magistrats, enfin de faire appel au peuple s'ils étaient condamnés à mort par un magistrat.

LES ESCLAVES

On ne pouvait être citoyen romain que si l'on était un homme libre. Or, au-dessous des hommes libres, il y avait à Rome des *esclaves*.
Aux yeux des Romains, un esclave n'était pas une personne, c'était une chose, et il n'avait aucun droit. Sa vie était généralement très dure. Jamais aucun repos, sauf à la fin de décembre, pendant les *Saturnales*, c'est-à-dire les fêtes en l'honneur du dieu Saturne. A la moindre faute c'étaient les verges, le fouet, les chaînes, la prison, parfois la mise en croix.

Si le maître était satisfait d'un esclave, il pouvait l'*affranchir*, c'est-à-dire le libérer. Il n'était plus alors son maître, mais son « patron ». L'affranchi ne devenait pas citoyen, non plus que ses enfants : ses petits-enfants seulement jouissaient de tous les droits des citoyens.



Fragment d'une table de loi. Le texte des lois (tel celui de la loi des Douze Tables) était gravé sur des plaques de marbre ou de bronze. Voici une table de loi en bronze, trouvée à Gubbio, dans l'Italie centrale. Les lignes d'en haut sont écrites en étrusque, celles d'en bas en latin. (Musée de Gubbio.)

Très vieille inscription latine. Ce morceau de pierre, dégagé du sous-sol du Forum, porte la plus ancienne inscription latine qu'on ait trouvée à Rome. Elle date de 500 environ av. J.-C. Il faut lire les lettres de haut en bas dans la première colonne, puis de bas en haut dans la seconde.



II LE GOUVERNEMENT DE ROME VERS 250 AV. J-C.

1 LES COMICES

Le mot République signifie « la chose du peuple ». A Rome comme à Athènes, *le peuple était souverain.* Les Assemblées du peuple (on disait les *comices*) votaient les lois et élisaient les magistrats.

On distinguait deux sortes d'assemblées : les Comices centuriates et les Comices tributes.

Dans les *Comices centuriates*, les citoyens étaient répartis d'après leur fortune en cinq classes : chaque classe comprenait un certain nombre de groupes appelés *centuries*, et chaque centurie comptait pour une voix.

Dans les *Comices tributes*, les citoyens étaient groupés d'après leur domicile en quartiers appelés *tribus*, et chaque tribu comptait pour une voix.

Dans les deux cas les pauvres étaient très défavorisés. En fait, ils ne pouvaient voter. *Jadis c'étaient les patriciens qui gouvernaient, maintenant c'étaient les riches, qu'ils fussent patriciens ou plébéiens.*

2 LES MAGISTRATS

Les magistrats étaient élus par les Comices. Le peuple pouvait nommer qui il voulait. En fait, les Romains aimaient à choisir les magistrats dans les familles où ils en avaient déjà choisi précédemment. Ces familles formaient la *noblesse* : on appelait *noble* celui qui comptait parmi ses ancêtres au moins un magistrat.

Les magistrats étaient élus pour un an (sauf les censeurs qui l'étaient pour cinq ans) et chaque magistrature était remplie par plusieurs personnes. Un magistrat avait toujours le droit de s'opposer aux actes de son collègue. Voici quels étaient les principaux magistrats :

1° Les deux *censeurs* faisaient le recensement des citoyens, c'est-à-dire qu'ils les répartissaient

Il ne faut pas badiner avec les censeurs

« On discuta un jour pour savoir s'il fallait infliger une pénalité à un citoyen qui, pendant l'audience devant les censeurs, bâilla à la vue de tous et bruyamment. Il fut sur le point d'être condamné comme « esprit rêveur, inconsistant, et cyniquement insouciant ». S'il échappa au blâme, déjà tout prêt, c'est qu'il avait juré que c'était involontairement et malgré lui qu'il avait succombé au besoin de bâiller ; que c'était chez lui une maladie contre laquelle il ne pouvait rien. »

Une autre fois « deux censeurs, en faisant le recensement des chevaliers, remarquèrent un cheval fort maigre et peu soigné, tandis que son maître était gros et gras. « Pourquoi, lui dirent-ils, es-tu mieux soigné que ton cheval ? — C'est, répliqua-t-il, parce que je me soigne moi-même, tandis que mon cheval est soigné par Statius, mon esclave. » La réponse sembla irrévérencieuse et les censeurs, selon la coutume, le rejetèrent dans la dernière classe. »

(D'après Aulu-Gelle, érudit latin du second siècle ap. J-C.)



Deux questeurs. Cette monnaie rappelle les efforts du Sénat pour ravitailler Rome pendant une période de famine. L'inscription signifie : « Pour acheter du blé par ordre du Sénat. » (Paris, Bibl. Nat.)



dans les tribus d'après leur domicile et dans les classes d'après leur fortune. Ils choisissaient les sénateurs parmi les anciens magistrats. Ils avaient enfin un droit de surveillance sur les mœurs.

2° Les deux *consuls* faisaient exécuter les lois, veillaient à la levée des soldats, nommaient la plupart des officiers et commandaient l'armée. En cas de péril grave et à la demande du Sénat, ils désignaient un *dictateur :* le dictateur exerçait un pouvoir absolu, mais pour une durée de six mois au maximum.

3° Les *préteurs* étaient chargés de rendre la justice. Puis ils reçurent le droit de commander les armées. Consuls et préteurs se partageaient donc l'autorité militaire : à ce titre, ils avaient le droit d'être précédés par des licteurs[1].

4° Les *questeurs* étaient des fonctionnaires des finances. Les *édiles* veillaient à l'approvisionnement de Rome et à la voirie; ils organisaient aussi les jeux et les spectacles officiels.
Les dix *tribuns* n'étaient pas à proprement parler des magistrats. A leur droit d'intervention en faveur des plébéiens ils avaient ajouté le *droit de veto*[2] *:* en vertu de ce droit, ils pouvaient s'opposer à toute mesure prise par un magistrat ou par le Sénat[3].

3 LE SÉNAT

Tandis que les magistrats ne restaient qu'un an en fonction, le Sénat était une assemblée permanente. Formé d'environ trois cents membres choisis par les censeurs parmi les anciens magistrats, il n'était officiellement qu'un corps consultatif, à qui les magistrats demandaient son avis. Mais, comme il était composé des citoyens les plus expérimentés, *le Sénat dirigeait en fait*

1. Les licteurs portaient sur l'épaule un faisceau de baguettes d'où sortait le fer d'une hache. Mais, dans l'intérieur de Rome, ils ne portaient pas la hache.
2. Le mot latin *veto* signifie : *j'interdis.*
3. Mais ils ne pouvaient s'y opposer que dans l'intérieur de Rome, et s'ils étaient tous du même avis.

Le pont des suffrages. Pour voter, les citoyens franchissaient un passage étroit (le « pont ») où l'on ne pouvait passer qu'un à un. A gauche, on remet un bulletin de vote à un citoyen ; à droite, un autre citoyen dépose son vote dans l'urne. (Bibl. Nat.)

Le tribunal du préteur. Sous un pavillon se trouve le siège du préteur. Les pieds sont en forme de X. A gauche, l'urne où les juges mettront leur bulletin de vote marqué soit d'un A (« j'absous »), soit d'un C (« je condamne »). (Bibl. Nat.)



l'État. En particulier, il avait la haute main sur les questions financières et religieuses et sur la politique extérieure.
Le Sénat était convoqué par un consul, ou par un préteur, ou par un tribun. Il se réunissait soit dans un temple, soit dans un bâtiment situé à côté du Forum et qu'on appelait la *Curie*. Chaque sénateur exprimait ses idées après que le président le lui avait demandé et il parlait de sa place. Puis l'on votait. La décision du Sénat, c'est-à-dire l'avis qu'il donnait aux magistrats, s'appelait *senatus-consulte*.

■ L'ÉQUILIBRE NÉCESSAIRE

La constitution romaine ne pouvait bien fonctionner que s'il y avait une sorte d'*équilibre entre les Comices, le Sénat et les magistrats*. Il fallait que ces trois pouvoirs fussent d'accord pour coopérer loyalement, sans qu'aucun essayât d'empiéter sur le domaine des deux autres, ni de s'imposer à eux. Cela supposait que les citoyens avaient en vue non leur intérêt personnel, mais uniquement l'intérêt de la patrie. *La force de la constitution romaine reposait donc sur le patriotisme des citoyens*. Durant le troisième siècle (300-201 av. J-C), la bonne entente entre les trois pouvoirs de l'État fut à peu près réalisée.

RÉSUMÉ

- **Au bout de deux cents ans de luttes acharnées (500-300 environ av. J-C), les plébéiens obtiennent l'égalité avec les patriciens.**
- **Mais seuls les hommes libres peuvent être citoyens. Au-dessous d'eux se trouvent les esclaves, qui n'ont aucun droit.**
- **Malgré les apparences de gouvernement populaire, les Comices ne laissent le droit de vote qu'aux riches.**
- **Les magistrats ont de grands pouvoirs, mais pour un temps très limité. Le Sénat, au contraire, assure la continuité de la politique et dirige en fait l'État.**

Le Forum : état actuel. Les plus anciennes pierres qu'on y trouve remontent peut-être au VIIe siècle av. J-C et la colonne la plus récente date du VIIIe siècle après J-C. Le palais que l'on voit au fond à droite est élevé sur la colline du Capitole ; à gauche, les pentes de la colline du Palatin. Les trois colonnes qui se dressent au milieu de la photo sont celles du temple de Castor et Pollux (nº 14 du plan ci-contre).

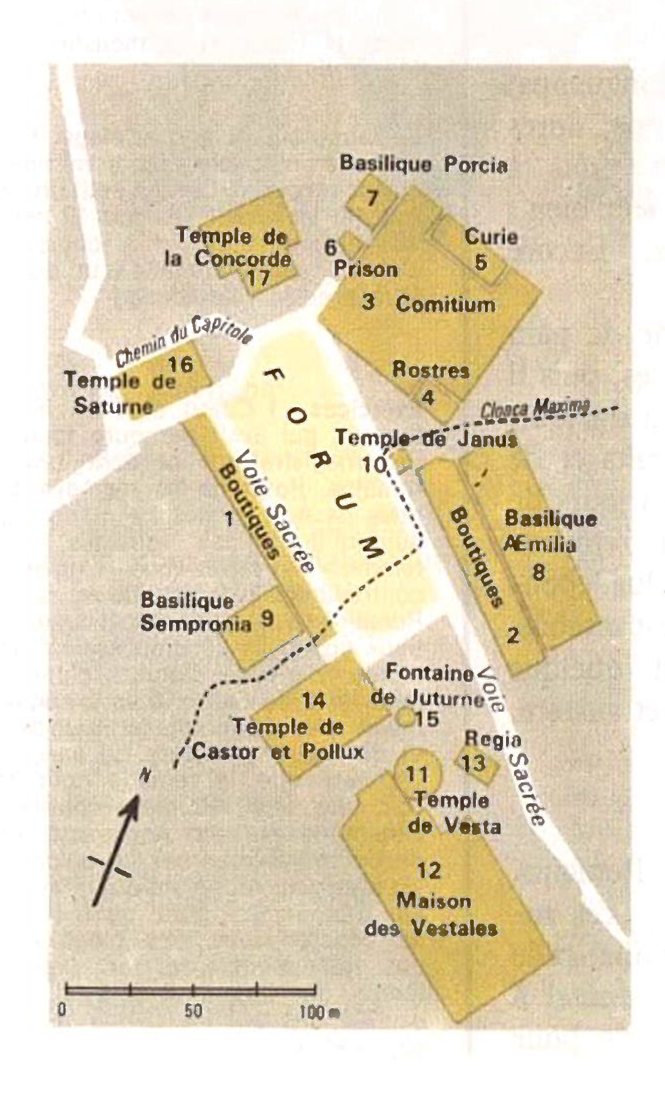
Plan du Forum vers 200 av. J-C. Le Forum était d'abord un marché : aussi y trouvait-on des boutiques (1 et 2) où l'on vendait des légumes, de la viande, etc. Plus tard, elles furent réservées aux banquiers et aux orfèvres.

Le Forum était aussi le centre de la vie politique. Si les Comices centuriates siégeaient au Champ de Mars, hors de la ville, les Comices tributes se tinrent jusque vers 150 av. J-C sur le Comitium (3), petite place contiguë au Forum. A l'un des angles du Comitium se dressaient les Rostres (4), c'est-à-dire la tribune des orateurs ; elle était ornée de rostres (éperons de navires ennemis vaincus en 338 av. J-C). Sur la face nord du Comitium s'élevait la Curie (5), lieu de réunion ordinaire du Sénat (mais le Sénat pouvait aussi se réunir dans un temple). Le Tullianum (6), ancienne citerne, était une prison souterraine.

On rendait la justice dans de grandes salles qu'on appelait basiliques. De 185 à 170 on en construisit trois (7, 8 et 9).

Enfin le Forum avait une grande importance religieuse : on y voyait le temple de Janus (10), le temple rond de Vesta (11), à côté duquel s'élevaient la maison des Vestales (12) et celle du Grand Pontife appelée Regia (13) ; puis le temple de Castor et Pollux (14), deux dieux guerriers qui avaient aidé, disait-on, les Romains à gagner une victoire en 496 av. J-C. Au pied du Capitole, le temple de Saturne (16) où l'on conservait le trésor public (on en voit des colonnes au bas de la partie gauche du palais situé sur le Capitole), et le temple de la Concorde (17), élevé en 366 pour célébrer la concorde établie entre patriciens et plébéiens quand ceux-ci eurent obtenu le droit d'être élus consuls.

Tous les monuments du Forum ont été reconstruits à plusieurs reprises et aucun ne remonte, dans son état actuel, aux premiers siècles de la République.



L'historien grec Polybe qui vivait à Rome au IIᵉ siècle av. J-C écrit : « A considérer l'autorité des consuls, il semblait qu'il y eût monarchie. La puissance du Sénat annonçait une aristocratie. En voyant la puissance du peuple, on croyait fermement avoir sous les yeux un État démocratique. » (Polybe[1], liv. VI, trad. Bouchot.)

1 Polybe (env. 210 à 128 av. J-C) a raconté en grec l'histoire des conquêtes faites par les Romains de 220 à 146 av. J-C.

3 Le peuple romain au IIIème siècle av. J-C

Les Romains sont, à cette époque :
- *des paysans, disciplinés et patriotes, qui mènent une vie dure et simple;*
- *des hommes très religieux, mais dont la religion est tout utilitaire;*
- *des hommes très attachés à la vie familiale.*

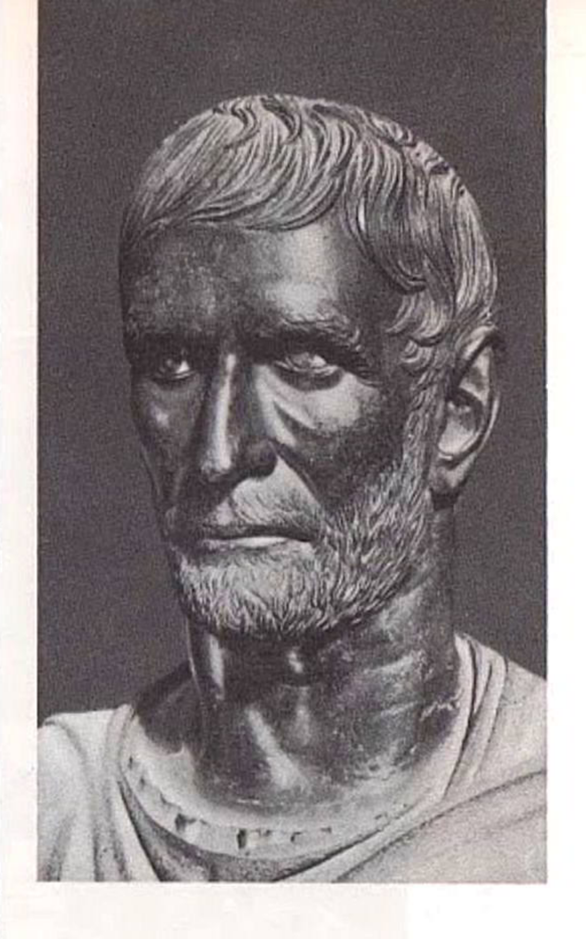
I UN PEUPLE DE PAYSANS

1 DURS A LA FATIGUE

Les Romains étaient (et ils le restèrent longtemps) un *peuple de paysans*, durs à la fatigue, âpres au gain, souvent avares et toujours prêts à engager de longs procès pour défendre leur bien : aussi furent-ils d'excellents juristes. Encore aujourd'hui on étudie le droit romain.
Levé avec le soleil, le Romain déjeune de pain trempé dans du vin et de quelques olives, puis il passe la matinée à travailler. Au milieu du jour, il fait une collation de légumes, de fruits et de fromage (la viande est réservée pour les jours de fêtes). Puis, après une petite sieste, il retourne peiner jusqu'au soir, dîne un peu plus abondamment et se couche dès que la nuit est tombée. Seuls, les jours de marché mettent quelque variété dans cette existence monotone et austère.

2 DISCIPLINÉS ET PATRIOTES

La vertu fondamentale, aux yeux des Romains, était *l'obéissance aux autorités légitimes :* ces autorités étaient celle du père dans la famille, celle des magistrats dans l'État, celle du général à l'armée. Ce sens de la discipline avait pour



Un vieux Romain. Ce buste de bronze date sans doute du IIIe siècle av. J.-C. Quelle impression donne le visage? A partir de 175 av. J.-C. environ jusque vers 125 ap. J.-C., les Romains prirent l'habitude de se raser la barbe et la moustache. (Rome, Musée du Capitole.)

Le laboureur et son attelage. Les bœufs, attelés à un double joug, tirent une charrue au soc recourbé. Ce tout petit bronze étrusque (le laboureur n'a pas 12 centimètres de haut) date du IVe siècle av. J.-C. et c'était une offrande faite à un dieu. (Rome, Musée de la villa Giulia.)

Exercices. **1** Caton était un homme fort instruit, qui avait parcouru toute la série des magistratures et écrit une histoire romaine. Pourtant les remèdes qu'il propose ne sont-ils pas ce qu'on appellerait aujourd'hui « des remèdes de bonne femme »? Pouvez-vous expliquer cette contradiction? **2** Vous savez combien les Romains se montraient méticuleux et minutieux quand ils accomplissaient une cérémonie religieuse. Donnez, d'après le premier texte de Caton, trois exemples de ce même souci de minutie (attitude de l'homme et du bœuf, caractère du vase). **3** Pensez-vous que le remède pour le bœuf soit une très ancienne coutume de la campagne ou une nouveauté du temps de Caton? Remarquez ce qu'on exige du vase, en vous rappelant qu'il y avait à Rome un très ancien pont qu'il était interdit de réparer avec des clous de fer et des instruments de fer. (Pourtant, au temps de Caton, il y avait déjà plus de 700 ans que les Latins utilisaient des objets en fer.)



Pour guérir bêtes et gens

Dans son Traité sur l'agriculture, Caton le Censeur (234-149 av. J-C) indique ce remède : « Si un bœuf tombe malade, donne-lui tout de suite un œuf de poule cru : fais-le-lui avaler entier. Le lendemain, broie une tête d'ail dans une hémine (0,27 l) de vin et fais-lui boire le tout. On sera debout, tout droit, pour broyer l'ail et présenter le breuvage dans un vase de bois; et le bœuf lui-même et celui qui le lui présentera seront debout. On sera, en le lui présentant, à jeun et le bœuf aussi à jeun. » (Dans J. BAYET, Histoire de la littérature latine, Colin éditeur).

Caton était convaincu qu'une certaine sorte de chou était un remède universel. « On peut, dit-il, l'utiliser comme cataplasme sur toutes les sortes de blessures et tumeurs. Il nettoiera toutes les plaies et guérira sans douleur... Une luxation sera rapidement guérie si, après avoir fait deux fois par jour une lotion d'eau chaude, on applique un cataplasme de chou. Si vous le faites deux fois par jour, toute douleur disparaît... Si vous souffrez de la bile, si la rate est gonflée, si le cœur vous fait mal ou le foie ou les poumons ou l'intestin, ce chou guérira tous les organes internes qui vous font souffrir. »

conséquences le respect de la parole donnée et le dévouement à la patrie. On citait *Brutus* ordonnant lui-même le supplice de son fils qui avait tenté de rétablir la royauté à Rome. On admirait le consul *Manlius*, condamnant à mort son fils qui avait tué un ennemi, alors qu'un ordre du général interdisait de combattre. On rappelait le souvenir de *Cincinnatus :* il labourait son champ quand on vint lui annoncer qu'il était nommé dictateur et, seize jours plus tard, il reprenait la charrue après avoir repoussé l'ennemi.
Les Romains admiraient aussi le *désintéressement dans la pauvreté*. On glorifiait *Curius Dentatus* qui mangeait des légumes dans une écuelle de bois quand les envoyés ennemis vinrent à lui, chargés de présents : il leur répondit « qu'il préférait commander à ceux qui ont de l'or plutôt que d'en avoir lui-même ».

SIMPLES DANS LEUR VIE

Le Romain de l'ancien temps mène une vie extrêmement simple. Il porte des vêtements tissés à la maison : chemise, caleçon et *tunique*. Pardessus, dans les grandes occasions, le citoyen passe la *toge*. Aux pieds, des sandales.
La *maison*, elle aussi, est d'une grande simplicité. Les premiers Romains se contentaient de huttes rondes faites de branches et de boue mêlée de paille. Puis ils ont copié la maison étrusque, rectangulaire et sans étage. La grande pièce, l'*atrium* au sol battu, sert de salle à manger et de cuisine. Le toit de tuiles est percé d'un trou pour donner de la lumière, laisser sortir la fumée et entrer l'eau de pluie qui tombe dans un bassin placé en dessous.
Très terre à terre, le Romain avait tendance à dédaigner ce qui n'avait pas une utilité pratique, par exemple la littérature et l'art. *Il n'était pas, comme le Grec, un poète, un penseur, un artiste.* Ce trait de son caractère se retrouve dans la religion romaine.

La croyance aux sortilèges[1]

Un auteur latin du second siècle av. J-C raconte l'anecdote suivante :
« L'affranchi C[2]. Furius Cresinus obtenait dans son champ, qui était très petit, des récoltes beaucoup plus abondantes que ses voisins possesseurs de grands domaines. Aussi avait-il beaucoup d'envieux qui le soupçonnaient d'attirer chez lui, par des sortilèges, les moissons de ses voisins[3]. Cité en justice devant les Comices tributes, il apporta sur le Forum tous ses instruments agricoles, des esclaves solides, en bonne santé et bien vêtus, des outils fabriqués avec soin, des socs pesants, des bœufs bien soignés. Alors il dit : « Voici, Quirites[4], mes sortilèges ; et je ne puis vous montrer ni apporter ici mes soucis, mes nuits sans sommeil, mes sueurs. » Il fut acquitté à l'unanimité. »
(D'après la traduction de J. Bayet.)

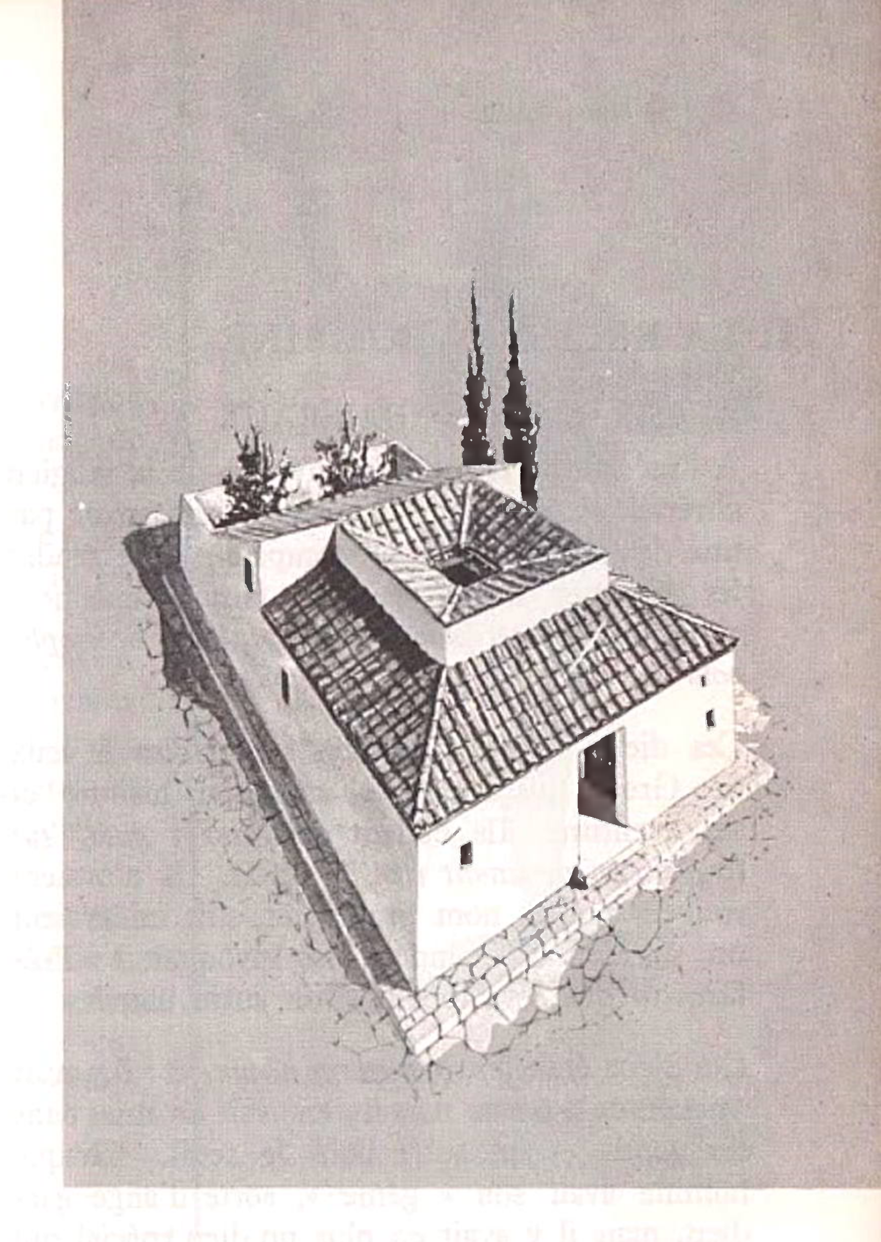
1 Actes de sorcellerie commis dans l'intention de nuire à autrui. 2 Le prénom était toujours écrit en abrégé. Ici, C. veut dire Caius. 3 D'après la loi des Douze Tables, c'était un crime passible de mort. 4 Ce mot signifie : citoyens romains.

Exercices. 1 Que signifie cette phrase : Voici mes sortilèges ? **2** Montrez en quoi ce qu'il fait voir au peuple (et ce qu'il ne peut lui faire voir) explique et justifie ses récoltes abondantes. **3** Cresinus fut acquitté : heureusement pour lui. Montrez cependant comment il lui eût été impossible de prouver à ses adversaires qu'il n'avait pas employé de sortilèges à l'égard de ses voisins.

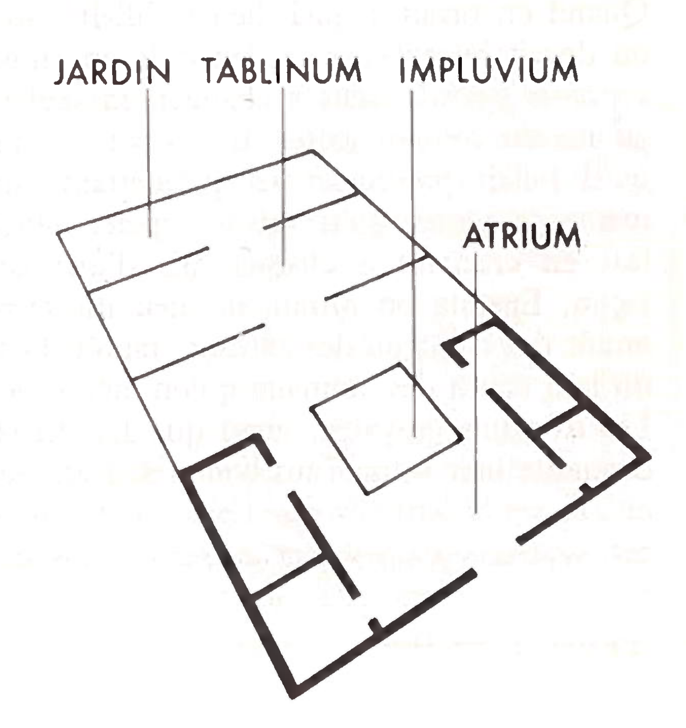
Abondance de « prodiges »

Parmi les « présages », les plus redoutables étaient les prodiges, c'est-à-dire des faits extraordinaires qui annonçaient un événement de grande importance. A un moment où le général carthaginois Hannibal avait envahi l'Italie et battu les Romains à plusieurs reprises, on vit, raconte Tite-Live, toute une série de prodiges : « Les javelots de quelques soldats s'étaient enflammés dans leurs mains... ; deux boucliers avaient sué du sang ; le disque du soleil avait semblé s'amoindrir ; on avait aperçu deux lunes en plein jour ; à Céré, les eaux avaient roulé du sang ; des pierres brûlantes étaient tombées du ciel... ; des boucliers avaient paru dans l'air, et le soleil s'était battu contre la lune... ; des épis ensanglantés étaient tombés dans les corbeilles des moissonneurs. » (Livre XXII.)

Une autre fois, dans un village d'Italie « était né un enfant à qui on aurait donné quatre ans. Les prêtres appelés d'Étrurie dirent que c'était un affreux prodige. Il fallait le chasser du territoire romain, l'ôter de cette terre qu'il souillait de sa présence et le noyer dans la mer. On l'enferma tout vivant dans un coffre et on le jeta à l'eau. Les pontifes décidèrent en outre qu'un cortège de trois groupes de neuf jeunes filles irait par les rues de Rome en chantant des cantiques. » (D'après Tite-Live.)



La maison : l'extérieur et l'intérieur. On distingue clairement l'atrium avec son bassin (appelé « impluvium ») où tombe l'eau de pluie ; puis, par derrière, le tablinum, d'abord chambre à coucher. Au-delà, le jardin potager.



II LA RELIGION ROMAINE

1 CARACTÈRES GÉNÉRAUX

A l'inverse de la religion juive ou de la religion chrétienne, la religion romaine n'enseignait pas une doctrine et ne se préoccupait pas de rendre les hommes meilleurs. Elle faisait seulement *connaître les cérémonies qu'il fallait accomplir pour se rendre les dieux favorables*.

Ces dieux n'étaient en rien semblables à ceux des Grecs, qui avaient chacun son histoire et ses aventures. Ils étaient des *êtres vagues, sur lesquels on ne savait rien de précis*. Ils n'avaient souvent pas de nom propre, et, s'ils en avaient un, on ajoutait quand on les invoquait : « Préfères-tu que je t'appelle d'un autre nom ? »

Ces dieux étaient *extrêmement nombreux :* il y avait un dieu de la porte, mais il y en avait un aussi dans les gonds et un autre dans le seuil. Chaque homme avait son « génie », sorte d'ange gardien, mais il y avait en plus un dieu spécial qui faisait pousser à l'enfant son premier cri, un autre qui lui apprenait à boire, un autre à manger, un autre à sortir de la maison, un autre à y rentrer, etc.

Quand on savait à quel dieu il fallait s'adresser, on devait lui exposer sa demande en employant *certaines formules* sans y changer un seul mot et en faisant *certains gestes*. Il y avait des phrases qu'il fallait prononcer en pirouettant sur soi-même, d'autres qu'il fallait répéter vingt-sept fois en crachant à chaque fois d'une certaine façon. Ensuite on offrait au dieu un *sacrifice :* tantôt des fruits ou des gâteaux, tantôt du vin ou du lait, tantôt des animaux qu'on mettait à mort. Les Romains croyaient aussi que les dieux font connaître leur volonté aux hommes. Dans certains cas, ils répondent aux questions qu'on leur pose : ces réponses s'appelaient *auspices*. Dans d'autres cas, ils envoient eux-mêmes des signes, qu'on appelait *présages*.

Le souci d'observer les rites

Chaque année, une nuit du mois de mai, le père de famille se levait pour apaiser les âmes des morts de la famille. En effet, si elles étaient négligées, elles revenaient sur terre, sous forme de fantômes appelés « Larves » et elles torturaient les vivants.
Voici le récit du poète latin Ovide[1] :
« Le père prend dans sa bouche des fèves noires; il les jette ensuite derrière lui en disant : « Je jette ces fèves et, grâce à elles, je me rachète moi et les miens. » Il prononce neuf fois ces paroles sans regarder derrière lui. On pense que les fantômes ramassent les fèves et le suivent sans qu'on les voie. Il plonge ensuite ses mains dans l'eau, il frappe un morceau de métal et conjure les fantômes de quitter sa maison. Après avoir dit neuf fois : « Mânes de mes ancêtres, sortez ! », il regarde derrière lui. Il pense qu'il a accompli la cérémonie. »

L'anecdote suivante racontée par Tite-Live, montre le même souci d'observer scrupuleusement les rites : « Le dictateur Minacius venait de nommer Caïus Mamonius chef de la cavalerie. La cérémonie religieuse durait encore lorsqu'on entendit le cri d'une souris [or la cérémonie aurait dû être célébrée dans le plus profond silence]. Pour ce seul motif, le peuple les obligea à se démettre et nomma un autre dictateur. »

1 Dans un ouvrage appelé « Fastes », Ovide (43 av. J-C-18 ap. J-C) a décrit certaines cérémonies religieuses chez les Romains.

Exercices. 1 Que signifie dans le premier texte : « je me rachète moi et les miens » ? 2 Quels sont, dans la dernière phrase de ce premier texte, les mots importants ? 3 Donnez quelques exemples de ces choses (gestes, paroles à dire) qu'il faut faire « exactement ». 4 Pourquoi disons-nous, pour parler d'un silence total : « un silence religieux » ? (Inspirez-vous du deuxième texte).

2 LA RELIGION DOMESTIQUE

Comme en Grèce, il y avait à Rome une *religion domestique* (c'est-à-dire de chaque maison, de chaque famille) et une *religion de l'État*.

Dans la religion domestique, les dieux les plus importants étaient les ancêtres de la famille. On les adorait sous le nom de *Dieux Manes*, c'est-à-dire dieux bons. Si on les négligeait, ils revenaient sous forme de fantômes torturer les vivants. La maison avait aussi ses dieux : celui de la porte, *Janus;* ceux du garde-manger, les *Pénates;* la déesse de la flamme du foyer, *Vesta*, à laquelle la mère rendait un culte quotidien.

Le dieu de la propriété (champ et maison) était le *Lare*. Il y avait en outre un grand nombre de divinités champêtres que les paysans adoraient à certaines dates de l'année : *Saturne*, le dieu des semailles, *Cérès*, la déesse des moissons.

3 LA RELIGION DE L'ÉTAT

A côté des divinités de chaque famille, il y avait les grands dieux qui protégeaient l'État romain. C'étaient surtout *Janus*, le dieu d'une porte de Rome; *Vesta*, à qui on avait élevé un temple rond sur le Forum; *Jupiter;* enfin *Mars*, dieu de la guerre et père de Romulus.

De même que le père offrait les sacrifices dans sa maison au nom de sa famille, de même le roi (et après lui un consul) les offrait au nom de l'État. Pour l'aider dans cette fonction, il avait à ses côtés des prêtres qui étaient ses conseillers religieux. Les principaux étaient les *Pontifes* qui fixaient dans le calendrier les jours *fastes* et *néfastes* [1] : à leur tête était un Grand Pontife. Les *Augures* aidaient les magistrats à « prendre les auspices », c'est-à-dire à poser une question aux dieux et à interpréter leur réponse d'après le vol des oiseaux ou l'appétit des poulets sacrés. Les *Vestales* étaient les prêtresses de Vesta;

1. Les jours *fastes* sont ceux où l'on travaille; les jours *néfastes* sont ceux où l'on chôme.



Un lare. Statuette de bronze. Le dieu tient d'une main un vase (appelé rhyton) pour verser du vin et de l'autre une patère (c'est-à-dire un petit bol avec une saillie au fond).

Un laraire. On appelle ainsi un petit autel domestique placé dans un coin de l'atrium. Celui-ci, trouvé dans les ruines de la ville de Pompéi, près de Naples, a la forme d'un temple grec. Deux lares entourent le père de famille. Au-dessous, on voit le serpent qui est le bon génie de la maison.



elles ne pouvaient se marier tant qu'elles restaient prêtresses.

La religion romaine s'est sans cesse *enrichie en adoptant des dieux étrangers :* d'abord des divinités italiotes et étrusques, plus tard des divinités grecques, enfin certains dieux d'Égypte, d'Asie Mineure, de Syrie et de Perse.

III LA FAMILLE

1 LA VIE FAMILIALE

La famille était fondée sur le *mariage*. C'était une cérémonie religieuse qui consistait à détacher la jeune fille de sa famille pour la faire entrer dans celle de son mari : elle abandonnait alors les dieux de sa famille et adoptait ceux de son mari.

Dans la famille l'*autorité du père était toute-puissante*. Il pouvait refuser d'élever ses enfants, il pouvait les vendre, les marier à sa guise, les condamner à mort s'ils avaient commis un crime.

La mère aussi était subordonnée au père. Du moins paraissait-elle en public aux cérémonies, et était-elle entourée d'un grand respect.

Après la mort, le corps était soit enterré, soit brûlé. Dans le premier cas, c'était une *inhumation;* dans le second cas, une *crémation :* on recueillait alors les cendres dans une urne funéraire[1].

2 L'ENFANT

Les Romains des premiers siècles de la République étaient fiers d'avoir beaucoup d'enfants. Quelques jours après sa naissance, l'enfant recevait son prénom et on lui passait au cou une *bulle*, petit sachet contenant des amulettes qui devaient le protéger contre les malheurs possibles.

1. L'inhumation (de deux mots latins qui signifient « dans la terre ») désigne à proprement parler l'enterrement. La crémation (d'un mot latin qui veut dire « brûler ») indique le brûlement du corps sur un bûcher; on dit aussi l'incinération, c'est-à-dire la réduction du corps en cendres.

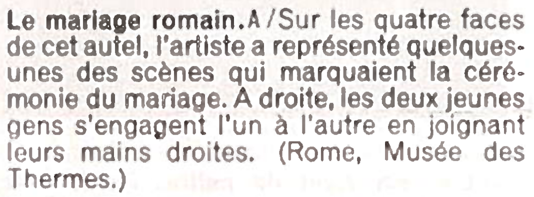


Un augure. Il tient à la main le bâton recourbé qui lui sert à délimiter dans le ciel un espace quadrangulaire dans lequel il observe le vol ou le cri de certains oiseaux. A ses pieds, un poulet sacré. (Florence, Musée des Offices.)









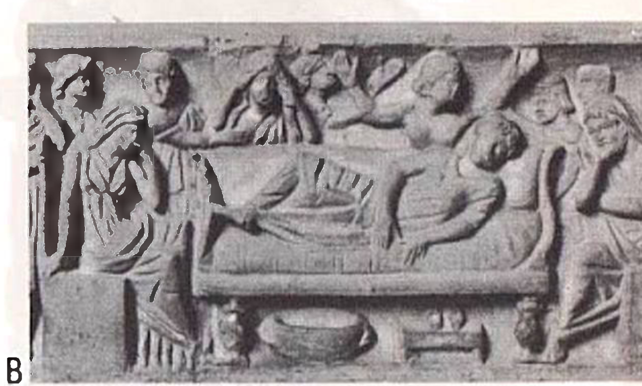
Le mariage romain. A / Sur les quatre faces de cet autel, l'artiste a représenté quelques-unes des scènes qui marquaient la cérémonie du mariage. À droite, les deux jeunes gens s'engagent l'un à l'autre en joignant leurs mains droites. (Rome, Musée des Thermes.)

B / L'enfant de droite porte une patère et une cruche ; l'autre une boîte qui contient de l'encens et un linge qui enveloppe le gâteau que se partageront les époux.

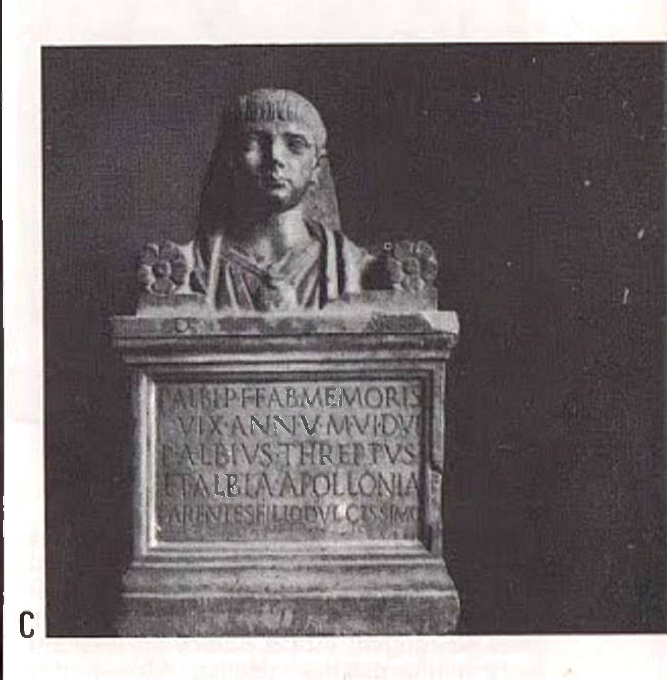
C / Deux autres enfants tiennent, l'un une corbeille contenant des offrandes, l'autre le parasol qui abritera la fiancée lorsqu'elle se rendra à la maison de son fiancé.



A



B



C

A / **L'enfant vient de naître.** L'enfant est présenté à sa mère. Par-derrière, les Destinées (c'est-à-dire les trois déesses qui fixent la destinée de chaque être humain) tracent celle de l'enfant sur un globe. (Musée du Louvre.)

B / **L'exposition du mort.** A gauche, la mère, à droite, le père ; des pleureuses.

C / **« A notre fils chéri. »** L'inscription rappelle que l'enfant est mort à l'âge de cinq ans, six mois, six jours. (Rome, Musée du Capitole.)

En général tout Romain portait trois noms : le prénom, le nom de famille et un surnom, parfois hérité de ses ancêtres. Le grand orateur Cicéron (107-43 av. J-C) s'appelait *Marcus Tullius Cicero*. Marcus était son prénom; Tullius était son nom de famille parce qu'il appartenait à la famille Tullia; enfin son surnom signifiait « l'homme au pois chiche », peut-être parce qu'un de ses ancêtres avait eu au bout du nez une excroissance en forme de pois chiche.

Quand le jeune homme avait atteint l'âge de dix-sept ans, il devenait citoyen; dès lors il avait le droit de porter la *toge virile*, c'est-à-dire la toge des hommes.

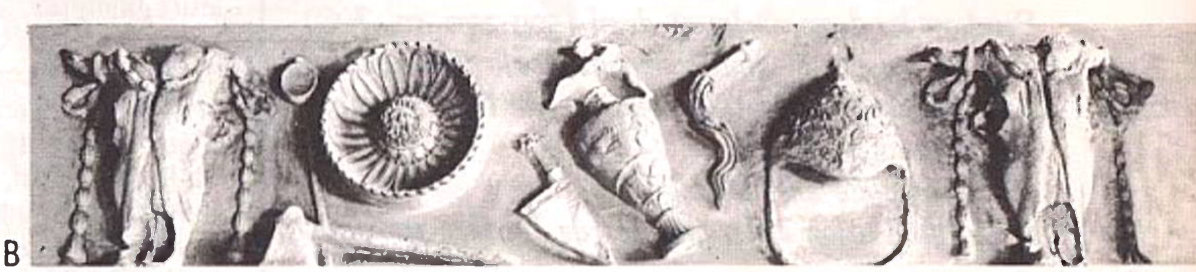
Le Romain tenait avant tout à avoir *un fils qui pût continuer le culte familial*. Une fille ne le pouvait pas puisque, par son mariage, elle abandonnait la religion domestique de ses parents pour adopter celle de son mari. Il fallait donc que le Romain eût un fils. S'il n'en avait pas, il en *adoptait* un : il s'entendait avec un ami qui en avait plusieurs et qui acceptait de lui céder tous ses droits sur l'un d'entre eux[1].

1. L'enfant adopté prenait tous les noms de son père adoptif et y ajoutait un surnom (terminé en *-anus*) tiré du nom de son ancienne famille. Un enfant de la famille *Æmilia* fut adopté par *Publius Cornelius Scipio* : il s'appela dès lors *Publius Cornelius Scipio Æmilianus* (c'est celui que nous appelons Scipion Émilien).

RÉSUMÉ

- **Les Romains des premiers siècles de la République sont des paysans laborieux, disciplinés et patriotes. Leur vie est encore très simple.**
- **La religion consiste en un ensemble de cérémonies qu'il faut accomplir très exactement si l'on veut se rendre favorables les dieux.**
- **Le père dans sa maison, les magistrats et les prêtres au nom de l'État disent les prières et font les sacrifices.**
- **La vie familiale repose sur le culte des ancêtres et sur le mariage. L'autorité du père de famille est absolue. L'adoption d'un fils est fréquente.**







A/ **Un sacrifice : le Suovetaurile.** Dans ce sacrifice on immolait un porc (sus), une brebis (ovis), un taureau (taurus). Devant l'autel, un magistrat répand de l'encens pris dans la boîte que lui tend un aide ; un autre aide porte un vase d'eau lustrale (c'est-à-dire consacrée). (Musée du Louvre.)

B/ **Les instruments du sacrifice.** Cette frise date du Ier siècle ap. J-C. A droite et à gauche, deux bucrânes (c'est-à-dire des têtes de bœufs décharnées), des cornes desquels tombent des bandelettes. Puis un bonnet du prêtre de Jupiter, un goupillon, un vase à eau lustrale, le couteau et la hache pour immoler les victimes, une patère et une louche. (Rome, Palais du Capitole.)

C/ **La Grande Vestale.** Les prêtresses de Vesta — les Vestales — étaient vêtues de blanc ; elles étaient placées sous l'autorité de la Grande Vestale qui jouissait d'un très grand prestige. (Rome, Musée des Thermes.)

4 Rome conquiert l'Italie

Pendant les deux siècles et demi (509-270 *av. J-C*) *où s'organisait le gouvernement de la République, les Romains faisaient la conquête de l'Italie. Nous allons étudier :*

- *La conquête de l'Italie.*
- *L'organisation et les qualités de l'armée romaine.*

I LA CONQUÊTE ET L'ORGANISATION DE L'ITALIE

UNE CONQUÊTE DIFFICILE

En deux siècles et demi, de 509 à 270 av. J-C, les Romains imposèrent leur autorité à toute l'Italie. Ce fut une œuvre lente et difficile, dont les détails nous échappent. En voici les principales étapes :

1° Sous les rois étrusques, Rome avait dominé le Latium. Leur expulsion l'affaiblit considérablement. Il lui fallut lutter contre ses voisins (*Étrusques* au Nord, *Sabins* au Nord-Est, *Latins* à l'Est, *Volsques* au Sud-Est). Elle fut souvent vaincue. Du moins la prise, vers 400 av. J-C, de la ville étrusque de *Véies*, après un siège de dix années, permit-elle aux Romains d'occuper l'Étrurie méridionale.

2° Mais à ce moment des bandes de *Gaulois* dévalèrent du Nord en Italie et chassèrent les Étrusques de la plaine du Pô. Puis ils marchèrent vers le Sud et écrasèrent l'armée romaine sur les bords du petit fleuve *Allia*, non loin de Rome, vers 390 av. J-C. Les Gaulois occupèrent ensuite la ville et ne se retirèrent qu'après avoir exigé une énorme rançon. Pendant plusieurs siècles, Rome conserva l'effroi de ces terribles adversaires.

Les Gaulois à Rome

Après le désastre de l'Allia, les Romains évacuèrent la partie basse de Rome et se réfugièrent dans la citadelle, sur le Capitole. Seuls quelques vieux sénateurs, revêtus de leurs insignes, s'étaient assis sur le Forum : « Les Gaulois, raconte Tite-Live, les contemplaient comme si c'étaient des statues. Mais l'un d'eux s'avise de caresser la barbe de M. Papirius qui, suivant l'usage du temps, la portait très longue. Le Romain frappe de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois. Celui-ci s'irrite et le tue. C'est le signal du carnage. Bientôt tous les autres sont égorgés... »

Restait à prendre la citadelle du Capitole. Une nuit, les Gaulois, que commandait un chef connu sous le nom de Brennus, donnèrent l'assaut ; ils étaient déjà arrivés au sommet des remparts quand les oies consacrées à la déesse Junon réveillèrent de leurs cris les Romains et l'assaut fut repoussé.

Cependant, les Romains durent payer une rançon. « Mille livres d'or (en poids), dit Tite-Live, furent la rançon de ce peuple qui devait bientôt commander au monde. A cette transaction si honteuse s'ajoute une nouvelle humiliation. Les Gaulois apportèrent de faux poids. Le tribun les refusa. L'insolent vainqueur ajouta alors son épée dans la balance et fit entendre cette parole si dure aux Romains : « Malheur aux vaincus ! » (Tite-Live, Livre V.)



Deux guerriers au Ve siècle. Ce beau groupe de terre cuite ornait le toit d'un temple. Un soldat blessé, tombé sur un genou, se retourne vers son adversaire, dont la tête et le buste ont disparu. (Rome, Musée de la Villa Giulia.)

Exercice. On a dit que l'historien Tite-Live tendait toujours à exalter les vertus des anciens Romains et la gloire de Rome. Cherchez dans ces deux textes les phrases qui pourraient justifier cette affirmation.

Porsenna et Mucius Scævola

Quand Tarquin le Superbe eut été chassé de Rome, il demanda l'aide de Porsenna, chef d'une puissante ville d'Étrurie. Porsenna s'empara de Rome et détruisit le mur qu'avait construit le roi Servius Tullius et il interdit même aux Romains l'usage du fer, sauf pour la fabrication de leurs outils agricoles.

Pour faire oublier cette défaite, les Romains racontaient l'histoire de Mucius : il avait pénétré dans le camp étrusque pour tuer Porsenna, mais s'était trompé et avait tué le secrétaire du roi. Arrêté et menacé de la torture, raconte Tite-Live, « il étend la main droite sur un brasier allumé pour le sacrifice et il la laisse brûler comme s'il était insensible à la douleur : « Vois, dit-il au roi, combien le corps compte peu pour ceux qui n'ont en vue que la gloire. Nous sommes trois cents, l'élite de la jeunesse romaine, qui avons juré de te faire périr ainsi. Le sort m'a désigné le premier. Les autres viendront à leur tour jusqu'à ce qu'une occasion favorable te livre à leurs coups. » Porsenna fit la paix. Mucius reçut le surnom de Scævola, c'est-à-dire « gaucher », (parce qu'il avait perdu l'usage de la main droite.)

3° La ville de Capoue, en Campanie, sans cesse menacée par les incursions des Samnites, avait imploré le secours des Romains. Ceux-ci se trouvèrent ainsi engagés pendant un demi-siècle dans les *guerres samnites* (340-290). Deux épisodes en sont restés célèbres : l'humiliation des Romains aux *Fourches Caudines* et l'héroïsme des Samnites de la *légion du lin*. En vain les Samnites trouvèrent-ils l'appui des Étrusques et même des Gaulois, Rome l'emporta finalement. Elle dominait maintenant toute l'Italie centrale.

4° Dans l'Italie méridionale, la plupart des villes grecques avaient accepté la prépondérance de Rome. Seule la riche cité [1] de Tarente entendait maintenir son indépendance et même exercer le monopole du commerce dans la mer Adriatique. Cette prétention la mit en conflit avec Rome. Les Tarentins prirent à leur solde un général grec, cousin d'Alexandre le Grand et homme de guerre réputé, *Pyrrhus*, roi d'Épire [2]. Grâce à sa bonne cavalerie et surtout à ses éléphants de combat, Pyrrhus fut d'abord vainqueur; mais ses victoires, chèrement achetées, ne furent pas décisives [3]. Puis il alla guerroyer en Sicile, et, quand il revint en Italie, il fut vaincu à son tour. Découragé, il retourna en Grèce, et Tarente capitula (vers 270 av. J-C).
Toute l'Italie était soumise à Rome.

2 ORGANISATION DE L'ITALIE

A l'égard des cités vaincues, le Sénat romain choisit entre deux régimes différents. Les unes furent annexées à Rome, et formèrent avec elle le « territoire romain ». Leurs habitants recevaient, en totalité ou en partie, les droits des

1. Le terme de cité désignait un État.

2. L'Épire se trouve à l'ouest de la Grèce, face à l'Italie méridionale.

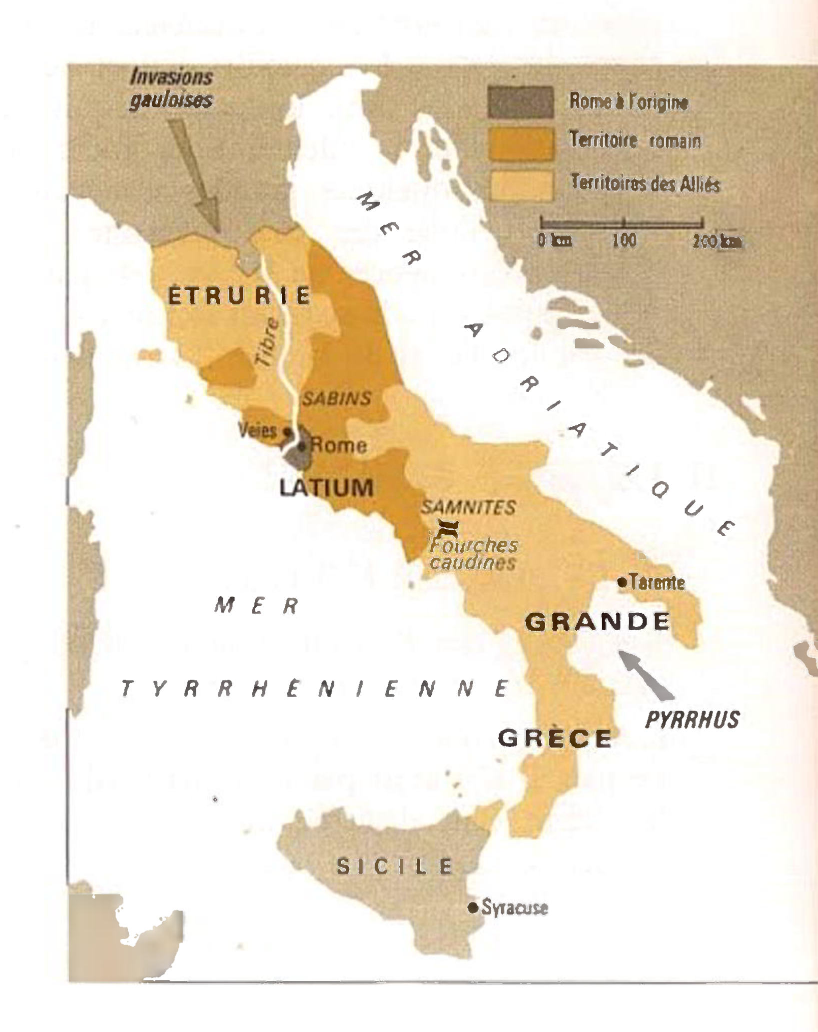
3. De là l'expression : une *victoire à la Pyrrhus*, pour désigner une bataille d'où le vainqueur sort presque aussi épuisé que le vaincu.

La légion du lin

En 321, les Samnites avaient cerné les Romains dans la plaine de Caudium fermée par deux défilés appelés les Fourches Caudines, puis ils les avaient contraints à passer sous le joug. Vingt-cinq ans plus tard, battus à leur tour, ils firent une suprême tentative.

« Au milieu du camp, écrit Tite-Live, on forma une enceinte faite de planches et de cloisons et couverte d'étoffe de lin. On y offrit un sacrifice (...) Puis le général fit appeler les soldats les plus illustres par leur naissance et leurs exploits. On les introduisit un à un. Outre que l'appareil de ce sacrifice était de nature à pénétrer l'âme d'une terreur religieuse, on avait encore dressé, au milieu de cette enceinte couverte de tous côtés, des autels entourés de victimes immolées et de centurions qui se tenaient debout, l'épée nue. On fit approcher de l'autel chaque soldat et on le força à s'engager par serment à ne rien dévoiler de ce qu'il aurait vu ou entendu en ce lieu. Il fut ensuite contraint de prononcer une terrible formule d'imprécation contre lui-même, sa famille, ses enfants, s'il ne marchait au combat partout où ses généraux le conduiraient, s'il s'enfuyait du champ de bataille ou s'il ne tuait pas à l'instant le premier qu'il verrait fuir. Quelques-uns refusèrent d'abord de prononcer ce serment ; on les égorgea autour des autels. Leurs cadavres, gisant parmi les victimes immolées, furent pour les autres un avertissement de se soumettre. »
Des soldats ainsi fanatisés on forma la « légion du lin », et ils se firent tuer jusqu'au dernier. (Tite-Live, Livre X.)

Les guerriers samnites. Cette fresque (voir ce mot au Lexique), trouvée dans une tombe à Pæstum, près de Naples, date de 400 environ av. J-C. Quelle remarque faites-vous sur la manière de monter à cheval ? Que tiennent à la main les fantassins ? A gauche, une femme tend une coupe à l'un d'eux. (Musée de Naples.)



L'Italie vers 270 av. J-C. La carte montre d'une part le territoire romain (peut-être 25 000 km²), d'autre part celui des alliés (peut-être un peu plus de 100 000 km²).

Exercice. Montrez les différents moyens par lesquels les généraux samnites ont essayé de porter au paroxysme le fanatisme de leurs troupes.

citoyens romains[1] et ils étaient tenus aux mêmes charges que ceux-ci.

Les autres cités étaient considérées comme les *Alliés du peuple romain :* leurs habitants conservaient leurs lois et leurs magistrats; mais ils étaient contraints de reconnaître le protectorat de Rome ou, comme on disait, la « majesté du peuple romain » : en conséquence, ils ne pouvaient ni déclarer la guerre ni conclure une alliance sans l'autorisation du Sénat, et ils fournissaient des soldats qui servaient dans l'armée romaine. *Droits et charges variaient d'une cité à l'autre.* Cette diversité de traitement semait la jalousie entre elles, ce qui était tout profit pour Rome. Elle poussait aussi les cités les moins favorisées à remplir scrupuleusement leurs engagements dans l'espoir d'être mieux traitées à l'avenir.

Pour assurer plus complètement leur autorité sur l'Italie, les Romains eurent encore recours à deux procédés : ils fondèrent des *colonies* et construisirent des *routes.* Les colonies étaient des postes militaires établis dans les pays conquis dont il fallait surveiller la fidélité. Elles étaient reliées à Rome par quelques grandes routes ou *voies romaines :* l'une des plus anciennes, la *voie Appienne,* commencée en 312 av. J-C par le censeur Appius Claudius, reliait Rome à Capoue en suivant le littoral de la mer Tyrrhénienne.

II L'ARMÉE ROMAINE

LE SERVICE MILITAIRE

Les succès des Romains étaient dus en grande partie à la valeur de leur armée.

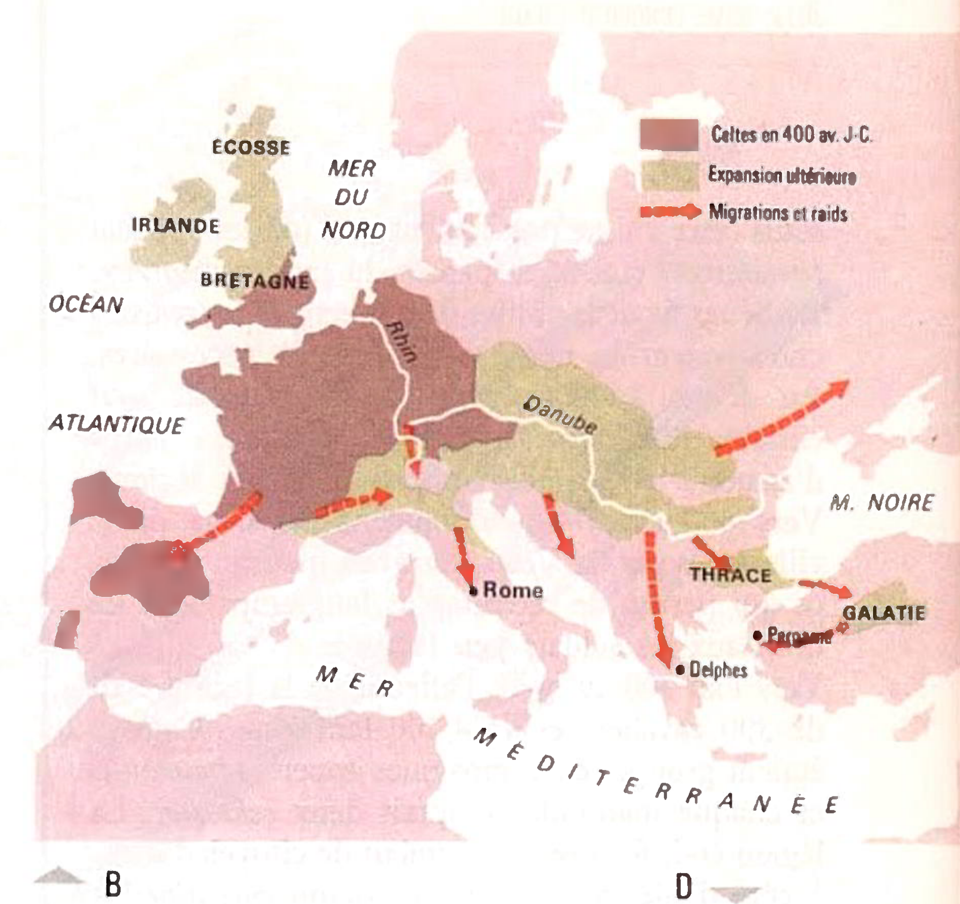
L'armée romaine n'était pas permanente : en temps de paix il n'y avait pas de soldats. Mais, quand la guerre était déclarée, tous les citoyens de dix-sept à soixante ans pouvaient être mobilisés :

1. On a vu plus haut (p. 17) quels étaient les droits des citoyens romains.

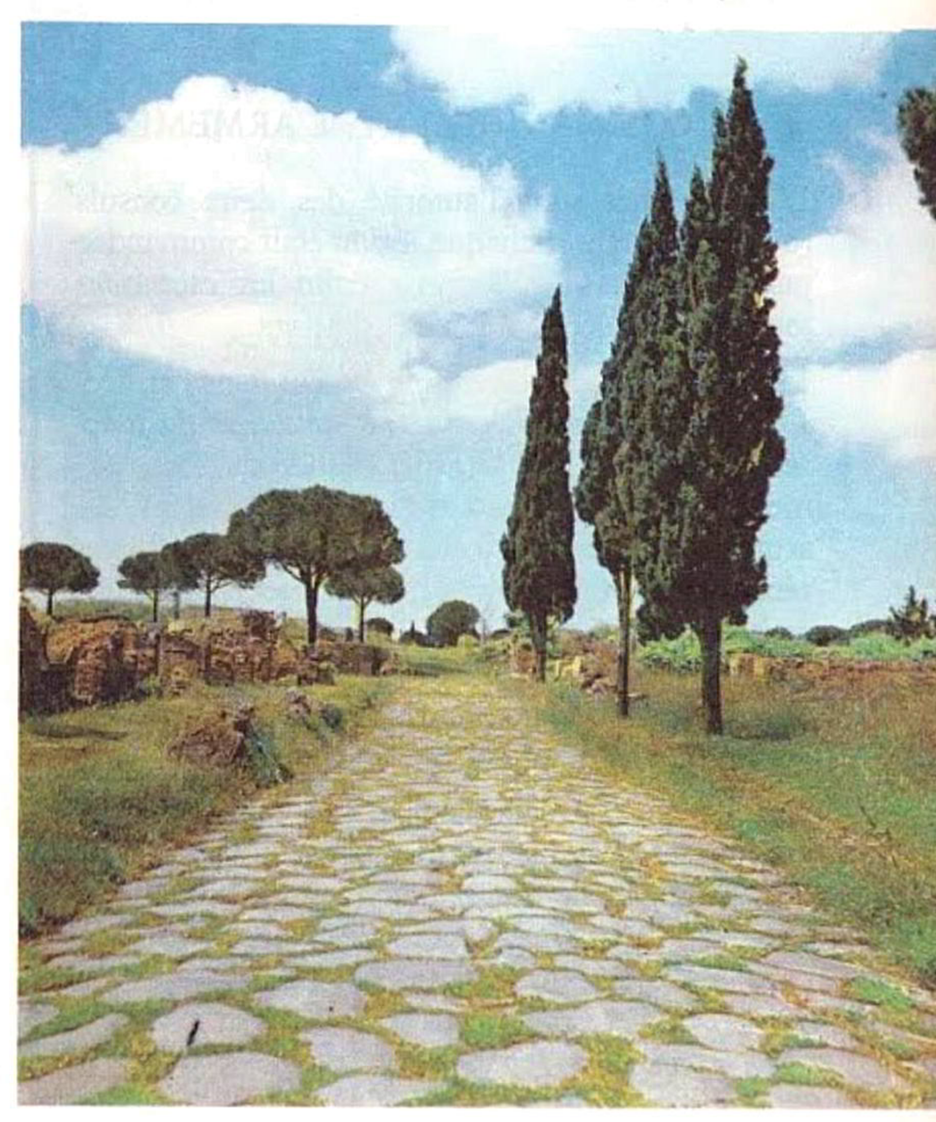


A / Un général romain. Cette figure fait partie d'un long bas-relief qui date sans doute du Ier siècle av. J-C. (Musée du Louvre.) Le général porte sur une tunique de cuir une cuirasse de métal ornée de reliefs. Un manteau retombe dans le dos. Casque et jambières en métal, bouclier de bois ou de cuir recouvert de bronze ; un glaive ; une lance.





B D



B / Les Celtes et leur expansion. Les peuplades que nous appelons Celtes habitaient d'abord les régions de la rive droite du Rhin et de la rive gauche du haut Danube. A partir de 900 environ, les Celtes utilisèrent des armes en fer : ils avancèrent alors vers l'Ouest et, vers 400 ; ils occupaient la France presque tout entière, une partie de l'Espagne et le sud de ce que les Romains appelaient Bretagne (qui est l'Angleterre d'aujourd'hui). De 400 à 250 ils s'installèrent dans le sud-est de la France et dans la plaine du Pô, d'où ils firent leur raid vers Rome. D'autres tribus descendirent le cours du Danube, poussant même des pointes vers la Grèce et vers l'Asie Mineure. Dans le même temps, d'autres tribus celtes occupèrent le reste de l'Angleterre et l'Irlande.

C / Le retour du combat. Les soldats portent une tunique de cuir ; aux mollets, des jambières de métal ; le casque et les couvre-joues (qui sont relevés à la hauteur des tempes) sont également de métal. Ce groupe forme le dessus du couvercle d'une boîte et sert de poignée. Il date du IIIe siècle av. J-C. (Musée de la villa Giulia.)

D / La voie Appienne. La voie Appienne fut construite en 312 av. J-C, par ordre du censeur Appius Claudius, pour relier Rome à Capoue. Elle fut plus tard continuée jusqu'à la mer Adriatique. Sa largeur est de trois mètres aux abords de Rome et de quatre mètres au-delà.

seuls ceux qui ne possédaient rien (on les appelait *prolétaires)* étaient dispensés du service militaire. Le Sénat fixait le chiffre de l'effectif et les consuls choisissaient le nombre de recrues nécessaires. Au début, le mot *légion* signifiait l'armée tout entière. Plus tard, il prit le sens de « corps d'armée » et l'armée comprit plusieurs légions. Vers 400 av. J-C, au moment du siège de la ville étrusque de Veies, on avait institué la *solde*, ce qui permit de retenir plus longtemps sous les drapeaux les soldats peu fortunés.
Vers l'an 300 av. J-C, l'effectif de la légion était de 300 cavaliers et de 4 200 fantassins. Ceux-ci étaient groupés en compagnies appelées *manipules* et chaque manipule comptait deux *centuries.* La légion était formée uniquement de citoyens; mais, à côté d'elle, on trouvait les *contingents alliés.*

2 LE COMMANDEMENT. L'ARMEMENT

L'armée était sous l'autorité des deux consuls (ou du dictateur); chaque légion était commandée par six *tribuns militaires ;* enfin les *centurions* jouaient le rôle de nos sous-officiers.

La plus rigoureuse discipline régnait dans l'armée. Le général en chef avait droit de vie et de mort sans appel. La moindre défaillance était sévèrement punie. Les décorations consistaient en armes d'honneur, bracelets, couronnes. Enfin la récompense suprême pour une armée victorieuse était d'obtenir du Sénat le *triomphe*, c'est-à-dire le droit d'entrer en armes à Rome pour monter, en grande procession, du Forum au temple de Jupiter sur le Capitole [1].

Chaque soir l'armée installait son *camp.* Protégé par un fossé et par un parapet que surmontait une palissade, le camp était comme une place forte à l'intérieur de laquelle l'armée était à l'abri de toute surprise.

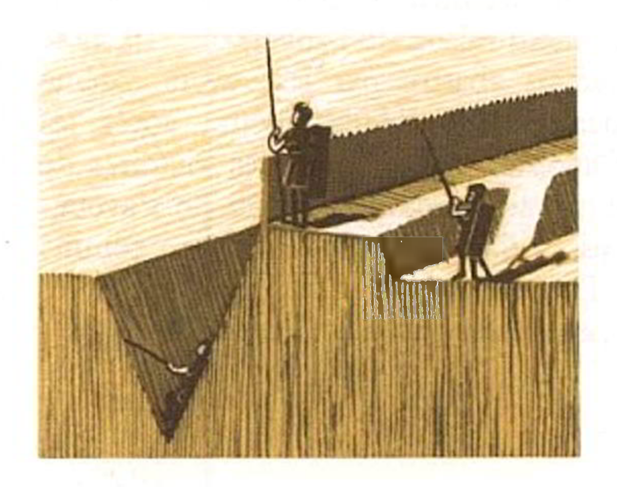
1. La cérémonie du triomphe était le seul cas où l'armée eût le droit d'entrer *en armes* dans la ville de Rome.

La sévérité de la discipline

Les fautes légères étaient punies de la bastonnade ou de l'exposition, pendant plusieurs heures, les fers aux pieds. Dans les cas graves, on renvoyait le soldat dans ses foyers : c'était ce qu'on appelait le « congé infamant », qui équivalait à la dégradation militaire. Ou bien on le condamnait à mort et l'exécution était immédiate : les licteurs attachaient le coupable à un poteau, le frappaient de verges, puis lui tranchaient la tête.

En 340, le consul Manlius Torquatus interdit de combattre sans sa permission. Son fils, provoqué par un ennemi, le tue en combat singulier et, tout joyeux, revient vers son père : « Pour prouver à tous que je suis de ton sang, dit-il, je t'apporte ces dépouilles d'un cavalier que j'ai tué. » A ces mots le consul se détourne de son fils, fait sonner la trompette et convoque l'armée. « Titus Manlius, dit-il, puisque sans respect pour l'autorité consulaire ni pour la majesté paternelle tu as combattu, malgré notre ordre, hors des rangs, puisque tu as détruit, autant que tu l'as pu, la discipline militaire qui, jusqu'à ce jour, a fait la force de Rome..., va, licteur, attache-le au poteau. » Cette exécution raffermit, dit-on, la discipline (Tite-Live, Livre VIII). Des soldats, raconte l'historien grec Polybe (210-128 av. J-C), sont allés à la maraude, ont murmuré contre leur chef. « Le tribun rassemble la légion, fait avancer les coupables, leur adresse une sévère réprimande, puis, parce qu'on ne peut pas punir tout le monde, en tire au sort un sur dix, qu'il fait bâtonner. Les autres touchent de l'orge au lieu de blé pour leur nourriture, et vont camper sans protection hors du retranchement. »

Un camp romain. Après qu'on avait choisi l'emplacement du camp, on y traçait deux voies, l'une dans le sens de la longueur (voie prétorienne), l'autre dans le sens de la largeur (voie principale). A leur rencontre s'étendait une petite place, le prétoire. Là s'élevaient la tente du général, l'autel pour les sacrifices et le tribunal d'où le général haranguait ses soldats.



Profil du retranchement d'un camp. Le fossé, puis le parapet, élevé avec la terre provenant du fossé, enfin la palissade faite de troncs d'arbres constituaient le retranchement.

Exercices 1 Que signifie le mot « singulier » dans l'expression « combat singulier » ? 2 Expliquez l'expression « Pour prouver que je suis de ton sang ». 3 Pourquoi le consul se détourne-t-il de son fils ? Quel mouvement le fils attendait-il de son père ? 4 Quel est le verbe qui signifie : punir un homme sur dix ?

Les armes défensives étaient la cuirasse, le casque, le bouclier. Les armes offensives étaient l'épée, les javelots ou la lance. En ordre de bataille les soldats formaient trois lignes : les plus jeunes et les moins bien armés étaient en avant, les plus âgés et les mieux armés en arrière.

L'AMOUR DE LA PATRIE

Rome eut rarement des hommes de guerre remarquables. Elle dut ses succès à la *valeur de son organisation militaire*, qu'elle perfectionna sans cesse en empruntant à ses adversaires ce qui faisait leur force (par exemple leurs armes). Elle les dut surtout au *patriotisme de ses citoyens*. Pour le Romain comme pour le Spartiate, il n'était rien de plus sacré que l'amour de la patrie, rien de plus honteux que d'être contraint d'obéir à un prince étranger. C'est bien rarement que l'on vit des soldats romains s'enfuir.
Enfin *la ténacité des Romains* leur permit souvent d'avoir finalement raison de l'adversaire. Ils ne se laissèrent jamais abattre par les revers. Même après le désastre de l'Allia, même après les Fourches Caudines, même après les victoires de Pyrrhus, ils ne se découragèrent ni ne s'avouèrent vaincus. « C'est, disait Pyrrhus, comme l'hydre de Lerne : quand on coupe une de ses têtes de serpent, il en repousse deux à la place. »





Monnaies romaines. Avant de frapper des pièces de monnaie, les Romains utilisaient des lingots de bronze. En voici un, sur lequel figure un bœuf. A partir du IVe siècle av. J-C, on frappa une monnaie de bronze, appelée « as ». Elle portait d'un côté le double profil du dieu Janus et, de l'autre côté, une proue de navire. En 269 apparurent les monnaies d'argent : le denier et le sesterce. Sur l'une des faces du denier ci-dessous on voyait le profil du dieu Hercule, sur l'autre la Louve et les Jumeaux. (Bibl. Nat.)



RÉSUMÉ

- **Rome parvient, en plus de deux siècles, à conquérir toute l'Italie (509-270 av. J-C). Après une alternance de défaites et de succès, elle triomphe enfin des Étrusques, des Gaulois, des Samnites et des Grecs de Tarente.**
- **Les Romains organisent habilement l'Italie pour y maintenir plus facilement leur autorité.**
- **L'armée, formée des légions et des contingents alliés, tire sa valeur de son esprit de discipline, de son patriotisme et de sa ténacité, plutôt que de la valeur militaire de ses généraux.**

5 Le duel de Rome et de Carthage. Les guerres puniques

Maîtresse de l'Italie, Rome se heurte, vers 260 av. J-C, à la puissance de Carthage.
- *Première guerre punique : lutte pour la Sicile.*
- *Seconde guerre punique : Hannibal contre Rome.*
- *Troisième guerre punique : destruction de Carthage.*

I LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

1 PUISSANCE DE CARTHAGE

A peine Rome avait-elle étendu son autorité sur l'Italie qu'elle s'engagea dans une série de guerres contre la cité de Carthage. Ces guerres qui durèrent, avec de longs intervalles de trêves, plus d'un siècle (264-146 av. J-C) ont été appelées *guerres puniques*, parce que Carthage avait été fondée par les Phéniciens et que les Romains donnaient aux Phéniciens le nom de *Puni*.

Élevée vers 800 av. J-C près de l'emplacement de la ville actuelle de Tunis, Carthage avait créé de nombreux comptoirs sur les côtes de l'Afrique du Nord, de l'Espagne méridionale, de la Corse, de la Sardaigne. Puis elle avait occupé une partie de la Sicile. Très grande ville de commerce, elle possédait une flotte importante. Elle exportait l'huile d'olive, le blé, le vin, et surtout les fruits et les légumes; elle importait l'argent et le fer de l'Espagne, l'étain de Bretagne (l'Angleterre d'aujourd'hui), l'or et l'ivoire du Soudan. *Carthage était immensément riche.*

Carthage était gouvernée despotiquement par ses plus riches marchands. Mais elle avait toujours à redouter les émeutes du peuple et le soulèvement de l'armée (recrutée parmi les indigènes).





Une prêtresse carthaginoise. (Carthage, Musée Lavigerie.) Ce bas-relief, sculpté sur le couvercle d'un sarcophage, date du IIIe siècle av. J-C et il a été exécuté par un artiste grec. La prêtresse est vêtue comme la déesse carthaginoise Tanit : longue tunique rose et pèlerine rouge. Le bas du corps est recouvert par deux ailes d'épervier. La coiffure rappelle celle des déesses égyptiennes et s'orne d'un épervier doré; dans une main, elle tient une colombe; dans l'autre, un vase à parfums. Les artistes carthaginois se sont inspirés de modèles soit égyptiens soit grecs.

L'enfant sacrifié. La coutume de brûler des enfants en l'honneur des dieux s'est maintenue pendant toute l'histoire de Carthage. On a trouvé d'immenses amoncellements de vases contenant des ossements de nouveau-nés, avec des inscriptions semblables à celle-ci : « Offrande faite à la Dame Tanit et au Seigneur Hammon par un tel pour obtenir leur bénédiction. » On voit ici un prêtre apportant un enfant. Ce bas-relief date peut-être du début du IVe siècle av. J-C. (Tunis, Musée du Bardo.)

2 LA LUTTE POUR LA SICILE

La première guerre punique commença quand les Romains voulurent conquérir la Sicile et occupèrent la ville de *Messine* (264). Les flottes improvisées de Rome remportèrent d'abord des succès. Mais quand le consul *Regulus* débarqua en Afrique, il fut vaincu et fait prisonnier. Après bien des péripéties, et malgré la résistance acharnée du général carthaginois *Hamilcar* en Sicile, Carthage, de nouveau vaincue sur mer, fut contrainte de traiter (241). Elle évacua la Sicile, que les Romains occupèrent, à l'exception de la cité grecque de *Syracuse*.

Après la signature de la paix, Carthage fut encore affaiblie par une terrible révolte de ses mercenaires. Les Romains en profitèrent pour conquérir la *Corse* et la *Sardaigne*. Puis ils enlevèrent aux Gaulois une partie de la *Gaule cisalpine*. De son côté Hamilcar tentait de conquérir l'Espagne pour en exploiter les mines d'argent et de fer, et pour y lever des soldats. Hamilcar préparait en effet une *guerre de revanche contre Rome*. Son fils, *Hannibal*, allait la réaliser.

II LA SECONDE GUERRE PUNIQUE HANNIBAL

1 HANNIBAL PASSE EN ITALIE

Hannibal n'avait que vingt-six ans lorsqu'il devint le chef de l'armée d'Espagne; mais il était déjà un *grand homme de guerre*. Pour contraindre les Romains à la rupture, il s'empara d'une ville espagnole qui était leur alliée (219).

L'année suivante, Hannibal décida de *porter la guerre en Italie même :* il espérait qu'à son appel les Gaulois cisalpins et les Italiens se soulèveraient contre Rome. Il franchit les Pyrénées orientales, puis le Rhône, enfin les Alpes (on ne sait par quel col) et atteignit la plaine du Pô (octobre 218). Il avait alors 26 000 soldats et 21 éléphants.

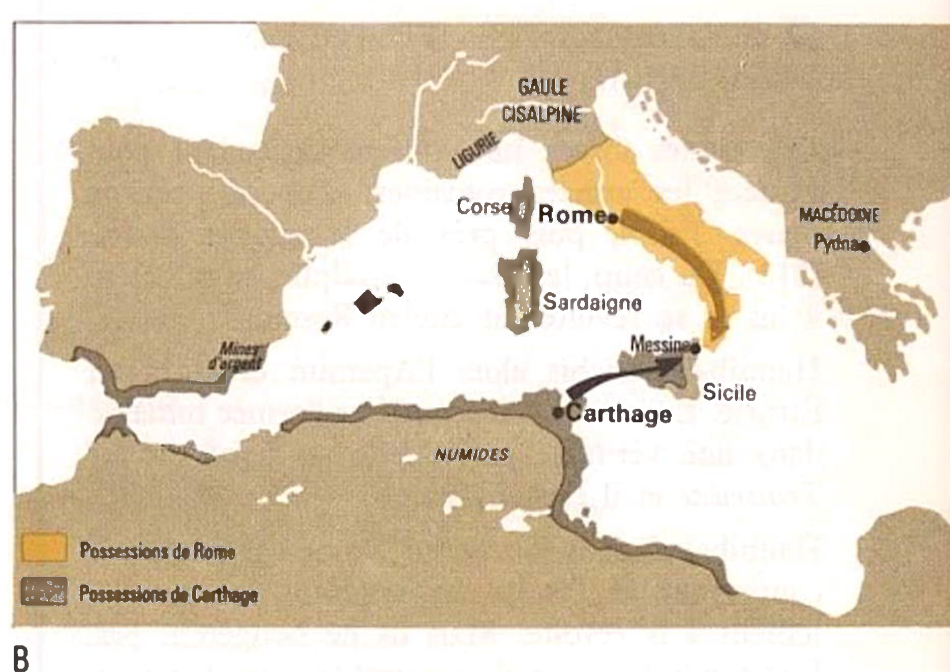
L'héroïsme de Régulus

Les Romains racontaient que Régulus s'était conduit en héros. Voici ce que dit de lui l'écrivain latin Cicéron (106-43 av. J-C) : « Ayant été pris par les Carthaginois et envoyé à Rome pour l'échange des prisonniers, Régulus fit serment de revenir. Il conseilla au Sénat de ne point rendre les prisonniers ; ensuite, malgré les instances de ses parents et de ses amis qui voulaient le retenir, il aima mieux retourner au supplice que de trahir la foi qu'il avait donnée à l'ennemie. » Sitôt revenu, « les Carthaginois lui firent couper les paupières, puis le firent lier dans une machine hérissée de pointes de fer et mourir par insomnie. » (Cicéron, Des devoirs; et Contre Pison.)

Exercices. **1** Que signifie l'expression : « échange de prisonniers » ? **2** Pouvez-vous deviner pourquoi Régulus conseille au Sénat de refuser l'échange de prisonniers ? Quel est le devoir suprême du soldat romain devant l'ennemi ? **3** Que signifie le mot « foi » dans des expressions comme « être de mauvaise foi, de bonne foi » ?



A



B

A / **La dame d'Elché.** L'Espagne méridionale avait été très tôt fréquentée par les Tyriens, les Grecs, puis les Marseillais et les Carthaginois. Ce buste en grès colorié a été découvert à Elché, non loin de Carthagène. Il date du Ve siècle av. J-C (?) et représente peut-être une prêtresse. Trois colliers au cou ; aux oreilles, des disques ornés de pendeloques. (Madrid, Musée archéologique.)

B / **Possessions de Rome et de Carthage.** Vers 264 av. J-C.

C / **Masque de démon.** Ce masque de terre cuite représente un démon dont l'aspect horrible devait mettre en fuite les autres démons. (Tunis, Musée du Bardo.)



C



D

D / **Monnaie de Carthage.** Au droit, la déesse des moissons, Démèter. (Au revers figurent le cheval ailé Pégase et une inscription phénicienne.) Œuvre d'un artiste grec, cette monnaie emprunte ses motifs à la mythologie grecque. (Bibl. Nat.)

2 FOUDROYANTES VICTOIRES D'HANNIBAL

Ces faibles forces lui suffirent cependant pour vaincre les armées romaines, d'abord près du fleuve *Tessin*, puis près de la rivière *Trebbie* (218). Du coup, les Gaulois cisalpins se rallièrent à lui et se révoltèrent contre Rome.

Hannibal franchit alors l'Apennin et entra en Étrurie. En juin 217, il sut attirer l'armée romaine dans une véritable embuscade au bord du *lac Trasimène* et il l'extermina.

Hannibal allait-il foncer sur Rome? Il préféra la contourner et l'isoler en appelant les peuples italiens à la révolte. Mais ils ne bougèrent pas. Rome mit à la tête de ses troupes un dictateur, *Fabius*, qui entreprit d'affaiblir l'armée carthaginoise par une guerre de harcèlement, sans jamais lui livrer bataille [1]. C'était la sagesse même. Et pourtant, à la longue, cette habile tactique fut taxée de lâcheté. Les consuls de l'année 216, moins prudents, affrontèrent Hannibal en bataille rangée à *Cannes*, en Apulie : ils subirent un effroyable désastre.

Peu après, les cités de Capoue et de Tarente dans l'Italie méridionale, et de Syracuse en Sicile s'allièrent à Hannibal. Rome semblait perdue.

3 ROME SE REPREND

Quand le consul *Varron*, l'un des vaincus de Cannes (son collègue avait été tué dans la bataille) revint à Rome, le Sénat n'eut pas un mot de reproche pour lui. Il le remercia de « n'avoir pas désespéré de la République ». *Le patriotisme des Romains et leur inébranlable ténacité devaient finalement l'emporter :* car d'un côté il y avait le peuple romain entouré de ses alliés ; de l'autre il n'y avait qu'un homme de génie, Hannibal.

1. Fabius en reçut le surnom de *Cunctator*, c'est-à-dire le Temporiseur, celui qui prend son temps.

Hannibal

Hannibal, né vers 247 pendant la première guerre punique, fut élevé par son père dans la haine de Rome. « Mon père, fait dire à Hannibal l'historien grec Polybe (Livre XI), était sur le point de partir pour aller guerroyer en Espagne ; j'avais alors neuf ans. Il faisait un sacrifice aux dieux et je me tenais près de lui devant l'autel. Quand il eut versé les libations et accompli tous les rites, il pria les assistants de s'éloigner un peu, me fit approcher et me demanda affectueusement si je voulais le suivre à l'armée. J'acceptai avec joie, je le suppliai même, avec une ardeur enfantine, de m'emmener avec lui ; il me prit alors la main droite, me conduisit jusqu'à l'autel et là me fit jurer que je ne serais jamais l'ami des Romains. »

L'historien latin Tite-Live écrit : « Avec personne les soldats n'étaient ni plus confiants ni plus hardis. Plein d'audace pour affronter le danger, il était plein de sang-froid dans le danger même. Nul travail ne fatiguait son corps ni n'abattait son esprit. Il supportait également le froid et le chaud. Pour le boire et le manger, il consultait ses besoins et non le plaisir. Pour veiller et pour dormir, il ne faisait aucune différence entre le jour et la nuit. Le temps que lui laissaient les affaires, il le donnait au sommeil... Souvent, on le vit couvert d'une casaque de soldat, étendu sur la terre au milieu des sentinelles. Il était de beaucoup le meilleur cavalier et le meilleur fantassin. Marchant le premier au combat, il en revenait le dernier. » (Tite-Live, Livre XXI.)

La deuxième guerre punique.



Un éléphant de guerre. Carthage était fière de son éléphanterie de guerre autant que de sa marine. On disait que dans les écuries de la ville on trouvait jusqu'à 300 éléphants. L'éléphant que l'on voit ici porte sur son cou le cornac qui le guide, et sur le dos une tour d'où combattent des archers. Derrière lui, un éléphanteau. Avant Hannibal, Pyrrhus avait fait connaître aux Romains les éléphants de combat. (Rome, Musée de la villa Giulia.)

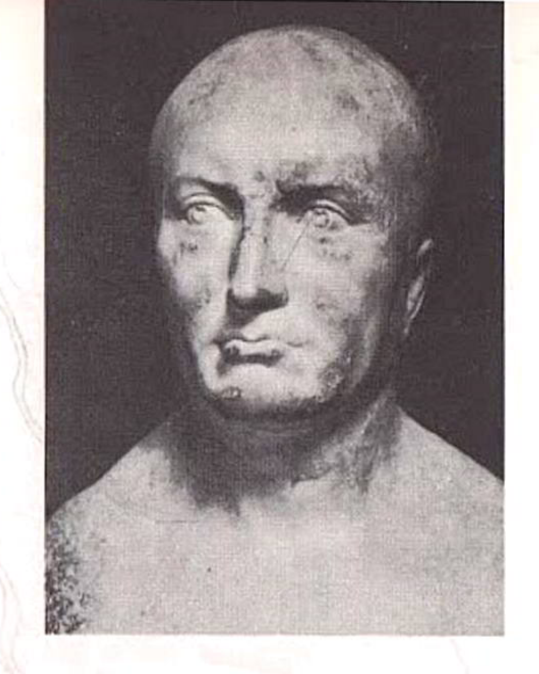
Exercices. **1** Rappelez le nom du père d'Hannibal. Que savez-vous de lui? Pourquoi allait-il guerroyer en Espagne? **2** Pourquoi choisit-il le moment où il est près de l'autel pour parler à Hannibal? **3** Les généraux vivent-ils d'ordinaire en temps de guerre comme le faisait Hannibal, exactement de la même façon que leurs soldats? **4** Quel vous paraît être le sentiment de Tite-Live à l'égard d'Hannibal?

Le Sénat enrôla tous les citoyens et même des esclaves. Il en revint aussi à la tactique prudente de Fabius et pratiqua une *guerre d'usure* qui peu à peu lui fut profitable. D'ailleurs les postes fortifiés et les colonies dont l'Italie était parsemée arrêtaient à chaque pas les Carthaginois. Bientôt même, Rome reprit l'offensive. Elle reconquit les deux cités de Capoue et de Syracuse[1]. Dans le même temps, un tout jeune général, *Scipion*, commençait la conquête de l'Espagne orientale et méridionale.
Cependant, le frère d'Hannibal, *Hasdrubal*, réussit à faire passer d'Espagne en Italie une armée de secours. Rome courut de nouveau un terrible danger. Mais Hasdrubal fut vaincu et tué sur les bords du fleuve *Métaure* (207) : les Romains jetèrent sa tête dans le camp d'Hannibal.

4 DÉFAITE D'HANNIBAL

La guerre se poursuivit dans les montagnes de l'Italie méridionale, où Hannibal s'était retranché comme dans une forteresse naturelle. Pour en finir, Scipion proposa *d'attaquer Carthage en Afrique même*. Le souvenir de Regulus fit hésiter les sénateurs, ils finirent pourtant par y consentir. Scipion remporta de grands succès. Les Carthaginois rappelèrent alors Hannibal qui revint par mer (203). La bataille décisive s'engagea au cœur de la Tunisie, à *Zama* (202). Grâce à l'appui d'un chef indigène, Scipion l'emporta.
Carthage dut livrer sa flotte et ses éléphants, payer une lourde indemnité, évacuer l'Espagne, enfin s'engager à ne faire aucune guerre sans l'autorisation du Sénat. Elle tombait en fait dans la dépendance de Rome, qui allait maintenant dominer toute la Méditerranée occidentale.

1. Il y avait alors dans la ville un grand savant grec, *Archimède*, qui inventa de nouveaux moyens de défense : par exemple des miroirs qui faisaient converger les rayons du soleil sur les navires romains et les incendiaient.



Scipion l'Africain (258-183 av. J-C). Scipion l'Africain est le premier Romain de qui nous possédions un portrait : le buste ci-dessus. Au contraire nous n'en avons aucun d'Hannibal.

La fin d'Hannibal

Expulsé de Carthage par ordre du Sénat romain, Hannibal se réfugia auprès de Prusias, roi de Bithynie, en Asie Mineure. Mais, en 183, les Romains exigèrent qu'il leur fût livré.

« Hannibal avait depuis longtemps pressenti ce dénouement... Se sentant entouré de périls, il avait pratiqué dans sa demeure sept issues, dont quelques-unes secrètes afin qu'on n'y pût mettre des gardes. Il essaya de fuir par une porte dérobée qu'il croyait ignorée de tous ; mais il s'aperçut aussitôt qu'elle était gardée par des sentinelles et de même toutes les autres issues. Alors il demanda du poison qu'il tenait depuis longtemps en réserve pour une semblable circonstance... Ensuite, ayant prononcé des imprécations contre Prusias et son royaume, et invoqué les dieux vengeurs de l'hospitalité trahie, il but le poison. Ainsi finit Hannibal. »
(Tite-Live, livre XXXIX.)

III LA TROISIÈME GUERRE PUNIQUE. DESTRUCTION DE CARTHAGE

Quoique vaincue, Carthage continuait à effrayer les Romains. « Il faut détruire Carthage! », ne cessait de répéter l'ancien censeur *Caton* (235-149), un combattant de la seconde guerre punique. Le Sénat résolut enfin d'écraser à jamais sa rivale détestée. Prenant pour prétexte que les Carthaginois avaient, sans son autorisation, engagé la guerre contre un État voisin, il envoya une armée en Afrique et leur ordonna d'évacuer leur ville et d'en fonder une autre ailleurs (149).
Alors, dans un sursaut d'indignation, ils décidèrent la lutte à outrance, et, pendant trois ans, ils résistèrent farouchement. Malgré tout, la ville fut prise d'assaut par *Scipion Émilien*, fils adoptif de Scipion l'Africain[1]. Elle fut entièrement détruite et son emplacement fut déclaré maudit, afin qu'on ne la rebâtît jamais (146). Le territoire carthaginois de Tunisie forma désormais la *province romaine d'Afrique*.

1. Voir la note 1 de la page 30.

RÉSUMÉ

- **Face à Rome, Carthage était l'une des villes les plus riches du monde. La question de Sicile fut l'occasion des guerres puniques.**
- **La première guerre punique (264-241) donna la Sicile à Rome. Celle-ci s'empara peu après de la Corse, de la Sardaigne et d'une partie de la Gaule cisalpine.**
- **Hannibal déclencha la deuxième guerre punique (219-201). Il passa en Italie, écrasa les armées romaines quatre fois de suite, particulièrement au lac Trasimène et à Cannes (217-216). Mais il fut finalement vaincu en Afrique à Zama (202). Carthage dut subir la tutelle de Rome.**
- **La troisième guerre punique aboutit à la destruction de Carthage (146) et à la constitution de la province romaine d'Afrique.**

La fin de Carthage (146)

Deux historiens anciens, un latin et un grec, nous parlent de l'agonie de Carthage :

« C'est lorsqu'elles sont blessées à mort que les bêtes font leurs morsures les plus venimeuses. De même Carthage à demi détruite causa plus de tourments que lorsqu'elle était debout. Les Romains avaient refoulé l'ennemi dans la citadelle, ils bloquaient l'entrée du port. Les Carthaginois creusèrent ailleurs un autre débouché sur la mer,... où leur flotte surgit soudain comme par miracle.
Il ne se passait pas de jour, pas de nuit qu'ils ne dressent une nouvelle machine de guerre, qu'ils n'envoient au combat de nouveaux soldats décidés à mourir...
Quand il n'y eut plus aucun espoir, 40 000 hommes se rendirent et, chose incroyable, leur chef Hasdrubal se rendit avec eux... Mais sa femme, entraînant ses deux enfants, se jeta du haut de sa maison au milieu des flammes. »
(D'après Florus, écrivain latin du second siècle ap. J-C.)

« Devant la ville détruite de fond en comble par l'incendie, Scipion Émilien, dit Polybe, n'eut pas honte de pleurer sur les malheurs de l'ennemi. Il resta longtemps pensif et cita ces deux vers de l'Iliade :
« Le jour viendra, où périront
la ville sacrée d'Ilion (c.-à-d. Troie),
et Priam et le peuple de Priam
à la forte pique. »

Exercices. 1 Pourquoi l'historien grec s'étonne-t-il un peu que Scipion pleure sur les malheurs de l'ennemi ? 2 D'ailleurs est-ce vraiment à Carthage que songe tristement Scipion Émilien? Quelle idée le saisit brusquement, à laquelle il n'avait peut-être jamais pensé auparavant ?

6 Rome conquiert le bassin de la Méditerranée

Dans les deux siècles qui vont de la bataille de Zama jusqu'à la fin de la République (202-30 *av. J-C), Rome achève d'étendre son autorité sur tout le bassin de la Méditerranée et même sur la Gaule. Mais elle ne songe guère qu'à piller les pays conquis.*

- *Rome à la conquête de l'Orient.*
- *Rome dans le bassin de la Méditerranée occidentale.*
- *Rome à la conquête de la Gaule.*
- *L'organisation des pays conquis.*

I ROME A LA CONQUÊTE DE L'ORIENT

LA POLITIQUE DE CONQUÊTE

Au lendemain de la première guerre punique, le Sénat romain avait annexé la Sicile, puis la Corse et la Sardaigne. Ces trois régions constituèrent les premières provinces romaines. Deux cents ans plus tard, presque tous les pays que baigne la Méditerranée étaient tombés sous l'autorité des Romains, et on comptait seize provinces.

Cependant les sénateurs ne s'engagèrent pas de gaieté de cœur dans les guerres. *Ils se laissèrent souvent entraîner par les généraux et les financiers.* Certains généraux désiraient remporter des victoires pour se rendre populaires et jouer ensuite un grand rôle politique à Rome. Quant aux financiers, ils savaient que la création d'une province était pour eux un moyen assuré de s'enrichir. Ils surent forcer la main au Sénat en l'intéressant à leurs profits. *Les conquêtes romaines furent en partie une vaste opération financière.*



Philippe V. (Bibl. Nat.) Philippe V de Macédoine (236-178) se croyait appelé à partager avec le roi de Syrie Antiochus III la domination du bassin oriental de la Méditerranée. Effrayés par ses ambitions, les États de Rhodes et de Pergame firent appel à Rome.

« Faire la guerre à toutes les nations. »

« Les Romains n'ont jamais eu qu'une seule raison pour faire la guerre à toutes les nations, à tous les peuples, à tous les rois : c'est un désir insatiable du pouvoir et des richesses... Autrefois simple ramas d'aventuriers, ils ne se sont réunis en cité que pour être le fléau de la terre entière... Aucune loi divine ni humaine ne saurait les empêcher de piller, de détruire alliés, amis, voisins ou éloignés, faibles ou puissants et de traiter en ennemi tout ce qui n'est pas leur esclave... Les Romains s'acharnent surtout contre ceux dont la défaite leur réserve les plus belles dépouilles. » (Discours prêté à Mithridate par l'historien romain Salluste (87-35 av. J-C).

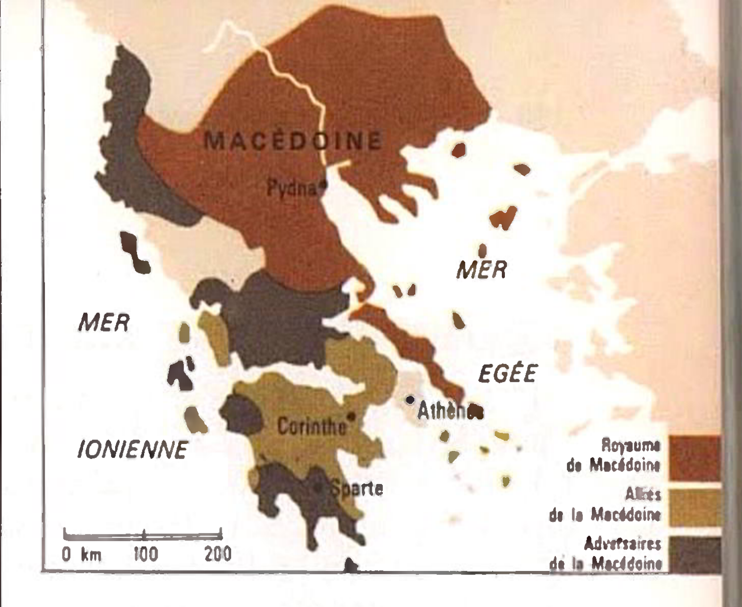
Dans son poème l'Énéide, Virgile fixait ainsi le destin de Rome : « Toi, Romain, souviens-toi de commander au monde. Dicter les conditions de la paix, épargner ceux qui se soumettent, exterminer les indomptables : voilà les arts que tu dois cultiver. » (Livre VI.)

LES ROMAINS EN MACÉDOINE ET EN ASIE MINEURE

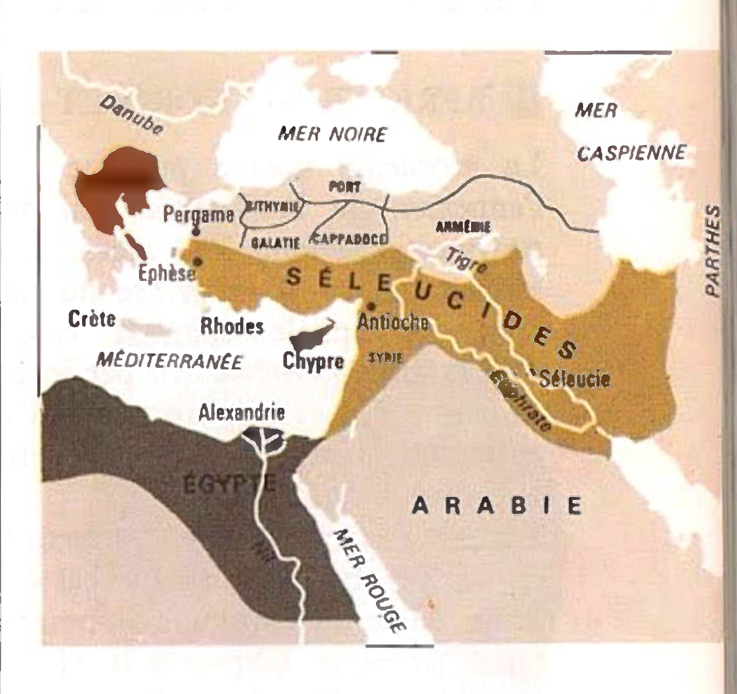
A la fin de la seconde guerre punique, trois États dominaient l'Orient : les royaumes d'*Égypte*, de *Macédoine* et de *Syrie*. Rome resta longtemps en bons termes avec les souverains d'Égypte, mais les ambitions de *Philippe V de Macédoine* et d'*Antiochus III de Syrie* sur la Grèce, l'Asie Mineure et la mer Égée inquiétaient le Sénat et le poussèrent à la guerre. Voici les étapes des conquêtes romaines en Orient :

1° La question de Macédoine fut réglée la première en un demi-siècle. Le roi Philippe V s'était allié avec Hannibal. C'est pourquoi, dès la conclusion de la paix avec les Carthaginois, après la bataille de Zama, les Romains lui déclarèrent la guerre. Ils le battirent et le contraignirent à respecter l'indépendance des autres États grecs (196). Son fils, Persée, ayant tenté de prendre sa revanche, fut vaincu à *Pydna* par le consul Paul Émile (168). Peu après la Macédoine devint une province romaine, à laquelle la Grèce fut rattachée (146).

2° La conquête de l'Asie Mineure demanda plus de temps. Le Sénat commença par en chasser Antiochus III qui en possédait la partie méridionale (vers 190). Puis il eut l'habileté de se faire céder, par le testament de leurs souverains, le royaume de *Pergame* (133) et celui de *Bithynie* (74) : ces deux royaumes formèrent deux provinces romaines.
En revanche, les Romains se heurtèrent à un adversaire farouche, *Mithridate, roi de Pont*. Ce prince avait l'ambition de dominer tout l'Orient, de la Crimée à la Grèce. Il ne fut vaincu qu'après trente ans de guerres difficiles, où s'illustrèrent les généraux romains *Sylla* et *Pompée* (90 à 60 environ av. J-C). Le Pont fut annexé à la province de Bithynie. Les autres petits États d'Asie Mineure restèrent à demi indépendants : en fait ils furent sous le protectorat de Rome.



La Grèce vers 200 av. J.-C. Ce n'était alors en Grèce que rivalités entre cités et, dans chaque cité, luttes entre les riches et les pauvres. Philippe V avait pour lui certains États grecs, tandis que d'autres penchaient pour Rome.



L'Orient vers 200 av. J.-C. Les rois d'Égypte appartenaient à la dynastie des Lagides et portaient tous le nom de Ptolémée. Les rois de Syrie appartenaient à la dynastie des Séleucides : celui qui régnait en 200 était Antiochus III.

3 LES ROMAINS EN SYRIE ET EN ÉGYPTE

1° Après avoir triomphé de Mithridate, Pompée annexa la *Syrie*[1] (63 av. J-C). Mais quand les Romains tentèrent de conquérir sur les Parthes la Mésopotamie, ils subirent un sanglant échec (53 av. J-C), et les Parthes furent désormais pour eux de redoutables adversaires.

2° Vers 100 av. J-C, les rapports entre le Sénat et l'Égypte, jusque-là bons, se tendirent. Finalement, dans des conditions que l'on étudiera plus loin, Rome annexa l'Égypte (30 av. J-C).

II LE BASSIN OCCIDENTAL DE LA MÉDITERRANÉE

1 AFRIQUE DU NORD ET ESPAGNE

La troisième guerre punique avait abouti à l'annexion de la Tunisie, qui avait formé la province d'Afrique. Peu après, Rome se heurta aux ambitions d'un prince numide[2], *Jugurtha*, dont la capitale était la ville actuelle de Constantine. Il fut vaincu par le général romain *Marius* (105) et son royaume, d'abord partagé entre des princes indigènes, constitua plus tard la province de *Numidie*.

Scipion l'Africain avait commencé la conquête de l'Espagne alors qu'Hannibal était encore en Italie. Mais les Espagnols opposèrent une résistance farouche. L'épisode le plus célèbre de la lutte fut la résistance désespérée que la ville de *Numance* opposa (vers 130) à Scipion Émilien, le vainqueur de Carthage. L'Espagne, à l'exception de la région septentrionale, forma deux provinces.

1. Les descendants d'Antiochus III avaient perdu la Palestine à la suite d'un soulèvement des *Judéens* (c'est ainsi que les Grecs et les Romains appelaient les Israélites : de là est venu le mot français Juifs). Puis ils perdirent la Perse et la Mésopotamie que leur arrachèrent les *Parthes*, un peuple venu d'Asie Centrale.

2. Les Romains appelaient *Numides* les populations de l'Afrique du Nord que nous appelons *Berbères*.



Prince parthe. (Musée de Téhéran.) Longtemps nomades à l'est de la mer Caspienne, les Parthes avaient réussi, vers 250 av. J-C, à fonder un royaume sur le plateau de l'Iran. Puis ils enlevèrent aux Séleucides la Mésopotamie. Les Parthes étaient aussi habiles archers que bons cavaliers.

Flatterie et servilité après Pydna

D'après le récit de Polybe, Prusias, roi de Bithynie, vint alors à Rome : « Lorsque les Romains envoyés au-devant de lui se présentèrent à sa vue, il alla à leur rencontre la tête rasée, affublé du bonnet, de la robe, de la chaussure, de tout le costume enfin des affranchis. Il les salua : « Vous voyez, dit-il, en moi votre affranchi, dont le seul désir est de vous plaire et de vous imiter. »

A la même époque, Antiochus IV de Syrie venait d'envahir l'Égypte. Le préteur Popilius le somma, au nom du Sénat, d'évacuer le pays. Il demanda le temps de réfléchir. « Popilius traça un cercle autour de lui avec une baguette qu'il portait à la main et le somma de répondre sans en sortir. Le roi, stupéfait de tant d'audace, hésita quelque temps, mais enfin : « Je ferai, dit-il, tout ce que veut le peuple romain. » (Polybe, Livres XXIX et XXX.)

2 LA GAULE TRANSALPINE

Ce que les Romains appelaient la *Gaule transalpine* était un vaste territoire bordé par le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'océan Atlantique. La population était formée en grande partie de Celtes, parmi lesquels s'étaient infiltrées, dans le nord du pays, des tribus germaniques venues d'au-delà du Rhin.

La Gaule transalpine formait non pas un seul État, mais plus de soixante États, indépendants et souvent rivaux. Chacun avait ses coutumes, ses lois et même ses dieux. Dans chacun, le pouvoir appartenait à un petit nombre de nobles qui possédaient la terre. Les *druides*, à la fois prêtres, savants et juges, formaient une classe puissante et respectée Les villes étaient rares et servaient surtout de places fortes. On n'y trouvait ni monuments ni statues.

3 LA CIVILISATION GAULOISE

Les Gaulois étaient des paysans. Ils élevaient les chevaux et les porcs, cultivaient l'orge et le blé, employaient comme engrais la chaux et la marne, utilisaient la charrue à roues et la faux, qu'ils préféraient à la faucille. En revanche, arbres fruitiers et vigne étaient rares.

Les Gaulois montraient une grande habileté dans le travail du bois, comme en témoignaient leurs voitures et leurs navires. Pour renfermer les liquides, ils avaient inventé les tonneaux en bois, alors que les Grecs et les Romains ne connaissaient que les jarres en argile ou les outres en peau de bêtes. Habiles métallurgistes et orfèvres, les Gaulois aimaient les belles armes et les bijoux, qu'ils décoraient avec une fantaisie exubérante. Le commerce était actif par terre et par eau. Les chemins étaient médiocres mais nombreux, et les peuples de l'Armorique (notre Bretagne) étaient d'excellents marins qui allaient chercher l'étain en Angleterre.



Un char de triomphe. Cette coupe représente le triomphe de Tibère, général romain qui vivait au temps de Jésus-Christ et fut plus tard empereur. Un esclave lui place une couronne sur la tête. Remarquez la forme du char de triomphe. (Musée du Louvre.)



Cavaliers scythes. Pendant que les Parthes enlevaient aux Séleucides la Perse et la Mésopotamie, d'autres nomades, les Scythes, occupaient la Crimée. On les tenait pour des cavaliers émérites et d'excellents archers — comme en témoigne ce magnifique vase de bronze, œuvre d'un artiste grec de Campanie. (Londres, British Museum.)

Tous les Gaulois parlaient la même langue et il existait une *littérature gauloise.* Les bardes récitaient des poèmes dans les festins des riches, et les druides avaient composé de longs ouvrages. Mais de cette littérature nous ne connaissons rien parce qu'*elle n'était pas écrite.* Les Gaulois avaient pourtant subi dans une certaine mesure l'influence des Grecs. Dès 600 av. J-C, des colons de la ville grecque de Phocée en Asie Mineure avaient fondé *Marseille.* Les monnaies gauloises s'inspiraient de celles de Marseille et de la Grèce. Des œuvres d'art de Grande Grèce ou de Grèce arrivaient aussi en Gaule par l'Italie du Nord et les cols des Alpes, ou bien en remontant le Danube : tel le fameux *vase de Vix.*

III ROME A LA CONQUÊTE DE LA GAULE

ROME ET LES GAULOIS

Vers 150 av. J-C, les Romains avaient achevé d'occuper la Gaule cisalpine. Ils conquirent ensuite la Gaule transalpine en deux étapes.

1° Quand ils furent maîtres d'une partie de l'Espagne, ils s'emparèrent (vers 120 av. J-C) du sud-est de la Gaule qui relie l'Italie à l'Espagne. Ils en formèrent la *Province de Narbonnaise,* dont les principales villes furent Aix-en-Provence et Narbonne. A peine la Narbonnaise était-elle organisée, qu'elle fut dévastée par une invasion de tribus germaniques venues du Danemark actuel, les *Teutons* et les *Cimbres.* Le général romain Marius les écrasa près d'Aix, puis dans la plaine du Pô (vers 100 av. J-C).

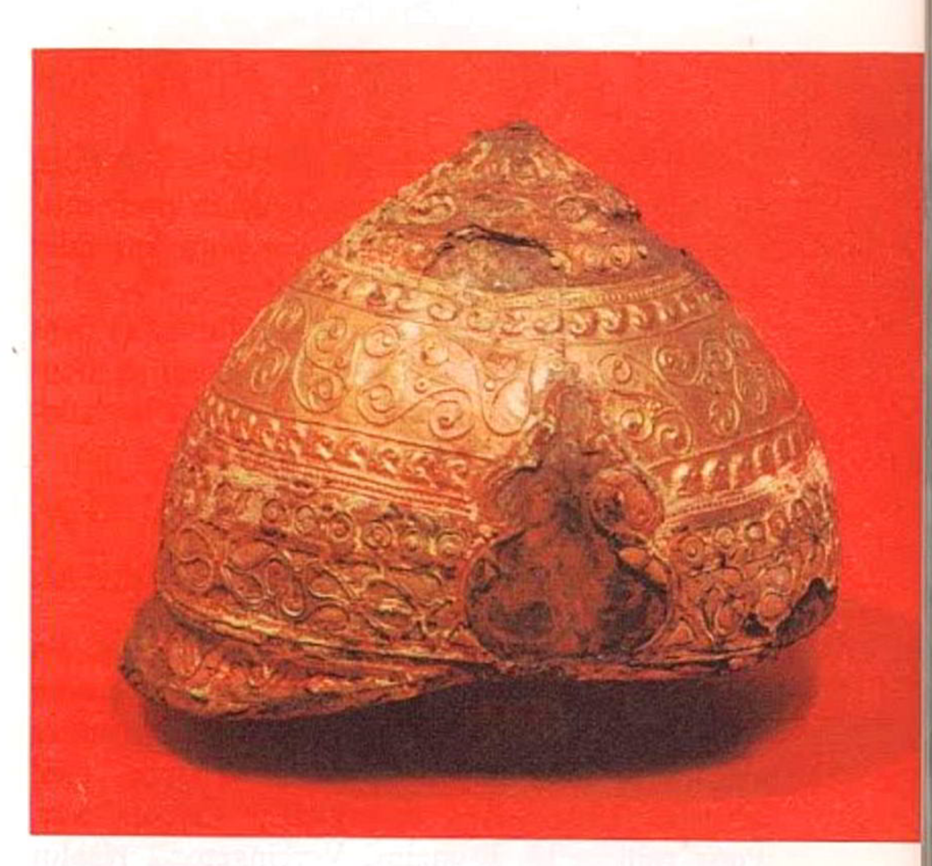
2° Le reste de la Gaule fut conquis par *César* de 58 à 50 av. J-C. L'occasion lui en fut offerte par une nouvelle invasion de Germains. Appelé à l'aide par un État gaulois, César, qui était à la fois gouverneur de la Gaule cisalpine et de la Narbonnaise, entra en Alsace et rejeta les Germains au-delà du Rhin (58). Mis en appétit,

La société en Gaule

Dans son ouvrage intitulé « Commentaires sur la guerre des Gaules », César a décrit la société gauloise vers 58 av. J-C :

« Il y a deux classes d'hommes qui comptent par le nombre et la dignité : l'une est constituée par les druides, l'autre par les chevaliers. Les premiers sont les prêtres des dieux, veillent aux sacrifices publics et privés, expliquent les problèmes religieux. Que quelque crime ait été commis, qu'un différend s'élève pour un héritage ou une délimitation, c'est eux qui jugent et fixent les indemnités. Si quelque particulier ou quelque peuple n'a pas observé leur décision, ils lui interdisent l'accès des sacrifices : ceux qui sont l'objet d'une telle mesure sont mis au nombre des impies et des criminels ; tous s'éloignent d'eux, dans la crainte d'être souillés par leur contact... Ces druides ont un chef qui a sur eux l'autorité suprême... Les druides s'attachent à prêcher que les âmes sont immortelles, mais qu'elles passent, après la mort, d'un corps dans un autre ; ils pensent que cette croyance incite particulièrement au courage, en supprimant la crainte de la mort. En outre, ils dissertent longuement sur les astres et leurs mouvements, sur l'étendue du ciel et de la terre, la puissance des dieux immortels, et ils transmettent ces théories à la jeunesse... »

« L'autre classe est celle des chevaliers [c'est-à-dire ceux qui servent à cheval]. Ceux-ci, quand une guerre éclate, ce qui, avant la venue de César, arrivait presque tous les ans, participent tous à la guerre. Suivant l'éclat de sa naissance et de sa fortune, chacun réunit autour de lui un nombre plus ou moins grand de « compagnons de guerre » et de clients...
Les gens du peuple sont presque considérés comme des esclaves. »





Armes gauloises. Le casque est en bronze plaqué d'or avec des incrustations de corail. Le poignard est aussi un chef-d'œuvre d'orfèvrerie. (Musée de Saint-Germain.)





Deux dieux gaulois. L'un d'eux porte au cou un « collier gaulois » et sur sa poitrine est sculpté un sanglier. L'autre porte un arc et une flèche. Ce n'est pas avant le Ier siècle av. J.-C. que les Gaulois ont élevé des temples ; et ils n'ont guère représenté leurs dieux sous forme de statues qu'après la conquête romaine. (Musée de Saint-Germain.)

il résolut de conquérir la Gaule (57 et 56). Puis, en 55 et 54, il franchit même le Rhin pour intimider les Germains, et la Manche pour intimider les Bretons.
Cependant, à la fin de 54, une révolte éclata dans la Gaule du Nord et du Nord-Est. César se montra féroce : il brûla les villages, massacra les habitants ou les vendit comme esclaves.

2 VERCINGÉTORIX, HÉROS NATIONAL

L'exaspération ne fit que grandir en Gaule. En 52 éclata une nouvelle révolte, véritable guerre de libération. Presque tous les peuples gaulois s'unirent, sous la direction d'un jeune chef arverne (c'est-à-dire auvergnat), *Vercingétorix*. Pour vaincre les Romains, Vercingétorix résolut d'employer une nouvelle tactique : refuser le combat, harceler l'ennemi et faire le désert autour de lui en brûlant les bourgs et même les villes, pour l'empêcher de se ravitailler.

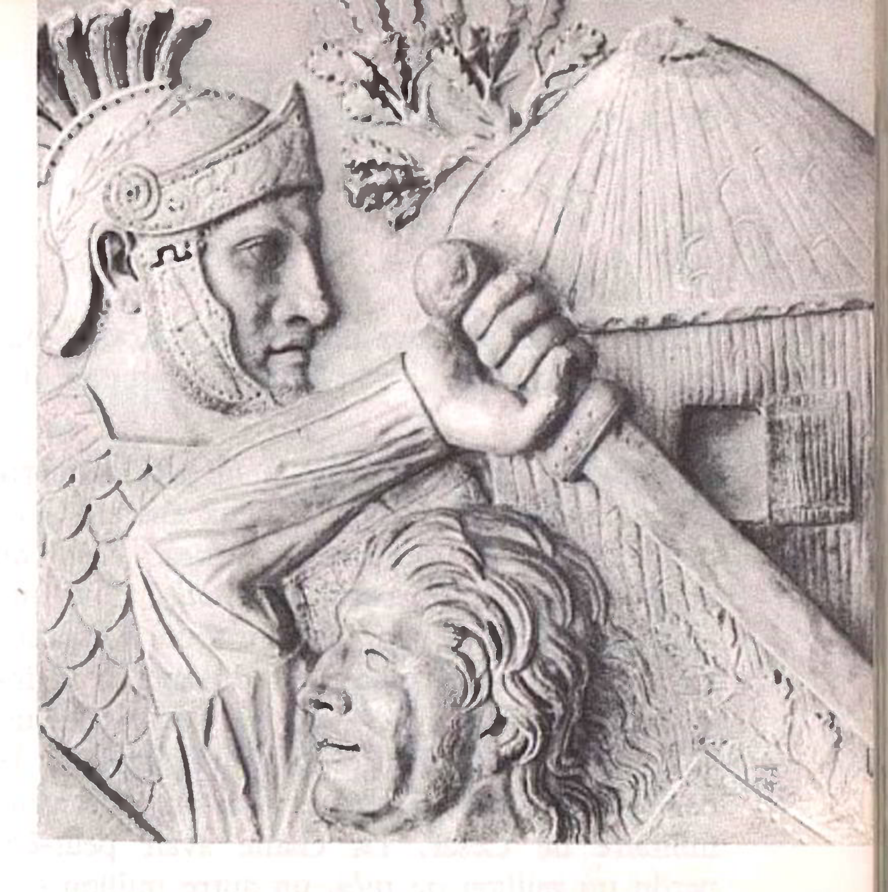
Quand César voulut prendre *Gergovie*, capitale de Vercingétorix (dans un site voisin de Clermont-Ferrand), il échoua. Il remonta alors vers le Nord jusqu'à Sens, où il fut rejoint par un de ses légats, et l'armée romaine battit en retraite vers la Narbonnaise.

Une faute des Gaulois allait sauver César. Un jour, près de Dijon, leur cavalerie se lança follement sur les légions; elle fut écrasée. César en profita pour faire demi-tour et refouler les Gaulois de Vercingétorix jusque dans la ville d'*Alésia*. Alors il les y bloqua étroitement, bien décidé cette fois à ne pas lâcher prise. Pour briser toutes les tentatives des Gaulois, les légions accomplirent un travail formidable. Elles élevèrent deux lignes de fortifications : l'une, face à la ville, l'autre, face à l'extérieur. Assiégés et armées de secours s'y brisèrent. Quand Vercingétorix eut perdu tout espoir, il résolut de se sacrifier pour sauver ses compagnons et il se livra à César (52).

Une affaire assez chaude

C'était en 57, dans la région de l'Ardenne belge : « César se porta à l'aile droite ; il trouva les troupes serrées de près. La quatrième cohorte avait perdu son enseigne, son porte-enseigne et tous ses centurions ; presque tous ceux des autres cohortes étaient morts ou blessés... L'élan se ralentissait : des soldats des derniers rangs cessaient de combattre et se retiraient du champ de bataille pour se dérober aux coups... Les forces ennemies arrivaient sans cesse et accablaient le centre et les flancs de la légion. Le moment était critique et l'on n'avait pas de réserve qu'on pût faire avancer. César, qui était venu sans bouclier, saisit celui d'un soldat des derniers rangs, se porte en tête, appelle les centurions par leurs noms, encourage les soldats et ordonne de charger en desserrant les manipules, pour qu'on puisse manier plus librement l'épée. Son arrivée rend l'espoir au soldat et ranime son courage. Chacun, dans cette extrémité, veut faire son devoir sous les yeux de son général et l'impétuosité de l'ennemi est un peu ralentie. » (César, Commentaires, Livre II.)

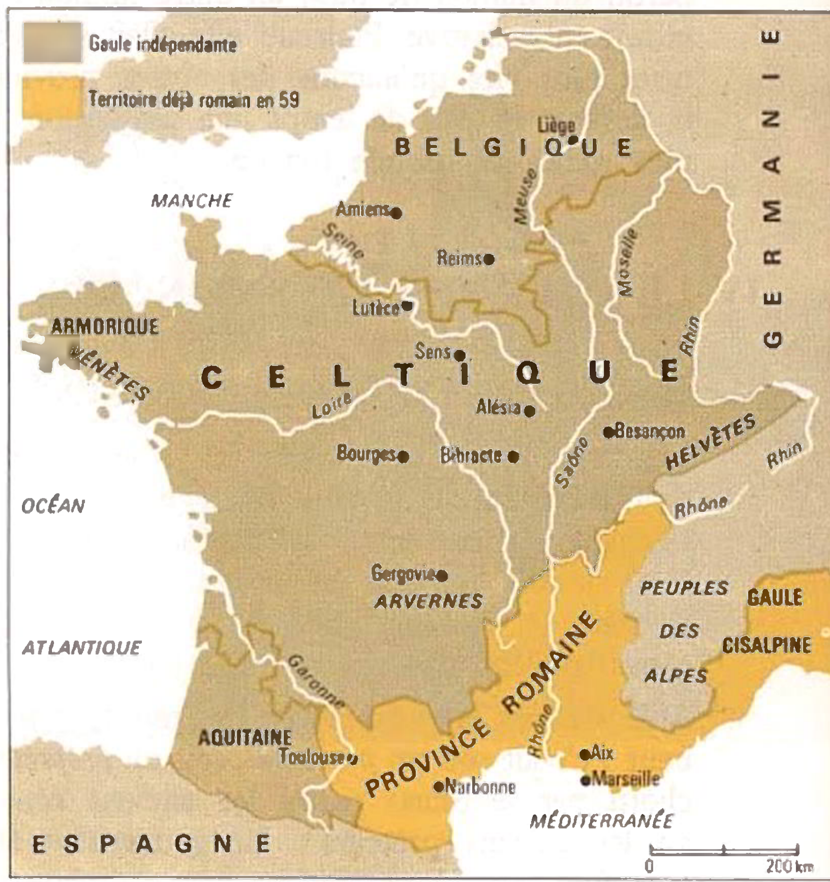
Exercice. **1** Que signifie le titre donné à ce texte ? **2** Rappelez ce qu'était un centurion. Expliquez combien il est grave pour une troupe en bataille de perdre ses sous-officiers. **3** Notez l'un après l'autre les actes de César et montrez en quoi ils ont pour objet de rendre confiance aux soldats démoralisés. **4** Cet épisode ne vous rappelle-t-il pas un épisode semblable de la campagne de Napoléon Bonaparte en Italie, en 1796 (il s'agissait de traverser un pont sous le feu des Autrichiens) ?



Guerrier gaulois et légionnaire romain (bas-relief en marbre). Décrivez l'armement du Romain. En quoi est faite la hutte du Gaulois (le toit est recouvert de roseaux) ? Quel est l'arbre qu'on voit derrière la hutte ? Expliquez pourquoi César désigne la Gaule indépendante par les mots : la Gaule chevelue. Est-ce que les Romains n'avaient pas de cheveux ? (Musée du Louvre.)

La cueillette du gui

« Rien n'est plus sacré pour les druides que le gui et l'arbre qui le porte, à condition que ce soit un chêne. Le chêne est l'arbre sacré par excellence, l'emploi de son feuillage est exigé dans tous les sacrifices. Aussi une touffe de gui vient-elle à surgir sur un chêne, c'est un signe qu'elle arrive du ciel et que l'arbre est élu d'un dieu : le gui du chêne est d'ailleurs d'une extrême rareté. Quand les druides en ont trouvé, ils le cueillent au cours d'une cérémonie très solennelle. Ce doit être le sixième jour de la lune, qui est le premier de leurs mois. Ils préparent selon les rites, sous l'arbre sacré, des sacrifices et un festin ; ils font amener deux taureaux blancs. Puis un prêtre, vêtu de blanc, monte sur le chêne et coupe, avec une faucille d'or, le gui que l'on reçoit sur un drap blanc. On immole alors les victimes, en priant le dieu que le gui porte bonheur. » (Pline l'Ancien, 23-79 ap. J.-C., Histoire naturelle, liv. XVI.)



La Gaule en 58 av. J.-C. Le sud-est de la Gaule, annexé par les Romains vers 120 av. J.-C., était souvent appelé par eux : la Province. De là est venu notre nom de Provence. Marseille y possédait un territoire étendu et était indépendante.

Le vainqueur l'envoya prisonnier à Rome, puis, six ans plus tard, le soir de son triomphe, il le fit étrangler.

La chute d'Alésia marqua la fin de la guerre, quoique César restât encore deux ans en Gaule pour mater les dernières révoltes. *Neuf ans avaient suffi pour conquérir la Gaule*, alors qu'il fallut deux siècles pour réduire toute l'Espagne. Cet extraordinaire succès est dû tout à la fois aux divisions qui opposaient les Gaulois les uns aux autres, à la supériorité des légions sur les bandes gauloises, enfin et surtout au génie militaire de César. La Gaule avait peut-être perdu un million de tués, un autre million était réduit en esclavage. Pourtant elle allait se romaniser plus vite qu'aucune des autres provinces et devenir en peu de temps une des régions les plus riches du monde romain.

IV LE SORT DES PAYS CONQUIS

ORGANISATION DES PROVINCES

Les territoires conquis par les Romains hors de l'Italie furent organisés en *provinces*. Les habitants étaient tenus au service militaire et à de lourds impôts, en argent et en nature. Comme en Italie, droits et charges variaient considérablement d'une région à l'autre.

A la tête de la province se trouvait le gouverneur : c'était soit un *proconsul*, soit un *propréteur*, choisi par le Sénat parmi les anciens consuls ou les anciens préteurs [1]. Le gouverneur était à la fois général en chef et juge suprême : il avait le droit de vie et de mort sur les indigènes, mais les citoyens romains qui habitaient sa province pouvaient en appeler de sa sentence aux Comices de Rome.

1. Le préfixe *pro* signifie en latin : *à la place de*. Le proconsul tient la place d'un consul et le propréteur celle d'un préteur.



Monnaie de Vercingétorix. (Bibl. Nat.)

Le siège d'Alésia (fig. B et C)

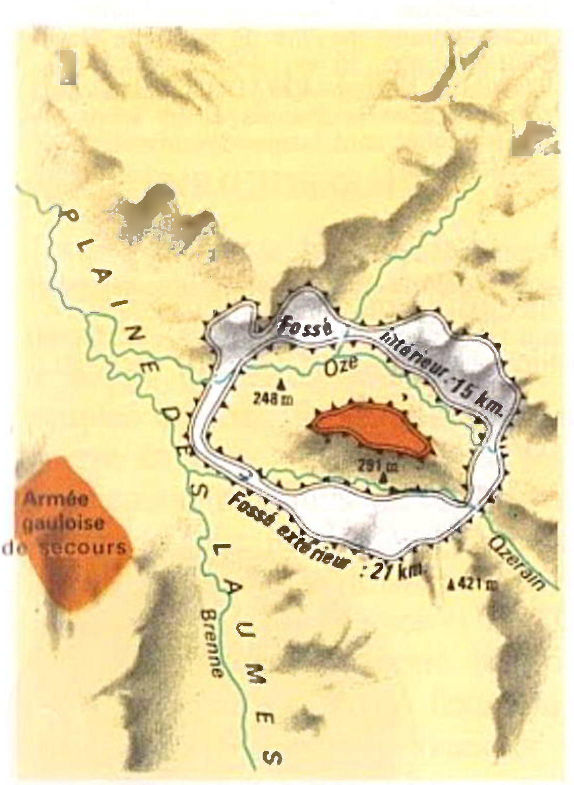
Voici le passage du livre de César qui a permis cette reconstitution : « César fait creuser un fossé large de vingt pieds et à parois verticales. A 400 pieds en arrière il établit ses retranchements [pour protéger le camp romain] : il fait creuser deux fossés (F et F') ; il remplit le fossé extérieur (F') en dérivant l'eau d'une rivière. En arrière, il élève un remblai (A) et une palissade (V) de douze pieds... [dans le remblai] il insère de grandes fourches en bois pour empêcher une escalade de l'ennemi et il flanque tout le remblai de tours, distantes de 80 pieds... [Puis, dans l'espace qui s'étend entre ces deux fossés et le fossé qui longe la citadelle d'Alésia], on coupe des troncs d'arbres et des branches très solides, dont les extrémités sont taillées en pointe ; et on les enfonce dans des fossés... ; il y en avait cinq rangs, ceux qui s'y engageaient s'empalaient d'eux-mêmes sur ces pieux très aigus, qu'on appelait cippes. Par-devant, en rangs obliques, on creusait des trous. On y enfonçait des pieux cylindriques, gros comme la cuisse, dont l'extrémité était aiguisée et durcie au feu ; ils ne dépassaient le sol que de quatre doigts. Il y avait huit rangées de ces pieux qu'on appelait lis (L), car ils ressemblaient à cette fleur. »

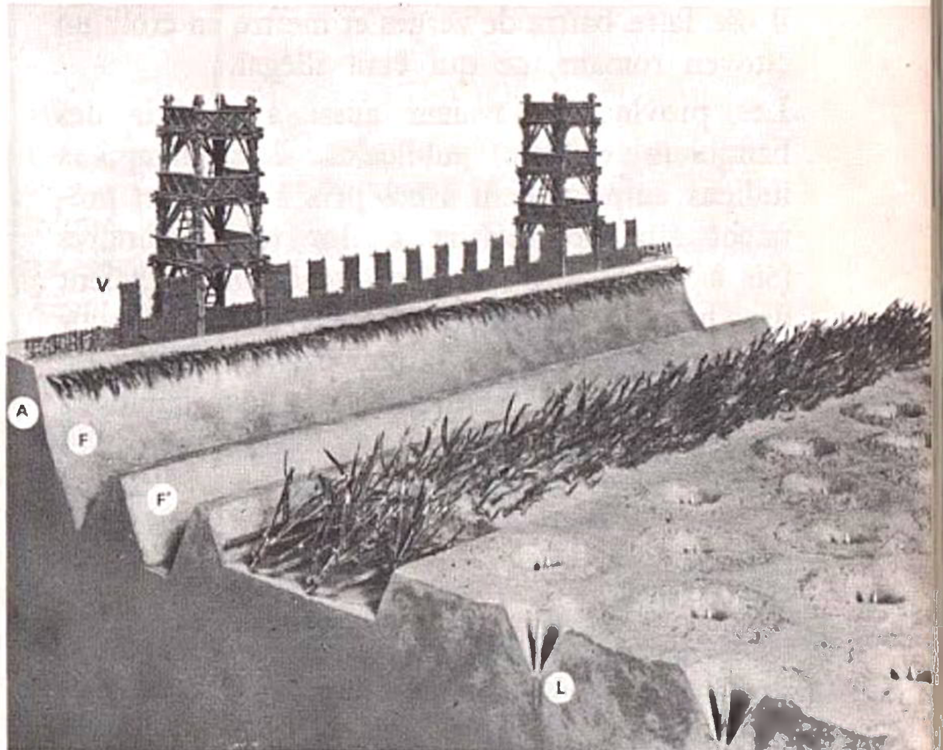
BRETAGNE
GERMANIE
OCEAN ATLANTIQUE
GAULE
Rhin
Lyon
Rhône
ALPES
Marseille
ESPAGNE
Corse
Rome
ITALIE
MER ADRIATIQUE
ILLYRIE
MER TYRRHENIENNE
MER
Sicile
MAURETANIE
Timgad
NUMIDIE
AFRIQUE
DACIE
Danube
MACEDOINE
Philippes
Actium
Byzance
CRIMEE
MER NOIRE
GALATIE
CAPPADOCE
ASIE
MER EGÉE
LYCIE
CILICIE
SYRIE
Chypre
Crète
MEDITERRANEE
Jérusalem
Alexandrie
CYRENAIQUE
ÉGYPTE
ARMENIE
MER CASPIENNE
Rme DES PARTHES
Tigre
Euphrate
Domaine de Rome
0 200 400 600 800 1 000 km

A

B

C





A / L'Italie et les provinces romaines vers 30 av. J.-C.

B / Les opérations devant Alésia.

C / Fortifications romaines devant Alésia.

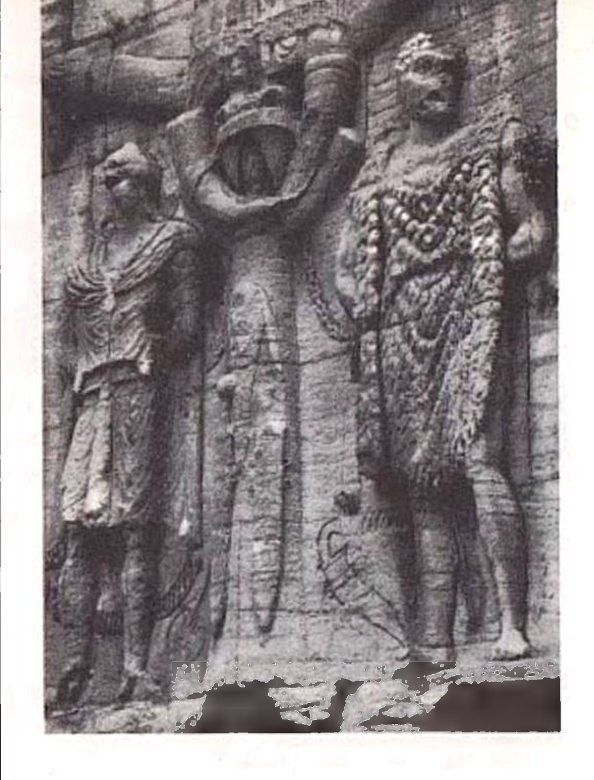
2 LE PILLAGE DES PAYS CONQUIS

Jusqu'à la fin de la République, sauf de très rares exceptions, les gouverneurs virent dans les provinces des territoires qu'ils pouvaient piller à leur gré. Ainsi agit *Verrès,* propréteur en Sicile vers 70 av. J-C. Verrès ne songe qu'à voler. Il dépouille de leur fortune les citoyens riches, fait lever les impôts plusieurs fois, vend les magistratures, déclare innocents les coupables pourvu qu'ils le paient. Comme il aime les œuvres d'art, il force les habitants à lui céder des statues, des tableaux, des pièces d'orfèvrerie ; il dépouille même les temples. Enfin il ose faire battre de verges et mettre en croix un citoyen romain, ce qui était illégal.

Les provinciaux avaient aussi à souffrir des banquiers et des publicains. Les banquiers italiens empruntaient à bas prix à Rome et prêtaient aux provinciaux à des taux usuraires (50 à 80 %). Quant aux *publicains,* c'étaient des hommes d'affaires chargés de lever pour le compte de l'État les impôts dans les provinces. Ils extorquaient naturellement aux habitants des sommes beaucoup plus fortes que celles qu'ils avaient à verser aux censeurs.

RÉSUMÉ

- **Dans les deux siècles qui suivent la victoire de Zama, le Sénat, poussé par les généraux et les hommes d'affaires, conquiert tout le bassin de la Méditerranée.**
- **En Orient, les Romains annexent la Macédoine et la Grèce, une partie de l'Asie Mineure, la Syrie, enfin l'Égypte.**
- **En Occident, ils détruisent Carthage, triomphent de Jugurtha, occupent une partie de l'Espagne.**
- **Quant à la Gaule, elle est conquise en deux fois : le Sud-Est forme la province de la Narbonnaise, puis César conquiert le reste (52 à 50).**
- **Sous la République, les provinces sont mal administrées par les gouverneurs et pillées par les banquiers et les publicains.**



Les vaincus. Ce bas-relief orne l'une des faces latérales de l'arc de triomphe élevé, peut-être vers 15 av. J-C, à Carpentras, ville de la Narbonnaise. Deux Gaulois prisonniers sont enchaînés à un arbre au tronc duquel sont suspendus une épée et son fourreau.



Vercingétorix prisonnier. Cette monnaie de César montre sans doute Vercingétorix, qui resta six ans captif; après avoir orné le triomphe de César, il fut exécuté. (Bibl. Nat.)

7 Les conséquences des grandes conquêtes

Les Romains ne sont plus après les grandes conquêtes ce qu'ils étaient auparavant.
- *Ils ont pris le goût du luxe.*
- *Ils abandonnent parfois les vertus familiales et civiques et se détournent de la religion romaine.*
- *Du moins commencent-ils à s'intéresser à la littérature et à l'art.*

I LE GOUT DU LUXE

1 L'ENRICHISSEMENT DES ROMAINS

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, les Romains avaient été un peuple pauvre. Brusquement, en un demi-siècle, *ils s'enrichirent par le pillage du monde méditerranéen.* Sur tous les peuples vaincus, ils levèrent des indemnités de guerre énormes. Ainsi enrichis, les Romains ne se contentèrent plus de la vie simple qu'ils avaient menée jusque-là. Ils voulurent jouir à leur tour du luxe qu'ils avaient appris à connaître dans les villes de la Grèce et de l'Orient.

On conserva les *vêtements* traditionnels, mais on apprit à se servir de linge fin et de tissus somptueux. Les dames romaines se couvrirent de bijoux, bagues, bracelets et colliers. L'usage de parfums et de produits de beauté se répandit, au grand scandale de certains vieux Romains respectueux des traditions.

On connut le même luxe pour *la table* : les Romains, jadis réputés pour leur sobriété, devinrent souvent d'effrénés gloutons. Les riches adoptèrent la coutume grecque de manger couchés, et les festins copieux et raffinés durèrent de longues heures, au cours desquelles des musiciens, des chanteurs et des danseurs venaient distraire les convives.

Les origines du goût de luxe

Vers 190 av. J.-C., le frère de Scipion l'Africain alla combattre en Grèce, puis en Asie Mineure, le roi de Syrie Antiochus III. Voici ce qu'écrit Tite-Live à ce sujet : « Ce fut l'armée d'Asie qui introduisit à Rome le luxe étranger ; c'est avec elle qu'y entrèrent, pour la première fois, les lits aux incrustations de bronze, les couvertures précieuses, les tapisseries et autres tissus de prix et un grand luxe d'ameublement, les guéridons et les buffets. C'est alors que, dans les festins, on fit venir des joueuses de cithare, qu'on se divertit à y entendre des comédiens et que les repas exigèrent plus d'apprêts et de dépenses. »

Le triomphe de Paul-Émile sur Persée en 167 av. J-C.

Il dura trois jours : « Le premier jour, dit l'historien grec Plutarque[1], suffit à peine aux statues captives, aux tableaux, aux colosses portés sur 200 chariots. Le lendemain passent, sur un grand nombre de chariots, les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens..., puis 3 000 hommes portent l'argent monnayé dans 750 vases du poids de 90 kilogrammes, tenus chacun par quatre hommes... Le troisième jour, derrière 100 bœufs destinés au sacrifice, marchent ceux qui portent l'or monnayé dans des vases pesant chacun 90 kilogrammes, en tout 77 vases. » Puis viennent les enfants de Persée et Persée lui-même. « Après ce groupe viennent 400 couronnes d'or envoyées à Paul-Émile par les villes avec des députations. Enfin paraît le triomphateur monté sur un char magnifiquement orné... Le laurier en main, arrive toute l'armée, derrière le char du général... »

1. Plutarque (46-120 ap. J-C), écrivain grec, auteur de **Biographies** d'hommes célèbres grecs et romains.

2 LES TRANSFORMATIONS DE LA MAISON

Quand les Romains connurent les maisons grecques, ils voulurent en posséder de semblables. Désormais les habitations des citoyens aisés et riches furent disposées de la façon suivante : l'*atrium* subsista, mais ne fut plus qu'une sorte d'antichambre luxueuse. Au-delà venait le *tablinum*, où le maître de maison recevait ses clients. Par-derrière s'étendait comme une deuxième maison, plus intime, où les pièces s'ouvraient sur un jardin intérieur entouré d'une galerie à colonnes, appelée *péristyle*. Là étaient la salle à manger, les chambres à coucher, la salle de bains, la bibliothèque. Toutes ces pièces prenaient jour sur le péristyle et n'avaient pas d'ouvertures sur la rue.

Outre leur maison à Rome, les riches Romains avaient à la campagne des villas luxueuses, ornées de beaux parcs : le grand orateur Cicéron (106-43 av. J-C) en possédait neuf.

A la campagne comme à la ville, on voulait un intérieur luxueusement décoré. Les meubles furent toujours peu nombreux mais souvent incrustés de bronze; on prit goût aux tableaux, aux statues, aux mosaïques[1], aux fresques[1], aux légers bas-reliefs en stuc[1], ou en terre cuite.

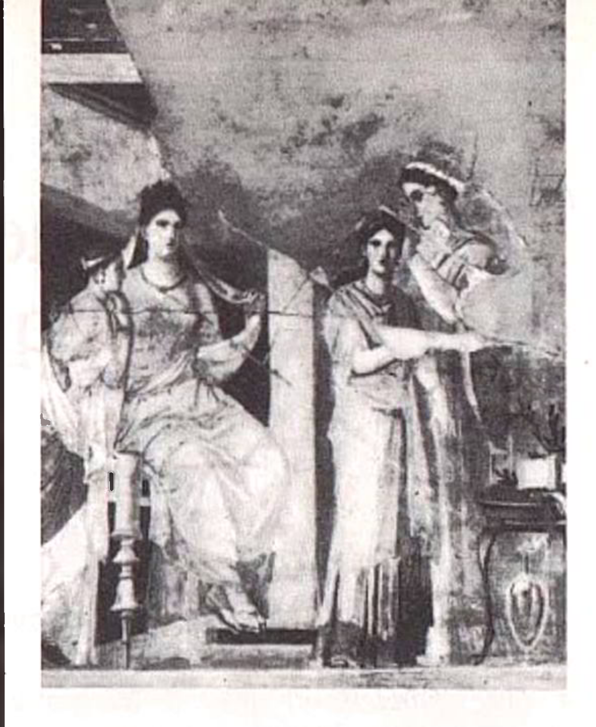
II L'ABANDON DES MŒURS ANCIENNES

1 TRANSFORMATIONS MORALES

Cette vie de luxe exigeait que l'on possédât une grosse fortune : de là le *désir passionné de s'enrichir*. Pour devenir riche tous les moyens furent bons, même les plus frauduleux. L'amour de l'argent eut ainsi pour conséquence la corruption des mœurs et la *perte des vertus civiques* qui avaient fait la force de la République à ses



1. Voir ce mot au *Lexique*.



La toilette. Cette fresque, trouvée à Pompéi, montre une jeune fille se faisant coiffer en présence de sa mère. Sur un guéridon, des boîtes à fards ou à parfums. Au-dessous, un grand vase de verre. (Musée de Naples.)

Un jeune élégant

Hortensius marchait un jour, artistement vêtu. Un de ses collègues qui le rencontra dans un lieu étroit, détruisit sans le vouloir la savante ordonnance de son vêtement : Hortensius l'assigna en dommages et intérêts et lui fit un grief capital d'avoir dérangé sur son épaule un pli de la toge. »

Indignation d'un vieux magistrat du second siècle av. J-C.

« Les maîtres de la gourmandise et de l'intempérance vous diront qu'une table n'est pas somptueuse si, au moment où vous savourez un plat, on ne vous l'enlève pas pour le remplacer par un autre, meilleur et plus distingué... Si le luxe continue à croître dans de telles proportions, que restera-t-il, à moins de se faire mâcher les morceaux pour s'épargner, en mangeant, toute fatigue ? Quant aux lits, avec leur garniture d'or, d'argent et de pourpre, ils sont préparés chez quelques hommes avec plus de richesses que pour les dieux immortels. » (On plaçait parfois sur des lits les statues des dieux.)

débuts. On vit des généraux vendre des congés à leurs soldats, des candidats acheter ouvertement les suffrages des citoyens, un ancien censeur, Prince du Sénat et Grand Pontife[1], détourner l'argent du Trésor public.

On assista, en même temps, à l'*affaiblissement progressif de la vie familiale.* Le respect des enfants à l'égard des parents diminua; les divorces pour les causes les plus futiles devinrent fréquents; enfin les parents reculèrent souvent devant les charges qu'impose le soin d'élever une famille et ils eurent moins d'enfants.

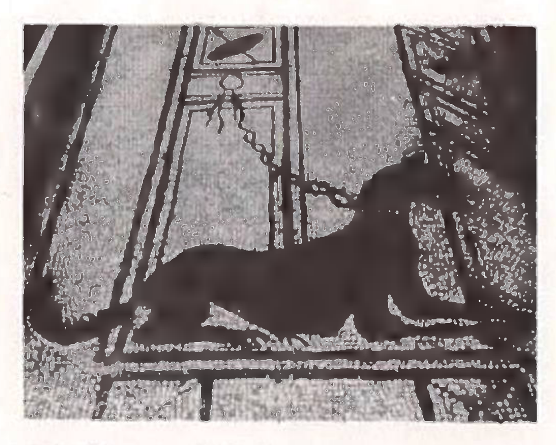
2 TRANSFORMATIONS RELIGIEUSES

La vie religieuse, elle aussi, fut profondément transformée. Au contact de la religion grecque, la religion romaine perdit son caractère propre. Les dieux romains furent assimilés (c'est-à-dire rendus semblables) aux dieux grecs : Jupiter à Zeus, Mars à Arès, Junon à Héra, Vénus à Aphrodite; on leur prêta la même figure, les mêmes aventures.

D'autre part, beaucoup d'hommes instruits, sous l'influence de certains penseurs grecs, abandonnèrent les croyances religieuses des anciens temps. L'*irréligion* fit, surtout au premier siècle av. J-C, de rapides progrès. On disait que deux augures ne pouvaient se regarder sans rire, et l'un des plus célèbres auteurs de la littérature latine, *Lucrèce* (98-55 av. J-C), écrivit tout un poème pour combattre la religion.

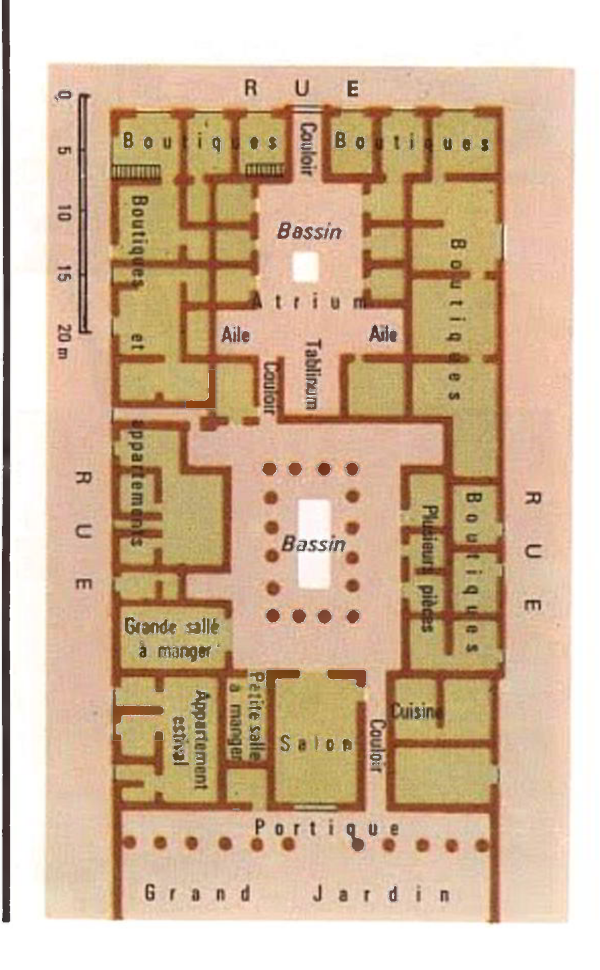
Ceux qui pourtant avaient besoin de croire préféraient souvent à la vieille religion romaine les *religions orientales* d'Asie Mineure, de Syrie et d'Égypte. Les prêtres des dieux orientaux promettaient aux fidèles l'immortalité. Les cérémonies religieuses, à la fois mystérieuses et

1. Le mot *Prince* signifie : premier. Le Prince du Sénat était le sénateur inscrit par les censeurs en tête de la liste des sénateurs. C'était donc un homme politique important. Le Grand Pontife était (voir p. 28) le chef des Pontifes.



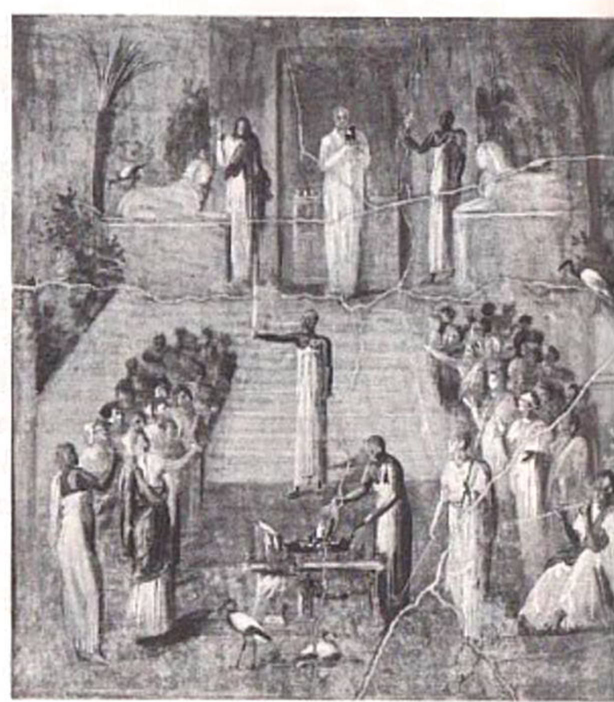
Attention au chien!

Plan de la maison de Pansa. Les maisons romaines que nous connaissons le mieux sont celles de la petite ville de Pompéi, près de Naples. Pompéi fut recouverte par les cendres du Vésuve, à la suite d'une éruption en 79 ap. J-C. Elle est en partie déblayée. Mais les maisons dans leur état actuel, avec la décoration et le mobilier que nous avons pu y retrouver, datent du Ier siècle ap. J-C.









A/ Cérémonie du culte de Dionysos.

B/ Cérémonie du culte d'Isis.



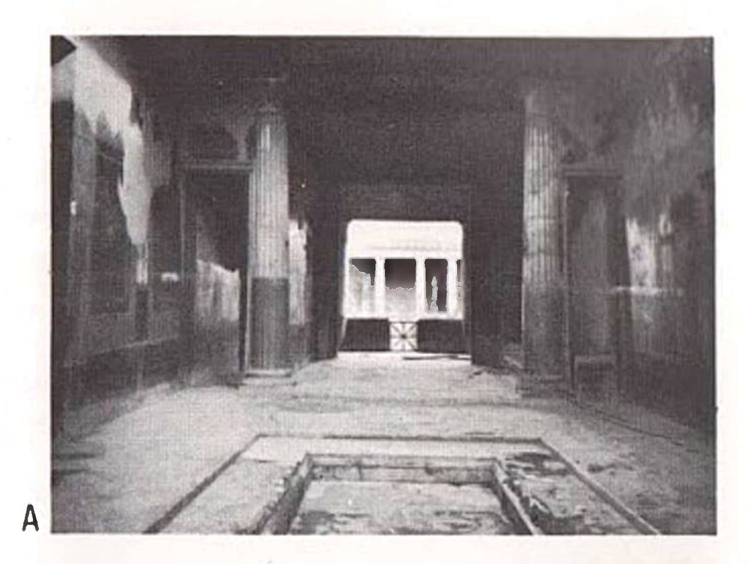
La décoration des maisons de Pompéi nous fait parfois connaître les idées religieuses de leurs habitants. En haut, à gauche : A/ une dame, vue de dos et assise, célèbre une cérémonie du culte du dieu Dionysos : de la main gauche, elle soulève le voile qui couvrait la corbeille où se trouvent les objets du culte, et elle se tourne vers une autre femme, à sa droite.

B/ Une cérémonie en l'honneur de la déesse égyptienne Isis. Au haut de l'escalier, entre un prêtre et une prêtresse qui agitent des sistres (instruments métalliques dont le bruit devait écarter les démons), le Grand Prêtre d'Isis, vêtu de lin blanc, présente aux fidèles une urne qui contient de l'eau sacrée. Au pied de l'escalier, un appariteur, la baguette à la main, semble régler la cérémonie. Plus bas, un prêtre attise avec un soufflet la flamme d'un autel ; à droite, un homme assis joue de la flûte. Les ibis évoquent les paysages d'Egypte (cette peinture provient d'Herculanum, petite ville à côté de Pompéi, détruite elle aussi par l'éruption du Vésuve en 79 ap. J-C). (Musée de Naples.)

Un trépied de bronze.

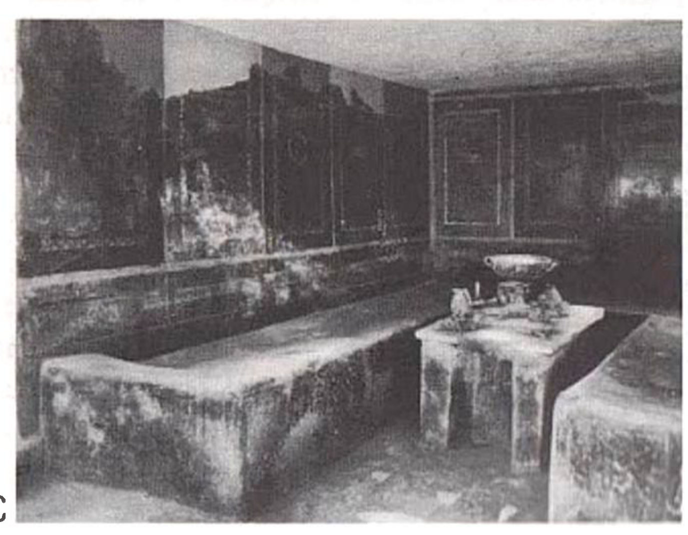
Dans les ruines de Pompéi :

A / **Atrium de la maison de Ménandre.**
B / **Jardin de la maison des Vettii.**
C / **Triclinium de la maison du Moraliste.**


A

La maison de la Ménandre (ainsi appelée parce qu'on y a trouvé une peinture représentant le poète grec Ménandre — mort vers 300 av. J-C; voir p. 124), est l'une des plus somptueuses de Pompéi. L'atrium, soutenu par de hautes colonnes, est orné de paysages et de scènes de chasse. Au premier plan, le bassin. Au fond, on voit le péristyle : il était de dimensions grandioses.
Au-dessous, le jardin de la maison des Vettii. On l'a approximativement reconstitué en y replaçant les plantes qui l'ornaient jadis et un certain nombre de statues retrouvées à Pompéi.
En bas, une salle à manger ou triclinium (ainsi appelé parce qu'on y trouvait trois lits pour les convives). La place d'honneur était celle du lit du milieu. Les convives n'avaient pas de couteaux, mais ils disposaient de cuillers, de fourchettes et de serviettes. Sur certains panneaux du mur, le propriétaire avait fait inscrire à l'usage de ses invités quelques préceptes de bonne éducation : « Aie soin de mon linge de table » ; « Exprime-toi en termes polis » ; « Epargne-nous tes plaintes, si possible ; sinon, tu peux t'en retourner chez toi. »


B


C

magnifiques, accompagnées de chants et de musique, contrastaient avec la froideur du culte romain.
Cette invasion des dieux étrangers inquiétait les partisans de la vieille religion romaine. Ceux-ci accusaient les fidèles des nouveaux cultes de se livrer à des actes criminels. En 186 av. J-C, le Sénat engagea un procès monstre contre les adeptes des *Bacchanales* (cérémonies en l'honneur de Bacchus, divinité mi-grecque, mi-orientale) et il prononça 3 000 condamnations à mort.

III LE GOUT POUR LA LITTÉRATURE ET L'ART

1 LES PROGRÈS DE L'HELLÉNISME

Depuis longtemps déjà, certains Romains cultivés s'intéressaient à la civilisation grecque. Pourtant ce fut seulement dans la première moitié du second siècle av. J-C que l'*hellénisme* (c'est-à-dire le goût pour la littérature et l'art de la Grèce) conquit les hautes classes de la société romaine. Dès lors il fut de bon ton, même pour des personnes âgées, d'apprendre le grec, de donner un précepteur grec aux enfants, d'envoyer les jeunes gens passer un an à Athènes ou à Rhodes ou même à Marseille, pour s'y perfectionner dans la langue et la littérature grecques. Les Grecs qui vinrent s'installer à Rome étaient souvent méprisés : ils n'en furent pas moins les éducateurs de leurs vainqueurs.

2 LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE LATINE

Après avoir admiré les chefs-d'œuvre de la littérature grecque, on voulut les imiter. Ainsi naquit la *littérature latine*, d'abord inspirée de très près par des modèles grecs. Les premiers grands écrivains furent des poètes : *Plaute* et *Térence*, qui composèrent des comédies, et

« Ma villa me charme tant!... »

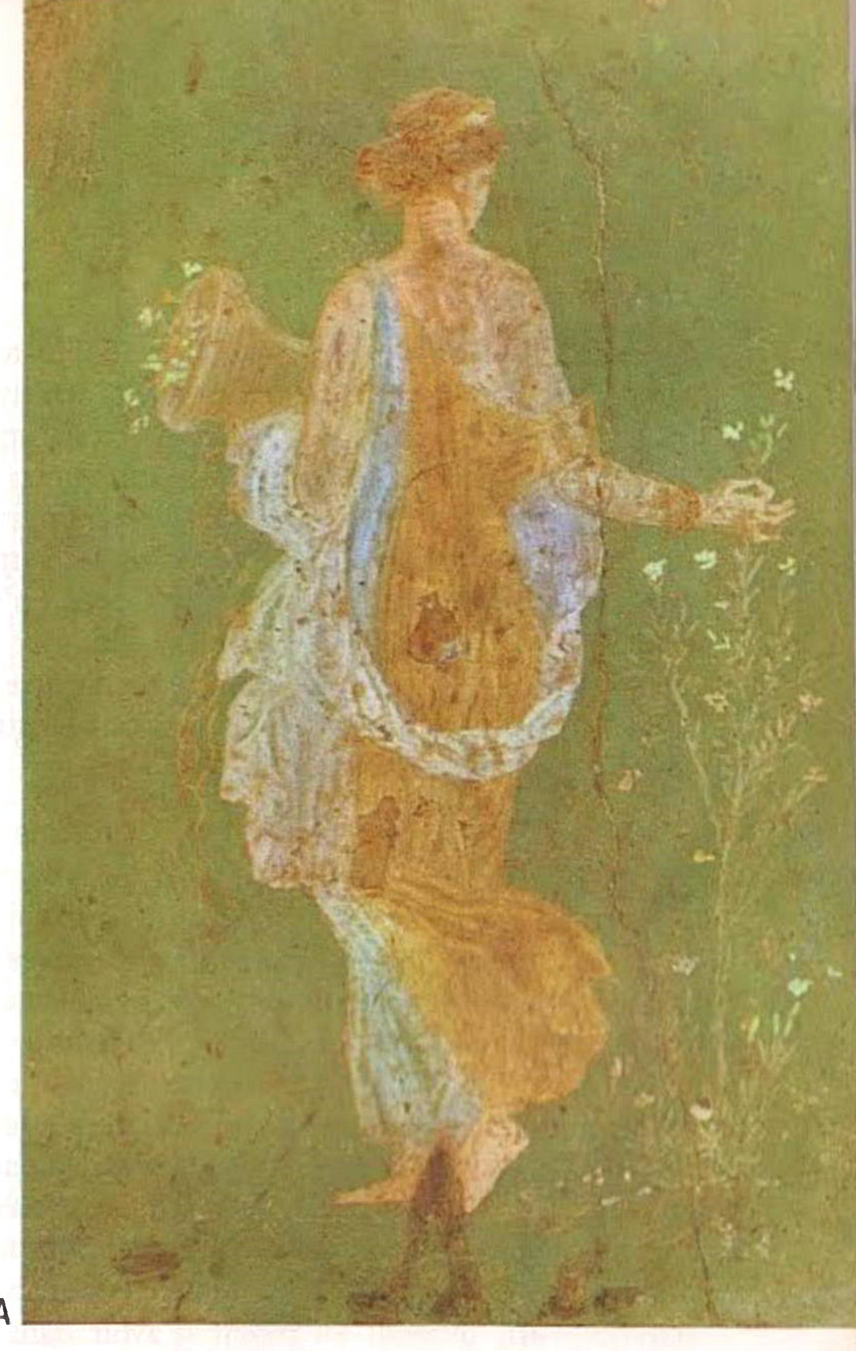
« Tout de suite en entrant est un atrium, sobre mais sans excessive simplicité. Ensuite il y a un portique semi-circulaire, en forme de D... Ce portique est un merveilleux abri contre le mauvais temps car il est protégé par des vitres et, plus efficacement encore, par l'avancée des toits. En son milieu s'ouvre un salon à ciel ouvert très riant, suivi d'une salle à manger assez jolie, qui forme une avancée sur le rivage... Elle est percée de toutes parts de portes à deux battants ou de fenêtres aussi larges que des portes, si bien que, sur les côtés et en son milieu, elle donne en quelque sorte sur trois bras de mer... Le jardin est rempli de mûriers et de nombreux figuiers : son aspect n'est guère moins agréable que celui de la mer... Dans le jardin s'élève un pavillon que j'appelle mes délices. Il y a place pour un lit et deux chaises. A ses pieds, on voit la mer ; derrière soi, des villas ; en face, des forêts : trois fenêtres réunissent ces paysages sans les confondre. » (Pline le Jeune[1]). Cette description d'une villa date de 100 environ ap. J-C ; mais au I[er] siècle avant J-C, les riches Romains en faisaient déjà construire de semblables.

1 L'écrivain latin Pline le Jeune (62 à 113 env. ap. J-C), neveu de Pline l'Ancien (voir p. 55 et p. 125), est célèbre par ses *Lettres* : nous en possédons environ 300.

A/ La décoration des riches maisons romaines faisait une large place à la peinture. On avait commencé par accrocher aux murs des tableaux d'artistes grecs (ou des copies de ces tableaux). Plus tard, on décora le mur lui-même, sur chacun de ses panneaux. Parfois on y peignait quelque gracieuse figure comme celle du Printemps qui avance, parmi les fleurs (à droite). (Musée de Naples.)



B



A

B/ Ou bien on peignait un portrait : tel celui de cette musicienne, la cithare à la main, l'un des plus expressifs que l'Antiquité nous ait laissés (ci-dessus à gauche). Ce portrait a été découvert dans une maison près de Pompéi.



C

C/ Tantôt enfin on représentait un jardin; le goût des jardins avait été apporté à Rome par les généraux qui avaient combattu en Orient et par les négociants qui y allaient pour leurs affaires. Sous l'influence des rois de Perse qui aimaient tant les parcs, on les avait multipliés en Asie Mineure et en Syrie. Quand un Romain ne disposait pas d'un grand jardin, il se donnait l'illusion d'en posséder un en le faisant peindre sur le mur : tel celui-ci retrouvé dans la maison que l'impératrice Livie (morte en 29 ap. J.-C.) habitait sur le mont Palatin. (Rome, Musée des Thermes.)

Ennius qui chanta les hauts faits de l'histoire romaine[1]. Un petit groupe d'esprits cultivés, particulièrement Scipion l'Africain, Paul-Émile, Scipion Émilien, s'intéressa à leurs efforts et les protégea, alors que le métier d'écrivain avait été jusqu'alors méprisé à Rome. Mais le peuple, beaucoup moins affiné que les Grecs, n'eut jamais de goût pour la littérature. Un jour où l'on jouait une pièce de Térence, le théâtre se vida brusquement parce qu'on annonçait l'arrivée d'un danseur de corde.

L'ART GREC A ROME

L'art grec eut, auprès des Romains riches et cultivés, plus de succès encore que la littérature. Parmi les généraux qui avaient fait campagne en Grèce ou en Orient, beaucoup avaient pillé les temples et les maisons des riches particuliers. Revenus à Rome, ils avaient orné leurs demeures de ces dépouilles. Chacun voulut les imiter, soit par goût, soit par vanité. Ce fut désormais une preuve de bon goût que de collectionner les œuvres d'art, ou tout au moins d'avoir dans sa maison quelques copies des chefs-d'œuvre grecs. On éleva sur le Forum des temples et aussi des *basiliques*, grandes salles rectangulaires divisées par des colonnes en trois ou cinq travées : les Romains venaient y discuter de leurs affaires et le préteur y rendait parfois la justice.

Ces monuments, comme les statues, les mosaïques, les fresques qui ornaient les maisons des riches, furent exécutés par des Grecs, d'après des modèles grecs. *A ses débuts tout au moins, l'art romain ne fut qu'un art grec importé à Rome.* Comme devait le dire le poète latin Horace (65 à 8 av. J-C) : « La Grèce conquise conquit son rude vainqueur et elle introduisit les arts dans le Latium encore barbare. »

1. Plaute (254-184); Térence (184-159); Ennius (235-169). Aucun n'était Romain : Plaute était un Ombrien, Térence un Africain affranchi, Ennius un Grec de Tarente.

Le consul Anicius et les musiciens grecs

L'historien grec Polybe nous raconte qu'Anicius avait fait venir les musiciens les plus célèbres de la Grèce : « Déjà ils exécutaient leur morceau avec une harmonie parfaite lorsqu'Anicius leur cria qu'ils jouaient mal et les pria de se mettre plutôt à lutter entre eux. Grand embarras parmi les artistes qui ne savaient pas ce que cela voulait dire. Enfin un licteur vint les avertir de se tourner les uns contre les autres et de simuler un combat... soufflant dans leurs flûtes de la manière la plus discordante, ils s'élancèrent les uns contre les autres... Un des choristes releva sa robe et dirigea son bras, comme aurait pu le faire un athlète, contre le joueur de flûte qui lui était opposé. A cette vue, des applaudissements et des cris de joie éclatèrent de toutes parts... La confusion devint indescriptible. » (Livre XXX.)

Exercices. 1 Quel est, dans la première phrase, le mot qui caractérise le concert donné d'abord par les musiciens ? Cherchez dans la suite du texte les termes opposés à ce mot, qui caractérisent le vacarme dans lequel s'achève la séance. **2** Notez que c'est le consul Anicius lui-même qui demande aux musiciens de simuler un combat : que pouvez-vous en conclure ?

La décoration. (Page de droite). Au lieu d'emprunter ses motifs à la mythologie grecque, l'artiste imaginait parfois des paysages irréels. Ainsi s'explique ce stuc (en haut) qui ornait une villa à Rome et date de la fin du Ier siècle av. J.-C. : un enclos sacré à l'intérieur duquel poussent des arbres grêles ; une femme qui porte une cruche d'eau sur sa tête. Décor un peu mièvre, mais non sans charme. (Rome, Musée des Thermes.)
En bas : un mur peint à Pompéi. Architecture de fantaisie, scènes mythologiques.

4 VAINS EFFORTS DE CATON LE CENSEUR

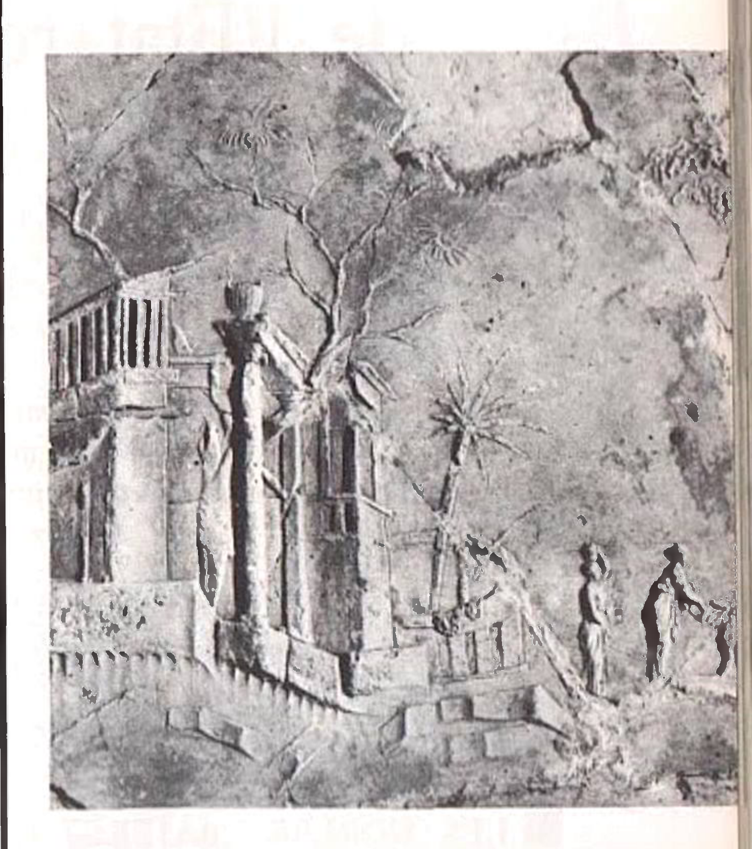
Quelques hommes essayèrent de lutter contre ces nouveautés. Le plus célèbre fut *Caton le Censeur* (234-149). Ce petit homme roux, aux yeux bleus, aux manières rudes, âpre au gain, économe jusqu'à l'avarice, était un cultivateur des environs de Rome. Il prit part à la seconde guerre punique, combattit en Espagne, puis en Grèce. Entre deux campagnes, il revenait cultiver ses terres (il a écrit un ouvrage célèbre sur l'agriculture).

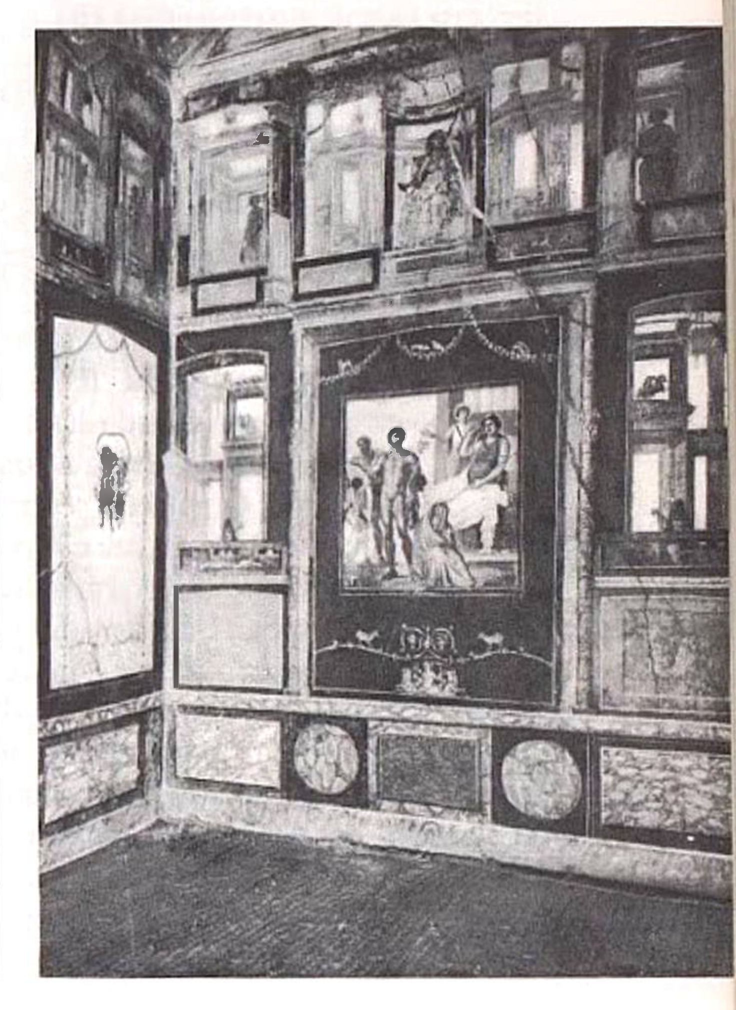
Censeur en 184, Caton exclut sept sénateurs auxquels il reprochait leur luxe excessif; il frappa de lourdes taxes les riches vêtements et les bijoux. Sans cesse il poursuivit la lutte contre l'influence des Grecs qu'il jugeait néfaste. C'est pourquoi il fut l'adversaire acharné de l'illustre famille des Scipions : il leur reprochait de s'entourer d'artistes et d'écrivains grecs, d'encourager la politique de conquêtes, propice au pillage des gouverneurs et des publicains, enfin de flatter le peuple et de s'entourer d'un grand nombre de clients pour faire pression sur le Sénat.

Ces efforts furent inutiles. *La civilisation romaine devint une civilisation gréco-romaine* : c'est sous cette forme qu'elle allait se répandre dans l'Europe occidentale, encore à demi barbare.

RÉSUMÉ

- **Enrichis par le pillage du monde méditerranéen les Romains ne se contentent plus de la simplicité d'autrefois. Ils recherchent le luxe de la table, des vêtements, de la maison.**
- **Dans bien des cas, les vertus de jadis se perdent. La religion romaine recule devant l'incrédulité ou devant la concurrence des cultes orientaux.**
- **Du moins l'élite de la société romaine commence-t-elle à s'intéresser à la littérature et à l'art. Une civilisation gréco-romaine apparaît, que tous les efforts de Caton le Censeur n'empêcheront pas de triompher.**





8 L'affaiblissement de l'État romain

Ce qui faisait la force de l'État romain, c'était la bonne entente entre les citoyens et leur esprit civique. Or maintenant :

- *Les nobles et les chevaliers n'ont en vue que leurs intérêts égoïstes et ne pensent qu'à s'enrichir.*
- *La classe moyenne des petits propriétaires libres disparaît, pendant que le nombre des esclaves s'accroît.*

I LES RICHES : NOBLES ET CHEVALIERS

1 LES NOBLES, MAITRES DE L'ÉTAT ET GRANDS PROPRIÉTAIRES

A partir du IIe siècle av. J-C, les familles riches formèrent deux classes distinctes : les *nobles*, qui vivaient du revenu de leurs grandes propriétés et gouvernaient l'État; les *chevaliers*, qui se consacraient aux affaires et dont la richesse était fondée sur l'argent.

On appelait nobles ceux qui comptaient au moins un magistrat parmi leurs ancêtres. Ils conservaient dans leur maison les bustes de leurs ancêtres magistrats, portaient au doigt un anneau d'or et jouissaient de places réservées dans les cérémonies publiques et aux spectacles. Les nobles formaient une *caste orgueilleuse et fermée.* Ils faisaient tout pour écarter du gouvernement les *hommes nouveaux*, c'est-à-dire ceux dans la famille desquels il n'y avait pas eu de magistrats. Pour maintenir leur pouvoir, les nobles s'attachaient de nombreux clients en leur distribuant de l'argent ou des vivres; ils corrompaient les électeurs en achetant leurs voix et n'avaient plus pour les lois autant de respect qu'on en avait jadis. Scipion l'Africain fit toute sa carrière en

Les images des ancêtres

Voici ce qu'écrivait Polybe : « Lorsqu'à Rome un noble meurt..., quand les funérailles sont terminées, on place son image dans l'endroit le plus apparent de la maison, sous un dais de bois. Cette image reproduit aussi exactement que possible ses traits et son teint. Dans les cérémonies publiques, on la découvre, on la pare ; s'il meurt quelque personnage illustre de la famille, on fait porter ces images aux hommes qui paraissent le mieux ressembler par la taille et l'allure à ceux qu'elles représentent, et on les mène ainsi au convoi. Ces hommes revêtent une toge prétexte si le mort était consul ou préteur ; une robe de pourpre s'il était censeur, d'or s'il avait obtenu le triomphe. Ils s'avancent portés sur des chars et précédés des faisceaux et des haches et de tous les insignes des dignités que ces nobles ont exercées durant leur vie. » (Polybe, liv. VI.)

L'orgueil et le mépris des nobles

Comme disait l'historien latin Salluste (87-35 av. J.-C.), « la noblesse se transmettait le consulat de main en main. Tout homme nouveau, quel que fût l'éclat de sa renommée et de ses services, était réputé indigne et comme souillé par la tache de sa naissance... Au-dedans comme au-dehors, tout se faisait par le caprice de quelques individus; eux seuls disposaient du trésor public, des provinces, des magistratures, des gloires et des triomphes.» (Salluste, Guerre de Jugurtha.)



A



B



C

A / **Noble tenant des bustes d'ancêtres.** Cette gravure illustre bien le texte de Polybe cité à la page ci-contre. Ce texte fait aussi comprendre comment cette habitude de conserver les « images » des ancêtres a développé à Rome l'art du portrait. (Rome, Musée Barberini.)

B / **Un cortège de nobles.** La magnifique frise, dont on voit ici un fragment, décorait les deux côtés longs d'un Autel de la Paix élevé au Champ de Mars peu avant la naissance de Jésus-Christ. On voit des magistrats, précédés de deux licteurs qui portent les faisceaux. Au quatrième rang, un prêtre, la tête couverte. (Florence, Musée des Offices.)

C / **Le tombeau de Cæcilia Metella.** Cette grosse tour cylindrique, posée sur une base carrée, s'élève sur la voie Appienne à trois kilomètres de Rome. C'est le tombeau d'une Romaine de haute noblesse, à la fin du premier siècle av. J.-C. La tombe était primitivement recouverte d'une épaisse couche de terre.

violant les règlements sur les magistratures et l'on a vu que, dans les provinces, les magistrats ne songeaient guère qu'à s'enrichir. Ils étaient sûrs de l'impunité : en effet les juges qui auraient dû les condamner étaient tous des sénateurs, anciens ou futurs gouverneurs de provinces.

Avides de pouvoir et d'argent, les nobles voulaient aussi agrandir leurs propriétés et, malgré les lois, *ils accaparaient en Italie l'ager publicus.* On appelait *ager publicus*, c'est-à-dire domaine public, les terrains que le Sénat avait enlevés aux Italiens vaincus et qu'il louait, moyennant une légère redevance, à qui voulait les cultiver ou y faire paître des troupeaux. Les nobles ne payaient plus la redevance; ils empêchaient les hommes nouveaux d'acquérir les parcelles de l'ager publicus; enfin, malgré la loi, ils se refusaient à embaucher comme ouvriers agricoles des hommes libres.



Une quittance de banquier. Dans la maison du banquier Jucundus à Pompéi on a retrouvé des dossiers d'affaires. Le texte était écrit à l'encre sur des tablettes de bois ou bien tracé avec un style dans la cire qui recouvrait le bois. Le document reproduit ici est le reçu d'une somme représentant le produit d'une vente faite par le banquier pour le compte d'un de ses clients. Il est daté du 10 mai 64 ap. J.-C. (Musée de Naples.)

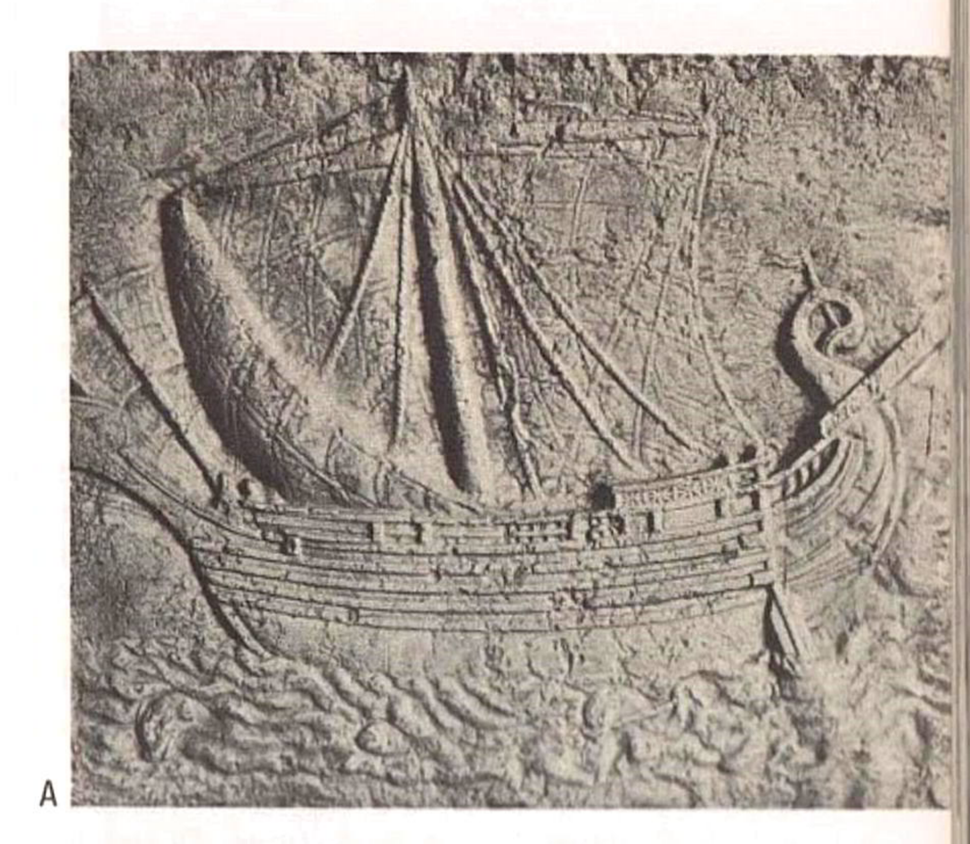
2 LES HOMMES D'AFFAIRES OU CHEVALIERS

Depuis le temps de la seconde guerre punique, une loi interdisait d'être en même temps sénateur et homme d'affaires. Un certain nombre de riches préférèrent les affaires aux magistratures. On les appela *chevaliers* parce qu'ils avaient la fortune autrefois exigée pour servir dans la cavalerie et ils formèrent ce qu'on appela l'*ordre équestre*. Beaucoup s'adonnaient au commerce. Ils importaient à Rome les produits des autres pays ou bien ils s'installaient dans les provinces ou à l'étranger pour s'y enrichir dans les affaires. D'autres étaient banquiers ou armateurs, c'est-à-dire propriétaires de navires de commerce.

Certains, appelés *publicains*, travaillaient pour le compte de l'État : ils étaient entrepreneurs de travaux publics, fournisseurs d'armes et d'équipement militaire, percepteurs d'impôts dans les provinces. Souvent, les publicains se groupaient en sociétés financières. Ils réalisaient des bénéfices énormes par des moyens scandaleux.

A / **Un navire de commerce.** Ce bas-relief décore un sarcophage qui date du début de l'ère chrétienne. L'arrière du navire est à droite de la photographie. Ce que l'on prend pour une rame sert de gouvernail. (Musée de Beyrouth.)

B / **Le paiement de l'impôt.** Des paysans vêtus d'un grand manteau à capuchon apportent leur argent au percepteur. (Musée de Trèves.)



A

Scipion l'Africain, mauvais citoyen

Accusé d'avoir gardé une partie du butin pour lui, Scipion avait fait apporter ses livres de compte... Mais, dit Tite-Live, « il les déchira lui-même sous les yeux des sénateurs, s'indignant qu'on lui demandât compte de 4 millions de sesterces, à lui qui en avait versé 200 au Trésor public. » Une autre fois, accusé de trahison, il apparut entouré d'une foule d'amis :
« Romains, dit-il, c'est à pareil jour que j'ai livré bataille aux Carthaginois et à Hannibal, et que j'ai remporté la victoire. Aussi, comme il est juste de surseoir aujourd'hui aux procès, je vais de ce pas au Capitole, saluer Jupiter très grand et très bon, Junon et Minerve ; ...je veux les remercier de m'avoir donné ce jour-là la force de rendre service à ma patrie. »
Et le peuple le suivit au Capitole.
(Tite-Live, Livre XXXVIII.)



B

Exercice. Indiquez deux traits du caractère de Scipion qui ressortent de ces récits.

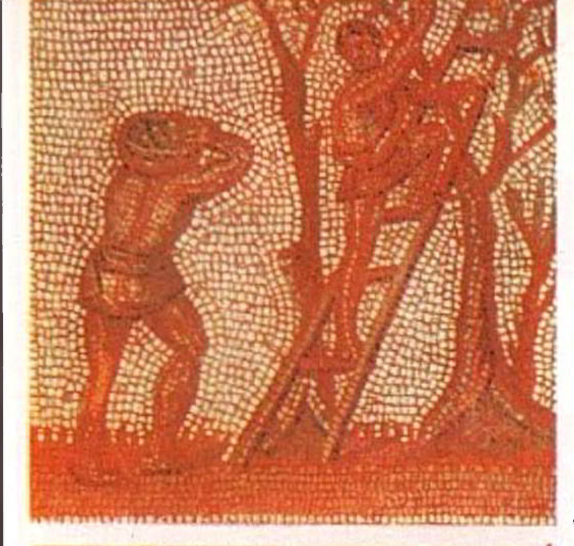
II LES PETITES GENS : PAYSANS ET ARTISANS, ESCLAVES

1 SITUATION TRAGIQUE DU PETIT PAYSAN

Tandis que les riches se partageaient les magistratures et les affaires, *la classe moyenne des petits propriétaires tendait à disparaître.* Ce fut la plus importante conséquence des conquêtes.
En effet, c'est surtout dans cette classe moyenne que se recrutaient les légionnaires, et il en était tombé des centaines de milliers sur les champs de bataille. Si par bonheur le petit cultivateur échappait à la mort, il lui fallait souvent emprunter pour remettre son domaine en état quand il revenait de l'armée. S'il ne pouvait rembourser, son créancier lui prenait sa terre.
La crise que connaissait alors l'agriculture italienne acheva de ruiner le petit propriétaire. Quand le Sénat eut annexé la Sicile, la Sardaigne, la Tunisie, les grains de ces pays affluèrent à Rome. L'État les vendit à si bas prix que les cultivateurs italiens ne purent supporter cette concurrence. Les riches n'en souffrirent pas : ils remplacèrent les champs de blé par des pâturages ou bien par des vignobles et des olivettes. Faute d'argent, le paysan ne pouvait en faire autant : il vendait son champ et tentait de se placer comme ouvrier agricole. Mais là, il se heurtait à la concurrence des esclaves.
Alors il ne lui restait plus qu'à aller à Rome.

2 VIE DÉGRADANTE DU PEUPLE A ROME

Le paysan pouvait espérer y trouver du travail comme artisan; à ce moment en effet on commençait à perdre l'habitude de fabriquer à la maison tout ce dont on avait besoin dans le ménage : les premières boulangeries apparaissent en 175 av. J.-C.
Mais la tentation était forte de vivre sans travailler, en quémandant les aumônes des riches ou


A

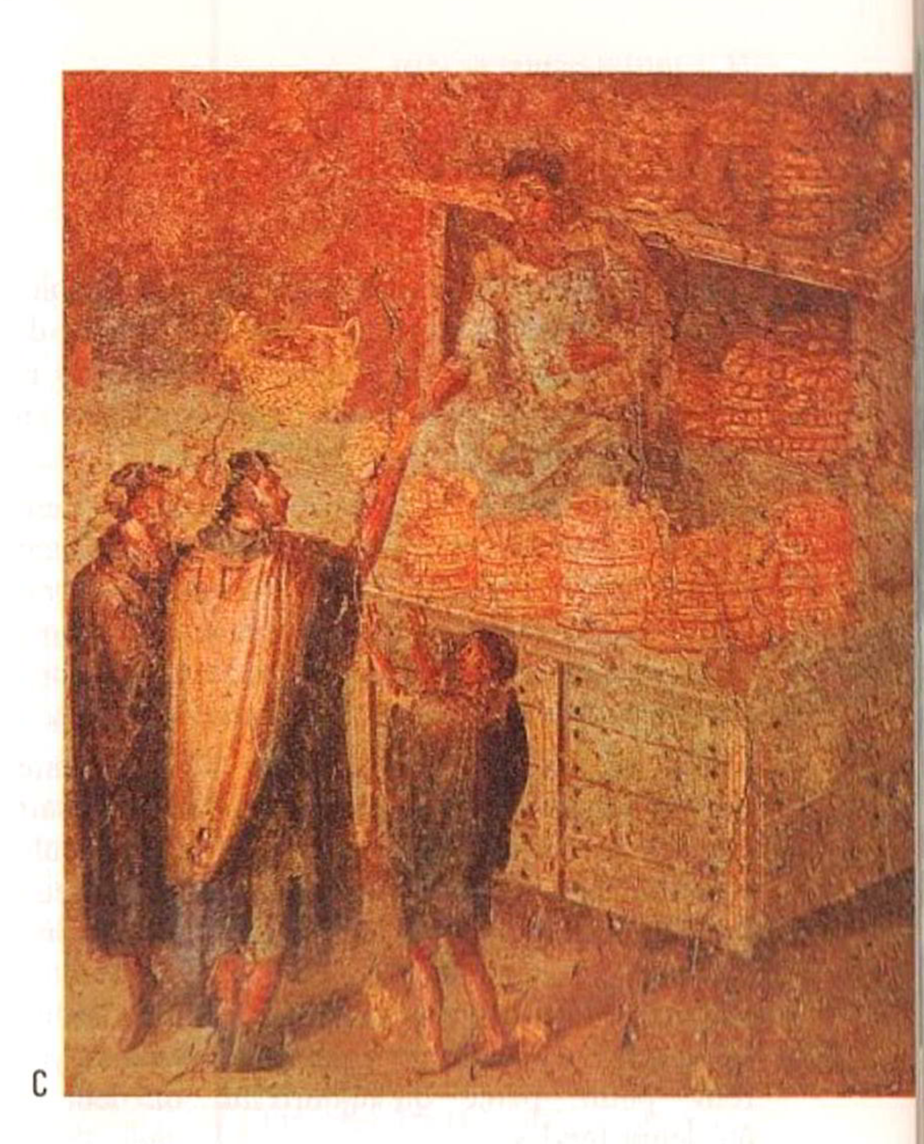

B

Les états de service d'un vieux soldat

« Je suis Spurius Ligustinus, de la Sabine. Mon père m'a laissé un bout de champ et la petite chaumière dans laquelle je suis né. C'est là que j'ai grandi et que je vis encore aujourd'hui... J'ai six fils et deux filles mariées ; quatre de mes garçons ont plus de dix-sept ans, deux sont encore des enfants. Je fus appelé au service militaire sous le consulat de P. Sulpicius et C. Aurélius • J'ai été simple soldat pendant deux ans et centurion la troisième année dans l'armée qui a battu Philippe de Macédoine ; j'ai suivi Caton en Espagne ; je me suis battu en Grèce contre Antiochus, puis de nouveau en Espagne deux fois. J'ai 22 ans de services et plus de 50 ans. » (Tite-Live.)

A, B / Scènes de la vie des champs. Une grande mosaïque trouvée en Gaule, dans l'actuel département du Rhône, représente les travaux des champs. En voici deux scènes. En haut, la cueillette des olives. Audessous, un pressoir à huile : on y a versé non des grappes de raisin, mais des olives.

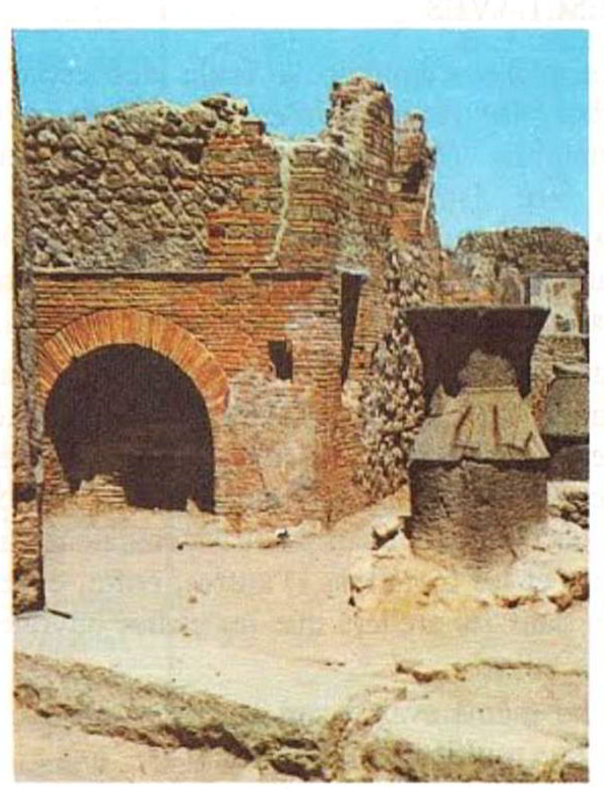
C, D / La boulangerie. Four et meule de meunier. Le boulanger (en haut) était en même temps meunier. La figure du bas (D), prise dans les ruines de Pompéi, vous montre d'une part à gauche le four du boulanger, d'autre part à droite les deux parties d'un moulin à bras. La partie inférieure est fixe et se termine en pointe vers le haut. Sur cette pointe on plaçait l'autre partie de la meule : elle était creuse et mobile et percée de deux trous par où passait une tige de bois ou de pierre qui permettait de la faire tourner autour de la partie effilée de la meule inférieure. On y versait le grain et celui-ci, broyé entre les deux parties de la meule, tombait sous forme de farine.



C

• Les Romains indiquaient les années, soit comme ici, en mentionnant les noms de deux magistrats qui avaient été consuls cette année-là, soit en indiquant combien d'années s'étaient écoulées depuis la fondation de Rome. C'est en 200 avant J.-C. que Sulpicius et Aurélius furent consuls.

Exercices. 1 Pourquoi Spurius Ligustinus note-t-il que quatre de ses fils ont plus de dix-sept ans ? Pourquoi les oppose-t-il à ceux qui sont encore des enfants ? 2 Peut-on savoir quand Ligustinus est né et à quelle date à peu près il a fait ce discours ?



D

de l'État. Pour se rendre populaires, les nobles faisaient de temps en temps des *distributions* de vin, d'huile, de sel, de viande, de vêtements et même d'argent. Quant au gouvernement, il vendait au peuple du blé à très bas prix.

En même temps, le Sénat et les édiles organisaient des jeux dont le nombre et la durée ne cessaient d'augmenter. C'étaient, sur le Forum, des *représentations théâtrales* ou des *combats de gladiateurs;* c'étaient aussi, dans le Cirque, des *courses de chars*, parfois même des *chasses d'animaux sauvages*.

Cette vie était d'autant plus démoralisante qu'*une grande partie de la plèbe urbaine finissait par être formée d'anciens esclaves affranchis*, foule cosmopolite et qui n'avait rien de romain. A ceux qui l'interrompaient un jour au Forum, Scipion Émilien, le vainqueur de Carthage répondit : « Silence, vous qui n'êtes pas les fils de l'Italie. Ceux que j'ai amenés ici enchaînés ne m'effrayeront point parce qu'aujourd'hui on leur a ôté leurs fers ! »

3 L'IMMENSE TROUPEAU DES ESCLAVES

A cette plèbe s'ajoutait la foule des esclaves. Au début, les Romains n'en avaient eu qu'un petit nombre. Mais les guerres de conquêtes avaient jeté dans l'esclavage des millions de vaincus. Tel général en avait fait vendre 150 000 à la suite d'une expédition militaire. Les riches en possédèrent parfois plusieurs milliers.

Certains esclaves vivaient à la maison, dans l'entourage du maître : ils étaient domestiques, cuisiniers, secrétaires, médecins, pédagogues, musiciens, danseurs. Le plus grand nombre étaient occupés aux champs ou travaillaient dans les mines et les carrières. D'autres, enfin, étaient occupés dans les ateliers que les riches ouvraient dans les villes.

L'État lui-même avait à son service, comme employés, une multitude d'esclaves.

Varron s'indigne de la décadence de l'agriculture

« Comme aujourd'hui presque tous les chefs de famille[1] se sont glissés dans la Ville, abandonnant faux et charrue et préfèrent user de leurs mains au cirque et au théâtre plutôt que dans les guérets et les vignobles, nous en sommes réduits pour nous nourrir, à affermer le transport du blé d'Afrique et de Sardaigne et à envoyer des navires vendanger à Cos et à Chio[2]. Ainsi cette terre, où les pasteurs fondateurs de Rome enseignèrent l'agriculture à leurs descendants, voit, à l'inverse aujourd'hui, les nouvelles générations, par esprit de lucre et contrairement aux lois, transformer les terres en pairies[3]. » (Dans J. Bayet, Ouvr. cité.)

1 Il s'agit ici de familles de petits cultivateurs. 2 Iles de la mer Égée, célèbres pour leurs vignobles. 3 Varron (116-27 av J-C), écrivain latin, auteur d'un manuel d'agriculture.

Exercices. **1** Expliquez l'expression : « usent de leurs mains au cirque et au théâtre ». Qu'y font-ils ? **2** Expliquez les mots : « envoyer des navires vendanger à Cos ». **3** L'invention de l'agriculture était-elle un progrès ? Dès lors, montrez l'importance des mots « à l'inverse ». **4** Expliquez les mots : « par esprit de lucre et contrairement aux lois ».

Parfois ces malheureux, dont la situation était souvent atroce, se révoltaient. Il y eut, dans les deux derniers siècles de la République, particulièrement en Sicile, de terribles *guerres serviles*, c'est-à-dire des soulèvements d'esclaves.

4 LA RÉPUBLIQUE EN PÉRIL

L'amour de la patrie, l'obéissance aux lois, l'honnêteté, l'âpreté au travail, toutes ces vertus avaient fait la force de la République romaine à ses débuts. Maintenant, elles tendaient à disparaître. Des nobles, dédaigneux des lois et qui ne pensent qu'à accaparer le sol et les magistratures; des financiers toujours avides de s'enrichir davantage; des pauvres qui, pour n'avoir pas à travailler, se complaisent à la vie dégradante qu'ils mènent; une masse immense d'esclaves enfin — voilà la société romaine vers 150 av. J-C.
Viennent les généraux ambitieux, qui convoiteront le pouvoir; ils pourront s'appuyer non seulement sur leur armée qu'ils auront gorgée de butin, mais aussi sur cette plèbe de Rome qui ne demandait qu'à se vendre au plus offrant. Les *guerres civiles* vont commencer : en un siècle (133 à 30 av. J-C), elles amèneront la ruine de la République.

RÉSUMÉ

- **Les grandes conquêtes ont bouleversé la société romaine. La noblesse, composée de grands propriétaires, gouverne l'État pendant que les chevaliers sont des hommes d'affaires.**
- **La classe moyenne des petits propriétaires disparaît, ruinée par les guerres et la transformation de l'agriculture. Rome s'emplit d'une plèbe oisive, mendiante et dégradée.**
- **La main-d'œuvre est fournie principalement par une masse grandissante d'esclaves, souvent prêts à se révolter.**
- **La République est en péril. Les guerres civiles vont commencer et elles amèneront sa ruine.**

Triste sort des esclaves

Voici comment, dans une comédie de l'écrivain latin Plaute (254-184 av. J.-C.) un maître donne ses ordres à ses esclaves : « Allons, venez, approchez, vauriens trop chèrement nourris, trop chèrement achetés, dont pas un n'aurait l'idée de bien faire, et de qui je ne peux tirer aucun service qu'en m'y prenant de la sorte (il les bat). Je n'ai pas vu d'ânes comme ces animaux-là, tant ils ont les côtes endurcies aux coups. Qu'on les batte, on leur fait moins de mal qu'à soi-même. Telle est leur nature : c'est la mort aux étrivières... Or çà, si vous n'écoutez tous l'ordre que je vous signifie..., je vous arrangerai les reins d'importance ; ils seront plus chamarrés de dessins et de couleurs que les tentures campaniennes et la pourpre à ramages des tapis d'Alexandrie... Vous êtes de si mauvais sujets, de tels fainéants, une si misérable engeance, qu'il faut vous rappeler votre devoir à coups de fouet... Regardez-les, ils pensent à tout autre chose. Non, par Pollux, votre cuir ne surpassera pas en dureté le cuir de mon fouet (il frappe). Hein ! hein ! le sentez-vous ? Tenez voilà comme on en donne aux serviteurs désobéissants. Allons ! tous debout et attention à ce que je dis. » (Plaute, Pseudolus, trad. Naudet, Garnier édit.)

9 Le début des guerres civiles. Les Gracques, Marius, Sylla

Rome entre dans une période d'illégalités et de violences :
- *Tentative et échec des Gracques.*
- *Les guerres civiles commencent avec la rivalité de deux généraux, Marius et Sylla.*

I TENTATIVE ET ÉCHEC DES GRACQUES

1 UN RÉFORMATEUR GÉNÉREUX : TIBERIUS GRACCHUS

Dans la deuxième moitié du second siècle av. J-C, deux nobles, d'esprit large et généreux, deux frères, *Tiberius Gracchus* et *Caius Gracchus* (on les appelle en français les *Gracques*) tentèrent de *reconstituer la classe des petits propriétaires.* L'un après l'autre, ils se heurtèrent à l'opposition égoïste et haineuse des autres nobles et payèrent de leur vie leur courageuse tentative.

Tribun en 133 av. J-C, Tiberius Gracchus fit voter une *loi agraire,* c'est-à-dire une loi qui concernait l' « ager publicus » : l'État reprenait aux riches une grande partie des terres qu'ils avaient illégalement occupées ; puis il répartissait ces terres entre les citoyens pauvres, à la condition pour ceux-ci de les cultiver eux-mêmes, sans avoir le droit de les revendre.

Les nobles ripostèrent en gagnant à leur cause un tribun qui mit son veto à la loi. Pour surmonter cet obstacle, Tiberius commit alors une grave illégalité : il fit voter par le peuple que son collègue serait déchu de la fonction de



Aigle romaine. L'aigle en argent aux ailes éployées, fixée au sommet d'une hampe, sera l'enseigne des légions romaines. On lui rendait un véritable culte et, au camp, elle avait sa petite chapelle. (Musée du Louvre.)

Pourquoi il fallait une loi agraire

L'historien grec Plutarque raconte que Tibérius, « partant pour aller se battre devant Numance et traversant la Toscane, trouva le pays presque désert ; les cultivateurs et les bergers étaient pour la plupart des esclaves étrangers. » C'est pourquoi, rentré à Rome, il s'écria dans un discours fameux : « Les bêtes sauvages répandues dans l'Italie ont chacune leur trou, leur tanière et leur repaire ; et ceux qui combattent et meurent pour l'Italie n'ont que l'air et la lumière, et puis rien d'autre : sans maison, sans demeure fixe, ils errent avec leurs enfants et leurs femmes. Les généraux mentent lorsque, dans les batailles, ils engagent les soldats à combattre les ennemis pour la défense des tombeaux et des lieux de culte : parmi tant de Romains, il n'y en a pas un qui ait un autel familial, un tombeau d'ancêtres. Ils font la guerre et ils meurent uniquement pour augmenter le luxe et l'opulence des autres : on les appelle maîtres du monde, et ils n'ont pas à eux une motte de terre! » (Plutarque, Vie de T. Gracchus.)

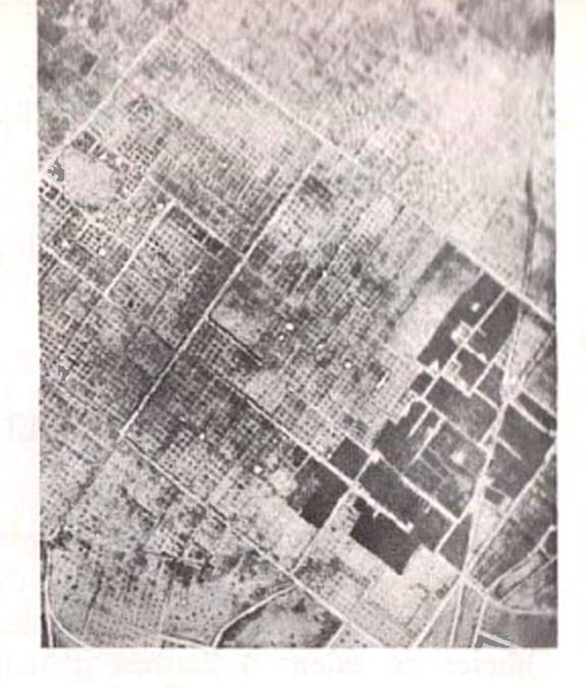
Exercices. 1 Expliquez comment les combats et la mort des petits propriétaires enrichissent les autres. 2 Rappelez l'importance religieuse qu'avaient pour un Romain l'autel familial et le tombeau des ancêtres.

tribun. Dès lors beaucoup de ceux qui l'avaient d'abord soutenu l'abandonnèrent. Puis, il tenta de se faire réélire tribun l'année suivante. Ses adversaires l'accusèrent de vouloir se faire roi et provoquèrent une émeute : Tiberius fut tué et son cadavre jeté au Tibre (133).

APRÈS TIBERIUS, CAIUS GRACCHUS

Dix ans après, son frère cadet Caius Gracchus était à son tour tribun (123). D'une éloquence entraînante, il avait de plus vastes projets.
Puisque la loi agraire se heurtait à l'hostilité du Sénat, il fallait *affaiblir le Sénat*. Pour cela, on pouvait lui opposer les chevaliers et détacher de lui le peuple. Caius fit voter d'abord la *loi frumentaire*[1], qui permettait à tout citoyen d'acheter du blé à un prix très bas : de cette façon les pauvres ne seraient plus obligés de se faire les clients des riches. Puis, réélu tribun pour l'année 122, Caius fit voter la *loi judiciaire*, en vertu de laquelle les chevaliers pourraient, à côté des sénateurs, siéger comme juges dans les tribunaux : c'était un bon moyen de brouiller la noblesse et l'ordre équestre. Déjà Caius avait mis en application la loi agraire qu'avait fait voter Tiberius. Il fit créer des colonies de paysans sur l'emplacement ou dans le voisinage des villes détruites par la guerre, par exemple à Carthage. Il proposa enfin d'accorder le droit de cité à de nombreux Italiens.
La hardiesse de ces réformes le perdit. Ses ennemis firent valoir, devant la plèbe, que tant de nouveaux citoyens prendraient à Rome toutes les bonnes places; ils accusèrent Caius de sacrilège parce qu'il avait fondé une colonie sur le sol de Carthage qui avait été déclaré maudit. Un jour de l'année 121 (Caius n'était plus tribun à cette date), une bagarre éclata. Le sénat donna aux magistrats des pouvoirs exceptionnels : Caius et ses partisans furent massacrés.

1. Le mot latin *frumentum* signifie : le blé.



Fondation de la colonie romaine de Carthage. A la suite d'une loi votée à l'instigation de Caius Gracchus, on donna à chaque colon un lot de 50 hectares. La photographie aérienne a permis de retrouver les limites de ces lots.

Mort de Caius Gracchus

Sur le point de tomber aux mains de ses adversaires, Caius se fit tuer par un esclave : « On dit, raconte Plutarque, qu'un homme coupa la tête de Caius, et que, comme il la portait au consul Opimius, un des amis de celui-ci, nommé Septimuleius, la lui prit des mains, parce que, au commencement du combat, on avait fait publier qu'on donnerait un poids égal d'or à ceux qui apporteraient les têtes de Caius et de Fulvius (un partisan de Caius). Septimuleius avait ajouté la fraude au crime : il avait enlevé la cervelle et coulé du plomb à la place... Les corps de Caius et de Fulvius et de tous les autres sont jetés dans le Tibre. Trois mille d'entre eux avaient été tués : leurs bien sont confisqués au profit du Trésor. On défend à leurs femmes de porter le deuil ; Licinia, veuve de Caius, est privée de sa dot. » Le consul Opimius « fut le premier à Rome qui, usurpant le pouvoir absolu d'un dictateur, fit périr sans procès 3 000 citoyens romains. » (Plutarque, Vie de C. Gracchus.)

II MARIUS ET SYLLA

1 LES GÉNÉRAUX AMBITIEUX. LES DÉBUTS DE MARIUS

Après les réformateurs vinrent les généraux ambitieux, qui essayèrent de s'emparer du pouvoir en s'appuyant sur leur armée. Le premier fut *Marius*. Officier de valeur à l'armée d'Afrique, Marius s'était fait élire consul, quoiqu'il fût un « homme nouveau ». Durant son consulat (107 av. J-C), *il modifia profondément l'organisation de l'armée*.
L'effectif de la légion passa de 4 200 hommes à 6 000 hommes, répartis en dix bataillons appelés *cohortes;* l'aigle devint l'emblème de toutes les légions; enfin, Marius enrôla quiconque se présentait, tandis que jusque-là on n'avait jamais admis les « prolétaires » : le caractère des armées romaines en fut complètement modifié. Les pauvres devinrent des soldats de métier, tout dévoués à leur général s'il les gorgeait de butin et prêts à accomplir toutes les illégalités qu'il leur ordonnerait. *La réforme de Marius portait en germe la dictature des généraux et les guerres civiles.*
Pendant quelques années tout réussit à Marius. Vainqueur de Jugurtha (105), puis des Cimbres et des Teutons (102-101)[1], il fut élu consul cinq fois de suite, ce qui était illégal, et jouit d'une extraordinaire popularité. Mais il n'était qu'un bon général ; *il fut incapable de gouverner* et même de maintenir l'ordre. Il y eut dans Rome de sanglantes batailles de rues, et Marius, déconsidéré, quitta la ville pour un temps (100).

2 LES DÉBUTS DE SYLLA

L'exemple donné par Marius allait être suivi par un de ses anciens officiers, *Sylla*. Celui-ci était un noble de grande famille, mais sans fortune : un personnage étrange qui passait aisément de la vie de plaisir aux travaux les plus rudes, un

1. Voir ci-dessus pages 50 et 52.

Marius, homme nouveau

Quand Marius voulut se présenter au consulat, son général Metellus lui répondit : « Attends que mon fils ait l'âge! » Or ce fils avait 20 ans, et il fallait avoir 37 ans pour pouvoir être consul. Marius en fut ulcéré et, dès qu'il eut été élu, il fit devant le peuple un discours resté fameux, pour se faire donner, à la place de Metellus, le commandement de l'armée d'Afrique :

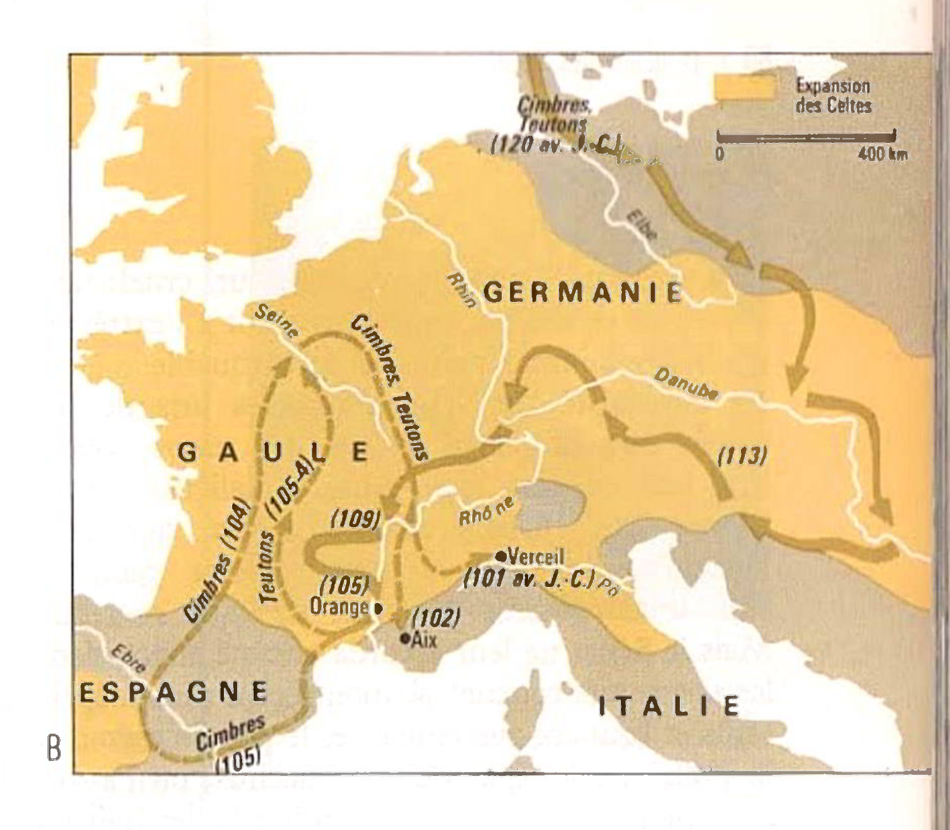
« Et maintenant, Romains, à ces patriciens superbes, comparez Marius, homme nouveau. Ce qu'ils entendent raconter, ce qu'ils lisent, moi je l'ai vu, je l'ai fait moi-même ; ce qu'ils apprennent dans les livres, moi je l'ai appris dans les camps... Chaque fois, pour ainsi dire, qu'ils prennent la parole soit devant vous, soit au Sénat, ils n'ont à la bouche que l'éloge de leurs ancêtres, comme si, en rappelant les belles actions de ces grands hommes, ils se faisaient eux-mêmes plus illustres! C'est juste le contraire : plus la vie des uns eut d'éclat, plus la nullité des autres est dégradante... Je ne puis, pour justifier votre confiance, étaler ni les bustes de mes ancêtres, ni les triomphes, ni les consulats de mes aïeux ; mais, s'il le faut, je montrerai des javelines, un étendard, des colliers d'honneur, et bien d'autres récompenses militaires ; je montrerai surtout les cicatrices qui sillonnent ma poitrine. Ce sont là mes bustes, c'est là ma noblesse : bustes, noblesse que je n'ai point, comme eux, recueillis par héritage, mais que j'ai moi-même conquis à force de travaux et de périls! » (D'après Salluste[1], Guerre de Jugurtha.)

1 Historien latin (87-35 av. J-C) auteur d'une « Guerre de Jugurtha » et d'une « Conjuration de Catilina ».

Exercices. 1 Que signifie « superbes » dans la première phrase de Marius ? Rappelez-vous le roi Tarquin le Superbe. **2** Comment Marius s'intitule-t-il au début de son discours ? **3** Définissez en quelques mots l'argumentation de Marius.



A



B



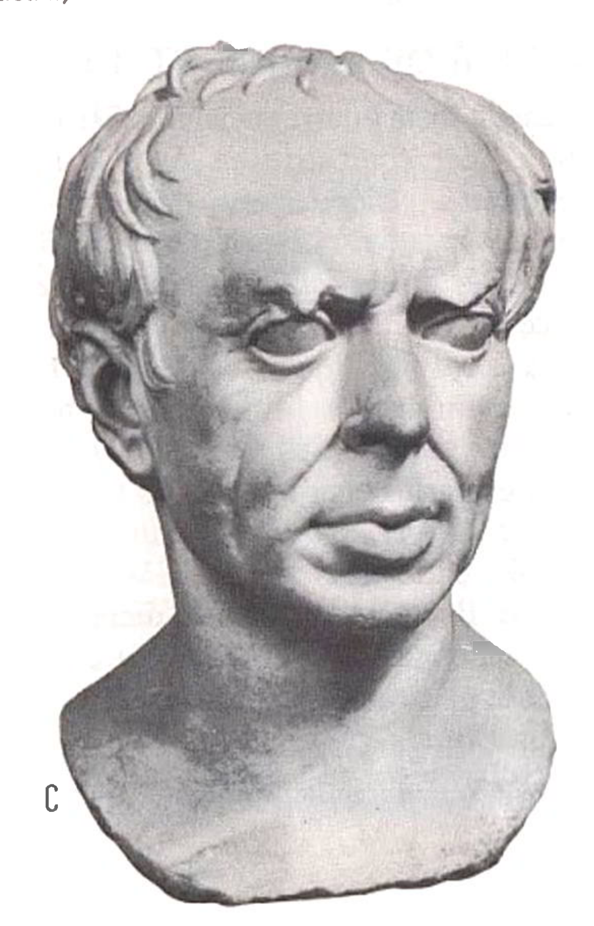
La défaite des Cimbres à Verceil

C'était en plein été : accablés par la chaleur, éblouis par le soleil qu'ils avaient en face, les Cimbres se firent massacrer. « Quand, dans leur fuite, raconte Plutarque, on les eut repoussés jusqu'à leurs retranchements, on vit se produire les scènes les plus tragiques. Les femmes, vêtues de noir, placées sur les chariots, tuent les fuyards, celles-ci leurs maris, celles-là leurs frères et leurs pères, puis, étranglant de leurs propres mains leurs enfants, elles les jettent sous les roues des chariots et sous les pieds des bêtes de somme et s'égorgent elles-mêmes. On dit que l'une d'elles se pendit à l'extrémité d'un timon avec ses deux enfants attachés par le cou à chacun de ses talons. Les hommes, faute d'arbres, se lient le cou aux cornes et aux jambes des bœufs, les piquent de l'aiguillon, et périssent ainsi étranglés ou écrasés par ces animaux. Quoique beaucoup se fussent détruits de la sorte, on en prit plus de 60 000 et l'on en tua deux fois autant. » Marius, consul pour la cinquième fois, reçut des honneurs exceptionnels et on lui offrit des libations comme à un dieu.
(Plutarque, Vie de Marius.)

A/ **Sylla.** Sylla avait les yeux bleus, le regard dur, le teint rougeâtre parsemé de plaques blanches. « Une mûre saupoudrée de farine », disait un Athénien railleur. (Bibl. Nat.)

B/ **Les pérégrinations des Cimbres et des Teutons** (voir p. 52).

C/ **Marius âgé** (ci-dessous). « Marius était un homme grossier, disait Cicéron, mais c'était vraiment quelqu'un. » (Musée du Vatican.)



C

caractère sans scrupules, violent, dur, cruel; tantôt servile et flatteur, tantôt arrogant à l'extrême; d'ailleurs homme politique remarquable.

La popularité de Sylla commença lors de ses succès dans la guerre sociale. La *guerre sociale* fut une révolte des Alliés[1] italiens contre Rome. Les Italiens avaient espéré que leur loyauté pendant la seconde guerre punique leur ferait obtenir le droit de cité romaine. Mais le Sénat ne leur accorda aucune concession, les magistrats romains se montrèrent plus méprisants et brutaux que jamais, et le peuple repoussa le projet de loi que Caius Gracchus, on l'a vu, avait préparé en leur faveur. Indignés, les Italiens se soulevèrent dans l'Italie centrale (90-88 av. J-C) et la haine qu'ils ressentaient à l'égard des Romains donna à la guerre un caractère d'atroce cruauté.

Sylla triompha de l'insurrection; mais le Sénat jugea prudent d'*accorder le droit de cité à tous les Italiens au sud du Pô*. Rome qui était jusqu'alors la cité maîtresse de l'Italie, n'en fut plus désormais que la capitale (88).

3 RIVALITÉ DE MARIUS ET DE SYLLA

Au lendemain de la guerre sociale, le Sénat choisit Sylla pour aller combattre en Asie Mineure le roi *Mithridate*. Illégalement, Marius se fit attribuer par le peuple le même commandement. Furieux, Sylla *entra dans Rome à la tête de ses troupes*, ce qui était un sacrilège, et il contraignit Marius à s'enfuir. Puis il partit pour l'Asie Mineure, triompha de Mithridate et ne revint en Italie que cinq ans plus tard, en 83.

A cette date Marius était mort, mais ses partisans terrorisaient Rome. Sylla les battit et, pour la seconde fois, entra dans la ville à la tête de son armée. Puis il se fit proclamer dictateur pour une durée indéfinie, avec droit de vie et de mort sur tous et le pouvoir de faire des lois et de modifier la Constitution (82).

1. Le mot Alliés se dit en latin *Socii*.

Pourquoi la guerre sociale a-t-elle eu lieu ?

On s'explique la haine des Italiens quand on lit, dans un discours de C. Gracchus, ces deux anecdotes : « Il y a peu de temps, un consul vint à Teanum. Sa femme dit qu'elle désirait se baigner dans les bains des hommes. Le maire, M. Marius, reçoit l'ordre de faire sortir tous les baigneurs. La femme rapporte à son mari qu'on l'a fait attendre et que les bains n'étaient pas bien propres. Sur quoi, on planta un poteau sur la place publique, on amena le premier citoyen de la ville, M. Marius, on le battit de verges ».

« Un jeune homme, attaché à l'état-major d'un général, était porté en litière. Vient à sa rencontre un bouvier qui, pour plaisanter (il ignorait à qui il avait affaire), demanda s'ils emportaient un mort. Lui, fit poser à terre la litière, ordonna d'en prendre les courroies et d'en battre (l'homme) jusqu'à la mort. » (D'après J. Bayet, ouvr. cité.)

Exercices. **1** Comment caractériseriez-vous d'un mot les actes de ces citoyens romains ? et les sentiments qui les ont provoqués ? **2** Quel est le caractère de la punition infligée au maire Marius ? En quoi cette punition devait-elle paraître scandaleuse ? **3** Les Romains étaient superstitieux : ne pourrait-on pas trouver une raison religieuse à la colère du jeune homme ?

Monnaie de Sylla. Reproduction d'une statue équestre que le Sénat fit ériger sur le Forum du vivant même du dictateur.



SYLLA DICTATEUR

Sylla inaugura sa dictature par des *proscriptions*[1], qui lui permirent à la fois de se débarrasser de ses adversaires et d'enrichir à bon compte ses partisans. En même temps il donna des terres en Italie à 120 000 de ses soldats.

Il réduisit à rien les pouvoirs des censeurs et des tribuns de la plèbe. Il supprima la loi judiciaire de Caius Gracchus et réserva aux sénateurs le droit d'être juges. En revanche, il fit entrer au Sénat cinq cents chevaliers qu'il choisit lui-même. *Sylla semble avoir voulu gouverner en maître absolu, à la manière des rois d'Orient.* Il fit frapper des monnaies d'or à son effigie et édifier sa statue sur le Forum; il prit le surnom de Félix (c'est-à-dire « heureux »), jusque-là réservé aux dieux. Cependant Sylla se heurta bientôt à l'hostilité des nobles. Dégoûté, il *abdiqua* la dictature en 79 av. J-C, et mourut l'année suivante.

1. On appelait *proscription* l'affichage des noms des citoyens mis hors la loi. Ceux dont le nom figurait sur la liste étaient les *proscrits.* N'importe qui avait le droit de les tuer; leurs biens étaient confisqués et vendus.

RÉSUMÉ

- **Tiberius Gracchus essaie, par la loi agraire, de reconstituer la classe des petits paysans propriétaires. La noblesse le fait assassiner (133).**
- **Caius Gracchus continue son œuvre et affaiblit la noblesse par la loi judiciaire et la loi frumentaire. Mais il succombe lui aussi (121).**
- **Marius modifie profondément l'organisation de l'armée. Bon général, il triomphe de Jugurtha (105), puis des Cimbres et des Teutons (102-101). Mais il se montre incapable de gouverner.**
- **A son tour, Sylla, vainqueur d'abord des Italiens dans la guerre sociale, puis de Mithridate, est tout-puissant à Rome (82). Il proscrit ses adversaires, gouverne en dictateur et modifie la Constitution. Mais il abdique bientôt (79).**



Mithridate. Mithridate était un véritable colosse, défiant tout rival à la course, à la chasse ou à table et sachant conduire un char à seize chevaux. Mais c'était aussi un esprit cultivé : il parlait vingt-deux langues et aimait à s'entourer d'artistes grecs. (Bibl. Nat.)

Les massacres dans Rome

Pendant que Sylla guerroyait contre Mithridate, Marius et ses partisans terrorisaient Rome. « Ses gardes, dit Plutarque, tuent nombre de gens sur un mot, sur un signe de Marius. Un sénateur et préteur s'étant présenté devant lui et Marius ne lui ayant pas rendu son salut, ils se jettent sur lui et le frappent de leurs épées. »

Mêmes horreurs sous Sylla : « Le nombre des victimes de la colère et de la haine était loin d'égaler celui des gens tués pour leurs richesses. Un nommé Quintus Aurelius, homme éloigné de tout parti et qui ne se mêlait des affaires publiques que pour plaindre les victimes, étant allé sur le Forum, se mit à lire les noms des proscrits et y trouva le sien : « Malheureux que je suis, s'écria-t-il, c'est ma maison d'Albe qui me condamne ! » Il avait à peine fait quelques pas, qu'un homme qui l'avait suivi l'égorgea. » (Plutarque, Vie de Marius et Vie de Sylla.)

Exercices. **1** Expliquez l'expression : « victimes de la colère et de la haine. » **2** Qu'a voulu dire Quintus Aurelius ? **3** Pourquoi Sylla tolérait-il en faveur de ses soldats et de ses partisans des assassinats ?

10 Pompée, Cicéron, César

A la rivalité de Marius et de Sylla succède celle de Pompée et de César.
- *Les débuts de Pompée et de César.*
- *César triomphe de Pompée, inaugure de grandes réformes, mais meurt assassiné* (44 av. J-C).

I LES DÉBUTS DE POMPÉE ET DE CÉSAR

1 POMPÉE GÉNÉRAL VICTORIEUX.

Sylla disparu, le Romain le plus en vue fut un de ses anciens officiers, *Pompée*. Comme Marius et Sylla, *il se rendit célèbre par ses victoires* (77-63 av. J-C). En Espagne, il triompha d'un partisan de Marius, *Sertorius*. En Italie, il contribua à écraser les bandes des esclaves qui s'étaient révoltés sous la direction du gladiateur *Spartacus*. Dans la Méditerranée, il fit la chasse aux *pirates* qui paralysaient le commerce et menaçaient d'affamer Rome. Enfin, en Asie, il battit *Mithridate*, puis le roi de Syrie, et annexa leurs États (voir pp. 49 et 50).

2 LA CONJURATION DE CATILINA

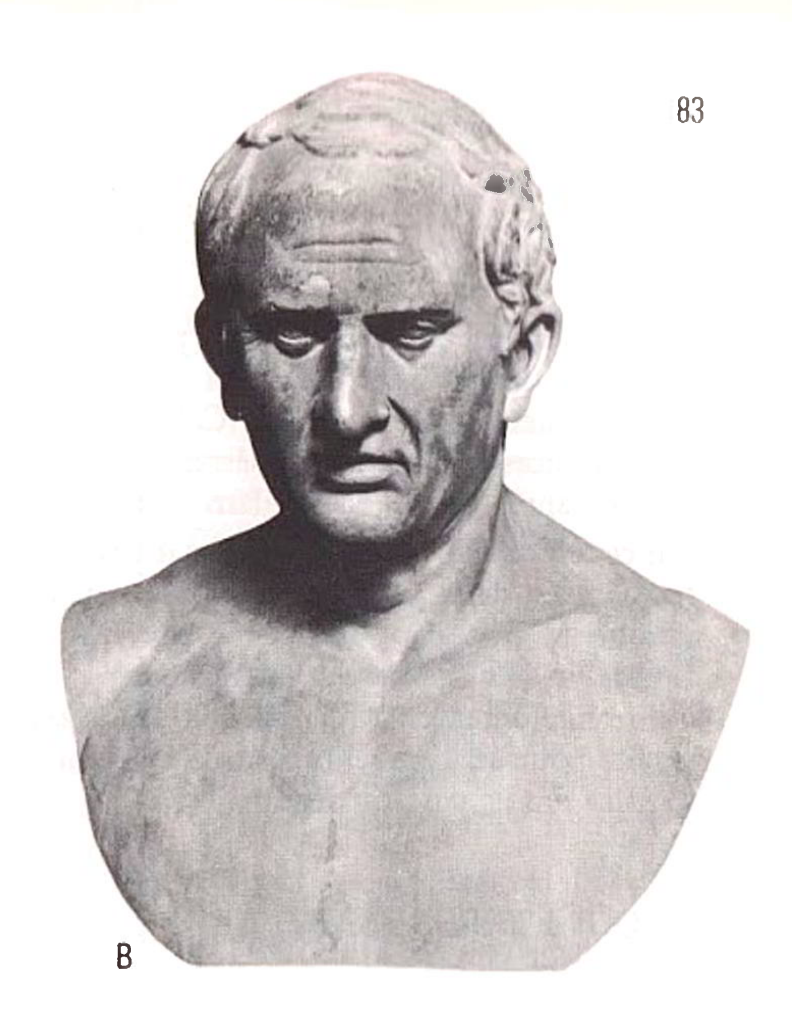
Pendant ce temps, à Rome, les désordres continuaient. En 64, un ancien massacreur du temps de Sylla, le sénateur *Catilina*, se fit le chef d'un parti révolutionnaire dont le programme était l'abolition des dettes et le partage des fortunes. Les modérés et tous ceux qui avaient quelque chose à perdre si Catilina l'emportait se groupèrent autour d'un honnête homme, avocat célèbre et le plus grand écrivain de la littérature romaine, *Cicéron*. Ils lui demandèrent de se présenter au consulat pour faire échec à Catilina qui était candidat. Cicéron fut élu.
Catilina projeta alors de le faire assassiner et de déchaîner en Italie une insurrection. Mais

Catilina

On accusait Catilina d'avoir tué sa femme et son fils et d'avoir odieusement pillé la province d'Afrique. L'historien Salluste a tracé de lui un portrait célèbre : « Lucius Catilina, issu d'une famille noble, était d'une grande vigueur d'âme et de corps, mais d'un naturel méchant et dépravé. Dès sa jeunesse, les guerres civiles, les meurtres, les rapines eurent pour lui des charmes... Robuste de corps, il supportait la faim, les veilles, le froid avec une incroyable facilité ; au moral, il était audacieux, rusé, plein de souplesse, habile à tout feindre comme à tout dissimuler, avide du bien d'autrui, prodigue du sien, ardent dans ses passions... Rien d'excessif, rien d'incroyable, rien d'inaccessible où ne tendît constamment cette âme insatiable. Depuis la domination de Sylla, il était possédé du plus violent désir de s'emparer du pouvoir suprême ; et il n'avait point de scrupules quant aux moyens d'y parvenir...
Au sein d'une cité populeuse et corrompue, Catilina, comme il n'était que trop facile, avait groupé autour de lui, comme autant de satellites, tous les hommes perdus de débauches et de crimes. »
(Salluste, Conjuration de Catilina.)



A



B

A / **Pompée (107-48 av. J-C).** On a peine à comprendre, devant cette expression un peu niaise, le prestige dont jouit « le grand Pompée ». On s'explique mieux, aussi, sa fin lamentable après des debuts favorisés par une chance exceptionnelle. (Copenhague, Musée Ny-Karlsberg).

B / **Cicéron (106-43 av. J-C).** Cicéron fut homme politique et avocat. Ses discours contre Verrès, contre Catilina et contre Antoine, puis ses nombreux plaidoyers font de lui le plus grand orateur romain. Cicéron a aussi exposé en latin les doctrines des grands penseurs grecs. Nous avons enfin conservé plus de 800 lettres écrites par lui à ses amis. (Musée du Vatican.)

C / **Gladiateurs** (Médaillon de terre cuite). Dressés pour le combat, les gladiateurs étaient de rudes athlètes. En voici deux qui sont aux prises : celui de droite, casqué, le bouclier au bras gauche, les jambières de métal au mollet ; celui de gauche, presque nu, a pour armes un filet dans lequel il espère empêtrer son adversaire et un trident pour le clouer au sol ensuite. (Nîmes, Maison Carrée.)



C

Cicéron, averti secrètement, fit proclamer « la patrie en danger », et, en plein Sénat, dénonça publiquement Catilina (63). Celui-ci s'enfuit, ses complices furent arrêtés et étranglés, lui-même fut peu après vaincu et tué dans une bataille.

Sur ces entrefaites, Pompée, revenu d'Orient, s'entendit avec deux autres ambitieux, le richissime *Crassus* et l'habile *César*, pour dominer l'État. Ensemble, ils formèrent un *triumvirat*, c'est-à-dire une entente à trois (60 av. J-C). César en profita pour se faire élire consul et commencer ainsi sa prodigieuse carrière.

QUI ÉTAIT CÉSAR?

Jules César appartenait à l'illustre famille *Julia*, qui disait descendre de Iule, fils d'Énée. C'était un jeune homme élégant, amateur d'art, d'un goût raffiné. Un charme séduisant lui attirait les sympathies; son éloquence claire et convaincante frappait les auditeurs.

A l'âge de vingt-six ans, César s'engagea dans la carrière politique. Il donna des jeux magnifiques pour se rendre populaire. Puis il se fit élire Grand Pontife, malgré l'opposition du Sénat, et favorisa secrètement la conjuration de Catilina.

Enfin l'appui de Crassus et de Pompée lui permit d'être consul en 59 : il prit d'excellentes mesures, mais se heurta à l'opposition du Sénat et à celle de l'autre consul.

Immensément ambitieux, César voulait devenir aussi puissant que Pompée. Pour cela, il lui fallait acquérir la gloire militaire qui lui manquait. Dans cette intention, il se fit attribuer, pour une durée exceptionnelle de cinq ans, le gouvernement de deux provinces frontières : la Gaule cisalpine et la Narbonnaise. On sait comment les circonstances et son génie militaire lui permirent en neuf années (58-50) de conquérir la Gaule transalpine. Appuyé sur son armée qui lui était fanatiquement dévouée, César allait maintenant tenter de devenir le seul maître à Rome.



César (101-44 av. J-C). Nous ne possédons de César aucun portrait dont la ressemblance avec le personnage soit sûre. Celui-ci est d'un César encore jeune; du moins le visage, si on le compare à ceux de Pompée et de Cicéron, donne-t-il une impression de volonté forte et sans défaillance. (Collection de la comtesse de Luxbourg.)

Au soir de Pharsale

Les Pompéiens étaient sûrs de triompher. Certains, raconte l'historien grec Plutarque (dans la Vie de Pompée) se disputaient déjà la charge de Grand Pontife que César possédait. « D'autres avaient envoyé retenir à Rome des maisons dignes de consuls ou de préteurs, ne doutant pas que ces charges allaient leur revenir après la guerre. » « On trouva dans le camp des Pompéiens, dit César lui-même, des tables à trois lits toutes dressées, des buffets chargés d'argenterie, des tentes couvertes de gazon frais, quelques-unes même ombragées par des guirlandes de lierre ; il était aisé de voir, à tant de luxe frivole, qu'ils n'avaient conçu aucun doute sur le succès ; et cependant ils accusaient de mollesse l'armée de César, si pauvre mais si forte, et qui toujours avait manqué du nécessaire. » (César, Guerre civile, Livre III.)

II CÉSAR VAINQUEUR DE POMPÉE L'ŒUVRE DE CÉSAR

1 CÉSAR VAINQUEUR DE POMPÉE

En 50 av. J-C, le triumvirat n'existait plus. D'une part Crassus avait péri en Syrie au cours d'une guerre contre les Parthes[1] (53), d'autre part, Pompée intriguait avec le Sénat contre César. Sous prétexte de rétablir l'ordre à Rome où l'on se battait journellement dans les rues, Pompée s'était fait nommer seul consul, avec pleins pouvoirs. De toute façon, la République semblait condamnée à périr. *Il s'agissait seulement de savoir au profit de qui : de Pompée ou de César ?*
Les adversaires de César voulaient le faire condamner pour les illégalités qu'il avait commises pendant son consulat. En janvier 49, ils obtinrent du Sénat un décret enjoignant à César de licencier ses troupes et de revenir à Rome en simple particulier. César n'hésita pas. Il franchit à la tête de son armée le petit fleuve *Rubicon*, qui formait la limite méridionale de la Gaule cisalpine, et marcha sur Rome.
Sans défendre l'Italie, Pompée passa en Grèce, avec la majorité des sénateurs. César l'y poursuivit et écrasa l'armée pompéienne à *Pharsale*, en Thessalie (48). Pompée chercha un refuge en Égypte, mais il y fut assassiné. César y arriva peu après et il donna le trône d'Égypte à *Cléopâtre*, sœur du précédent roi.
Cependant les partisans de Pompée continuaient la lutte en *Asie Mineure*, en *Tunisie*, en *Espagne* : César marcha contre eux et fut partout vainqueur (47-45 av. J-C). A la fin de l'année 45, le monde romain tout entier lui était soumis.

2 LES POUVOIRS DE CÉSAR

César se fit accorder des pouvoirs encore plus considérables que ceux qu'avait eus Sylla. Il fut dictateur à vie, reçut le droit de porter constam-

1. Voir ci-dessus p. 52.

Quelques traits du caractère de César

1 Traversant un village des Alpes, César disait à ses compagnons : « J'aimerais mieux être le premier dans ce pauvre village que le second dans Rome. »

2 Un jour on le vit pleurer en lisant le récit de la vie d'Alexandre : « A mon âge, dit-il, il avait conquis le monde et je n'ai encore rien fait ! »

3 « L'année où il fut consul (59 av. J.-C.), raconte un historien latin, César chassa du Forum à main armée son collègue Bibulus, qui s'opposait à une loi agraire qu'il avait présentée. Bibulus fut réduit à se renfermer chez lui jusqu'à sa sortie de charge. Dès lors, César gouverna seul et sans contrôle la République ; en sorte que des facétieux, pour dater un fait de cette année, disaient en plaisantant qu'il avait eu lieu non pas sous le consulat de César et de Bibulus, mais sous celui de Jules et de César, qu'ils nommaient ainsi deux fois, par son nom et par son surnom. »

4 Avant de passer le Rubicon et de se lancer dans la guerre contre Pompée et le Sénat, César hésita. Puis, se décidant brusquement, il s'écria : « Le sort en est jeté. »

5 Après avoir poursuivi Pompée en Égypte, César fit une très courte campagne en Asie Mineure contre le fils de Mithridate. Il en informa un de ses amis en lui écrivant : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

6 « La République n'est qu'un vain mot ; Sylla a été un enfant de renoncer à la dictature. »

7 Lors d'un sacrifice, le prêtre l'avertit que les entrailles de l'animal annonçaient un malheur : « Elles annonceraient un bonheur si je le voulais », répondit-il.

D'après Suétone (75-160 env. ap. J-C) historien latin auteur de la **Vie des douze Césars**, c'est-à-dire César et les onze premiers empereurs.

ment, comme surnom, le titre d'*Imperator* (c'est-à-dire général en chef victorieux). Il cumula les pouvoirs d'un consul, d'un censeur, d'un Grand Pontife, d'un tribun. Il fut autorisé à faire les lois, à juger sans appel, à nommer la plupart des magistrats : *l'autorité des Comices, du Sénat, des magistrats était annihilée; il ne restait que César.*

Mais, à l'inverse de Sylla, César, au lieu de proscrire ses adversaires, leur pardonna. Il n'hésita même pas à leur confier les plus hautes charges : « Inaugurons, disait-il, une nouvelle façon de vaincre et cherchons notre sûreté dans la clémence et la douceur. »

Puis, avec une activité qui tient du prodige, César entreprit de tout réorganiser dans l'État.

3 L'ŒUVRE DE CÉSAR

Le premier soin de César fut d'assurer l'ordre à Rome. Puis l'administration des provinces fut améliorée : César retira aux publicains la levée de certains impôts, et les gouverneurs furent surveillés de près.

César voulut aussi lutter contre la misère, mais en donnant au peuple du travail plutôt que des aumônes. Il diminua de moitié le nombre des citoyens admis aux distributions gratuites de blé. Il installa ses anciens soldats en Italie comme cultivateurs. Il obligea les propriétaires à employer au moins un tiers de travailleurs libres. Il commença d'immenses *travaux publics :* aménagement de Rome et de son port, *Ostie;* construction de routes; creusement d'un canal à travers l'isthme de Corinthe; assèchement des Marais Pontins en Italie.

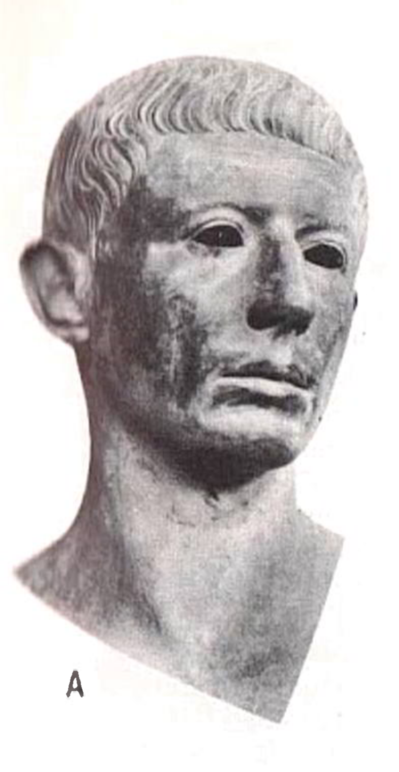
César voulait faire de tous les peuples réunis dans l'Empire un seul peuple. Il fonda des colonies romaines dans toutes les provinces. Il accorda aussi le droit de cité romaine à de nombreux provinciaux. Il fit entrer au Sénat des Gaulois et des Espagnols. Enfin la Gaule cisalpine cessa d'être une province et fut incorporée à l'Italie.

Le suicide de Caton d'Utique

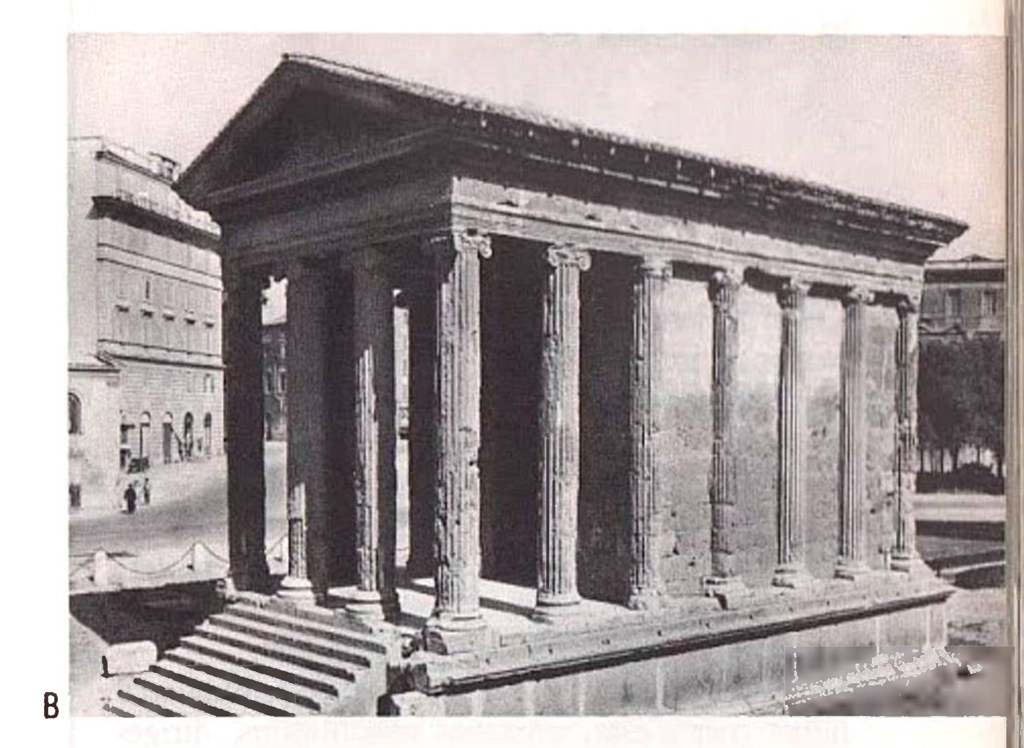
Pendant que César était en Égypte, les républicains concentrèrent en Afrique une nouvelle armée dans l'intention d'envahir et d'occuper l'Italie. César accourut et les battit au sud de Carthage (46 av. J.-C.). A cette nouvelle, l'un des plus ardents adversaires de César, Caton, qui défendait alors la ville d'Utique, près de Carthage, se suicida.

Voici ce que raconte à ce sujet l'historien grec Plutarque : « Après avoir dîné et congédié ses convives, Caton se couche, prend le dialogue de Platon[1] sur l'âme, et, après en avoir lu la plus grande partie, il regarde au-dessus de son chevet. Comme il n'y voit pas son épée, enlevée par son fils pendant le souper, il appelle un esclave et lui demande qui a pris son épée. » [Il se la fait apporter malgré les pleurs de son fils et de ses amis] « il la prend, la tire du fourreau et l'examine ; puis, voyant que la pointe en est acérée et le tranchant effilé : « Et maintenant je suis mon maître », dit-il. Il place alors l'épée auprès de lui, reprend son livre et le lit. Puis il tire son épée et se l'enfonce dans la poitrine. Il ne se tue pas sur-le-champ ; dans son agonie, il tombe du lit, ce qui fait un grand bruit... Les esclaves l'entendent, jettent un cri, et le fils et les amis de Caton pénètrent aussitôt dans la chambre. Ils le trouvent baigné dans son sang, vivant encore et les yeux ouverts. Le médecin bande la plaie, mais, quand Caton revient à lui, il repousse le médecin, rouvre la plaie et expire. » (Plutarque, Vie de Caton d'Utique.)

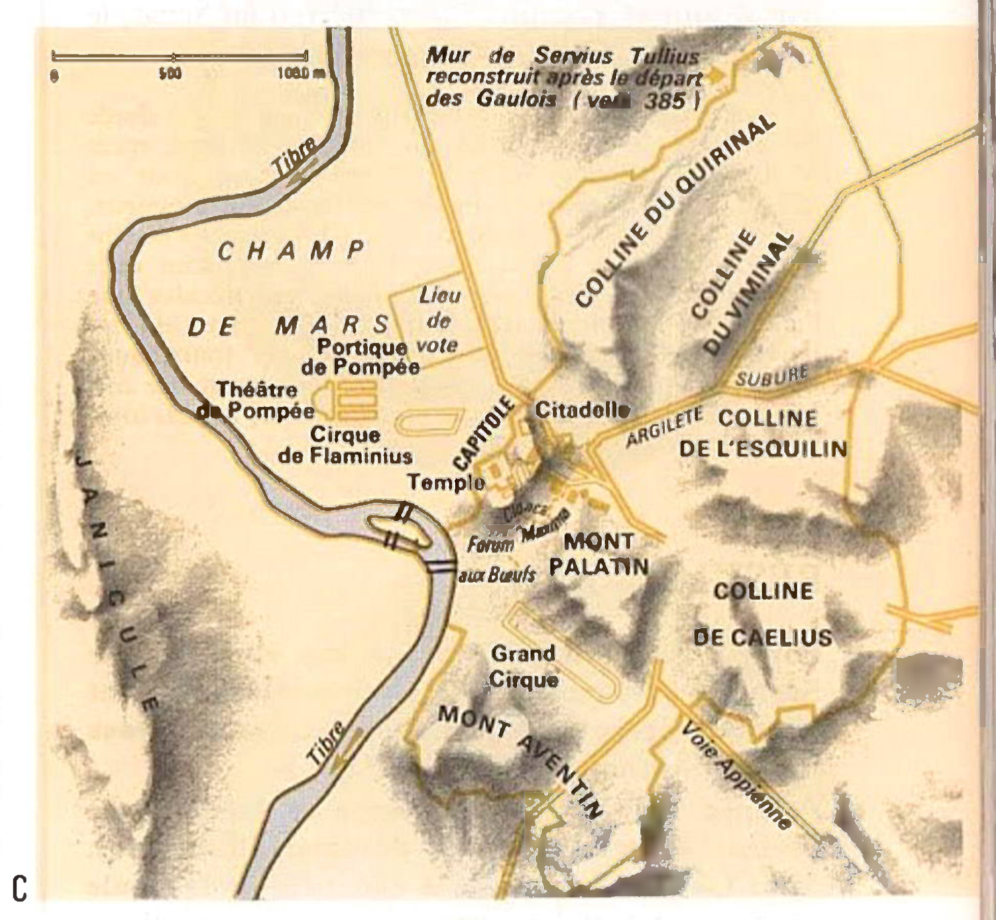
1 Platon est un grand écrivain grec du IVe siècle av. J-C. Certains de ses ouvrages s'appellent « dialogues » parce qu'on y voit plusieurs personnes discuter entre elles. L'un de ces dialogues, appelé « Phédon » (du nom de l'un des interlocuteurs), affirme que l'âme est immortelle. C'est celui-là que lisait Caton.



A



B



C

A / **Caton d'Utique** (Bronze trouvé au Maroc, à Volubilis). Caton d'Utique (ainsi appelé du nom de la ville de Tunisie où il se suicida), était un arrière-petit-fils de Caton le Censeur. Homme austère, il allait nu-pieds au Forum, portait des vêtements sombres et, dans ses distributions de vivres au peuple, il ne donnait que des raves et des oignons. En revanche, il prêtait de l'argent à des taux usuraires.

C / **Rome à la fin de la République.** Dans la plaine du Champ de Mars (aujourd'hui le centre de la ville de Rome), on ne trouvait guère que des monuments publics : des temples, un cirque élevé par Flaminius (celui qui, plus tard, fut vaincu par Hannibal à la bataille de Trasimène en 217), un théâtre et un portique construits par Pompée. Dans l'une des salles qui donnaient sur le portique siégeait parfois le Sénat : c'est là que César fut assassiné. Au Champ de Mars se tenaient les Comices centuriates et se faisaient les recensements pour la levée des légions. Le Palatin était encore peu habité, cependant Cicéron y avait une maison. L'Aventin était peuplé surtout de petites gens. Sur le Forum aux bœufs venaient de s'élever deux petits temples : l'un était rond ; l'autre, rectangulaire, était dédié au dieu marin Portunus (voir photo ci-contre en haut). César commença l'édification d'une basilique sur le Forum.

L'ASSASSINAT DE CÉSAR

César projetait un autre changement, si hardi que personne jusque-là, sauf peut-être Sylla, n'avait osé l'envisager à Rome: *il songeait à remplacer la République par la monarchie absolue*. C'est pourquoi, à l'exemple des rois de l'Orient, il se fit accorder des honneurs réservés aux dieux : on lui éleva des statues, des autels, des temples; à la suite de la réforme du calendrier[1], on donna son nom au mois de sa naissance, *juillet*.
Convaincus que, pour sauver la République, il fallait tuer César, quelques républicains, dirigés par *Brutus* et *Cassius*, l'assassinèrent au Sénat, le jour des *ides de Mars* (15 mars 44).

1. Avant César, l'année comptait 12 mois d'une durée totale de 355 jours. Tous les deux ans, on ajoutait, après le mois de février, un mois supplémentaire dont on laissait aux Pontifes le soin de déterminer la longueur. Au cours du premier siècle av. J.-C., les calculs s'étaient faits dans le plus grand désordre, et le calendrier était entièrement déréglé. César commença par décider que l'année 46 compterait 445 jours; puis, à partir du 1er janvier 45, l'année eut une durée de 365 jours, augmentée d'un jour (appelé *bissextile*) tous les quatre ans. Les *calendes* étaient le premier jour du mois; les *ides* tombaient le 13 ou le 15.

RÉSUMÉ

- **Pompée se rend célèbre par ses victoires sur Sertorius, Spartacus, les pirates, Mithridate et le roi de Syrie (77-63). A Rome, Cicéron écrase la conspiration de Catilina (63).**
- **Pompée s'entend avec Crassus et César pour former un triumvirat et dominer l'État (60). Mais César trouve dans la conquête de la Gaule (58-50) tout ce qui est nécessaire à son ambition : la gloire militaire, l'argent, une armée dévouée.**
- **César rompt avec Pompée, le bat à Pharsale (48), puis triomphe du reste des Pompéiens en Asie Mineure, en Afrique, en Espagne (47-45).**
- **Dictateur à vie comme Sylla, César se montre clément et commence des réformes excellentes. Mais, soupçonné de vouloir se faire roi, il est assassiné par quelques chefs républicains (44).**

L'assassinat de César

« Au moment où César entre au Sénat, raconte Plutarque, le Sénat, s'incline et se lève pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns entourent par derrière le siège de César, les autres vont au-devant de lui, comme pour joindre leurs instances à celles de Tullius Cimber, qui demande le rappel de son frère exilé. César, en s'asseyant, repousse leurs prières, et, comme ils le pressent plus vivement, il s'emporte contre chacun d'eux. Alors Tullius lui prend la toge des deux mains et la lui ramène au bas du cou ; c'était le signal de l'attaque. Casca, le premier, le frappe de son épée le long du cou ; mais la blessure n'est ni mortelle, ni profonde. César se retourne, saisit l'épée et l'arrête. Tous deux s'écrient en même temps, la victime en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu ? » et le meurtrier en grec à son frère : « Frère, au secours! » Cependant les conjurés tirent chacun leur épée, font cercle et environnent César ; partout où se tournent ses regards, il ne trouve que fers qui le frappent aux yeux et au visage... Quelques-uns racontent que César n'a pas plus tôt aperçu Brutus[1] l'épée nue, qu'il s'enveloppe la tête de son manteau et s'abandonne aux coups... ; plusieurs des conjurés se blessèrent les uns les autres en frappant tant de coups sur un seul corps. »
(Plutarque, Vie de César.)

1 Brutus, neveu et gendre de Caton d'Utique, avait été partisan de Pompée et l'un des plus ardents adversaires de César. Loin de lui en tenir rigueur, celui-ci l'avait comblé de bienfaits. Quand il le vit marcher vers lui, l'épée nue, César, dit-on, se serait écrié : « Toi aussi, mon fils ? ».

Exercice. Casca s'exprime en grec quand il appelle son frère au secours : quelle remarque faites-vous à ce sujet ? Qu'appelle-t-on le bilinguisme ? Rappelez depuis quand le grec était devenu familier aux Romains cultivés.



A



B



C



A/ **La déesse Vénus.** La gens Julia, à laquelle appartenait César, se donnait Vénus comme ancêtre. Rien d'étonnant donc, si cette monnaie de César porte l'image de la déesse, dont le front est couronné d'un diadème.

B/ **César.** Les fatigues de la guerre et de la politique avaient vieilli prématurément César. Les historiens anciens nous le disent maigre, chauve et les yeux parfois presque hagards. La couronne de lauriers sert en partie à cacher la calvitie.

C/ **Monnaie de Brutus.** Sur l'avers, ci-contre en haut, tête de Brutus. Sur le revers, ci-contre en bas, une date (Ides de Mars) et, entre deux épées, un bonnet comme en portaient les esclaves affranchis. Il est facile d'expliquer la présence des épées; mais à qui s'applique le bonnet d'affranchi ? Est-ce à Brutus ? (Ces trois médailles se trouvent à la Bibl. Nat.)

11 Octave Auguste le premier empereur

L'assassinat de César ne sauve pas la République.
- *Une troisième guerre civile oppose Antoine et Octave.*
- *Octave l'emporte, obtient des pouvoirs exceptionnels et reçoit le nom d'Auguste.*
- *Auguste transforme profondément le gouvernement et fonde ce qu'on appelle le régime impérial.*

I LA RIVALITÉ D'ANTOINE ET D'OCTAVE

1 ANTOINE ET OCTAVE D'ABORD UNIS

A l'annonce de l'assassinat de César, le peuple resta indifférent. Deux ambitieux en profitèrent pour se glisser au pouvoir : d'une part un général de César, *Antoine*, taillé en hercule; d'autre part le fils adoptif de César, *Octave*, jeune homme de dix-neuf ans, chétif, qui avait peur du tonnerre, mais habile et sans scrupules.
Les deux hommes s'unirent d'abord pour lutter contre les meurtriers de César. A l'exemple de Sylla, ils organisèrent d'horribles proscriptions : la plus illustre victime en fut Cicéron. Puis ils passèrent en Grèce et écrasèrent à *Philippes*, en Macédoine, l'armée républicaine commandée par Brutus et Cassius (42).
Alors ils se partagèrent le monde romain : Antoine eut l'Orient, Octave eut l'Italie et l'Occident.

2 OCTAVE CONTRE ANTOINE

Mais l'accord entre eux ne dura pas. Octave rétablit l'ordre et la paix dans son domaine. Antoine, au contraire, vivait en Égypte : au grand scandale des Romains, il avait épousé la reine *Cléopâtre*, et lui avait même fait don de la province de Syrie. Très habilement, Octave souleva l'opinion publique contre la reine d'Égypte qui, disait-on,

La mort de Cicéron

La première liste de proscrits était précédée de cette déclaration : « Eclairés par l'exemple de César, nous préviendrons nos ennemis avant qu'ils ne nous surprennent... Prêts à entreprendre une expédition contre les parricides, il nous a semblé et il vous paraîtra nécessaire que nous ne laissions point d'ennemis derrière nous... Que personne ne cache aucun de ceux dont les noms suivent : celui qui aidera à l'évasion d'un proscrit sera proscrit lui-même... Les noms des meurtriers et des dénonciateurs seront tenus secrets. »

Cicéron avait prononcé contre Antoine des discours d'une rare violence, connus sous le nom de Philippiques. C'est pourquoi Antoine le fit assassiner. Les meurtriers arrivèrent au moment où Cicéron s'embarquait, pour fuir en Grèce. « Cicéron, raconte Plutarque, ordonne à ses domestiques de déposer la litière, porte la main gauche à son menton, geste qui lui était habituel, et regarde fixement les meurtriers. Ses cheveux en désordre et souillés, son visage altéré par les inquiétudes inspiraient tant de pitié que les soldats se couvrirent les yeux pendant qu'Herennius l'égorgeait. Il avait lui-même tendu la tête hors de la litière. Herennius, d'après l'ordre d'Antoine, lui coupa la tête, et il lui coupa aussi les mains avec lesquelles il avait écrit les Philippiques... Quand on apporta à Rome ces pauvres membres tronqués, Antoine était en train de présider une élection de magistrats. Il s'écria bien haut que maintenant ses ordres de proscription étaient exécutés, et il fit placer la tête et les mains sur la tribune aux harangues, au lieu qu'on nomme les Rostres. »
(Plutarque, Vie de Cicéron.)

Exercices. 1 Expliquez la première phrase. Quel sens a ici le verbe : prévenir ? 2 Dans la deuxième phrase, expliquez le sens du mot : parricides. 3 En vous rappelant la lutte de l'orateur grec Démosthène contre Philippe de Macédoine, pouvez-vous deviner pourquoi on a appelé Philippiques les discours de Cicéron contre Antoine ?

voulait détruire le Capitole et faire d'Alexandrie la capitale du monde gréco-romain. Il réussit ainsi à se faire conférer par le Sénat des pouvoirs extraordinaires pour mener la guerre contre l'Égypte (32). *En fait la lutte pour la domination suprême s'engageait entre Octave et Antoine.*
Une bataille navale se livra dans le sud de la mer Adriatique devant le promontoire grec d'*Actium* (31). La flotte égyptienne fut vaincue. Antoine, puis Cléopâtre se suicidèrent peu après à Alexandrie, et Octave annexa l'Égypte (30).
Quand il revint à Rome, en 29, il reçut un accueil triomphal. On se réjouissait de la fin des guerres civiles : *c'était aussi la fin de la République.*



Cléopâtre (69-30 av. J-C). Reine d'Égypte et la dernière souveraine de la dynastie des Lagides. Pour ne pas être faite prisonnière par Octave, elle se suicida, en se faisant, dit-on, piquer par un serpent qu'on lui avait apporté dans un panier de figues. (Bibl. Nat.)

II OCTAVE AUGUSTE. SES POUVOIRS

1 HABILETÉ D'OCTAVE

A la tête de son armée victorieuse, Octave était tout-puissant. Mais l'échec de Sylla et l'assassinat de César lui montraient le danger qu'il y avait à se proclamer roi ou dictateur. Octave s'appliqua donc à *maintenir les apparences républicaines* et à faire oublier qu'il était le maître. Il affecta toujours la plus grande simplicité et ne voulut être appelé que *prince*, mot qui désignait le plus important des sénateurs.
Il fit semblant de vouloir renoncer à ses pouvoirs : le Sénat le supplia de conserver au moins les plus importants, et, pour l'en remercier, il lui conféra le titre d'*Auguste*, jusque-là réservé aux dieux et aux temples. La personne d'Octave avait désormais un caractère sacré et c'est par le titre d'Auguste qu'il est désormais connu.





Octave vainqueur de l'Égypte. L'inscription latine sur le revers (en bas) peut se traduire : Conquête de l'Égypte. Quel est l'animal choisi comme emblème de l'Égypte ? Sur l'avers, autour de la tête d'Octave, on lit : César consul pour la sixième fois. Pourquoi César ?

2 SITUATION D'AUGUSTE DANS L'ÉTAT

Aucune magistrature nouvelle ne fut créée pour Auguste, mais le Sénat lui conféra pour toute la durée de sa vie des pouvoirs qui, légalement, au-

raient dû être exercés par plusieurs magistrats différents, et pour un an seulement.

1° Quoique restant à Rome, Auguste eut seul le *pouvoir militaire*. Il se fit en effet attribuer le gouvernement des provinces frontières où se trouvaient cantonnées les armées. A l'exemple de César, il porta, comme un prénom et pour toute sa vie, le titre d'*imperator* (d'où est venue notre mot «empereur»). C'est pourquoi il s'entoura d'une garde de soldats qu'on appelait les *prétoriens*[1] : ces cohortes prétoriennes étaient commandées par un *Préfet du prétoire*.

2° Quoique patricien, Auguste reçut les pouvoirs d'un *tribun :* donc le droit de proposer des lois et d'arrêter, par son veto, celles qui lui déplaisaient.

3° Même dans les années où il ne géra pas le consulat, Auguste posséda les droits de *consul;* il put donc administrer Rome et l'Italie et présider aux élections. Les édits qu'il publia eurent force de loi dans toute l'étendue de l'Empire.

4° Enfin Auguste fut *Grand Pontife*, c'est-à-dire chef de la religion romaine.

Comices, magistratures, Sénat subsistèrent; mais ces anciennes institutions ne fonctionnaient que s'il plaisait à Auguste de les laisser fonctionner. Il témoigna beaucoup de respect au Sénat : il ne lui en avait pas moins enlevé la direction de l'armée et de la diplomatie, et l'administration de la moitié des provinces.

A côté des magistrats traditionnels apparurent des fonctionnaires nouveaux, qui ne dépendaient que d'Auguste : ses *légats* qui, en son nom, gouvernaient les provinces ou commandaient les légions : le *Préfet du Prétoire*, puis trois autres Préfets : le *Préfet de la Ville*, le *Préfet de l'annone* et le *Préfet des vigiles*, respectivement chargés à Rome de la police, du ravitaillement et du service des incendies.

1. Tout général en chef en campagne avait une cohorte prétorienne qui lui servait de garde d'honneur.

La bataille d'Actium

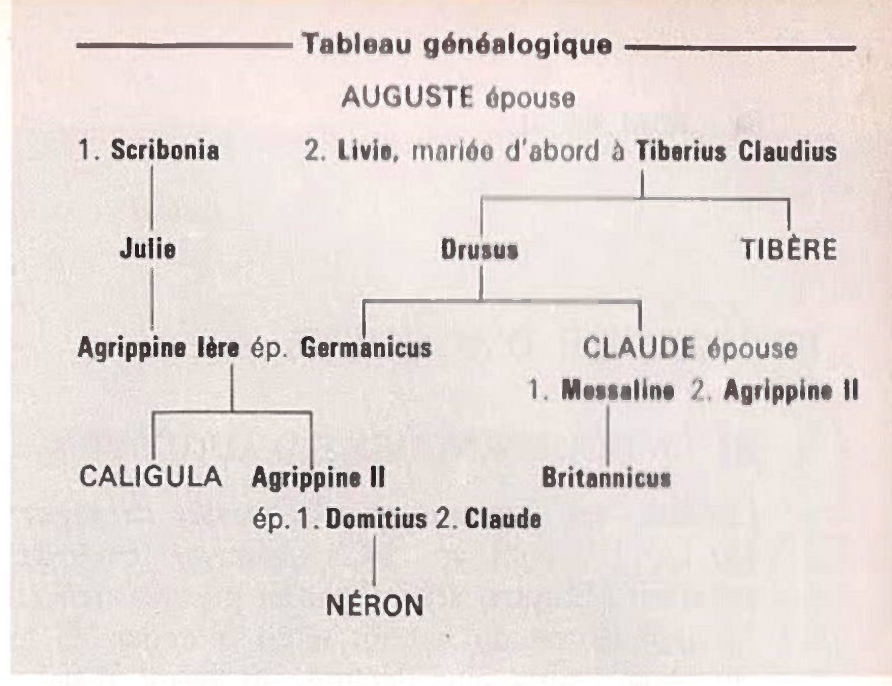
Dans le poème de l'Énéide, Virgile montre le dieu Vulcain fabriquant pour Énée un bouclier de bronze magnifiquement ciselé, où il a représenté par avance la victoire d'Actium : « Au centre, on distinguait dans le combat d'Actium deux flottes en bronze... Ici, César Auguste entraîne vers la lutte les peuples d'Italie, le Sénat et le peuple, les Pénates et les grands dieux... Là, Antoine, appuyé sur la force barbare aux armes bigarrées, vainqueur de la mer Rouge, des peuples du Levant, traîne avec lui l'Égypte, les forces de l'Orient, les Bactres reculés ; l'impie! il est suivi d'une épouse égyptienne. Au milieu de ses troupes la reine les anime du sistre[1] national, sans voir les deux serpents qui se dressent derrière[2]. Les faces monstrueuses des dieux sacrés du Nil, l'aboyeur Anubis[3], luttent contre Vénus, Neptune et Minerve. Contemplant la mêlée, Apollon, du haut du promontoire d'Actium, tendait son arc. En proie à l'épouvante, tous, Égyptiens, Indiens, Arabes, tous ils prenaient la fuite. » (Livre VI.)

1 Instrument de musique égyptien. 2 On disait que Cléopâtre s'était suicidée en se faisant piquer au bras par deux serpents. 3 Dieu égyptien représenté avec une tête de chien.

Exercices. **1** Pourquoi Virgile dit-il : deux flottes en bronze ? Les vaisseaux qui luttèrent à Actium n'étaient pourtant pas en bronze. **2** Expliquez les noms que Virgile donne à Octave : César Auguste. Le nom d'Auguste peut-il être appliqué à Octave au moment de la bataille d'Actium ? **3** Alors qu'Octave ne s'appuie que sur l'Italie, Antoine s'entoure de forces diverses. Étudiez les épithètes qu'emploie Virgile pour les désigner. Que signifie : les Bactres reculés (les Bactres habitaient la Perse orientale). **4** Expliquez le mot « impie ». **5** Pourquoi Virgile cite-t-il Vénus ? pourquoi Neptune ? Montrez l'opposition entre Minerve et « les faces monstrueuses ». **6** Rentré à Rome, Octave fit construire sur le Palatin un temple en l'honneur d'Apollon; ce texte vous permet-il de deviner pourquoi ?



A





B

A / Livie. Mariée d'abord à Tiberius Claudius Nero, dont elle eut deux fils, Tibère et Drusus, Livie épousa ensuite Octave, dont elle n'eut pas d'enfants. Elle fit tout pour que son fils Tibère succédât à Auguste, espérant peut-être pouvoir le dominer. En fait, il la tint complètement à l'écart des affaires. Elle mourut en 29 ap. J-C.

B / Auguste. La cuirasse est ornée de nombreux bas-reliefs à la gloire de l'empereur. A la base du cou, le dieu du Ciel soulève son voile et Apollon s'élance sur son char, précédé par l'Aurore. Tout en bas de la cuirasse, la déesse Terre tient en main une corne d'abondance. A ses côtés, deux divinités qu'Auguste regardait comme ses protectrices : Apollon sur un griffon (animal mythologique au corps de lion avec les ailes et le bec d'un aigle) et Diane sur un cerf. Au centre de la cuirasse, le roi des Parthes remet au jeune Tibère, beau-fils d'Auguste, une aigle de légion enlevée en 53 aux Romains, lors de leur désastre en Mésopotamie (voir p. 50). A droite et à gauche de ce motif central qui célèbre les victoires d'Auguste en Orient, deux statues des vaincues d'Occident : l'Espagne et la Gaule. (Rome, Musée du Vatican.)

III L'ŒUVRE D'AUGUSTE

1 LE GOUVERNEMENT D'AUGUSTE

Pendant ses quarante-quatre années de règne (30 av. J-C à 14 ap. J-C), Auguste tenta de raffermir l'Empire, affaibli par les guerres civiles. Le monde romain connut enfin le repos. Il y eut alors comme une détente, un grand apaisement. *La prospérité économique s'accrut.* L'agriculture, le commerce et l'industrie se développèrent. Auguste fit construire des routes et élever des phares.
Auguste tenta de faire revivre les vertus traditionnelles, qui avaient fait jadis la force de la république romaine : la piété envers les dieux, le patriotisme, la forte organisation de la famille. Il répara partout les temples qui tombaient en ruine et remit en honneur les vieilles cérémonies religieuses. Il accorda des privilèges aux citoyens mariés, surtout s'ils avaient des enfants, tandis que les célibataires se voyaient interdire l'accès à certaines fonctions.
Les résultats obtenus furent médiocres. Beaucoup de Romains continuèrent à ne pas se marier, ou à divorcer pour des motifs futiles; les familles nombreuses devinrent plus rares, surtout chez les riches. Les anciens dieux romains ou gréco-romains continuèrent d'être délaissés au profit des dieux de l'Orient. C'est sous le règne d'Auguste que *Jésus* naquit en Palestine.

2 LES TRAVAUX PUBLICS. LA LITTÉRATURE

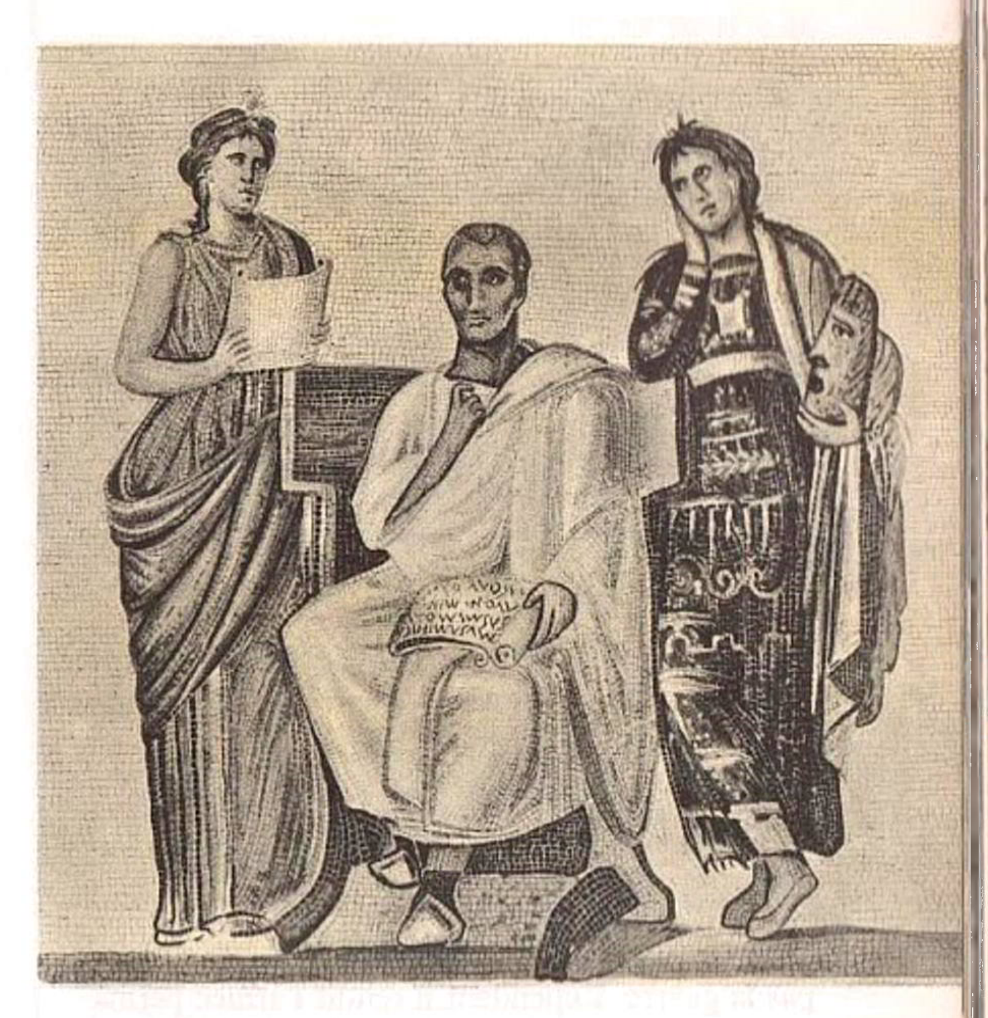
Auguste voulut accomplir de grands travaux publics à Rome. Alors s'élevèrent au Champ-de-Mars les premiers *thermes* (c'est-à-dire des bains publics), le temple du *Panthéon,* des portiques, deux théâtres, enfin un *Autel de la Paix,* à l'intérieur d'une enceinte décorée de bas-reliefs. Auguste acheva le *nouveau forum* commencé par César et il en fit construire un

Simplicité d'Auguste

Suétone raconte que la maison d'Auguste, sur le Palatin, « n'était ni spacieuse, ni élégante ; dans les chambres, on ne voyait ni marbre, ni mosaïque précieuse. On peut juger de son économie dans l'ameublement et le mobilier, par les lits et les tables qui nous restent de lui et qui sont à peine dignes, pour la plupart, d'un particulier aisé. Il ne mettait guère que des vêtements faits chez lui par sa sœur, sa femme, sa fille et ses petites-filles... Il mangeait peu et sa nourriture était presque commune. Il aimait surtout le pain de ménage, les petits poissons, le fromage de lait de vache pressé avec la main et les figues fraîches... »

« Un jour qu'il assistait à des jeux, un acteur ayant prononcé les mots : « O maître équitable et bon », et tous les spectateurs ayant battu des mains avec transport comme s'il s'agissait d'Auguste, il fit aussitôt cesser ces adulations inconvenantes et le lendemain, il les blâma dans un édit très sévère... Lorsqu'il était consul, il allait presque toujours à pied. Les jours de réception générale, il admettait auprès de lui même le bas peuple et accueillait les demandes qu'on lui présentait avec tant d'affabilité, qu'il gronda, en plaisantant, un homme « pour lui avoir présenté un placet avec hésitation, comme on donnerait une pièce de monnaie à un éléphant ». Les jours d'assemblée, il attendait, pour saluer les sénateurs, qu'ils fussent dans la Curie et assis. A son départ, les sénateurs restaient assis. »

Exercices. 1 Notez ce que Suétone dit des vêtements d'Auguste : pourquoi le fait-il remarquer ? **2** Parmi les mots prononcés par l'acteur, quel est celui qui a paru à Auguste une adulation inconvenante ? A l'égard de qui ce mot était-il d'ordinaire employé ? **3** Qu'appelle-t-on : placet ? Expliquez la plaisanterie d'Auguste



Virgile entre deux muses. Cette mosaïque a été trouvée dans la province d'Afrique (Tunisie actuelle). Au centre, Virgile, assis dans une attitude méditative, semble attendre l'inspiration. Sur les genoux, il tient un livre où l'on peut lire les premiers vers de l'Énéide. A gauche, Clio, la Muse de l'histoire ; à droite, Melpomène, la Muse de la tragédie, un masque à la main.



Quelques membres de la famille d'Auguste. Ce bas-relief orne l'une des faces du mur qui entourait l'Autel de la Paix Auguste, inauguré en 9 av. J-C (voir p. 69 un bas-relief de l'autre face du mur). De gauche à droite, on distingue deux prêtres, appelés flamines, un victimaire qui porte la hache dont il frappera le taureau, Agrippa, gendre d'Auguste, son fils qui le tient par sa toge, l'impératrice Livie, puis Tibère. (Florence. Musée des Offices.)

autre qui porta son nom. Il multiplia les fontaines publiques, fit réparer les quatre *aqueducs* existants et en fit élever deux autres.

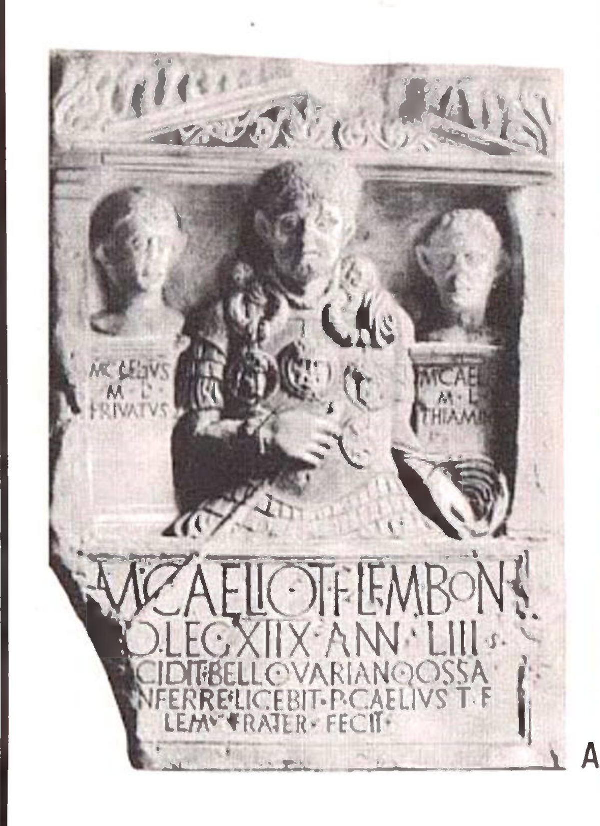
Aidé de son ami *Mécène,* Auguste protégea aussi les écrivains et leur demanda de glorifier les vertus d'autrefois. L'historien *Tite-Live* raconta avec un enthousiasme patriotique l'histoire de Rome depuis ses origines; les poètes *Horace* et *Virgile* célébrèrent les vieilles traditions romaines. Dans son poème des *Géorgiques,* Virgile décrivit les travaux des champs; dans un autre poème, l'*Énéide,* il raconta l'établissement en Italie du Troyen *Énée,* ancêtre, disait-on, de la famille de César et d'Auguste.

3 LES GUERRES SOUS AUGUSTE

Auguste n'avait rien d'un soldat et il n'aimait pas la guerre. Cependant il rendit l'armée permanente et il agrandit considérablement l'Empire. En Orient, il annexa la *Judée* et certaines régions d'Asie mineure. En Occident, il acheva la conquête de l'*Espagne* et celle des *Alpes occidentales* (entre l'Italie et la province de Narbonnaise). Enfin, ses deux beaux-fils, *Tibère* et *Drusus,* portèrent la frontière de l'Empire *jusqu'au Danube et, au-delà du Rhin, jusqu'à l'Elbe.* Mais cette dernière conquête amena un désastre. En l'an 9 ap. J-C, le légat romain *Varus* fut trahi par un jeune Germain qu'il croyait son ami, *Arminius* : ses trois légions furent cernées et massacrées. Auguste en fut bouleversé. On dit qu'il répétait en pleurant : « Varus, rends-moi mes légions. » Quand Tibère fut devenu empereur, il ramena la frontière sur le Rhin.

4 LE CULTE IMPÉRIAL

Le rétablissement de l'ordre et de la paix à l'intérieur avait rendu Auguste très populaire. La reconnaissance des populations envers lui prit une forme religieuse. Dans les provinces, les habitants rendaient déjà un culte à « la déesse Rome »;



A / Pierre tombale d'un sous-officier de l'armée de Varus. On peut traduire ainsi l'inscription : « A M. Caelius, de la tribu Lemonia, natif de Bologne, fils de Titus, sergent à la 18e légion, âgé de 53 ans. Il tomba dans la campagne de Varus. On pourra inhumer ses ossements [si on les retrouve]. Son frère, P. Caelius, fils de Titus, de la tribu Lemonia, a fait élever ce cénotaphe. » Par derrière, les portraits de deux affranchis de M. Caelius. (Musée de Mayence.)

B / Camée : le triomphe de Tibère sur les Germains. Un camée est une pierre dure, de plusieurs teintes, sur laquelle on grave en relief une figure ou une scène. Auguste, le sceptre en main, est couronné par l'Univers; à sa droite, la déesse Rome. A côté d'elle, le jeune Germanicus, fils de Drusus. A gauche, Tibère descend de son char après avoir célébré son triomphe sur les Germains. Sur le registre inférieur : captifs et captives autour d'un trophée que dressent des soldats. (Musée de Vienne, Autriche).

C / Les conquêtes d'Auguste (12 ap. J-C.)

B



Possessions de Rome en 30 avant Jésus-Christ
Conquêtes d'Auguste
BRETAGNE
Elbe
GERMANIE
Cologne
OCÉAN
ATLANTIQUE
Rhin
GAULE
RHÉTIE
NORIQUE
Vienne
PANNONIE
DACIE
Lyon
ALPES
MER NOIRE
Danube
MÉSIE
ILLYRIE
MER ADRIATIQUE
Marseille
ITALIE
ARMÉNIE
ESPAGNE
Corse
THRACE
Byzance
Ostie
Rome
Philippes
GALATIE
Tigre
Sardaigne
MER TYRRHÉNIENNE
Actium
Pharsale
R^me DES PARTHES
MER
SYRIE
Euphrate
Sicile
Carthage
Crète
Chypre
MAURÉTANIE
NUMIDIE
MÉDITERRANÉE
AFRIQUE
Jérusalem
JUDÉE
Alexandrie
ARABIE
CYRÉNAÏQUE
ÉGYPTE
Nil
0 km
500
1000 km

C

désormais ils lui associèrent Auguste et ils offrirent des sacrifices « *à Rome et à Auguste* ».
A Rome même, Auguste n'osa pas se laisser adorer de cette manière, mais il permit au peuple d'associer son « génie » aux dieux Lares qu'on vénérait dans chaque quartier : les Romains invoquèrent désormais « *les Lares et le génie d'Auguste* ». Enfin, quand Auguste mourut, en 14 ap. J-C, le Sénat lui accorda l'*apothéose*, c'est-à-dire le plaça au rang des dieux.
Par suite de deuils successifs, il ne restait à Auguste que son beau-fils, *Tibère*, fils de sa seconde femme *Livie*. Aussi partagea-t-il avec lui ses deux pouvoirs les plus importants : le pouvoir militaire et le pouvoir tribunicien. C'était le désigner clairement comme son successeur.
Peu d'hommes ont joué dans l'histoire un rôle aussi important qu'Auguste. Il a mis fin aux guerres civiles, rendu la paix et la prospérité à tous les peuples du bassin de la Méditerranée, agrandi considérablement le territoire romain, enfin jeté les bases d'un nouveau régime politique : le régime impérial.

RÉSUMÉ

- **Après la mort de César, deux ambitieux, Antoine et Octave, convoitent le pouvoir. Mais Octave remporte sur Antoine et Cléopâtre la victoire d'Actium (31 av. J-C) et reste seul maître.**
- **Octave laisse habilement subsister les Comices, le Sénat, les magistratures. Mais il accepte le titre d'Auguste et le prénom d'Imperator et il concentre tous les pouvoirs entre ses mains.**
- **Auguste fait régner l'ordre et la justice. Il favorise l'agriculture et le commerce, tente de remettre en honneur les vertus d'autrefois, élève de nombreux monuments et protège les écrivains : Virgile, Horace, Tite-Live.**
- **Auguste agrandit l'Empire, auquel il donne pour frontières en Europe l'Elbe et le Danube. La reconnaissance des Romains s'exprime par la création du culte impérial.**

Deux jugements sur Auguste

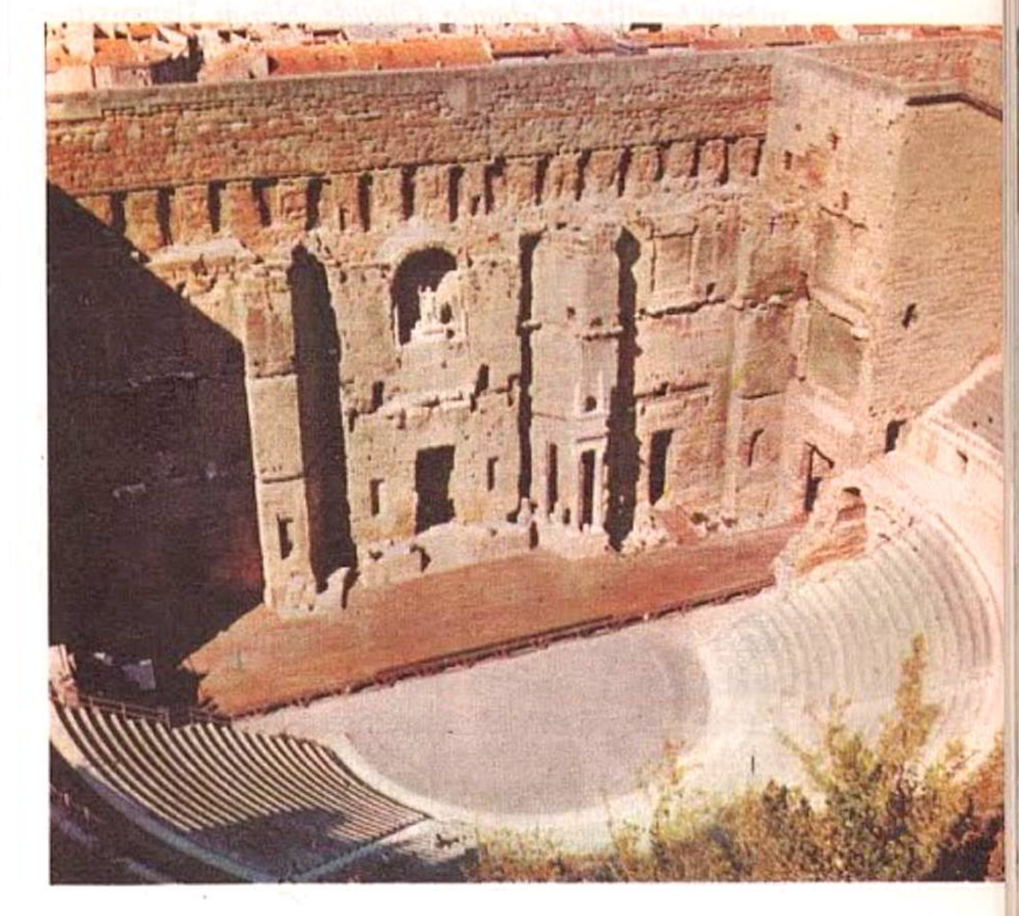
Auguste mourut à 76 ans, en 14 après Jésus-Christ : il y avait 57 ans qu'il était entré dans la vie publique, 45 ans qu'il était le maître de Rome.

Après la mort d'Auguste, ses partisans, dit l'historien latin Tacite (55 env. - 120 ap. J-C), résumaient ainsi son œuvre : « La piété filiale et les malheurs de la République livrée à l'anarchie l'avaient seuls entraîné dans les guerres civiles. Il avait, pour venger son père, accordé beaucoup à Antoine... Quand celui-ci se fut perdu par ses folles amours, il ne restait de remède aux divisions de la patrie que le gouvernement d'un seul.
Toutefois, le pacificateur de l'État s'était contenté du titre de prince et ne s'était fait ni roi ni dictateur.
Il avait donné pour barrières à l'Empire, l'Océan ou des fleuves lointains, réuni par un lien commun les légions, les flottes, les provinces, respecté les droits des citoyens, ménagé les alliés, embelli Rome elle-même d'une magnificence inconnue. Quelques rigueurs en petit nombre n'avaient fait qu'assurer le repos général... »

« On disait, d'un autre côté, que sa piété filiale et les malheurs de l'État n'avaient été qu'un prétexte.
La passion du pouvoir l'avait poussé à recruter des vétérans à force de largesses ; simple particulier, et à peine adolescent, il s'était procuré une armée... ; il avait, malgré le Sénat, extorqué le consulat... Varus avait connu un désastre... En fait d'honneurs, il n'avait rien laissé aux dieux, lui qui voulait être adoré comme eux dans les temples par des images et avoir, comme eux, des prêtres... »
(Tacite, Annales, liv. I.)[1]

1 En deux ouvrages, intitulés l'un **Annales**, l'autre **Histoires**, l'écrivain latin Tacite (55-120 ap. J-C) a raconté l'histoire romaine de 14 à 96 ap. J.-C.

Le Pont du Gard. Le Théâtre d'Orange. Deux monuments élevés dans la Gaule Narbonnaise sous le gouvernement d'Auguste, peu avant le début de l'ère chrétienne. Quand le théâtre d'Orange (à droite), fut construit, il y avait un demi-siècle à peine que Pompée avait édifié à Rome le premier théâtre en pierre. Vous distinguez clairement les gradins (7.000 places), l'orchestre semi-circulaire, enfin la scène, limitée à droite et à gauche par deux tours carrées que réunit le mur de scène tres élevé.
Le Pont du Gard (ci-dessus) est en réalité un aqueduc à trois étages, dont l'étage supérieur amenait à la ville de Nîmes l'eau de deux sources voisines.



Exercice. Reprenez mot par mot ce passage de Tacite et rappelez les faits auxquels cet historien fait allusion.

12 Les deux premiers siècles de l'Empire

Les deux siècles qui suivent la mort d'Auguste sont les plus brillants de l'Empire.

- *Les quatre premiers successeurs d'Auguste constituent la dynastie julio-claudienne.*
- *Vespasien et ses fils forment la dynastie flavienne.*
- *Les Antonins comptent parmi les meilleurs souverains que le monde ait connus.*

I LA DYNASTIE JULIO-CLAUDIENNE

1 TIBÈRE ET CALIGULA

La dignité d'empereur n'était pas héréditaire; mais selon le désir d'Auguste, son beau-fils *Tibère* fut nommé empereur par le Sénat. Après Tibère régnèrent encore trois autres empereurs de la même famille : *Caligula, Claude, Néron.* Ils constituent la dynastie julio-claudienne[1].

Tibère (14-37) s'était montré excellent général sous Auguste. Très consciencieux, il avait une haute idée de sa tâche d'empereur et rappelait aux gouverneurs de province qu'« un bon berger tond ses brebis et ne les écorche pas ». Mais il était souvent aigri, soupçonneux et rancunier. Il essaya sincèrement de gouverner d'accord avec les sénateurs, mais il se heurta à leur hostilité sournoise : dès lors, il vit partout des traîtres et encouragea les délateurs. La haute société de Rome vécut sous un régime de terreur et les arrêts de mort se multiplièrent.

Caligula (37-41) fut au début un prince excellent, mais, à la suite d'une grave maladie, il devint à moitié fou. Il se livra dès lors aux pires extravagances jusqu'à ce qu'un prétorien l'assassinât (41).

1. Ce nom s'explique parce qu'Auguste était le fils adoptif de Caius *Julius* César et que ses quatre premiers successeurs descendaient du premier mari de Livie (seconde femme d'Auguste) : Tiberius *Claudius* Nero.



Tibère

La terreur sous Tibère

« Tout délateur, raconte l'historien latin Suétone (Vie de Tibère), était cru sur parole ; toute accusation entraînait la mort ; quelques mots, les plus simples, étaient déclarés criminels... Des accusés cités à comparaître pour se défendre, sachant bien qu'ils seraient condamnés et voulant se dérober aux tortures..., se frappèrent chez eux ou burent du poison en pleine Curie. Mais on banda leurs blessures et l'on traîna en prison ces mourants... Tous ceux que l'on exécuta furent jetés aux Gémonies [escalier conduisant du Capitole au Forum et sur lequel on exposait les corps des suppliciés]. On en compta vingt en un seul jour, et parmi eux des femmes et des enfants. »

Les folies de Caligula

« Il avalait, après les avoir fait fondre dans le vinaigre, les perles les plus précieuses. Dans la construction de ses résidences de la ville et de la campagne, il ne recherchait rien tant que ce qui paraissait impraticable..., le tout avec une vitesse incroyable, car la lenteur des travaux était un crime

CLAUDE

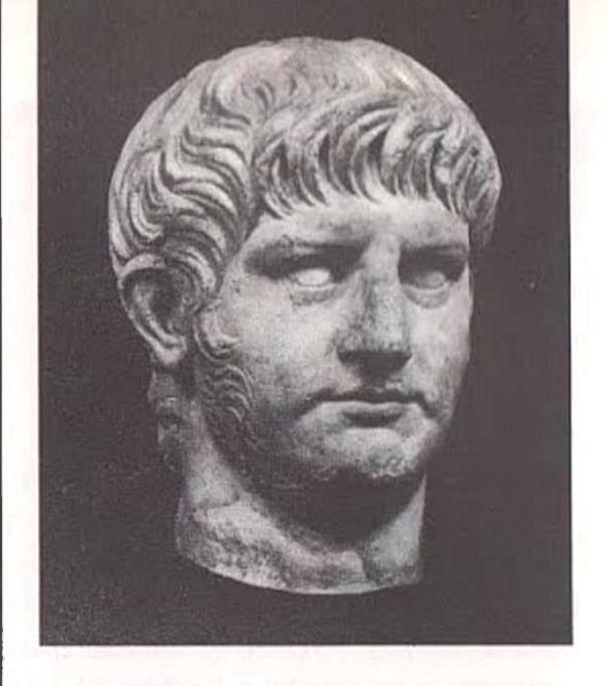
Claude (41-54) était plein de bonnes intentions. Il s'entoura d'affranchis bien au courant des affaires et les plaça à la tête de bureaux qui jouaient le rôle de nos ministères. Il accorda le droit de cité à de nombreux provinciaux, agrandit le port d'Ostie, construisit des aqueducs.
Mais Claude était souvent ridicule dans ses manières et facile à duper : il se laissa dominer par sa seconde femme, l'ambitieuse et orgueilleuse *Agrippine*. D'un premier mariage, Agrippine avait un fils, Néron. Pour assurer le trône à ce dernier, elle empoisonna Claude et fit reconnaître Néron par les prétoriens et par le Sénat.

NÉRON

Néron (54-68) laissa d'abord le pouvoir à sa mère et à un bon ministre, l'écrivain *Sénèque*. Mais très vite, il donna libre cours à ses mauvais instincts. Il fit empoisonner le fils de Claude, *Britannicus*, en qui il redoutait un rival; il fit égorger sa mère, Agrippine, qu'il trouvait gênante; enfin il ordonna à Sénèque de se suicider.

Néron se croyait grand poète et grand musicien; il se produisait en public comme acteur, ou comme cocher dans les courses de chars. Quiconque refusait de l'admirer recevait son arrêt de mort. Un énorme *incendie* éclata à Rome en 64 : le bruit courut que Néron l'avait allumé, pour jouir de ce terrifiant spectacle. Pour apaiser la foule, Néron rejeta l'accusation sur les *chrétiens* de Rome et les livra aux plus cruels supplices. Il profita de l'incendie pour se faire construire un palais somptueux, la *Maison dorée*.

A la fin, des révoltes éclatèrent en Gaule, puis en Espagne et même à Rome où les prétoriens se soulevèrent. Abandonné de tous, Néron se fit tuer par un esclave en soupirant : « Quel artiste le monde va perdre. »



Néron. (Rome, Musée des Thermes.)

capital... Il donna à son cheval une écurie de marbre, un râtelier d'ivoire, des colliers de pierreries, des domestiques pour traiter splendidement ceux qui étaient invités au nom de l'animal. On raconte aussi qu'il voulait le faire consul. » (Suétone, Vie de Caligula.)

La fin de Néron

« Néron, dit encore l'historien Suétone, s'était enfui de Rome, suivi de quatre affranchis. Il pleurait et ne cessait de répéter : « Quel artiste le monde va perdre! » Quand il sut que le Sénat l'avait déclaré ennemi public et le faisait rechercher pour le punir selon la coutume des ancêtres, il demanda quel était ce genre de supplice ; et quand il sut qu'on dépouillait le criminel, qu'on lui laissait le cou entre les dents d'une fourche et qu'on le battait de verges jusqu'à la mort, alors, plein d'effroi, il saisit deux poignards qu'il avait emportés avec lui, en essaya la pointe, mais les rentra de nouveau. Déjà approchaient les cavaliers qui avaient reçu l'ordre de l'amener vivant. Aussitôt qu'il s'en aperçut, il dit en tremblant : « Le bruit des rapides coursiers retentit à mes oreilles » [c'est un vers du poète grec Homère] et il s'enfonça le fer dans la gorge avec l'aide de son secrétaire. »

II LES FLAVIENS

1 VESPASIEN

La mort de Néron fut suivie de luttes sanglantes; la garde prétorienne et les armées de province voulaient en effet chacune faire arriver au trône son chef. Trois empereurs se succédèrent en un an. Finalement l'armée d'Orient imposa comme empereur son général : *Vespasien*[1] (69).

Originaire de l'Italie centrale, fils d'un percepteur d'impôts, le nouvel empereur avait le caractère d'un bon bourgeois de petite ville. Simple, économe, d'ailleurs autoritaire, il fit entrer au Sénat un grand nombre d'Italiens et de provinciaux : ainsi se constitua *une nouvelle noblesse d'origine provinciale ;* honnête et laborieuse, elle allait donner à l'Empire ses meilleurs souverains et administrateurs.

2 TITUS ET DOMITIEN

Le fils aîné de Vespasien, *Titus*, ne régna que deux ans (79-81). Par sa bonté il mérita d'être appelé *les délices du genre humain*. Sous son règne, une terrible éruption du Vésuve ensevelit en 79 les villes de *Pompéi* et d'*Herculanum*.

Le frère de Titus, *Domitien* (81-96), fut un despote : il exigeait qu'on l'appelât « Maître » et même « Dieu ». Finalement il périt assassiné.

III LES ANTONINS

1 DES EMPEREURS MODÈLES

Les empereurs du IIe siècle de notre ère comptent parmi les meilleurs souverains qui aient jamais gouverné un grand empire : ce furent *Trajan* (98-117), *Hadrien* (117-138), *Antonin* (138-161) et *Marc Aurèle* (161-180). Ils appartenaient à des familles italiennes établies dans

1. Vespasien s'appelait Titus Flavius Vespasianus : de là le nom de *Flaviens* donné à Vespasien et à ses deux fils.

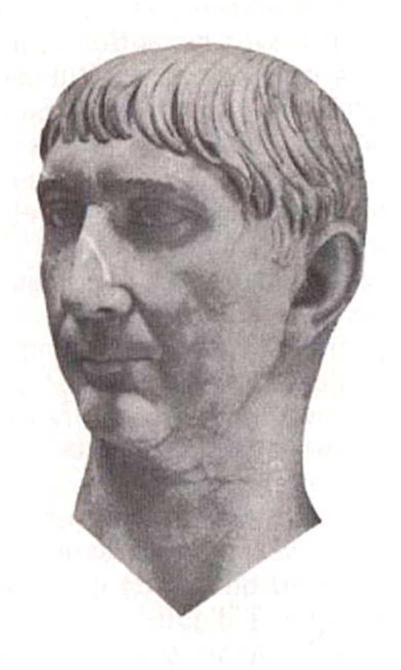


A

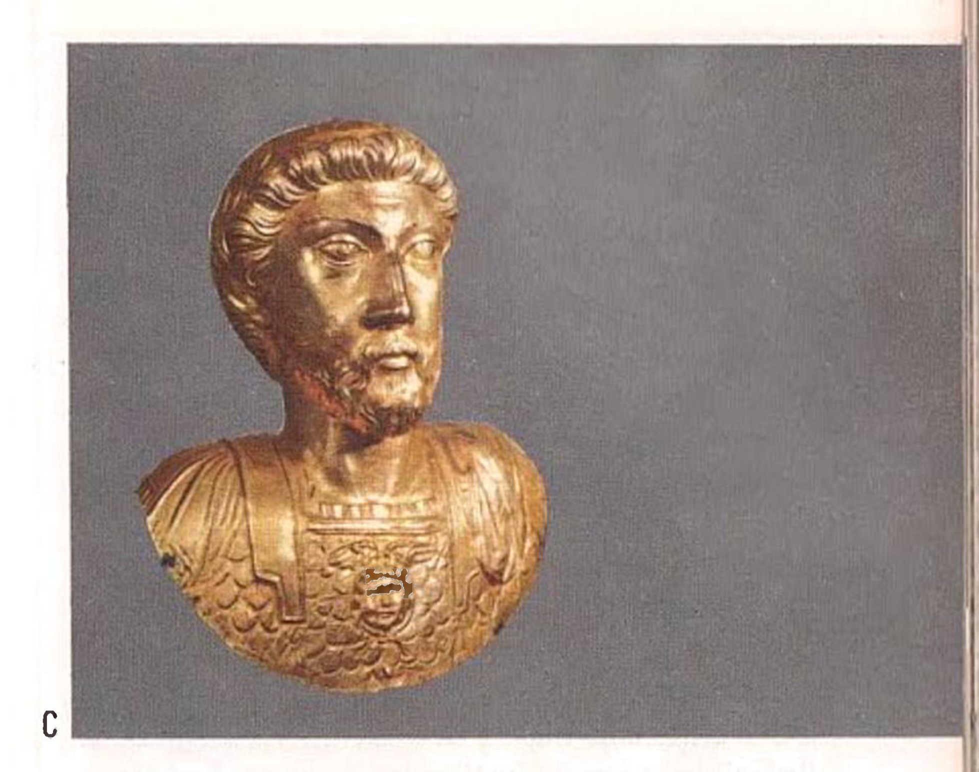
Les deux frères

Titus mérita d'être appelé : « Les délices du genre humain ». « S'étant une fois souvenu à souper qu'il n'avait accordé aucune grâce pendant le cours de la journée, il prononça cette parole mémorable et si justement vantée : « Mes amis, j'ai perdu ma journée... » Il ne fut ni l'auteur ni le complice de la mort de personne, quoiqu'il eût parfois l'occasion de se venger, mais il jurait qu'il périrait plutôt que de faire périr qui que ce fût. Quand le bruit de sa mort se fut répandu, tous les citoyens le pleurèrent comme s'ils avaient perdu un parent. »

Tout différent était son frère Domitien : « Sa cruauté, dit Suétone, était non seulement extrême, mais encore raffinée et imprévue. La veille du jour où il fit mettre en croix son trésorier, il l'appela dans sa chambre, le fit asseoir sur un lit à ses côtés, le renvoya plein de joie et de sécurité et lui donna même quelques plats de sa table. Jamais il ne condamna sans parler d'abord de clémence : de sorte qu'il n'y avait pas de plus sûr indice d'un sinistre dénouement que de le voir débuter par la douceur. » (D'après Suétone.)



B



C



E



D

A / **Vespasien.** (Fragment d'une statue trouvée à Bône, en Algérie.)

B / **Trajan.** Après la mort de l'excellent prince que fut Trajan, le Sénat souhaitait à chaque nouvel empereur d'être « plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan. » (Musée du Vatican.)

C / **Marc-Aurèle.** Une tête de Méduse orne la cuirasse à écailles. Haut de 0,33 m, ce buste est en or. (Lausanne, Musée d'archéologie.)

D / **Monnaie d'Antonin le Pieux.** (Bibl. Nat.)

E / **La colonne Trajane.** En 40 spirales, les bas-reliefs racontent la conquête de la Dacie (voir gravures des pages 108, 109 et 112). Le tout était peint et certaines des armes étaient en métal. La base de la colonne renfermait les urnes contenant les cendres de Trajan et de sa femme.

les régions les plus romanisées de l'Empire, l'Espagne et la Gaule. Les trois premiers n'ayant pas de fils adoptèrent qui leur paraissait le plus digne : cette famille artificielle forma une dynastie qu'on appela *les Antonins*. Marc Aurèle, lui, eut un fils, *Commode*, qui lui succéda (180-192) : c'était une véritable brute.

Les Antonins *fortifièrent le gouvernement impérial*. Le *Conseil du Prince*, organisé par Hadrien, aidait l'empereur à gouverner, pendant que les « bureaux », établis par Claude, et maintenant confiés non plus à des affranchis mais à des chevaliers, dirigeaient l'administration, la justice, les finances. Les fonctionnaires impériaux, de plus en plus nombreux, ne laissaient plus guère de pouvoir aux magistrats. *Le régime évoluait, lentement mais sûrement, vers la monarchie absolue.*

BONNES RÉFORMES DES ANTONINS

Les Antonins prirent à cœur d'*améliorer la justice*, de la rendre plus équitable et plus humaine. Trajan prescrivit de rejeter toute dénonciation anonyme et de ne pas condamner un inculpé sans un ensemble de preuves convaincantes : « Mieux vaut, disait-il, laisser échapper un coupable que de punir un innocent. » Antonin posa en principe que l'accusé ne doit pas être considéré à l'avance comme un coupable et il restreignit l'emploi de la prison préventive et de la torture. La loi commença de *protéger les faibles :* les esclaves, les orphelins, les veuves.

Des œuvres de charité furent créées. Trajan fonda l'*institution alimentaire* qui avait pour double but de favoriser l'agriculture et de venir en aide aux familles nombreuses : l'empereur prêtait de l'argent à des cultivateurs, moyennant un intérêt modique, qui servait à l'entretien d'un certain nombre d'enfants pauvres. Quand Antonin voulut perpétuer le souvenir de sa femme qui venait de mourir, il fit une fondation charitable en faveur de petites filles pauvres. Marc Aurèle imita son exemple.

Le gouvernement de Trajan

En prenant le pouvoir, Trajan avait dit : « Je serai avec les autres comme je voudrais que l'empereur fût avec moi, si j'étais simple citoyen. » Son contemporain, l'écrivain Pline le Jeune, s'étonnait des égards que Trajan montrait aux magistrats et aux sénateurs : « Vous avez été présent aux Comices où l'on vous a élu Consul, lui disait-il. Vous avez patiemment supporté les longues formalités des Comices. La cérémonie terminée, nous vous vîmes, à notre grande surprise, approcher du tribunal où le consul était assis, pour prêter entre ses mains un serment que vos prédécesseurs n'avaient connu que parce qu'ils le faisaient prêter à d'autres. Je me demande quelquefois si j'ai bien vu ; si j'ai bien entendu. Quoi, l'empereur, quoi César Auguste, il est debout et le consul est assis ; le consul sur son siège dicte au prince le serment et le prince le répète ! A la tribune même, vous vous êtes engagé par un serment semblable à obéir aux lois, aux lois qui n'ont jamais été faites pour le prince. »

On a conservé la correspondance de Trajan avec Pline, alors gouverneur de la province de Bithynie en Asie Mineure. Un jour Pline écrit à Trajan : « En examinant les dépenses, très grandes, des habitants de Byzance [cette ville était, quoique située en Europe, rattachée à la Bithynie], j'ai constaté qu'ils t'envoyaient tous les ans un député pour te rendre leurs hommages et t'en porter le décret et qu'ils lui donnaient à cet effet 12 000 sesterces... J'ai retenu le député et je t'envoie le décret. Une autre charge de cette ville c'est la somme qu'elle paie tous les ans pour frais de route à celui qui va de sa part saluer le gouverneur de Mésie. J'ai cru qu'il fallait supprimer cette dépense. » Réponse de Trajan : « Tu as eu raison d'épargner aux Byzantins les 12 000 sesterces qu'ils donnent au député. ...Le gouverneur de Mésie voudra bien aussi les excuser, s'ils lui font la cour à moindres frais. »

Le Colisée. Commencé sous le règne de Vespasien, le Colisée est le plus grand amphithéâtre que les Romains aient construit. Le dernier étage a été surajouté au IIIe siècle. Il y avait 76 entrées pour les spectateurs. On voit bien la situation du Colisée par rapport au Forum romain. On voit une partie de ce dernier en haut et à gauche de la photo. Le chemin qui en débouche a passé sous l'arc de Titus. A droite, les restes de la basilique de Constantin bâtie au début du IVe siècle après J.-C. ; puis, à droite d'un bouquet d'arbres, le temple d'Antonin et de Faustine Au-delà, par-delà l'emplacement de la basilique Æmilia, la Curie (percée d'une fenêtre sur un des côtés); enfin l'arc de triomphe de Septime Sévère, au pied de la forteresse du Capitole. On se reportera à la gravure et au plan de la p. 113 et à la vue intérieure du Colisée, p. 121.



Les libéralités de Trajan. Ce bas-relief est l'un de ceux qui décorent l'arc de triomphe élevé en 114 ap. J.-C. dans la ville de Bénévent, non loin de Naples. On voit Trajan faisant aux habitants de la cité et des cités voisines (représentées par les femmes qu'on voit à l'arrière-plan) des distributions de vivres et d'argent. La présence des enfants rappelle l'institution alimentaire et la protection accordée par l'empereur aux orphelins.

3 ORGANISATION DE L'ARMÉE

Depuis Auguste, l'armée était *permanente*. Au IIe siècle, elle comptait environ 360 000 hommes — ce qui était peu pour défendre les frontières d'un empire aussi immense.
L'armée se recrutait par *engagements volontaires :* le service était de vingt ans dans les légions et de vingt-cinq ans dans les corps auxiliaires. Les soldats furent désormais *des provinciaux, levés sur place* dans les provinces qu'ils devaient défendre : c'est ainsi que l'armée du Rhin fut composée de Gaulois et de Germains.
Même quand ils n'étaient pas en campagne, les soldats étaient constamment tenus en haleine par des exercices et des travaux de fortifications (fossés à creuser, remparts à élever) tout le long des frontières. On les employait aussi à construire des routes et même des villes. Les soldats provinciaux recevaient le droit de cité soit au moment de leur incorporation s'ils servaient dans la légion, soit quand ils quittaient le service s'ils appartenaient aux corps auxiliaires.

4 EXTENSION DE L'EMPIRE

De la mort d'Auguste à celle de Commode (14-192), l'Empire s'agrandit. Les principales conquêtes furent celles de la *Bretagne* (Angleterre actuelle et sud de l'Écosse), de la *Dacie* (la Roumanie actuelle), de la *Thrace*, enfin de la *Maurétanie* (Algérie occidentale et Maroc).
Cependant, à la fin du IIe siècle, l'Empire était, sur deux points, réduit à la défensive : sur la frontière de l'Euphrate et sur celle du Danube. En Orient, Trajan avait conquis la Mésopotamie, mais Hadrien avait dû l'abandonner et le *danger parthe* était toujours aussi redoutable. D'autre part, dans le territoire de l'Autriche actuelle, les incursions des Germains devenaient de plus en plus dangereuses : c'est à Vienne, où il essayait de les contenir, que Marc Aurèle mourut en 180.

Quelques pensées de Marc Aurèle

Marc Aurèle a rédigé en grec un livre : « Pensées pour moi-même », où se trouvent quelques-unes des plus belles maximes qu'on ait jamais écrites. « Le matin quand tu as peine à te lever, aie cette idée présente à l'esprit : je me lève pour agir comme un homme. Ai-je été créé pour me tenir au chaud, couché sous mes couvertures ? — Mais c'est plus agréable. — Es-tu donc né pour t'accorder ce qui est agréable ? N'est-ce pas, en somme, pour agir ou pour faire effort ? Ne vois-tu pas les plantes, les oiseaux, les fourmis, les araignées, les abeilles, faire chacun le travail qu'ils ont à faire ? Et après cela, toi, tu ne veux pas faire ton travail d'homme ? »

« C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'ont offensé. L'hostilité des hommes entre eux est contre nature. Aime le genre humain. »

« Prends garde de césariser. Conserve-toi simple, bon, intègre, grave, naturel, ami de la justice, pieux, bienveillant, tendre, plein de fermeté dans l'accomplissement du devoir. Lutte pour rester tel que la philosophie veut te faire.

Vénère les dieux, viens en aide aux hommes. La vie est courte, le seul fruit de notre existence sur la terre, c'est de maintenir notre âme dans une disposition sainte, de faire des actions utiles à la société. »

Exercices. 1 Expliquez, au début du troisième alinéa, le mot césariser: 2 Que veut dire, dans la première phrase du second alinéa, l'expression: le propre de l'homme ? Cette première phrase et l'avant-dernière de tout le texte ne vous rappellent-elles pas deux phrases célèbres de Jésus-Christ ? 3 En remarquant combien souvent Marc Aurèle emploie les mots agir, faire effort, faire ton travail d'homme, accomplissement du devoir, lutte, dites quel est l'un des traits prédominants de son caractère. 4 Y a-t-il lieu de s'étonner que Marc Aurèle ait écrit son livre en grec ?





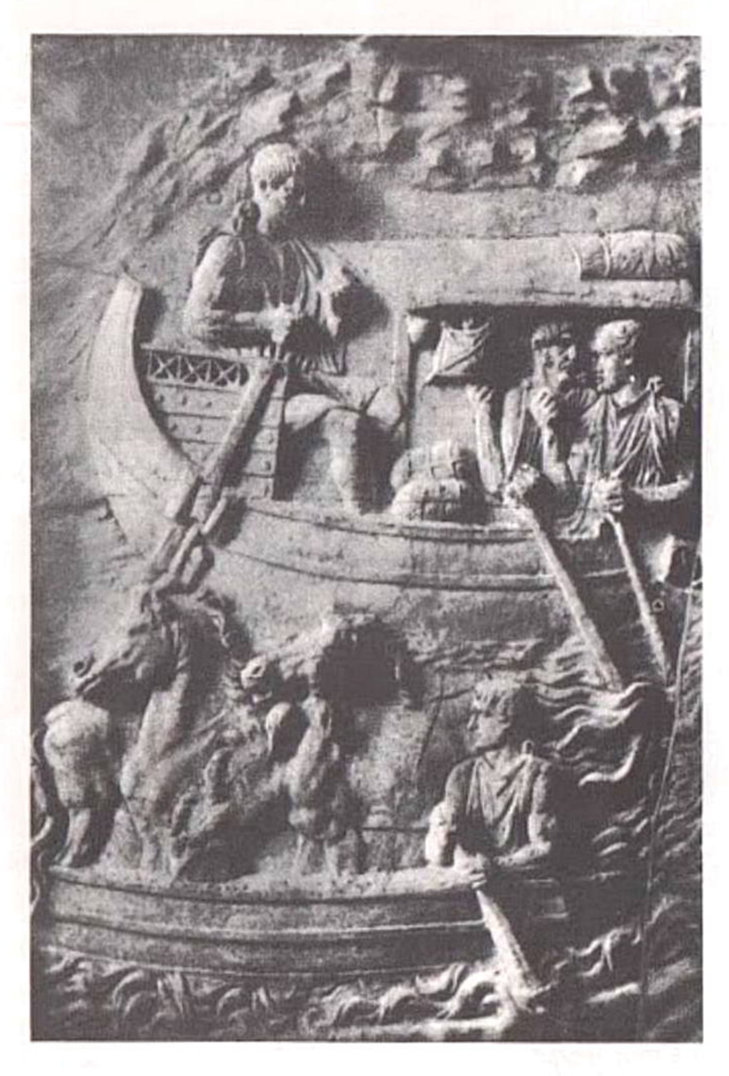
Le mur d'Hadrien. Construit entre la mer d'Irlande et la mer du Nord, ce mur devait empêcher les tribus d'Écosse d'envahir l'Angleterre. Haut de 5 mètres et long de 118 kilomètres, il fut inauguré par Hadrien en 122 ap. J.-C. Vingt-cinq ans plus tard, Antonin le Pieux en construisit un autre, un peu plus au Nord.

L'Empire à la fin du IIe siècle ap. J.-C.



A

B



Un ordre du jour à l'armée

Dans l'ancien camp de la légion d'Afrique établi en Numidie (dans l'Algérie actuelle), on a retrouvé, gravé sur une pierre, l'ordre du jour qu'Hadrien avait, au cours d'une inspection, adressé aux troupes. En voici un fragment : « Ayant reçu l'ordre d'élever un mur solide, vous n'avez pas mis plus de temps à le construire que s'il avait été fait avec des carrés de gazon qui sont légers, commodes à transporter, et qui, étant tous de forme semblable, peuvent aisément s'adapter ensemble, tandis que les pierres qu'il vous fallait manier étaient lourdes, énormes, Vous avez creusé un fossé dans une terre dure, résistante, et, à force de travail, vous avez rendu la terre égale et unie. Puis, quand vos chefs eurent approuvé votre ouvrage, revenus au camp en toute hâte, vous avez pris rapidement votre repas, et, vous précipitant sur vos armes, vous avez couru avec de grands cris à la poursuite de cavaliers qu'on avait fait sortir et les avez ramenés avec vous. Je félicite mon légat, votre général, de vous avoir enseigné ces manœuvres, qui sont une image des combats, et de vous y avoir exercés de manière à vous rendre dignes de mes éloges. » (129 ap. J-C)
(D'après G. Boissier, L'Opposition sous les Césars.)

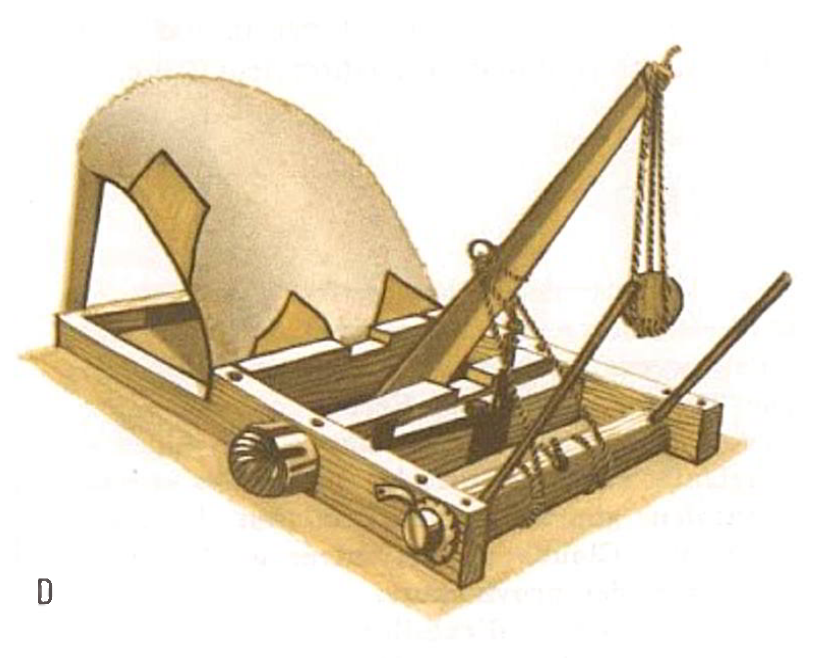


C

Bas-reliefs de la Colonne Trajane :

A, B / **Le passage du Danube.** Les porte-étendards en tête, l'armée romaine sort d'une forteresse située sur la rive droite du Danube et passe le fleuve sur un pont de bateaux. A gauche, le dieu du Danube émerge à demi des eaux et contemple cet extraordinaire spectacle. Au-dessous, le passage des chevaux.

C / **A l'assaut d'un village dace.** Les soldats exécutent la manœuvre de la « tortue ». Ils se serrent les uns contre les autres ; ceux qui sont à droite et à gauche se protègent le flanc avec leur bouclier ; les autres placent le leur au-dessus de leur tête.



D

D / **Onagre.** Les deux machines de guerre les plus utilisées par les Romains étaient la catapulte et l'onagre. La première était fondée sur le principe de l'arc : la corde tendue non par la main mais par un mécanisme décochait une flèche qui était dirigée par la rainure dans laquelle elle était engagée. L'onagre (reconstitution ci-contre) lançait, à une distance de 30 mètres, des boulets de pierre d'après le principe de la fronde à main.

5 LES DEUX GUERRES DE JUDÉE

La Judée avait été annexée à l'Empire par Auguste. Mais les Judéens, d'humeur indépendante et très susceptibles au point de vue religieux, supportaient mal le despotisme des gouverneurs romains. Ils se soulevèrent sous le règne de Néron en 66 ap. J-C. Il fallut, aux généraux Vespasien et Titus, quatre années de guerre pour venir à bout du soulèvement (70 ap. J-C). Jérusalem fut détruite.

Soixante ans plus tard, Hadrien rebâtit Jérusalem et y éleva un temple à Jupiter. Indignés de ce qu'ils considéraient comme un sacrilège, les Judéens se soulevèrent de nouveau et ils ne furent vaincus qu'après quatre ans d'une résistance désespérée (132-135). Jérusalem perdit son nom; il fut interdit aux Judéens d'y pénétrer et le mot même de Judée disparut. Mais les nombreuses communautés que les Judéens avaient fondées depuis plusieurs siècles sur les bords de la Méditerranée ne furent pas inquiétées et elles purent continuer à célébrer leur culte.

RÉSUMÉ

- **Sous les premiers successeurs d'Auguste, la noblesse sénatoriale fait souvent de l'opposition à l'empereur. Aussi est-elle maintes fois frappée par Tibère, Caligula et Néron.**
- **Arrivé au pouvoir en 69, après une année de sanglantes rivalités entre les différentes armées, Vespasien gouverne bien. Suivant l'exemple donné par Claude, il fait entrer au Sénat des Italiens et des provinciaux.**
- **Les Antonins sont d'excellents empereurs. Trajan, Hadrien, Antonin et Marc Aurèle fortifient le gouvernement impérial, améliorent la justice, protègent les faibles.**
- **L'armée, permanente depuis Auguste, conquiert de nouveaux territoires. Les Romains triomphent des deux révoltes des Judéens. Mais, sur l'Euphrate et le Danube, ils résistent difficilement aux attaques des Parthes et des Germains.**



A

A / **La Judée captive.** A gauche d'un palmier qui évoque l'Orient, le centurion romain surveille la Judée captive, qui pleure sa liberté perdue au lendemain de la révolte de 66-70 ap. J-C.

B / **Un manuscrit de la mer Morte.** Au premier siècle av. J.-C., un petit groupe de Judéens, appelé les Esséniens, vivait retiré dans un monastère sur les bords de la rive occidentale de la mer Morte. Quand les armées de Vespasien et de Titus progressèrent en Palestine, les Esséniens prirent peur et cachèrent dans des grottes voisines leurs livres saints. Par le plus grand des hasards, on a retrouvé un certain nombre de ceux-ci, vers 1950. Ils constituent ce qu'on appelle les « manuscrits de la mer Morte ». Celui-ci se compose de 17 morceaux de cuir cousus bout à bout. Long de plus de 7 mètres, il donne le texte hébreu du prophète Isaïe. (Extrait de Dupont-Sommer, Les manuscrits de la mer Morte, Maisonneuve, éd.)

C / **Le chandelier à sept branches.** A l'intérieur de l'arc de triomphe de Titus à Rome (voir p. 113), deux bas-relief commémorent la victoire des Romains sur les Judéens en 70 ap. J-C. Sur celui-ci on voit le chandelier à sept branches, tout en or massif, placé dans le Temple de Jérusalem : Titus le rapporta comme trophée.

D / **Cavalier parthe.** Les Parthes du temps de Marc Aurèle étaient, comme les Perses du temps de Darius, d'admirables cavaliers et des archers redoutables. (Musée de Berlin-Ouest.)

B



C



D

13 La civilisation romaine en Italie

Le fossé se creuse entre les riches et les pauvres.
- *Les riches mènent une vie oisive dans le luxe.*
- *Le petit peuple de Rome ne demande que « du pain et des jeux ».*
- *La vie est plus laborieuse et plus saine dans les petites villes d'Italie.*

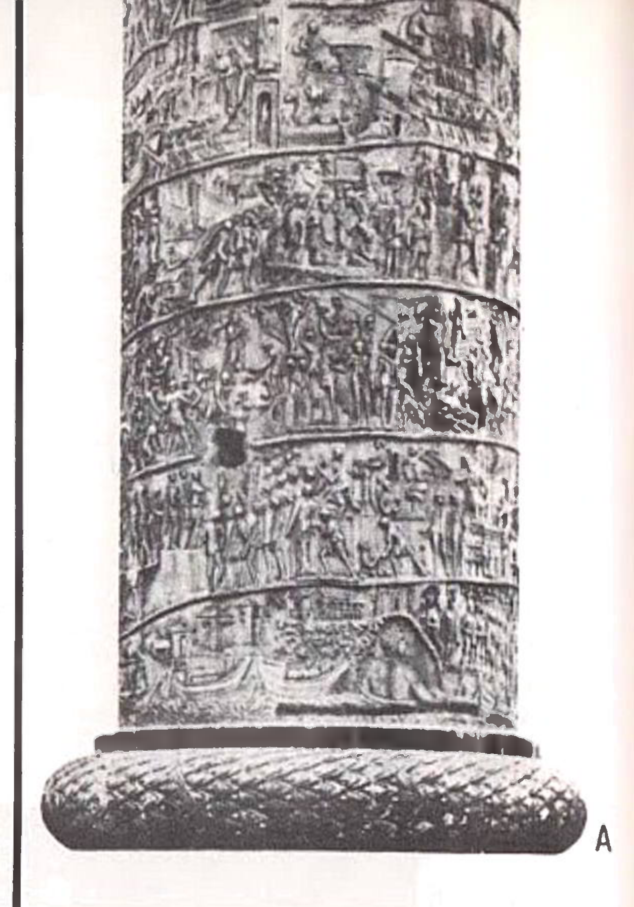
I LA CLASSE RICHE

1 MAGNIFICENCE DE ROME

L'étranger qui, à l'époque de Marc Aurèle, voyait Rome pour la première fois était frappé d'admiration. La ville comptait peut-être un million d'habitants et elle s'était fort embellie depuis Auguste. Certes, Rome présentait encore des aspects sordides : rues sans trottoirs, jamais nettoyées et souillées de tous les immondices; logements où les soins les plus élémentaires de l'hygiène étaient inconnus. Les épidémies étaient fréquentes et les incendies désastreux.

Cependant, des monuments magnifiques s'y étaient élevés. C'étaient, sur le Forum, des temples à la mémoire d'Auguste, de Vespasien, d'Antonin et de sa femme Faustine; c'étaient l'arc de triomphe de Titus, et l'amphithéâtre du Colisée; c'étaient enfin les palais des empereurs sur le Palatin. A côté du Forum, cinq autres forums avaient été construits par César, Auguste, Vespasien, Nerva (empereur de 96 à 98) et Trajan. Le plus magnifique était celui de Trajan, auprès duquel s'élevait un immense marché.

Parmi les autres monuments, il faut citer les *thermes*, vastes établissements de bains à peu près gratuits. On y trouvait des bains froids, des bains tièdes et enfin des étuves où l'on provoquait la transpiration. Il y avait dans le sous-sol d'im-


A

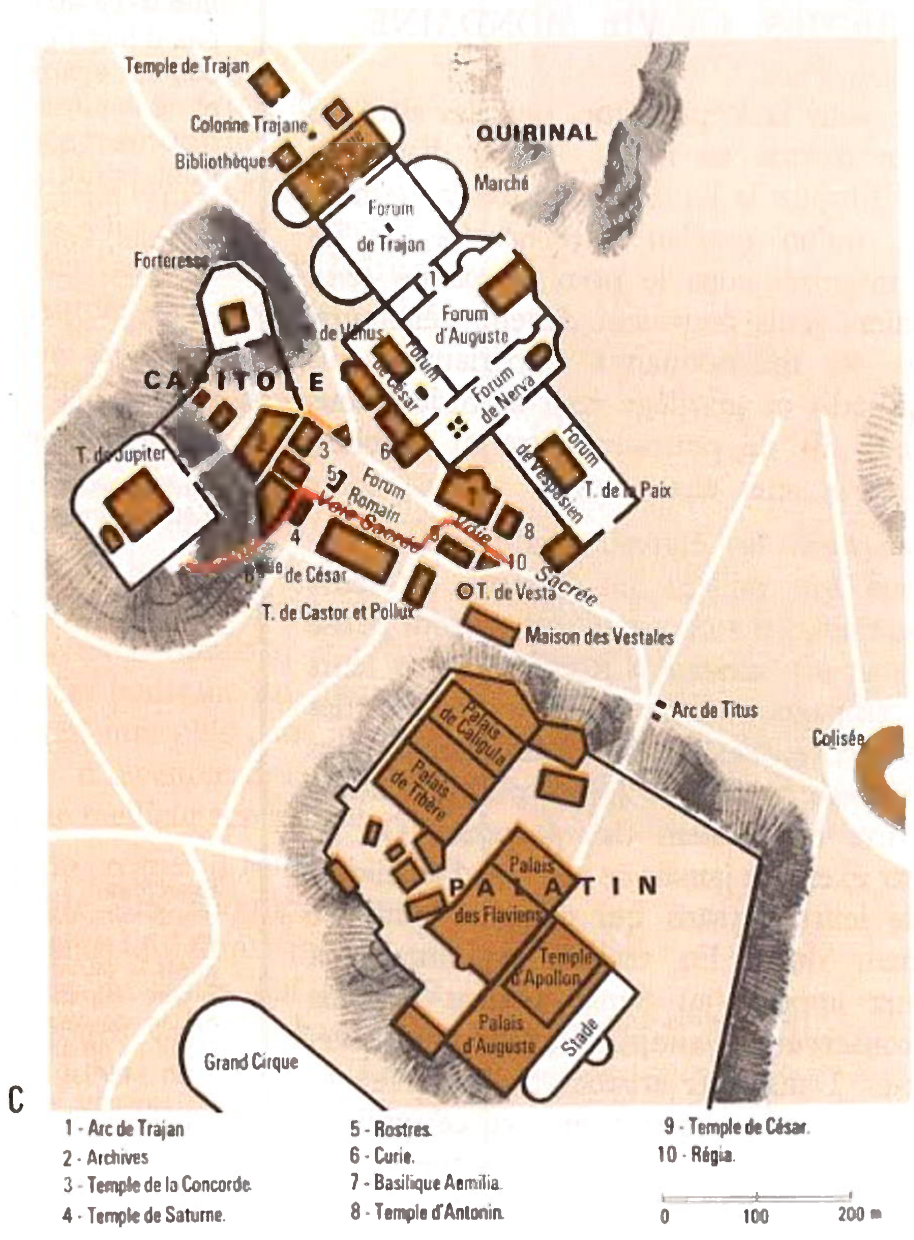
A / **Les premières spirales de la colonne Trajane.** Le motif de la première spirale en bas à droite est reproduit agrandi p. 109.

B / **Le Forum romain vu du Capitole.** On comparera cette vue à celle de la p. 21 où le Forum est vu dans l'autre sens. Au fond, les pentes boisées du Palatin. Au premier plan à droite, les colonnes du Temple de Saturne, puis le quadrilatère, arasé jusqu'au sol, de la basilique élevée par César. Au-delà, les trois colonnes du temple de Castor et Pollux. Juste en face, à gauche, le temple (précédé de colonnes) élévé à la mémoire d'Antonin le Pieux et de sa femme Faustine. Tout au fond, se détachant en blanc sur le vert des arbres, l'arc de triomphe de Titus; enfin à l'extrême gauche, dominant le tout de sa masse sombre, le Colisée.

C / **Plan du Forum romain, des forums impériaux et du Palatin** vers 200 ap. J.-C.



B



C

1 - Arc de Trajan
2 - Archives
3 - Temple de la Concorde
4 - Temple de Saturne
5 - Rostres
6 - Curie
7 - Basilique Aemilia
8 - Temple d'Antonin
9 - Temple de César
10 - Régia

0 100 200 m

menses fours où l'on brûlait du bois, et le chauffage se faisait par une circulation d'air chaud dans les murs, qui étaient creux. Plusieurs milliers de personnes pouvaient se baigner à la fois. On trouvait aussi dans les thermes un gymnase, des bibliothèques, des salons pour concerts et conférences. La décoration de statues, de mosaïques, de fresques, était somptueuse; quelques-unes des œuvres d'art les plus précieuses que nous ait laissées l'Antiquité gréco-romaine ont été retrouvées dans des thermes.

2 LES RICHES. LA VIE MONDAINE

Alors que, sous la République, tous les citoyens étaient, en théorie au moins, égaux devant la loi, sous l'Empire la loi distingua très nettement les riches, qu'on appelait *les honorables*, et les pauvres, méprisés sous le nom de *petites gens*. Les premiers seuls pouvaient devenir sénateurs, magistrats ou fonctionnaires impériaux; seuls (alors que jadis ce privilège était accordé à tous les citoyens) ils ne pouvaient être ni flagellés, ni crucifiés, ni jetés aux bêtes.

Si l'on en croit les écrivains satiriques (c'est-à-dire ceux qui raillent les défauts de leurs contemporains), les riches auraient surtout pensé à mener une *vie luxueuse* à Rome ou dans leurs villas de campagne, à faire venir de très loin des mets recherchés, des étoffes somptueuses, des bijoux de grand prix; — d'autant plus que beaucoup d'entre eux étaient des *parvenus*. On ne les voit par exemple jamais se soucier d'améliorer le sort de leurs paysans qui menaient une vie affreusement dure. En réalité, les nombreux provinciaux appelés au Sénat avaient le plus souvent conservé leur simplicité, leur honnêteté, leur sérieux. Dans cette aristocratie, nombreuses furent les âmes très nobles : on a vu ce qu'il en était des Antonins et de leurs fonctionnaires. *Le développement des œuvres charitables* prouve

Le parvenu

On appelle parvenus ceux qui s'élèvent brusquement au-dessus de la condition dans laquelle ils sont nés. Voici le portrait d'un parvenu qui a réussi à se glisser parmi les « honorables ». L'auteur de ce petit poème est Martial, un contemporain de Domitien. « Tu vois cet homme qui se prélasse au premier rang. Nous voyons, même d'ici, l'éclat de la bague de sardoine[1] qu'il porte à la main ; son manteau a bien des fois absorbé la teinture pourpre de Tyr et il faut que sa toge l'emporte en blancheur sur la neige vierge. Ses cheveux pommadés emplissent de leur parfum tout le théâtre de Marcellus et ses bras épilés ont un poli brillant. Sur sa chaussure à croissant[2] tu vois une languette qui ne date même pas d'hier ; un cuir souple, couleur écarlate, orne son pied et ne le blesse pas. De nombreuses mouches[3] constellent son front. Pourquoi ces mouches ? dis-tu. Enlève-les, tu liras[4]. » (Martial, Épigrammes, Livre II.)[5]

1 Sorte de pierre précieuse. 2 Les chaussures des sénateurs portaient un petit croissant d'argent. 3 Petit morceau d'étoffe noire collé sur le visage. 4 Le personnage a jadis été marqué au fer rouge, comme mauvais esclave. 5 Le poète latin Martial (env. 40-104 ap. J.-C.) a écrit un recueil d'épigrammes, souvent très mordantes.

Exercices. 1 Qu'est-ce qui caractérise d'ordinaire un parvenu ? Est-ce la modestie ? 2 Énumérez tous les détails par lesquels le parvenu étale sa récente richesse. 3 Que signifie pourpre de Tyr ? Quelle est la couleur de la pourpre ? 4 Que signifie : ne date même pas d'hier ? 5 Pourquoi Martial note-t-il : sans le blesser ? (le parvenu est un ancien esclave ; que portait-il aux pieds jadis et qui le blessait ?) 6 Pourquoi est-ce seulement au dernier vers que Martial nous fait savoir qu'il s'agit d'un ancien esclave ?

que tous les riches ne faisaient pas un mauvais usage de leur fortune. L'écrivain Pline le Jeune contribua à la fondation d'une école dans sa ville natale, il remit une dette à l'un de ses amis qui était dans la gêne et dota la fille d'un autre qui avait, disait-il, « plus de vertu que de fortune ».

La haute société avait plus de loisirs maintenant que les citoyens ne prenaient plus part aux affaires publiques. C'est pourquoi *la vie mondaine* se développa avec des visites, des réceptions, des *lectures publiques* : devant un auditoire élégant, un auteur lisait son dernier ouvrage.

ÉCRIVAINS, SAVANTS ET JURISCONSULTES

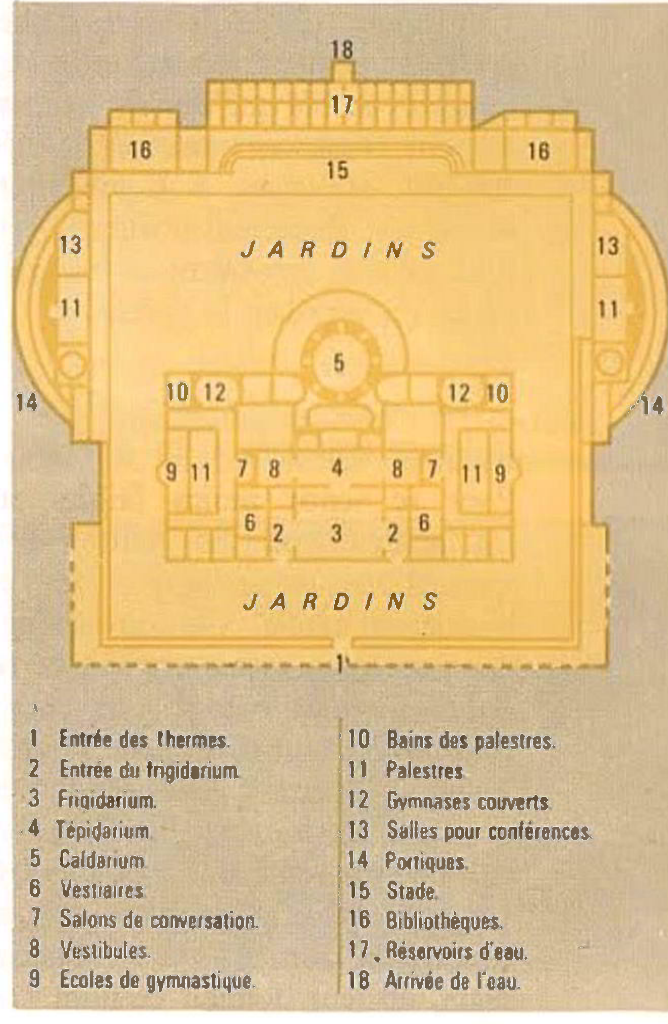
Le premier siècle ap. J-C et le début du second comptèrent des écrivains de valeur : le philosophe *Sénèque*, l'historien *Tacite*, l'aimable épistolier *Pline le Jeune*, les poètes satiriques *Martial* et *Juvénal*. Mais les règnes d'Hadrien, d'Antonin, de Marc Aurèle n'en comptent plus guère.

Même stagnation dans le domaine de la science : aucun progrès important dans les mathématiques, l'astronomie, la physique, la géographie, les sciences naturelles. Les savants se contentent trop souvent de résumer les travaux de leurs devanciers grecs : tels *Ptolémée*, géographe et astronome ; *Pline l'Ancien*, naturaliste, et même le médecin *Galien* qui fut pourtant un praticien fort habile. Nul progrès non plus dans la technique, c'est-à-dire l'art d'inventer des procédés de travail qui donnent un meilleur rendement.

Du moins à partir du règne d'Hadrien, des *jurisconsultes* (c'est-à-dire des hommes compétents dans la connaissance du droit) mirent de l'ordre dans les milliers de textes qui s'étaient ajoutés à la loi des Douze Tables : lois, édits des préteurs, décrets des empereurs. Leurs travaux se continuèrent jusqu'au VIe siècle ap. J-C et constituèrent ce que nous appelons *le droit romain*.



Aggripine l'Ancienne (?). Veuve de Germanicus et mère de Caligula et de la seconde Agrippine (celle-ci eut pour fils Néron et fut la seconde femme de l'empereur Claude, voir tableau généalogique p. 93).



Plan des Thermes de Caracalla (IIIe siècle).

II LES PETITES GENS

1 PLÈBE ET ESCLAVES

Des « honorables » aux « petites gens » quelle distance! A Rome, le peuple s'entassait dans de grandes maisons de rapport très inconfortables, mal construites et qui s'écroulaient souvent — quand elles n'étaient pas la proie des flammes. Une bonne partie de cette plèbe se refusait à travailler et préférait recourir aux distributions gratuites de blé que depuis longtemps le gouvernement faisait aux pauvres. Sous les Antonins, 200 000 personnes à Rome profitaient de ces libéralités. Beaucoup d'ailleurs étaient les clients d'un riche et recevaient de lui quelques aliments, ce qu'on appelait la *sportule*.

Les esclaves étaient encore placés plus bas. Néanmoins, grâce aux efforts des Antonins, la loi commençait à les protéger.

Pour se sentir moins faibles et moins seuls, les petites gens des villes se groupaient en associations ou *collèges* : les esclaves même y étaient admis. Certains collèges réunissaient des gens d'un même métier; de temps en temps on se donnait rendez-vous pour des repas en commun. D'autres avaient pour but de fournir à leurs adhérents une sépulture convenable : avec les cotisations des membres, le collège achetait un tombeau. Les murs en étaient tout creusés de petites niches, où l'on plaçait les urnes funéraires : comme ils ressemblaient à des pigeonniers, on leur donnait ce nom *(columbarium)*.

2 DISTRACTIONS INNOCENTES OU CRUELLES

Gens du peuple ou de la haute société étaient avides de distractions. Aussi les empereurs leur offraient-ils sans cesse des amusements. A Rome un jour sur trois était férié. La foule se pressait au théâtre, au cirque et à l'amphithéâtre.

Les avanies du client Trebius

« Si ton patron Virron te dit : « Soupons ensemble », tes vœux sont comblés... C'en est assez pour que Trebius se réveille en sursaut et s'élance, sans prendre le temps de nouer sa chaussure, de crainte d'être devancé par ses rivaux...
Quelle chère cependant! on vous donne du vin qui ne serait pas bon à dégraisser la laine ; le patron s'abreuve d'un vin mis en réserve depuis le temps de nos anciens consuls ou de la guerre sociale. Virron se sert d'une large coupe d'ambre enrichie de pierreries..., toi tu n'auras qu'une tasse ou un verre fêlé... Ne vois-tu pas cet esclave qui te jette en murmurant un morceau de pain, ou plutôt de farine moisie, et tellement compacte que tu ne saurais l'entamer sans t'ébranler les dents ? Mais le pain tendre et du froment le plus pur est réservé pour la bouche du maître... » (Juvénal, Satires.)[1]

1 Juvénal (env. 50-130 ap. J-C) est un poète latin, de qui il nous reste seize **Satires**.

Exercices. 1 Pourquoi Trebius se réveille-t-il en sursaut ? Que peut-il craindre de ses rivaux ? 2 Que signifie ici le substantif : chère ? 3 Expliquez les mots : anciens consuls : pourquoi cet adjectif ? Y avait-il une différence entre les consuls du temps de la République et ceux du temps de Juvénal ? 4 La satire de Juvénal a été écrite vers l'année 100 ap. J.-C. Si le vin que boit Virron a été récolté au temps de la guerre sociale, quel âge a-t-il ? Rappelez ce que fut la guerre sociale. 5 Expliquez l'attitude de l'esclave qui sert Trebius à table ; pourquoi les mots : jette en murmurant ?









La vie de tous les jours. On voit ici la consultation chez le médecin (British Museum), le coutelier (Musée du Vatican), le sabotier (Musée arch. de Reims), le forgeron. Décrivez ses outils ; que fait l'enfant ? (Musée arch. d'Aquilée.)

Au *théâtre*, le public demandait surtout des farces grossières, ou encore des spectacles à grands décors organisés au moyen d'une machinerie savante : des cascades jaillissaient, des paysages paraissaient et disparaissaient.

Au *cirque* avaient lieu des courses de chevaux attelés : une foule immense — au « Grand Cirque » de Rome peut-être 250 000 spectateurs — se passionnait pour les cochers groupés en quatre associations rivales, les verts, les blancs, les bleus et les rouges. On se tenait au courant des noms des chevaux, de leur généalogie.
Dans les *amphithéâtres* enfin, tel le gigantesque Colisée édifié à Rome par Vespasien, se donnaient des combats de « gladiateurs ». Ceux-ci, soumis préalablement à un dur entraînement, combattaient par paires ou par groupes, en général avec des armements différents : par exemple, des « myrmillons » couverts d'une cotte de mailles, contre des « rétiaires » n'ayant qu'un filet et un trident. Le vaincu implorait sa grâce, mais bien souvent les spectateurs, en tournant le pouce vers le sol, ordonnaient de l'achever. On opposait à des bêtes fauves des prisonniers de guerre ou des condamnés à mort. La foule, toujours cruelle, se complaisait à d'affreux supplices.

Il n'est pas besoin d'insister sur ce qu'il y avait de démoralisant et de dégradant pour les citoyens de Rome à être nourris gratuitement par l'État ou les riches, sans qu'ils aient besoin de travailler, et à trouver leurs amusements dans les spectacles les plus bassement cruels.

III LES PETITES VILLES D'ITALIE

1 OSTIE

La vie était souvent plus saine dans les petites villes d'Italie. Parmi celles-ci il en est deux, Ostie et Pompéi, que les fouilles nous permettent de bien connaître.
Le port d'*Ostie*, situé sur le Tibre près de son

Les esclaves

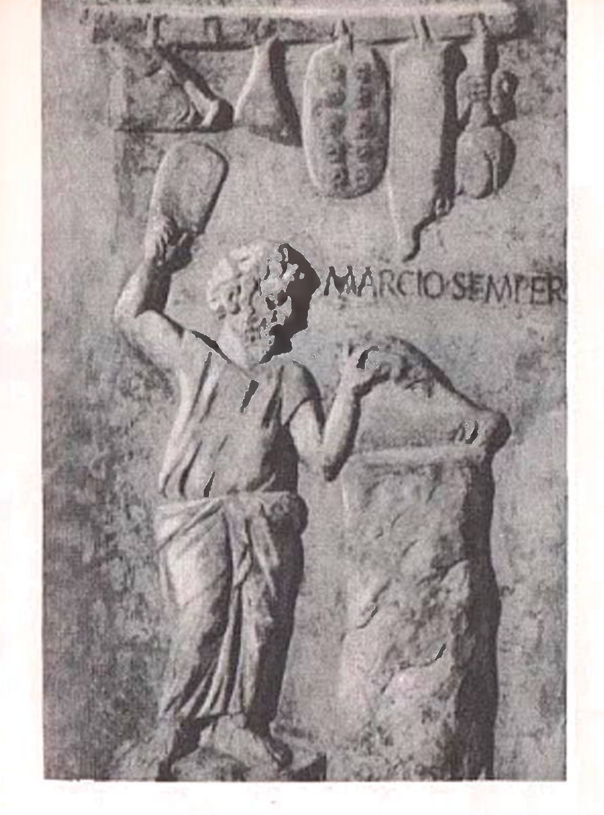
Dans une lettre à son ami Lucilius, Sénèque, ministre de Néron, écrit : « Les esclaves sont esclaves, dit-on : non, ils sont hommes! Esclaves ? non, mais des amis d'humble condition... Songe que cet être que tu appelles ton esclave est né d'une même origine que toi, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire, qu'il vit, qu'il meurt comme toi. Tu peux le voir libre, il peut te voir esclave... Vis avec ton inférieur comme tu voudrais que ton supérieur vécût avec toi. »

Cinquante ans plus tard Juvénal nous montre une dame romaine ordonnant le supplice d'un esclave : « Au supplice, lui dit son mari, l'a-t-il mérité ? Quand il s'agit de condamner un homme, on ne saurait trop réfléchir. — Extravagant, que vous êtes ! un esclave est-il un homme ? Innocent ou coupable, il périra, je le veux, je l'ordonne, ma volonté suffit. »

Passons encore un demi-siècle. Le romancier latin, Apulée[1] nous décrit ainsi les esclaves qui tournent la meule dans un moulin : « Dieux ! quels pauvres hommes c'étaient ! le corps tout meurtri de cicatrices bleuâtres, le dos sillonné de coups, des haillons ou parfois seulement un pagne ; on voyait le corps à travers la tunique en lambeaux, le front était marqué de lettres, la tête rasée à demi, des anneaux de fer aux pieds, affreusement pâles, les paupières rongées par l'âcre et brûlante fumée qui sortait du four, tous à moitié aveugles. »

1 Apulée (env. 125-175 ap. J-C) est l'auteur d'un roman en latin intitulé : « L'Ane d'or ».

Exercices. 1 Qu'y avait-il de nouveau à affirmer que les esclaves sont des hommes ? (un Romain avait jadis défini l'esclave : « c'est un outil qui sait parler »). 2 Par quels arguments Sénèque justifie-t-il son affirmation ? 3 Expliquez les mots : Tu peux le voir libre, il peut te voir esclave ? 4 La dernière phrase de Sénèque ne vous rappelle-t-elle pas une phrase de Trajan ? 5 Expliquez l'expression : le front marqué de lettres; reportez-vous au texte de Martial, p. 144.









La vie de tous les jours. Voici le charcutier à son étal (Rome, Villa Albani) et le marchand d'étoffes dans son magasin (Florence, Galerie des Offices). En bas à gauche, la pesée avec une balance « romaine » (rappelez-en le principe) (Musée de Capoue). En bas, à droite, le foulon dans sa cuve (Musée de Sens.)



A

Au théâtre

« On apercevait [sur la scène] le mont Ida ; du sommet couronné d'arbres verts tombait une eau vive qui ruisselait sur les flancs de la hauteur. Des chèvres broutaient l'herbe tendre, et Pâris, en costume splendide avec une tiare d'or, semblait garder ce troupeau. Un bel enfant arrive portant une simple chlamyde ; à son caducée on reconnaît Mercure. Il s'avance en dansant, une pomme d'or à la main, la remet à Pâris, et se retire. » [On voit alors entrer trois jeunes filles qui représentent Junon, Minerve et Vénus.] « Chaque déesse a son cortège particulier : Junon s'avance au son de la flûte, accompagnée de Castor et Pollux ; Minerve, escortée par deux jeunes garçons qui personnifient le trouble et l'effroi, s'approche suivie d'un flûtiste qui exécute un air belliqueux ; Vénus est entourée d'une foule de petits amours, des grâces qui toutes l'enveloppent de leurs rondes en répandant des fleurs à pleines mains. » [Pâris juge que Vénus est la plus belle et lui donne la pomme d'or] : « Junon et Minerve sortent aussitôt, témoignant par leurs gestes le dépit qu'elles éprouvent. Quant à Vénus, elle exprime son triomphe en s'associant au chœur des danses. Tout à coup s'élance de l'Ida une gerbe de vin mêlé de safran, qui retombe en pluie odorante sur les chèvres, dont la toison se colore d'un beau jaune. Quand toute la salle en est embaumée, soudain la montagne s'abîme et disparaît. » (Apulée, « L'Ane d'or ».)

A/**Scène de comédie romaine.** Les personnages portent des masques (coutume introduite à Rome vers 100 av. J.-C., à l'imitation des Grecs). A gauche, le père, qu'un ami essaie de retenir, manifeste la plus vive indignation à la vue de son fils qui revient d'un banquet entièrement ivre et qu'un esclave est obligé de soutenir. Un joueur de flûte accompagne de sa musique les paroles des personnages. (Musée de Naples.)



B



C

B/**Un cocher et son cheval** (Mosaïque du Musée des Thermes, à Rome). Le cocher fait partie de la faction des « bleus » (à côté des « blancs », des « verts » et des « rouges »).

C/**Le sous-sol du Colisée.** On voit les souterrains où l'on gardait les bêtes fauves.

D/**Les courses de chars.** Le cirque était partagé en deux dans le sens de la longueur, par un mur appelé « l'épine dorsale ». Aux deux extrémités du mur, étaient des cônes de bois ou « bornes » que les chars devaient contourner sept fois. (Londres, British Museum.)



D

A

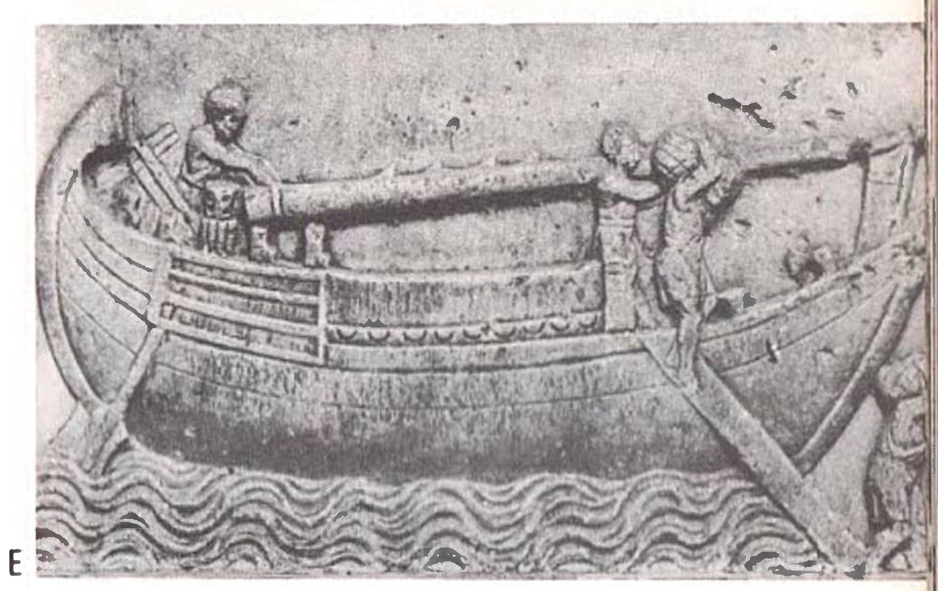


B



C


D


E

A / **Le port d'Ostie.** (Bas-relief, Musée Torlonia, Rome.) Le navire est mouillé dans l'un des deux bassins du port d'Ostie. Avec sa coque rebondie et ses épais cordages, il ressemble à nos bateaux de grande pêche. On aperçoit sur la voile deux louves romaines allaitant Romulus et Rémus et, au-dessous, les initiales du propriétaire : V. L. Sur la dunette, le capitaine offre un sacrifice, sans doute pour célébrer son arrivée au port. A droite, près d'un autre bateau qu'on décharge, une haute statue de Neptune, dieu de la mer. L'œil représenté doit préserver du « mauvais œil » le marin qui débarque. En haut et tout à gauche, statue de l'Annona, divinité du ravitaillement, une corne d'abondance et une couronne à la main ; au centre, le phare d'Ostie avec sa haute flamme ; puis un génie de l'abondance; enfin un arc de triomphe au sommet duquel le triomphateur — peut-être Néron — trône sur un char que traînent des éléphants. Tout à droite, statue de Bacchus.

B / **Divinités marines.** Magnifique mosaïque trouvée dans les thermes d'Ostie : le dieu Neptune, le trident en main, traîné par des chevaux impétueux, parmi les divinités de la mer et les dauphins que chevauchent de petits génies ailés.

C / **Deux navires en haute mer.** Sur une grande place d'Ostie, les compagnies de navigation de la ville avaient leurs bureaux. Le pavement s'ornait de mosaïques. Ici, deux navires qui font le commerce avec Carthage.

D / **Un marché lointain.** Cette mosaïque d'Ostie représente l'une des régions avec lesquelles les marchands d'Ostie étaient en rapports très étroits. Elle porte sur la tête une trompe et des défenses d'éléphant. De quelle province s'agit-il ?

E / **Débarquement de marchandises.**

F / **Les docks d'Ostie.** Le port d'Ostie avait, sur les bords du Tibre, des docks où s'entreposaient les denrées que l'on ne transportait pas immédiatement à Rome. On y a mis au jour les grandes jarres de blé, d'huile ou de vin, qu'on enfouissait dans la terre et sur le goulot desquelles on inscrivait le nombre d'amphores qu'elles contenaient : l'amphore, mesure de capacité, valait environ 26 litres.


F

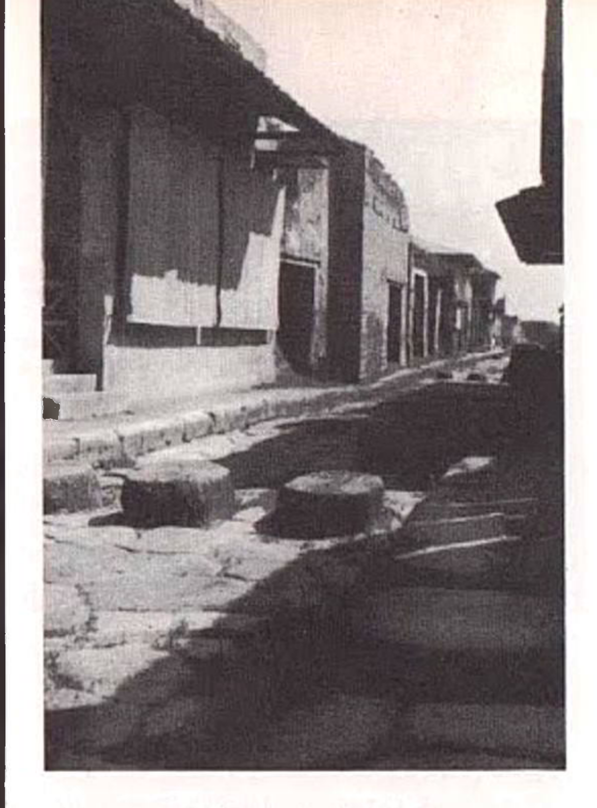
embouchure, prit une grande importance à partir d'Auguste et surtout après les travaux ordonnés par Claude d'abord, puis par Trajan. Les vaisseaux chargés de blé ou d'huile venus d'Égypte, de Sicile, d'Afrique du Nord ou d'Espagne, s'amarraient dans l'un des deux plus grands bassins. Les marchandises remontaient directement le Tibre jusqu'à Rome dans des péniches tirées par des bœufs, ou bien elles étaient entreposées dans les greniers de la ville d'Ostie, située sur le fleuve un peu en aval. Mais le port s'ensablait vite; dès la fin du second siècle ap. J-C, il avait perdu beaucoup de son importance.

2 POMPÉI

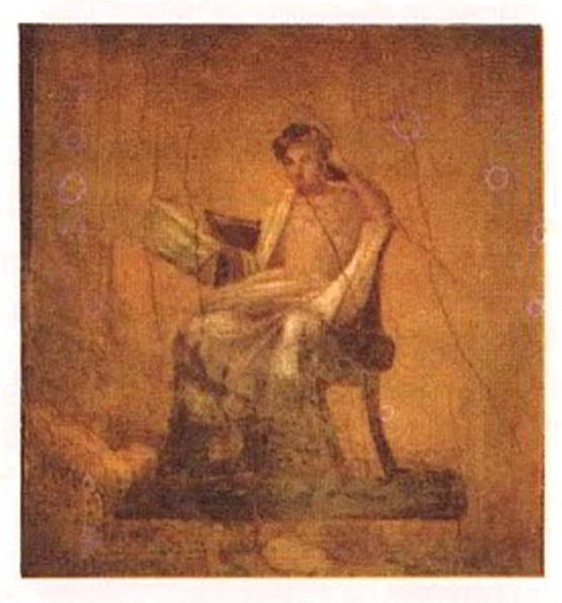
Petite ville commerçante de Campanie, non loin de Naples, Pompéi fut ensevelie brusquement, en 79 ap. J-C, sous une pluie de cendres, après une éruption du Vésuve. Lentement déblayée depuis la fin du XVIIIe siècle, elle nous montre aujourd'hui ses rues dallées avec leurs ornières, ses murs avec leurs inscriptions, ses boutiques avec leurs accessoires, ses riches maisons décorées de mosaïques et de fresques, ses thermes, ses gymnases, ses temples enfin, et ses théâtres.

RÉSUMÉ

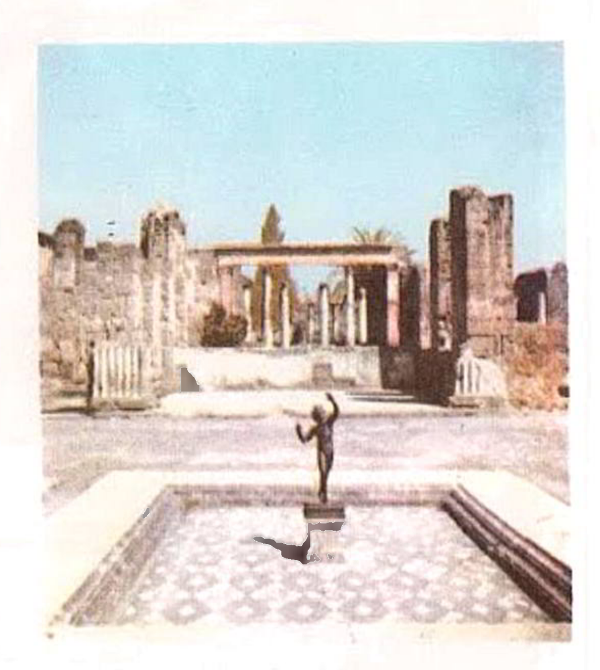
- **La ville de Rome s'embellit de monuments magnifiques. La loi fait désormais une distinction entre les citoyens, tandis que jusque-là ceux-ci étaient égaux : elle accorde aux riches certains droits qu'elle refuse aux pauvres.**
- **Les classes riches mènent souvent une vie oisive dans le luxe et ne se soucient guère d'améliorer la situation des pauvres. Les grands écrivains sont rares après le règne d'Hadrien. La science et la technique ne font guère de progrès.**
- **A Rome, les basses classes continuent à demander, comme à la fin de la République, « du pain et des jeux ». On trouve une vie moins dégradante dans les petites villes laborieuses d'Italie, telles Ostie ou Pompéi.**



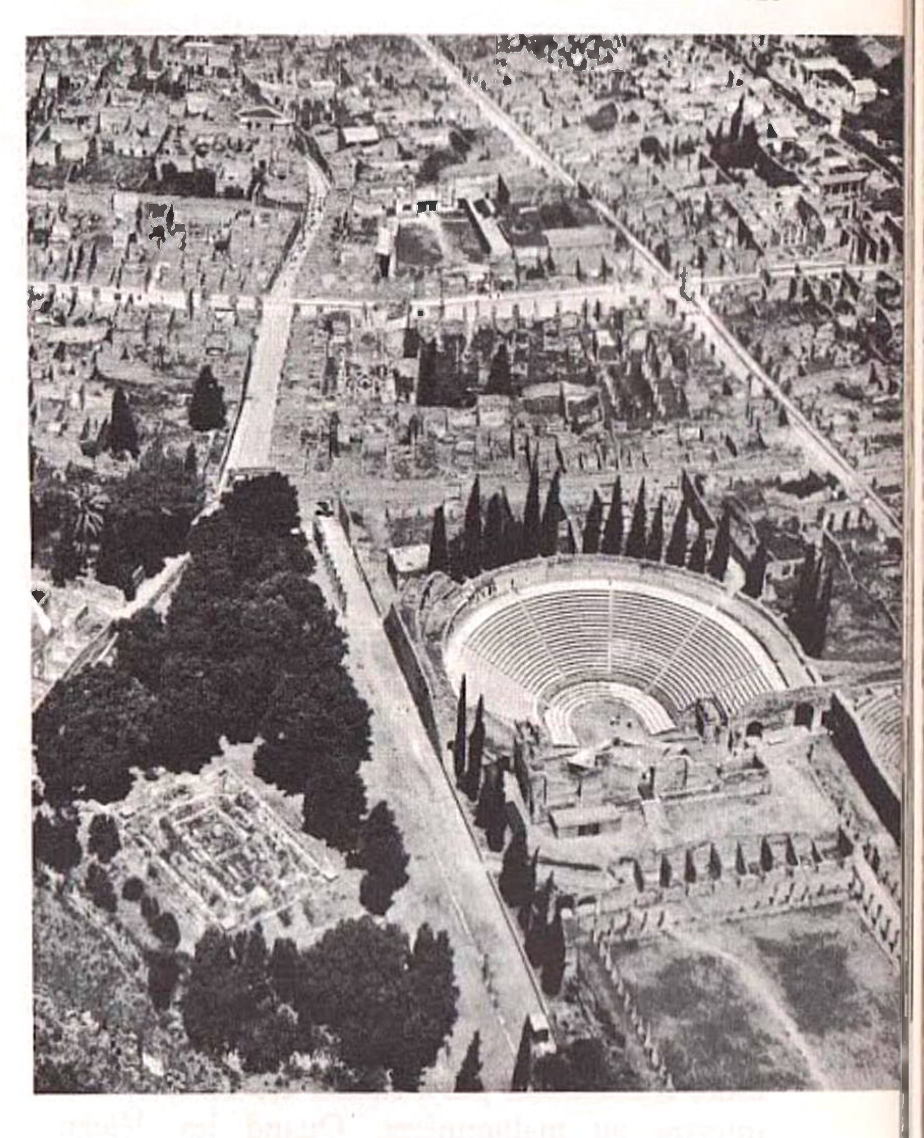
La rue de l'Abondance à Pompéi.



Ménandre. Ménandre, dont on a retrouvé le portrait dans une maison de Pompéi (voir p. 63), est un poète athénien (mort vers 300 av. J.-C.), auteur de comédies que Plaute et Térence imitèrent à Rome.



La maison du Faune. Cette maison de Pompéi, véritable palais, tire son nom d'une délicieuse petite statue de faune, en bronze, qui ornait le bassin de l'atrium.



Un quartier de Pompéi. A gauche, aujourd'hui planté d'arbres, l'un des forums de Pompéi : le forum triangulaire. A droite, le théâtre, et, à côté, l'Odéon (salle de concert). Devant le théâtre, une large place entourée d'un péristyle avait été transformée en caserne de gladiateurs. Derrière les gradins s'élevait un temple à la déesse égyptienne Isis.



L'éruption du Vésuve en 79

Pline le Jeune nous a laissé le récit de l'éruption du Vésuve, le 24 août 79, dans deux lettres adressées à son ami l'historien Tacite. Lui-même était à Misène, un peu au nord de Pompéi, et, avec sa mère, il échappa au danger, tandis que son oncle, Pline l'Ancien, périt asphyxié : « Depuis plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir. Il nous avait peu effrayés parce qu'on y est habitué en Campanie, mais il redoubla cette nuit avec tant de violence qu'on eût dit, non seulement une secousse, mais un bouleversement général... Une nuée noire et horrible, déchirée par des tourbillons de feu laissait échapper de longues traînées de flammes, semblables à d'énormes éclairs. » En même temps, des cendres et des pierres ponces tombaient lentement sur la terre et la nuit s'épaississait.
« Ce n'était pas seulement un nuit sombre ou chargée de nuages, mais l'obscurité d'une chambre où toutes les lumières seraient éteintes... Nous nous levions de temps en temps pour secouer cette masse qui nous eût engloutis et étouffés sous son poids. J'étais soutenu par cette pensée déplorable et consolante à la fois que tout l'univers périssait avec moi. Enfin cette noire vapeur se dissipa. Bientôt nous revîmes le jour et même le soleil, mais aussi blafard qu'il apparaît dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux encore troublés. Des monceaux de cendres couvraient tous les objets, comme d'un manteau de neige. »

14 Les Provinces aux Ier et IIe siècles

Les provinces sont bien administrées. La paix romaine réalise l'unité du monde méditerranéen.

- *Prospérité et romanisation des provinces.*
- *Quelques exemples : la Gaule.*
- *L'Afrique du Nord, l'Orient.*

I PROSPÉRITÉ ET ROMANISATION

1 BONNE ADMINISTRATION DES PROVINCES

Sous la République, les provinciaux avaient été en général odieusement exploités. Sous l'Empire, ils furent au contraire protégés. Les impôts furent répartis et levés avec équité. Les empereurs n'hésitèrent pas à châtier les fonctionnaires injustes ou malhonnêtes. Quand les délégués d'une province se réunissaient au chef-lieu pour célébrer le culte de Rome et d'Auguste, ils pouvaient formuler des plaintes contre le gouverneur, et l'empereur en tenait souvent compte.
D'autre part, la paix que les Romains, pendant les deux premiers siècles de notre ère, donnèrent au monde méditerranéen lui permit d'atteindre un haut degré de prospérité. Les provinces n'eurent guère à souffrir des cruautés de Tibère, Néron ou Domitien, ni des troubles qui ensanglantèrent Rome dans les années 68 et 69.
C'est à juste titre qu'au temps de l'empereur Vespasien, le savant Pline l'Ancien avait célébré ce qu'il appelait « *la grandeur infinie de la paix romaine* ». « La puissance de Rome, disait-il, a donné l'unité au monde; tous doivent reconnaître les services qu'elle a rendus aux hommes en facilitant leurs relations et en leur permettant de jouir en commun des bienfaits de la paix. »


A


B

A / **Le Pont Julien.** Ce pont jeté sur une petite rivière près d'Apt en Provence, doit son nom à une colonie romaine fondée dans cette région par Jules César. Les piles sont percées d'ouvertures cintrées qui, en temps de crues, aident à l'écoulement des eaux.

B / **Route romaine en Syrie.** La route n'est plus employée, mais elle a défié les siècles.

C / **Halage sur une rivière.** Que transporte le bateau ? Est-ce une rame que tient l'homme à la poupe ? La navigation était active sur les rivières de Gaule et les Romains songèrent même à relier la Moselle à la Saône pour créer une voie d'eau directe de la mer du Nord à la Méditerranée : mais le projet ne fut pas réalisé. (Musée Calvet, Avignon.)

OCÉAN ATLANTIQUE
Londres
Utrecht
Cologne
Trèves
Mayence
Reims
Vienne
Bordeaux
Lyon
Milan
Aquilée
Toulouse
Narbonne
Marseille
Via Aemilia
Via Aurelia
Via Flaminia
Via Appia
Saragosse
Tarragone
Rome
Séville
Cadix
Carthagène
MER
Tanger
Césarée
Carthage
Syracuse
Timgad
MER NOIRE
Byzance
Nicomédie
Thessalonique
Pergame
Éphèse
Athènes
Antioche
Palmyre
Baalbeck
Damas
MÉDITERRANÉE
Leptis-Magna
Alexandrie
Pétra
MER ROUGE
Le monde Romain
0 200 400 600 800 1 000 km

Grandes voies romaines sous les Antonins.



C

2 MULTIPLICATION DES VILLES

La création de nombreuses villes fut la preuve la plus éclatante des progrès de la romanisation et de la prospérité. Ces villes étaient construites et décorées à la façon de celles d'Italie. On y trouvait toujours un *Forum*, un *Capitole*, c'est-à-dire un temple où l'on célébrait le culte de Jupiter capitolin et le culte de Rome et d'Auguste, *une basilique* où l'on rendait la justice, un *théâtre* et un *amphithéâtre*. Des *aqueducs*, souvent monumentaux, apportaient l'eau nécessaire aux thermes et aux fontaines.

Les *routes* étaient jalonnées de relais de chevaux et d'hôtelleries. La paix favorisait le commerce, et les produits s'échangeaient avec sécurité d'un bout à l'autre du monde romain.

Le droit de cité se répandit parmi les provinciaux : on a vu d'ailleurs comment l'armée était en quelque sorte une « fabrique de citoyens romains ». Finalement, en 212 ap. J-C, un édit de l'empereur *Caracalla* déclara que tous les hommes *libres* de l'Empire seraient citoyens romains.

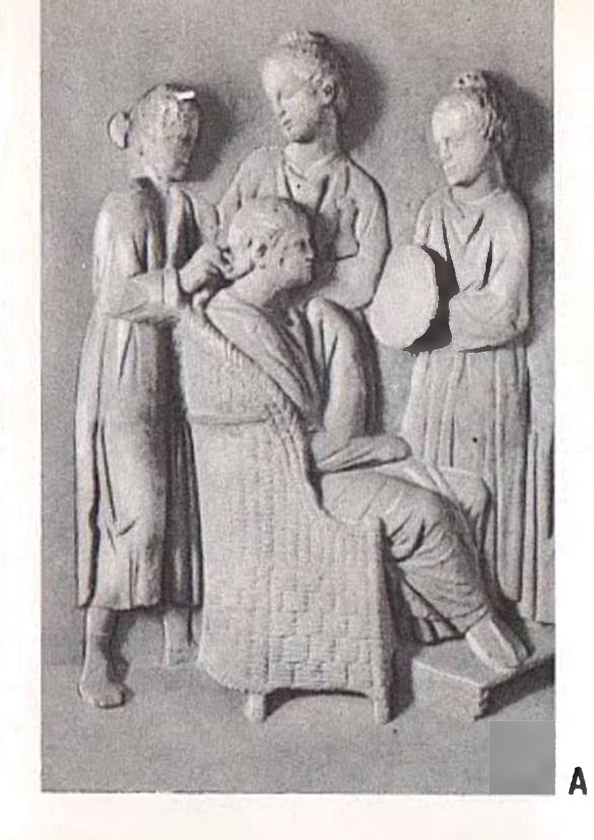
En même temps *de nombreuses écoles* se fondaient dans les villes. La civilisation gréco-romaine se répandait dans tout l'Empire depuis l'Arménie jusqu'au Maroc et jusqu'en Écosse.

II LA GAULE

1 LA GAULE ROMAINE

On sait avec quel acharnement les Gaulois avaient lutté pour sauvegarder leur indépendance. Pendant un siècle après le départ de César, il y eut encore bien des révoltes locales. Mais, après le règne de Vespasien, la soumission fut si complète que l'effectif des garnisons romaines à l'intérieur de la Gaule ne dépassa pas le chiffre de 3 000 hommes.

C'est que les Romains pratiquèrent en Gaule une politique très conciliante. Ils supprimèrent la



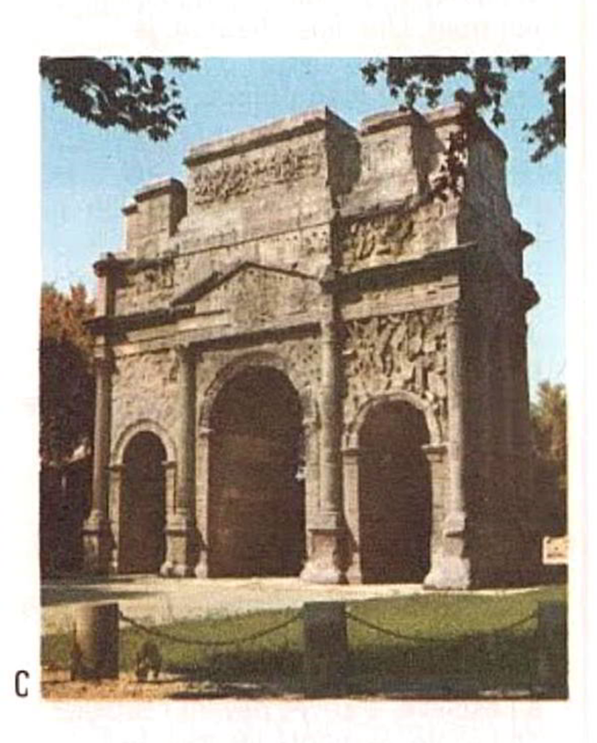
A



B

A / La toilette d'une dame gallo-romaine. Que fait la servante de gauche ? Dès lors, quel est l'objet rond que celle de droite présente à sa maîtresse ? La troisième suivante tient un flacon : que peut-il contenir ? En quelle matière est le fauteuil ? Ce bas-relief, trouvé au nord-est de la Gaule, est au Musée de la ville allemande de Trèves.

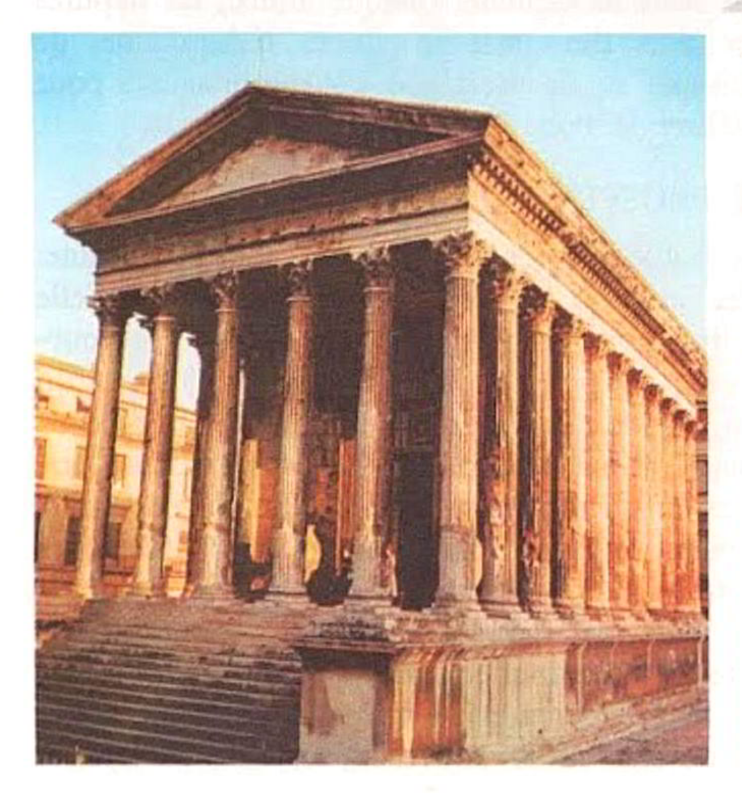
B / Enseigne de maquignon. (Musée archéologique de Dijon.)



C



D



E

C / **Orange : l'Arc de triomphe.** Cet arc rappelle la victoire que César remporta sur les Marseillais, partisans de Pompée, à la fin de 49. C'est pourquoi il est décoré de scènes de batailles. On sait qu'Orange possède aussi un magnifique théâtre romain (p. 99).

D / **Arles : Arènes et Théâtre.** Lorsque la cité de Marseille eut été vaincue par César, la vieille cité d'Arles, fondée par les Grecs, elle aussi, depuis plus de cinq siècles, connut un rapide essor. Sous Auguste furent construits l'amphithéâtre et le théâtre. L'amphithéâtre (on dit plus communément les arènes) est, avec celui de Nîmes, l'un des plus anciens du monde romain.

E / **Nîmes : la Maison Carrée.** Construite vers 20 av. J-C, la « Maison Carrée » est peut-être, de tous les temples romains, le mieux conservé. Élevée sur un haut soubassement, elle dominait le Forum. Les sculptures de la frise, de la corniche et des chapiteaux sont d'un goût exquis.

corporation des Druides (qui leur étaient hostiles), mais ils laissèrent subsister les diverses peuplades gauloises, ouvrirent aux Gaulois les rangs de l'armée, accordèrent largement le droit de cité.
Si, dans la plus grande partie du pays, on ne trouvait encore à la fin du second siècle ap. J-C, que de rares et misérables bourgades, il y avait pourtant *beaucoup de villes* qui pouvaient rivaliser avec les villes italiennes. C'étaient dans la Narbonnaise : Narbonne, Arles, Vienne, Nîmes, Béziers, Orange, Fréjus. Ailleurs c'étaient Toulouse, Bordeaux, Lyon, Reims, Autun, Clermont. Enfin sur la frontière du Rhin, on trouvait Strasbourg, Mayence, Cologne, Trèves.
Les Gaulois élevèrent des aqueducs comme le Pont du Gard, des amphithéâtres (que nous appelons aujourd'hui « arènes ») à Nîmes, Arles, Paris ; des temples comme la « Maison Carrée » à Nîmes ou le temple de Vienne ; des théâtres comme ceux de Lyon, d'Orange et d'Arles ; des thermes comme ceux de Paris ; des arcs de triomphe comme celui d'Orange.
La ville de *Lyon*, fondée en 43 av. J-C, devint une sorte de capitale. Chaque année, les députés des cités des trois provinces d'Aquitaine, de Celtique et de Belgique s'y réunissaient pour célébrer le culte de Rome et d'Auguste.

PROSPÉRITÉ DE LA GAULE

La Gaule s'enrichit sous la domination romaine. Des *cultures nouvelles* se répandirent. Celle de la vigne fut introduite et prospéra en Bourgogne, dans le Bordelais et sur les coteaux du Languedoc. Le noyer, le châtaignier, et beaucoup d'arbres à fruits (pêchers, abricotiers, cerisiers, pruniers) furent alors acclimatés en Gaule. L'*industrie* des manteaux à capuchon, fabriqués surtout à Saintes et à Langres dès avant la conquête, la métallurgie, l'art des bijoux, la poterie, la cordonnerie prospérèrent. Les Gaulois améliorèrent certains instruments agricoles, inventèrent des outils nouveaux, comme la tarière.

Un petit écolier romain au temps de Marc Aurèle

Nous avons la chance de posséder un manuel de conversation gréco-latin composé vers 200 ap. J-C pour apprendre le latin aux élèves grecs. Voici, d'après ce livre, la journée d'un enfant qui va à l'école.

« Au point du jour, dit-il, je m'éveille ; j'appelle l'esclave, je lui fais ouvrir la fenêtre, il l'ouvre aussitôt. Je me dresse, m'assieds sur le bord du lit, je demande chaussons et souliers parce qu'il fait froid. Une fois chaussé, je prends une serviette ; on m'en apporte une bien propre. On m'apporte de l'eau pour la toilette dans un pot : je m'en verse sur les mains, le visage, dans la bouche, je frotte dents et gencives ; je me mouche et m'essuie comme il convient à un enfant bien élevé. J'ôte ma chemise de nuit, je prends une tunique, mets une ceinture ; je me parfume la tête et me peigne ; j'enroule un foulard autour du cou, j'enfile par-dessus ma pèlerine blanche. Je sors de la chambre avec mon pédagogue et ma nourrice pour aller saluer papa et maman. Je les salue tous deux et les embrasse. Je cherche mon écritoire et mon cahier et les donne à l'esclave. J'arrive devant l'escalier de l'école, je monte les marches tranquillement, comme il faut faire.

Dans le vestibule je dépose mon manteau ; un coup de peigne et je dis : « Salut, maître. » Lui m'embrasse et me rend mon salut. L'esclave me tend mes tablettes, mon écritoire, ma règle. « Salut, camarades. Donnez-moi ma place, serre-toi un peu. — C'est ma place! Je l'ai prise avant toi! » Je m'assieds et me mets au travail...
« Je copie le modèle ; quand j'ai écrit je montre au maître qui me corrige en calligraphiant : « Fais bien les pleins et les déliés. Mets un peu d'eau dans ton encre. Tu vois, ça va maintenant. Fais voir ta plume [de roseau], ton canif [pour tailler la plume]. — Fais voir : comment as-tu écrit ? Ce n'est pas mal... ou bien : Tu mérites le fouet! Allons, je te pardonne... »

« J'ai fini d'apprendre ma leçon. Je demande au maître qu'il me laisse aller déjeuner à la maison ; il me laisse partir ; je lui dis : « Porte-toi bien » et il me rend mon salut. Je rentre à la maison, je me change. Je prends du pain blanc, des olives, du fromage, des figues sèches et des noix, et je bois de l'eau fraîche. Ayant déjeuné, je repars pour l'école. »

La journée s'achève par le bain. « Je fais prendre des serviettes et je suis mon serviteur. Je cours à la rencontre de ceux qui vont au bain et je leur dis : « Ça va ? Bon bain ! Bon dîner ! » (D'après H.-I. Marrou, Histoire de l'éducation dans l'Antiquité, Ed. du Seuil.)

Exercices. 1 Cherchez dans ce récit les passages par lesquels l'auteur rappelle aux enfants qu'ils doivent être bien élevés. **2** Noter de quoi se compose le déjeuner de l'enfant à la maison. **3** Quels sont les rapports entre l'enfant et le maître ? **4** En Grèce, l'enfant n'aurait-il pas eu, outre le bain, une autre sorte d'exercices ?



A



B



C

A / **Scène de chasse en Afrique.** Cette mosaïque du IIIe siècle ap. J-C ornait une riche maison de la Tunisie actuelle. Deux cavaliers partent pour la chasse, aidés d'un rabatteur qui, le long bâton à la main, battra les buissons. Voici que les chiens ont dépisté un lièvre caché dans un fourré. En bas, cavaliers et chiens. (Tunis, Musée du Bardo.)

B / **Enfants à l'école.** Sous la direction du maître, deux enfants lisent leur livre. On notera comment ils le tiennent ouvert pour le dérouler. Un tel livre s'appelle un « volumen » (d'un mot qui signifie « dérouler »). C'est seulement au IVe siècle qu'on emploiera couramment des livres dont on tourne les pages. Un enfant vient d'arriver (peut-être en retard), son écritoire à la main, et il paraît s'excuser. (Musée de Trèves.)

C / **Une voiture gauloise.** La construction de routes nombreuses et bien entretenues, les mesures très sévères édictées contre les brigands, la multiplication des entreprises privées pour procurer aux voyageurs des bêtes de trait et des véhicules, tout cela explique le développement des voyages aux Ier et IIe siècles. En se pressant, on pouvait faire une cinquantaine de kilomètres par jour.

3 DIFFUSION DU LATIN

Dans les villes tout au moins, beaucoup de Gaulois adoptèrent les mœurs et la langue des Romains. *Ils ne furent plus des Gaulois, mais des Gallo-Romains.* Le latin fut d'abord adopté par les riches qui étaient en relation avec les fonctionnaires ou les officiers italiens et aspiraient à devenir eux-mêmes citoyens romains. Dans les *écoles d'enseignement supérieur* d'Autun, de Toulouse et de Bordeaux, on enseignait en latin les lettres, le droit, la philosophie, la médecine. Le latin gagna aussi, dans les villes, des gens du peuple; mais, apporté par les soldats et les petits commerçants, il fut souvent une sorte d'*argot*, assez éloigné de la langue de Cicéron. De là devait sortir plus tard la *langue romane*, première étape vers le français. Dans les campagnes, au contraire, c'est seulement à la fin du Ve siècle ap. J-C que l'usage du gaulois disparut.

III L'AFRIQUE DU NORD L'ORIENT

1 L'AFRIQUE DU NORD

La Tunisie, l'Algérie et le Maroc constituaient, au second siècle, quatre provinces.
A l'exemple des Carthaginois, les Romains creusèrent des puits, des citernes, des canaux d'irrigation, édifièrent des barrages et des aqueducs. Les grandes richesses furent, comme auparavant, le blé, l'huile d'olive, les fruits, les vins, les chevaux. Du Soudan arrivaient les esclaves noirs, l'ivoire, la poudre d'or et les bêtes fauves pour les jeux de l'amphithéâtre.
Les Romains ne furent jamais nombreux dans l'Afrique du Nord. *Carthage*, détruite en 146 av. J-C, mais relevée par César, redevint la capitale politique et intellectuelle du pays. De nombreuses villes se créèrent, soit sur la côte, soit à l'intérieur, comme celle de *Timgad*, fondée

Le monde connu des Romains

Les Phéniciens puis les Grecs avaient rapidement terminé l'exploration des côtes de la Méditerranée. Mais les progrès dans la connaissance du reste du monde furent très lents. Les côtes de l'Afrique occidentale jusqu'au fond du golfe de Guinée et celles de l'Afrique orientale de la mer Rouge à l'Équateur avaient été longées par quelques Phéniciens et Grecs mais aucun établissement n'y avait été fondé.

Au cours du premier siècle ap. J.-C. quelques Romains poussèrent peut-être jusqu'au lac Tchad et jusqu'au lac Victoria, d'où sort le Nil. A l'est de l'Asie occidentale et de l'Iran, l'Afghanistan et le Pakhistan actuels furent connus à la suite de l'expédition d'Alexandre. L'océan Indien était parcouru fréquemment, au moins dans sa partie occidentale, depuis que, vers 100 av. J-C, deux Grecs avaient découvert le régime des moussons. Les marins les plus hardis poussaient même jusqu'à la Birmanie et l'Annam.

Les côtes de l'Europe occidentale et septentrionale étaient encore mal connues au temps des Antonins. Cependant un Grec de Marseille, Pythéas, avait, au temps d'Alexandre, longé les rivages de l'Angleterre, de la Hollande, du Danemark et poussé peut-être jusqu'à Trondjhem en Norvège. Les expéditions de Drusus et de Tibère avaient fait connaître les régions de la rive droite du Danube et le pays entre le Rhin et l'Elbe. Enfin les légions avaient conquis l'Angleterre et le sud de l'Écosse. Tous ces résultats avaient été mis en œuvre vers 160 ap. J-C par un cartographe grec, né en Égypte, Ptolémée.

Ruines de Palmyre. Située en plein désert de Syrie, Palmyre était un lieu de passage pour les caravanes qui apportaient du golfe Persique, les marchandises venues de l'Asie. Une rue, longue de 1 200 mètres, traversait la ville d'Est en Ouest. Elle était bordée par deux portiques dont il subsiste de nombreuses colonnes. A chaque colonne était fixée, à mi-hauteur, une console qui supportait une statue.

Le monde connu des Romains au IIᵉ siècle.

par Trajan et qui est une sorte de Pompéi algérienne. Cependant la romanisation de l'Afrique du Nord ne fut pas très profonde. Le latin ne fit disparaître ni le punique ni la langue des indigènes. Ceux-ci restèrent en général fidèles à leurs habitudes ancestrales. Dès la chute de l'Empire, la civilisation romaine disparut, sans guère laisser d'autre trace que des monuments.

2 L'ORIENT

Si Rome essaya d'étendre la culture latine dans l'Occident, elle ne le tenta même pas en Orient. Dans la péninsule des Balkans, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte, *les classes dirigeantes restèrent attachées à la civilisation et à la langue grecques.* Athènes, Éphèse, Antioche, Alexandrie étaient de grands centres de culture grecque. L'historien *Plutarque*, connu surtout par ses biographies de grands hommes grecs et latins, le moraliste *Lucien* qui railla agréablement les travers de ses contemporains, l'astronome-géographe *Ptolémée*, le médecin *Galien* et Marc Aurèle lui-même écrivirent en grec. Quant au peuple, il était hellénisé en Asie Mineure; mais, en Syrie et en Égypte, le vieux fond indigène gardait toute son importance.
Ces régions étaient riches. Elles produisaient du blé, des fruits, de l'huile, du vin, des minerais. Les villes de Milet et de Tyr continuaient à tisser la laine et à la teindre en pourpre. On travaillait le verre et les métaux précieux. Mais, plus encore, c'était le *commerce* qui faisait la prospérité de l'Orient : commerce avec le reste de l'Empire et surtout avec l'Inde et avec la Chine.

3 LE COMMERCE AVEC L'EXTRÊME-ORIENT

Par la mer Rouge, les *navires égyptiens* gagnaient l'océan Indien et utilisaient la mousson d'été pour atteindre les côtes de l'Inde, de l'Indochine

Un paysan de Numidie raconte sa vie

« Mon père n'avait ni revenus ni maison à lui. J'ai toujours cultivé la terre ; ni elle ni moi n'avons pris aucun repos. Lorsque revenait l'époque de l'année où la moisson est mûre, j'étais le premier à couper les chaumes : lorsque apparaissaient dans les campagnes les bandes de moissonneurs qui vont se louer auprès de Cirta [Constantine], alors j'étais le premier à moissonner. Puis, quittant mon pays, j'ai, pendant douze ans, moissonné pour autrui sous un soleil de feu ; pendant onze autres années, j'ai commandé une équipe de moissonneurs et j'ai fauché le blé dans les champs des Numides.
A force de travail et sachant me contenter de peu, je suis enfin devenu propriétaire d'un domaine : aujourd'hui je vis dans l'aisance...
Je fus même appelé à siéger au conseil municipal de ma cité. » (D'après la traduction de Ch. A. Julien.)

A, B / **Timgad.** Édifiée en 100 ap. J-C sur l'ordre de Trajan par les soldats de la IIIe légion, cantonnée non loin de là, Timgad avait été construite sur le modèle d'un camp romain. (Voir la photo de la p. ci-contre.) Les rues se coupaient à angle droit et délimitaient des îlots de dimensions égales. La voie principale s'étendait de l'Est (en haut de la photo) à l'Ouest. A la sortie vers l'Ouest s'élevaient un siècle plus tard un arc de triomphe et, tout à côté, un marché entouré de colonnes (on en voit quatre en bas et à droite de la photo). Au fond, le théâtre, qui pouvait contenir 3 500 spectateurs. A gauche du théâtre, le Forum, grande place rectangulaire entourée de portiques : sur l'une des dalles, un bon vivant avait écrit : « Chasser, se baigner, jouer, rire : voilà la vie! ». Juste derrière le Forum, s'élevait la basilique où l'on rendait la justice. A gauche encore, de l'autre côté de la grande rue, la bibliothèque municipale que l'on aperçoit en blanc sur la photographie (prise à la verticale) placée au dessous.

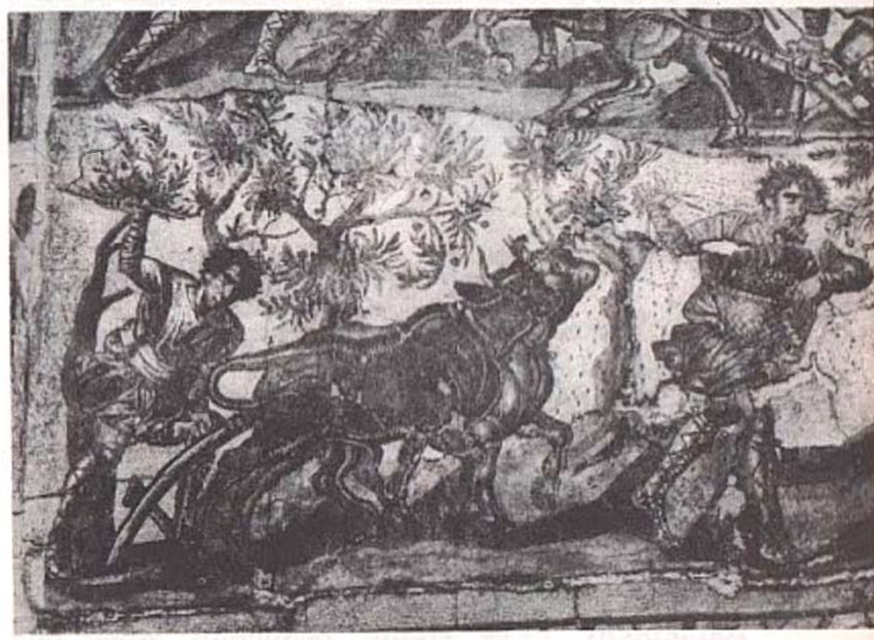
C / **Semailles.** Un premier labour, représenté sur le registre supérieur de la mosaïque, avait ouvert les sillons. Voici le semeur. D'un panier en fibres, suspendu à son cou et qu'il soutient de la main gauche, il prend dans sa main droite la semence et la laisse tomber en ouvrant les doigts. Le labour que l'on voit ensuite servira à recouvrir le grain : il joue le rôle de notre hersage. (Musée de Cherchell, Algérie.)

A

B



C



et de l'Indonésie. Ils apportaient l'or et l'argent, l'étain, le plomb, les grains de verre coloriés, l'ambre (venu de Scandinavie), le corail, les vins, les tissus de prix. Parfois même, ils transportaient des musiciens, des danseuses et des acrobates. Ils rapportaient le poivre et la cannelle, les pierres précieuses, les perles, les parfums. C'est au contraire par terre que *les marchands syriens* d'Antioche et ceux des villes situées en bordure du désert, Damas, Palmyre, Baalbek, commerçaient avec l'Empire chinois[1]. La route des caravanes traversait d'Ouest en Est tout l'Empire parthe (ou bien le contournait par le Nord) et atteignait le Turkestan chinois. Là, à une station connue sous le nom de « la Tour de Pierre », les Syriens troquaient leurs marchandises contre les ballots de soie brute et les vêtements de soie apportés par les marchands chinois. En revanche, les relations intellectuelles entre l'Europe et l'Extrême-Orient furent de peu d'importance : *il n'y eut guère de contact entre la pensée gréco-romaine et celle de l'Inde ou de la Chine.*

1. Voir la carte de la page 127.

RÉSUMÉ

- **Rome donne au monde méditerranéen pendant les deux premiers siècles de notre ère « la grandeur infinie de la paix romaine ».**
- **Les provinces sont bien administrées. Le droit de cité se répand et l'édit de Caracalla en 212 ap. J-C l'accordera à tous les habitants libres de l'Empire.**
- **L'Occident se romanise plus ou moins profondément : la Gaule beaucoup plus que l'Afrique du Nord. Partout cependant, des villes se créent et l'usage de la langue latine se répand.**
- **L'Orient, au contraire, reste attaché à la civilisation et à la langue grecques. La Syrie fait un commerce actif par terre avec la Chine, pendant que l'Égypte est en relations maritimes avec l'Inde et l'Indochine.**

L'Asie au temps des Antonins

Au temps des Antonins, on trouvait en Asie plusieurs États dont la civilisation ne le cédait pas à celle de l'Empire romain. Nous savons déjà qu'en Perse et en Mésopotamie, régnait la dynastie des Parthes.

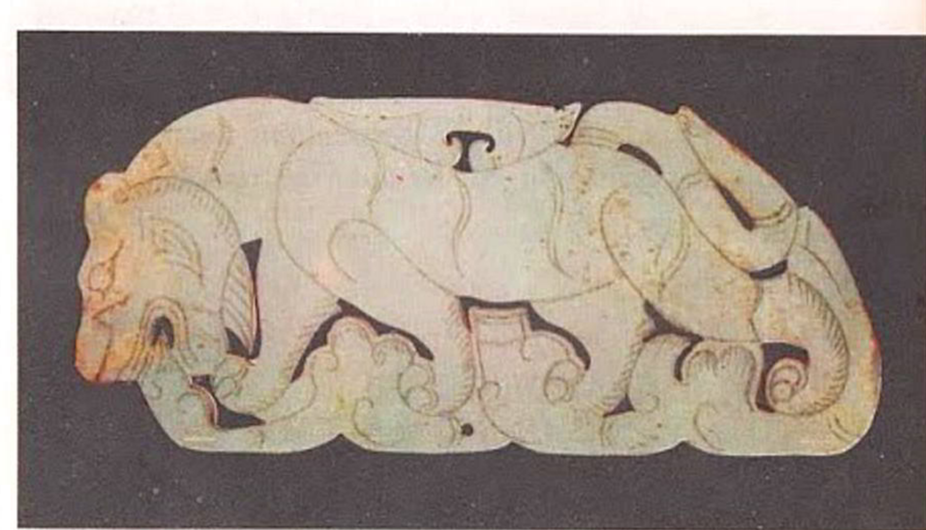
Dans les divers royaumes de l'Inde s'étaient développées, entre 1000 et 400 av. J-C, deux grandes religions : ce fut d'abord le brahmanisme (le mot brahmane désigne un prêtre de l'Inde), appelé aussi hindouisme. Ce fut ensuite le bouddhisme, fondé en opposition au brahmanisme, par un Hindou appelé Gautama, mais plus connu sous le surnom de Bouddha (c'est-à-dire celui qui a trouvé la lumière). Dès le Ier siècle ap. J-C le bouddhisme commença à se répandre en dehors de l'Inde, et d'abord en Chine.

Notre mot Chine vient du nom du prince de T'sin qui, vers 220 av. J-C, régnait sur la région située entre les deux fleuves du Houang-Ho et du Yang-Tsé-Kiang. Peu après sa mort, la glorieuse dynastie des Han prit le pouvoir et le garda 400 ans (200 av. J-C à 200 ap. J-C). La civilisation chinoise avait déjà à ce moment les caractères qu'elle a conservés presque jusqu'à nos jours : elle les devait à Confucius (551-479). Confucius fixa pour près de 2 500 ans l'idéal de l'homme de bien chinois : mélange de raison,



de bienveillance envers le prochain, de respect pour les traditions et les ancêtres, de loyalisme à l'égard des autorités légitimes. Mais, on l'a vu, le bouddhisme gagna la Chine dès la fin du Ier siècle ap. J-C, et nombre de Chinois s'enthousiasmèrent pour cette nouvelle doctrine, sans d'ailleurs renoncer au confucianisme (c'est-à-dire aux idées qu'avait exprimées Confucius).

L'Afghanistan et le Pakistan actuels avaient été gouvernés après la mort d'Alexandre (323 av. J-C) par des princes grecs, puis par une dynastie d'envahisseurs venus d'Asie centrale, les Kuchanas. Ceux-ci, qui régnèrent aux Ier et IIe siècles ap. J-C, subirent l'influence de la civilisation grecque et de la civilisation indienne. Tandis que, jusqu'alors, on n'avait jamais osé représenter le Bouddha, leurs artistes lui donnèrent les traits du dieu grec Apollon. Ainsi se développa ce qu'on appelle « l'art gréco-bouddhique ». La capitale des Kuchanas, Begram, que l'on a fouillée vers 1940, était le lieu de rencontre des quatre civilisations gréco-romaine, perse, hindoue et chinoise.



Carte des relations de Rome avec l'Asie.

Fouilles de Begram. En fouillant les ruines de Begram, en 1937, on a trouvé, dans deux pièces restées fermées depuis plus de seize siècles, peut-être, des œuvres d'art que leur propriétaire y avait cachées. Le vase de verre peint (page de gauche) est de provenance égyptienne: on y voit un combat de gladiateurs. Ci-dessus, un jade chinois. Le jade est une variété de pierre, d'un blanc verdâtre, très prisée par les Chinois. Celui-ci représente le « Tigre blanc », qui, aux yeux des Chinois, indique les régions de l'Occident. (Paris, Musée Guimet.)

15 Une religion nouvelle : le christianisme

A partir du milieu du Ier siècle ap. J-C, une nouvelle religion se développe dans l'Empire romain : la religion chrétienne, qui est sortie du judaïsme.

- *Sous le règne de Tibère, Jésus prêche et meurt en Palestine.*
- *Après sa mort, le christianisme se constitue, puis se répand, malgré les persécutions intermittentes dirigées contre lui par les autorités romaines.*

I JÉSUS

1 LA GRANDE VOGUE DES RELIGIONS ORIENTALES

Ni la religion romaine, ni le culte impérial n'étaient capables de procurer un réconfort moral à ceux qui en avaient besoin.

Aussi les populations étaient-elles de plus en plus attirées vers les *religions orientales*, venues d'Asie Mineure, d'Égypte, de Perse, de Syrie. Leurs prêtres indiquaient aux fidèles des moyens de se purifier, de racheter leurs fautes; ils consolaient les malheureux en leur promettant, après la mort, la résurrection et la félicité éternelle.

Outre ces quatre religions orientales, il y en avait encore une, mais qui était très différente de toutes les autres : la *religion d'Israël*. Seule elle affirmait qu'il n'y avait qu'un dieu. Elle n'était d'ailleurs pas uniquement pratiquée en Palestine : on trouvait des groupements de Judéens dans toutes les grandes villes du bassin de la Méditerranée, particulièrement à Alexandrie. *La religion d'Israël était en effet officiellement tolérée par les autorités romaines* et elle convertissait parfois des non-



A

A / **L'arrivée de Cybèle à Rome.** Dans les moments critiques de la seconde guerre punique, le Sénat ordonna d'introduire à Rome le culte de Cybèle, une déesse d'Asie Mineure. Ce bas-relief élevé, sans doute à la fin du IIe siècle ap. J-C par une fidèle de Cybèle, Claudia Synthyché, montre le vaisseau amenant l'effigie de la déesse.

B / **Un sanctuaire du culte de Mithra.** Le culte du Dieu Mithra était originaire de la Perse. Il se répandit en Asie Mineure d'où les légions romaines l'apportèrent en Occident, dès la fin du IIe siècle ap. J-C, et surtout au IIIe siècle ; aucun culte ne fut plus répandu parmi les soldats. Ses progrès furent très rapides, par exemple en Gaule dans les vallées du Rhône et du Rhin. La religion mithriaque exigeait d'ailleur de ses fidèles de grandes vertus : droiture, courage physique et moral, lutte contre tout ce qui est mauvais. Les cérémonies avaient lieu dans des sanctuaires souterrains : celui-ci a été découvert à Rome, sous la très vieille église chrétienne de Saint-Clément.

C / **Restauration du temple de Vesta.** La religion romaine traditionnelle n'en restait pas moins très honorée. Au début du IIIe siècle ap. J-C, le temple de Vesta fut restauré par la femme de l'empereur Septime Sévère, une Syrienne très attachée aux cultes d'Orient. C'est cette restauration que commémore cette médaille, où l'impératrice s'est fait représenter à côté de cinq vestales.

D / **Un dieu syrien.** Monté sur un taureau la main droite tenant un foudre et l'autre une hache aujourd'hui brisée, ce dieu syrien a été assimilé à Jupiter. (Kunsthistorisches Museum, Vienne.)

B



C



D

Judéens à ses doctrines. Les fidèles se réunissaient dans des « maisons de prières », appelées *synagogues*, pour lire l'Ancien Testament sous la direction de *rabbins*.

Depuis le milieu du Ier siècle ap. J-C, les Judéens étaient divisés entre eux sur la question du Messie (voir ce mot au *Lexique*). Certains affirmaient que le Messie était déjà apparu sous le nom de Jésus; d'autres refusaient de l'admettre.

2 LA VIE ET LA MORT DE JÉSUS

Jésus a vécu ignoré de presque tous ses contemporains. Son histoire ne nous est guère connue que par quatre récits appelés *Évangiles :* selon saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Ils racontent ainsi sa vie :

Jésus était un Judéen né à *Bethléem*, en Judée, sous le règne d'Auguste. Il passa sa jeunesse à *Nazareth*, petite ville de la Galilée, au nord de la Palestine. Vers l'âge de trente ans, sous le règne de l'empereur Tibère, il commença à prêcher. Il groupa autour de lui quelques Judéens qui furent ses *disciples :* des pêcheurs comme Pierre et André, des femmes comme Marie-Madeleine. Jésus allait par les campagnes ou entrait dans les synagogues des villes pour prêcher : son extrême bonté, l'autorité de sa parole faisaient une profonde impression sur ses auditeurs. Il s'exprimait familièrement et s'adressait de préférence aux pauvres, aux ignorants.

De Galilée, Jésus passé en Judée, alors province romaine. Il entra à Jérusalem et parla dans le Temple avec succès. Mais ses prédications lui firent beaucoup d'ennemis parmi les prêtres. Ceux-ci s'entendirent pour le faire condamner par le gouverneur romain de Judée.

Un soir, dans la semaine où les Judéens célébraient la fête de Pâque, après avoir dîné avec ses disciples, Jésus s'était retiré avec eux sur le Mont des Oliviers. C'est là qu'il fut arrêté par une troupe de Romains et de Judéens que

La piété juive au temps de Jésus

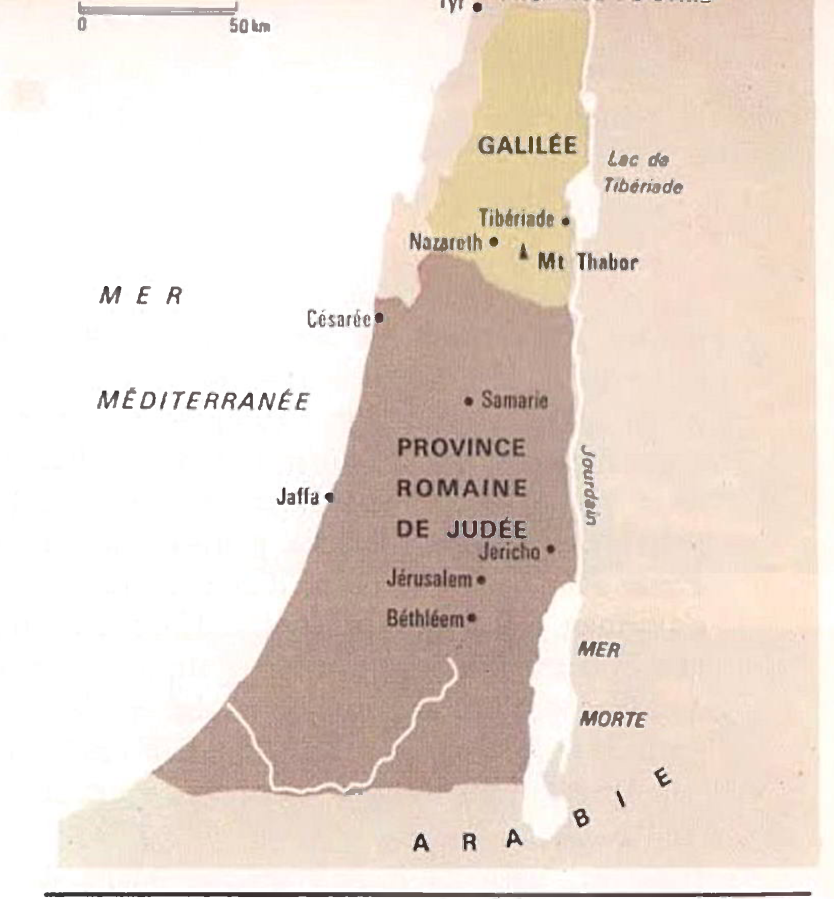
Cette piété se caractérise d'abord par la confiance en Dieu. Dans la Règle des Esséniens (voir p. 110), on lit : « Quand je serai en proie à la frayeur et à l'effroi et au fond de la détresse, en pleine désolation, je bénirai Dieu... et je m'appuierai tous les jours sur sa grâce. Et quand déferlera la détresse, je le louerai, et quand il me sauvera je pousserai également des cris de joie. »
Même sentiment dans un ouvrage juif de la même époque : « Dans nos tribulations nous crierons au secours et tu ne rejetteras pas nos supplications, car tu es notre Dieu... Tu nourris les oiseaux et les poissons... La bonté de l'homme est chiche ; il remet au lendemain et s'il donne deux fois sans murmurer, tu t'étonnerais. Mais toi, tu donnes abondamment avec bonté et opulence et, quand on espère en toi, on ne manque pas de dons. » Et l'auteur ajoute qu'il faut « aimer son frère comme soi-même, soutenir la main de l'indigent, du pauvre et de l'étranger, et chercher le bien-être de son frère. »

Le beau passage suivant, qu'est censé prononcer un fils du patriarche Jacob, fait connaître l'idéal moral des Judéens vers 100 av. J-C :
« En mon cœur je n'ai pas admis la fraude, et le mensonge n'est pas sorti de mes lèvres. J'ai eu compassion de tout homme affligé et j'ai partagé mon pain avec le pauvre... J'ai aimé le Seigneur de toute ma force et aussi tout homme comme mes enfants. »

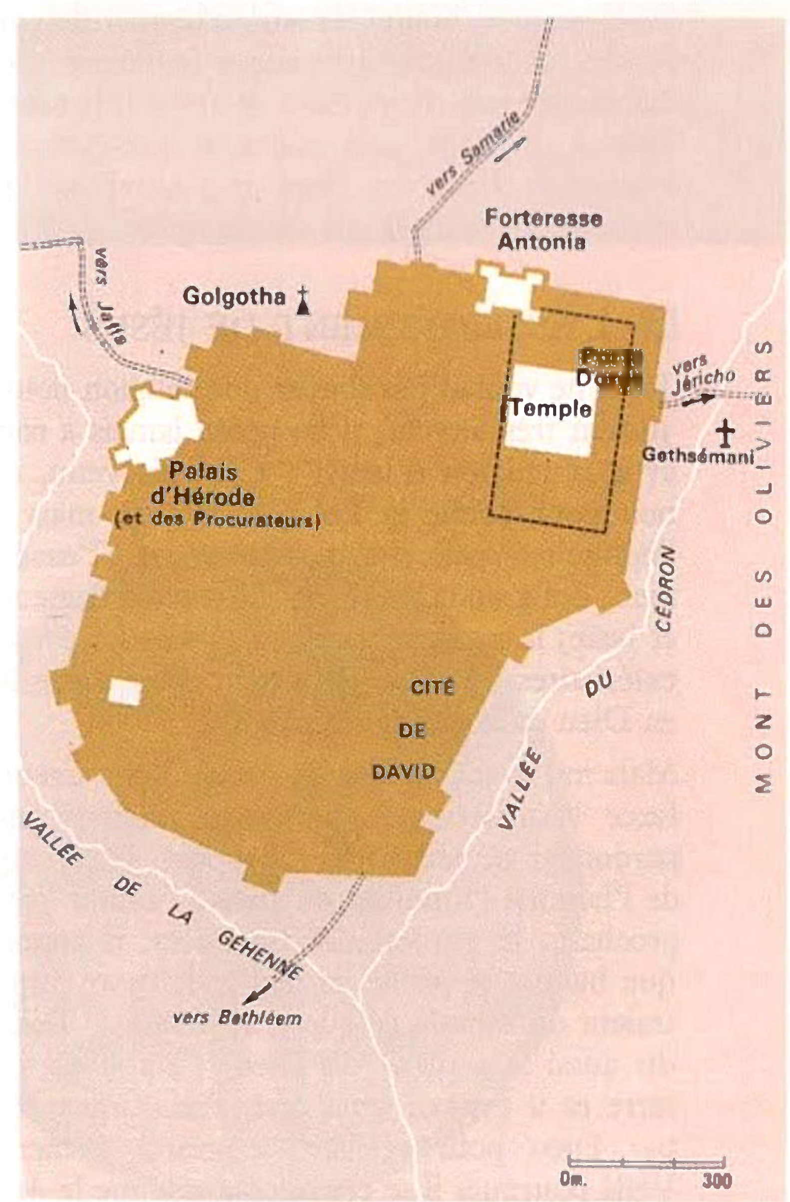
A la fin du Ier siècle av. J-C, un rabbin célèbre de Jérusalem, Hillel, résumait la loi de Moïse en ces termes : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît : c'est là toute la Loi. »

D'après Dupont Sommer, Les Écrits esséniens, Payot, 1960, et le P. Bonsirven. La Bible apocryphe, Fayard, 1953.

Judée et Galilée au temps de Jésus. Successivement province de l'empire babylonien de Nabuchodonosor, puis de l'empire perse, puis du royaume égyptien des Lagides et enfin du royaume syrien des Séleucides, la Judée s'était soulevée, contre le roi de Syrie et avait reconquis son indépendance vers 130 av. J-C. Mais, en 63, Pompée qui, on l'a vu (p. 50), venait d'annexer la Syrie, entra de force à Jérusalem et imposa aux Judéens le protectorat de Rome. Peu après, Antoine (le rival d'Octave) installa en Judée un prince arabe, Hérode (40-4 av. J-C). A la mort d'Hérode, ses fils se partagèrent ses États; mais dès l'année 6 ap. J-C, Auguste annexa la Judée qui fut gouvernée par des procurateurs : le plus fameux fut Ponce Pilate (26-36 ap. J-C), celui qui condamna Jésus à mort. Au temps de Jésus, la Galilée était au pouvoir d'un fils d'Hérode.



Jérusalem au temps de Jésus. Jérusalem est située sur un plateau entre deux torrents : à l'Ouest la Géhenne, à l'Est le Cédron (qui la sépare du Mont des Oliviers). La ville avait été conquise sur les Cananéens vers l'an 1000 av. J.-C. par le roi David. Peu après, Salomon y avait élevé le Temple, mais celui-ci avait été détruit par Nabuchodonosor en 586. Reconstruit, mais beaucoup plus modestement en 515, ce Temple fut détruit par Hérode qui commença à en édifier un autre. Le sanctuaire occupait le centre d'un grand quadrilatère entouré de portiques. La première cour était ouverte aux Gentils, c'est-à-dire à ceux qui n'étaient pas Judéens. Dans le Temple se trouvaient plusieurs objets consacrés, p. ex. le chandelier à sept branches (voir p. 111). Commencé en 19 av. J-C, le Temple d'Hérode ne fut achevé qu'en 64 ap. J-C. Incendié lors du siège de 70, il ne fut pas reconstruit par la suite. En même temps, Hérode avait fait édifier un palais à l'ouest de la ville, et la forteresse Antonia (appelée ainsi par reconnaissance à l'égard d'Antoine) tout à côté du Temple.



guidait *Judas*, un de ses disciples. Traduit devant le Grand Prêtre, Jésus fut accusé de blasphème, parce qu'il avait déclaré qu'après sa mort il siégerait à la droite de Dieu, puis reviendrait sur terre pour présider au Jugement dernier. Les prêtres le livrèrent alors au gouverneur romain, *Ponce Pilate*, en l'accusant d'être un rebelle qui s'affirmait « Roi des Judéens ». C'est à ce titre que Ponce Pilate lui fit subir le supplice romain de la croix. Jésus fut crucifié en dehors des remparts de la ville, sur la colline du Crâne (en hébreu « Golgotha », en français « Calvaire »), peut-être en l'an 28.
Jésus fut enseveli le soir même. Mais, disent les Évangiles, quand, le surlendemain dimanche, Marie-Madeleine et deux autres femmes voulurent embaumer son corps, elles trouvèrent le tombeau vide et un ange leur annonça que Jésus était ressuscité. Dans les jours qui suivirent, Jésus apparut plusieurs fois à ses disciples.

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS

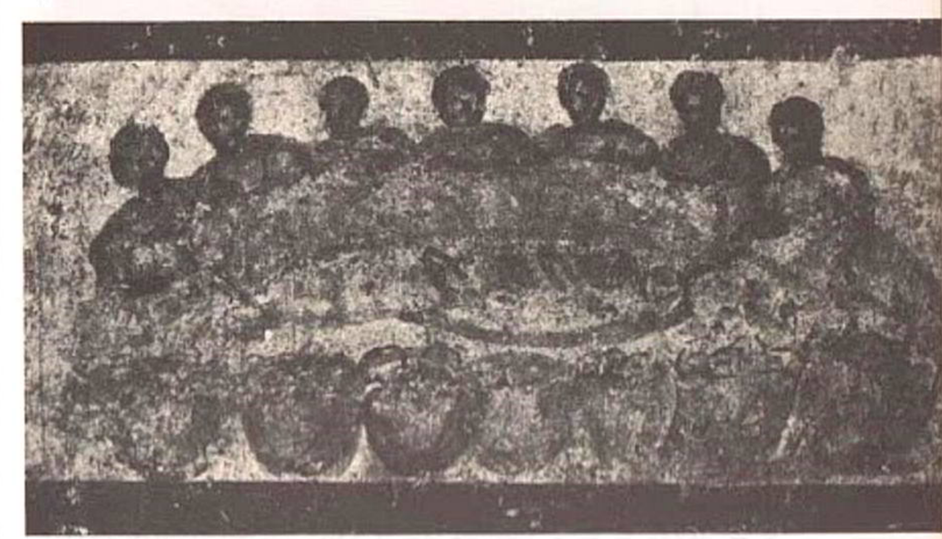
Jésus ne voulait pas fonder une religion nouvelle. Judéen très fervent, il ne pensa jamais à rompre avec la religion d'Israël : « Je suis venu, dit-il, non pour abolir la Loi (de Moïse), mais pour l'appliquer entièrement. » Il reprend l'enseignement des grands Prophètes d'Israël, comme Amos et Isaïe; il enseigne comme eux que les pratiques extérieures du culte importent moins que la foi en Dieu et la pureté du cœur.

Mais nul avant lui n'avait prêché avec autant de force la miséricorde de Dieu, toujours prêt à pardonner au pécheur qui se repent. Jésus exigeait de l'homme l'humilité du cœur, l'amour pour le prochain, le pardon des injustices. Il annonçait que bientôt le péché, le mal et la mort disparaîtraient du monde et que le *royaume de Dieu* (on dit aussi : le règne de Dieu) s'établirait sur la terre et il pensait qu'il était l'instrument choisi par Dieu pour réaliser ce grand événement. Voilà pourquoi il se considérait comme le *Messie*.

La parabole du semeur

Pour mieux frapper l'attention de ses auditeurs, Jésus usait souvent de « paraboles », c'est-à-dire de récits imagés qui avaient une signification morale. La plus connue est la parabole du Semeur que les Évangiles selon saint Luc et saint Matthieu racontent ainsi : « Un semeur sortit pour semer sa semence : comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin ; elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur un sol pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre, et elle leva immédiatement parce que la terre était sans profondeur. Mais le soleil parut et brûla la plante qui, n'ayant point de racine, se dessécha. Une autre partie tomba au milieu des épines et en même temps les épines poussèrent et l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans la bonne terre : elle leva et elle porta du fruit au centuple. »
Jésus expliqua lui-même la parabole. La semence, c'est la Parole de Dieu. « Chaque fois qu'un homme entend la Parole et ne s'en pénètre pas, le Malin (c'est-à-dire le Diable) vient et enlève ce qui a été semé dans son cœur ; voilà celui qui a reçu la semence le long du chemin. Celui qui l'a reçue sur un sol pierreux, c'est l'homme qui entend la Parole et qui tout d'abord l'accueille avec joie. Mais il n'a pas de racine en lui-même ; il manque de persévérance. Celui qui a reçu la semence parmi les épines, c'est l'homme qui écoute la Parole, mais les soucis de ce monde et la séduction de la richesse étouffent la Parole et la rendent stérile. Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est l'homme qui écoute la Parole et s'en pénètre : celui-là porte des fruits. »





Représentations de l'art chrétien aux premiers siècles. L'art chrétien a commencé par être un art funéraire. On a peint ou orné de statues les murs et les voûtes des tombeaux; plus tard, on a sculpté des bas-reliefs sur les sarcophages. Le décor rappelle beaucoup celui des maisons de Pompéi, mais les motifs sont différents. En haut, un bas-relief (Musée des Thermes, Rome) : au centre, le Sermon sur la Montagne; à droite et à gauche, des guérisons de malades.
Au-dessous, c'est une peinture (Cimetière de Sainte-Calliste, Rome) : sept personnes assises à une table, devant deux poissons et sept corbeilles de pain. Il y a là une allusion au miracle de Jésus appelé la « multiplication des pains », et aussi à la Cène, c'est-à-dire au dernier repas pris par Jésus avec ses disciples à la veille de sa mort, repas que les chrétiens commémoraient chaque dimanche. Il faut aussi se rappeler que, dans l'art chrétien, le poisson représente souvent Jésus, car les cinq lettres du mot grec qui signifie poisson sont les initiales des cinq mots grecs qui signifient : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.



Le Bon Pasteur (Cimetière de Domitilla, Rome). Jésus est représenté sous les traits d'un berger qui est allé chercher la brebis égarée ou malade et la rapporte sur ses épaules. Mais Jésus tient dans la main droit un « syrinx » (sorte de flûte formée de plusieurs roseaux d'inégale longueur) et les deux brebis à ses pieds lèvent les yeux vers lui. Il est ainsi représenté sous la forme du héros grec Orphée. Celui-ci, disait-on, charmait les animaux par ses chants accompagnés de musique : de même Jésus attire à lui, par son enseignement, les âmes des fidèles.

II CONSTITUTION ET PROGRÈS DU CHRISTIANISME

1 LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME

Après la mort de Jésus, ses disciples se groupèrent à Jérusalem autour de saint Pierre, qui était un des douze disciples ou *apôtres*[1]. Eux non plus ne songeaient pas à rompre avec le judaïsme; ils affirmaient seulement que Jésus était le Messie (en grec *Christ*[2]), qu'il avait été ressuscité par Dieu et que ceux qui croiraient en lui seraient sauvés : telle était la « bonne nouvelle » (c'est le sens du mot *Évangile)* qu'ils prêchaient.

Cependant beaucoup de Judéens refusaient de se laisser convaincre par les apôtres et ils les accusaient de blasphème. L'un des plus acharnés était Saul, plus connu sous son autre nom : *Paul*. Mais Paul se convertit brusquement, à la suite d'une vision qu'il eut, en quittant Jérusalem, sur le chemin de Damas, et il devint alors le plus fougueux propagateur du christianisme. Missionnaire infatigable, il parcourut surtout l'Asie Mineure et la Grèce. Très attaqué par les Judéens, il s'adressa surtout aux païens et affirma que, pour devenir chrétiens, ils n'avaient pas besoin de se soumettre à *toutes* les prescriptions de la Loi de Moïse. *Ainsi le christianisme tendit à se détacher du judaïsme*[3].

Les progrès du christianisme furent facilités par la paix romaine, par le réseau des routes qui unissaient les différentes provinces, enfin par l'existence des communautés de Judéens dispersées dans les grandes villes du bassin de la Méditerranée. Des païens qui se sentaient attirés par la religion d'Israël se convertirent souvent au christianisme.

1. Ce mot signifie « envoyés » et désigne ceux de ses disciples que Jésus avait, de son vivant, envoyés à travers la Galilée pour prêcher en son nom.
2. De *Christ* viennent : *chrétien* et *christianisme*.
3. Cependant l'Ancien Testament resta un livre sacré pour les chrétiens. (Voir au *Lexique* le mot *Bible*.)

La morale chrétienne

Un Pharisien[1] demanda à Jésus pour le mettre à l'épreuve : « Maître, quel est dans la Loi[2] le plus grand commandement ? » Jésus dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée. Voilà le premier et le plus grand commandement. Et voici le second qui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même[3]... »

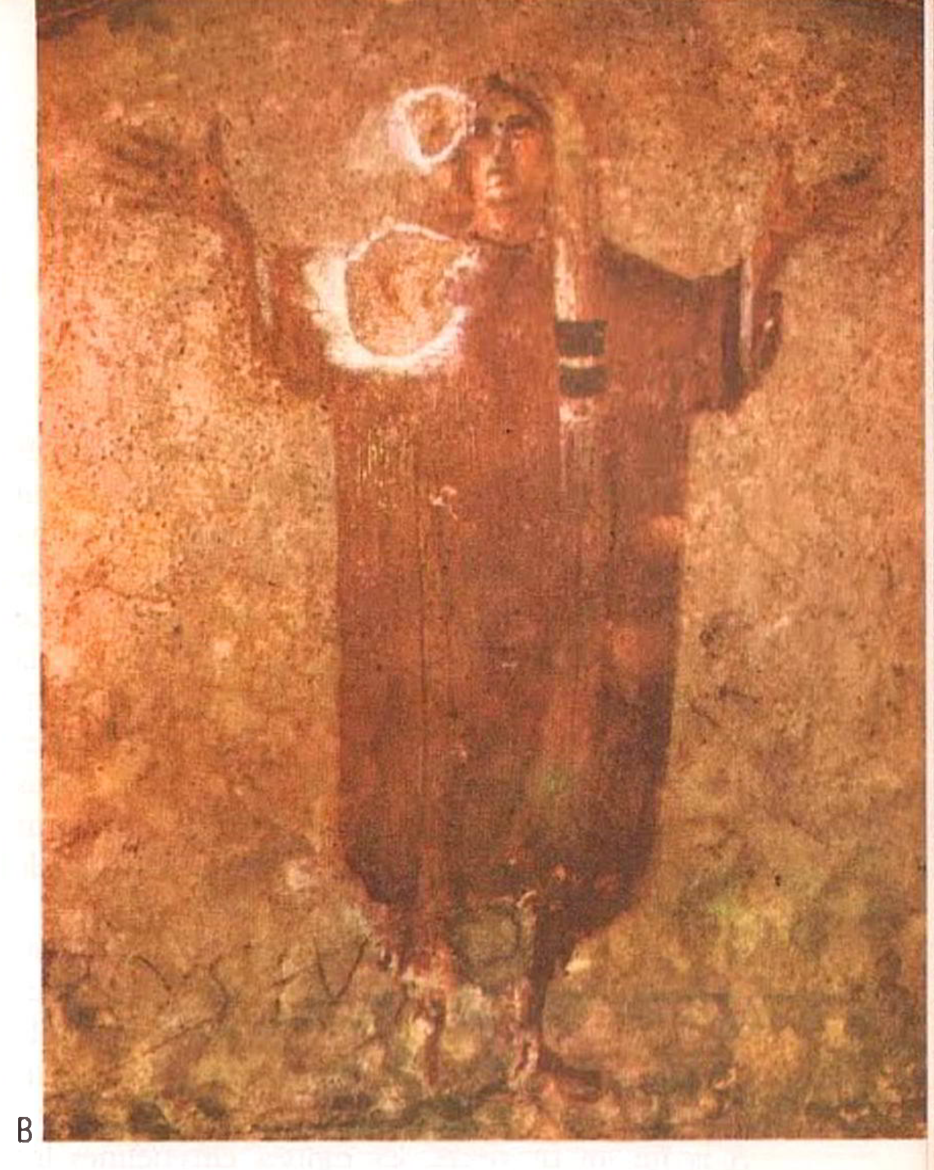
Jésus gravit la montagne et il dit : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés! Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde! Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu! Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu! Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux! »[4] « Que celui qui voudra devenir grand parmi vous soit votre serviteur ; que celui qui voudra devenir le premier parmi vous soit l'esclave de tous... ; qui s'élèvera lui-même sera abaissé, qui s'abaissera lui-même sera élevé. » (Évangile selon saint Matthieu.)

1 Les Pharisiens étaient des observateurs scrupuleux de la Loi de Moïse.
2 On appelait « la Loi », l'ensemble des cinq premiers livres de l'Ancien Testament.
3 Ces deux commandements se trouvent textuellement dans l'Ancien Testament.
4 L'Église catholique utilise une traduction latine de la Bible. Or, en latin le mot « Heureux » se dit : Beati. C'est pourquoi on appelle Béatitudes les phrases de Jésus citées ci-dessus qui commencent par : Heureux.

Exercices. 1 Rappelez-vous que le Pharisien a un respect extrême pour la loi de Moïse : sera-t-il satisfait ou non de la réponse de Jésus ? 2 Comparez cette réponse à ce que Jésus avait dit : « Je suis venu non pour abolir la Loi, mais pour l'appliquer entièrement. » 3 Montrez l'extrême importance des mots : le second qui lui est semblable. Un homme qui n'aime pas les autres hommes peut-il dire qu'il aime Dieu ? 4 Le discours de Jésus, dont font partie les Béatitudes, est connu sous le nom de Sermon sur la montagne : pourquoi ? 5 Que signifie dans le dernier alinéa l'expression : devenir grand parmi vous ? Quelle est la vertu chrétienne mise ici en valeur par Jésus ?



A



B

Le culte du dimanche

Un philosophe païen devenu chrétien, saint Justin, dans un écrit adressé à l'empereur Antonin le Pieux, décrivait ainsi le culte du dimanche : « Le jour qu'on appelle le jour du Soleil [le dimanche], tous, dans les villes et à la campagne, se réunissent dans un même lieu : on lit les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour exhorter à imiter ces beaux enseignements. Ensuite nous nous levons tous et nous prions ensemble à haute voix. Puis, lorsque la prière est terminée, on apporte du pain avec du vin et de l'eau. Celui qui préside fait monter au ciel des prières et des actions de grâces autant qu'il peut, et tout le peuple répond par l'acclamation Amen. Puis on partage et on distribue à chacun les choses consacrées [le pain et le vin] et l'on fait porter leur part aux absents par des diacres. »



C

A / **La Vierge et l'Enfant.** Cette peinture a été retrouvée dans un cimetière de Rome (cimetière de Priscilla). Elle date sans doute de la première moitié du IIIe siècle. La tête couverte d'un voile, la Vierge tient sur les genoux l'Enfant qui se retourne brusquement, comme effrayé.

B / **Orante.** (Cimetière de Priscilla à Rome, IIIe siècle.) On appelle Orante une femme debout, les bras ouverts et les paumes des mains en dehors, dans le geste de la prière. Elle représente l'âme de la morte qui, au Paradis, prie pour les vivants.

C / **Le Chrisme.** On appelle Chrisme les deux premières lettres, XP, du mot grec Christos. Elles sont ici encadrées dans une couronne. A droite et à gauche deux coqs, symboles de la résurrection de Jésus ; le corps de Jésus n'est pas attaché à la croix, au pied de laquelle sont deux soldats : l'un veille et l'autre s'est endormi sur son bouclier. (Rome, Musée du Latran.)

2 LES PREMIÈRES ÉGLISES CHRÉTIENNES

Les chrétiens se groupaient en communautés qu'on appelait « Églises ». Chaque Église eut bientôt à sa tête un *évêque*, c'est-à-dire un surveillant, assisté de *prêtres*, c'est-à-dire d'hommes âgés, et de *diacres*, c'est-à-dire de serviteurs. Le dimanche matin, jour où l'on commémorait la résurrection de Jésus, les chrétiens se réunissaient pour chanter des psaumes, prier et lire les livres saints [1]. Le soir, en mémoire du dernier repas pris par Jésus avec ses disciples, ils se partageaient le pain et le vin que l'évêque avait bénis, puis ils assistaient à un repas en commun.

Les chrétiens eurent leurs cimetières à eux, qu'on appela plus tard *catacombes*. Comme les cimetières païens, les catacombes étaient ornées de peintures : c'est là qu'on trouve *les plus anciens vestiges de l'art chrétien.*

A la fin du IIe siècle, les Églises chrétiennes les plus importantes étaient celles d'*Antioche* en Syrie, de *Corinthe* en Grèce, de *Rome* en Italie, de *Lyon* en Gaule, de *Carthage* en Afrique et d'*Alexandrie* en Égypte. Très tôt, Rome avait eu une Église chrétienne. Selon la tradition, les apôtres Pierre et Paul y avaient été suppliciés sous Néron : les chrétiens, en effet, n'avaient pas tardé à être persécutés par les autorités romaines.

3 LES PERSÉCUTIONS CONTRE LES CHRÉTIENS

Pourquoi ces persécutions? Les Romains étaient en général très tolérants pour les autres religions. Mais les chrétiens faisaient bande à part, ils s'entouraient de mystère pour célébrer leur culte, ce qui prêtait à la calomnie. On les traitait d' « ennemis du genre humain »; on racontait qu'ils tuaient des enfants dont ils buvaient ensuite le sang. D'autre part, les chrétiens refu-

1. Sur les livres saints, voir au *Lexique* le mot : *Bible*.

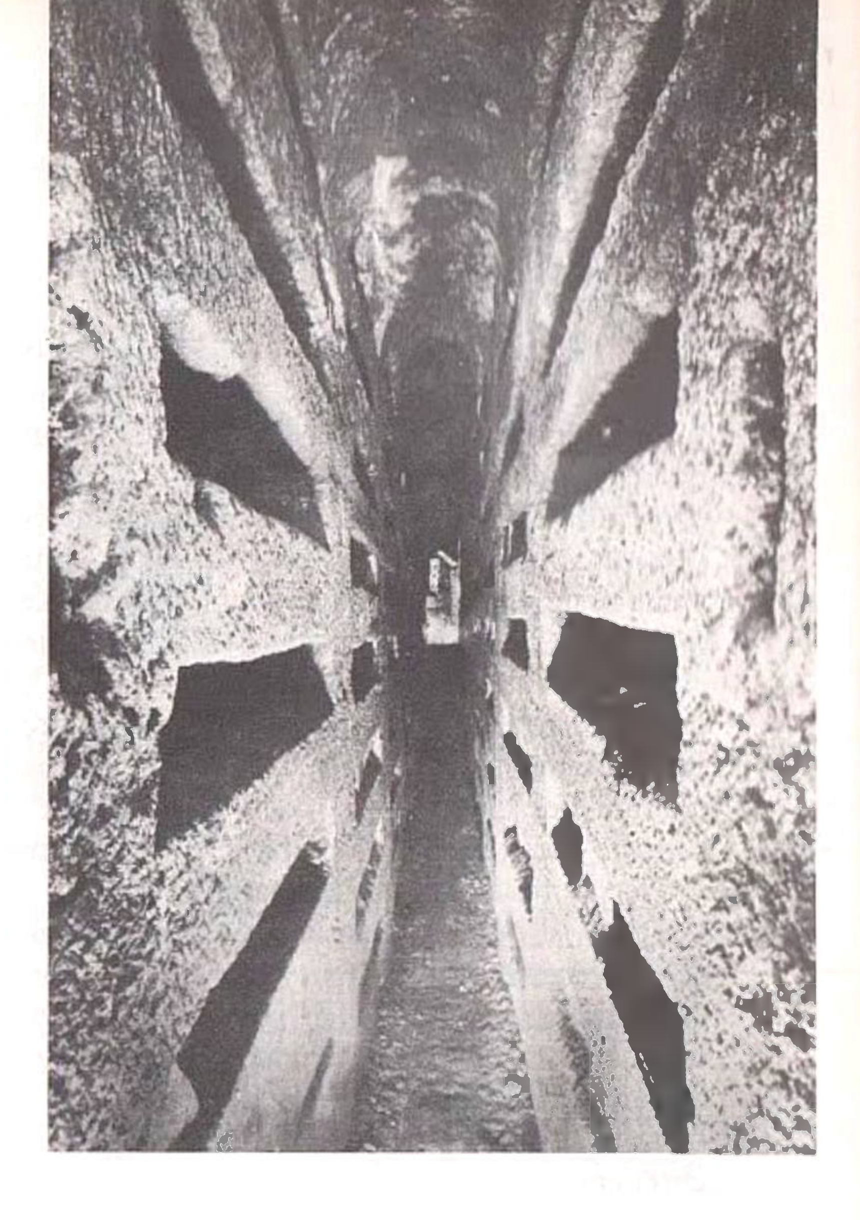
Ce que leurs ennemis disaient des chrétiens

Un écrivain chrétien du début du IIIe siècle[1], imaginant un dialogue entre un païen et un chrétien, faisait dire au premier : « J'entends dire qu'ils vénèrent la tête de la bête la plus vile, l'âne, persuadés qu'ils sont, dans leur stupidité, que c'est un animal sacré... Sont-ce là des faussetés ? Je l'ignore ; ce sont au moins les soupçons que provoquent naturellement des rites nocturnes et cachés... On raconte qu'ils rendent un culte à un homme puni du dernier supplice pour ses méfaits, et que dans leurs cérémonies on voit le bois sinistre de la croix... Le tableau de l'initiation des nouveaux chrétiens est aussi connu qu'abominable. Un enfant, couvert de pâte et de farine, pour tromper ceux qui ne sont pas au courant, est placé devant celui qui doit être initié. On l'invite à frapper ; la croûte farineuse fait croire à tout ce qu'il y a de plus innocent ; l'enfant périt sous des coups aveugles. Et alors ils lèchent avidement son sang, ils s'arrachent ses membres... »

« Pourquoi s'efforcent-ils de cacher l'objet de leur culte quand on sait que le crime seul cherche le secret ? Pourquoi n'ont-ils pas d'autels, de temples, d'images connues ? Pourquoi ne parlent-ils jamais en

1 Il s'appelait Minucius Felix, et le dialogue qu'il a écrit porte le titre « Octavius » : c'est le nom de l'interlocuteur chrétien.

Dans une catacombe. Le mot « catacombe » signifie « endroit creux ». Il ne devrait s'appliquer qu'à un certain cimetière situé « en contrebas » de la Voie Appienne, à la sortie de Rome. Les cases dans les murs sont des tombes. On les fermait par des plaques de pierre sur lesquelles on inscrivait le nom du mort et quelques formules de prières ou d'adieu. Sur la tombe d'Agapé (IIe siècle), c'est la morte qui demande que l'on prie pour elle : « Et vous, mes frères, je vous prie quand vous viendrez prier ici et que vous invoquerez dans vos prières le Père et le Fils, n'oubliez pas de vous souvenir d'Agapé afin que le Dieu tout-puissant garde Agapé pour la vie éternelle. » Ailleurs un père et une mère demandent à leur enfant d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur : « Anatolus, notre premier-né, toi qui nous fus donné pour si peu de temps, prie pour nous. »



public ? Pourquoi cette horreur
pour les réunions libres, si ce qu'ils
adorent avec tant de mystère
n'était punissable ou honteux ?
Qu'est-ce que ce dieu unique,
solitaire, en détresse, que ne connaît
pas une seule nation libre ?
Seule la misérable nationalité
judéenne honora ce dieu unique ;
mais, du moins, elle l'honora
ouvertement, avec des temples, des
autels, des victimes, des cérémonies :
pauvre dieu fini, détrôné, puisqu'il
est maintenant, comme sa nation,
captif des dieux romains. »
Le païen notait : « Les chrétiens se
reconnaissent entre eux à
des signes ; ils s'appellent tous
sans distinction : frères et sœurs. »

Exercices. 1 Remarquez les mots du païen : « J'entends dire..., je l'ignore, les soupçons, on raconte que... » Dès lors, sur quoi est fondée la connaissance que le païen a des chrétiens ? **2** Montrez l'importance des mots : les soupçons que provoquent naturellement des rites nocturnes et cachés. **3** Expliquez les mots : Dieu unique, solitaire, en détresse. **4** Expliquez, dans les lignes suivantes, les mots : **dieu fini, détrôné, captif des dieux romains.** A quels événements l'auteur fait-il allusion ?

saient de rendre un culte aux dieux officiels de Rome, même à l'empereur : aussi le seul fait de se dire chrétien pouvait-il être considéré comme un aveu de haute trahison [1].

Tout d'abord les persécutions furent assez espacées et toutes locales : cela dépendait non de l'empereur, mais des gouverneurs de province ou même des conseils municipaux. Pendant que les chrétiens de telle ville étaient pourchassés, ceux de telle autre vivaient en paix. Mais, malgré les persécutions, parfois même à cause d'elles, le nombre des chrétiens ne cessa d'augmenter : le courage de certains suppliciés (on les appela *martyrs* [2]) faisait impression sur la foule.

Grâce à sa douceur consolante, le christianisme se propageait rapidement parmi les pauvres gens des villes : un de ses adversaires l'appelait dédaigneusement « une religion de tisserands, de foulons et de cordonniers ». Cependant, dès le début, on trouva aussi des riches parmi les chrétiens.

1. Les Judéens aussi s'y refusaient, mais ils y étaient autorisés par les Romains.
2. C'est-à-dire « témoins », parce qu'ils témoignaient par leur mort qu'ils croyaient en Jésus-Christ.

RÉSUMÉ

- **Aux religions orientales d'Asie Mineure, de Syrie, d'Égypte et de Judée s'en ajoute une autre à partir du milieu du Ier siècle ap. J-C : la religion chrétienne, issue de la vieille religion d'Israël.**
- **Les Évangiles, qui font partie du Nouveau Testament, racontent la vie, la mort et la résurrection de Jésus.**
- **Sous l'influence du grand missionnaire saint Paul, le christianisme se sépare petit à petit du judaïsme et les chrétiens se groupent en communautés distinctes, les Églises chrétiennes.**
- **Les autorités romaines persécutent par accès les chrétiens, en qui elles voient de mauvais citoyens ; mais les persécutions n'arrêtent pas les progrès des Églises.**

Les martyrs chrétiens de Lyon en 177

Voici un fragment d'une lettre des chrétiens de Lyon à leurs frères d'Asie Mineure en 177. « Maturus et Sanctus subirent de nouveau toute la série des supplices comme s'ils n'avaient rien souffert auparavant : ...les coups de fouet, les morsures des bêtes qui les traînaient sur le sable, et tout ce que le caprice d'une foule insensée réclamait par ses cris ; puis on les avait assis sur la chaise de fer rougi et, tandis que les membres brûlaient, l'écœurante fumée de la chair rôtie remplit l'amphithéâtre. Loin de s'apaiser, la fureur ne faisait que s'enflammer davantage ; on voulait triompher quand même de la constance des martyrs. Cependant, on ne put faire dire à Sanctus une seule parole, sinon celles qu'il n'avait cessé de redire depuis le commencement : je suis chrétien. Pour en finir, on coupa la gorge aux deux martyrs qui respiraient encore. »

« Blandine [une jeune esclave chrétienne], pendant tout ce temps, était suspendue à un poteau et exposée aux bêtes ; aucune bête ne toucha le corps de Blandine. On la détacha donc du poteau et on la ramena en prison pour une autre séance... Blandine demeurait la dernière. Après avoir souffert le fouet, les bêtes, la chaise de feu, elle fut enfermée dans un filet et on la jeta devant un taureau. Il la lança plusieurs fois en l'air avec ses cornes ; elle paraissait ne rien sentir, tout entière à son espoir, poursuivant son entretien intérieur avec le Christ. » (D'après Dom Leclercq, Les Martyrs.)

Exercices. **1** Que signifie, à la fin du texte : **Blandine tout entière à son espoir ?** Quelle était l'espérance de Blandine ? Que signifie : **son entretien intérieur avec le Christ ?** **2** Les martyrs lyonnais étaient-ils citoyens romains ?



Condamné livré aux bêtes. Cette mosaïque a été trouvée en Cyrénaïque. A quoi est attaché le condamné ? Que sont ces petits chariots ? Tous les personnages sont-ils des condamnés ?

Carte de l'expansion du christianisme au IIIe siècle.

16 Nouveautés dans l'Empire aux IIIe et IVe siècles



Septime Sévère et sa famille. Peinture sur bois. A côté de Septime Sévère, sa femme, la Syrienne Julia Domna. Devant eux, l'artiste avait représenté leurs deux fils : Géta et Caracalla. Mais, quand Caracalla eut fait assassiner son frère, on effaça les traits de celui-ci sur le portrait. L'empereur et son fils portent des couronnes d'or, ornées de pierreries. (Musée Dahlem, Berlin-Ouest.)

Aux IIIe et IVe siècles, l'Empire se transforme profondément :

- *Transformations politiques et sociales : l'empereur devient un monarque absolu; Rome cesse d'être capitale; le pays s'appauvrit et se dépeuple; la poussée des ennemis aux frontières s'accroît.*
- *Transformations religieuses : le christianisme est d'abord toléré, puis même imposé et le paganisme est interdit.*

I TRANSFORMATIONS POLITIQUES ET SOCIALES

LE IIIe SIÈCLE : ANARCHIE MILITAIRE ET INVASIONS

Après l'époque de prospérité marquée par le gouvernement des Antonins, le IIIe siècle fut pour l'Empire romain un siècle de décadence. D'une part l'armée intervint constamment dans la politique, d'autre part les frontières furent partout forcées.

A la mort de Commode (192), les cohortes prétoriennes à Rome et les armées cantonnées dans les provinces s'opposèrent, comme elles avaient fait à la mort de Néron. Il fallut cinq ans de luttes sans pitié pour que le chef de l'armée du Danube, *Septime Sévère*, l'emportât (197). Septime Sévère était un Africain, dont la famille était romanisée depuis peu de temps, et sa femme était une Syrienne. Méprisant et dur à l'égard du Sénat, il se montra néanmoins bon soldat et bon administrateur : il rétablit l'ordre, promulgua des lois excellentes, éleva de nombreux monuments, battit les Parthes. Il mourut en Angleterre, à la tête de ses légions (211).

L'Empire aux enchères en 192

Deux candidats à l'Empire se présentèrent devant les prétoriens : Julianus et Sulpicianus. Voici ce que raconte un contemporain, l'historien grec Dion Cassius : « Les enchères ne tardèrent pas à monter grâce à des messagers qui allaient dire à Julianus : Sulpicianus donne tant ; que mets-tu de plus ? et à Sulpicianus : Julianus offre tant ; que promets-tu de plus ? Sulpicianus l'aurait sans doute emporté, si Julianus n'avait enchéri d'un coup, criant à haute voix et indiquant la somme sur ses doigts. Séduits par cette enchère, les soldats le proclamèrent empereur. »



Son fils *Caracalla* était un tyran : il publia du moins l'édit de 212 qui accordait le droit de cité romaine à tous les hommes *libres* de l'Empire. Caracalla eut pour successeur un jeune homme qui était prêtre d'un dieu syrien : ce singulier empereur choisit pour préfets des vigiles, du prétoire et de l'annone, un cocher, un danseur et un coiffeur, et il épousa une Vestale!

« Enrichissez les soldats et moquez-vous du reste », aurait dit Septime Sévère à son fils. Le résultat ne se fit pas attendre : pendant cinquante ans (235-284), les soldats nommèrent, déposèrent, assassinèrent les empereurs à leur gré.

En même temps l'Empire était envahi sur toutes les frontières. Un roi de Perse pénétra jusqu'au cœur de l'Asie Mineure et fit prisonnier l'empereur *Valérien* (260). Une princesse de la ville de Palmyre, *Zénobie*, s'empara de toute la Syrie, de l'Égypte et même de la plus grande partie de l'Asie Mineure. Enfin des tribus germaniques forcèrent le Danube et le Rhin, ravagèrent la Grèce, l'Italie, la Gaule et même l'Espagne.



2 RÉFORMES. DE DIOCLÉTIEN ET DE CONSTANTIN

L'Empire fut momentanément sauvé par un vaillant général, l'empereur *Aurélien* (270-275). Il repoussa les Germains, triompha de Zénobie, entoura Rome d'une enceinte fortifiée. Son œuvre fut continuée, quelques années plus tard, par les empereurs *Dioclétien* (284-305) et *Constantin* (312-337). Mais l'Empire sortit de leurs réformes complètement transformé et presque méconnaissable.

1° L'empereur devint un *monarque absolu.* Il se vêtit d'étoffes de soie et d'or, mit autour de son front un *diadème* comme faisaient jadis les rois de l'Orient. On l'appela « Votre Majesté », « Votre Éternité » : ses sujets ne l'abordaient qu'en se prosternant le front contre terre et en l'adorant comme un dieu. Il était entouré d'une foule

La dame de Palmyre. Cette noble dame, toute chargée de bijoux, évoque la richesse de la grande ville de commerce que fut Palmyre. Le savant romain Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.) écrivait : « L'Empire des Romains et celui des Parthes quêtent tous deux l'amitié de Palmyre et sollicitent ses faveurs dès que renaissent leurs conflits. » (Copenhague, Musée Ny-Karlsberg.)

Le triomphe de Chapour. Vers 225 ap. J-C, la dynastie des Parthes fut remplacée par la dynastie perse des Sassanides. L'un des premiers Sassanides fut Chapour Ier (241-272). Il triompha de deux empereurs romains, **Philippe**, à qui il imposa une paix humiliante, puis **Valérien** (qu'il fit prisonnier et qu'il tient ici par les poignets). Sur le flanc d'une montagne, non loin de Persépolis, dans un gigantesque bas-relief, Chapour se fit représenter vainqueur de ses deux adversaires.

de chambellans, d'huissiers, de domestiques. Les fonctionnaires, strictement hiérarchisés, devinrent très nombreux.

2° D'autre part le péril était si menaçant aux frontières, que *Dioclétien jugea que la tâche de diriger l'Empire était trop lourde pour un seul homme*. Il s'associa trois collègues et cette forme de gouvernement fut appelé la *tétrarchie*, c'est-à-dire le gouvernement à quatre.
Constantin ne suivit pas son exemple et, à partir de 324, il resta seul empereur. Du moins jugea-t-il nécessaire de *créer en Orient une nouvelle capitale*, d'où il fût possible de surveiller les Goths sur le bas Danube et les Perses sur l'Euphrate. Il fit choix de la vieille ville grecque de Byzance sur le Bosphore : il l'agrandit, l'embellit et lui donna le nom de *Constantinople*, c'est-à-dire la ville de Constantin (330).
Après lui, durant le IVe siècle, on vit à plusieurs reprises deux empereurs : l'un gouvernait l'Orient et résidait à Constantinople, l'autre gouvernait l'Occident et résidait à Milan. *Rome cessait d'être la capitale de l'Empire romain.*

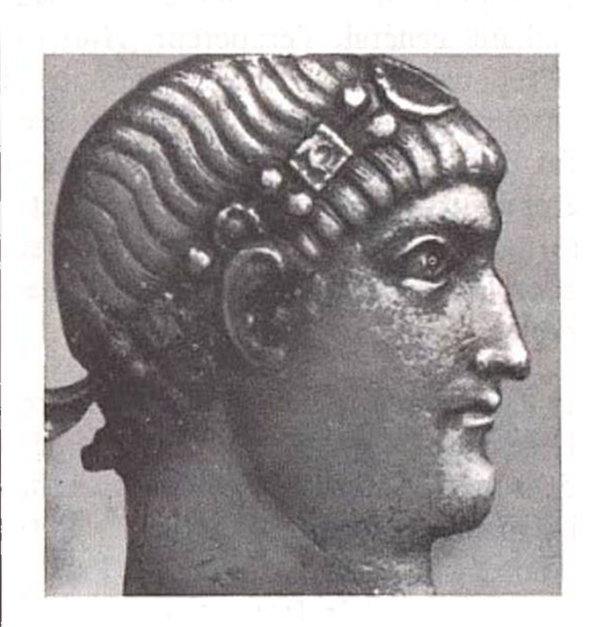
3 DÉPOPULATION ET APPAUVRISSEMENT DE L'EMPIRE

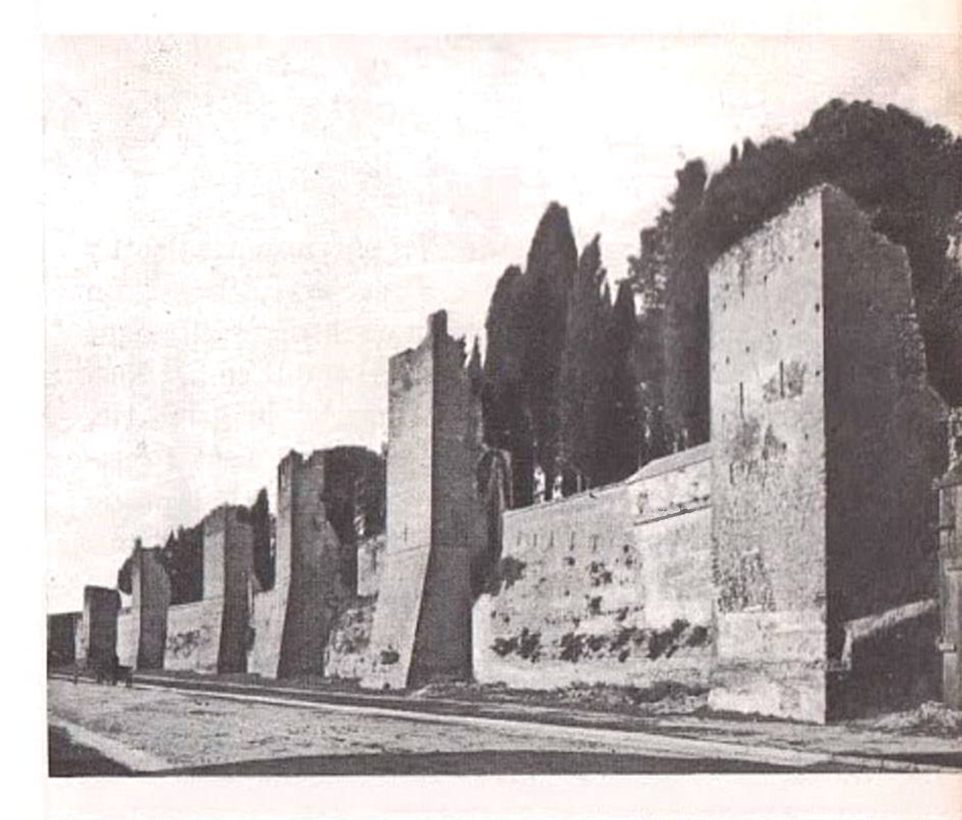
Si prospère au temps des Antonins et même encore sous le règne de Septime Sévère, l'Empire du IVe siècle se dépeupla et s'appauvrit.
Les invasions, les guerres civiles, les épidémies firent périr les habitants par millions. Des régions entières, jadis bien cultivées, restaient en friche. L'industrie, le commerce avaient perdu toute activité. Les villes étaient en pleine décadence et, pour se protéger contre les razzias des Germains, elles s'entouraient hâtivement de remparts. La monnaie perdit de sa valeur, en sorte que le prix de la vie augmenta considérablement, d'autant que les denrées étaient plus rares.
Alors *les empereurs réglementèrent toute la vie économique*. Dioclétien publia l'*édit du maximum* qui fixait le prix des denrées de première nécessité.



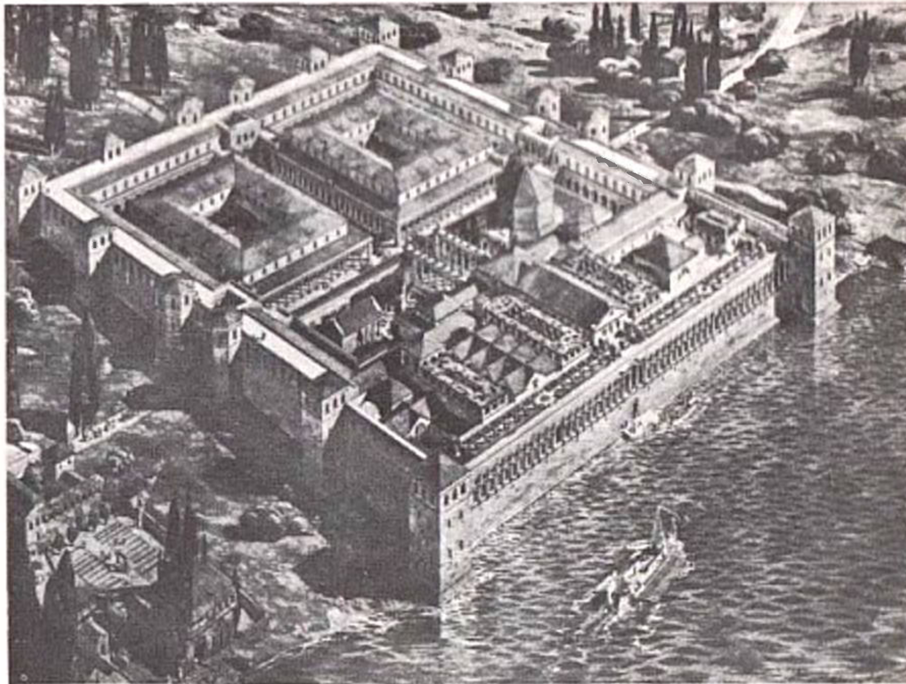
Dioclétien. Fils d'un affranchi dalmate, Dioclétien fut d'abord soldat puis officier, consul et gouverneur de province. C'était un esprit clair, d'une énergie froide et lucide.

Constantin. Ce profil orne une monnaie d'or. L'empereur porte le diadème autour de la tête. Ambitieux sans scrupules et capable des pires cruautés pour conserver le pouvoir, Constantin fit tuer son beau-frère, son neveu, sa femme et l'un de ses fils.





Murailles d'Aurélien (état actuel). Pour protéger Rome d'un coup de main des Barbares qui, à plusieurs reprises, avaient franchi le Pô, Aurélien fit commencer, autour de la ville, la construction d'une enceinte, longue de 18 kilomètres, et flanquée de près de 400 tours carrées. Pour achever plus rapidement ce grand travail, on se servit souvent de matériaux empruntés à d'autres monuments.



Palais de Dioclétien à Split (reconstitution). Après son abdication, Dioclétien se retira dans le palais qu'il s'était fait construire à Split (Yougoslavie) sur les bords de la mer Adriatique. L'enceinte, fortifiée par des tours, était percée de quatre portes, dont l'une donnait sur la mer. A l'opposé se trouvait la porte principale ou Porte d'Or. Deux grandes rues bordées de colonnades traversaient le palais et isolaient quatre quartiers. Le visiteur trouvait d'abord à sa droite une caserne de soldats et à sa gauche les communs. Puis, de l'autre côté de la voie transversale, il y avait d'un côté un temple, de l'autre un mausolée octogonal. Sur le front de mer c'étaient des appartements privés, avec une bibliothèque et une infirmerie. Le palais de Dioclétien ressemblait, en plus somptueux, à l'une de ces magnifiques villas que les riches possédaient à la campagne.

Pour que, dans les métiers les plus importants, il y eût toujours un nombre d'ouvriers suffisant, on décida que les enfants auraient nécessairement la même profession que les parents. Il en fut ainsi dans la boucherie, la boulangerie, la batellerie, les manufactures de l'État et même dans l'agriculture : désormais, les paysans, sous le nom de *colons*, furent attachés à la terre qu'ils cultivaient. Ils n'avaient pas le droit de la quitter et, quand le propriétaire vendait son champ, il vendait en même temps les colons qui y travaillaient.

LES GERMAINS DANS L'EMPIRE

Dans leur effort pour lutter contre la dépopulation, les empereurs du IVe siècle prirent une décision qui, à la longue, eut des conséquences dangereuses. *Ils ouvrirent l'Empire aux tribus de Germains qui leur demandaient de s'y établir à titre de soldats, de colons ou d'ouvriers.*
Ces Barbares se montraient d'ailleurs souvent loyaux sujets et les plus hautes charges leur furent parfois confiées : l'empereur Théodose (379-395) mariera sa nièce à un Germain, *Stilicon*, qu'il avait fait son généralissime.
Cet Empire du IVe siècle n'a plus rien de commun avec l'Empire d'Auguste ou de Trajan. On lui a donné le nom de *Bas-Empire*.

II LA VICTOIRE DU CHRISTIANISME

1 LE CHRISTIANISME AUTORISÉ, PUIS IMPOSÉ

Plus importante encore que les changements apportés à l'organisation de l'Empire fut la victoire que le christianisme remporta au IVe siècle sur le paganisme.
Le christianisme avait, à deux reprises (vers 250 d'abord, puis sous Dioclétien vers 300) subi de sanglantes persécutions. Cependant il avait fait



A

L'admission des Germains dans l'Empire

« Il n'y a pas, disait un Gaulois du IVe siècle, une seule de nos familles où quelque Goth ne soit homme de service. Le maçon, le porteur d'eau le portefaix sont des Goths... Nous avons vu et nous voyons encore dans les rues de nos villes et sous nos portiques se tenir de longues files de barbares captifs, que les ordres de l'empereur distribuent entre les habitants de la province, en attendant qu'ils soient conduits sur les champs qui manquent de bras et qu'ils devront cultiver... L'ancien pillard se change en travailleur et apporte sa récolte à nos marchés... Les territoires de Beauvais, de Troyes, de Langres, auxquels manquaient les colons, prospèrent aujourd'hui par le travail des colons barbares. »

« Des Vandales demeurèrent soixante ans sur les terres qui leur avaient été assignées, et ils obéirent à tous les ordres des empereurs comme s'ils eussent été des indigènes... » (D'après Jordanès, évêque du VIe siècle.)



B

A / **Le labarum.** Constantin racontait qu'au moment de livrer bataille à un de ses rivaux, il avait supplié le Dieu des chrétiens de lui être favorable. Il avait alors vu en songe le Christ qui lui ordonnait de mettre un chrisme sur son étendard, avec l'inscription : « Tu vaincras par ce signe ». Cet étendard fut appelé le labarum. Il est ici porté par l'empereur Constance II, fils de Constantin. L'inscription signifie : « Triomphateur des nations barbares ». (Bibl. Nat.)

B / **Arc de triomphe de Constantin.** Cet arc de triomphe se dresse tout à côté du Colisée à Rome, beaucoup de ses bas-reliefs proviennent de monuments antérieurs.



C

C / **A la mémoire des martyrs.** Cette inscription latine de 359, ornée du chrisme, rappelle la mort de deux martyrs africains. (Musée du Louvre.)

de grands progrès. Or, au début du règne de Constantin, l'*édit de Milan*, publié en 313, permit aux chrétiens de célébrer publiquement leur culte. Bientôt Constantin prit nettement parti en faveur du christianisme et ce fut au tour du paganisme et du judaïsme d'être parfois brimés.

En vain l'un des successeurs de Constantin, l'empereur *Julien*, essaya-t-il de favoriser le paganisme : il ne régna que deux ans (361-363). Finalement, l'empereur *Théodose* ordonna la fermeture de tous les temples et interdit les cultes païens. *Le christianisme devint la religion obligatoire dans l'Empire romain* (394). Cependant l'ancienne religion continua d'être pratiquée dans les campagnes : on appela *païens* (c'est-à-dire paysans) ceux qui lui restèrent fidèles[1].

2 ORGANISATION DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

A ce moment aussi l'Église chrétienne fixait son organisation et sa doctrine.

1° Les circonscriptions ecclésiastiques correspondirent exactement aux circonscriptions administratives. Le territoire d'une « cité » forma un *diocèse*, dirigé par un évêque. Tous les évêques d'une même « province » reconnurent comme chef l'évêque de la capitale de la province : on l'appelait *évêque métropolitain* (ce sera plus tard l'archevêque). Parmi les évêques, quelques-uns jouissaient d'un prestige exceptionnel. En Orient, ceux de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie portaient le titre de *patriarche*. Mais l'évêque de Rome était considéré comme supérieur à tous, parce qu'il était, disait-on, le successeur de l'apôtre saint Pierre.

2° Dès le IIIe siècle, certains chrétiens d'Égypte avaient décidé de se retirer dans la solitude, loin des autres hommes, pour méditer et prier. On les appela *ermites* (c'est-à-dire : ceux qui vivent au

1. Le mot latin *paganus* (d'où viennent nos mots « païen » et « paganisme ») signifie : paysan.

Le triomphe du christianisme. La promulgation de l'édit de Milan a eu des conséquences très importantes dans le domaine de l'art. D'une part, les chrétiens construisirent des églises (jusque-là, ils s'étaient réunis dans des maisons privées) ; d'autre part, ils ornèrent ces églises non de fresques comme les couloirs des catacombes, mais de mosaïques ; enfin, ils se plurent à représenter le triomphe du christianisme, et le Christ dans sa gloire, vêtu de pourpre et d'or comme un empereur. C'est ce que montre cette mosaïque dont on décora à Rome, vers 390, l'église Sainte-Pudentienne (établie sur l'emplacement de la maison du sénateur Pudens qui, disait-on, avait accueilli jadis l'apôtre saint Pierre).

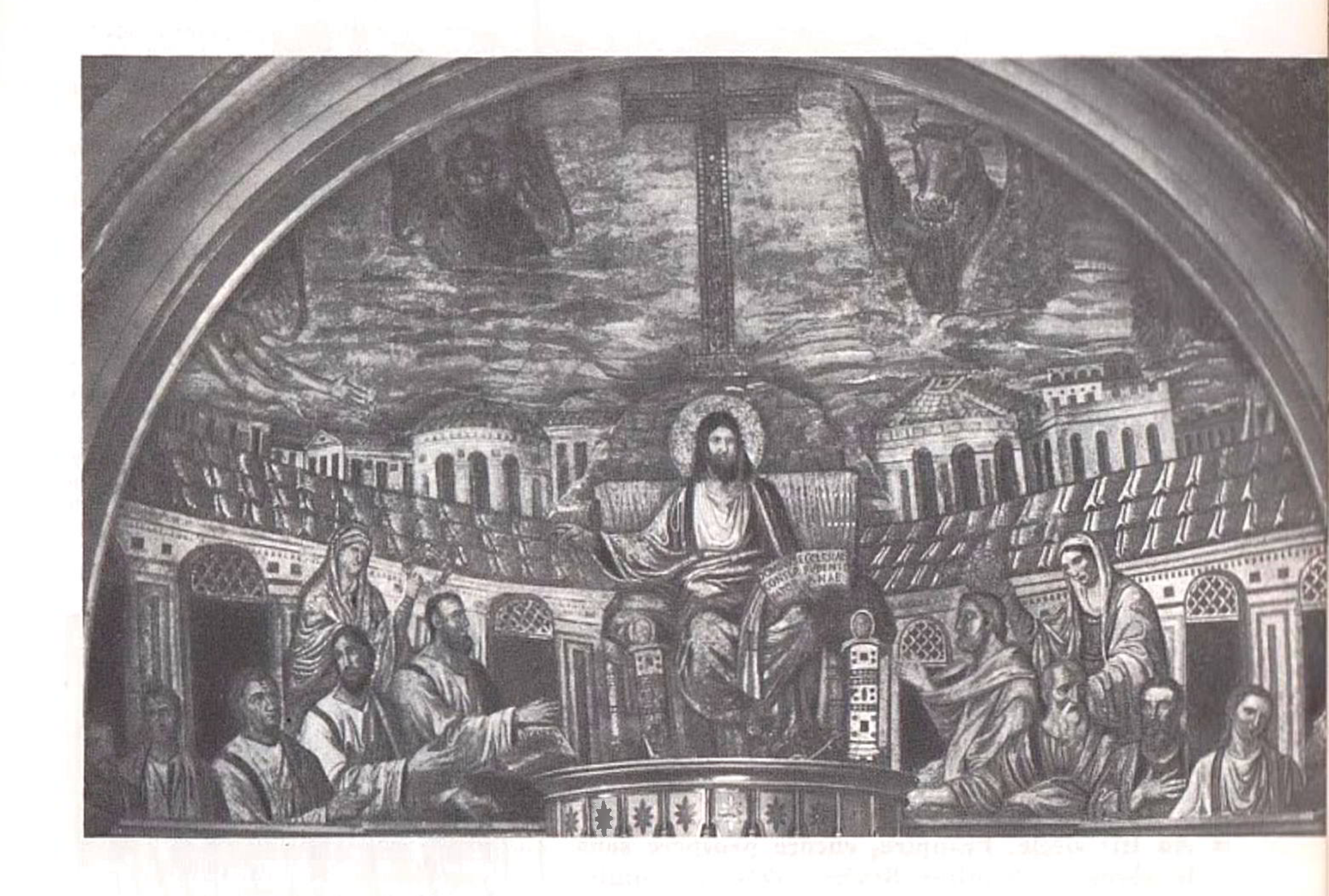
Le Christ, nimbé d'or, assis sur un trône incrusté de pierreries, fait le geste de bénir. A ses côtés, les Apôtres. Les deux filles de Pudens (sainte Praxède et sainte Pudentienne) offrent au Christ des couronnes.

Par-derrière, une vue de la Jérusalem du quatrième siècle. La Croix constellée de pierreries rappelle celle que l'empereur Constantin avait fait élever sur le Calvaire.

A droite et à gauche de la croix, quatre animaux représentent les quatre évangélistes : on distingue à droite le taureau ailé qui symbolise saint Luc, et à gauche le lion ailé qui représente saint Marc et l'homme ailé qui symbolise saint Matthieu. Saint Jean est représenté par un aigle.

L'édit de Milan

En 313 Constantin et son collègue Licinius s'étaient rencontrés à Milan et avaient décidé de permettre aux chrétiens de célébrer publiquement leur culte. Nous avons conservé le texte que Licinius fit afficher dans sa capitale, à Nicomédie en Asie Mineure. C'est ce texte qu'on appelle « l'édit de Milan ».
On y lit : « Nous avons résolu d'accorder aux chrétiens et à tous les autres la liberté de pratiquer la religion qu'ils préfèrent, afin que la Divinité qui réside au ciel soit propice et favorable aussi bien à nous qu'à tous ceux qui vivent sous notre domination. Il nous a paru que c'était un système très bon et très raisonnable de ne refuser à aucun de nos sujets, qu'il soit



chrétien ou qu'il appartienne à un autre culte, le droit de suivre la religion qui lui convient le mieux. De cette manière la Divinité, que chacun honorera désormais librement, pourra nous accorder sa faveur et sa bienveillance accoutumées. »

Saint Ambroise et Théodose

En 390 une émeute avait éclaté dans la ville grecque de Thessalonique. La répression qu'ordonna Théodose fut si cruelle que près de 10 000 personnes furent massacrées.
Peu après, l'empereur se présenta à l'église de Milan. L'évêque saint Ambroise lui en refusa l'entrée tant qu'il n'aurait pas fait publiquement pénitence.
Puis il lui écrivit : « Ne vous irritez pas, auguste empereur, si l'on vous dit ce que le prophète Nathan dit au roi David : « Vous avez commis un péché[1]. » Vous ôterez le péché en humiliant votre âme devant Dieu... Le péché ne s'efface que par la pénitence et par les larmes... Pour moi, je n'oserai offrir le sacrifice de la messe si vous voulez y assister. En effet ce qui n'est pas permis en présence d'un homme qui a versé le sang d'un seul innocent, le sera-t-il devant celui qui est coupable du sang d'une infinité d'innocents ? »
Théodose fit une pénitence publique.

1 David ayant commis un crime, Nathan le lui avait reproché de la part de Dieu : David avait fait publiquement pénitence.

désert) ou *moines* (c'est-à-dire : solitaires). Au IVe siècle, certains moines en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure, se groupèrent en communautés, appelées couvents ou monastères. Ils se donnaient un chef ou *abbé* et observaient un règlement qu'on appelait la *règle*. A cette époque, les moines étaient des laïcs.

3o Lorsqu'il s'agissait de discuter les *dogmes*, (c'est-à-dire les doctrines que tout chrétien est tenu d'accepter), les évêques se réunissaient en assemblées appelées *conciles*. Tel fut le *concile de Nicée*, qui, en 325, condamna l'*arianisme*, c'est-à-dire la doctrine d'Arius [1].

1. Un prêtre d'Alexandrie, *Arius*, avait affirmé au sujet de Jésus-Christ des théories que certains évêques avaient adoptées pendant que d'autres évêques les rejetaient. Constantin convoqua un concile dans la ville de Nicée, en Asie Mineure, et le chargea de décider quelle était l'*orthodoxie* (c'est-à-dire la doctrine exacte) et quelle était l'*hérésie* (c'est-à-dire la doctrine fausse).

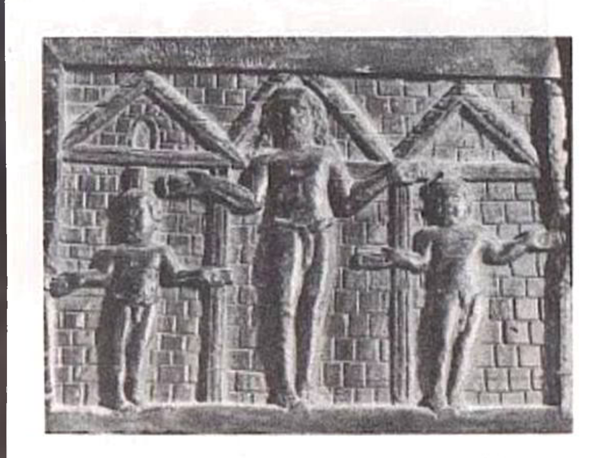
RÉSUMÉ

- **Au IIIe siècle, l'Empire, encore prospère sous le règne de Septime Sévère (193-211), tombe dans l'anarchie militaire, pendant que les frontières sont partout forcées.**
- **Les réformes de Dioclétien et de Constantin transforment profondément l'Empire. L'empereur devient un monarque absolu et une nouvelle capitale, Constantinople, est fondée.**
- **Pour lutter contre l'appauvrissement et la dépopulation, les empereurs réglementent la vie économique, ordonnent que les paysans et les ouvriers soient attachés de père en fils à leur profession et autorisent de nombreuses tribus germaniques à s'installer dans l'Empire.**
- **Le christianisme subit une terrible persécution au temps de Dioclétien. Mais, par l'édit de Milan (313), Constantin le tolère. Puis Théodose le rend obligatoire et interdit les religions païennes (394).**
- **C'est également au IVe siècle que l'Église chrétienne s'organise en diocèses, chacun dirigé par un évêque. Elle fixe ses croyances (concile de Nicée, en 325) et élève ses premiers monastères.**

Une inscription funéraire

Le pape Damase, mort en 384, avait composé son épitaphe :
« Vous qui avez mis sur les flots amers la trace de vos pieds... vous qui avez délivré Lazare des liens du tombeau alors qu'il était plongé dans les ténèbres de la mort, vous qui, après que le soleil avait déjà parcouru trois fois sa course, avez rendu à Marie-Madeleine son frère que vous aviez ramené à la lumière, je crois que vous ferez revivre Damase du sein de la poussière. »

Exercices. 1 A qui s'adresse Damase ? 2 Quels sont les deux miracles auxquels Damase fait allusion ? 3 Depuis combien de temps Lazare était-il mort quand Jésus arriva ? 4 Dans la dernière phrase, quel autre verbe pourriez-vous employer à la place de revivre ? 5 Damase voulait-il être inhumé ou incinéré ?



La crucifixion. (Porte de bois de la basilique Sainte-Sabine à Rome.) Pendant longtemps les chrétiens se refusèrent à représenter le supplice de Jésus. On voit ici, aux côtés du Christ, mais plus petits que lui, les deux larrons.



Un ermite égyptien

Un moine célèbre qui vivait en Palestine vers 400 ap. J-C, saint Jérôme, a raconté la vie de l'ermite égyptien saint Hilarion :
« Il se construisit une petite cellule, large de quatre pieds (le pied vaut 33 centimètres), haute de cinq, de sorte que c'était un sépulcre plutôt qu'une demeure. C'est avec le suc des herbes et quelques figues qu'après avoir jeûné trois ou quatre jours il soutenait sa vie défaillante, priant fréquemment et psalmodiant, creusant la terre avec une bêche, afin que la fatigue de ce labeur redoublât la fatigue des jeûnes. Et en même temps il tressait des corbeilles de jonc, suivant l'exemple des moines de l'Égypte et aussi suivant la maxime de l'apôtre saint Paul qui a dit : « Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas. » Il était si exténué et le corps tellement amaigri qu'à peine sa peau tenait à ses os... Il ne coupait ses cheveux qu'une fois l'an, le jour de Pâques ; ce fut sur la terre nue et une natte de jonc qu'il coucha jusqu'à sa mort, ne lavant jamais le sac dont il s'était revêtu, et disant que les recherches de la propreté étaient superflues. »

La basilique Sainte-Sabine à Rome. Lorsqu'ils construisirent leurs églises, les chrétiens s'inspirèrent des basiliques romaines : salles spacieuses, divisées par des colonnes en plusieurs travées, recouvertes d'un plafond de bois et terminées au fond par une abside semi-circulaire, où siégeait le magistrat. Dans l'abside, les chrétiens placèrent la chaire de l'évêque et l'autel. Tel est l'aspect de l'église Sainte-Sabine, élevée sur l'Aventin vers 430. Les 24 colonnes corinthiennes avaient été enlevées à un temple païen du voisinage. Des mosaïques qui la décoraient, il ne reste qu'une. En revanche, il subsiste une porte de bois, ornée de dix-huit scènes de la Bible, sculptées. Parmi ces bas-reliefs, le plus curieux est celui de la Crucifixion (voir page ci-contre).

Exercice. Pourquoi Hilarion vivait-il volontairement dans des conditions aussi affreuses ? Qu'en espérait-il ?

17 La fin de l'Empire romain en Occident

Le v*e siècle marque la fin de l'Histoire romaine.*
- *Les grandes invasions. La disparition de l'Empire romain en Occident.*
- *Cependant l'Occident reste profondément marqué par l'empreinte de Rome.*

I LES GRANDES INVASIONS

1 LES GERMAINS AU IVe SIÈCLE

Les peuples qui habitaient, au milieu du IVe siècle, l'immense territoire de la Germanie, à l'est du Rhin et au nord du Danube, formaient plusieurs groupes. En allant de la mer du Nord au Danube, on rencontrait successivement : les *Angles* et les *Saxons*, les *Francs*, les *Burgondes*, les *Vandales*. Sur le bas Danube, on trouvait les *Wisigoths;* enfin, dans le sud-ouest de la Russie actuelle, les *Ostrogoths*.

Les Germains n'avaient encore ni littérature, ni art : cependant, à l'exemple des tribus de la Russie et de la Sibérie, ils avaient acquis une réelle habileté dans la fabrication des bijoux. Certains d'entre eux (les Goths, les Vandales, les Burgondes) étaient chrétiens, mais *ariens*, donc hérétiques aux yeux des catholiques.

Depuis le début du milieu du IIIe siècle, les Germains avaient multiplié dans l'Empire les raids dévastateurs. Cependant les armées romaines avaient en somme réussi à les contenir. Mais, à partir de 376 ap. J-C, les frontières du Danube et du Rhin finirent par céder. *Cette ruée en masse des Germains est connue sous le nom de Grandes Invasions.* Elle amena en Occident la disparition de l'Empire romain, et, en partie, la ruine de la civilisation romaine.



L'empereur Honorius. Honorius, fils de Théodose, fut empereur d'Occident de 395 à 423. Il avait épousé la fille du général vandale Stilicon. Cette plaque d'ivoire le représente tenant à la main gauche un globe surmonté d'une Victoire ailée qui lui offre une couronne. Dans la main droite il a un drapeau sur lequel sont écrits en latin ces mots : « Sois toujours vainqueur au nom du Christ. » (Cathédrale d'Aoste, Italie.)

Stilicon, sa femme et son fils. (Diptyque en ivoire, cathédrale de Monza, près de Milan.) On appelle diptyque une tablette double en bois ou en ivoire, qui se refermait comme un livre. Celui-ci passe pour représenter Stilicon, sa femme Sérène et son fils Eucherius. Stilicon fut le meilleur général romain à la fin du quatrième et au début du cinquième siècle. Il fut assassiné en 408 par ordre de l'empereur Honorius qui le soupçonnait de trahison.

2 LA PANIQUE DEVANT LES HUNS

Quelle en fut la cause? *Une terreur panique, provoquée par l'irruption des Huns en Europe.* Ceux-ci étaient des Asiatiques de race jaune, des cavaliers nomades venus des steppes de Mongolie. Ils s'étaient d'abord jetés sur la Chine, mais avaient été refoulés à la fin du Ier siècle ap. J-C. Plus tard, ils se retournèrent vers l'Ouest et se ruèrent sur l'Europe. Vers 370, ils se heurtèrent aux Ostrogoths. De proche en proche la panique gagna toute la Germanie.

Les Germains se précipitèrent dans l'Empire romain, *non pour le détruire, mais pour y trouver, de gré ou de force, un refuge.* La poussée fut si forte que les empereurs furent contraints de les accueillir. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils les cantonnèrent dans certaines régions en qualité de *mercenaires logés chez l'habitant.* Les Germains obtinrent ainsi officiellement les uns un tiers, les autres les deux tiers des terres de ceux sur les propriétés de qui ils étaient installés. Ils conservaient leurs chefs, leur langue, leurs lois.

3 UN SIÈCLE D'INVASIONS (376-476)

1° En 376, les *Wisigoths* obtinrent le droit de s'établir au sud du Danube dans la péninsule des Balkans. Bientôt, ils se soulevèrent, et, dirigés par leur roi *Alaric,* ils envahirent l'Italie, prirent et pillèrent Rome (410), puis passèrent en Espagne. Enfin ils obtinrent de l'empereur *Honorius* (fils de Théodose), le droit de se fixer dans le sud-ouest de la Gaule (419).

2° A cette date, la Gaule et l'Espagne venaient d'être ravagées par *l'invasion de* 406 : les *Burgondes* et les *Vandales* avaient forcé la frontière du Rhin. Les Burgondes furent bientôt cantonnés en Savoie. Quant aux Vandales ils séjournèrent d'abord en Espagne (où la région de l'Andalousie porte encore leur nom) puis, sous la conduite de leur roi *Genséric,* ils franchirent le détroit de Gibraltar



Siège de Rome par Alaric.

On racontait qu'il s'était passé pendant le siège toutes sortes d'atrocités : « On nous apporte d'Occident, écrit saint Jérôme alors en Palestine, une nouvelle épouvantable : Rome assiégée. On nous dit que ses citoyens, s'étant rachetés en donnant ce qu'ils avaient d'or et d'argent, furent assiégés de nouveau, afin qu'après avoir perdu leurs biens, ils perdissent encore la vie. Ma langue s'attache à mon palais et mes paroles sont entrecoupées par des sanglots : cette ville qui avait conquis le monde est conquise à son tour ou, pour mieux dire, elle meurt de faim avant que de périr ; il n'y reste quasi plus personne à réduire en esclavage. Dans leur faim enragée, ils ont dévoré des choses horribles, ils se déchiraient pour se nourrir ; des mères ont mangé leurs nourrissons. »

et occupèrent une partie de l'Algérie et de la Tunisie (429-439). Morceau par morceau l'Occident se détachait de l'Empire romain.

3° Déjà la Bretagne (c'est-à-dire l'Angleterre) avait été envahie par les *Angles* et les *Saxons*. Les Bretons ne purent finalement se maintenir qu'à l'Ouest, dans le Pays de Galles. Certains se réfugièrent dans la partie de la Gaule jusque-là appelée Armorique, et qui prit dès lors le nom de Bretagne.

4° Cependant les Huns continuaient leur marche vers l'Ouest. En 450, leur roi *Attila* lança ses bandes sur la Gaule terrifiée. Devant lui tout fuyait, les villes se vidaient — sauf Paris, grâce aux exhortations d'une jeune fille, *sainte Geneviève*, qui promit aux habitants la protection de Dieu. Attila évita Paris et marcha sur Orléans. Le général romain *Aétius* rassembla toutes les troupes qu'il put trouver, refoula les Huns, puis les battit près de Troyes (451). Attila mourut peu après, et son empire se disloqua.

II DISPARITION DE L'EMPIRE ROMAIN EN OCCIDENT

En Italie, l'empereur d'Occident, dont la capitale était maintenant *Ravenne*, n'avait plus aucune autorité. Ce n'était que troubles, émeutes, assassinats : Rome, qui avait été prise et pillée par les Wisigoths d'Alaric, le fut à nouveau par les Vandales de Genséric (455). Finalement, en 476, un chef de Germains campé en Italie, *Odoacre*, détrôna l'empereur, un enfant de dix ans. *L'Italie devint un royaume germanique et l'Empire romain disparut en Occident.*
C'est à cette date qu'on a coutume d'arrêter l'Histoire romaine. Alors commence le *Moyen Age*, c'est-à-dire la longue période de mille ans (476-1492) qui s'étend de la fin de l'Empire d'Occident jusqu'à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Les Huns

L'historien Ammien Marcellin (330-400), qui était officier dans l'armée romaine, nous décrit ainsi les Huns à la fin du IVe siècle : « Ils n'ont besoin ni de feu ni de viandes assaisonnées, mais ils vivent de racines sauvages et de toute sorte de chair qu'ils mangent à demi crue, après l'avoir légèrement échauffée en s'asseyant dessus quelque temps lorsqu'ils sont à cheval. Ils n'ont pas de maisons ; on ne trouve pas même chez eux une cabane couverte de roseaux. Ils s'habillent de toile ou de peaux de rats des champs ; ils n'ont jamais qu'un seul vêtement et ils ne quittent leur tunique que lorsqu'elle tombe en lambeaux. Ils couvrent leur tête de petits bonnets rabattus et leurs jambes de peaux de bouc. Ils sont comme cloués sur leurs chevaux, qui sont, il est vrai, robustes mais laids ; il n'est personne parmi eux qui ne puisse y passer la nuit et le jour ; c'est à cheval qu'ils boivent, qu'ils mangent et, se baissant sur le cou étroit de la bête, dorment. Aucun d'eux ne cultive la terre ni ne touche seulement une charrue. Sans demeures fixes, sans maisons, ils errent de tous côtés et semblent toujours fuir avec leurs chariots. Tels des animaux dénués de raison, ils ignorent entièrement ce qui est bien ou ce qui est mal ; ils n'ont ni religion, ni superstition ; rien n'égale leur passion de l'or. »

Même impression chez le poète Claudien. « Ce peuple est d'une laideur affreuse ; très tenace, il peut supporter les fatigues les plus dures ; il vit de pillage, n'a aucun goût pour Cérès, s'entaille le visage... Les centaures à la double nature n'unissent pas plus étroitement un corps de cheval à un torse d'homme ; Les Huns attaquent avec une

IRLANDE
MER DU NORD
MER BALTIQUE
Empire Romain
Partage de 395
0 200 400 600 800 km
BRETAGNE
ANGLES
SAXONS
FRANCS
Elbe
Vistule
Rhin
BURGONDES
VANDALES
OSTROGOTHS
OCÉAN ATLANTIQUE
Trèves
Paris
Seine
Orléans
Troyes
Danube
Camp d'Attila
PANNONIE
Loire
Lyon
Milan
Aquilée
Rhône
WISIGOTHS
Danube
MER NOIRE
Toulouse
Arles
Ravenne
Split
MER ADRIATIQUE
Constantinople
Nicomédie
Nicée
Corse
Rome
Thessalonique
ASIE MINEURE
Sardaigne
MER TYRRHÉNIENNE
MER IONIENNE
MER ÉGÉE
Éphèse
Corinthe
Sicile
Carthage
VANDALES
Crète
MER MÉDITERRANÉE



Les Grandes Invasions.

terrifiante mobilité et, au moment où on ne les attend plus, ils tombent sur vous. »

Cinquante ans plus tard, voici Attila dans son palais en Hongrie, vu par le Grec Priscos : « Le palais était en panneaux de bois, d'un poli remarquable, et entouré d'une palissade de bois disposée non pour la fortification, mais comme ornement. Non loin de l'enceinte étaient des bains, bâtis avec des pierres apportées [de loin] ; car ceux qui habitent cette région n'ont ni pierres ni arbres, il faut qu'ils fassent venir d'ailleurs les matériaux... » [Reçu dans la maison de la reine], « je la vis étendue sur de moelleux coussins : le pavé était couvert de tapis. »

L'évêque Jordanès, un Goth qui vivait au VIe siècle, décrit ainsi le roi Attila : « Ses yeux petits, pleins d'un feu sombre, et continuellement en mouvement, lançaient des regards foudroyants et portaient l'épouvante dans les cœurs. Son inclination dominante était la guerre : il aimait à combattre, mais il ne s'exposait que bien à propos et en cas d'extrême nécessité. Il se laissait aisément fléchir par les prières, et désarmer par la soumission, gardant inviolablement sa parole, et parfait ami de ceux qu'il avait une fois honorés de sa confiance. Sa taille était beaucoup au-dessous du médiocre ; il avait la poitrine large, la tête grosse, la barbe claire et mêlée, le nez court et aplati, le teint noir. »

Exercices. 1 Rapprochez les observations qui sont semblables dans les deux textes d'Ammien Marcellin et de Claudien ; à quelle phrase d'Ammien correspond par exemple la phrase de Claudien : « Il n'a aucun goût pour Cérès » ? 2 Rappelez ce qu'étaient les centaures. 3 La description de Priscos concorde-t-elle avec celles d'Ammien Marcellin et de Claudien ? Qu'en concluez-vous ?

Du moins l'Empire romain subsistait-il en Orient, avec Constantinople pour capitale. Il y subsista encore pendant bien des siècles, tout au moins en Asie Mineure et dans la péninsule des Balkans. Il ne disparut qu'en 1453, près de mille ans après la prise de l'Italie par Odoacre.

III CE QUE NOUS DEVONS A ROME

1 L'UNITÉ ROMAINE

Mais, même dans l'Europe occidentale, l'œuvre de Rome ne mourut pas tout entière avec la chute de l'Empire romain. Dans ces régions qu'elle avait marquées plus ou moins profondément de son empreinte elle ne devait jamais disparaître.

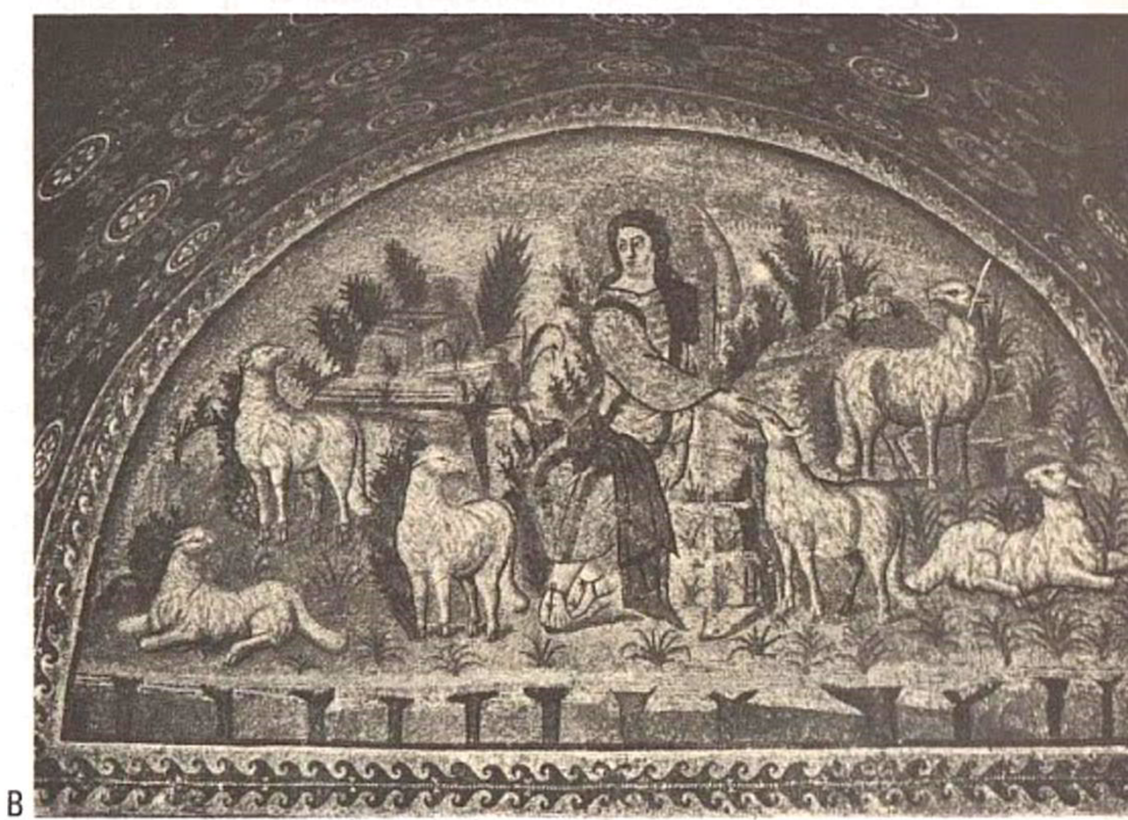
Au point de vue politique, la grande œuvre de Rome avait été *l'unification du monde méditerranéen*. Cette unification s'était faite d'abord par la conquête brutale. Puis le droit de cité avait été accordé de plus en plus libéralement, et finalement l'édit de Caracalla avait déclaré citoyens romains tous les habitants libres de l'Empire. Aucune différence n'exista plus alors entre vainqueurs et vaincus. Tout le littoral de la Méditerranée et même d'immenses régions de l'intérieur de l'Europe, jusqu'au Rhin et au Danube, ne formèrent plus *qu'un seul État, gouverné par un même souverain, selon des lois uniformes*.

Même après que les Germains eurent créé une dizaine de royaumes sur les ruines de l'Empire d'Occident, l'idée de *l'unité romaine*, c'est-à-dire d'un pouvoir supérieur qui donne à tous les peuples l'ordre et la paix, cette idée persista dans beaucoup d'esprits : c'est elle qui poussera les grands conquérants du Moyen Age (Charlemagne, Otton le Grand) et plus tard Napoléon, à prendre le titre d'empereur et à tenter de dominer l'Europe.

A/ **La Porte noire à Trèves.** A partir du IIIe siècle, les villes romaines s'entourèrent de fortifications pour résister aux raids des Barbares. Cette porte de la ville de Trèves, sur la Moselle, est une véritable forteresse. Si l'ennemi arrivait à la franchir, il débouchait dans une vaste cour où il était attaqué de tous côtés par la garnison gallo-romaine. Trèves fut, au IVe siècle, face aux Germains, la capitale de la Gaule.

B/ **Le Bon Pasteur au Paradis.** Mausolée de Galla Placidia à Ravenne. Fille de Théodose, Galla Placidia avait pour frères deux empereurs : l'un, Honorius, gouvernait l'Occident ; l'autre, Arcadius, gouvernait l'Orient. Galla Placidia fit construire à Ravenne une église où, plus tard, elle fut enterrée. Cette église est célèbre par ses mosaïques. Voici une représentation du Bon Pasteur, mais bien différente de celle qu'on trouvait sur les fresques des catacombes. Ce n'est plus l'humble berger qui portait sur l'épaule la brebis malade, c'est le Christ, dans sa gloire, au Paradis. Assis sur un rocher, la tête entourée d'un nimbe (ou auréole) d'or, vêtu d'une tunique d'or et d'un manteau de pourpre, il caresse l'une des brebis qui représentent les bienheureux au Paradis (vers 450 ap. J-C).

A



B

2 LE DROIT ROMAIN

Dans les royaumes qu'ils fondèrent en Occident, les Germains ne conservèrent souvent que bien peu des lois et des institutions romaines. Elles n'en restaient pas moins à leurs yeux comme un idéal. *Le droit romain est peut-être la partie la plus importante de l'héritage que Rome nous a laissé.* Il sembla d'abord disparaître après les grandes invasions, mais il reparut par la suite et son influence continue, aujourd'hui encore, à s'exercer sur nos législations.

LA LANGUE LATINE LA LITTÉRATURE LATINE

La *langue latine* survécut, elle aussi, à la ruine de l'Empire en Occident. *Pendant des siècles on continua à parler latin, au moins dans les milieux lettrés.* C'est seulement au XVI[e] siècle que François I[er] ordonna aux juges d'abandonner le latin pour n'employer que le français; encore à l'époque de Louis XIV de nombreux savants et penseurs écrivaient leurs ouvrages en latin. S'il leur arrivait de les écrire dans leur langue maternelle, ils les traduisaient souvent en latin pour permettre à tous les hommes cultivés de les lire plus facilement. *L'Église catholique* a conservé presque jusqu'à nos jours l'usage exclusif du latin dans les cérémonies de la messe. Dans la plupart des pays de l'Europe occidentale qui avaient fait partie de l'Empire romain, les langues nationales elles-mêmes sont dérivées du latin : tels sont l'italien, le français, l'espagnol, le portugais. Il en est de même du roumain dans l'Europe orientale.

Bien peu de personnes aujourd'hui sont capables de parler le latin couramment; cependant la langue latine continue à être étudiée par des millions d'élèves dans tous les pays du monde. Les Romains nous ont en effet laissé une *littérature latine* qui compte des chefs-d'œuvre.



La déesse Rome. Ce bas-relief, un peu froid mais beau, représente Rome. Il date de l'époque de Domitien, vers 85 ap. J-C. (Musée du Vatican.)

A la gloire de Rome

A la fin du IV[e] siècle, Claudien (un Grec, mais qui écrivait en latin) remarquait : « Rome a été la seule à recevoir les vaincus dans son sein et à soigner sous un même nom tout le genre humain. Mère et non reine, elle appelle citoyens ses sujets. Nous sommes tous un seul peuple. » Quelques années plus tard, le Gaulois Namatianus disait de même : « Tu as donné une patrie commune à des peuples divers ; tu offres aux vaincus de partager tes droits, tu as fait du monde entier une seule ville. »

Quand Namatianus écrivait ces vers, Alaric venait de piller Rome ; mais Namatianus restait confiant : « Relève les lauriers qui ceignent tes cheveux... La victoire de l'Allia n'a pas empêché Brennus de subir son châtiment; le Samnite expie dans la servitude le cruel traité qu'il t'avait imposé ; Pyrrhus, tant de fois vainqueur, a fui devant toi ; Hannibal lui-même a pleuré ses victoires... Tu grandis dans les malheurs ; ils préparent ta résurrection. »

4 LES IDÉES MORALES

Par son droit et sa littérature, Rome a répandu beaucoup d'idées qui nous sont encore familières et qui constituent ce qu'on appelle *la culture antique*. Cette culture était principalement l'œuvre des Grecs. Mais les Romains l'ont reprise et ils l'ont fait connaître à l'Occident, où la langue grecque était généralement inconnue.

Notre civilisation n'est d'ailleurs pas seulement fondée sur la culture antique : elle est aussi en grande partie fondée sur l'*enseignement des Prophètes d'Israël, repris par le christianisme.* Mais, comme les théologiens chrétiens de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Afrique du Nord écrivirent en latin, c'est encore à Rome et à son rôle d'intermédiaire que nous devons, pour une part, la propagation et la conservation des idées juives et chrétiennes, auxquelles des centaines de millions d'hommes sont, aujourd'hui encore, attachés.

RÉSUMÉ

- **Talonnés par les Huns, les Germains pénètrent de force dans l'Empire pour y trouver un refuge. Cette ruée en masse des Germains est connue sous le nom de Grandes Invasions (376-476).**
- **Les Huns d'Attila sont expulsés de Gaule (451), mais tout l'Occident tombe petit à petit aux mains de rois germaniques et l'Empire romain disparaît en Occident, quand Odoacre s'empare de l'Italie (476).**
- **Du moins l'Occident conserve-t-il de Rome, d'une part le souvenir de l'unité qu'elle a donnée au monde méditerranéen, d'autre part le droit romain et les chefs-d'œuvre de la littérature latine.**
- **Enfin c'est par l'intermédiaire de Rome que l'Occident a connu les idées des penseurs de la Grèce et celles des Prophètes d'Israël reprises par le christianisme. Or, ce double courant d'idées est à la base de notre civilisation.**



Un palimpseste. On appelle palimpseste un parchemin dont le texte primitif a été gratté pour qu'on puisse y écrire un texte nouveau. Comme le parchemin coûtait cher, les moines du Moyen Age utilisèrent souvent des parchemins d'auteurs païens pour y écrire des textes chrétiens. Les réactifs chimiques permettent parfois de faire apparaître l'ancien texte. C'est ce qui est arrivé pour le palimpseste ci-dessus : sous un texte de saint Augustin en petites lettres, recopié au VIIIe siècle, on a retrouvé un texte de Cicéron qu'un copiste avait écrit, sur deux colonnes et en lettres capitales, au IVe siècle ap. J-C. (Musée du Vatican.)

Exercices. 1 Quel est le grand bienfait dont ces deux écrivains sont reconnaissants à Rome ? Quels sont leurs sentiments et sur quel ton s'expriment-ils ? 2 Expliquez le mot de Claudien : elle appelle citoyens ses sujets. Quand les Italiens d'abord, puis tous les habitants libres de l'Empire ont-ils reçu le droit de cité ? 3 Expliquez chacun des faits historiques auxquels Namatianus fait allusion. 4 Insistez sur le dernier mot : vous comprenez alors pourquoi il demande à Rome de « relever les lauriers qui ceignent ses cheveux ».

18 L'Italie et la Gaule Théodoric et Clovis

Le sort des rois germaniques a dépendu de l'attitude des évêques à leur égard. C'est ce que montre l'histoire de l'Italie et de la Gaule vers 500.
- *Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie.*
- *Clovis, roi des Francs, en Gaule.*

I THÉODORIC, ROI DES OSTROGOTHS

1 LES OSTROGOTHS EN ITALIE

Le Germain Odoacre ne gouverna l'Italie qu'une quinzaine d'années. En 493, il fut remplacé par le roi des Ostrogoths, *Théodoric*.
Les Ostrogoths avaient combattu dans l'armée des Huns contre les autres tribus germaniques. Après la mort d'Attila, ils obtinrent d'être cantonnés entre le Danube et la mer Adriatique. Mais, comme ils se montraient menaçants, l'empereur d'Orient jugea habile de les détourner vers l'Ouest et il leur permit de s'établir en Italie. Leur roi Théodoric accepta, battit puis assassina Odoacre et gouverna l'Italie à sa place (493-526).
Comme les Burgondes, les Vandales et les Wisigoths, les Ostrogoths étaient chrétiens mais *chrétiens ariens*. Aussi allaient-ils se heurter à l'hostilité des évêques et de la majorité de la population italienne.

2 LE GOUVERNEMENT DE THÉODORIC

Pourtant, à la différence des autres souverains germaniques de son temps, Théodoric se donna pour idéal de *conserver le plus possible dans ses États les institutions et la civilisation romaines.* Élevé à Constantinople, grand admirateur de l'Empire, Théodoric se montra plein de prévenance pour le Sénat de Rome et il n'employa



Ravenne : basilique de Saint-Apollinaire-Neuf. (En haut à droite). La basilique de Saint-Apollinaire-Neuf, élevée à Ravenne par Théodoric, ressemble à celle de Sainte-Sabine, construite un siècle plus tôt (voir p. 159). Elle est somptueusement décorée de mosaïques. Certaines sont postérieures de quelques années à la mort de Théodoric : elles furent exécutées par ordre de l'empereur d'Orient Justinien, qui, vers 540, avait conquis l'Italie sur les Ostrogoths. Elles représentent, au-dessus des arcades, à droite et à gauche de la travée centrale, une procession de saintes et une autre de saints. Le reste de la décoration remonte à Théodoric. Ce sont, entre les fenêtres, des figures de saints, de prophètes et de patriarches ; puis, plus haut, des scènes de la vie du Christ.
Parmi ces dernières, l'une des plus charmantes représente l'épisode de la Samaritaine, c'est-à-dire d'une femme de la Samarie (région de la Palestine), à qui Jésus avait demandé à boire (ci-dessus). Elle vient de remonter le seau du puits : on voit la corde enroulée autour du treuil. Le nimbe de Jésus-Christ est orné d'une croix.

Carte : L'Occident en 476.




PEUPLES BRETONS
ANGLES
SAXONS
Rhin
FRANCS
Tournai
GERMANIE
OCÉAN
ATLANTIQUE
ROYAUME DE SYAGRIUS
ALAMANS
LOMBARDS
Rhin
BURGONDES
ROYAUME DES OSTROGOTHS
SLAVES
ROYAUME DES WISIGOTHS
Toulouse
ROYAUME D'ODOACRE
Ravenne
Danube
EMPIRE D'ORIENT
Rome
Baléares
Cordoue
ROYAUME DES VANDALES
MER MÉDITERRANÉE
Carthage
0 200 400 600 800 km

que des Romains dans les fonctions administratives. Il imposa les lois romaines à tous ses sujets, Ostrogoths aussi bien que Romains, protégea les écrivains latins, restaura les monuments d'Italie et en bâtit lui-même un grand nombre, en particulier dans sa capitale de *Ravenne*.

Au-dehors, la politique de Théodoric fut habile. Apparenté par son mariage et par ceux de ses filles et de sa sœur avec les rois franc, wisigoth, vandale et burgonde, il joua souvent dans leurs conflits un *rôle d'arbitre et de protecteur*. Il y gagna la Provence.

Les dernières années de Théodoric furent assombries par *l'opposition que lui firent les catholiques parce qu'il était arien*. Théodoric mourut en 526 et le royaume ostrogoth d'Italie disparut, on le verra, moins de 30 ans plus tard.

II LES FRANCS EN GAULE CLOVIS, ROI DES FRANCS

1 LES FRANCS

Au moment où l'Empire romain disparaissait en Occident, il y avait dans le nord et le nord-est de la Gaule une peuplade germanique encore païenne, les Francs. Ils formaient deux groupes : les uns, les *Francs Ripuaires*, étaient installés sur les deux rives du Rhin inférieur, dans la région de Cologne et de Mayence; les autres, les *Francs Saliens*, occupaient la Belgique et le nord de la France actuelle. Chaque groupe comprenait plusieurs tribus, dont chacune avait son roi.

Vers 460, une tribu de Saliens, installée près de la ville, aujourd'hui belge, de Tournai, avait pour roi *Childéric*. Progressant vers le Sud, elle atteignit bientôt le cours de la Somme. Quoique païen, Childéric avait témoigné d'une grande bienveillance à l'égard des évêques. A sa mort, en 481, son fils *Clovis* lui succéda.

Burgondes et Francs

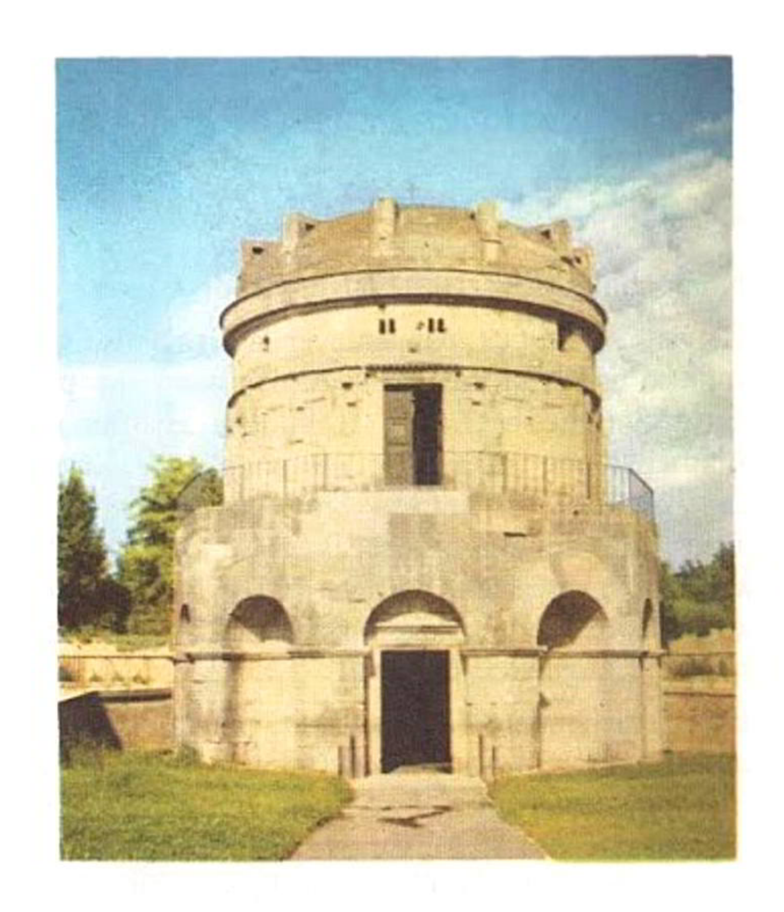
Un très grand personnage de la Gaule, Sidoine Apollinaire (430-489) qui devint évêque de Clermont, avait été contraint d'héberger des Burgondes. Un de ses amis lui demandait pourquoi il ne composait plus de vers : « Moi, répondit-il, chanter en vers... quand je vis au milieu des hordes, assourdi par les sons de la langue germanique, obligé d'avoir l'air de louer quelquefois ce que chante, quand il est bien repu, le Burgonde aux cheveux graissés d'un beurre rance ? Heureux tes yeux, heureuses tes oreilles, heureux même ton nez. Car il ne sent pas dix fois le matin l'odeur empestée de l'ail ou de l'oignon. »

Voici comment Sidoine Apollinaire dépeint l'arrivée d'un chef franc à la cour burgonde. « Ce qu'il y avait de plus beau, c'était le jeune prince lui-même, marchant à pied au milieu des gens de sa suite. Il portait un manteau rouge écarlate sur une tunique de soie blanche brochée d'or. L'aspect des princes et des compagnons qui le suivaient avait quelque chose de terrible, même en temps de paix. »

Exercice. Définissez les sentiments de Sidoine Apollinaire à l'égard des Burgondes. N'y a-t-il pas quelque chose de différent dans la manière dont il parle des Francs ? Encore est-il mort avant d'avoir vu leur conversion.

Le palais de Théodoric à Ravenne. Mosaïque de Saint-Apollinaire-Neuf. Le long bâtiment, couvert de tuiles rouges, a une entrée monumentale. Trois grandes portes, surmontées d'un fronton triangulaire, donnent accès à l'intérieur. A droite et à gauche, un portique. Entre les courbes des arcades, au-dessus des chapiteaux, des mosaïques représentent des victoires ailées. L'étage est éclairé par de larges fenêtres que séparent des colonnes. Remarquez les rideaux entre les colonnes du portique et entre celles des portes d'entrée. A l'arrière-plan, des églises de Ravenne. Sur le fronton est écrit le mot latin Palatium, c'est-à-dire palais.

Tombeau de Théodoric à Ravenne. Le bas du monument est de forme décagonale, avec de massives arcades. Là était placé le sarcophage du roi. Au-dessus, un peu en retrait, une pièce circulaire formait une sorte de chapelle. Elle est couronnée par une énorme coupole qui est monolithique, c'est-à-dire faite d'un seul bloc. Cette coupole a près de 11 mètres de diamètre et pèse 300 000 kilogrammes. Le mausolée de Théodoric a été imité de celui que l'empereur Dioclétien s'était fait construire dans son palais de Split (p. 153).



2 LA GAULE EN 481

A cette date, au sud de la Somme, la Gaule était divisée en quatre territoires soumis à quatre dominations différentes[1].

Entre la Somme et la Loire, on ne trouvait guère de Germains; un fonctionnaire romain, *Syagrius*, s'y était taillé une sorte d'État indépendant. De la Loire jusqu'au sud de l'Espagne s'étendait le royaume, alors très puissant, des *Wisigoths*. Les vallées de la Saône et du Rhône étaient aux mains des *Burgondes*. Enfin des Germains récemment entrés en Gaule, les *Alamans*, occupaient la Lorraine et l'Alsace ainsi que le sud-ouest de l'Allemagne.

Au point de vue religieux, la diversité n'était pas moins grande. La population gallo-romaine était *catholique*, les Wisigoths et les Burgondes étaient *ariens*, les Alamans et les Francs étaient *païens*.

3 LES CONQUÊTES DE CLOVIS

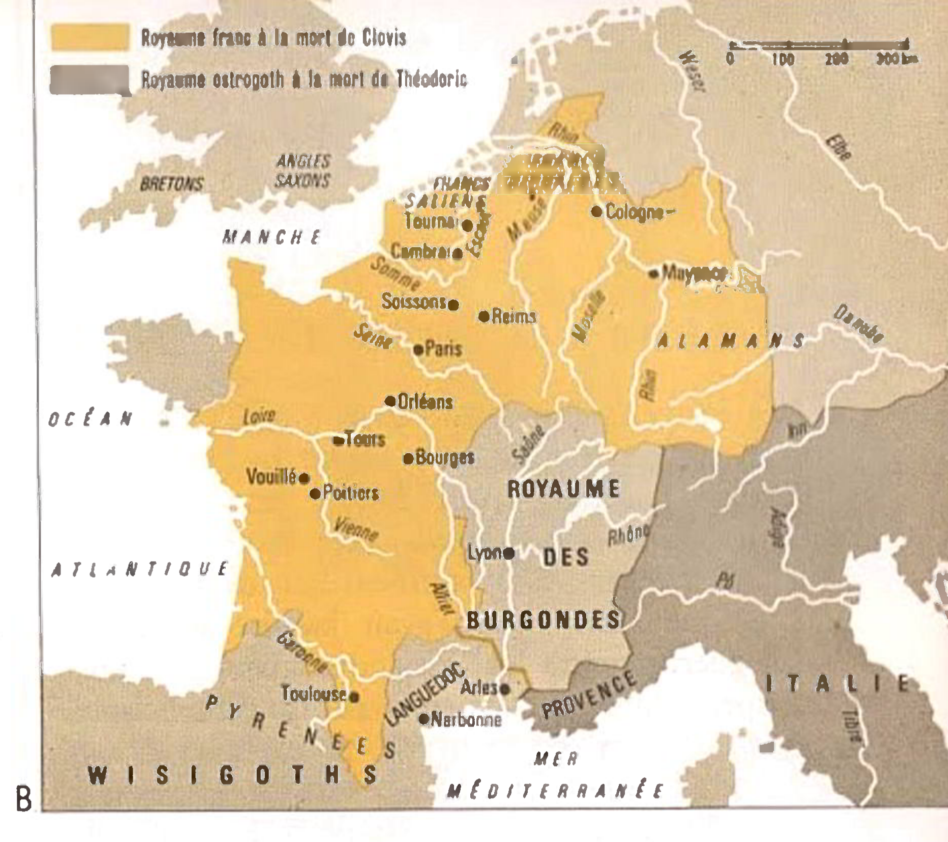
Nous connaissons très mal la vie de Clovis.

Clovis commença par enlever à Syagrius, à la suite d'une victoire près de *Soissons*, le pays entre Somme et Loire. Il infligea ensuite aux Alamans une défaite qu'on appelle la *bataille de Tolbiac* et il annexa leur territoire. Enfin, avec l'aide des Burgondes, il écrasa les Wisigoths à *Vouillé*, près de Poitiers (507) et les rejeta en Espagne, ne leur laissant au nord des Pyrénées que le Languedoc oriental.

En même temps Clovis arrivait, par la ruse et le meurtre, à *se faire reconnaître roi de toutes les tribus franques*, chez les Saliens comme chez les Ripuaires. A sa mort, en 511, il était devenu le maître de toute la Gaule, à l'exception de la Bretagne, de la Gascogne, du royaume burgonde et du littoral méditerranéen.


A

1. Voir la carte de la page 169.



Clovis et le vase de Soissons

Les Francs avaient pillé la ville de Soissons (vers 486) et un évêque sollicitait de Clovis la restitution d'un vase précieux. « Clovis fit déposer tout le butin au milieu des guerriers et dit : « Je vous prie, mes vaillants guerriers, de vouloir bien m'accorder, outre ma part, le vase que voilà... » Mais un des guerriers se récria d'une voix forte, leva sa hache à deux tranchants et frappa le vase en criant : « Tu n'auras rien que ce que le sort t'accordera. » Le roi cacha l'outrage sous une patiente douceur... Un an s'étant passé, Clovis fit assembler toutes ses bandes pour la revue du mois de mars, chacun devant y montrer ses armes tenues en bon état... Il vint à celui qui avait frappé le vase et lui dit : « Nul autre n'a d'armes aussi mal tenues que les tiennes ; ta lance, ton épée, ta hache, rien n'est en état. » Et saisissant la hache, il la jette à terre. Le guerrier s'étant incliné pour la ramasser, le roi leva la sienne à deux mains et la lui enfonça dans le crâne en disant : « Ainsi as-tu fait au vase, à Soissons! » (Grégoire de Tours, Histoire des Francs[1].)

1 De famille noble gallo-romaine, Grégoire fut évêque de Tours de 573 à sa mort, en 594. Il a écrit en latin une « Histoire des Francs » jusqu'à l'année 591.



Exercice. Essayez de définir les sentiments de Clovis à l'égard du clergé (à cette date, était-il encore païen ou déjà converti ?); le caractère de Clovis ; l'autorité de Clovis sur ses soldats.

A / **Un chef Franc (Reconstitution).**

B / **La Gaule à la mort de Clovis.**

C / **Arme franque.**

4 CAUSES DES SUCCÈS DE CLOVIS

Les éclatants succès de Clovis s'expliquent surtout par *l'appui que lui prêtèrent les catholiques.* Encore païen, il avait épousé une princesse catholique, *Clotilde.* Puis, avec toute sa tribu, il s'était, vers 500, converti au catholicisme. L'évêque *saint Remi* l'avait baptisé à Reims. La guerre contre les Wisigoths ariens prit ainsi l'aspect d'une croisade en faveur du catholicisme. A Paris, dont il avait fait sa capitale, Clovis éleva une basilique, dédiée à saint Pierre et à saint Paul. L'un de ses derniers actes fut de convoquer à Orléans un concile auquel assistèrent près de la moitié des évêques de Gaule.

Les grands propriétaires laïques se ralliaient également à lui. Clovis en effet ne les avait pas dépouillés de leurs terres. Il avait confisqué les biens qui appartenaient à l'État romain, mais non ceux qui appartenaient aux particuliers. *Il traita toujours les Gallo-Romains non en vaincus, mais en égaux des Francs.* Ainsi, tout en ne portant que le titre de « roi des Francs », Clovis vit-il son autorité acceptée par tous.



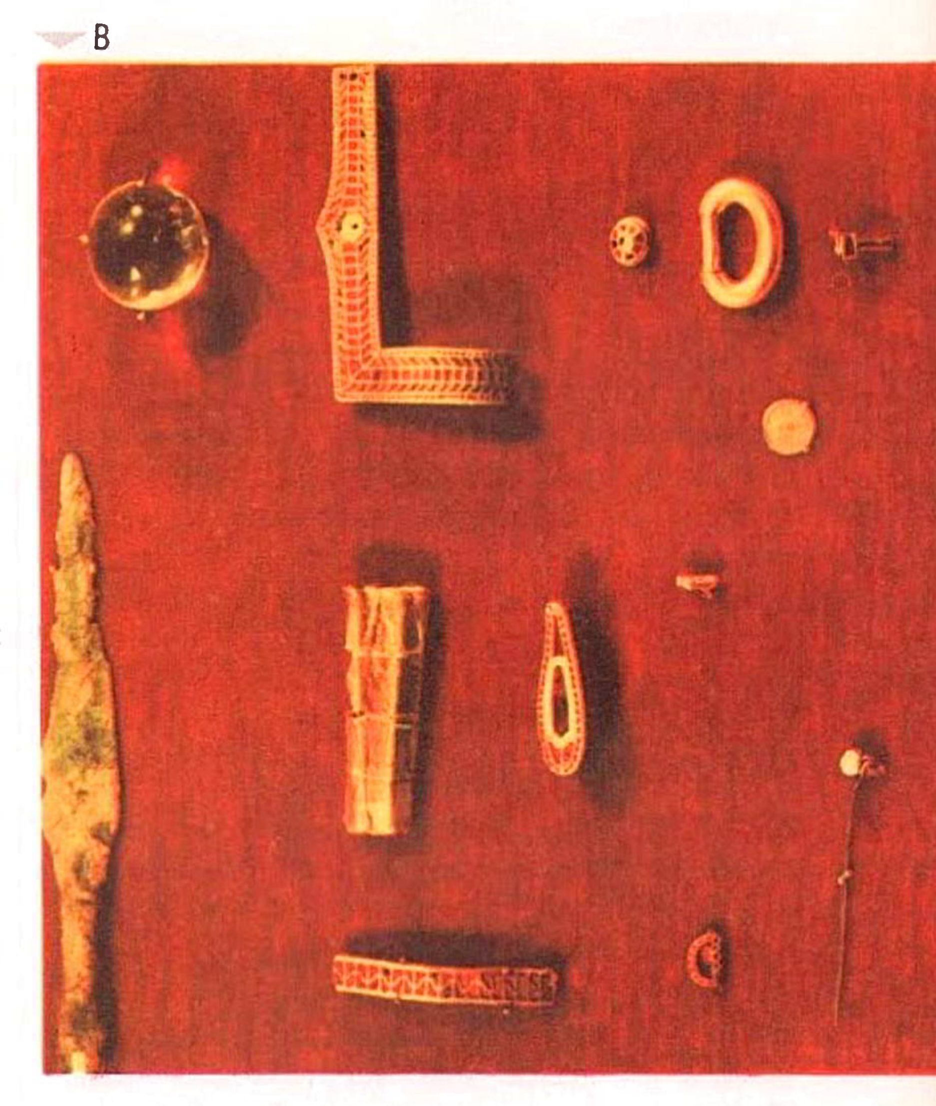
RÉSUMÉ

- **Roi des Ostrogoths, Théodoric triomphe d'Odoacre et gouverne l'Italie de 493 à 526**
- **Grand admirateur de la civilisation romaine, il essaie de la conserver le plus possible et exerce une sorte d'arbitrage à l'égard des autres rois germaniques. Mais il se heurte à l'hostilité de l'Église catholique, parce qu'il est arien.**
- **D'abord roi d'une tribu de Francs Saliens, Clovis (481-511) impose son autorité à toutes les autres tribus franques. De plus, il triomphe de Syagrius, des Alamans et des Wisigoths.**
- **Protégé par les évêques, surtout depuis qu'il s'est converti au catholicisme, Clovis est, à sa mort, maître d'une grande partie de la Gaule et du sud-ouest de l'Allemagne actuelle.**



A

B



A/**L'erreur du sculpteur.** Dans les premiers siècles du christianisme, le baptême était un véritable bain : c'est pourquoi Clovis est avec raison représenté nu dans une sorte de cuve. En revanche l'erreur du sculpteur a été de croire que Clovis a été sacré. Quand l'archevêque de Reims sacrait un roi de France, il lui versait sur le front, les mains, la poitrine, quelques gouttes d'une huile sainte, dont on disait qu'elle avait été apportée du Ciel par une colombe dans un flacon appelé la Sainte-Ampoule. Clovis ne fut jamais sacré, mais l'artiste qui, sept cents ans après la mort de Clovis, sculpta ce bas-relief à la cathédrale de Reims, le croyait : aussi a-t-il, bien à tort, représenté ici la colombe et la Sainte-Ampoule.

B/**Bijoux.** Les Barbares avaient tous le goût des belles armes et des bijoux somptueux. Sidoine Apollinaire, on l'a vu, l'avait noté chez les Francs. (Bibl. Nat.)

C/ **L'empereur Anastase.** Après sa victoire sur les Wisigoths, Clovis reçut de l'empereur de Byzance Anastase les insignes de consul. En fait ni lui ni aucun de ses successeurs francs ne reconnut jamais l'autorité de l'empereur. Cette plaque d'ivoire montre Anastase, assis sur son trône et donnant le signal des jeux dans l'amphithéâtre : on voit en bas des hommes luttant contre des fauves. (Bibl. Nat.)

19 La Gaule sous les Mérovingiens

Triste période que l'époque mérovingienne! Tout est désordre, violence, barbarie.
- *La civilisation recule.*
- *Aux Mérovingiens succède en 751 la dynastie carolingienne.*

I LE RECUL DE LA CIVILISATION

1 LES MÉROVINGIENS

Du nom de *Mérovée*, qu'on disait grand-père de Clovis, est venu le nom de *Mérovingiens*. On appelle ainsi Clovis et ses descendants. Ceux-ci gouvernèrent la Gaule pendant deux siècles et demi (511-751). Les premiers d'entre eux surent se montrer actifs : ils annexèrent le royaume des Burgondes, la Provence et même une partie de la Thuringe et de la Bavière. Mais, à l'intérieur, ils laissèrent la Gaule se morceler et tomber dans l'anarchie.

2 MANQUE D'UNITÉ DE LA GAULE MÉROVINGIENNE

Les Mérovingiens observèrent en effet la coutume germanique d'après laquelle, à la mort d'un roi, ses fils se partageaient son royaume. Clovis laissait quatre fils : la Gaule fut donc divisée en quatre royaumes. L'unité se rétablit seulement lorsque, ses trois frères étant morts, le survivant *Clotaire Ier* resta seul roi (558-561). Mais Clotaire à son tour eut quatre fils. C'est bien rarement que toute la Gaule fut sous l'autorité d'un même prince : par exemple au temps de *Dagobert* (629-639) qui fut, après Clovis, le plus remarquable des rois mérovingiens.

Il était d'autant plus difficile de maintenir l'unité du royaume franc que celui-ci comprenait des régions très différentes, dont chacune ten-

Guerre et pillage

En 532, Clotaire et Childebert « se disposaient à envahir la Burgondie. Leur frère Thierry, qu'ils avaient appelé à la rescousse, refusa de se joindre à eux. Mais alors les Francs qui accompagnaient celui-ci lui déclarèrent : « Si tu ne veux pas aller avec tes frères en Burgondie, nous te quittons, et nous préférons les suivre. » Thierry, pour les retenir, dut leur promettre le pillage de l'Auvergne : « Venez avec moi, dit-il, et je vous conduirai dans un pays où vous prendrez de l'or et de l'argent autant que vous en pourrez désirer, d'où vous enlèverez des troupeaux, des esclaves et des vêtements en abondance. Ne suivez donc pas mes frères ! » Séduits par ces promesses, ils s'engagèrent à lui obéir ». (Grégoire de Tours, Histoire des Francs.)

A/La Gaule mérovingienne à l'époque de sa plus grande extension.

B/Ecriture mérovingienne. Ce texte est celui d'une loi publiée en 658 par le roi Clotaire III. L'écriture, on le voit, est devenue à peu près illisible.

MER DU NORD

Angles

Peuples

Saxons

bretons

MANCHE

Peuples bretons

OCÉAN

ATLANTIQUE

GERMANIE

THURINGE

Rhin

Escaut

Cologne

Liège

AUSTRASIE

Trèves

Mayence

NEUSTRIE

Rouen

Soissons

Reims

Meuse

Metz

Paris

Seine

Danube

ALAMANIE

Le Mans

Orléans

Loire

Tours

BAVIÈRE

Bourges

Saône

Poitiers

BURGONDIE

Rhône

Limoges

Lyon

ROYAUME

Pô

AQUITAINE

DES LOMBARDS

Bordeaux

Ravenne

Garonne

Rhône

Toulouse

Arles

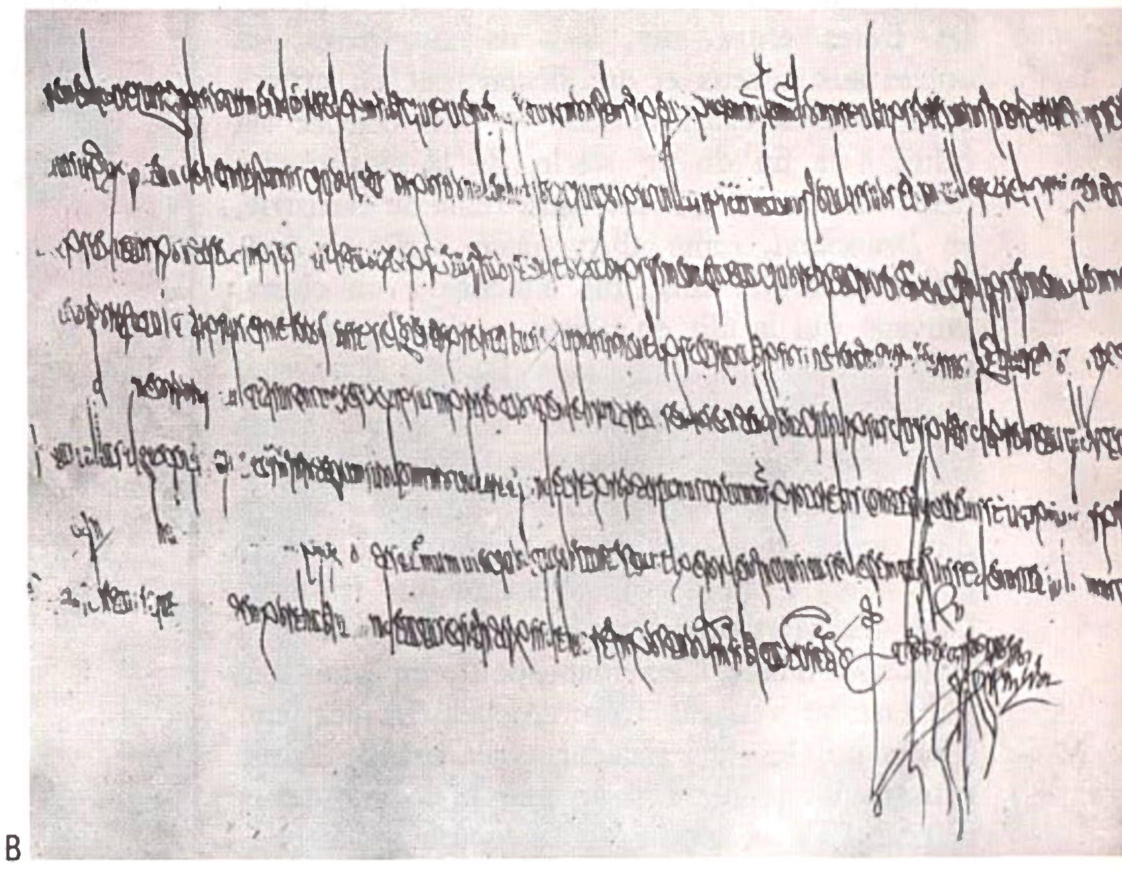
Corse

ROYAUME DES

WISIGOTHS

MÉDITERRANÉE

A



B

dait à former un État indépendant. Sans même parler de la Thuringe et de la Bavière, on pouvait distinguer : l'*Aquitaine* (où presque aucun Franc ne s'était établi), la *Burgondie*, la *Neustrie* et l'*Austrasie*. L'Austrasie ou royaume de l'Est comprenait les pays de la Meuse, du Rhin et du haut Danube; les Gallo-Romains y étaient rares et les grands propriétaires, d'origine germanique, y étaient puissants, belliqueux, indociles.

2 BRUTALITÉ DES MŒURS LA VENGEANCE PRIVÉE

Sous les Mérovingiens l'Église commença à *convertir les paysans gallo-romains, encore presque tous païens*. Alors s'élevèrent, dans les campagnes, des chapelles desservies par des curés. En même temps les monastères se multiplièrent.

Cependant l'Église ne réussit pas à supprimer la *brutalité des mœurs*. Les princes mérovingiens donnent l'exemple de la perfidie et de la cruauté. Ce ne sont que rivalités sanglantes qui opposent les frères entre eux, les fils aux pères, les oncles aux neveux et qui dégénèrent en crimes et en massacres. L'épisode le plus célèbre est celui, à la fin du VIe siècle, de la rivalité des deux belles-sœurs, *Frédégonde*, reine de Neustrie, et *Brunehaut*, reine d'Austrasie. Celle-ci, âgée de soixante-dix ans, fut attachée à un cheval sauvage qui la mit en pièces.

Une autre preuve de la barbarie des mœurs est l'existence du *droit à la vengeance privée*. Dans la société romaine, comme dans toutes les sociétés civilisées, si un particulier avait à se plaindre d'un autre, il n'avait pas le droit de se venger lui-même; il devait aller devant un tribunal. Chez les Mérovingiens, chacun pouvait se faire justice soi-même. Cependant, pour empêcher que l'on ne se vengeât trop cruellement sur son adversaire, les lois fixaient pour chaque crime commis la somme à payer par le coupable à la victime ou à sa famille. Cette somme, on l'appe-



Agrafe



Boucle de ceinture



Broche

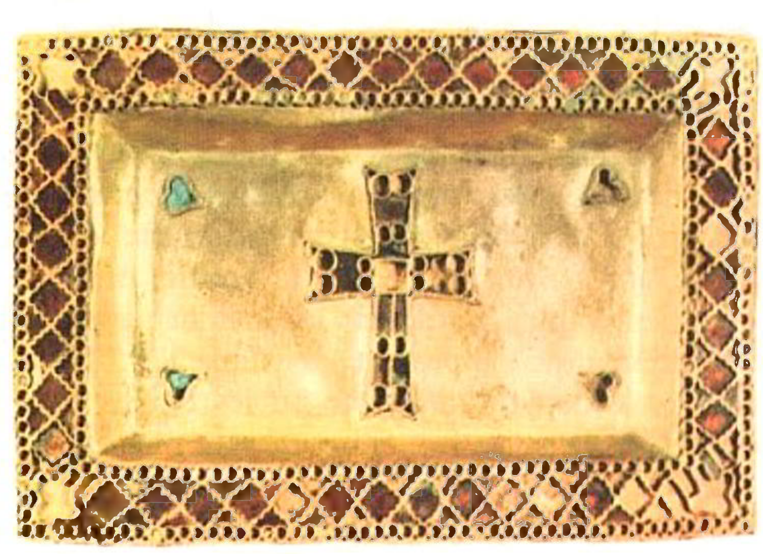




Crypte de Saint-Paul à Jouarre (S.-et-M.). VIIIe siècle. Une crypte est une chapelle souterraine placée en général sous le chœur de l'église et qui renferme un tombeau de saint ou des reliques vénérées. On voit, au premier plan à gauche, le sarcophage de l'abbesse Théodechilde, morte en 660. Décor de coquilles.



Orfèvrerie mérovingienne. L'orfèvrerie de l'Europe occidentale a été renouvelée par les invasions germaniques. Les Goths avaient reçu des tribus nomades de l'Asie centrale le secret des bijoux en cloisonné. On appelle cloisonné le procédé qui consiste à souder sur une plaque d'or ou d'argent de petites cloisons en métal semblables aux alvéoles d'un gâteau de miel ; puis dans ces alvéoles on coule des émaux ; on parle de sertissage quand on y enchâsse des pierres précieuses ou des morceaux de verre coloré. Ci-contre un plateau où l'on plaçait les hosties : il est décoré de quatre cœurs et d'une croix. Ci-dessus un calice d'or : les anses en sont ornées de têtes d'oiseaux stylisés. Plateau et calice datent du VIe siècle. (Bibl. Nat.)



lait le *wergeld*, c'est-à-dire le « prix de l'homme ». Elle variait selon le dommage causé et aussi selon la situation sociale de la victime.

4 PAS DE CODE UNIQUE. LES ORDALIES

Aujourd'hui un assassin qui a commis un crime en France est puni selon la loi française, même s'il est Anglais ou Chinois. Au temps des Mérovingiens, *il n'y avait pas de code unique* pour toute la Gaule : à un Franc, à un Burgonde, à un Gallo-Romain, on appliquait la loi franque, la loi burgonde, la loi romaine.
Un autre trait de la justice mérovingienne et qui montre combien elle était inférieure à la justice romaine, c'est l'emploi des « épreuves » ou *ordalies*. Dans certains cas, pour démontrer la culpabilité ou l'innocence d'un inculpé on ne faisait pas une enquête; on imposait par exemple au patient de mettre la main dans l'eau bouillante ou de tenir pendant un certain temps un fer rougi au feu : selon l'apparence que présentaient les blessures, le juge rendait son verdict. S'agissait-il de se prononcer entre deux adversaires, on les opposait en un combat singulier qu'on appelle *duel judiciaire* : le vainqueur était estimé être innocent, car, pensait-on, Dieu, qui est juste, n'aurait pas donné la victoire au coupable.

5 PARTOUT LA DÉCADENCE

A bien d'autres traits encore on peut voir que la civilisation est en recul. L'industrie (à l'exception de celle des armes) a presque entièrement disparu. Le commerce est en complète décadence après 650 : la Gaule n'exporte presque plus rien et bien rares sont les marchands grecs et syriens qui apportent à Marseille l'huile d'olive, le papyrus d'Égypte ou les étoffes précieuses de Byzance. Les routes ne sont plus entretenues, les pièces de monnaie contiennent de moins en moins de métal précieux. Les villes se

Assassinat manqué

« Tandis que les fils de Clovis étaient en Thuringe, raconte Grégoire de Tours, l'un d'eux, Thierry, voulut tuer son frère Clotaire. Il fit tendre dans sa maison une toile d'un mur à l'autre, cacha par-derrière des hommes armés et manda son frère pour conférer avec lui sur quelque affaire importante. Mais, la toile étant trop courte, les pieds des hommes passaient par-dessous ; Clotaire les aperçut avant d'entrer dans la maison. Il garda ses armes et se fit bien accompagner. Thierry comprit que son projet était deviné et inventa une histoire. On parla de choses diverses, et, ne sachant que faire pour expliquer le motif qui lui avait fait appeler son frère, il lui donna un grand plat d'argent. Clotaire partit après l'avoir remercié de son cadeau. Pendant qu'il retournait à sa demeure, Thierry se plaignit aux siens d'avoir perdu son plat sans profit. Enfin, il dit à son fils Théodebert : « Va trouver ton oncle et prie-le de te céder le présent que je lui ai fait. » L'enfant y alla et obtint ce qu'il demandait. »
(Grégoire de Tours.)

dépeuplent : les riches, en effet, les abandonnent pour aller vivre sur leurs grands domaines à la campagne.
Les écoles sont de plus en plus rares. Elles sont rattachées à un couvent ou bien elles sont fondées par un évêque ou un prêtre de paroisse. Elles n'acceptent pour élèves que les futurs moines et les futurs prêtres : aussi les membres du clergé sont-ils les seuls maintenant à savoir lire et écrire.
L'art aussi est en décadence, à l'exception de l'orfèvrerie. Les églises étaient décorées de peintures, d'ornements en or et même de vitraux; les ouvriers savaient encore parfois sculpter habilement des chapiteaux de colonnes, mais ils ne savaient plus faire de statues et il y a souvent bien de la maladresse dans les bas-reliefs des sarcophages. Cependant, à partir de la fin du VIIe siècle, quelques progrès apparaissent.

II LA FIN DES MÉROVINGIENS

1 LES ROIS FAINÉANTS

Le roi mérovingien pouvait toujours craindre une révolte de ses guerriers si, par exemple, il avait subi un échec à la guerre. Aussi, dans l'espoir de s'attacher ceux qui pourraient devenir des adversaires dangereux, leur distribuait-il des parcelles du domaine royal. Mais, à force d'accorder ainsi des terres, les successeurs de Dagobert finirent par n'en avoir presque plus. Ils perdirent alors toute autorité sur leurs sujets. Les grands propriétaires, surtout en Austrasie, devinrent presque indépendants. On a donné aux derniers Mérovingiens le nom de *rois fainéants;* mais qu'auraient-ils pu faire?

2 AVÈNEMENT DES CAROLINGIENS

En Neustrie comme en Austrasie, le pouvoir passa aux mains du chef des domestiques du palais royal, celui qu'on appelait le *maire du palais*.



L'ordalie par le feu. A gauche, un prêtre, la Bible dans la main. A droite, le patient, qu'un de ses amis réconforte et encourage, s'apprête à saisir le fer rougi au feu. (D'après Van der Meer, Atlas de la civilisation occidentale.)

Le Wergeld

Dans la loi des Wisigoths, le nombre des « sous d'or » à payer dépendait de l'âge et du sexe. Pour le meurtre d'un homme de 15 à 20 ans : 150 sous ; de 20 à 50 ans : 300 sous ; de 50 à 65 ans : 200 sous ; au-dessus de 65 ans : 100 sous. Pour le meurtre d'un garçon de 1 an : 60 sous ; de 4 à 6 ans : 80 sous ; de 10 ans : 100 sous ; de 14 ans : 140 sous. La somme était diminuée de moitié s'il s'agissait d'une fille.
Dans la loi salique, c'est-à-dire celle des Francs Saliens, chaque blessure était méticuleusement tarifée, et d'une façon qui peut paraître singulière : avoir arraché à autrui une main, ou un pied, un œil, le nez : 100 sous ; mais seulement 30 s'il reste pendant ; avoir arraché l'index (le doigt qui sert à tirer à l'arc) : 35 sous ; un autre doigt : 30 sous ; 2 doigts ensemble : 35 sous ; 3 doigts ensemble : 50 sous. A ce wergeld s'ajoutait une amende que le coupable devait payer au roi pour avoir troublé la paix publique.

Vers 720, un maire du palais, *Charles*, surnommé plus tard *Martel*, dont la famille avait de grandes propriétés près de Liège, en Austrasie, se rendit maître de presque toute la Gaule. Bien plus, il eut la gloire d'arrêter à Poitiers, en 732, une terrible invasion arabe, venue d'Espagne. Il n'osa pas prendre le titre de roi, mais son fils *Pépin le Bref* osa : il détrôna le roi mérovingien en 751 et prit sa place. Comme il s'était montré protecteur zélé des évêques et des missionnaires, il obtint que le pape le reconnût roi légitime en Gaule.
Ainsi les Mérovingiens cédaient la place à ceux que, du nom de Charles Martel, on appelle les *Carolingiens* (Charles se dit en latin « Carolus »). Comme autrefois Clovis, champion du catholicisme en face des ariens, Charles Martel et Pépin le Bref, champions du catholicisme en face des Arabes et des païens, devaient en grande partie leur succès à *l'appui de l'Église*.

RÉSUMÉ

- **Les premiers successeurs de Clovis agrandissent le royaume franc en faisant la conquête de la Burgondie, de la Provence et de la Bavière. Mais la coutume des partages entre les fils du roi entraîne le morcellement du royaume.**
- **Dans toutes les classes de la société la violence des mœurs est extrême. L'absence d'un code unique, la coutume des ordalies et surtout l'usage du droit de vengeance privée montrent le recul des idées de justice. L'industrie et le commerce, les lettres et les arts sont en pleine décadence.**
- **A partir du VIIe siècle, les rois mérovingiens, ou rois fainéants, perdent toute autorité au profit des maires du palais. L'un de ceux-ci, Charles Martel, se rend populaire par sa victoire sur les Arabes à Poitiers (732). Son fils, Pépin le Bref, détrône le roi mérovingien et se fait roi, inaugurant ainsi la dynastie des Carolingiens (751).**

Le roi Gontran

Gontran était un fils de Clotaire Ier. Quand il ne pouvait pas s'accorder avec des ambassadeurs, il les renvoyait en les couvrant de boue et de crottin ; il tua deux médecins qui n'avaient pu guérir sa femme : il fit assassiner ses beaux-frères et son beau-père. A la fin, il eut peur d'être assassiné lui-même. Un dimanche, après la messe, il se tourna vers les assistants et leur dit :
« Je vous conjure tous..., ne me tuez pas comme vous avez fait de mes frères. Qu'il me soit permis au moins d'élever pendant trois ans mes neveux qui sont devenus mes fils adoptifs, de peur (ce qu'à Dieu ne plaise) qu'après ma mort vous ne périssiez avec ces enfants, quand il n'existera plus de notre famille un seul homme pour vous défendre. »
(D'après Grégoire de Tours.)

Exercice. En quoi l'attitude de Gontran, malgré sa terreur, est-elle un peu comique ? Comment les derniers mots de Gontran nous renseignent-ils sur les mœurs de ce temps ?

Boucle de ceinture.



20 L'Empire byzantin. L'Église romaine

Pendant que la Gaule retombe à la barbarie, la civilisation antique se conserve sous la forme grecque à Byzance et sous la forme latine dans l'Église de Rome.

- *Gloire et faiblesses de l'Empire d'Orient.*
- *La civilisation byzantine.*
- *Progrès de l'Église romaine.*

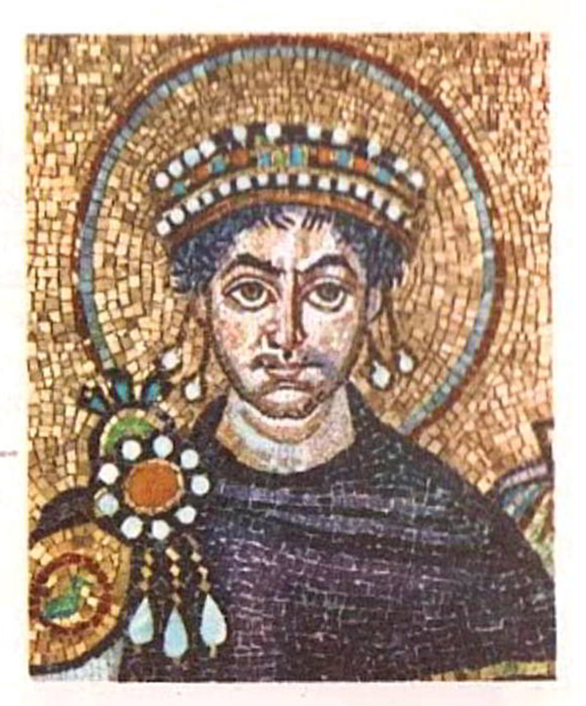
I GLOIRE ET FAIBLESSES DE L'EMPIRE D'ORIENT

1 L'EMPIRE ROMAIN D'ORIENT

Depuis 476 il n'y avait plus qu'un seul empereur en Europe, celui qui régnait à Constantinople ou *Byzance*. Il se prétendait le maître de tous les territoires qui formaient jadis l'Empire romain; en fait, il n'en possédait que la partie orientale : péninsule des Balkans, Asie Mineure, Syrie, Palestine, Égypte et Cyrénaïque.
Mais, au milieu du sixième siècle, l'empereur *Justinien* allait reprendre aux Germains une partie au moins de l'Occident. En même temps la civilisation byzantine allait connaître sous son règne un magnifique éclat.

2 JUSTINIEN CONQUÉRANT

Fils d'un paysan, et devenu empereur par un hasard heureux, Justinien (527-565) fut toute sa vie hanté par le rêve de rétablir l'Empire romain d'autrefois. Il fut soutenu dans cette pensée par sa femme, qui avait la passion du pouvoir et de la gloire, l'impératrice *Théodora*.
Il fallait d'abord arracher aux Germains les territoires qu'ils avaient enlevés à l'Empire romain d'Occident. Justinien n'osa rien tenter





L'empereur Justinien. Deux célèbres mosaïques de l'église Saint-Vital à Ravenne représentent l'une Justinien entouré de dignitaires, l'autre Théodora et ses dames d'honneur (voir p. 187). L'empereur et l'impératrice ont la tête nimbée (comme des saints) et couronnée d'un diadème étincelant de bijoux (environ 550 ap. J-C).

L'impératrice Théodora. Pour rendre la splendeur des parures de l'impératrice, les mosaïstes byzantins ont utilisé des cubes d'argent, d'or, de nacre et même des pierres précieuses.

contre le royaume franc, mais il sut mettre à profit la décadence des autres royaumes germaniques que déchiraient souvent les guerres civiles. Il lui fut assez facile de détruire le royaume vandale et d'enlever aux Wisigoths le sud de l'Espagne; mais il lui fallut une guerre atroce de dix-huit ans pour arracher l'Italie aux Ostrogoths (535-553).

Dans les pays reconquis, l'hérésie arienne fut pourchassée et disparut.

3 JUSTINIEN LÉGISLATEUR ET CONSTRUCTEUR

Les Empereurs romains avaient été aussi des législateurs. Justinien voulut continuer et même achever leur œuvre. Il fit rassembler et classer dans un ouvrage qui porte encore aujourd'hui le nom de *Code Justinien* les textes essentiels du droit romain[1]. Il conserva ainsi au monde cette science du droit qui est le plus beau titre de gloire de l'ancienne Rome.

Justinien fut enfin *un grand bâtisseur*. Il fit construire des centaines de forteresses, des aqueducs, des hôpitaux, des palais, des églises. Les monuments les plus splendides, d'une décoration somptueuse, furent le palais impérial et l'église *Sainte-Sophie* à Constantinople, puis certaines églises à Ravenne en Italie.

4 L'HÉRITAGE DE JUSTINIEN : DIFFICULTÉS EXTÉRIEURES

Malgré l'éclat de son règne, Justinien laissait à ses successeurs une situation difficile, au-dehors comme au-dedans.

Au-dehors, ses succès avaient été tout superficiels. Trois ans après sa mort, l'Italie fut envahie par un nouveau peuple germanique, les *Lombards*. Puis l'Espagne méridionale retomba aux mains

1. Le Code Justinien comprend essentiellement d'une part les décisions des plus illustres jurisconsultes romains et d'autre part les décrets pris par les empereurs depuis Hadrien.

L'Empire de Justinien.

L'église Sainte-Sophie, vue intérieure. Le mot de Sainte-Sophie signifie Sainte-Sagesse, c'est-à-dire la sagesse de Dieu. L'empereur Constantin avait déjà, vers 325, élevé une église de ce nom à Byzance, mais elle avait été détruite au cours de l'insurrection de 532. Justinien la fit rebâtir en cinq ans. Les architectes élevèrent à cinquante-quatre mètres au-dessus du sol une audacieuse coupole de trente et un mètres de diamètre. On la voit en partie, tout en haut de la photographie : elle laisse passer le jour par quarante fenêtres ouvertes à sa base. Elle s'appuie sur quatre grands arcs qui reposent eux-mêmes sur quatre piliers colossaux. L'extérieur de l'église est lourd et ne présente aucune décoration. L'intérieur, en revanche, était d'une éclatante splendeur. On n'y trouvait point de statues, mais les colonnes de porphyre ou de marbre vert, le pavement et les murs recouverts de placages de marbres multicolores et de mosaïques à fond d'or, l'autel et le trône du patriarche scintillant d'émaux et de pierreries étaient un éblouissement. « O Salomon, je t'ai vaincu! » s'écriait Justinien. Quand les Turcs s'emparèrent de Byzance en 1453, ils firent de Sainte-Sophie une mosquée, badigeonnèrent les mosaïques et suspendirent aux murs de grands disques couverts d'inscriptions. Aujourd'hui, Sainte-Sophie n'est plus une mosquée : elle est devenue un musée et l'on dégage les mosaïques.

OCÉAN
ATLANTIQUE
ROYAUME DES FRANCS
GERMANIE
Rhin
Danube
LOMBARDS
AVARS
Dniepr
Don
MER CASPIENNE
BULGARES
SLAVES
Caucase
MER NOIRE
EMPIRE PERSE
ITALIE
Ravenne
MER ADRIATIQUE
Rome
Corse
Sardaigne
Iles Baléares
ROYAUME DES WISIGOTHS
Tolède
Cordoue
Détroit de Gibraltar
MER MÉDITERRANÉE
Carthage
Sicile
Constantinople (Byzance)
ASIE MINEURE
Athènes
Crète
Chypre
Antioche
Tigre
Euphrate
SYRIE
Damas
PALESTINE
Jérusalem
CYRÉNAIQUE
Alexandrie
Nil
ÉGYPTE
MER ROUGE

L'Empire à l'avènement de Justinien
Conquêtes de Justinien

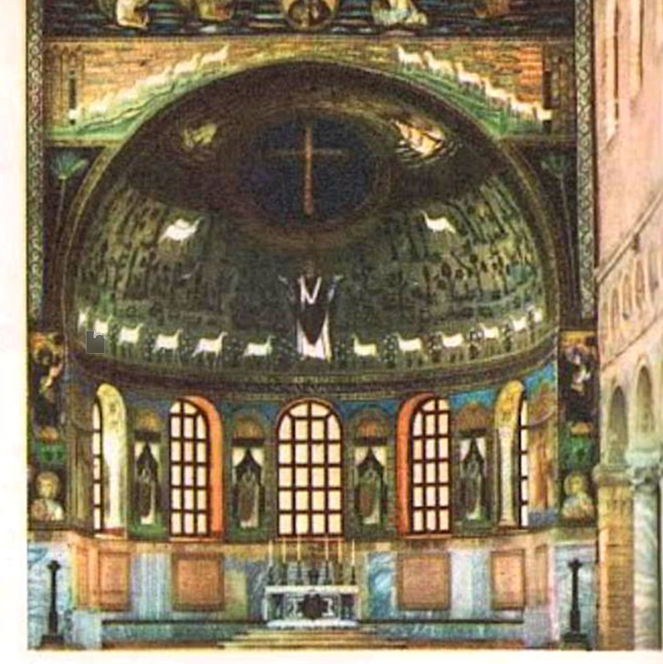
0 500 1000 km

des Wisigoths. En Asie le *danger perse* était toujours pressant et quand, vers 630, l'empereur Héraclius sembla l'avoir écarté, l'offensive des *Arabes* commença : en quelques années elle arracha à l'Empire byzantin ses deux plus riches provinces, la Syrie et l'Égypte; puis elle commença la conquête de l'Afrique du Nord.
Un siècle après la mort de Justinien, son empire était réduit à peu près à la Grèce et à l'Asie Mineure. Encore la Grèce du Nord fut-elle envahie par de nombreuses tribus slaves et par un peuple de race jaune, les *Bulgares*. Aux IXe et Xe siècles, les Bulgares firent courir à l'empire byzantin de terribles dangers.

5 L'HÉRITAGE DE JUSTINIEN : DIFFICULTÉS INTÉRIEURES

A l'intérieur, la situation n'était pas mieux assurée. Comme aucune loi ne réglait la succession au trône, les *intrigues de palais* étaient incessantes et dégénéraient souvent en assassinats. D'autre part, les riches familles et les monastères accaparaient d'immenses étendues de terres : la petite propriété disparaissait et les paysans tombaient dans la misère.
Enfin, les empereurs entrèrent souvent *en conflit avec le clergé*. Quand certains d'entre eux voulurent, aux VIIIe et IXe siècles, interdire à leurs sujets de rendre un *culte aux images* des saints, du Christ et de la Vierge, les moines déchaînèrent de véritables émeutes. Ils l'emportèrent et le culte des images fut à nouveau autorisé.
D'ailleurs la population de Constantinople était toujours prête à se soulever. Elle se passionnait non seulement pour les discussions religieuses mais aussi pour les courses de chars. Un incident à l'hippodrome, le prêche d'un moine fanatique suffisaient à déchaîner de sanglantes émeutes[1].

1. En 532, la victoire d'un cocher dans l'hippodrome amena une formidable révolte qui dura huit jours, coûta la vie à 30 000 personnes et manqua renverser du trône Justinien lui-même.



A

A / **Abside de Saint-Apollinaire in Classe.** Au fond de l'abside une grande croix resplendit dans un médaillon bleu constellé d'étoiles. Deux figures blanches, à droite et à gauche, représentent Moïse et le prophète hébreu Élie. Au-dessous, trois brebis lèvent la tête vers la croix : elles figurent les trois apôtres qui, disent les Évangiles, assistaient avec Élie et Moïse à la Transfiguration du Christ sur le mont Thabor. Au-dessous, dans une verte prairie, saint Apollinaire (patron de Ravenne) contemple cette scène les bras levés dans un geste d'adoration. Cette église se trouvait à Classis (port de Ravenne).

B / **Théodora et sa Cour.** L'impératrice porte un manteau de pourpre (donc violet sombre) terminé par une broderie d'or figurant les trois rois mages venant adorer l'Enfant Jésus. A droite, les dames de la Cour. A gauche, deux dignitaires, dont l'un écarte une portière, près d'un jet d'eau qui jaillit d'une vasque. Fille d'un gardien des ours à l'amphithéâtre et elle-même ancienne actrice, Théodora avait une âme énergique. Au moment de l'insurrection de 532, alors que Justinien, affolé, pensait à s'enfuir, elle lui fit honte et lui rendit courage. (Église Saint-Vital, Ravenne.)

C / **La prière d'Isaïe.** Les peintres byzantins se sont adonnés non seulement aux fresques et aux mosaïques, mais aussi aux enluminures qui décorent les manuscrits. Le prophète Isaïe adresse sa prière à Dieu, qui est représenté par une main sortant d'un nuage, en haut à droite. La femme, à gauche, dont l'écharpe bleue est parsemée d'étoiles, représente la Nuit, et elle tient abaissée la torche qu'elle a en main. L'enfant, à droite, symbolise le Jour et sa torche est redressée. Décor d'arbres et de fleurs. Cette miniature orne un manuscrit du Xe siècle. (Bibl. Nat. Paris.)

La splendeur de la cour de Justinien

Un poète contemporain de Justinien, Corippus, décrit une audience accordée par l'empereur à des ambassadeurs avars, un peuple proche parent des Huns : « Lorsque le Prince bienveillant fut monté sur son trône élevé et qu'il se fut enveloppé dans son vêtement de pourpre, le chambellan de la cour divine annonça que les envoyés des Avars sollicitaient la faveur de voir les pieds sacrés du clément souverain. D'une parole, comme son âme, pleine de bonté, l'empereur ordonna de les introduire. Saisis d'admiration, les barbares contemplaient le vestibule et les immenses salles, et les gardes de taille gigantesque qui s'y tenaient debout. Ils voyaient les boucliers d'or, ils élevaient leurs regards vers les javelots d'or dont la pointe étincelait sur les casques dorés et les aigrettes écarlates. Il leur semblait que les palais romains étaient un autre ciel... Lorsque les portes menant aux appartements intérieurs du palais furent ouvertes et que les salles au plafond d'or brillèrent de tout leur éclat, l'Avar Targitès éleva ses regards vers la tête de César. Elle était ceinte du diadème sacré qui étincelait. Trois fois, pliant le genou, il l'adora, prosterné, et il resta ainsi le front touchant le sol. Les autres Avars, saisis d'une terreur semblable, suivirent son exemple et se jetèrent face contre terre. »

Exercice. Étudiez les expressions dont se sert Corippus quand il parle de Justinien. Est-ce ainsi que l'on parle d'ordinaire d'un souverain, même très puissant ? A qui penserait-on plutôt quand on lit ces louanges ? Ce n'est pas seulement par flatterie que l'auteur s'exprime ainsi : qu'était l'empereur aux yeux de ses sujets ?



B



C

II LA CIVILISATION BYZANTINE

1 ÉCLAT DE LA CIVILISATION BYZANTINE

Cependant, alors même que l'Empire tombait dans l'anarchie ou subissait de graves défaites aux frontières, la civilisation byzantine restait toujours très brillante.

Admirablement située au point de jonction de l'Asie et de l'Europe, Constantinople était *le centre où affluaient les richesses de ces deux continents*. D'Extrême-Orient venaient, par les pistes de l'Asie Centrale ou par l'océan Indien et le golfe Persique, les perles, les épices, la soie; — de Syrie les tapis, les vins, les soieries; — de la Russie méridionale le blé, le poisson salé, le miel, les fourrures.

Constantinople était aussi *une ville de savants*. Les Byzantins recopièrent les œuvres des écrivains grecs et romains : c'est en partie grâce à eux que nous en possédons encore des fragments.

L'art byzantin connut à bien des reprises un magnifique épanouissement. Il se distinguait de l'art grec par l'emploi de la brique (au lieu de pierre) et de la coupole, par l'abandon de la statuaire et par la splendeur de l'ornementation : il n'y avait guère de statues, mais, dans les palais et les églises, c'était partout des marbres multicolores, des mosaïques, des émaux, des bas-reliefs d'ivoire, des pièces d'orfèvrerie, des étoffes de soie ornées de sujets en couleur. Les miniatures de manuscrits étaient souvent des chefs-d'œuvre.

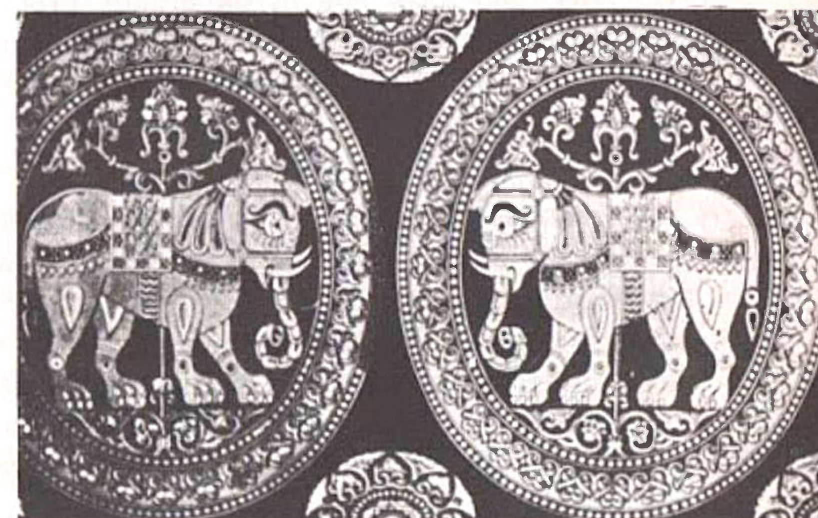


David et Goliath. C'est d'un atelier de Syrie que provient sans doute ce magnifique plat d'argent. En haut Goliath et David, chacun sortant de sa ville, se défient. Au milieu, le géant philistin se précipite, la lance haute, sur David qui fait tournoyer sa fronde. En bas, David vainqueur coupe la tête de son adversaire ; à gauche, la fronde et les pierres; à droite, le bouclier et la lance de Goliath.

2 ROLE CIVILISATEUR DE L'EMPIRE BYZANTIN

Cette admirable civilisation, Byzance *la répandit autour d'elle*; elle en fit bénéficier ses voisins encore barbares, particulièrement les Serbes, les Bulgares et les Russes. A l'appel des missionnaires byzantins, les souverains de ces peuples se conver-





Chaire de Maximien. Maximien fut archevêque de Ravenne au temps de Justinien. Sa chaire est entièrement revêtue de plaques d'ivoire sculptées. En bas, sur le devant, les quatre Évangélistes et saint Jean-Baptiste ; au-dessus et au-dessous d'eux, deux bandeaux décoratifs, admirablement travaillés, montrent des animaux au milieu de feuillages. (Musée de Ravenne.)

Le tissu des Eléphants. Justinien introduisit dans l'empire byzantin l'élevage des vers à soie. A Byzance, se fabriquaient les étoffes somptueuses, réservées à la Cour ou données en cadeaux par les empereurs aux souverains étrangers. Ces tissus ont souvent été utilisés dans les églises de l'Europe occidentale pour envelopper les reliques des saints. Celui qui est représenté ici date du Xe siècle et a été retrouvé dans le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

tirent au christianisme et y convertirent leurs sujets. Ils confièrent à des Grecs le soin d'ouvrir des écoles dans leurs États, d'y construire des églises, des monastères, des palais, à l'imitation des monuments byzantins.

Ce ne fut pas seulement aux peuples encore barbares que Byzance fit sentir son influence bienfaisante. Rome, Ravenne, Venise, l'Italie méridionale et la Sicile en profitèrent, de même que les Arabes. En France même, on imita les miniatures, les mosaïques, les ivoires et parfois les églises à coupoles des artistes byzantins.

Héritière des vieilles civilisations antiques, Byzance joua ainsi, pour l'Europe du Moyen Age, *le rôle d'une éducatrice.*

III LES PROGRÈS DE L'ÉGLISE EN OCCIDENT

1 MOINES IRLANDAIS ET MOINES BÉNÉDICTINS

Dans l'Europe occidentale, ce fut l'Église qui conserva, en partie tout au moins, le dépôt de la civilisation gréco-romaine. Au temps des Mérovingiens (500-750), elle fit de grands progrès : les couvents se multiplièrent; les missionnaires convertirent au christianisme beaucoup de païens; enfin la Paupauté accrut considérablement son autorité spirituelle et temporelle.

Jusqu'au VIe siècle, les couvents, très nombreux en Orient, étaient rares en Occident. En Gaule, les premiers avaient été fondés en Touraine par *saint Martin* (qui mourut évêque de Tours vers 400), puis en Provence au début du Ve siècle. En *Irlande*, en revanche, les moines jouaient un grand rôle. Ils savaient bien le latin, ils recopiaient les textes des auteurs latins et ornaient les manuscrits de curieuses enluminures. Certains d'entre eux fondèrent des couvents en Écosse, en Angleterre et en Gaule.

Cependant les moines irlandais furent bientôt évincés par d'autres moines, les bénédictins.

La règle bénédictine

« L'abbé, disait saint Benoît, doit s'accommoder au tempérament et à l'éducation de chacun de ses moines, en un mot il doit s'adapter à tous... L'oisiveté est l'ennemie de l'âme. C'est pourquoi, à des moments fixés, les frères doivent être occupés au travail des mains ; et, à heures fixées également, à la lecture des Écritures. Qu'ils fassent les travaux nécessaires depuis la première heure (six heures du matin) jusqu'à la quatrième environ. De la quatrième à la sixième heure, qu'ils s'occupent à la lecture. Après sexte, (sixième heure, c'est-à-dire midi) qu'ils se lèvent de table et fassent la sieste sur leur lit, en parfait silence, ou, si l'un d'eux veut lire, qu'il lise pour lui, de manière à ne gêner personne. Puis, de nouveau, de la neuvième heure jusqu'à vêpres, qu'ils travaillent à leur tâche.

Si la nécessité ou la pauvreté exige qu'ils s'occupent aux récoltes, qu'ils n'en soient pas contristés. Qu'ils aient présent à l'esprit qu'à cette condition seulement ils seront de bons moines, s'ils vivent du travail de leurs mains... Autant que possible, le couvent doit être organisé de façon que tout ce qui est nécessaire s'y trouve. Que tous les métiers soient représentés à l'intérieur du couvent, en sorte que les moines n'aient pas besoin d'errer au dehors, ce qui pourrait être un danger pour leurs âmes. Le jour du dimanche, que tous s'occupent à la lecture, excepté ceux qui sont délégués aux divers offices.

Aux frères infirmes ou délicats, qu'on assigne une tâche telle qu'ils ne soient point oisifs, mais qu'ils ne soient pas accablés par un travail trop dur et tentés de s'enfuir...»

Exercice. Certaines règles monastiques sont extrêmement sévères et tyranniques. En est-il de même de la règle bénédictine ? Dégagez-en les traits essentiels d'après les extraits ci-dessus.

Vers 530, l'Italien *saint Benoît* avait réuni autour de lui sur le mont Cassin, entre Rome et Naples, un certain nombre de laïcs, désireux de quitter le monde et de mener une vie de méditation et de prière. La règle qu'il leur imposa s'appelle la *règle bénédictine* (le nom latin de Benoît est : Benedictus). Beaucoup moins sévère que celle des moines irlandais, elle faisait une large place à la prière, à l'assistance aux offices[1] et à la lecture de la Bible, mais aussi au travail manuel : les moines exploitaient en effet un domaine de façon à avoir de quoi vivre.

2 LA PAPAUTÉ. GRÉGOIRE LE GRAND

Dès le second siècle, l'Église de Rome jouissait d'une certaine primauté parmi les autres Églises chrétiennes. La Tradition disait que l'apôtre saint Pierre avait été son premier évêque et qu'il avait été martyrisé, comme saint Paul, sous le règne de Néron. A partir du milieu du IIIe siècle, les évêques de Rome affirmèrent que, puisqu'ils étaient les successeurs de saint Pierre, ils jouissaient du privilège que Jésus lui avait donné[2], et qu'ils étaient supérieurs aux autres évêques.

A la fin du VIe siècle et au début du VIIe siècle, le pape[3] *Grégoire le Grand* (590-604) accrut considérablement le rôle de la Papauté. Il administrait en fait le *duché de Rome* qui appartenait en droit à l'empereur byzantin. Il essaya de se faire reconnaître par les évêques de Gaule, d'Espagne et d'Afrique comme le chef de toutes les Églises catholiques de l'Occident. Il rédigea un livre de piété à l'usage des fidèles, et un autre pour

1. Les offices étaient célébrés par quelques prêtres attachés au couvent.
2. D'après l'Évangile selon saint Matthieu, Jésus lui avait dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ». C'est parce que les papes, en tant qu'ils sont évêques de Rome, se proclament successeurs de saint Pierre que l'on emploie, pour désigner la Papauté, les expressions : *Le Siège Apostolique*, *le Trône de saint Pierre* et surtout *le Saint-Siège*.
3. Le nom de *Pape* qui signifie père, fut d'abord accordé à tous les évêques. A partir du VIe siècle, il fut réservé à l'évêque de Rome.



Le pape Zacharie (741-752). Le pape porte sur les épaules le pallium, bande de laine blanche en forme d'Y, ornée de croix noires. (Fresque de l'église Santa-Maria Antica, à Rome.)

Conseils du pape Grégoire aux missionnaires

« Il faut bien se garder de détruire les temples [en Angleterre] ; qu'on détruise seulement les idoles qui s'y trouvent, qu'on asperge d'eau bénite ces temples, qu'on y mette des autels et des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, il faut qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu, car le peuple, quand il verra que ses propres temples ne sont pas détruits, se rendra plus volontiers aux lieux qui lui sont habituels pour adorer le vrai Dieu. Et puisque, dans ce pays, ils ont la coutume d'immoler des bœufs en sacrifice aux démons..., qu'au lieu d'immoler leurs animaux au diable, ils les sacrifient en l'honneur de Dieu. Il est en effet absolument impossible de changer complètement les esprits endurcis : quand on veut arriver au sommet d'une montagne, on monte pas à pas, on ne s'élève pas par bonds. »
(Dans Bède [674-735], auteur d'une Histoire des Anglais, en latin.)

Exercice. Trouvez-vous une ressemblance ou une différence entre la règle de saint Benoît et les conseils du pape ? Comment peut-on caractériser l'esprit de ces deux hommes ?

enseigner aux prêtres comment ils devaient remplir leur tâche. Ces deux ouvrages eurent, pendant tout le Moyen Age, un immense succès. Désireux de rehausser l'éclat du culte, Grégoire le Grand transforma la musique d'église en y développant le *plain-chant* (qu'on appelle de son nom le *chant grégorien*) et il composa lui-même des hymnes. Ancien moine il favorisa l'expansion de la règle bénédictine.

Enfin il chargea une quarantaine de religieux de *convertir au christianisme les Anglo-Saxons.* Cette grande œuvre d'évangélisation fut à peu près achevée vers 700 ap. J-C. Bientôt des moines anglais allèrent à leur tour convertir les tribus païennes de l'Allemagne occidentale. Le plus célèbre d'entre eux fut *saint Boniface* (680-754) l'« apôtre de la Germanie ».

Cependant les progrès des Lombards en Italie faisaient courir à la Papauté un grave danger.

3 LES LOMBARDS EN ITALIE LES ÉTATS DE L'ÉGLISE

Les Lombards étaient des Germains, d'abord établis dans la Hongrie actuelle. Peu après la mort de Justinien, ils occupèrent dans l'Italie du Nord la région qui, de leur nom, s'appelle encore la *Lombardie.* Puis, lentement, par à-coups, ils commencèrent la conquête de la péninsule. Vers le milieu du VIIIe siècle, ils enlevèrent aux Byzantins le duché de Ravenne, le long de la mer Adriatique, et marchèrent sur Rome.

Pour résister aux Lombards, le pape *Étienne II,* alors en conflit avec l'empereur byzantin sur la question du culte des images, ne pouvait espérer de lui aucun secours. Il se tourna vers Pépin le Bref, alla le voir en Gaule, le reconnut comme roi légitime et implora son aide (754).

Pépin le Bref sut se montrer reconnaissant. Il marcha contre les Lombards et obtint d'eux la restitution du duché de Ravenne. Mais, au lieu de rendre celui-ci à son légitime propriétaire,

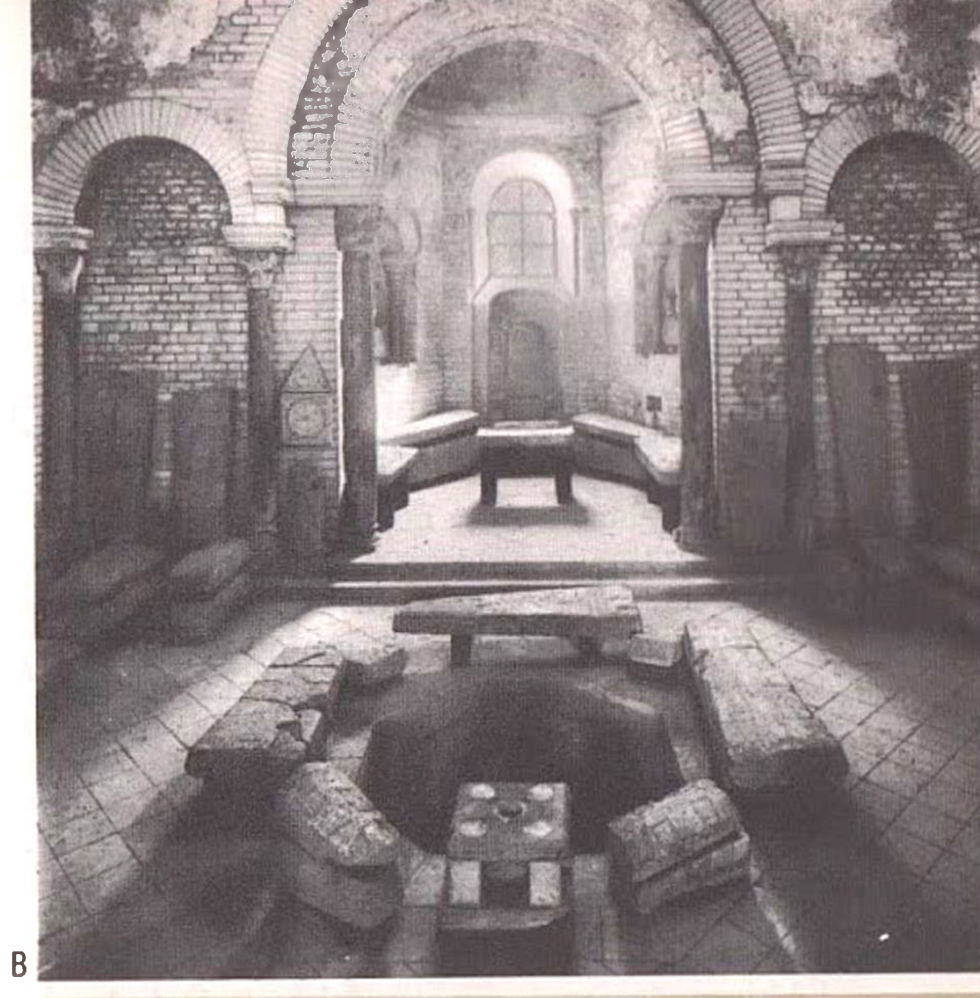


A

A / **Evangéliaire du VIe siècle.** Un évangéliaire est un livre qui contient les passages des Évangiles que le prêtre lit pendant l'office. Celui-ci, œuvre d'un artiste italien du VIe siècle, fut probablement donné par le pape Grégoire Ier au moine Augustin qui partait convertir les Anglo-Saxons. D'après l'animal qui figure au haut de la photo, dites quel est l'évangéliste représenté au-dessous (voir p. 157). A droite et à gauche, épisodes de la vie du Christ.

B / **Le baptistère de Poitiers.** Dans les premiers siècles du christianisme (et souvent même jusqu'au XIIe siècle en Occident) le baptême était un véritable bain. On appelle baptistère la salle où on l'administrait. Il y avait dans le sol une « piscine », où entrait le fidèle. Le baptistère de Poitiers date du IVe siècle. Plus tard, on éleva autour de la salle, trois petites niches, dont on voit l'une ici.

C / **L'Italie vers 760.**


B



Possessions des Lombards
Possessions de l'Empire Byzantin
États de l'Église
0
100
200
300 km
ROYAUME DES FRANCS
ROYAUME DES LOMBARDS
Milan
Pavie
Pô
Venise
Ravenne
ÉTATS DE L'ÉGLISE
Tibre
Rome
Mont-Cassin
Naples
CROATES
SERBES
MER ADRIATIQUE
Corse
Sardaigne
MER TYRRHÉNIENNE
Golfe de Tarente
EMPIRE BYZANTIN
MER IONIENNE
Sicile
MER [redacted] MÉDITERRANÉE

C

l'empereur d'Orient, il le donna au pape (756). On a vu que déjà le Saint-Siège possédait en fait le duché de Rome. Ainsi se constituèrent ce qu'on appelle les *États de l'Église*.

La bonne entente entre Étienne II et Pépin le Bref a eu une importance exceptionnelle pour l'histoire de l'Europe. Elle scella entre les rois de France et la Papauté une alliance qui dura plus de mille ans. D'autre part, elle fit du pape un *souverain temporel* qui eut désormais en Italie des terres et des sujets comme les autres rois.

RÉSUMÉ

- **L'empereur Justinien (527 - 565) reprend l'Afrique du Nord aux Vandales, le Sud de l'Espagne aux Wisigoths et l'Italie aux Ostrogoths. Mais ces conquêtes ne sont pas durables : après l'offensive arabe du VIIe siècle, l'empire d'Orient est réduit à la Grèce et à l'Asie Mineure.**
- **A l'intérieur, Justinien bâtit de nombreux monuments (dont l'église Sainte-Sophie) et rassemble les lois romaines dans le Code Justinien. Mais l'Empire est toujours à la merci d'une émeute à Constantinople, d'une révolte de l'armée ou d'un soulèvement des moines.**
- **Ville de commerçants, de missionnaires, de savants, centre d'un art très brillant, Byzance a apporté aux Slaves le christianisme et la civilisation et a conservé au monde une partie de l'héritage de l'Antiquité.**
- **Au VIe siècle, le clergé régulier se développe en Occident avec les moines irlandais et surtout bénédictins. Le pape Grégoire le Grand (590-604) cherche à faire reconnaître son autorité par tous les évêques d'Occident et commence l'évangélisation de l'Angleterre. Plus tard le moine anglais saint Boniface évangélisera l'Allemagne occidentale.**
- **Menacé par les Lombards, le pape Étienne II est sauvé par Pépin le Bref qui lui donne le duché de Ravenne. C'est le début des États de l'Église (756), donc du pouvoir temporel de la Papauté.**



La Couronne de fer. Cette couronne des rois lombards est l'œuvre d'artistes byzantins. Sur un fond d'émail vert se détachent des fleurs d'or et des pierres précieuses. Le cercle de fer qu'on aperçoit à l'intérieur avait été forgé, disait-on, avec l'un des clous qui avaient fixé Jésus-Christ à la croix. De là le nom de couronne de fer. (Église de Monza, près de Milan.)

21 Mahomet et l'Islam. L'empire arabe

Mahomet prêche une religion nouvelle, elle conquiert des territoires immenses sur lesquels fleurit une civilisation commune.

- *Mahomet et la religion musulmane.*
- *L'Empire arabe.*
- *La civilisation arabe.*

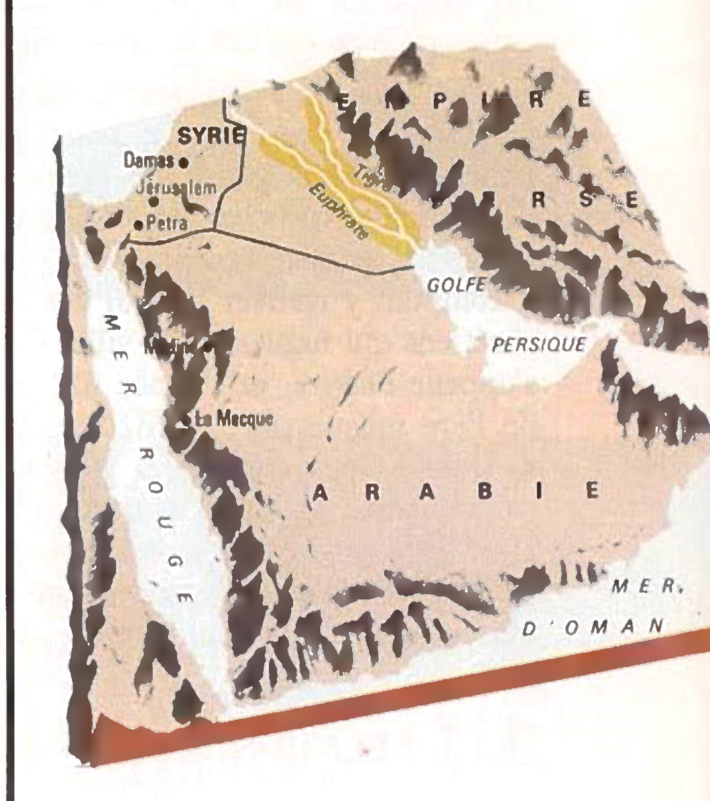
I MAHOMET ET LA RELIGION MUSULMANE

1 L'ARABIE VERS 600 ap. J-C

L'Arabie n'est guère qu'un désert. Seul, l'Ouest reçoit un peu de pluie et abrite quelques sédentaires. Là s'élevaient au VIIe siècle deux petites villes : *Médine*, centre agricole, et surtout *La Mecque*, riche république marchande. Les Mecquois recevaient les denrées venues de l'Inde ou de l'Éthiopie et les acheminaient par caravanes vers la Syrie : de là ils rapportaient le blé et les produits de l'industrie byzantine. Il y avait à Médine de petits groupements de juifs et de chrétiens. Inversement, on trouvait des tribus arabes dans la Syrie byzantine et dans la Mésopotamie perse.

La Mecque était aussi la capitale religieuse de l'Arabie. Les Arabes étaient encore païens et chaque tribu avait ses idoles; mais, au moment des foires, toutes les tribus se retrouvaient à La Mecque, en de grands pèlerinages.

Néanmoins, l'Arabie ne formait pas un État et elle n'avait même pas une religion unique. Il était réservé à *Mahomet* de lui donner, en quelques années, tout à la fois l'unité religieuse et l'unité politique.



L'Arabie. Les soldats romains pénétrèrent pour la première fois en Arabie sous le règne d'Auguste. Cent ans plus tard, Trajan constitua, au sud et à l'est de la Judée, une petite province d'Arabie, dont le grand centre caravanier de Pétra était la capitale (voir la carte de la p. 107). Au VIe siècle après J-C certaines tribus arabes étaient établies de façon permanente, soit en Syrie, soit dans le sud de la Mésopotamie; les premières reconnaissaient la souveraineté des empereurs byzantins les secondes celle des rois de Perse. Depuis que les conflits incessants entre Byzance et la Perse rendaient plus difficiles les relations par la Mésopotamie, les soieries de la Chine, les épices de l'Inde arrivaient en Arabie où La Mecque était devenue un centre commercial fort important. Le christianisme, venu d'Éthiopie, avait pénétré dans l'Arabie méridionale; d'autre part on trouvait à Médine un groupe nombreux de cultivateurs judéens.

MAHOMET

Mahomet naquit à La Mecque vers 570. Après une enfance pénible, il devint conducteur de caravanes et, au cours de ses voyages, eut l'occasion de connaître un peu les croyances juives et chrétiennes. Il était très pieux. Vers l'âge de quarante ans, il commença à avoir des visions et fut convaincu que Dieu l'avait choisi pour qu'il annonçât aux Arabes la vraie religion.

Au début sa prédication n'eut aucun succès. Les habitants de La Mecque, pour qui le culte des idoles était une source de profits, s'indignaient de l'entendre proclamer : « Il n'y a qu'un seul Dieu. » *Mahomet émigra alors à Médine* (622) : il comptait y trouver l'appui des israélites et des chrétiens qui habitaient la ville. Cette émigration s'appelle l'*hégire*, et l'année 622 est la première de l'ère musulmane. A Médine Mahomet se fit de nombreux partisans et les organisa en une communauté. Quand il mourut en 632, sa religion avait déjà gagné un grand nombre de tribus; très vite elle allait se répandre dans toute l'Arabie, puis s'élancer à la conquête du monde.

LA RELIGION MUSULMANE

La doctrine de Mahomet se trouve exposée dans le *Coran*. Ce livre n'a pas été rédigé par Mahomet lui-même; il est seulement la réunion de notes prises par ses disciples tandis qu'il parlait.

La doctrine du Coran n'est pas originale, car Mahomet a emprunté beaucoup à la religion israélite. Elle est du moins très simple : il n'y a qu'un Dieu, *Allah*. Il s'est fait connaître jadis à Abraham, à Moïse, à Jésus; il vient de se manifester à Mahomet, qui est à la fois le dernier et le plus grand des prophètes. Mahomet ordonne à ses fidèles de croire en Dieu et en lui. Le mot *musulman* signifie croyant. Le bon musulman doit se soumettre à la volonté de Dieu; cette soumission s'appelle *Islam*.

Allah

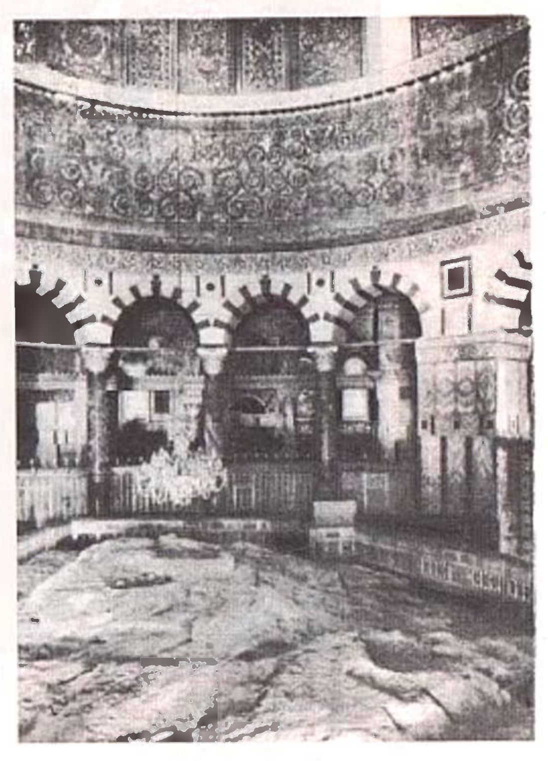
On trouve, au début du Coran, une invocation célèbre à Allah. « Au nom du Dieu clément et Miséricordieux ! Louange à Dieu, Maître des mondes, le Clément, le Miséricordieux, le Roi du jour du jugement ! C'est Toi que nous adorons, c'est Toi dont nous implorons le secours. Conduis-nous dans la voie droite, dans la voie de ceux en qui Tu Te plais et non pas dans la voie de ceux qui sont l'objet de Ta colère, ou de ceux qui s'égarent. »

Voici deux phrases que, dans le Coran, Mahomet met dans la bouche d'Allah parlant aux hommes :
« De quelque côté que vous vous tourniez, là est la Face de Dieu. »
« Souvenez-vous de Moi, Je me souviendrai de vous. »

Mosquée de Sidi Okba à Kairouan. Cette mosquée a été construite au IX[e] siècle ; elle porte le nom du conquérant arabe Sidi Okba, qui, en 671, fonda en Tunisie la ville de Kairouan. Celle-ci devint très vite — et est restée — un des principaux centres religieux de l'Islam. Les mosquées sont les églises des musulmans. Une mosquée comprend deux grandes parties : une cour, entourée d'un portique, avec au milieu un bassin où les fidèles doivent faire leurs ablutions avant d'aller prier ; puis le sanctuaire, grande salle soutenue par des colonnes, où l'on entre après s'être déchaussé. Le sanctuaire est plus large que profond : c'est la proportion inverse de celle qu'on trouve dans une église chrétienne. Il est vide. Point de bancs ni de chaises, point d'autel ; rien d'autre que le mihrab, sorte de niche qui indique la direction de la Mecque, et le minbar, chaire du haut de laquelle le prédicateur prononce un sermon le vendredi : ce jour est pour les musulmans ce qu'est le samedi pour les israélites et le dimanche pour les chrétiens (Mahomet avait d'abord choisi le samedi comme jour saint, puis, s'étant brouillé avec les juifs qui refusaient de voir en lui le Prophète, il choisit le vendredi). Les fidèles se prosternent et s'agenouillent sur les nattes et disent leurs prières sous la direction d'un officiant, l'iman. Il n'y a point de chants ni de musique. La mosquée se complète par un ou plusieurs minarets, tours semblables aux clochers de nos églises et d'où le crieur, ou muezzin, appelle, cinq fois par jour, les fidèles à la prière.



Les règles de morale sont simples. Le croyant doit prier cinq fois par jour, faire d'abondantes aumônes, jeûner chaque jour (du lever au coucher du soleil) durant le mois du Ramadan, enfin accomplir si possible un pèlerinage à La Mecque. Mahomet avait promis le Paradis à celui qui mourrait en combattant pour sa foi. L'année même de la mort du Prophète, la guerre sainte commençait.



Intérieur de la Coupole du Rocher.

II L'EMPIRE ARABE

1 LES CONQUÊTES ARABES

Tout de suite les Arabes remportèrent des succès prodigieux. A *l'Est*, ils arrachèrent à l'Empire byzantin la Palestine, la Syrie, l'Arménie, puis ils occupèrent l'Empire perse. Au-delà de la Perse, ils poussèrent au Sud-Est jusque dans l'Inde, au Nord-Est jusqu'au Turkestan chinois. Mais, devant Constantinople, ils échouèrent par deux fois (678 et 718).

Vers *l'Ouest*, mêmes succès, mais aussi même arrêt, à peu près à la même date : l'Égypte, la Cyrénaïque, l'Afrique du Nord tombèrent entre leurs mains. Ils détruisirent Carthage et, pour la remplacer, fondèrent tout à côté *Tunis*. Ils passèrent ensuite en Espagne (711) et s'en emparèrent. Mais, en Gaule, ils furent arrêtés net par Charles Martel, près de *Poitiers* (732).

Ces conquêtes paraissent tenir du miracle; elles s'expliquent pourtant. *Les musulmans trouvaient en face d'eux des adversaires affaiblis :* Perses et Byzantins venaient de s'épuiser mutuellement par une longue guerre au temps de l'empereur Héraclius, quand ils furent attaqués par les Arabes. Très souvent aussi les populations, mal gouvernées, accablées d'impôts, persécutées pour leurs idées religieuses, étaient toutes prêtes à accueillir les envahisseurs, à s'enrôler même dans ses armées. Tarik, le général qui conquit l'Espagne (le nom de *Gibraltar* signifie : montagne de Tarik)

Les devoirs de charité

« Faites, dit le Coran, l'aumône des meilleures choses que vous avez acquises. Ne distribuez pas en largesse la partie la plus vile de vos biens... » « Faites-vous l'aumône au grand jour ? C'est louable.
La faites-vous secrètement ? Cela vous profitera davantage. Dieu est instruit de ce que vous faites. »
« La piété ne consiste point à tourner vos visages du côté du Levant ou du Couchant. Meilleur est celui qui croit en Dieu et au Jugement dernier, aux anges et au Livre, aux prophètes ; qui, pour l'amour de Dieu, donne de son avoir à ses proches, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs et à ceux qui demandent ; qui rachète les captifs, qui observe la prière, qui fait l'aumône, remplit ses engagements ; qui est patient dans l'adversité. » « La chair et le sang des victimes ne vont pas jusqu'à Dieu, mais la piété monte jusqu'à lui. »

Arabie à l'époque de Mahomet
Pays conquis par les Arabes et dates des conquêtes
Limite extrême de l'offensive arabe en Gaule
Grandes voies de commerce

L'Arabie et les conquêtes arabes jusque vers 750.

La Coupole du Rocher à Jérusalem. La Coupole du Rocher et la petite mosquée El Aqsa située en bas à gauche, s'élèvent sur l'esplanade où, successivement, Salomon puis Hérode avaient fait construire le Temple de Jérusalem. La Coupole du Rocher n'est pas une mosquée. Le calife qui l'a fait élever vers 690 a voulu seulement abriter un rocher, également vénéré par les juifs et les musulmans (voir page ci-contre). C'est sur ce rocher, dit-on, qu'Abraham se préparait à sacrifier son fils Isaac; c'est aussi de ce rocher que, d'après la tradition islamique, Mahomet serait monté au Ciel. L'intérieur de la coupole était décoré de magnifiques mosaïques, dont quelques-unes subsistent.



Exercices. **1** Que signifie la seconde phrase ? **2** La phrase suivante ne vous rappelle-t-elle pas une phrase semblable prononcée par Jésus ? **3** Énumérez les principales vertus qui, aux yeux de Mahomet, constituent la véritable piété. **4** Mahomet met au rang des bonnes œuvres l'aide aux voyageurs et le rachat des captifs ; qu'est-ce que cela nous apprend sur l'Arabie de son temps ? **5** Expliquez plus simplement l'idée contenue dans la dernière phrase.

était un Berbère de l'Afrique du Nord; son armée comptait 12 000 Berbères et seulement 300 Arabes; et pourtant c'est parmi les Berbères que les Arabes avaient d'abord rencontré la plus vive résistance.

OMMIADES ET ABBASSIDES

Ainsi se forma un immense empire, dont les souverains portèrent le nom de *califes* (c'est-à-dire représentants du Prophète). Les quatre premiers, amis de Mahomet, conservèrent Médine pour capitale (632-661). Puis le gouverneur de Syrie se souleva, se proclama calife et fonda une dynastie qui, du nom de sa famille, s'appelle les *Ommiades*. Il choisit pour capitale la ville de Damas en Syrie. Un siècle plus tard, les Ommiades furent, à leur tour, détrônés par une insurrection partie de l'Iran. Le chef des révoltés devint calife et fonda la dynastie des *Abbassides* (750-1258) dont la capitale fut *Bagdad*, une ville nouvelle édifiée en Mésopotamie.

Mais cet empire était trop étendu et peuplé de populations trop différentes : il ne tarda pas à se disloquer. Des *dynasties locales* apparurent en Égypte, en Tunisie, au Maroc, en Espagne; et, si leurs souverains reconnaissaient officiellement l'autorité du calife de Bagdad, ils étaient en fait indépendants.

L'UNITÉ DE L'EMPIRE

Du moins des liens très forts unissaient-ils toutes les régions de l'empire. La *religion* d'abord, puis la *langue arabe*, car tous les musulmans instruits apprenaient l'arabe : c'était la langue de l'administration, de la littérature, et surtout du Coran, le Livre Saint qu'il était interdit de traduire en une autre langue.

Le gouvernement et l'administration présentaient aussi partout les mêmes caractères. Les califes et, au-dessous d'eux, les *émirs* gouvernaient en maîtres absolus, entourés d'un luxe magnifique.



Inscription arabe. L'inscription en caractères arabes, très décoratifs, signifie : « Allah seul est vainqueur. »

Troupe arabe en marche. Manuscrit persan du XIII[e] siècle.

Exercices. 1 Le premier hadit ne vous rappelle-t-il pas une phrase de Jésus sur les deux grands commandements qui n'en font qu'un (voir page 144) ? 2 Quel titre donneriez-vous au hadit sur Abdallah qui jeûnait la nuit ? De quel jeûne s'agit-il ? Quand le Coran ordonne-t-il de jeûner en cette circonstance ? Que signifie la phrase : tu as des devoirs envers ton corps ? Quel jugement Mahomet aurait-il porté sur l'ermite Hilarion, dont saint Jérôme a raconté la vie (voir page 159) ? 3 Comment intituleriez-vous le hadit sur l'homme et le chien ? 4 D'après le hadit sur Mahomet et le Bédouin, de quelles qualités Mahomet a-t-il fait preuve en cette occasion ? Et que pensez-vous de l'attitude du Bédouin ?



Quelques « hadits »

On appelle hadits (d'un mot arabe qui veut dire : récits) des anecdotes sur Mahomet, rapportées par ceux qui en avaient été les témoins ou par ceux à qui les témoins les avaient racontées. En voici quelques-uns :

Le Prophète a dit : « Aucun de vous n'aura vraiment la foi s'il ne désire pour son prochain ce qu'il désire pour lui-même. »

Abdallah raconte que l'Envoyé de Dieu (Mahomet) lui a dit : « Oh! Abdallah, est-ce bien toi qui, comme on me l'a raconté, jeûnes le jour et jeûnes encore la nuit ? — Oh! Envoyé de Dieu, répondis-je, c'est vrai. — N'agis pas ainsi, reprit-il ; jeûne, puis cesse de jeûner ; lève-toi pour prier, puis dors. Tu as des devoirs envers ton corps. »

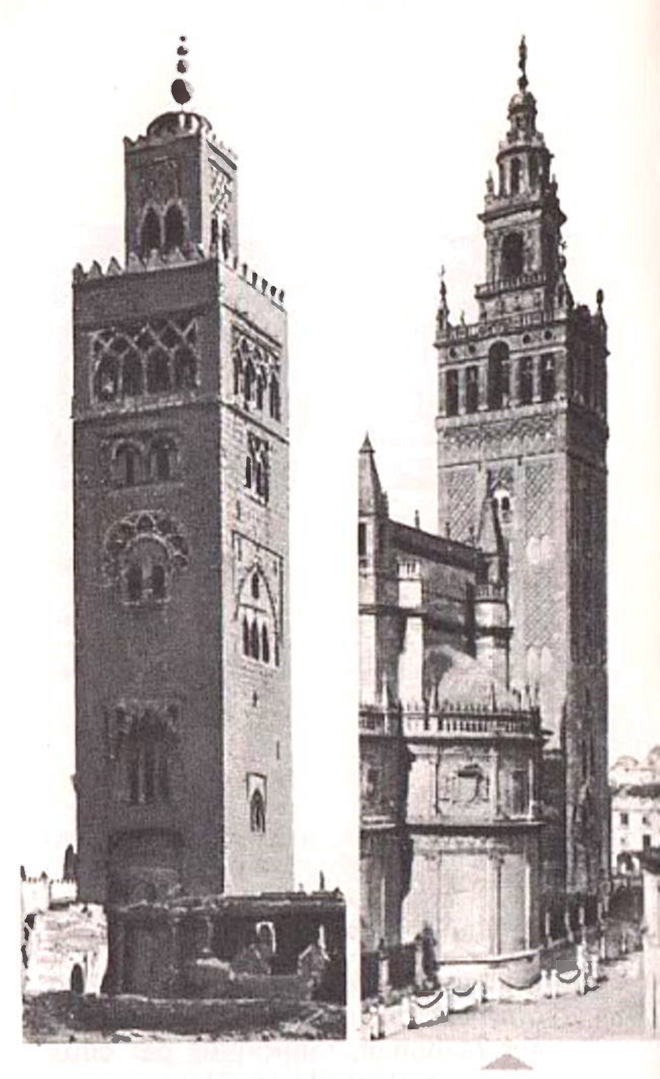
D'après Abou, l'Envoyé de Dieu a dit : « Un homme qui était sur une route, étant éprouvé par une soif très vive, descendit dans un puits et y but. Quand il remonta il vit un chien, qui, tout haletant de soif, mâchait de la terre humide. « Cet animal, se dit l'homme, souffre de la soif autant que j'en souffrais moi-même. » Alors, descendant dans le puits, il emplit d'eau sa bottine et, la saisissant avec les dents, il remonta hors du puits et donna à boire au chien. Dieu lui sut gré de son acte et lui accorda le pardon de ses fautes. »

Mahomet et ses compagnons revenaient d'une expédition : « Comme ils revenaient, la grosse chaleur de midi les atteignit dans une vallée où abondaient les acacias. L'Envoyé de Dieu descendit de sa monture et les fidèles se dispersèrent sous les acacias pour se mettre à l'ombre de ces arbres. Quant à l'Envoyé de Dieu, il s'installa sous un mimosa, auquel il accrocha son sabre. Nous avions fait un somme lorsqu'il nous appela. Nous accourûmes et vîmes auprès de lui un Bédouin assis : « Ce Bédouin, dit le Prophète, a tiré mon sabre du fourreau pendant que je dormais, puis je me suis réveillé et je l'ai vu, mon sabre nu à la main : « Qui te défendra contre moi ? dit-il. — Dieu », lui répondis-je. Or ce Bédouin est encore maintenant assis. » L'Envoyé de Dieu ne lui infligea aucun châtiment. » (D'après Dermenghem, Mahomet, Le Seuil.)

Ils abandonnaient souvent la direction de l'État à leur premier ministre, le *vizir*. A condition d'être loyaux sujets, les non-musulmans jouissaient d'une large *tolérance*. En particulier, les chrétiens et les juifs avaient le droit de célébrer leur culte et d'accéder à toutes les professions.

L'activité commerciale aussi rapprochait les différentes régions du monde musulman. Par les routes de terre arrivaient de Chine aux ports de Syrie la soie, la porcelaine, le thé, le papier de chiffon. Les flottes arabes conquirent le monopole du commerce dans l'océan Indien, le golfe Persique et la mer Rouge : elles apportaient à destination de Bagdad ou d'Alexandrie les épices, les perles, les pierres précieuses de l'Inde et des îles de la Sonde. D'Afrique les Arabes tiraient l'ivoire, la poudre d'or, les esclaves : ils allaient les chercher soit dans les ports de l'Afrique orientale sur les rives de l'océan Indien, soit dans les villes du Soudan occidental. Quant au commerce dans la Méditerranée, il était, au IXe siècle, presque entièrement aux mains des musulmans.

Enfin toutes les parties de l'Empire arabe adoptèrent une *civilisation commune*.



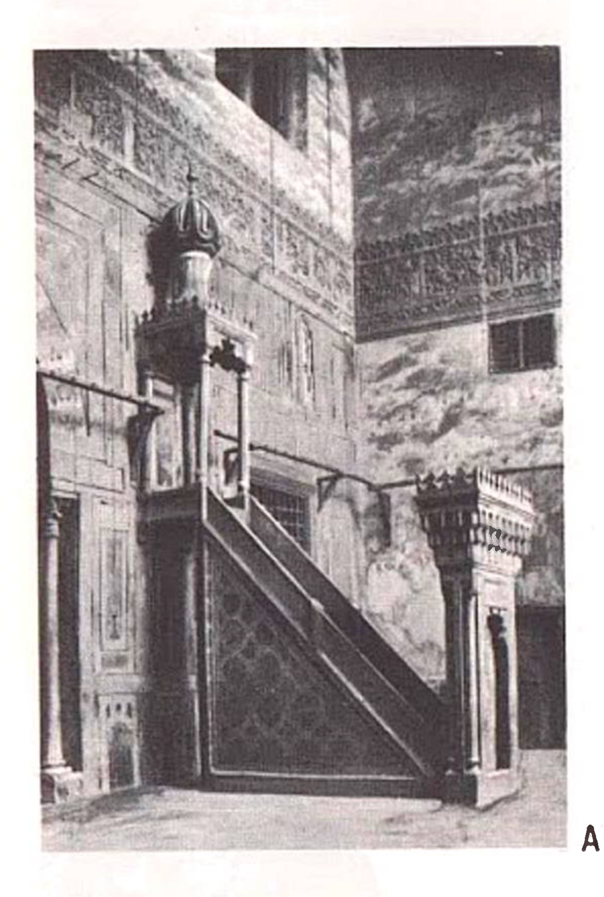
Deux minarets Primitivement quadrangulaire (puis souvent rond), le minaret renferme un escalier (tournant autour d'un noyau central) qui conduit à un promenoir, protégé par un parapet. C'est de là que le muezzin appelle les fidèles à la prière. A droite, la Giralda, minaret de la mosquée (aujourd'hui détruite) de Séville. A gauche, le minaret de la Koutoubia à Marrakech (Maroc). Les deux tours datent de la fin du XIIe siècle, mais l'élégant clocher qui domine la Giralda est une œuvre chrétienne du XVIe siècle.

III LA CIVILISATION ARABE

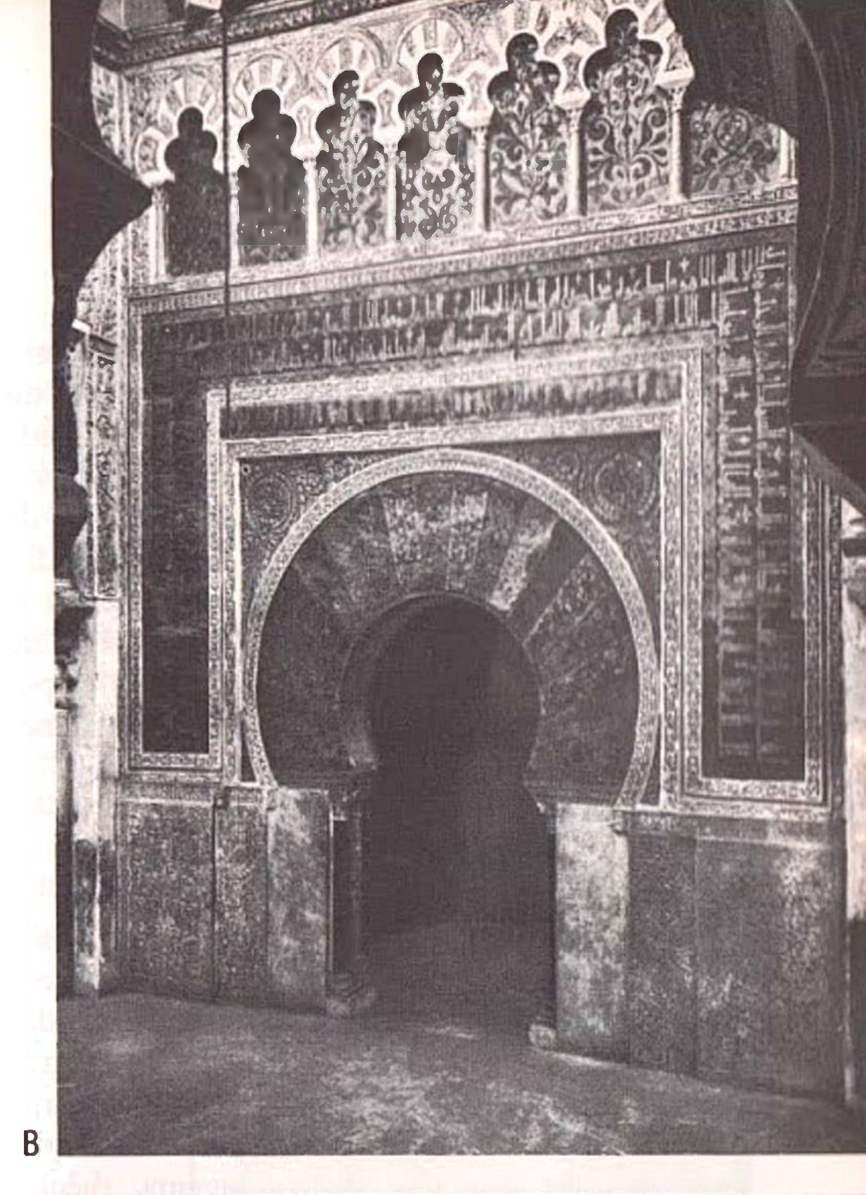
LA CIVILISATION MATÉRIELLE

Cette civilisation, on l'appelle « civilisation arabe » mais elle est formée principalement d'emprunts faits à l'Empire byzantin, à la Perse, à la Syrie, à l'Égypte, à l'Inde même.

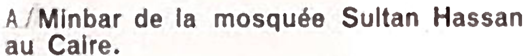
Étudions-la en Espagne, où elle a brillé d'un vif éclat. D'Égypte et de Mésopotamie, les Espagnols apprirent de nouvelles méthodes d'irrigation; la région de Valence en fut transformée et on y cultiva des *plantes jusque-là inconnues*, venues de l'Inde ou de la Chine : riz, mûrier, artichaut, asperge, abricotier, fleurs (comme le jasmin et le camélia). Le travail du *cuir* se développa magni-



A



B



A / **Minbar de la mosquée Sultan Hassan au Caire.**

B/ **Extérieur du mihrab de Cordoue.** Le mihrab fut construit vers 960. Pour le décorer, l'empereur de Byzance envoya au calife de Cordoue un artiste et 320 quintaux de cubes pour les mosaïques.



C

C / **Intérieur de la mosquée de Cordoue.** La construction de la mosquée de Cordoue, commencée en 785, s'étend sur plus de deux siècles. Vers l'an mille, la mosquée comprenait dix-neuf rangées de colonnes. Elle fut par la suite entièrement transformée pour faire place à la cathédrale actuelle de Cordoue.

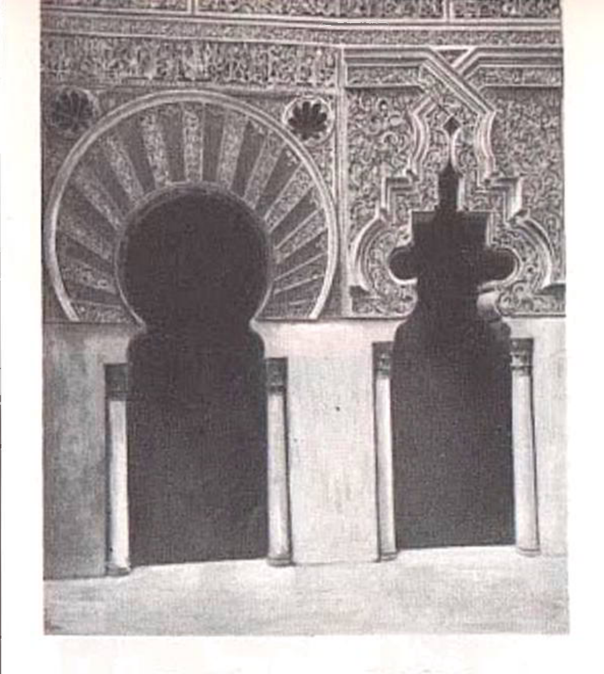
fiquement à Cordoue (de là vient notre mot cordonnier) : on s'y inspirait des modèles du Maroc où l'on fabriquait le « maroquin ». Tolède se spécialisait dans l'*orfèvrerie*, le travail du cuivre et des épées « damasquinées », à l'imitation de celles de Damas. Ailleurs, on fabriquait des *étoffes* « damassées » ou des « mousselines », semblables aux tissus de Damas en Syrie et de Mossoul en Mésopotamie. Par Alexandrie et par les ports de la Syrie les marchandises de l'Extrême-Orient arrivaient en Espagne.

2 LES SCIENCES ET LES LETTRES

Dans les grandes villes s'ouvraient des *écoles* et des *universités*. Continuant l'œuvre des Grecs et des Hindous, les musulmans firent faire des progrès décisifs aux mathématiques, à la géographie, à la médecine. Ils découvrirent des corps nouveaux : l'alcool, la potasse, l'acide sulfurique. Quelques-uns des plus grands savants, théologiens, géographes, médecins du Moyen Age furent des musulmans d'Espagne.
Dans les bibliothèques (celle de Cordoue, au xe siècle, renfermait 400 000 volumes) on trouvait les œuvres des écrivains et savants grecs, alors oubliées en Italie et en Gaule, des livres hindous qui enseignaient ce que nous appelons à tort la « numération arabe », des ouvrages persans : livres de médecine, poésies, et surtout contes (dont les plus célèbres sont réunis dans le recueil intitulé « Les Mille et une Nuits »). Les Arabes nous ont ainsi conservé beaucoup de l'héritage intellectuel des peuples anciennement civilisés.

3 LES ARTS

Une vue de la mosquée de Cordoue montre quel profit l' « art arabe » sut tirer des inventions d'autrui. Il emprunta à l'Égypte les grandes salles soutenues par des colonnes, à l'Empire byzantin les voûtes à coupoles et les incrustations de mosaïque, à la Perse les arcs en fer à cheval,



Deux arcades. Saragosse, XIe siècle.

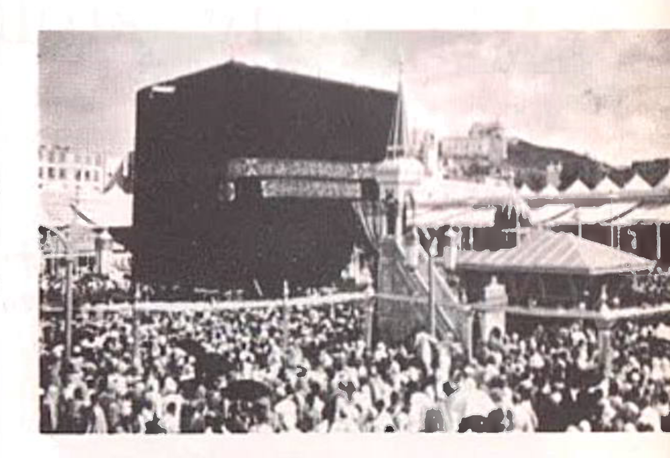


Lampe de mosquée en verre peint et doré, datée de 1313. (Musée de Damas.)

les décors de faïence, les stucs ajourés. L'art musulman présente d'ailleurs un trait original qui s'explique par l'influence de la religion : il représente rarement la figure humaine, et jamais dans les mosquées. En revanche, il se plaît aux lignes géométriques capricieusement entremêlées, souvent même aux inscriptions, car les caractères arabes ont, comme les hiéroglyphes de l'ancienne Égypte, une haute valeur décorative. Des palais arabes il ne subsiste presque rien sauf en Espagne, à Séville et à Grenade. En revanche les mosquées abondent depuis le Maroc et l'Espagne jusqu'au Turkestan et à l'Inde.
Ainsi apparaît le rôle des Arabes dans l'histoire de l'humanité : ils ont *créé une religion* qui est l'une des plus importantes du monde, et ils ont contribué à *unir l'Orient et l'Occident.*

RÉSUMÉ

- **Mahomet (570-632) est convaincu qu'il a été choisi par Dieu pour prêcher la vraie religion. Il échoue d'abord à La Mecque et se réfugie à Médine (622). Mais, en quelques années, il rallie à sa doctrine une partie de l'Arabie.**
- **La religion musulmane est fondée sur l'affirmation : « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète ».**
- **En un siècle (632-732) les Arabes conquièrent un immense croissant de terres qui va de l'Asie Centrale aux Pyrénées. Leurs succès s'expliquent en partie par la faiblesse de leurs adversaires et l'appui que leur prêtent les populations.**
- **L'Empire arabe, trop étendu, se disloque vite. Du moins tous les pays qui le composent sont-ils unis par la même religion, les mêmes formes de gouvernement, un commerce très actif, enfin une civilisation brillante, qu'on retrouve à Cordoue comme au Caire et à Bagdad.**
- **Les Arabes ont emprunté à chacun des peuples qu'ils avaient conquis ce qu'il y avait de meilleur dans son art. Par là aussi, ils ont été les intermédiaires entre l'Orient et aussi l'Occident.**





La Mecque : la Kaaba. La Kaaba (le mot signifie : le cube) est l'édifice où, bien longtemps avant la naissance de Mahomet, était enfermée une pierre noire, que les Arabes venaient révérer. Cette pierre sur laquelle, disait-on, Agar, femme d'Abraham et leur fils Ismaël avaient appuyé leur tête pour dormir, était primitivement blanche; mais les péchés des hommes l'avaient rendue noire. Aujourd'hui encore tout musulman désire aller à la Kaaba.

La fontaine Najarrine à Fez. L'eau jaillit d'un mur orné de mosaïques de faïence et tombe dans un bassin en forme d'abreuvoir. Au-dessus, couverte de tuiles vernissées, une corniche de bois sculpté d'où pend une lampe de cuivre.

22 Charlemagne et l'empire carolingien

Le souverain le plus illustre de la dynastie carolingienne est Charlemagne, à la fois grand conquérant et bon administrateur.
- *Les conquêtes de Charlemagne.*
- *Le gouvernement de Charlemagne.*

I LES CONQUÊTES DE CHARLEMAGNE

1 LES DÉBUTS DES CAROLINGIENS : PÉPIN LE BREF

Le coup d'État de *Pépin le Bref*, détrônant le roi mérovingien en 751, s'était accompagné de deux faits très importants.
Pépin se fit *sacrer*, à l'imitation des anciens rois hébreux : saint Boniface d'abord, en 751, puis, trois ans plus tard, le pape Étienne II lui firent l'onction d'huile sainte. Désormais Pépin considéra qu'il était roi par la volonté de Dieu.
La *royauté de droit divin* va durer en France sans interruption pendant plus de mille ans.
D'autre part, nous savons que Pépin remercia le pape en lui faisant don du duché de Ravenne : c'est l'origine des *États de l'Église*.
Pépin favorisa aussi le missionnaire anglo-saxon saint Boniface et l'aida à réformer le clergé de Gaule, alors en pleine décadence. Cette *politique d'entente avec l'Église* allait se continuer sous le règne de son fils, Charlemagne (768-814).

2 CHARLEMAGNE : SES IDÉES

Des princes du Moyen Age, *Charlemagne* est, avec saint Louis, celui que nous connaissons le moins mal : nous possédons en effet l'histoire de sa vie composée en latin par son ami, le moine *Éginhard*.

Portrait de Charlemagne

« D'une large et robuste carrure, Charlemagne était, dit Éginhard, d'une taille élevée, sans rien d'excessif d'ailleurs... Il avait le sommet de la tête arrondi, de grands yeux vifs, le nez un peu plus long que la moyenne, de beaux cheveux blancs, la physionomie gaie et ouverte. Aussi donnait-il extérieurement, assis comme debout, une forte impression d'autorité et de dignité. On ne remarquait même pas que son cou était gras et trop court et son ventre trop saillant... La voix était claire, sans convenir cependant tout à fait à son physique. Doté d'une belle santé, il ne fut malade que dans les quatre dernières années de sa vie... Mais il n'en faisait guère alors qu'à sa tête, au lieu d'écouter l'avis de ses médecins : il les avait pris en aversion parce qu'ils lui conseillaient de renoncer aux viandes rôties... et d'y substituer les viandes bouillies. »

« Il portait, à même le corps, une chemise et un caleçon de toile de lin ; par-dessus, une tunique brodée de soie et une culotte ; des bandelettes autour des jambes et des pieds ; un gilet en peau de loutre ou de rat lui protégeait en hiver les épaules et la poitrine ; il s'enveloppait d'une saie (pèlerine) bleue et avait toujours suspendu au côté un glaive dont la poignée et le baudrier étaient d'or et d'argent. ...Les jours de fête, il portait un vêtement tissé d'or, des chaussures décorées de pierreries, une fibule (agrafe) d'or pour agrafer sa saie, un diadème... orné, lui aussi, de pierreries : mais les autres jours, son costume différait peu de celui des hommes du peuple ou du commun. »

« Il aimait les eaux thermales et s'y livrait souvent au plaisir de la natation où il excellait, au point de n'être surpassé par personne. C'est ce qui l'amena à bâtir un palais à Aix-la-Chapelle et à y résider constamment dans les dernières années de sa vie. »

Charlemagne était un homme robuste, grand chasseur et grand nageur, simple de goûts. Il n'avait point, comme les empereurs byzantins, une capitale fixe avec un luxueux palais; il possédait en différents points de la Gaule de grandes propriétés, qu'on appelait des *villas*, et il allait de l'une à l'autre. En bon propriétaire, il les surveillait de près et nous possédons un règlement sur l'exploitation de l'une d'elles. A la fin de sa vie, il séjourna presque constamment dans une ville importante d'Austrasie, *Aix-la-Chapelle*.
Charlemagne était *très pieux*. Non seulement il exigeait que ses sujets fussent bons catholiques, mais encore il pensait qu'il était de son devoir de propager le christianisme et de convertir les musulmans et les païens.

CHARLEMAGNE : LE CONQUÉRANT

Charlemagne passa presque toute sa vie à faire la guerre. Il lui fallait donc une forte armée. Voici comment elle était organisée : chaque grand propriétaire devait servir en personne. De plus, il devait équiper à ses frais et amener avec lui à la guerre un certain nombre de ses paysans. Il en amenait d'autant plus qu'il était plus riche. Charlemagne continua la lutte commencée par Pépin le Bref contre les Lombards, les musulmans, les Germains païens.

1° En 771, les Lombards recommencèrent à menacer Rome. A l'appel du pape, Charlemagne battit leur roi Didier, lui enleva son royaume et se fit *couronner roi des Lombards* (774).

2° En Espagne, Charlemagne conquit le versant méridional des Pyrénées jusqu'au fleuve Ebre et constitua ainsi la *Marche d'Espagne*. Au cours de l'une de ses expéditions, son arrière-garde, commandée par *Roland*, fut exterminée au col de Roncevaux par des montagnards basques (778). Cet épisode donna lieu, trois siècles plus tard, au premier chef-d'œuvre de la littérature française : la *Chanson de Roland*.



Statuette de Charlemagne (?). Cette statuette est de l'époque carolingienne et elle représente un personnage couronné tenant l'épée d'une main et, de l'autre, le globe, symbole de l'empire du monde. Ce prince est peut-être Charlemagne, mais rien ne permet de l'affirmer avec certitude. (Paris, Musée Carnavalet.)

Exercices. 1 Rapprochez le témoignage d'Éginhard de celui de Corippus (p. 187) et comparez l'étiquette à la Cour de Charlemagne et l'étiquette à la Cour de Justinien. **2** Expliquez la phrase d'Éginhard : « Il aimait les eaux ; c'est ce qui l'amena à bâtir un palais à Aix. » D'où vient le mot : Aix ? Connaissez-vous d'autres villes où il y a aussi des eaux thermales et qui portent soit le même nom, soit un nom approchant ?

3° Les campagnes les plus nombreuses et les plus acharnées de Charlemagne furent celles qu'il mena contre les *Saxons,* dans le nord-ouest de la Germanie, entre le Rhin inférieur et l'Elbe. Les Saxons étaient des païens endurcis et de féroces pillards. Il ne fallut pas moins de vingt expéditions pour les réduire et la lutte prit tout de suite un caractère atroce de cruauté. Enfin, vers 800, le chef saxon *Widukind* se soumit et les Saxons se convertirent. Au sud du Danube, la Bavière, alors protectorat franc, fut annexée. Désormais l'Empire de Charlemagne comprenait toute la Germanie.

4° A l'est de la Saxe et de la Bavière les habitants, en effet, n'étaient plus des Germains. Les uns étaient des *Slaves* et les autres étaient des *Avars,* peuple jaune, parent des Huns. Charlemagne mena contre ces derniers plusieurs expéditions et les força à se convertir au christianisme.
Dans les régions conquises sur les Saxons et les Avars, Charlemagne fit ouvrir des routes, construire des forteresses et des églises, autour desquelles allaient se développer des villes. *En même temps que le christianisme, il y implantait la civilisation.*

II LE GOUVERNEMENT DE CHARLEMAGNE

1 CHARLEMAGNE RESTAURATEUR DE L'ORDRE

Autoritaire et consciencieux, Charlemagne entendait gouverner par lui-même. Il avait autour de lui quelques conseillers qui étaient à la fois ses domestiques et ses ministres.
Le royaume était divisé en quelque 200 *comtés.* A la tête de chacun d'eux était le *comte,* à la fois administrateur, juge, chef militaire, percepteur des impôts. Il était aidé dans sa tâche par l'évêque, choisi d'ordinaire par Charlemagne. Des inspecteurs, qu'on appelait « envoyés du maître » (en



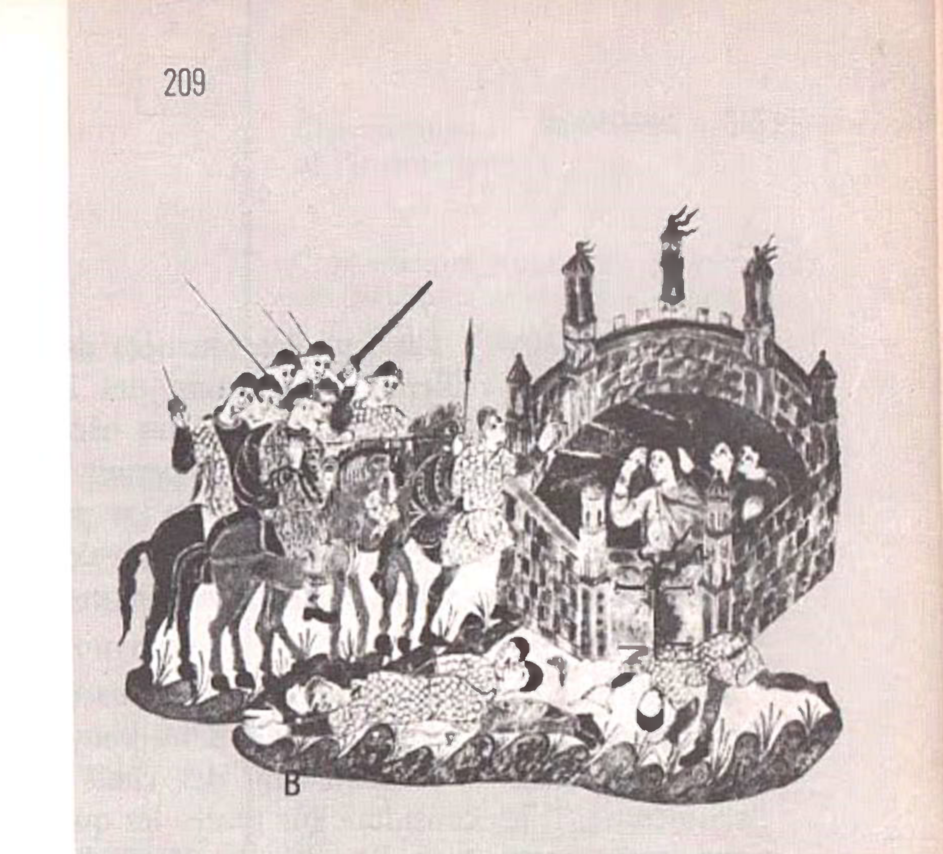
A

A / **Cavalerie carolingienne.** Miniature d'un Psautier de Saint-Gall (Suisse), IXe siècle. En avant de la troupe, le porte-étendard. Son enseigne a la forme d'un monstre à corps de poisson. Les guerriers sont casqués et armés d'une lance. L'un d'eux, à l'arrière-plan, porte un bouclier rond. Les deux premiers ont, sous la pèlerine agrafée sur l'épaule droite, une brogne, c'est-à-dire une cuirasse de cuir à laquelle sont fixées des écailles de métal.

B / **Attaque d'une ville fortifiée** (IXe siècle). La muraille de la ville est renforcée de hautes tours à plusieurs étages. On aperçoit entre trois d'entre elles des sortes de boucliers de pierre qu'on appelle merlons. Les cavaliers sont vêtus et armés comme ci-dessus. Devant la ville, des blessés et des morts. (Miniature d'un manuscrit.)

C / **L'Empire franc à la mort de Charlemagne.**

Exercices. 1 Qu'est-ce que le carême ? 2 D'après ce texte, quelle vous paraît être la préoccupation essentielle de Charlemagne ?



B



C

Le régime de terreur en Saxe

Voici quelques-unes des mesures ordonnées par Charlemagne : « Quiconque entrera par effraction dans une église sera mis à mort. Quiconque, par mépris pour le christianisme, refusera de respecter le saint jeûne du Carême... sera mis à mort. Quiconque, à l'instigation du diable et en partageant les préjugés des païens, brûlera l'un de ses semblables, homme ou femme, ou donnera sa chair à manger ou la mangera lui-même, sous prétexte que c'est un sorcier..., sera puni de la peine capitale. Quiconque livrera aux flammes le corps d'un défunt, suivant le rite païen... sera condamné à mort. Tout Saxon non baptisé... qui refusera de se faire administrer le baptême, voulant rester païen, sera mis à mort. Quiconque complotera avec les païens contre les chrétiens... sera mis à mort. Quiconque manquera à la fidélité qu'il doit au roi sera puni de la peine capitale. Tous les enfants devront être baptisés dans l'année... Quiconque négligera de présenter un enfant au baptême dans le cours de l'année, sans le conseil ou la dispense d'un prêtre, paiera au fisc une amende de 120 sous (d'or) s'il est de naissance noble, de 60 sous s'il est simplement homme libre. »

latin *missi dominici*), faisaient des tournées dans les comtés pour veiller à l'application des lois et prendre sur place toutes les mesures nécessaires. Ce rétablissement de l'ordre permit au commerce avec l'Orient de se ranimer un peu, et la reprise du commerce provoqua le développement de quelques villes, particulièrement entre la Loire et le Rhin.

L'autorité de Charlemagne était pourtant beaucoup moins forte qu'il ne paraît. En fait il ne pouvait rien décider sans le consentement des chefs de l'aristocratie. Il les consultait sur toutes les questions importantes, puis il publiait, sous forme de lois qu'on appelait *capitulaires*, les décisions qu'il avait prises en accord avec eux.

2 LE SYSTÈME DE LA RECOMMANDATION

Charlemagne renforça encore la puissance de l'aristocratie en imposant dans tous ses États une coutume qui n'était pas encore officiellement reconnue : celle de la *recommandation*.

Au milieu des troubles et des violences qui avaient marqué la période mérovingienne, les plus faibles avaient pris l'habitude de se mettre sous la protection des plus puissants. Cela s'appelait *se recommander*. Le protecteur était *le seigneur*, le protégé était *le vassal*. Pour prix de la protection qui lui était accordée, le vassal était tenu à travailler sur le champ de son seigneur ou bien à le suivre à la guerre comme soldat. Charlemagne, qui avait lui-même ses propres vassaux, ordonna aux petites gens de se choisir un seigneur parmi les grands propriétaires du voisinage. Il pouvait ainsi transmettre ses ordres à ses sujets par l'intermédiaire des seigneurs.

Ce régime de la recommandation n'était pas sans présenter de *graves dangers*. En effet, chacun pouvait être tenté de n'obéir qu'à son seigneur, et non plus au souverain.

Le système de la recommandation

Voici une formule de recommandation qui date de la fin de l'époque mérovingienne : « Tout le monde sait que je n'ai pas de quoi me nourrir et me vêtir. Pour cette raison, j'ai demandé à votre bonté la permission de me remettre à votre garde et de me recommander à vous. Je le fais aux conditions suivantes : en échange des services que je pourrai vous rendre, vous devez me prêter assistance tant en vivres qu'en vêtements ; et moi, tant que je vivrai, je dois vous servir et vous être soumis comme peut le faire un homme libre, sans qu'il me soit permis, ma vie durant, de me soustraire à votre autorité et à votre protection. »

Charlemagne reconnut officiellement le régime de la recommandation et l'étendit à tout son empire. Dans un capitulaire publié à Pavie en 787, on lit : « Nous voulons que les hommes libres de Lombardie puissent se recommander à qui ils veulent, comme on le faisait au temps des rois lombards. » Un capitulaire de 805 insiste sur les devoirs du vassal à l'égard de son seigneur : « Que personne n'abandonne son seigneur, sauf dans le cas où le seigneur veut le tuer, ou le frapper d'un bâton, ou lui enlever son héritage. » Charlemagne avait lui-même ses propres vassaux et il se servait d'eux pour transmettre et faire appliquer ses décisions. Ainsi s'expliquent ses mots : « Que chacun se fasse obéir de ceux qu'il a sous son autorité, afin que ceux-ci obéissent mieux aux ordres qui viennent de nous. »

Charlemagne était très autoritaire : « Que personne, dit un capitulaire, n'ose troubler en quoi que ce soit la décision souveraine du seigneur empereur, ni discuter ce qu'il fait, ni faire des choses contraires à sa volonté et à ses ordres. » (D'après Lavisse, Histoire de France.)

3 CHARLEMAGNE, RESTAURATEUR DES LETTRES ET DES ARTS

La période des rois fainéants avait été marquée par une ignorance presque complète du latin. Or Charlemagne voulait un clergé cultivé, capable de lire les Saintes Écritures dans la traduction latine de la Vulgate et de comprendre les ouvrages des Pères de l'Église latine [1]. Il voulait aussi des fonctionnaires instruits, car les textes officiels continuaient d'être rédigés en latin. De là ses efforts pour *développer l'instruction.*
Il fallait des maîtres pour donner l'enseignement. Charlemagne les fit venir de l'Italie et de l'Angleterre, où des écoles avaient répandu le goût de la culture latine. Celui qui fut, pour ainsi dire, son ministre de l'Instruction publique, *Alcuin,* était un Anglais. Des écoles se fondèrent auprès des cathédrales et des monastères; Charlemagne en établit une dans son palais d'Aix-la-Chapelle. Les moines recopièrent avec ardeur les manuscrits des auteurs latins. Il y eut à nouveau en Gaule des écrivains capables de composer dans un latin correct et même élégant des poésies religieuses, des livres d'histoire, des ouvrages de théologie. Cette *renaissance intellectuelle* se continua pendant les IXe et Xe siècles.
Les arts aussi se réveillèrent sous l'influence de l'art byzantin. Les églises, parfois très grandes, furent décorées de plaques d'orfèvrerie, de mosaïques, et de fresques. Les reliures des Bibles et les reliquaires s'ornèrent de bas-reliefs et, sur le parchemin des manuscrits, on peignit des miniatures.

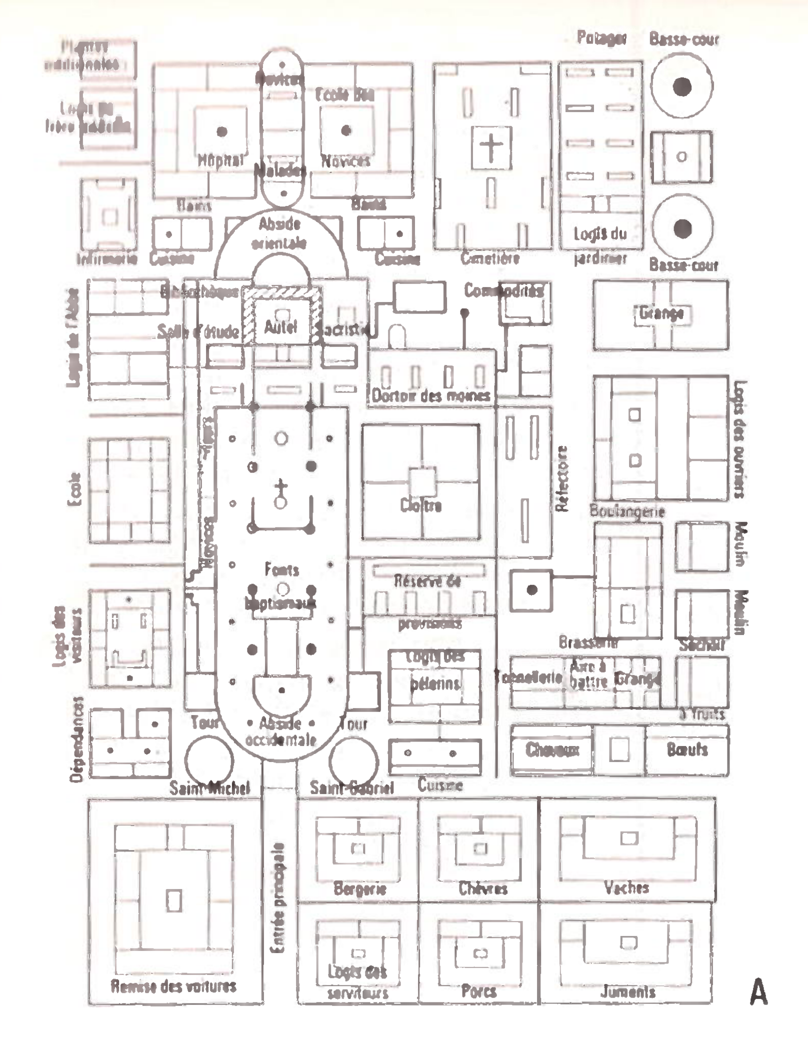
1. On appelle *Pères de l'Église* les grands théologiens chrétiens des IIIe, IVe et Ve siècles. En Occident, les plus importants sont saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin. On a vu (p. 157) l'attitude de saint Ambroise à l'égard de Théodose. Saint Augustin a contribué à fixer les *dogmes* de la religion chrétienne. Enfin saint Jérôme a traduit en latin (à l'usage du « vulgaire », qui ne connaissait que cette langue) l'Ancien Testament (écrit en hébreu) et le Nouveau Testament (écrit en grec). Cette traduction s'appelle la *Vulgate.*

Charlemagne s'indignait de recevoir, de certains moines, des lettres « d'un style grossier et remplies de fautes ». Alors, dit-il, « nous avons commencé à craindre que, la science d'écrire étant faible, l'intelligence des Saintes Écritures ne fût moindre qu'elle devait être ; et nous savons tous que, si les erreurs de mots sont dangereuses, les erreurs de sens le sont beaucoup plus. C'est pourquoi nous vous exhortons, non seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais à vous y appliquer avec ardeur, afin de pouvoir pénétrer plus facilement et plus sûrement les mystères des divines Écritures... »

De son côté, l'évêque d'Orléans, prélat fort instruit, publia les instructions suivantes : « Que les prêtres ouvrent des écoles dans les bourgs et villages. Si un fidèle veut leur envoyer ses enfants pour les faire instruire, ils ne doivent pas refuser de les recevoir et de les instruire. Et qu'ils ne réclament pour cela aucun salaire, qu'ils n'acceptent rien, si ce n'est ce qui leur sera offert spontanément et par amitié. »

Charlemagne créa aussi une dizaine d'écoles de calligraphie où l'on enseignait la belle écriture. On y recopiait surtout les Livres Saints. On les ornait de peintures appelées enluminures et on les enrichissait souvent de magnifiques reliures.

Exercice. Que signifie, à la sixième ligne du texte : l'intelligence des Saintes Écritures ? En quoi une erreur de sens peut-elle être dangereuse ? A quoi peut-elle conduire (rappelez ce qu'est une hérésie) ? Dès lors, quelle est la vraie raison pour laquelle **Charlemagne** veut ranimer l'instruction ?

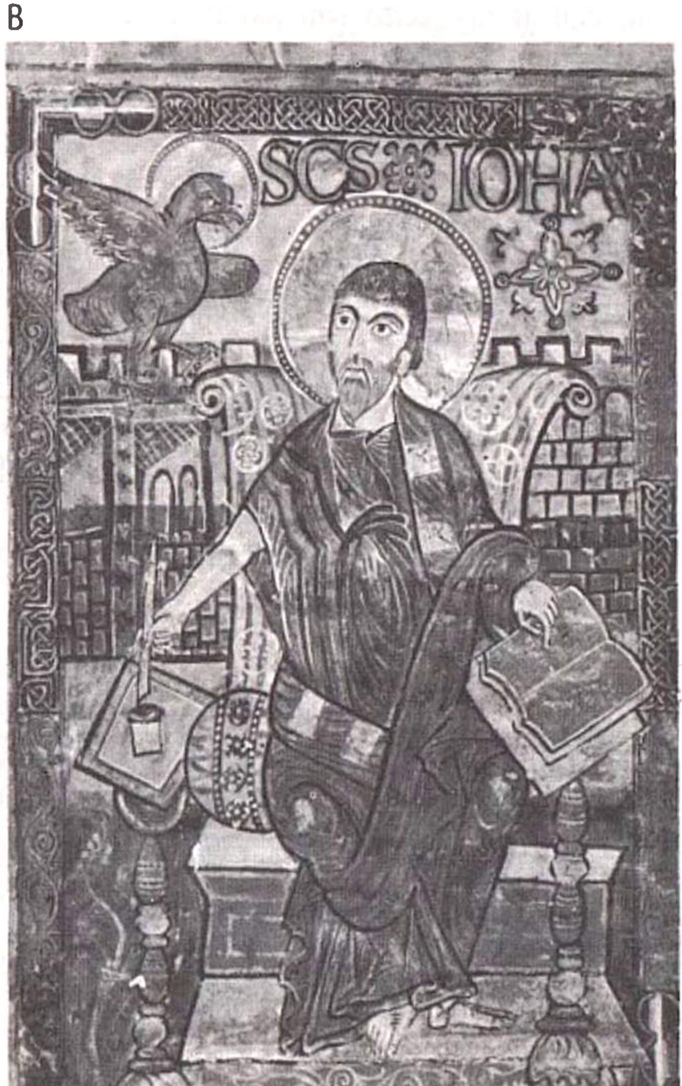


A

A / Plan du monastère de Saint-Gall vers 820. Ce monastère avait été fondé au VIIe siècle par l'Irlandais saint Gall, dans la Suisse orientale. Il devint bientôt l'un des plus célèbres monastères bénédictins. On lira le nom de chaque bâtiment et l'on se rendra compte de ce qu'était une grande abbaye au début du IXe siècle.

B / L'évangéliste saint Jean. Miniature d'un évangéliaire du VIIIe siècle. Même si le nom n'était pas écrit en latin, la présence de l'aigle montrerait qu'il s'agit de saint Jean. L'évangéliste écrit avec une plume d'oie sur des feuillets de parchemin (peau de mouton spécialement préparée). Le livre n'est plus un rouleau comme chez les Romains ; il a la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Il avait déjà cette forme dans l'évangéliaire du temps du pape Grégoire Ier (voir page 192).

B





C







D / **Statue de Sainte-Foy de Conques.** Voir l'emplacement de Conques p. 267. Son église était fréquentée par les pèlerins qui venaient y vénérer les reliques de sainte Foy. Cette statue date de la fin du Xe siècle. Elle est en bois et recouverte de feuilles de métal rehaussées de pierres précieuses. Au trésor de Conques appartient le reliquaire de la page ci-contre : le Christ en croix, la Vierge et saint Jean (C).

E / **Mosaïque de l'église Sainte-Praxède à Rome.** Le pape Pascal Ier (817-824), qui venait de restaurer cette église, s'est fait représenter à côté de sainte Praxède (sœur de sainte Pudentienne, voir page 156), sur l'épaule de qui s'appuie familièrement l'apôtre saint Paul.

F / **Reliure d'évangéliaire.** Sur une plaque d'argent, aux quatre coins de laquelle sont gravés les évangélistes, se détache une croix ornée d'émaux et de pierres de couleur. Au milieu de la croix, dans un médaillon circulaire, la Vierge. (Trésor de la cathédrale de Nancy.)



La royauté du droit divin. Cette enluminure d'un manuscrit du IXe siècle montre un roi entre deux ecclésiastiques (on les reconnaît à leur tonsure). La main de Dieu sort des nuages et pose la couronne sur la tête du roi. L'artiste a voulu montrer que le prince est devenu roi par la volonté de Dieu même. Ainsi s'explique l'expression roi de droit divin et l'institution de la cérémonie religieuse du sacre. (Bibl. Nat.)

4 CHARLEMAGNE RESTAURATEUR DE L'EMPIRE

Aux yeux des contemporains, Charlemagne semblait le digne successeur des empereurs romains chrétiens, Constantin ou Théodose. Beaucoup d'ecclésiastiques désiraient rétablir en sa faveur un *empire chrétien d'Occident*, dirigé à la fois par Charlemagne et par le pape.

En 800, Charlemagne était venu à Rome. Le jour de Noël, le pape Léon III, après s'être prosterné devant lui, lui plaça sur la tête une couronne, tandis que les assistants s'écriaient : « A Charles, auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire! » *Le titre d'empereur, qui n'avait plus été porté en Occident depuis* 476, *ressuscitait.*

Le prestige de Charlemagne était immense : le patriarche de Jérusalem lui envoyait, comme au chef de la Chrétienté, les clefs de l'église du Saint-Sépulcre; le calife musulman de Bagdad, *Haroun al Raschid*, lui adressait des présents.

RÉSUMÉ

- **L'avènement de Pépin le Bref (751) marque le début, en France, de la royauté de droit divin. Peu après, Pépin donne au pape le duché de Ravenne. Il pratiquera toujours une politique d'entente avec l'Église.**
- **Le fils de Pépin, Charlemagne (768-814), est un grand conquérant. Il enlève l'Italie aux Lombards et la Marche d'Espagne aux musulmans. Au-delà du Rhin, il conquiert la Saxe et étend son autorité sur l'Autriche actuelle.**
- **A l'intérieur de ses États, Charlemagne fait régner l'ordre, publie des lois appelées Capitulaires, favorise et étend (non sans imprudence) le régime de la recommandation. Il fonde des écoles et provoque une renaissance des lettres et des arts.**
- **En l'an 800 Charlemagne est couronné empereur par le pape Léon III à Rome.**

Exercices. 1 Qu'est-ce que le Symbole de la foi catholique, l'Oraison dominicale? Que signifie : Soyons toujours prêts? N'avez-vous pas déjà vu les deux phrases : Aimez Dieu de tout votre cœur; aimez vos proches comme vous-mêmes? Expliquez les deux expressions : la loi de Dieu et la loi civile? 2 Expliquez les pratiques païennes que Charlemagne interdit. 3 Montrez, d'après ce que vous avez appris dans ce chapitre, que dans la première phrase de sa lettre à Léon III, Charlemagne a résumé toute son œuvre. 4 Même si saint Pierre n'était pas désigné par son nom dans la mosaïque ci-contre, ne pourrait-on reconnaître, que c'est un saint et que c'est saint Pierre? 5 Les poètes du Moyen Age parlent toujours de la grande barbe fleurie de l'empereur. Or le seul portrait authentique que nous possédions de Charlemagne est celui de cette mosaïque, où il est imberbe. Qu'en concluez-vous?

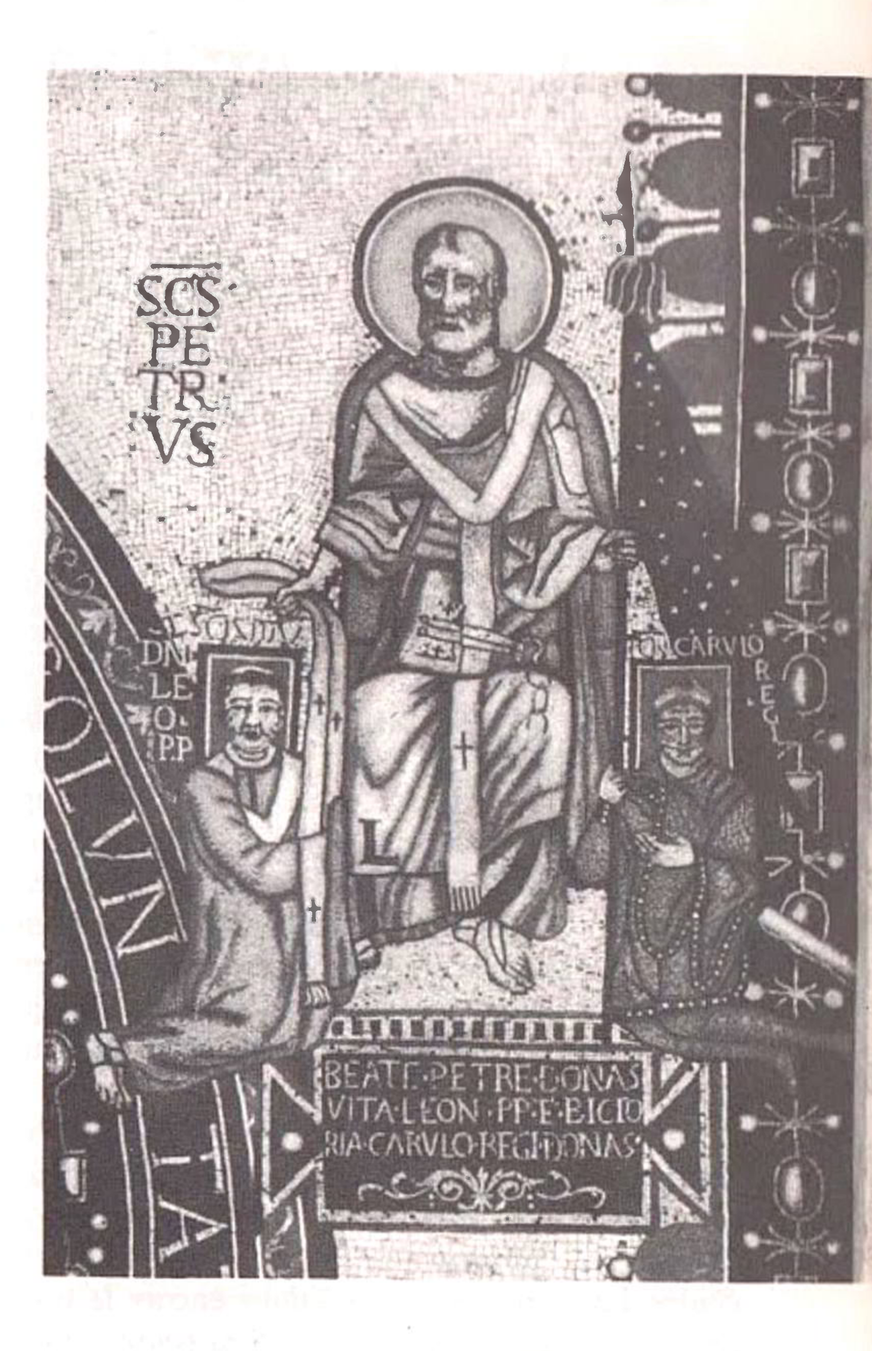
Charlemagne prince chrétien

Dans une lettre au pape Léon III, Charlemagne définit ainsi sa mission : « Il m'appartient, avec le secours de la grâce de Dieu, de défendre au-dehors par les armes la sainte Église du Christ... et de la fortifier au-dedans en faisant connaître la vraie foi. » Il s'intitulait lui-même « le représentant de Dieu qui doit protéger et gouverner tous les enfants de Dieu : seigneur et père, roi et prêtre, chef et guide de tous les chrétiens. »

Chacun doit remplir tous ses devoirs religieux : « Que tous viennent à l'église les jours de fêtes et les dimanches, et que nul n'invite un prêtre chez lui pour dire la messe. Que tout le peuple chrétien sache par cœur le Symbole de la foi catholique et l'Oraison dominicale...
Chaque évêque devra veiller, avec l'aide du comte, à ce que le peuple de Dieu ne se livre pas aux pratiques païennes : les sacrifices offerts aux morts, les sortilèges et les divinations, les talismans et les augures, les immolations de victimes que des insensés offrent à la porte des églises, au nom des saints martyrs. Que personne ne cherche de sorts dans l'Évangile. »

L'un des missi de Charlemagne disait : « Vous devez vivre vertueusement selon la loi de Dieu, et justement selon la loi civile. Nous vous faisons savoir d'abord que vous devez croire en un seul Dieu, le Père, le Fils, le Saint-Esprit... Aimez Dieu de tout votre cœur. Aimez vos proches comme vous-mêmes ; faites l'aumône aux pauvres suivant vos moyens... La vie est courte et le moment de la mort est inconnu. Soyons toujours prêts. »

Le pape et l'empereur doivent donc travailler ensemble au salut des hommes. C'est ce qu'exprime la mosaïque ci-contre.



Saint Pierre, Charlemagne et Léon III. Saint Pierre (son nom est écrit en latin à gauche ; SCS veut dire Sanctus : saint) donne « au seigneur Léon, pape » le pallium (voir la gravure et la légende page 190). « Au seigneur Charles, roi » il remet une bannière. L'inscription aux pieds de saint Pierre signifie : « Bienheureux Pierre, tu donnes la vie au pape Léon, et au roi Charles tu donnes la victoire. » Cette mosaïque, contemporaine de Charlemagne, orne l'église Saint-Jean-de-Latran, qui est la cathédrale de Rome.

23 La dislocation de l'empire franc

Les IX*e et* X*e siècles sont une période de désorganisation et d'invasions.*

- *Le traité de Verdun : la dislocation de l'Empire.*
- *Les invasions normandes et les origines du régime féodal.*
- *L'Europe au* X*e siècle.*

I LE TRAITÉ DE VERDUN : LA DISLOCATION DE L'EMPIRE

Trente ans après la mort de Charlemagne, son empire se disloqua. Il était trop vaste et composé de peuples trop divers pour garder longtemps son unité. D'ailleurs le fils de Charlemagne, *Louis le Pieux* (814-840), n'était pas à la hauteur de sa tâche : très dévot, il se laissa trop souvent diriger par les évêques de son entourage; d'autre part, il fut sans cesse en lutte avec ses fils, qui osèrent même le déposer et l'enfermer dans un couvent.

A sa mort, ses trois fils *Lothaire*, *Charles*, plus tard appelé *le Chauve*, et *Louis*, dit *le Germanique*, se querellèrent. Les deux derniers, réunis à Strasbourg, jurèrent de s'aider mutuellement contre Lothaire : nous possédons encore le texte de ces deux *serments de Strasbourg* (842). Ce sont les deux plus anciens exemples de ce qui sera plus tard la langue française et la langue allemande.

L'année suivante, les trois frères se partagèrent l'empire au *traité de Verdun* (843). Charles eut la partie occidentale, limitée à peu près par l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône; Louis eut la partie orientale, à l'est du Rhin et au nord des Alpes; Lothaire garda le titre d'empereur et reçut la longue bande de terre qui s'étendait entre les parts de ses frères, de la mer du Nord jusqu'au sud de Rome.

A

A / **Le serment de Louis le Germanique.** Quand, en 842, à Strasbourg, Charles et Louis s'engagèrent à se soutenir l'un et l'autre, ils prêtèrent serment non en latin, langue que leurs soldats n'auraient pas comprise, mais en langue vulgaire — c'est-à-dire dans la langue que parlent les gens du peuple. Devant les soldats de son frère Louis, Charles s'exprima en tudesque : ce sera plus tard l'allemand. Louis s'exprima en roman : ce sera plus tard le français. Vous avez ici le texte prononcé par Louis en roman. Il signifie : « Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun du peuple chrétien et le nôtre, à partir de ce jour et autant que Dieu m'en donnera le savoir et le pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles. Je l'aiderai en toutes choses, comme on doit, équitablement, soutenir son frère, à condition qu'il m'en fasse autant et je ne prendrai jamais avec Lothaire aucun engagement qui, par ma volonté, soit au détriment de mon frère Charles. » Voici le texte roman de la première phrase (certains mots sont écrits en abrégé) : « Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fadre Karlo. » (Manuscrit de la Bibliothèque Nationale.)

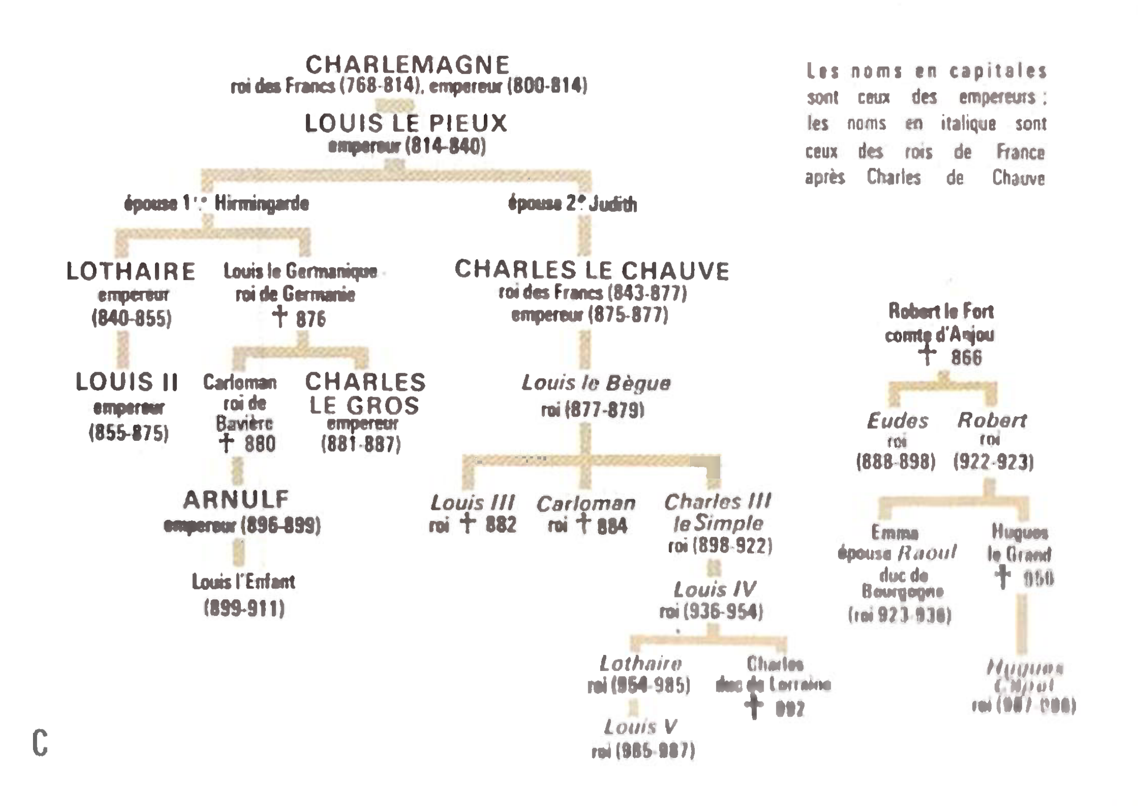
B / **Le partage de l'Empire de Charlemagne en 843.** Un diacre de l'église de Lyon exprima les regrets des membres du clergé au lendemain du traité de Verdun : « Le royaume, naguère si bien uni, est divisé en trois lots : au lieu de rois on voit des roitelets, et au lieu d'un royaume des lambeaux de royaume. » (Florus, Plaintes sur le partage de l'Empire.)

C / **Tableau généalogique simplifié des Carolingiens depuis Charlemagne.**

Royaume de Charles
Royaume de Lothaire
Royaume de Louis
États de l'Église

MER DU NORD
MANCHE
OCEAN ATLANTIQUE
ROYAUME DE CHARLES
ROYAUME DE LOTHAIRE
ROYAUME DE LOUIS
NORMANDIE
Rouen
St Clair s/Epte
Paris
Orléans
Noyon
Soissons
Limoges
Clermont
Nîmes
Aix-la-Chapelle
LORRAINE
Mayence
Verdun
Strasbourg
Milan
Venise
Rome
ETATS DE L'ÉGLISE
BOHÊME
Alpes
Pyrénées
CALIFAT DE CORDOUE
Corse
Sardaigne (aux Arabes)
Iles Baléares
Naples (à Byzance)
(à Byzance)
MER ADRIATIQUE
MER MÉDITERRANÉE
Rhin
Meuse
Escaut
Seine
Loire
Saône
Rhône
Garonne
Moselle
Danube
Pô
Tibre
Elbe
Oder
Vistule
Drave
Save
0 100 200 300 km

B



C

Le traité de Verdun a une importance exceptionnelle dans l'histoire de l'Europe. Il a distingué ce qu'on appela la *Francie orientale* et la *Francie occidentale*, ce qui sera plus tard l'Allemagne et la France. A cette date, ces deux régions ne s'opposaient pas encore l'une à l'autre comme deux nations différentes. Il n'en est pas moins vrai que la France et l'Allemagne auront désormais leur existence propre et se disputeront le domaine de Lothaire, qui les séparait en 843.

II LES INVASIONS NORMANDES. LES ORIGINES DU RÉGIME FÉODAL

1 DE NOUVEAUX ENVAHISSEURS

Bientôt cette Europe ainsi démembrée allait devenir la proie de nouveaux envahisseurs. Au Sud, les *Sarrasins* (on appelait ainsi les musulmans venus d'Afrique et d'Espagne) occupèrent les îles Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, dévastèrent les côtes d'Italie occidentale et de Provence, pénétrèrent même en Dauphiné et en Savoie.
A l'Est, les *Hongrois*, féroces cavaliers de race jaune, ravagèrent l'Allemagne, poussèrent jusqu'en Aquitaine et jusqu'à Rome. Ils ne furent définitivement arrêtés que par le roi de Germanie, Otton le Grand, vers 950. Peu après, ils s'établirent dans l'actuelle Hongrie et se convertirent au christianisme.
Bien plus importantes encore furent les incursions des *Normands*.

2 LES NORMANDS

Venus de Scandinavie (Norvège, Danemark, Suède) ces « hommes du Nord » furent d'extraordinaires aventuriers, navigateurs hardis et pirates. Les uns s'enfoncèrent jusqu'au sud de la Russie; d'autres occupèrent en partie l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre, poussèrent jusqu'en Islande *et même jusqu'au Canada*. D'autres enfin

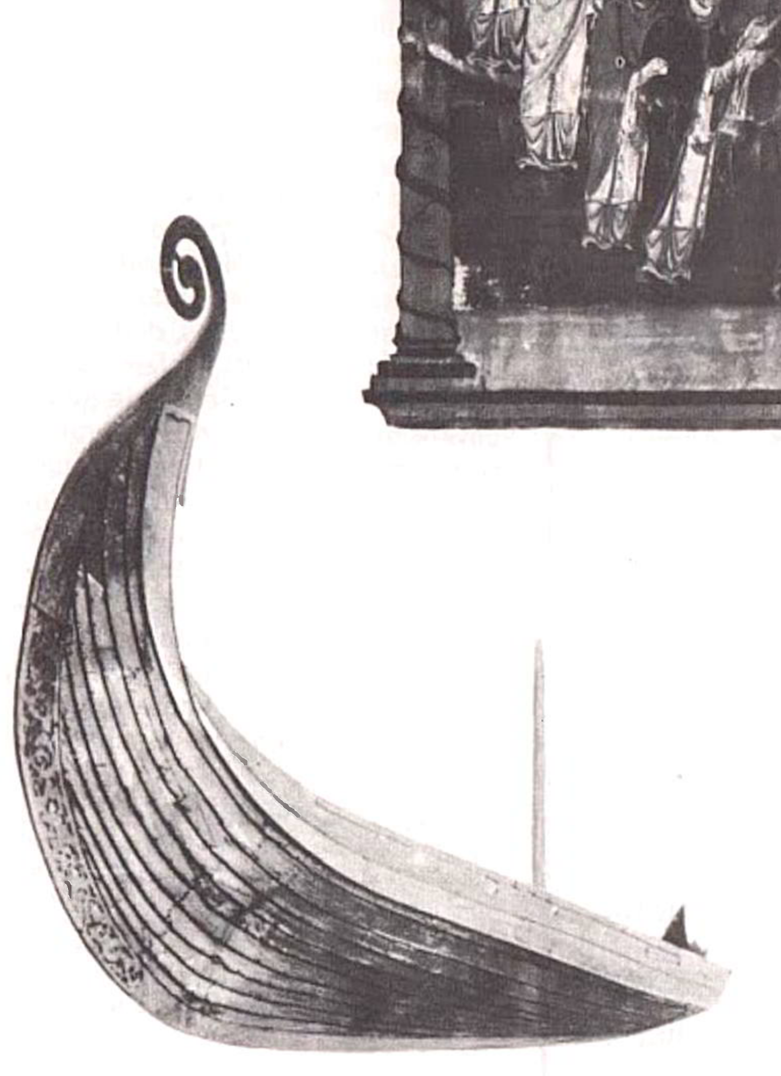
Une ruse des Normands

En 867 un chef de bandes normand, Hastings, assiégeait une petite ville de l'Italie du Sud, Luna, et il désespérait de la prendre d'assaut. Il eut alors l'idée de s'en emparer par ruse. Il fit répandre le bruit qu'il était mourant et voulait se convertir au christianisme. L'évêque de Luna consentit à le baptiser.

« Alors, la nuit suivante, après avoir revêtu une cuirasse, Hastings se fait déposer dans un cercueil et ordonne à ses compagnons de mettre leurs cuirasses sous leurs tuniques. Aussitôt on entend de grands gémissements dans toute l'armée [normande]..., le rivage retentit des cris de douleur...
On transporte alors Hastings hors de son navire et on le conduit à l'église. L'évêque se couvre de ses vêtements sacerdotaux... On chante les prières pour l'âme [du défunt]. Soudain, Hastings s'élance hors de son cercueil et tue de son épée l'évêque et le comte... Les jeunes gens sont massacrés, les vieillards égorgés, la ville dévastée et les remparts renversés. »
(Guillaume de Jumièges, chroniqueur normand du XIe siècle.)

Barque normande. On a retrouvé sous des monticules de terre certaines de ces barques où les chefs se faisaient enterrer. Longues d'environ vingt-cinq mètres, larges de trois, elles pouvaient porter une trentaine de rameurs et autant de combattants. (Musée d'Oslo.)

Charles le Chauve. Assis sur son trône, entouré de deux conseillers et de deux soldats, Charles le Chauve reçoit des moines de l'abbaye de Saint-Martin de Tours, l'hommage d'une Bible. Au milieu des moines, vu de dos, en bas, l'abbé Vivien harangue le roi. C'est la première fois, dans la peinture de l'Occident qu'on représentait un événement contemporain. La miniature date de 846. L'abbaye de Tours était célèbre pour l'art de ses enlumineurs. (Bibliothèque Nationale.)



s'abattirent sur la région qui s'étend de la mer du Nord à la Garonne. Sur de légers navires, ils remontaient le Rhin, l'Escaut, la Seine, la Loire, débarquaient, pillaient les villes, puis ramenaient à leurs barques un fructueux butin.

La France souffrit particulièrement de leurs déprédations. En moins d'un demi-siècle (845-885), ils attaquèrent quatre fois Paris. En 885, la ville leur opposa, sous la conduite du comte *Eudes*, une résistance mémorable, mais il n'en fallut pas moins acheter leur départ. Finalement en 911, le roi de France *Charles le Simple* reconnut officiellement à l'un de leurs chefs, *Rollon*, le droit d'occuper la région qui porte encore leur nom, la Normandie.

Les Normands de Normandie se convertirent au christianisme et devinrent agriculteurs; mais ils conservèrent toujours le goût des voyages aventureux. Nous les verrons bientôt conquérir l'Angleterre, la Sicile et l'Italie méridionale, jouer un rôle considérable dans la première Croisade.

3 L'ÉTABLISSEMENT DU RÉGIME FÉODAL

Ces invasions entraînèrent d'immenses dévastations, des famines, des épidémies et la diminution de la population. Elles eurent aussi de graves conséquences politiques : elles généralisèrent l'usage de la *recommandation*, affaiblirent considérablement le pouvoir royal et préparèrent ainsi ce qu'on appelle le *régime féodal*.

On a vu comment le système de la recommandation, qui remontait à l'époque mérovingienne, avait été favorisé par Charlemagne. Au milieu du IXe siècle, il était devenu général. A certains de ceux qui s'étaient recommandés à lui, le seigneur donnait une terre qu'on appellera plus tard un *fief* (en latin : « feodum », d'où viennent les mots « féodal », « féodalité »). Ils étaient dès lors ses *vassaux*. De son côté, le seigneur pouvait devenir lui-même le vassal d'un seigneur plus

Les pillages des Normands

En 884, les Normands ravagèrent la Picardie, dans la région d'Amiens et d'Abbeville. « En ce temps, écrit un témoin oculaire, les Normands ne cessaient pas de massacrer ou de réduire en servitude le peuple chrétien, d'abattre les églises, de détruire les villes et de brûler les villages. Ce n'étaient partout que cadavres d'ecclésiastiques et de laïcs, de nobles et de non-nobles, de petits enfants. Il n'était point de lieu, point de chemin où le sol ne fût jonché de morts. »

Rollon et Charles le Simple

On sait comment, en 911, Charles le Simple céda la Normandie au chef normand Rollon, à condition que celui-ci se convertît au christianisme et reconnût le roi de France pour son souverain. Beaucoup plus tard, un chroniqueur normand racontait ceci :

« Rollon se refusait à baiser le pied de Charles, quand il reçut de lui le duché de Normandie. « Celui qui reçoit un tel don, lui disaient les évêques, doit baiser le pied du roi. — Jamais, répondait-il, je ne fléchirai le genou devant quelqu'un, ni ne baiserai son pied. » Cependant, poussé par les prières des Francs, il ordonna à un de ses guerriers de le faire à sa place. Celui-ci saisit le pied du roi et le porta à sa bouche, mais il le baisa sans s'incliner et fit tomber le roi à la renverse. De là de grands éclats de rire, un grand tumulte dans la foule. » (Guillaume de Jumièges.)

B/ **L'exode des moines de Noirmoutier.** Les moines de l'île de Noirmoutier s'enfuirent devant les incursions des Normands pour sauver les reliques de leur patron saint Philibert, et ils allèrent jusqu'à Tournus, sur la Saône. Là s'élève encore aujourd'hui une des plus belles églises de France, dédiée à saint Philibert.

vers l'Islande, le Groenland, le Canada
NORVÈGE
MER
OCÉAN
ÉCOSSE
DU NORD
SUÈDE
IRLANDE
DANEMARK
BALTIQUE
Duna
ANGLETERRE
Londres
Vistule
Oder
Aix-la-Chapelle
Kiev
Paris
Dniepr
Rhin
Danube
Nantes
ATLANTIQUE
Clermont
Loire
Rhône
Valence
Venise
Toulouse
Danube
MER NOIRE
Luna
Corse
Rome
Baléares
Sardaigne
EMPIRE BYZANTIN
MER MÉDITERRANÉE
Sicile
0 500 km

A

A/ Les expéditions normandes. Les Normands, c'est-à-dire, au sens large du mot, les Germains qui habitaient la Norvège, la Suède et le Danemark, ont joué un rôle capital dans l'histoire de l'Europe, particulièrement aux IXe, Xe et XIe siècles. Ils se donnaient eux-mêmes le nom de Vikings. L'accroissement de la population et la pauvreté de leur pays poussaient ces audacieux marins vers les terres plus riches de l'Europe occidentale et méridionale. Les Norvégiens occupèrent l'Écosse septentrionale, l'Irlande orientale, puis l'Islande. De là ils poussèrent jusqu'au Groenland et découvrirent même l'Amérique, cinq siècles avant Christophe Colomb. Pendant ce temps les Suédois allaient commercer dans la Russie occidentale. Le cours de la Duna puis celui du Dniepr les menaient facilement de la mer Baltique à la mer Noire, d'où ils dirigèrent plusieurs expéditions contre Constantinople. Leur principal entrepôt commercial était Kiev sur le Dniepr et c'est à eux que les indigènes donnaient le nom de Rouss, d'où vient le terme de Russie. — De leur côté les Danois se réservèrent d'une part la Hollande, la Belgique et l'Allemagne rhénane, d'autre part la France, enfin l'Angleterre. On a vu comment certains d'entre eux furent installés en Normandie.



B

puissant que lui, et ce dernier devenir le vassal du roi. *L'existence d'une hiérarchie de vassaux et de seigneurs aboutissant au roi*, voilà le premier trait qui caractérise le régime féodal.

En voici un second, tout aussi important : *l'affaiblissement du pouvoir du roi.* Plus un seigneur avait de vassaux, plus il était tenté de se rendre indépendant sur ses terres, ou, comme on disait, sur sa *seigneurie*. Les ducs et les comtes, jusque-là simples fonctionnaires du roi, considérèrent leur duché ou leur comté comme leur propriété et y exercèrent, *en leur nom et à leur profit*, les droits que jusqu'alors ils exerçaient au nom du roi : faire la guerre, rendre la justice, battre monnaie, lever des impôts. Les plus puissants des autres seigneurs les imitèrent : chacun, dans sa seigneurie, usurpa les droits du roi *et, retranché dans son château fort, fut une sorte de petit souverain.*

Ainsi se développa, dès le milieu du IXe siècle, cette nouvelle organisation de la société, connue sous le nom de *régime féodal.*

III L'EUROPE AU Xe SIÈCLE

1 DÉCADENCE ET FIN DES CAROLINGIENS EN FRANCE

Peu après la mort de Charles le Chauve (877), les Français se donnèrent pour roi non un Carolingien, mais le comte *Eudes*, celui qui avait défendu Paris contre les Normands en 885.

Pendant un siècle (888-987), *les membres de la famille d'Eudes et les descendants de Charles le Chauve alternèrent* sur le trône de France (voir le tableau p. 217). Les rois achevèrent ainsi de perdre toute autorité. Certains d'entre eux furent aussi faibles que l'avaient été les rois fainéants mérovingiens. Au milieu du Xe siècle, un neveu d'Eudes, *Hugues le Grand*, maître de plusieurs comtés, résistait ouvertement au roi carolingien.

Les plaintes du roi Louis IV

« Hugues m'a rappelé de l'étranger et... élevé à la royauté, mais il ne me laissa que la ville de Laon. Comme je cherchais à reprendre ce qui en droit semblait devoir me revenir, il en fut irrité... Il s'entendit avec les pirates pour qu'ils s'emparassent de moi par ruse... Je fus pris et jeté en prison. Il feignit de vouloir me délivrer... ; les pirates me rendirent à Hugues... Pendant un an il me garda captif dans les fers... Il me promit la liberté si je lui rendais la ville de Laon. C'était la seule où je puisse m'enfermer, la seule où je trouvasse un asile avec ma femme et mes enfants. Que faire ? A cette ville je préférais la vie, je la livrai et devins libre. Et maintenant, privé de tous mes biens, j'implore l'appui de tous. Si le duc ose me contredire, je le provoque en combat singulier. » Hugues, menacé d'excommunication, dut rendre à Louis IV la ville de Laon.
(D'après Richer, chroniqueur du Xe siècle.)

En 987, la couronne de France passa au fils de Hugues le Grand, *Hugues Capet*. Depuis lors, aucun Carolingien ne remonta plus sur le trône de France et les successeurs de Hugues Capet régnèrent sans interruption en France durant plus de huit cents ans. Après les Mérovingiens, après les Carolingiens, *une troisième dynastie accédait donc au pouvoir* : celle des *Capétiens*.

2 OTTON LE GRAND RESTAURATEUR DE L'EMPIRE

Au moment où Hugues Capet devenait roi, un événement très important venait de se produire en Europe : le roi de Germanie *Otton le Grand* avait rétabli l'Empire d'occident.

A la différence des derniers Carolingiens en France, Otton (936-973) sut se faire obéir dans ses États. A l'Est, il arrêta définitivement les Hongrois et imposa son protectorat aux Slaves de Bohême; à l'Ouest, il annexa à l'Allemagne la Lorraine et une partie de l'actuelle Belgique; au Sud enfin, il conquit le royaume d'Italie, alors disputé entre des seigneurs italiens.

Depuis une quarantaine d'années, il n'y avait plus d'empereur. En 962, Otton alla à Rome, et s'y fit couronner empereur par le pape. Son Empire, qu'on appellera plus tard *Saint Empire*, comprenait l'Allemagne et l'Italie. Quand, en 1033, le royaume de Bourgogne eut été annexé par un successeur d'Otton, *le Saint Empire engloba l'ancien royaume de Lothaire et l'ancien royaume de Louis le Germanique*, mais, à la différence de l'Empire de Charlemagne, il n'engloba pas la « Francie occidentale », c'est-à-dire la France.

Souverain obéi en Allemagne, grand conquérant, propagateur du christianisme dans les régions païennes au-delà de l'Elbe, protecteur des écrivains et des artistes, restaurateur de l'Empire, Otton apparaissait à ses contemporains comme un nouveau Charlemagne. Son fils *Otton II*, puis son petit-fils, *Otton III*, qui régnèrent



L'Empire à la mort d'Otton le Grand.

dans les dernières années du Xe siècle (973-1002) eurent l'ambition de diriger toute l'Europe occidentale. C'est l'appui d'Otton III qui avait permis à Hugues Capet d'évincer en 987 le candidat carolingien et d'accéder au trône de France.

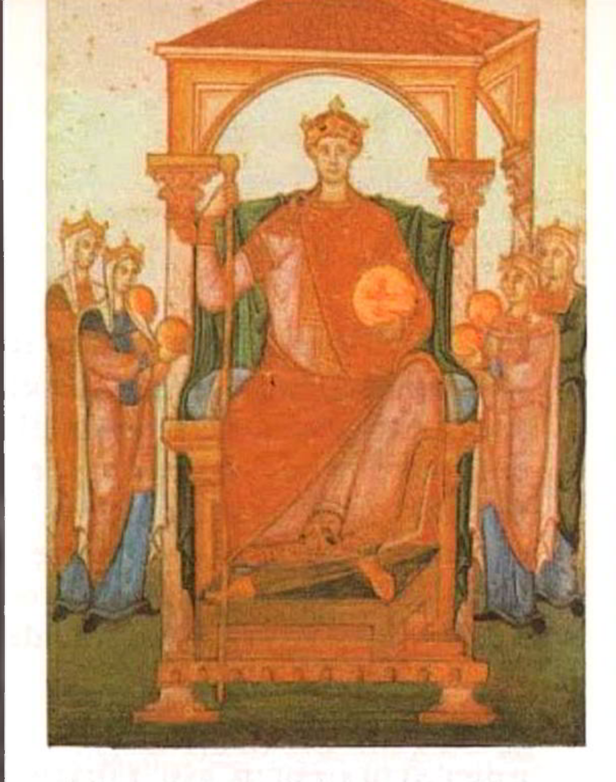
3 LES AUTRES ÉTATS DE L'EUROPE

1° L'*Angleterre*, on l'a vu, avait été elle aussi envahie par les Normands. Au début du XIe siècle elle était au pouvoir du roi de Danemark *Cnut le Grand* (1014-1035). C'est seulement vers 1050 qu'elle recouvra son indépendance sous un roi anglo-saxon.

2° La *péninsule ibérique* était presque tout entière aux mains du *calife de Cordoue* et la civilisation arabe y était alors, on le sait, extrêmement brillante. Mais, dans le nord de l'Espagne, les deux petits royaumes chrétiens de *Léon* et de *Navarre* luttaient courageusement contre les musulmans. Bientôt la disparition du califat de Cordoue et l'appui accordé aux chrétiens d'Espagne par les chevaliers français allaient hâter les progrès de la « reconquête chrétienne ».

3° Les deux tiers de l'*Italie*, y compris les États de l'Église, appartenaient à l'empereur Otton III, qui, en même temps que roi d'Allemagne, était roi d'Italie. Le sud de la péninsule faisait partie de l'empire byzantin. La Sicile, la Corse et la Sardaigne étaient occupées par les musulmans d'Égypte. Mais, peu après l'an mille, allaient apparaître près de Naples des bandes de guerriers venus de Normandie. En soixante ans (1030-1090), ils allaient chasser d'Italie les Byzantins, puis conquérir la Sicile sur les musulmans et fonder ainsi le *royaume normand de Sicile*.

4° Au nord et à l'est de l'Allemagne, le christianisme avait lentement gagné le *Danemark*, la *Suède, la Norvège, la Pologne et la Hongrie*. Vers l'an mille les princes de ces différents États se convertirent.



L'empereur Otton II (973-996). Miniature du début du XIe siècle. Couronne en tête, drapé dans un manteau pourpre semé de croix d'or, Otton II tient d'une main un sceptre et de l'autre le globe orné d'une croix. Quatre femmes — Germanie, France, Alémanie, Italie — lui apportent des présents. Tout, dans son attitude, prouve sa prétention à dominer le monde chrétien. (Musée Condé, Chantilly.)

Élection et couronnement d'Otton Ier

« Les ducs et les principaux chefs s'étaient réunis à Aix-la-Chapelle dans le portique attenant à la basilique de Charlemagne. Otton prit place sur le trône qu'on avait préparé ; puis ils mirent chacun leurs mains dans les siennes, lui promirent leur foi et le proclamèrent roi selon leur coutume. »

Après la cérémonie de l'élection, Otton se rendit dans la basilique où l'archevêque le couronna. L'archevêque « prit l'épée avec le baudrier et, se tournant vers le roi, lui dit : Reçois ce glaive ; qu'il te serve à exterminer tous les ennemis du Christ, les barbares et les mauvais chrétiens... Puis, après avoir répandu sur sa tête l'huile consacrée et l'avoir couronné du diadème, il le conduisit sur le trône, d'où Otton pouvait être vu de toute l'assistance. » (Widukind, chroniqueur saxon du Xe siècle.)

5° A cette date, l'*Empire byzantin* était en pleine renaissance. Les empereurs de la seconde moitié au Xe siècle, tel *Basile II* (976-1025), avaient repris aux musulmans la partie orientale de l'Asie Mineure, le nord de la Syrie et les îles de Chypre et de Crète. Dans la péninsule des Balkans Basile II avait détruit le redoutable royaume des Bulgares. Enfin il avait écarté le danger d'une invasion des Russes en obtenant la conversion du *prince de Kiev* au christianisme et en lui faisant épouser une princesse byzantine. L'éclat de la civilisation byzantine rappelait alors celui du temps de Justinien.

Il est vrai qu'un demi-siècle plus tard la situation était entièrement renversée. A l'intérieur, c'étaient de perpétuels désordres; au-dehors des envahisseurs venus de l'Asie Centrale, les *Turcs seldjoucides*, allaient arracher aux Byzantins presque toute l'Asie Mineure.

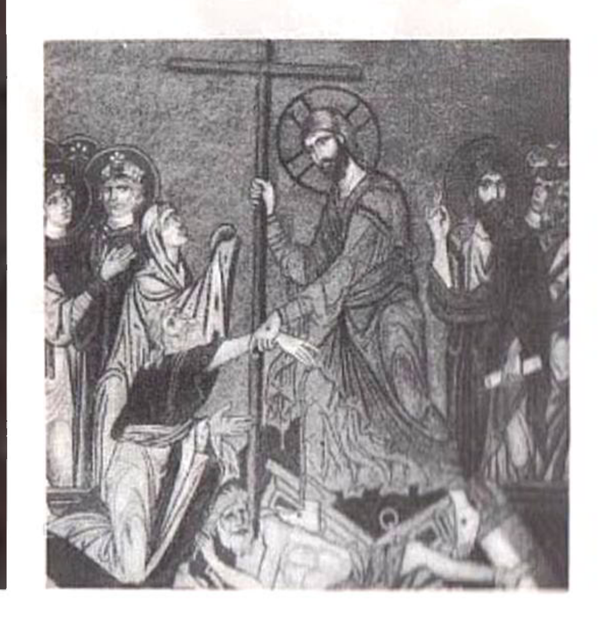


L'Europe vers l'an mille.

RÉSUMÉ

- **Après la mort du faible Louis le Pieux (814-840), ses trois fils se partagent l'Empire au traité de Verdun (843).**
- **De nouveaux envahisseurs, Sarrasins et surtout Hongrois et Normands, ravagent l'Europe.**
- **Pour se protéger, les petites gens se recommandent à un seigneur. Les ducs et les comtes s'approprient les droits qui jusque-là n'appartenaient qu'au roi. Ainsi se constitue peu à peu le régime féodal.**
- **La fin du Xe siècle est marquée par deux événements importants : d'une part la disparition de la dynastie carolingienne en France, quand Hugues Capet est élu roi (987); d'autre part la fondation du Saint Empire au profit du roi d'Allemagne Otton le Grand (962).**
- **Dans le reste de l'Europe il faut noter surtout les progrès du christianisme dans les pays scandinaves, en Pologne et en Hongrie; puis la renaissance très brillante que marque à Byzance le règne de l'empereur Basile II.**

La descente du Christ aux enfers. Mosaïque de l'église de Daphni près d'Athènes (XIe siècle). La tradition dit qu'après sa crucifixion le Christ est descendu aux enfers pour libérer les âmes des justes qui étaient morts avant sa venue sur la terre. On le voit ici foulant aux pieds Satan et tendant la main à un juste de l'Ancienne Alliance. Que sont les points noirs sur sa main et ses pieds ?





A

L'Asie du V[e] au X[e] siècle

Quatre faits caractérisent l'histoire de l'Asie du V[e] au X[e] siècle ap. J.-C.

1° L'expansion de l'Islam en Asie occidentale, en Perse et au Turkestan.

2° L'expansion du bouddhisme, hors de l'Inde. Le bouddhisme se répandit d'une part au Turkestan, en Chine, en Corée, au Japon, d'autre part à Ceylan, en Birmanie, au Siam, au Cambodge et en Indonésie. Cette conquête par le bouddhisme d'une grande partie de l'Asie a été un événement capital pour l'histoire religieuse et artistique de ce continent. En revanche, dans l'Inde même, le bouddhisme disparut.

3° Les raids constants des nomades de Mandchourie, de Mongolie et du Turkestan. La Perse et surtout la Chine furent sans cesse envahies par les hommes des steppes, qu'attirait la richesse des villes. A maintes reprises les empereurs chinois ne possédèrent plus que la Chine méridionale. Vers l'an mille des tribus turques occupèrent l'Afghanistan et le Nord-Ouest de l'Inde et y introduisirent la religion musulmane.

4° Un magnifique épanouissement intellectuel et artistique. Les premiers siècles de notre Moyen Age marqués en Europe occidentale par un recul très grave de civilisation, furent au contraire pour la Chine et pour l'Inde l'âge d'or de la pensée et de l'art. Les Chinois avaient déjà inventé le papier (formé de lin et de chanvre). Vers le X[e] siècle ils inventèrent l'imprimerie et, peu après, la boussole et la poudre. La civilisation chinoise et la religion bouddhique se répandirent au Japon : les œuvres poétiques aussi bien que les fresques et les statues qui décorent les temples témoignent du raffinement de la civilisation japonaise vers l'an mille.



B

C

Dans l'Inde, l'art bouddhiste, d'abord très brillant, disparut au VIIe siècle ; mais il connut un magnifique essor dans l'île de Java et au Cambodge où les rois commencèrent, à partir de 900 ap. J-C, à édifier leur capitale, Angkor (voir p. 295).

A / **L'Asie vers l'an mille.**

B / **Civa dansant.** Civa est l'une des divinités les plus populaires de l'hindouisme. Sa danse permet au monde de subsister. Entouré d'une auréole frangée de flammes, Civa foule aux pieds un démon. (Musée Guimet, Paris.)

C / **La femme au plateau de fleurs.** Fresque exécutée au Ve siècle dans une grotte de l'île de Ceylan.

D / **Le Bouddha.** Le Bouddha dans l'attitude de la méditation (Ve siècle ap. J.-C.).



D

24 Les nobles du XIe au XIVe siècle

Dans la société féodale, les nobles sont des guerriers qui forment une hiérarchie de seigneurs et de vassaux.

- *Seigneurs et vassaux.*
- *La vie des nobles et ses transformations du XIe au XIVe siècle.*

I SEIGNEURS ET VASSAUX

1 LES NOBLES. LE LIEN FÉODAL

Les gens du Moyen Age distinguent trois sortes d'hommes : les nobles qui combattent, les paysans qui travaillent, le clergé qui prie. Est *noble* au XIe siècle celui qui sert à cheval avec un armement complet : c'est pourquoi on l'appelle aussi « chevalier ». Le chevalier se « recommande » à un seigneur et devient son vassal. Il lui rend *hommage*, c'est-à-dire que, sans armes, il s'agenouille devant son seigneur, place ses mains jointes dans les siennes en signe de soumission et se déclare son « homme ». Puis, la main posée sur une Bible ou sur un reliquaire, il lui prête un serment de *fidélité*. De son côté, le seigneur lui promet sa protection : tantôt il le fait entrer dans sa domesticité et l'entretient auprès de lui, dans son château; tantôt il lui donne une terre qu'on appelle « fief ». Désormais les deux hommes sont liés par un *engagement personnel* : celui qui romprait ses obligations vis-à-vis de l'autre serait *félon*, c'est-à-dire traître.

2 LES DEVOIRS DU VASSAL

Le vassal est tenu à l'égard de son seigneur à certaines obligations. Avant tout, il est son soldat et l'accompagne dans toutes ses expéditions; certains jours il est de garde au château.

La force du serment de fidélité

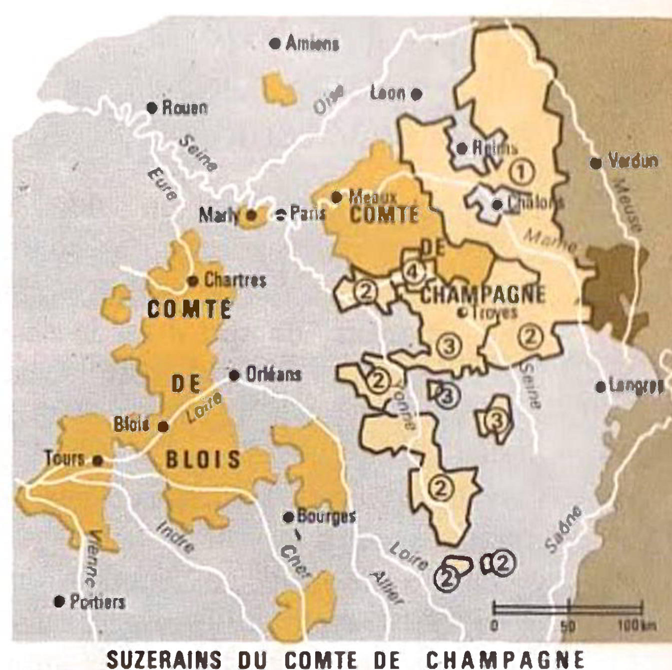
Bernier vient d'être grièvement offensé par Raoul de Cambrai. « Quitte ton seigneur, lui dit sa mère. — Je ne peux pas, dit Bernier. Mère, mon sire (seigneur) est plus félon que Judas ; mais il est mon sire ; Il m'a donné chevaux, draps, harnachement et nourriture ; je ne lui manquerai jamais pour tout l'or d'Égypte... à moins qu'un jour le monde ne dise : Bernier a le droit pour lui. — Fils, lui répond sa mère, tu parles sagement. Oui, sers ton seigneur, tu gagneras le Ciel. » Cependant Raoul, qui est un forcené, met le feu à un couvent de femmes où se trouve la mère de Bernier. Elle est brûlée vive. Même alors Bernier n'abandonne pas son suzerain. C'est seulement lorsque Raoul l'a frappé et blessé que Bernier le provoque en combat singulier et le tue. Mais désormais le remords le poursuit, il part en pèlerinage pour expier sa faute. Sans cesse il se rappelle le vieux dicton : « Qui trahit son seigneur renie Dieu. » (D'après le poème, Raoul de Cambrai, rédigé vers 1250.)

Exercices. 1 Expliquez les expressions : plus félon que Judas ; tout l'or d'Égypte. 2 Pensez-vous que Bernier ait reçu de Raoul une terre en échange de son serment de vassalité ? 3 On dit souvent que la société noble est fondée sur le sentiment de l'honneur. Essayez d'expliquer en quoi consiste l'honneur féodal.

Le vassal doit encore à son seigneur le « service de conseil », c'est-à-dire qu'il doit venir à sa « cour », dans les grandes occasions, et être juge à son tribunal. Quand le vassal mourra, son héritier devra, pour entrer en possession du fief, non seulement faire hommage au seigneur, mais encore lui payer une certaine somme d'argent, qu'on appelle le *relief*.
Plus tard, quand l'argent commencera à jouer de nouveau un grand rôle, le vassal sera tenu d'aider financièrement son seigneur dans quatre circonstances : quand celui-ci arme son fils aîné chevalier; quand il marie sa fille aînée; quand, fait prisonnier, il doit payer une rançon; quand il part pour la croisade : c'est ce qu'on appelle *l'aide aux quatre cas*.
Un vassal avait souvent plusieurs seigneurs : s'ils entraient en guerre l'un contre l'autre, auprès duquel devait-il se ranger? Aussi le vassal prit-il l'habitude de distinguer parmi ses seigneurs l'un d'entre eux, le *seigneur lige*, auquel il était attaché par des obligations plus étroites que celles qui le liaient aux autres. Il pouvait arriver aussi qu'un seigneur fût, pour une terre, vassal d'un de ses vassaux.

3 LA HIÉRARCHIE FÉODALE

Petit à petit, une hiérarchie s'établit parmi les nobles. En bas, le chevalier, qui n'est seigneur de personne. Au-dessus, les châtelains qui ont un château fort : les plus puissants d'entre eux s'appellent les *barons*. Plus haut, les *vicomtes*, *comtes* et *ducs*, dont les fiefs sont nombreux ou étendus. Enfin, au sommet, le *roi*, chef suprême de la hiérarchie féodale.
Les plus puissants des comtes et des ducs tenaient bien leurs fiefs du roi; ils étaient ses grands *feudataires* (ce mot signifie : possesseur d'un fief); ils lui prêtaient hommage. Ils n'en étaient pas moins de véritables souverains sur leurs terres : ils faisaient la guerre, levaient des impôts, rendaient la justice, battaient monnaie.



Domaines et suzerains du comte de Champagne. A la fin du XIIe siècle, le comte de Champagne possédait deux grands groupes de territoires : à l'Est, le comté de Champagne : à l'Ouest, le comté de Blois. Il s'y ajoutait une petite partie de la Touraine où son vassal était le roi d'Angleterre. Cherchez combien le comte de Champagne avait de suzerains.

Heaume (XIIIe siècle). Le heaume du XIIIe siècle est une boîte cylindrique. Très haute elle reposait par en bas sur les épaules et par en haut sur un coussin de cuir qui protégeait le crâne. En dehors du combat, on l'accrochait à la selle.



II LA VIE DU NOBLE

1 UN SEIGNEUR AU XIe SIÈCLE

Le noble est avant tout un soldat. Dès l'enfance, le fils d'un noble apprend à monter à cheval et à chasser; il continue son apprentissage auprès d'un seigneur, de qui il est le *valet* ou l'*écuyer*. Vers l'âge de seize ans, il est suffisamment entraîné et il devient lui-même un chevalier par la cérémonie de l'*adoubement*. Le seigneur qui est son parrain lui remet ses armes : une *brogne* de cuir, renforcée de plaques de métal, un casque de métal ou *heaume*, un bouclier ou *écu*, l'épée et la lance, enfin les éperons. Puis il lui donne, du poing, un grand coup sur la nuque, la *colée*.

Le nouveau chevalier devient bientôt le vassal d'un seigneur. Ses occupations restent les mêmes : la guerre, les tournois, la chasse. La *guerre* n'est que la rencontre brutale de deux groupes de chevaliers, chacun au service de son seigneur : elle s'accompagne de la destruction des récoltes, de l'incendie des fermes et même des couvents. Les *tournois* sont, au XIe siècle, de véritables combats où il y a des blessés et des morts. Ils rapportent au vainqueur un substantiel profit, car le vaincu lui abandonne son cheval, ses armes, et lui paie une rançon. Quant à la *chasse*, elle fournit au seigneur sa nourriture. Les hommes du Moyen Age aimaient surtout la viande : or, les animaux de boucherie étaient rares et maigres.

2 LES TRANSFORMATIONS DU CHATEAU

Vers l'an mille, le château est encore en bois et il est entouré d'une palissade. La grosse tour centrale est le *donjon*. La porte s'ouvre au-dessus du niveau du sol et l'on y accède par un pont mobile qu'on relève en cas de danger. On passe d'un étage à l'autre par des échelles.

Au XIIIe siècle, le château est en pierre. Dominant le fossé, les murailles sont renforcées, de



Goliath et David. (Miniature de manuscrit, Bibl. municipale, Dijon.) Goliath porte l'armure d'un seigneur du XIIe siècle. Le heaume est alors un casque conique. Le haubert a remplacé la brogne : il est en mailles d'acier ; l'écu est un très grand bouclier ; la lance est l'arme par excellence du chevalier.

La quintaine

Voici les exploits de deux nouveaux chevaliers, Raoul et Bernier.
« Raoul bondit en selle, chausse les étriers : il étend les mains, passe à son bras son écu à bandes d'or, saisit sa lance. Au bout de la place on a dressé la quintaine ; elle est faite d'un double haubert porté par un double poteau et couvert par un double écu. Il baisse sa lance et va le frapper de plein élan. Les écus craquent et volent en éclats, sans que Raoul ait bougé dans les arçons. « Le bel enfant ! disent les Français. Dès maintenant, il pourrait défendre le fief de son père... » Puis Bernier éperonne son cheval, baisse sa lance il heurte la quintaine avec tant de force que les écus sont rompus, les deux hauberts troués, les deux pieux renversés par le choc. Cependant le vassal n'a pas chancelé. Toutes les dames se lèvent, tout le monde l'acclame : « Quel coup de baron ! Qui frappe ainsi mérite un royaume! »
(D'après Raoul de Cambrai.)

Exercices. 1 Que signifie l'expression : dès maintenant il pourrait défendre le fief de son père ? 2 Que signifient les trois dernières phrases du texte ?



A



B



C

A / **L'adoubement.** L'adoubement que vous montre la miniature ci-dessus a lieu pendant une expédition féodale. (Vous voyez les tentes.) Décrivez la scène. — La cérémonie terminée, le jeune chevalier va montrer son adresse en renversant la quintaine, c'est-à-dire un mannequin représentant un chevalier armé.

B / **L'apparition de l'étrier.** Les chevaliers portent le haubert, le heaume pointu, un petit bouclier rond et ils s'attaquent à la lance. Celui de droite, sous la violence du choc, « vide les étriers ». Ni les Grecs, ni les Romains, ni les Carolingiens ne connaissaient l'étrier. C'est vers la fin du Xe siècle que celui-ci est entré en usage. (Bas-relief de la cathédrale d'Angoulême, XIIe siècle.)

C / **Armement au XIIIe siècle** (reconstitution). Le haubert couvre le corps tout entier sauf le visage. Par dessus, le chevalier porte la cotte d'armes, tunique d'étoffe sans manches. On a déjà parlé plus haut du heaume.

place en place, par des tours en saillie (d'abord carrées, puis rondes). Elles permettent aux défenseurs de prendre de flanc l'assaillant.

L'ennemi a-t-il franchi le fossé, il se heurte à une énorme grille de fer, la *herse*, puis à une formidable porte de bois bardée de fer. Il rencontre ensuite un second fossé et une seconde enceinte, puis un troisième fossé. Il lui reste enfin à prendre d'assaut le *donjon*, suprême réduit de la défense.

3 LES TRANSFORMATIONS DE LA VIE SEIGNEURIALE

Aux XIIe et XIIIe siècles, la vie du noble se transforma profondément.

Depuis longtemps déjà, l'Église avait essayé d'adoucir la brutalité des mœurs : par l'institution de la *Paix de Dieu*, elle avait interdit aux belligérants de s'attaquer aux paysans, aux ecclésiastiques, aux marchands. Plus tard, par la *Trêve de Dieu*, elle interdit de combattre le dimanche, puis même du mercredi soir au lundi matin, en mémoire de la Passion et de la Résurrection de Jésus-Christ. Elle fit aussi de la cérémonie de l'adoubement une cérémonie religieuse : le jeune homme passe une nuit en prière, se confesse, communie; ses armes sont déposées sur l'autel, puis bénites, et c'est parfois le prêtre qui les lui remet. Les sentiments nouveaux de générosité, de politesse apparurent : ce qu'on appelait la *courtoisie*, ou la *gentillesse* — nous parlons encore aujourd'hui d'un « gentilhomme ».

En même temps, le goût du confort et même du luxe se développait, apporté par les chevaliers revenus des Croisades en Palestine. Les costumes furent plus riches, les distractions plus variées et moins brutales. Les tournois et la guerre n'en restaient pas moins l'occupation favorite du noble, d'autant que l'armure se perfectionnait : la brogne de cuir fit place au *haubert*, qui était une cotte de mailles en métal, et le casque finit par recouvrir le visage tout entier.



La paix de Dieu

Voici le texte de la « Paix de Dieu » que l'évêque de Beauvais faisait jurer en 1023 aux seigneurs de la région : « Je n'envahirai en aucune manière les églises. Je n'assaillirai pas les clercs et les moines.
Je n'enlèverai ni bœuf, ni vache ni aucune bête de somme. Je n'arrêterai ni le paysan, ni la paysanne, ni les marchands ; je ne leur prendrai pas leur argent et ne les obligerai pas à se racheter.
... Je ne les fouetterai pas pour leur enlever leur subsistance. Je ne détruirai ni n'incendierai les maisons, je ne déracinerai ni ne vendangerai les vignes sous prétexte de guerre. »

A la même époque un prêtre, en bénissant les armes du nouveau chevalier, prononçait la prière suivante : « Bénissez, Seigneur, cette épée dont votre serviteur désire être ceint afin de pouvoir défendre et protéger les églises, les veuves, les orphelins et tous les serviteurs de Dieu contre la cruauté des païens. » (D'après Lavisse, Histoire de France, et Glotz, Histoire générale, P.U.F.)

Aquamanile. Cette petite statue de bronze est un travail français du XIII[e] siècle. On s'en servait pour se laver les mains avant et après les repas. Un trou au sommet de la tête du cheval permet de remplir d'eau le corps de l'animal. Cette sorte de récipient s'appelle un aquamanile : de deux mots latins qui signifient « eau » et « mains ». (Florence, Musée national.)



Distractions. Une châtelaine regarde la danseuse qu'accompagne un musicien. (Miniature d'un manuscrit suisse du début du XIV[e] siècle.)

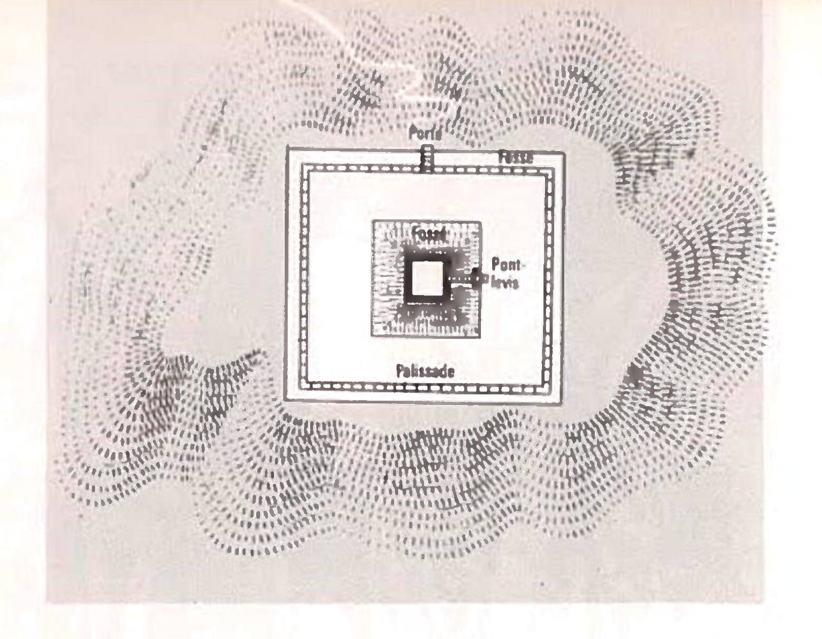
Violences féodales

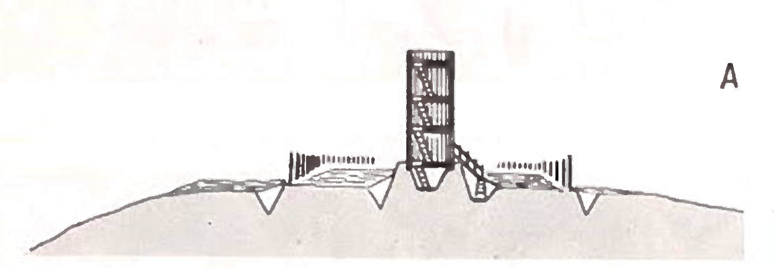
Voici la description, d'après un poème du XII[e] siècle, d'une expédition : « Les incendiaires embrasent les villages que les fourrageurs fouillent et pillent ; les habitants éperdus sont brûlés ou ramenés, les mains liées, pour être réunis au butin... On voit briller les heaumes, flotter les enseignes, et les chevaliers parcourir la plaine. Ici l'on fait main basse sur l'argent, là on emmène les bœufs, les ânes, les troupeaux. »

Écoutez les plaintes de quelques moines du Roussillon contre un seigneur du voisinage : « Il a fracturé notre enclos et s'est emparé de onze vaches. Le lendemain il a saisi et attaché dans un bois deux de nos serviteurs et leur a enlevé trois sous et six deniers. Le même jour il a pris à un fermier une tunique, des pantalons et des souliers. Une autre fois, il a tué deux vaches et en a blessé quatre dans la ferme du Col-de-Jou et il en a enlevé tous les fromages qu'il a trouvés. Un autre jour il a obligé des hommes de Réal à se racheter pour quinze sous et il leur a inspiré une terreur telle, qu'ils se sont recommandés à Pierre Dumolait, moyennant quinze sous une fois payés et une rente annuelle d'une livre de cire. (D'après Luchaire, La Société française au temps de Philippe Auguste, Hachette éd.)

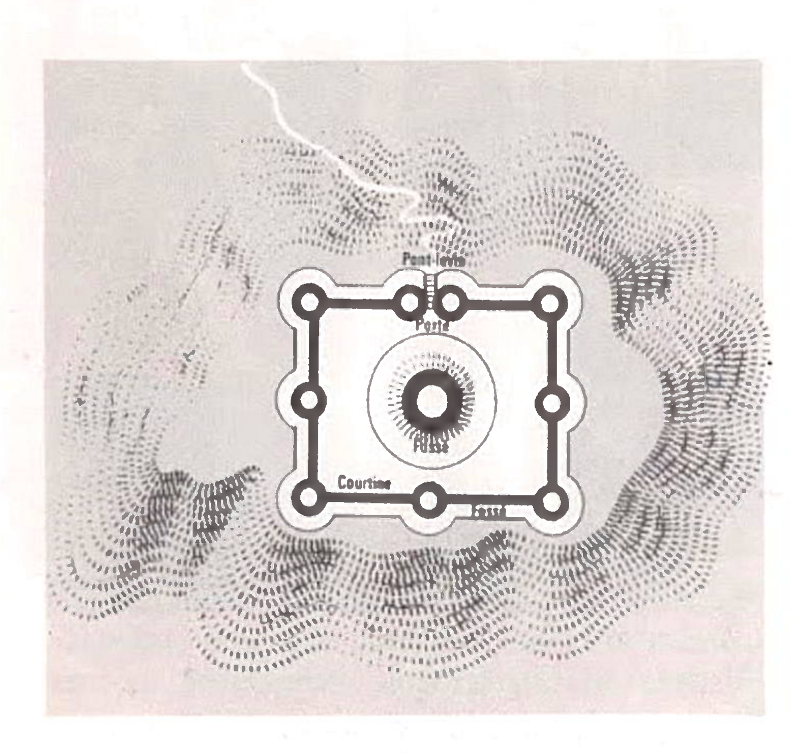


La communion du chevalier. Au XII[e] siècle, l'adoubement prend de plus en plus un caractère religieux. Le bain que le jeune homme prend avant la cérémonie, la chemise de lin blanc qu'il endosse sont les images de la pureté de son âme ; la robe rouge qu'il revêt est l'image du sang qu'il est prêt à verser pour défendre la religion. Au XIII[e] siècle l'adoubement est précédé de la communion. Ce bas-relief de la cathédrale de Reims est un chef-d'œuvre du XIII[e] siècle.





A



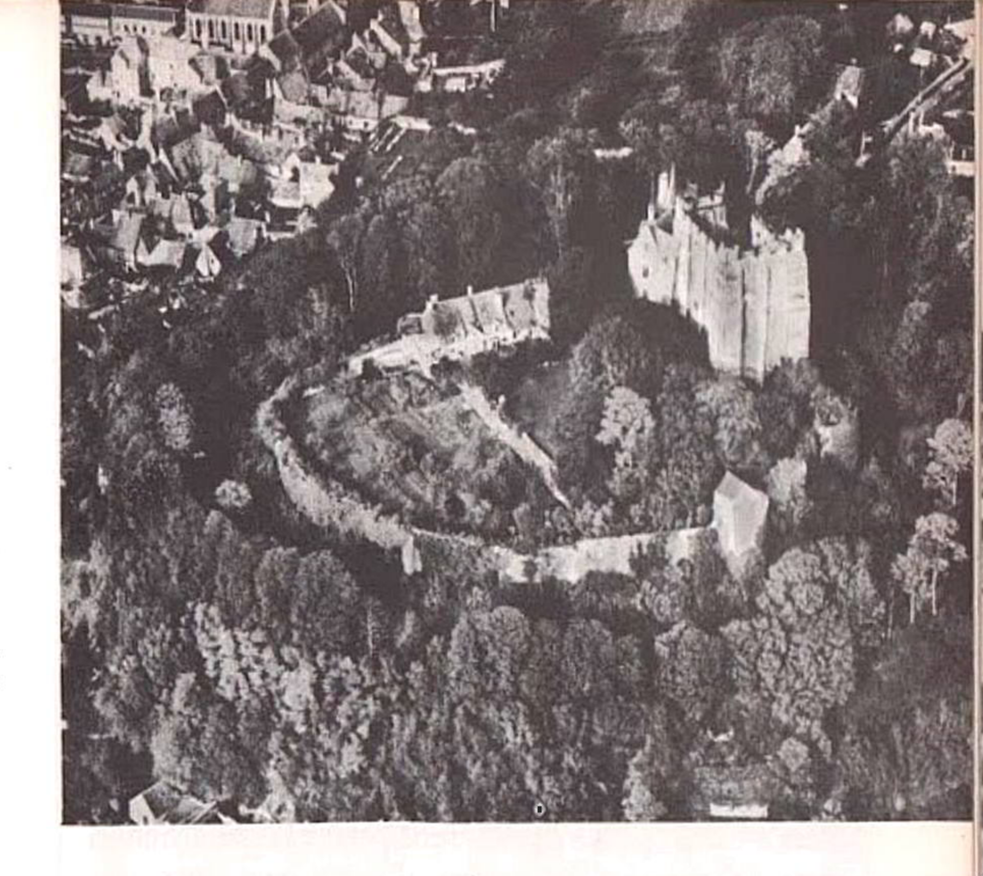


B

Un château du XIe siècle (A) et un château du XIIIe (B). Le château s'élève sur une colline. Le sommet aplani forme un plateau entouré d'une palissade de bois. Au centre du plateau un fossé entoure le château. Celui-ci n'est guère au XIe siècle qu'une tour rectangulaire en bois. On en voit les trois étages qui communiquent par des échelles. Au XIIIe la palissade est remplacée par une muraille de pierre renforcée de tours. La porte d'entrée est flanquée de deux tours. Le donjon est lui aussi en pierre et des escaliers relient les étages les uns aux autres. La porte de l'Aude à Carcassonne **(C)** (gravure ci-dessous) montre bien les dispositifs de défense. Les murailles qui entourent le château forment la courtine. Le sommet en est assez large pour qu'on puisse y circuler : c'est le chemin de ronde. Ne voyez-vous pas des sortes de boucliers de pierre qui bordent, du côté de l'extérieur, le chemin de ronde ? Ce sont les merlons et l'on peut s'abriter derrière eux. Ils sont percés de longues fentes longitudinales, les meurtrières, par où on lance des flèches. L'espace vide entre deux merlons est un créneau. La muraille est renforcée, de place en place, par des tours. Elles forment saillie et permettent ainsi aux défenseurs de prendre de flanc l'assaillant. Vous distinguez des petits trous au-dessous des fenêtres de la tour la plus éloignée de vous. Ils servaient à soutenir une sorte de balcon. Ce balcon, d'abord en bois, s'appelait le hourd ; il fut plus tard en pierre. Le plancher était par endroits percé de trous, appelés mâchicoulis, par lesquels on jetait sur l'ennemi, quand il s'approchait du pied de la muraille, des pierres, de l'huile bouillante, de la poix fondue. Au sommet du donjon il y a une guérite, la guette ou échauguette d'où l'on surveille l'horizon. Les caves creusées sous le donjon servent de magasins à provisions ou de prisons.

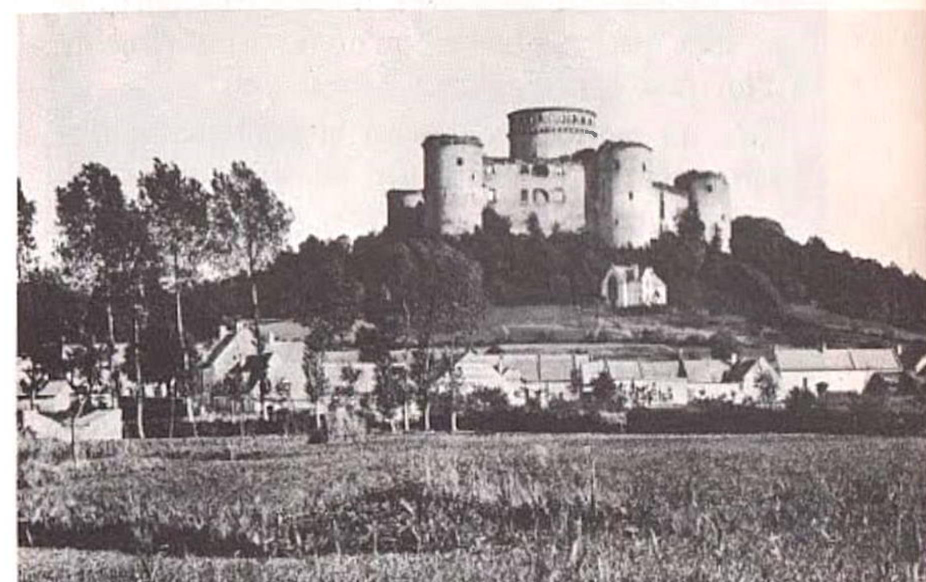


C



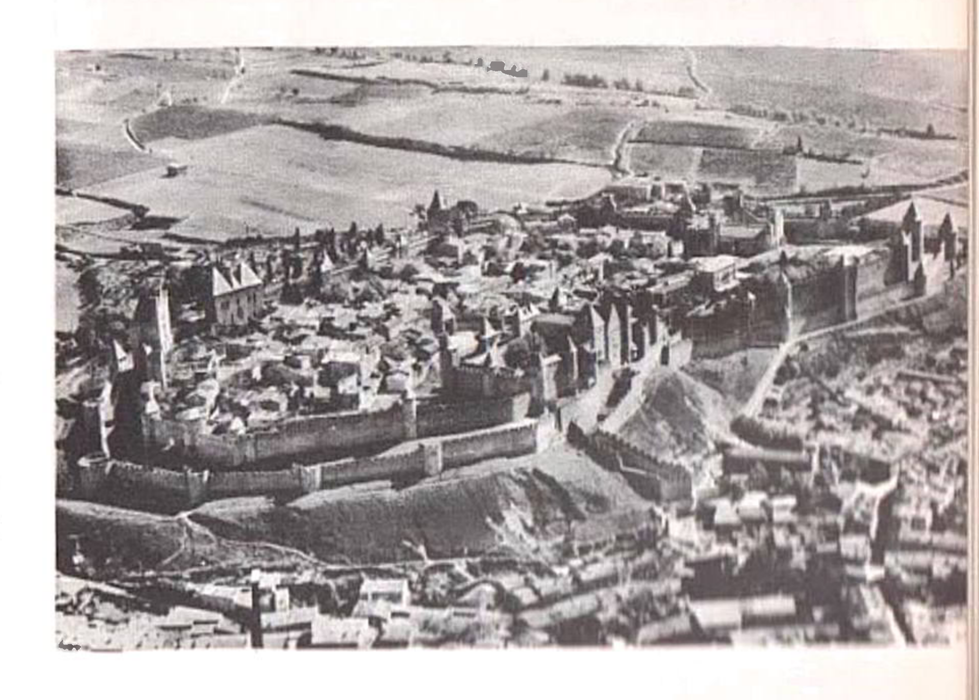
Le château de Nogent-le-Rotrou.

Pour repousser les incursions du duc de Normandie, le comte de Chartres avait installé à Nogent un de ses vassaux, du nom de Rotroldus (de là le nom de Nogent-le-Rotrou). Au XIe siècle fut édifié le château de pierre qui existe encore. Le donjon, rectangulaire, est haut de trente mètres, les murs ont trois mètres cinquante d'épaisseur à la base. L'entrée était au premier étage. Tout autour, un fossé. Bientôt on renforça les angles du donjon par de puissants contreforts et les façades elles-mêmes par des contreforts plus minces. Plus tard on créa tout autour de la butte une longue enceinte.



Le château de Coucy.

Le château de Coucy, formait au XIIIe siècle, un quadrilatère pourvu, à chaque extrémité, d'une tour ronde. Le donjon haut de cinquante-cinq mètres et d'un diamètre de trente et un mètres, était la plus grosse tour du monde. Ce magnifique ensemble a été détruit en 1917 au cours de la Première Guerre mondiale.



La Cité de Carcassonne

La « Cité de Carcassonne », tout à fait distincte de la ville basse, est une forteresse qui date du XIIIe siècle (1240-1285). Il n'existe pas en Europe un ensemble aussi bien conservé de fortifications du Moyen Age. La Cité était protégée par deux enceintes : l'enceinte intérieure, plus ancienne et plus élevée ; l'autre, plus récente et plus basse, de quinze cents mètres de longueur et renforcée par cinquante-quatre tours.

4 LA NOBLESSE, CASTE ÉTROITE SON ABAISSEMENT POLITIQUE

Au début, les nobles acceptaient parmi eux quiconque était assez riche pour posséder un cheval et une armure. Puis, ils décidèrent de réserver à eux-mêmes et à leurs descendants le privilège d'être chevaliers. Alors, la noblesse devint une caste ou, comme on dit, un *ordre.* Seuls les fils de nobles, ou ceux que le roi avait *anoblis*, pouvaient être « ordonnés chevaliers » (c'est-à-dire être admis dans l'ordre des chevaliers). Désormais s'opposèrent deux classes d'hommes : d'une part les nobles, d'autre part ceux qui ne sont pas nobles et qu'on appelle *roturiers* (d'un mot qui signifie : laboureurs).

Mais, au moment même où la noblesse se fermait orgueilleusement, *son pouvoir commençait à être battu en brèche par la royauté.* Au XIII[e] siècle, les rois cherchèrent à limiter ou même à interdire le droit de guerre; ils permirent d'en appeler du tribunal seigneurial au tribunal royal; ils ordonnèrent que la monnaie royale eût cours dans les fiefs à côté de la monnaie du seigneur.


A


B

RÉSUMÉ

- **Le noble est un chevalier lié à un seigneur dont il est le vassal.**
- **Le vassal a rendu hommage à son seigneur et lui a prêté le serment de fidélité. En retour, il a reçu de lui un fief. Il doit à son seigneur le service militaire, le service de conseil, et, dans des cas déterminés, des aides en argent.**
- **Les occupations favorites du seigneur sont la guerre, les tournois, la chasse. Les mœurs sont souvent d'une brutalité féroce.**
- **Par l'institution de la Paix de Dieu et de la Trêve de Dieu, par les transformations de la cérémonie de l'adoubement, l'Église essaie d'atténuer la violence des mœurs. Au XII[e] siècle, la courtoisie et le goût du luxe apparaissent.**
- **A la fin du XII[e] siècle, la noblesse est devenue une caste étroite, mais déjà le roi entame la lutte contre la puissance politique des seigneurs.**

A / Saint Théodore. La tradition disait que saint Théodore était un soldat romain du IVe siècle qui s'était converti au christianisme et avait mis le feu à un temple païen. Il avait été, pour ce sacrilège, condamné à mort. Les artistes l'ont donc toujours représenté sous les traits d'un soldat. Cette statue se trouve au portail méridional de la cathédrale de Chartres et elle date du XIIIe siècle, comme on le voit d'après l'armement semblable à ceux des soldats ci-dessous. Ce magnifique chef-d'œuvre semble incarner l'idéal du chevalier, tel qu'un poème célèbre du XIIe siècle, Tristan et Yseult, l'exprimait en ces quelques mots : « Il apprit à détester tout mensonge et toute félonie, à secourir les faibles, à observer la parole donnée. »



C

B / Sceau de Philippe III. Le personnage représenté ici est évidemment un chevalier du XIIIe siècle : on le voit à l'armement. Il s'agit en effet de Philippe III (1270-1285), fils aîné et successeur de saint Louis. Le cheval est caparaçonné, c'est-à-dire qu'il porte une housse d'étoffe appelée caparaçon. La cotte d'armes du roi et le caparaçon du cheval sont ornés de fleurs de lis, emblème des rois de France depuis le XIIe siècle. (Paris, Arch. Nat.)

C / La chasse au faucon. Miniature extraite d'un manuscrit suisse du début du XIVe siècle. Elle représente le jeune empereur Conradin (de la famille allemande des Hohenstaufen), et son écuyer. Que sont les points blancs sous les pieds des chevaux ?



D

D / Soldats du temps de saint Louis. Ce bas-relief est la partie inférieure de la reliure en argent doré d'un évangéliaire. Le haut montre la résurrection du Christ. Dès lors quel est ce pied ? Qui sont ces soldats endormis près du tombeau du Christ ? (Bibliothèque Nationale.)

25 Les paysans du XI[e] au XIV[e] siècle

Ces nobles, qui ne sont que des guerriers, de quoi vivent-ils? Du travail de leurs paysans.
- *Le seigneur et ses paysans.*
- *La vie du paysan.*

I LE SEIGNEUR ET SES PAYSANS

1 LE SEIGNEUR DANS SA SEIGNEURIE

A la fin du xe siècle, les seigneurs les plus puissants possédaient d'immenses propriétés, qui constituaient leur *seigneurie*.
De ses domaines le seigneur faisait en général trois parts : il se réservait l'une pour son usage personnel (c'est pourquoi on l'appelait la *réserve*). Il en partageait une autre en un certain nombre de parcelles qu'il donnait à cultiver aux paysans qui s'étaient recommandés à lui : ces parcelles de terre s'appelaient des *tenures*. Enfin il divisait le reste en *fiefs* et il y installait ses vassaux. Le seigneur et ses vassaux vivaient du travail de leurs paysans.

2 VILAINS ET SERFS

Au temps de Charlemagne, comme à la fin de l'Empire romain, les grands propriétaires employaient sur leurs domaines, soit des hommes libres, soit des esclaves. Vers l'an mille, l'esclavage avait à peu près disparu dans l'Europe chrétienne. Mais la plupart des paysans n'en étaient pas moins sous la dépendance de leur seigneur : on les appelait des *serfs*, tandis qu'aux paysans libres on donnait souvent le nom de *vilains*[1].
La vie d'un serf ne différait pas de celle d'un vilain. Cependant le serf était soumis à certaines charges particulières : il payait chaque année

1. Le mot serf vient du mot latin *servus*, qui signifie esclave. Le mot vilain vient du mot latin *villa*, qui désignait un grand domaine à la campagne.

Les droits seigneuriaux

Un chanoine de Mâcon, vers 1100, a donné une terre à Guichard, « bon paysan, qui doit en service : à Pâques, un agneau ; à la fenaison, six pièces de monnaie ; à la moisson, un repas et un setier d'avoine ; aux vendanges, douze deniers ; à Noël, douze deniers, trois pains et un demi-setier de vin ; à Carême entrant, un chapon ; à la mi-Carême, six pièces de monnaie. » (D'après Duby, L'économie rurale dans l'Occident médiéval, Aubier.)

Partages d'enfants de serfs

« Nous, moines de Marmoutier, et Gautier Renaud possédions en commun des serfs et des serves, qui étaient à partager entre nous... Nous avons reçu pour notre part, parmi les enfants de Renaud de Villené, un garçon, Barthélemi, et trois filles, Hersende, Milesende, Letgarde ; de plus, parmi les enfants de Guaxelon, une fille, Aremburge, et un garçon, Gautier. Fut exceptée du partage une toute petite fille qui resta dans son berceau. Si elle vit, elle sera notre propriété commune jusqu'à conclusion d'un accord qui l'attribuera à l'une ou à l'autre seigneurie. »

Autre exemple : une serve du domaine royal avait épousé un serf d'une abbaye de Paris. Quatre filles naquirent de ce mariage. En 1152 le roi Louis VII et l'abbaye se les partagèrent : « Nos représentants, dit le roi, à qui on a donné le choix, ont choisi et pris deux des filles, Christiane et Andrée ; les deux autres, Gallendis et Anthea, sont restées à l'abbaye. » (Dans Lavisse, ouv. cit., et Luchaire, Histoire des institutions monarchiques de la France, Picard.)

une somme, d'ailleurs très minime, qui montrait qu'il était serf; il payait une taxe s'il voulait épouser une serve qui appartenait à un autre seigneur; enfin il était *homme de main-morte*, c'est-à-dire que si, au moment de son décès, il n'avait pas d'enfants vivant avec lui, tout ce qu'il possédait revenait de droit à son seigneur [1].

3 LES DROITS SEIGNEURIAUX

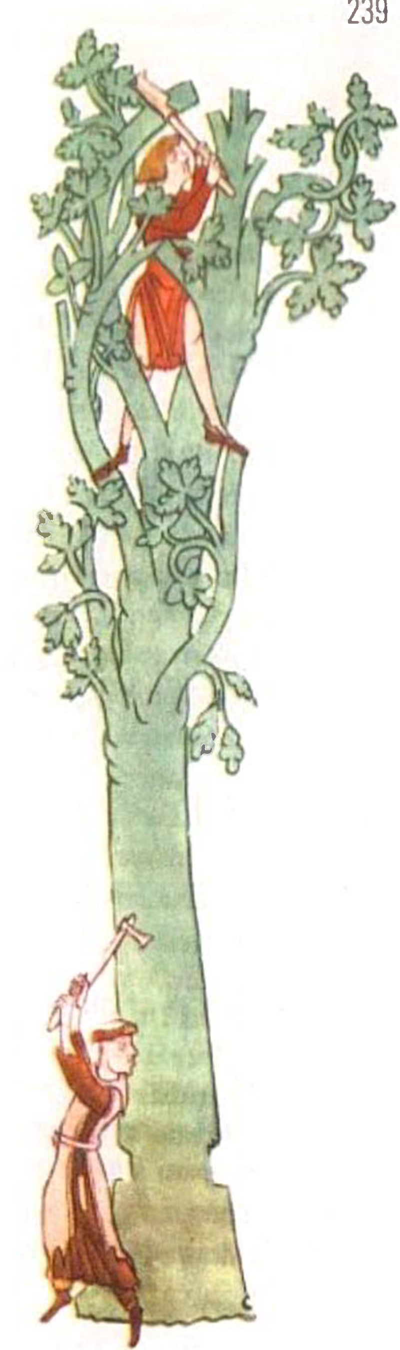
Serfs et vilains étaient tenus de fournir à leur seigneur (qui pouvait être un laïc ou un ecclésiastique, ou un monastère) des redevances qu'on appelait *droits seigneuriaux*.

C'étaient d'abord les *cens*, c'est-à-dire soit une somme d'argent, soit des dons en nature : une certaine quantité de blé ou d'avoine, des volailles, des œufs, un agneau ou un porc, du vin, du chanvre [2].

D'autre part, les tenanciers étaient tenus à des *corvées :* ils devaient venir, un certain nombre de jours par an, travailler sur la réserve du seigneur pour la cultiver, transporter la récolte à la grange ou au marché, ou bien réparer les murailles du château et curer les fossés.

Cens et corvées étaient comme le loyer de la terre que le paysan avait reçue du propriétaire. Mais un duc ou un comte n'était pas seulement un riche propriétaire; il était aussi un petit souverain et il exerçait sur ses paysans les droits d'un roi sur ses sujets. Son autorité sur eux s'appelait le *ban*. Est-il en conflit avec un autre seigneur, il les réquisitionne pour la défense de son château ou pour le transport des vivres et des machines de guerre. Il les contraint à utiliser le four, le moulin ou le pressoir qu'il a fait construire et il exige d'eux une rétribution quand ils s'en servent. Il en exige une autre à chaque fois qu'ils achètent ou vendent une terre.

1. Le serf avait donc la main *morte* pour se désigner un héritier.
2. C'est parce qu'un paysan était tenu de payer des *cens* qu'on appelait sa tenure une *censive*.



Les bûcherons. Cette miniature remplace la première lettre du mot latin « Incipit » (c'est-à-dire : commencement), dans un livre du Moyen Age. Les deux bûcherons sont-ils des laïcs ou des ecclésiastiques ? Quels sont leurs instruments ?

Enfin et surtout, il est leur seul juge : ont-ils commis un délit ou un crime? c'est lui qui les condamne, le plus souvent à une amende, ce qui est tout profit pour lui.

Bien plus, dans les circonstances particulièrement graves, le seigneur peut, au nom de son ban, exiger de ses paysans tout ce qu'il juge nécessaire. Cette contribution exceptionnelle s'appelle la *taille*. Elle est intermittente certes, mais elle est arbitraire, c'est-à-dire qu'elle dépend du bon plaisir du seigneur. De là l'expression : le paysan est *taillable et corvéable à merci*[1].

II LA VIE DU PAYSAN

1 FAIBLE RENDEMENT DE L'AGRICULTURE

Le paysan aurait pu faire face à toutes ces charges s'il avait eu d'abondantes moissons. Mais certaines régions, aujourd'hui les plus fertiles, n'étaient alors que marécages ou forêts. D'autre part, les communications étant très difficiles, chaque région devait produire presque tout ce dont elle avait besoin, même si le sol ou le climat ne s'y prêtait guère.

Là même où la terre était bonne, les récoltes étaient toujours médiocres au XIe siècle : en effet, faute d'engrais, il fallait *laisser le sol en jachère* (c'est-à-dire en repos sans le cultiver) parfois un an sur trois, mais le plus souvent un an sur deux. Les outils étaient encore très rudimentaires : on connaissait déjà la charrue à roues et à soc de fer, mais bien des paysans n'employaient que l'*araire*, c'est-à-dire la charrue sans roues et toute en bois (car le fer était rare et d'un prix élevé). Souvent même ils utilisaient seulement cette sorte de pioche qu'on appelle la *houe*. Le faible rendement de l'agriculture, joint aux dévastations que la guerre et la chasse

1. C'est-à-dire jusqu'à ce que le seigneur veuille bien avoir *merci* (= pitié) du paysan.



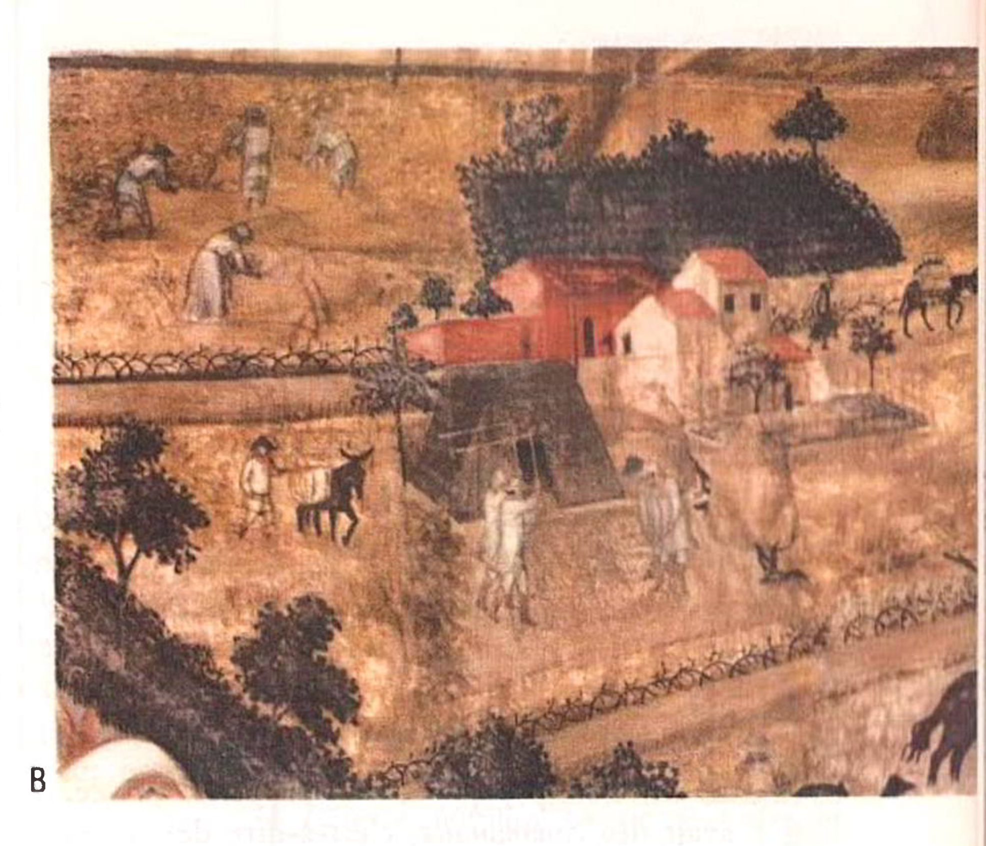
A

Exercices. 1 Que signifie l'expression : des personnes remplies de la grâce de Dieu ? 2 Expliquez le sens de la dernière phrase : pourquoi était-ce chose douloureuse, en ces temps de foi profonde, de n'être pas enterré dans le cimetière ?

A/ **Les travaux du paysan de juillet à octobre.** (Miniature de manuscrit, Bibl. municipale de Laval.)

B/ **Un village italien au début du XIVe siècle.** (Fresque de Lorenzetti, Hôtel de Ville de Sienne.)

C/ **Les travaux des champs.** Deux médaillons de la cathédrale d'Amiens. La religion chrétienne sanctifie le travail : c'est pourquoi les travaux des champs ont fourni dans beaucoup d'églises, le sujet de nombreux bas-reliefs.



B

Une famine vers 1030

« Beaucoup attiraient à l'écart des enfants en leur montrant une pomme ou un œuf et les égorgeaient pour s'en repaître. En plusieurs endroits, on déterra les cadavres... Un misérable osa même vendre de la chair humaine cuite, sur le marché de Tournus. Arrêté, il ne nia point et fut brûlé. Beaucoup de gens pétrissaient, avec ce qui leur restait de farine ou de son, une terre blanche, pareille à l'argile et en faisaient des pains pour apaiser les tortures de la faim... Comme on ne pouvait donner à tous les morts une tombe individuelle en raison de leur grand nombre, des personnes remplies de la grâce de Dieu creusèrent, en certains endroits, des fosses vulgairement appelées charniers. On y jetait 500 corps et quelquefois plus, suivant la profondeur de la fosse. Ces cadavres gisaient pêle-mêle à moitié nus, souvent même entièrement nus. A défaut de cimetières, on ensevelissait les morts dans les carrefours ou dans les fossés qui bordaient les champs. »
(D'après Raoul le Chauve, chroniqueur latin du XIe siècle.)



C

D

du seigneur causaient dans les champs, explique la fréquence et l'horreur des *famines*.

Dans certaines parties de la France, quand la récolte était faite, les champs devenaient, pour quelques semaines, la propriété de tous les habitants : chacun pouvait y couper les chaumes pour en faire de la litière ou en couvrir le toit de sa maison; il pouvait y envoyer pâturer ses bêtes : c'est ce qu'on appelait le *droit de vaine pâture*.

2 LES COMMUNAUX. L'ÉLEVAGE

A côté des champs, qui étaient propriété privée, il y avait des *communaux*, c'est-à-dire des terres qui appartenaient en commun à tous les habitants du village : chacun pouvait extraire de la tourbière la tourbe qui lui servait de combustible, envoyer ses bêtes pâturer sur la lande communale, ou prendre dans la forêt le bois dont il avait besoin.

Les *forêts* jouaient alors un rôle très important : elles donnaient le bois de charpente et de chauffage; la vaisselle du paysan était en bois et ses sabots aussi; les baies de certains arbustes lui servaient de nourriture; les feuilles et les fougères fournissaient la litière pour les bêtes; les bûcherons faisaient du charbon de bois et la cendre servait à la fabrication du savon et du verre; les forges n'utilisaient que le bois, car on ne connaissait pas la houille.

Le *bétail*, même l'hiver, n'était pas enfermé dans des étables : on le laissait errer au-dehors. Il était mal nourri, maigre, et on ne savait pas l'engraisser : aussi ne mangeait-on presque pas de viande de boucherie. Les porcs, à demi sauvages, étaient nombreux; ils se nourrissaient de glands dans les forêts. Les vaches donnaient peu de lait; on ne fabriquait de beurre qu'en été et on ne savait pas le conserver. L'apiculture, c'est-à-dire l'élevage des abeilles, était pratiquée partout, car le miel servait de sucre et, avec la cire, on fabriquait les cierges.

Conditions faites à des hôtes par le roi Philippe Auguste (1182)

« Philippe, par la grâce de Dieu roi de France... Nous avons prescrit que le lieu appelé Chevrières soit ouvert aux hôtes aux conditions que voici : les habitants seront exempts de taille...
Ils n'iront pas à l'ost (service militaire), à moins de pouvoir revenir chez eux le même jour, sauf en cas de guerre. Dans notre forêt de Cuise, ils auront l'usage du bois mort.
En cas de délit, les amendes seront abaissées : à 5 sous pour les délits passibles de 60 sous ; à 12 deniers pour les délits passibles de 5 sous...
Tous les ans, à la Saint-Rémi, chacun paiera six mesures d'avoine et, pour Noël, quatre chapons. Et cinq sous pour un lot entier de terre, et la moitié de cinq pour un demi-lot. » (Un sou valait 12 deniers.) (D'après Duby, L'économie rurale... dans l'Occident médiéval, Aubier.)

Voici ce que raconte un chroniqueur de l'abbaye de Morigny (près d'Étampes) : « Le domaine appelé Maisons... appartenait aux religieuses de Saint-Éloi ; mais la multitude des envahisseurs et les fréquentes incursions de brigands en avaient fait un désert. Nous, donc, ayant remis à l'abbesse et aux autres religieuses une somme raisonnable et convenu d'un cens annuel, et avec l'accord de tous ceux dont il fallait solliciter le consentement, nous reprîmes, pour la mettre en culture cette terre longtemps inculte... [Le frère Baudoin] arracha épines et chardons, fougères et buissons et autres débris attachés au sein de la terre, tantôt à la charrue, tantôt à la houe, tantôt avec les autres outils agricoles. Il y rassembla près de 80 hôtes... » (D'après Parias, Histoire du Travail, T. II.).

III LES TRANSFORMATIONS DE LA VIE RURALE

1 LES DÉFRICHEMENTS

Les XIe et XIIe siècles furent marqués par un *accroissement très sensible de la population.* Les campagnes autour de Paris avaient, au XIIIe siècle, trois fois plus d'habitants qu'elles n'en avaient au milieu du Xe; et il en était de même de l'Italie du Nord, de la Toscane, de l'actuelle Belgique et de l'Angleterre. Il fallait donc nourrir un nombre d'hommes beaucoup plus considérable.

De là un *immense effort de défrichement*, qui est l'un des faits les plus importants de l'histoire de l'Europe occidentale entre 1050 et 1250 environ. Pour agrandir leurs champs, certains paysans s'attaquaient à la forêt toute proche, y ouvraient une clairière, y semaient des céréales. D'autres, qui n'avaient pas de terres, venaient, parfois de très loin, s'établir dans une région encore vide d'habitants : ils déboisaient, ils asséchaient les marécages, créaient de petites agglomérations qui prenaient souvent le nom de *Villeneuve*, *Neuville*, *Les Essarts* (le mot « essarter » signifie défricher). Puis ils ouvraient des chemins pour relier l'un à l'autre ces nouveaux villages. Dans les Pays-Bas actuels, de vastes espaces furent conquis sur la mer, puis cultivés : ils formèrent ce qu'on appelle des *polders*. De même, des paysans venus de Hollande ou d'Allemagne occidentale mirent en valeur la grande plaine de l'Allemagne du Nord entre l'Elbe et le Niémen.

Les paysans défricheurs qui venaient ainsi offrir leurs bras s'appelaient des *hôtes*. Pour les attirer et les retenir, le seigneur leur consentait des avantages multiples : il abaissait les redevances, allégeait ou même supprimait les corvées. Enfin, si les nouveaux venus étaient serfs, il les libérait : aussi les villages nouvellement créés portaient-ils parfois le nom de *Villefranche*.



▲ L'araire. (Manuscrit, Bibl. Nat.)

▼ La houe.

La houe est une sorte de pioche, parfois à deux dents, dont on se sert pour rendre le sol plus meuble. L'araire est le type de charrue primitive. Le soc était d'abord tout en bois, puis l'extrémité pointue fut coiffée d'un morceau de fer. Le progrès a consisté à doubler le soc d'un versoir, grâce auquel la terre soulevée et découpée par le soc est retournée sur elle-même. Au contact de l'air et éventuellement de la pluie, cette terre est comme une terre neuve : dans ces conditions, a-t-on pu dire, « le labour équivaut presque à un défrichement. » Ainsi alourdie par le versoir, la charrue fut souvent munie de roues.



2 LES PROGRÈS AGRICOLES

En même temps, des cultures nouvelles apparurent : par exemple l'*avoine* qui servait de nourriture non seulement pour les chevaux mais aussi pour les hommes, sous forme de bouillie ou de galettes. Les instruments agricoles se perfectionnèrent. La *charrue à roues* remplaça souvent l'araire, on utilisa la *herse ;* les dents des fourches, les socs, les pelles, les bêches furent désormais en *fer*. L'usage des moulins à eau, déjà connu depuis longtemps, se répandit; puis, à la fin du XIIe siècle, les *moulins à vent* apparurent. Alors cessa l'épuisant labeur qui consistait à tourner les meules à bras pour moudre le grain. On sut mieux travailler le bois après l'invention du *rabot* et de la *scie à mouvement vertical* mue par l'eau. Une amélioration dans l'*art d'atteler* les chevaux et de disposer le joug des bœufs permit d'utiliser pleinement la force de traction de ces animaux [1].

Dans bien des régions, *la jachère fut réduite :* les champs d'un village étaient ensemencés une année en blé ou en seigle semés à l'automne, l'année suivante en orge ou avoine semés au printemps, et la troisième année ils restaient en friche. L'emploi des hersages et la multiplication des labours permirent d'*augmenter le rendement de la terre*.

3 INFLUENCE DES VILLES SUR LES CAMPAGNES

Dans le même temps, beaucoup de villes croissaient en importance, et d'autres se créaient. *Le développement des villes amena une transformation profonde de la vie dans les campagnes.*

Il fallut nourrir et vêtir ces milliers de citadins. Les paysans, qui n'avaient jusque-là travaillé que pour subvenir à leurs propres besoins et pour acquitter les droits seigneuriaux, comprirent que leur intérêt était désormais de *produire davantage*

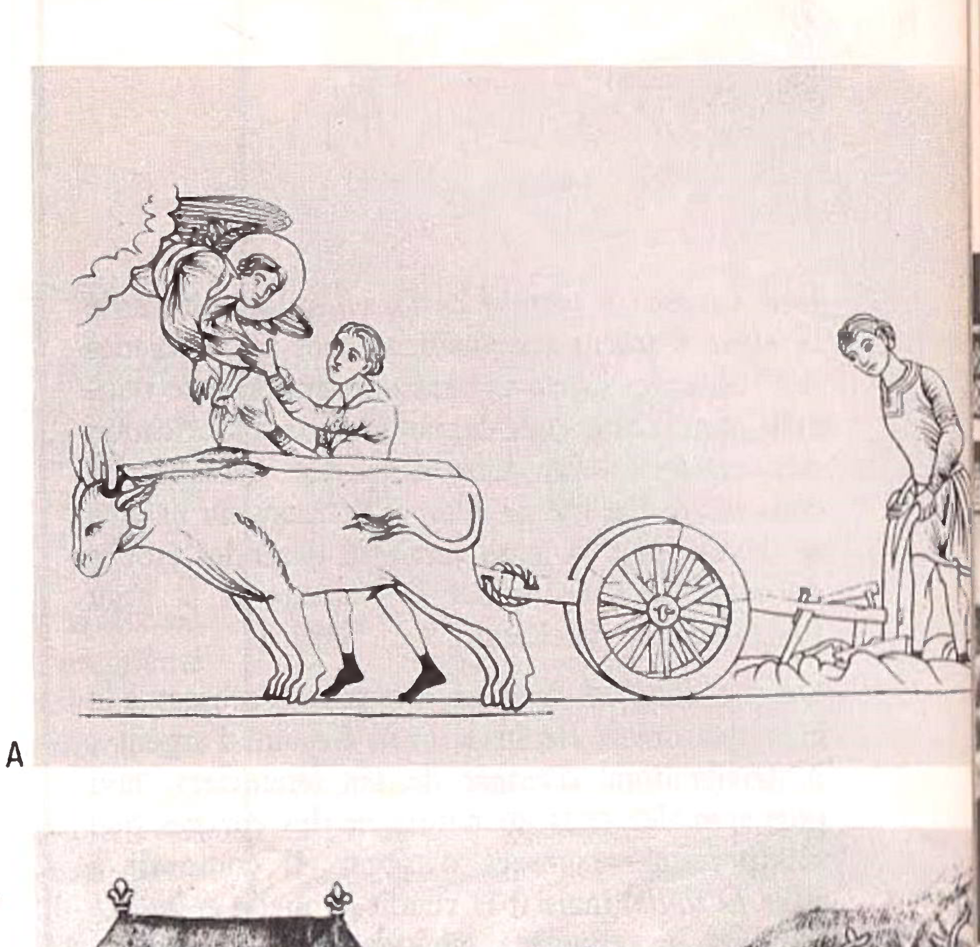
1. Voir plus bas, p. 263.

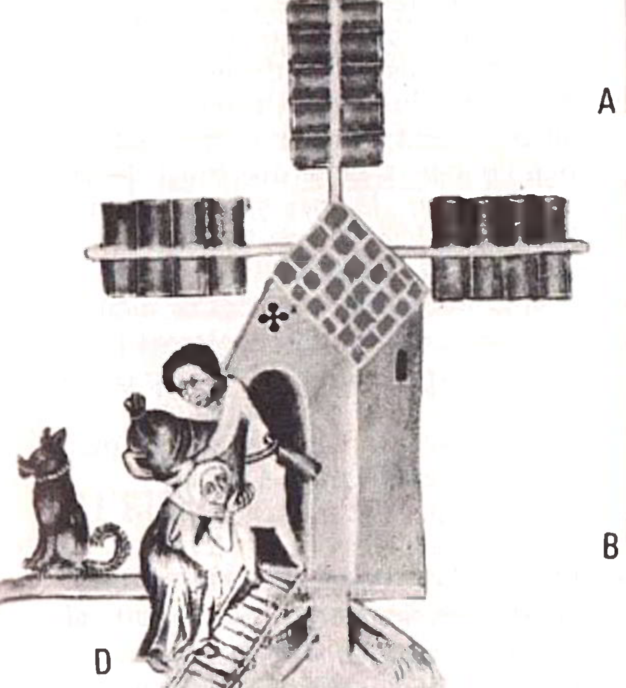
Les paysans, d'après les nobles et les clercs

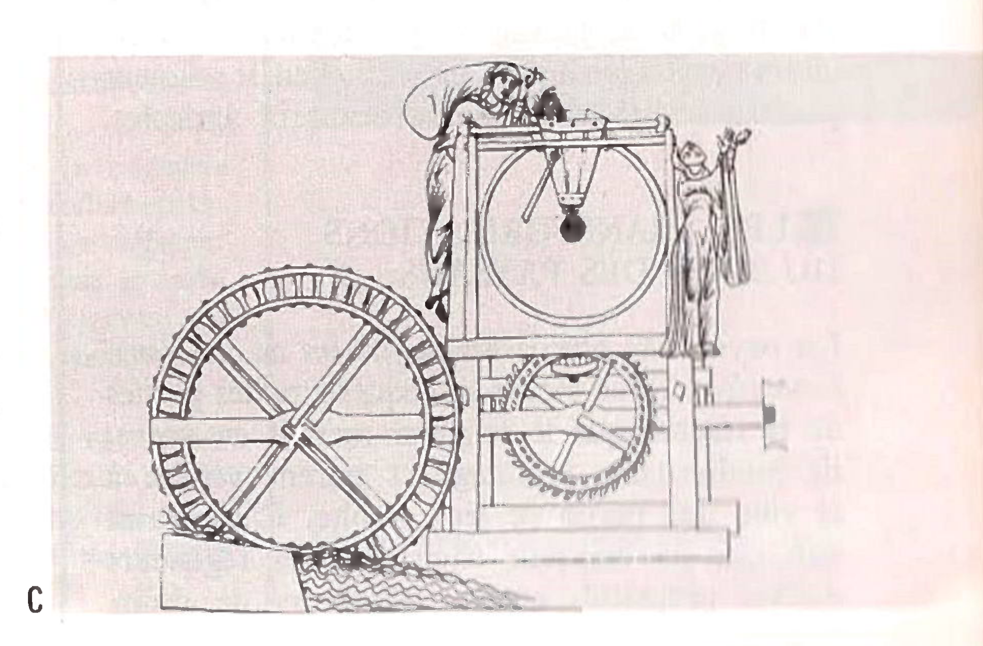
Les paysans sont réputés stupides : « Tant ils ont dure la toison, tant ils ont sotte la cervelle que nul bien ne peut entrer en elle », fait-on dire à un noble. A Montpellier, un paysan passe dans la rue des Épiciers (là où on vend des épices) ; le parfum des épices, auquel il n'est pas habitué, le fait tomber en syncope. Un bourgeois suggère, pour le ranimer, de lui mettre sous le nez une pelletée de fumier : « Quand il sent du fumier le parfum, il ouvre les yeux, se dresse d'un bond et dit qu'il est entièrement guéri. »
Le vilain devrait, dit un poème du temps, « manger des chardons, des ronces, des épines et de la paille ; il devrait, parmi les landes, paître avec les bœufs cornus, à quatre pattes, aller tout nu. » Des paysans s'étaient révoltés contre leur seigneur ; un prêtre conseille à l'abbé de se montrer sans pitié : « Allez et faites-les payer. Allez et prenez leurs chevaux, et prenez vaches et veaux. Car les vilains sont trop déloyaux. »

Mais voici un autre son de cloche. L'âme d'un vilain est repoussée du Paradis par saint Pierre, saint Thomas et saint Paul. Le vilain les rabroue vertement : « Beau seigneur saint Pierre, Dieu s'est bien trompé en faisant de vous d'abord son apôtre, ensuite son portier, vous qui l'avez trois fois renié... Thomas, tu n'as guère à faire le fier, toi qui n'as voulu croire en Dieu qu'après avoir touché ses plaies... N'est-ce pas vous, dom Paul le Chauve qui avez lapidé saint Étienne ? » (D'après Ch.-V. Langlois, Lectures historiques.)

Exercices. 1 Faites le portrait du vilain, d'après ces textes écrits par des hommes qui ne sont pas des paysans. Ce portrait est-il forcément exact ? Quels sentiments la misère du paysan leur inspire-t-elle ? (Reportez-vous page 233 au texte sur la guerre féodale.) 2 Expliquez les allusions du vilain aux trois saints du Paradis.







Les progrès de l'outillage du paysan. Avec son avant-train à roues, son coutre et son versoir cette charrue (A) va rester plusieurs siècles sans être perfectionnée. Cette miniature d'un manuscrit alsacien du XII[e] siècle illustre une page de l'évangile où il est dit que l'ange de la mort viendra prendre brusquement dans son champ un paysan, tandis qu'il laissera l'autre en vie. — Inventés sous l'Empire romain, les moulins à eau (B) étaient encore très rares au X[e] siècle. Que sont les instruments placés dans le ruisseau ? A quoi servent-ils ? — Les premiers moulins à vent (D) sont signalés en Occident vers 1175. (Manuscrit anglais du XIV[e] siècle.) — Le jeu des roues à aubes et des pignons (C) utilisés dans les moulins des boulangers servait aussi à actionner les battoirs qui foulaient les étoffes ou des marteaux pour le travail des forgerons.

pour vendre au marché de la ville. La culture de la *vigne* s'accrut énormément dans les banlieues des villes; les forêts prirent une importance nouvelle, tant le bois était demandé pour la fabrication des maisons, des tonneaux, des bateaux de commerce. En même temps, l'*élevage du mouton* se développa : la laine servait à tisser les étoffes de drap; le lait donnait le fromage et la peau fournissait le parchemin.

De son côté, le seigneur, désireux d'acheter à la ville des objets de luxe, avait besoin d'argent : il décida donc d'exiger de ses tenanciers, non plus tant des cens en nature et des corvées que d'importantes sommes d'argent. Il consentit à *fixer la taille*, mais il la rendit annuelle et la leva toujours en argent : elle constitua désormais, avec les amendes et les taxes sur les ventes, le plus clair de ses revenus. Enfin, il poussa ses serfs à *acheter leur affranchissement :* à la fin du XIIIe siècle, il n'y avait plus guère de serfs en France. Souvent même, pour augmenter ses revenus, le seigneur renonça à la plus grande partie de sa réserve et la partagea en tenures. Dans ce cas, il ne les affermait pas pour la vie durant du paysan, mais seulement pour quelques années, de façon à pouvoir élever le prix du bail si le cours de la terre ou du blé montait. Ou bien il mettait sa réserve en *métayage*, à charge pour le paysan de lui donner la moitié ou un tiers de la récolte : par ce moyen, le seigneur profitait aussi de la hausse des prix agricoles.

4 LES TRANSFORMATIONS DU SORT DES PAYSANS

Les paysans les plus riches profitèrent de ces transformations. Ils se rendirent acquéreurs des parties de la réserve que le seigneur mettait en vente; ils produisirent davantage et purent vendre à la ville une partie de leur récolte. C'est parmi eux que le seigneur choisissait les régisseurs de ses propriétés et les collecteurs de droits

La colonisation de l'Allemagne du Nord (1106)

« Frédéric, par la grâce de Dieu évêque de Hambourg, à tous les fidèles dans le Christ, présents et futurs, bénédiction perpétuelle. Des hommes appelés Hollandais... demandèrent instamment la concession d'une terre sise dans notre évêché, jusqu'alors inculte et marécageuse, pour la mettre en culture... Pour chaque exploitation, ils nous donneront un denier chaque année... Ils ont admis, conformément à notre volonté, de nous donner la dîme des fruits de la terre, à savoir : la onzième gerbe [une gerbe sur 11], le dixième des agneaux, des porcs des chèvres, des oies, la dixième mesure de miel et la même chose pour le lin. Ils rachèteront le poulain pour un denier et le veau pour une obole... Ils se sont engagés à payer chaque année deux marcs par cent exploitations pour avoir le droit de régler entre eux tous leurs procès. S'ils n'arrivent pas à régler entre eux les affaires les plus importantes, ils ...feront venir l'évêque chez eux pour qu'il juge la cause : ils se chargeront de son entretien pendant son séjour chez eux ; ils recevront alors les deux tiers des droits de justice et laisseront le tiers à l'évêque... » (D'après G. Duby, L'Économie rurale... dans l'Occident médiéval, Aubier.)

Exercice. Ce contrat est très favorable aux hôtes. Montrez-le d'après chacune de ses dispositions.

seigneuriaux chargés de percevoir à son profit les tailles, les cens et les amendes.

En revanche, *le sort des paysans pauvres empira.* Ils ne savaient comment se procurer l'argent que le seigneur exigeait d'eux. Souvent ils devaient emprunter et, s'ils ne pouvaient rembourser, leur créancier leur prenait leur champ ou tout au moins une partie de leur récolte annuelle. D'autre part, le défrichement était maintenant arrêté et, comme la population avait sans cesse augmenté depuis deux siècles, les anciennes tenures étaient devenues trop petites et trop peu nombreuses : les famines, les épidémies reparurent.

Ainsi les progrès agricoles avaient surtout servi à une minorité de paysans riches, ceux qu'on appelait les *laboureurs* (parce qu'ils disposaient d'un attelage et d'une charrue). Entre eux et les paysans pauvres ou *brassiers* (qui n'avaient que leurs bras), le fossé s'était creusé.

RÉSUMÉ

- **Qu'ils soient libres ou serfs, les paysans cultivent la terre que le seigneur leur a concédée. En retour, ils sont astreints aux droits seigneuriaux, qui sont des cens et des corvées. En vertu de son ban, le seigneur leur impose encore d'autres charges : les amendes de justice, les droits sur les ventes et parfois la taille.**
- **Mal cultivée, souvent en jachère, la terre rapporte peu au XIe siècle et les famines sont fréquentes.**
- **Au XIIe siècle, l'accroissement de la population rend nécessaires de grands défrichements. En même temps l'outillage agricole s'améliore. Le développement des villes donne une grande importance à la viticulture et à l'élevage du mouton. On cultive désormais pour vendre une partie de la récolte.**
- **L'argent commence donc à jouer un rôle dans les campagnes. Le sort du paysan riche s'améliore, mais celui du brassier est parfois plus dur au début du XIVe siècle qu'il ne l'était au début du XIIIe.**



La colonisation allemande à l'est de l'Elbe.



Les semailles et la glandée. Ces bas-reliefs figurant les travaux des mois ornent le portail de l'église de Rampillon (S.-et-O.).

26 Le développement des villes. La bourgeoisie

Dès le début du XIe siècle se produit une renaissance du commerce, puis de l'industrie. Dès lors, les villes reprennent vie et la bourgeoisie reparaît.

- *La résurrection des villes. La bourgeoisie.*
- *La vie dans les villes.*

I LA RÉSURRECTION DES VILLES. LA BOURGEOISIE

1 RENAISSANCE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les villes de Gaule avaient été ruinées par les grandes invasions, puis par l'anarchie au temps des Mérovingiens et par la disparition du commerce. Les rois, les fonctionnaires, les gens riches habitaient non les villes mais de grands domaines à la campagne : là, des ouvriers fabriquaient presque tout ce qui était nécessaire à la vie quotidienne. Les seules villes un peu importantes étaient celles où s'élevait un monastère ou bien où résidait l'évêque.

Cependant, au XIe siècle, *le commerce commença à renaître dans l'Europe occidentale.* Les marchands italiens de *Venise*, de *Pise*, de *Gênes* allèrent chercher à Byzance, à Alexandrie et dans les ports de la Syrie les denrées asiatiques dont l'Europe occidentale avait besoin : sucre, coton, soie, produits pour teindre les étoffes, enfin *épices* (poivre, clou de girofle, cannelle, gingembre, anis, cumin).

Cette résurrection du commerce eut pour conséquences la *réapparition de l'industrie.* Dès la fin du XIe siècle, les marchands italiens vendaient aux musulmans les produits de l'Europe occidentale : draps de Flandre et de Picardie, toiles de Champagne, cotonnades d'Italie.



Sceau de la ville de Valenciennes. Ce sceau rappelle qu'au Moyen Age chaque ville était fortifiée. C'est au IIIe siècle après J.-C., au moment où les incursions des Germains devenaient à la fois plus fréquentes et plus dangereuses, que les villes de Gaule s'étaient entourées de remparts. (Paris, Arch. Nat.)

2 LES VILLES ET LEUR SEIGNEUR

Tout naturellement, la renaissance de l'industrie allait entraîner la *renaissance des villes*. Dès le XIe siècle, Lille dans le nord de la France, Saint-Gilles en face d'Arles, Milan et Pise en Italie, avaient des foires importantes.
Artisans et marchands s'établirent souvent en dehors de la vieille ville d'autrefois, dans le faubourg, c'est-à-dire le bourg extérieur — et ils en prirent le nom de *bourgeois*.
Comme les paysans, les bourgeois étaient soumis à un seigneur qui levait sur eux des redevances. Très vite, les bourgeois s'unirent pour obtenir de lui des avantages, qu'on appelait « libertés » ou *franchises*. Ces avantages, ils les mettaient ensuite par écrit dans un texte officiel, la *charte*, au bas duquel le seigneur apposait son *sceau*.
Les moyens employés, comme les résultats obtenus, varièrent infiniment selon les villes : ici on réussissait, là on échouait; ici il fallait aller jusqu'à la révolte (à Laon par exemple); ailleurs au contraire tout se passait dans le calme.
Presque partout les bourgeois purent obtenir des chartes. Mais il y a dans les concessions faites par les seigneurs une *extrême diversité*.

3 QUELQUES EXEMPLES DE FRANCHISES URBAINES

Voici les avantages que le roi de France accordait au XIIe siècle aux habitants de Bourges : abolition du servage, droit de n'être jugé que par un tribunal composé de bourgeois, exemption de tout service militaire sauf pour défendre la ville, suppression de certaines taxes.
A la même époque les habitants de Rouen obtenaient le droit de s'administrer eux-mêmes sous la direction d'un *maire* et de quelques conseillers municipaux appelés *échevins*. Le maire était nommé par le roi sur une liste de trois membres que lui présentaient les bourgeois; les échevins étaient élus par leurs concitoyens.

Les bourgeois de Laon en 1112

Les habitants de Laon avaient pour seigneur l'évêque de la ville, Gaudry. Cet aventurier avait, par cupidité, accordé aux habitants une charte moyennant une forte somme d'argent. Plus tard, il acheta au roi Louis VI, pour 700 livres, le droit de supprimer cette charte que le roi avait lui-même approuvée un an auparavant. Bien plus, il voulut se faire rembourser les 700 livres par les bourgeois ! Furieux, ceux-ci fermèrent les boutiques : « Ce n'était plus seulement de la colère, raconte un moine, témoin oculaire, mais une rage de bêtes féroces qui soulevait les petites gens, et ils conspirèrent, sous la foi du serment, la mort de l'évêque et de ses complices. » L'évêque méprisait tous les avertissements. « Que pensez-vous donc que ces gens puissent faire avec toutes leurs émeutes ? Si Jean, mon serviteur nègre, tirait par le nez le plus redoutable d'entre eux, le pauvre diable n'oserait même pas faire un grognement ! Je les ai bien obligés de renoncer à ce qu'ils appelaient leur commune, je n'aurai pas plus de peine à les faire se tenir en repos. »

Le lendemain, Vendredi saint, « tout à coup, un grand tumulte éclate dans la ville. Aux cris de : « Commune ! Commune ! », des bandes armées d'épées, de haches, d'arcs, de massues et de lances donnent l'assaut au palais épiscopal. Gaudry, secondé de quelques hommes d'armes, se défendit autant qu'il le put en faisant pleuvoir des pierres et des traits sur les assaillants. » A la fin, sentant la partie perdue, il prit l'habit d'un de ses domestiques, s'enfuit dans le cellier, et se cacha dans un tonneau. Mais l'un des émeutiers le découvrit, le tira par les cheveux, le traîna dehors, et Gaudry fut massacré à coups de hache. Louis VI ne pouvait laisser impuni l'assassinat d'un évêque et il jura de châtier les bourgeois. Ceux-ci furent tous pendus et leurs corps abandonnés sans sépulture. (D'après le moine Guibert de Nogent [1053-1124]).

Enfin de nombreuses villes commerçantes, surtout de la France du Nord (Bruges, Gand, Lille, Beauvais, Amiens) ou du Midi (Toulouse, Montpellier), obtinrent autant d'indépendance qu'un grand vassal. Par exemple, à la fin du XII[e] siècle, les bourgeois de Toulouse, vassaux du comte de Toulouse, eurent le droit d'avoir eux-mêmes des vassaux; ils possédaient une milice, une bannière et faisaient la guerre comme il leur plaisait. Leur château était l'*hôtel de ville*, que surmontait la haute tour du *beffroi*.

Il ne faut pas croire que tous les habitants d'une ville eussent les mêmes droits. Dans bien des communes, les nobles ne pouvaient pas être échevins ou maires. Les bourgeois eux-mêmes n'étaient pas tous égaux. Le pouvoir n'appartenait qu'aux plus riches d'entre eux et ceux-ci étaient souvent très durs aux petites gens.

Privilèges de la ville de Saint-Quentin

Vers 1080, la ville de Saint-Quentin obtint une charte, dont voici les clauses principales :
« Les hommes de cette commune demeureront entièrement libres de leurs personnes et de leurs biens ; ni nous ni aucun autre ne pourrons . réclamer d'eux quoi que ce soit, si ce n'est par jugement des échevins ; ni nous ni aucun autre ne réclameront le droit de mainmorte sur aucun d'entre eux.
« Si nous faisons citer en justice quelque bourgeois de la commune, le procès sera terminé par le jugement des échevins dans l'enceinte des murs de la ville.
« Nous ne pourrons refondre la monnaie ni en faire de neuve sans le consentement du maire et des échevins. Les hommes de la ville pourront moudre leur blé et cuire leur pain partout où ils voudront. »

Exercices. **1** Que signifie l'expression : le procès sera terminé par le jugement des échevins dans l'enceinte de Saint-Quentin ? Que nous apprend cette phrase sur les droits de justice de la commune ? **2** En quoi la dernière phrase indique-t-elle une gracieuseté de la part du seigneur ?

II LA VIE DANS LES VILLES

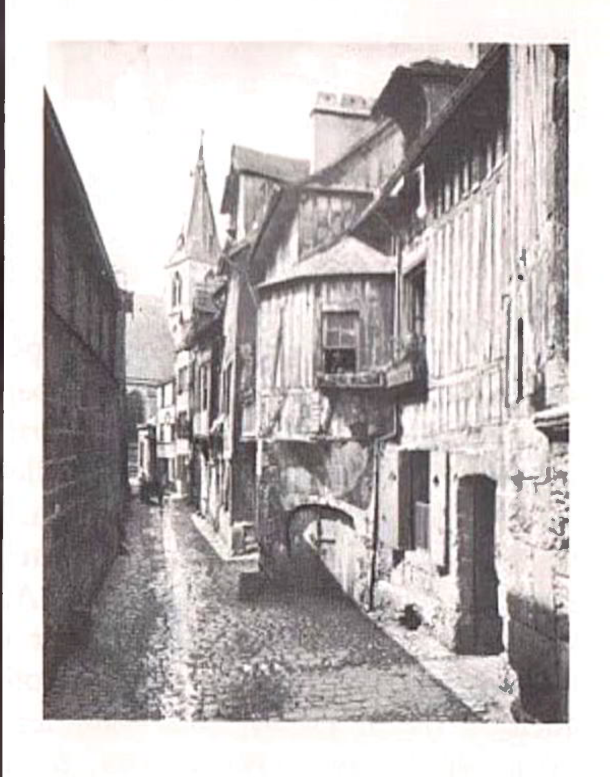
1 PROMENADE DANS LA VILLE

Quelque rapides que fussent leurs progrès, ces villes restaient encore petites. En ces temps où la sécurité était si précaire, elles étaient toujours entourées de *remparts*. Les rues étaient étroites et sombres : les étages des maisons faisaient saillie les uns au-dessus des autres; parfois ils se rejoignaient presque des deux côtés de la rue. Point de trottoirs, point d'égouts souterrains, *point de voirie* et, la nuit, pas d'éclairage. Aussi les *épidémies* étaient-elles fréquentes, surtout la peste et cette horrible maladie de la peau qu'on appelle la lèpre. Un autre danger était l'*incendie*, car les maisons étaient de bois. Dans la seule année 1188 six villes importantes (Reims, Beauvais, Troyes, Provins, Arras et Poitiers) furent en grande partie détruites par le feu. En vingt-cinq ans, de 1200 à 1225, Rouen brûla six fois. C'est pourquoi chacun devait éteindre ses lumières et couvrir de cendres les braises quand avait

sonné le *couvre-feu.* Les rues n'étaient parcourues que par le veilleur de nuit qui répétait l'antique refrain : « Réveillez-vous, vous qui dormez, priez Dieu pour les trépassés. »
L'aspect de ces villes était d'ailleurs pittoresque : des enseignes souvent comiques (le *Chat qui pêche*, la *Truie qui file*), servaient à distinguer les maisons, car, pendant des siècles encore, il n'y aura pas de numéros. La circulation était animée. Les revendeurs criaient leur marchandise ; les diseurs de bonne aventure, les chanteurs ambulants, les colporteurs attiraient les badauds; sur une place on jouait aux boules ou à la paume; des processions se déroulaient au son des cloches; parfois des troupeaux encombraient le passage. A côté des maisons, des églises, des nombreux couvents, il subsistait, à l'intérieur des remparts, de *vastes espaces consacrés à la culture* : champs, vignobles, jardins potagers. La ville et la campagne n'étaient pas entièrement séparées.

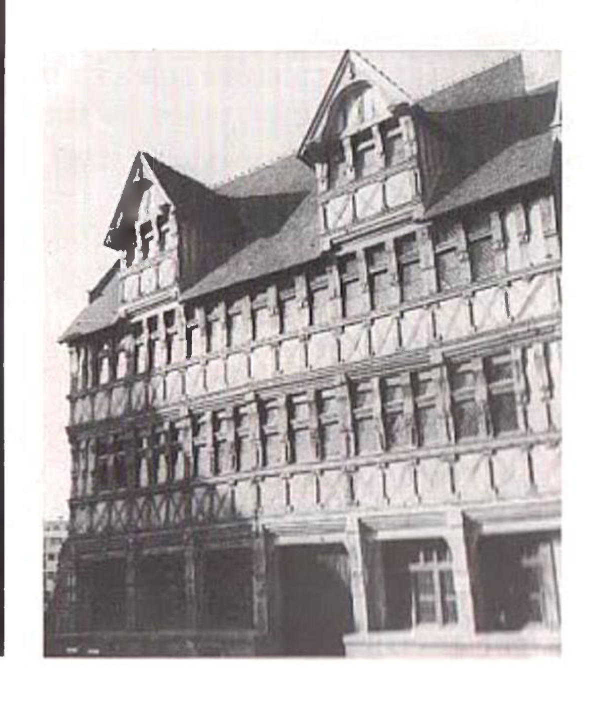
2 L'HABITATION

Si l'on excepte les demeures des riches, la pièce principale de la maison était la cuisine, avec la grande *cheminée.*
Les Grecs et les Romains ne connaissaient pas les cheminées; ils utilisaient des *braseros* portatifs, sortes de bassins de métal, où l'on brûlait du bois ou du charbon de bois. Les premières cheminées, de forme circulaire, furent placées au centre de la pièce. Mais la fumée se répandait partout. C'est pourquoi, à partir du XIIe siècle, on adossa la cheminée au mur, pour que la fumée sorte par le toit. On lui donnait souvent des dimensions très considérables : aussi pouvait-on s'asseoir sous le *manteau* de la cheminée. Au-dessus des chenets où brûlaient les bûches, pendait la tige de fer de la *crémaillère :* c'est là qu'on attachait la marmite. A portée de la main, il y avait l'écumoire, la cuiller à pot, la broche, les pincettes, le soufflet et le tisonnier. Le long du



Rouen : la rue des Matelas. Point de trottoirs : les bornes, de place en place, protègent le piéton en écartant de la muraille les voitures. Les murs présentent un mélange de bois et de plâtre ; les maisons ne sont pas alignées ; eaux de pluie et eaux sales s'écoulent au milieu de la rue. Ce n'est pas avant le XVIIe siècle qu'est apparu l'urbanisme, c'est-à-dire l'art d'aménager les villes pour y développer l'hygiène, la sécurité et le confort.

Caen : la maison Quatrans. Cette maison, fort abîmée pendant la guerre en 1944, a été restaurée avec ses poutres apparentes. Elle tire son nom du notaire Jean Quatrans, qui l'habita à la fin du XIVe siècle.



mur, on trouvait le coffre où l'on pétrissait le pain et où on le conservait.
Les lits, toujours de bois, étaient placés en lits de milieu, ne touchant le mur que par la tête. Ils étaient entourés de rideaux ou *courtines*. Sur la paillasse, bourrée de foin ou de paille, on plaçait un matelas de laine ou de coton. Par-dessus les couvertures on étendait une sorte d'édredon, la *courtepointe*, emplie de coton. Avant de se coucher, on déposait ses habits sur une perche placée horizontalement, à l'exception de la chemise qu'on glissait sous l'oreiller. Les vêtements en réserve n'étaient pas, comme aujourd'hui, pendus dans une armoire, mais, comme chez les Grecs et les Romains, placés dans un coffre de bois, semblable à une grande malle. Il n'y avait pas de carreaux de verre aux fenêtres, mais des feuilles de parchemin huilé. On s'éclairait avec de fumeuses *chandelles* de suif.

Les maisons des riches étaient souvent luxueuses. Les murs des pièces étaient tendus de toile peinte ou de cuir de Cordoue gaufré ou doré, plus tard de tapisseries. Les fenêtres étaient parfois garnies de *vitraux*, faits de verre coloré serti dans d'étroites lames de plomb. Il y avait des meubles sculptés; la vaisselle de prix était disposée, bien en vue, sur un *dressoir*. Parfois, on trouvait à côté de la table un petit meuble, la *crédence :* il renfermait les couverts dont se servait le maître d'hôtel pour goûter les mets avant qu'il ne les servît aux convives — tant on craignait alors d'être empoisonné.

LE COSTUME

Le costume, au début du XII[e] siècle, restait encore à peu près celui du temps de Charlemagne. Par-dessus la *chemise* et les *braies*, sorte de culotte, on mettait le *bliaud*, tunique serrée à la taille et qui s'arrêtait aux genoux. Les jambes et les pieds étaient protégés par de gros bas, les *chausses*.



Bruges : l'Hôtel de ville et son beffroi. Les deux premiers étages du beffroi datent du XIII[e] siècle ; la tour octogonale est du XV[e] siècle.

Sceaux des communes du Crotoy (un chevalier), de Nieuport (un bateau) et de Lyon (un pont sur le Rhône). (Arch. Nat.)





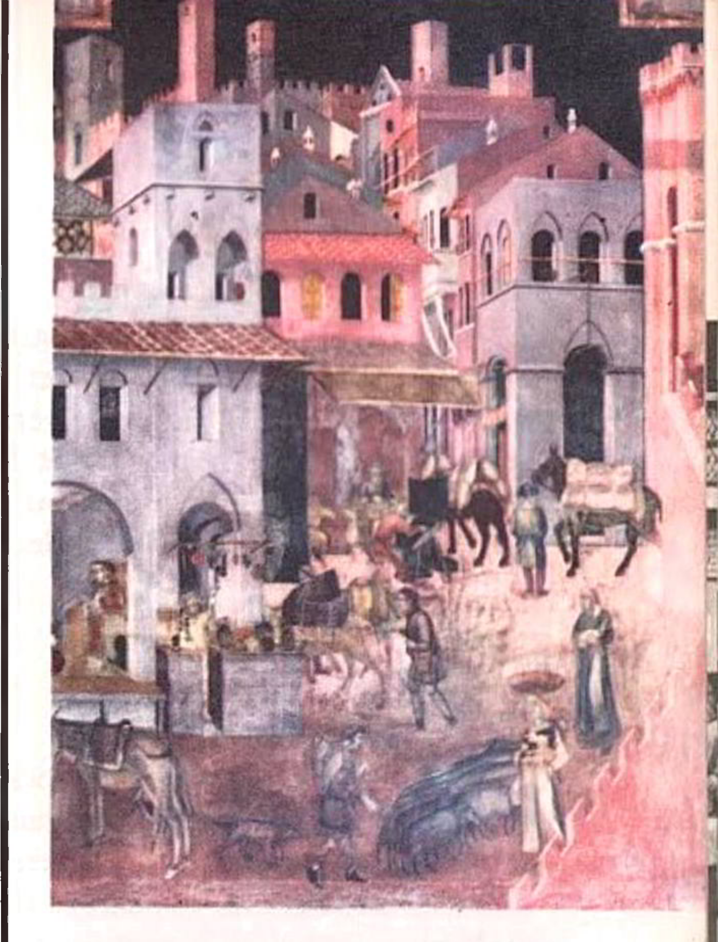


Sur le bliaud on passait la *chape*, manteau-pèlerine à capuchon. Plus tard, le bliaud fut remplacé par la *cotte* qui tombait jusqu'aux chevilles; par-dessus, on mettait le *surcot*, qui n'avait pas de manches. Le manteau, souvent garni de fourrure, était retenu par-devant au moyen d'une cordelière. C'est au XIIIe siècle que l'on inventa le *bouton*. Les vêtements féminins étaient semblables, mais plus longs. Les dames portaient des bagues, mais n'avaient ni colliers, ni bracelets, ni boucles d'oreilles.

Depuis la fin du IXe siècle, les hommes avaient les cheveux courts. A la fin du XIIe siècle la mode fut aux cheveux plus longs et on se les faisait *doreloter*, c'est-à-dire friser. Les femmes portèrent d'abord deux tresses qui tombaient par-devant; puis elles relevèrent leurs cheveux sur la tête et les serrèrent dans un haut bandeau de linge, le *touret*, retenu par une mentonnière. Les chaussures des gens du peuple étaient fabriquées par des savetiers; celles des riches par des cordouaniers (d'où nous avons fait le mot : cordonniers), c'est-à-dire les ouvriers qui travaillent le cuir comme à Cordoue.

4 LES REPAS

Au moment de déjeuner, à dix heures du matin, et de dîner, vers six heures du soir, on « dressait » la table, c'est-à-dire qu'on plaçait des planches de bois sur des tréteaux. On ne prenait place que d'un côté de la table, l'autre côté restant libre pour le service. On posait sur la nappe les plats couverts, pour que les mets ne se refroidissent pas : de là vient notre expression « mettre le couvert ». On usait de couteaux et de cuillers, mais la fourchette était encore inconnue : on mangeait donc avec les doigts. On buvait dans des gobelets de métal ou de bois. Les petites gens mangeaient surtout des légumes (les fèves et les pois jouaient le rôle que jouent aujourd'hui les pommes de terre, alors inconnues), du lard, du





Une ville italienne au début du XIVe siècle. Dans cette fresque qui date de 1340 environ, le peintre Lorenzetti évoque Sienne, riche ville de Toscane (Hôtel de Ville de Sienne).

Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) : maison du XIIe siècle. La maison fut construite en 1125. Le rez-de-chaussée forme halle ; les salles du premier étage sont éclairées par une claire-voie en colonnettes et au deuxième par des baies géminées.

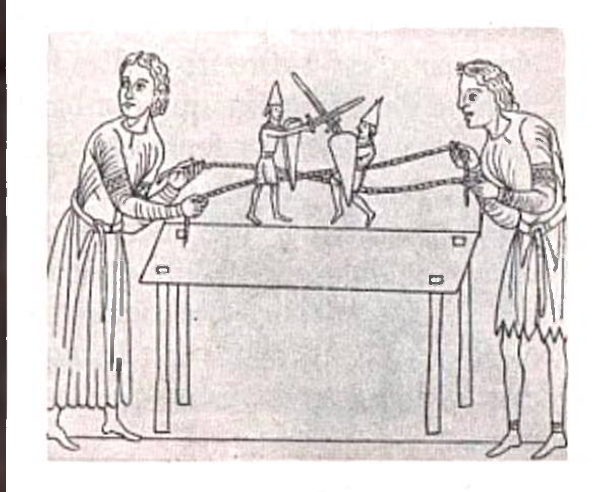
fromage, parfois du poisson, mais très peu de viande. Les riches aimaient le cerf, le chevreuil, le sanglier, le paon, le cygne, le héron, la cigogne. On prodiguait l'ail, la menthe et les épices. On buvait du vin ou de la bière, ou de l'*hypocras*, infusion de cannelle et d'amandes dans du vin sucré au miel.

5 LES FÊTES

Les fêtes mettaient plus d'animation dans la ville. Au jour de Noël, on élevait dans l'église une crèche; une femme et un petit enfant représentaient la Vierge et Jésus; puis des assistants, vêtus en bergers, venaient adorer le nouveau-né. Ou bien le curé racontait comment des prophètes d'Israël avaient prédit la venue du Messie : à chaque fois qu'il nommait l'un d'entre eux, un fidèle s'avançait et récitait quelques-unes des prophéties que la Bible attribue à ce prophète.

A d'autres époques de l'année, on mettait en scène des récits connus de la Bible, par exemple l'histoire d'Adam et d'Ève, le meurtre d'Abel par Caïn ou bien des épisodes de la vie des saints. De même, lors de la fête du saint qui était leur patron, les ouvriers faisaient jouer parfois une petite pièce de théâtre, appelée *miracle*, dont le sujet était un miracle attribué au saint.
Certaines fêtes religieuses avaient un curieux accent de gaieté populaire. Peu après Noël, le 28 décembre, anniversaire de la fête des Innocents, les fidèles élisaient un *évêque des Innocents*, qui recevait de l'évêque une redevance. Quelques jours plus tard, on célébrait la *fête de l'âne :* en mémoire de l'âne qui avait, selon la tradition, porté en Égypte la Vierge et Jésus, on amenait dans l'église un âne revêtu d'ornements sacerdotaux, on lui adressait une harangue grotesque, puis, dans un vacarme épouvantable, toute l'assistance se mettait à braire. A Reims, tous les ans, on assistait à la *procession du hareng :* ce jour-là les chanoines sortaient en procession et chacun







Les jeux (d'après des miniatures).

d'eux traînait derrière lui un hareng attaché à une ficelle : il essayait de marcher sur le hareng de celui qui le précédait et d'empêcher qu'on ne marchât sur le sien.

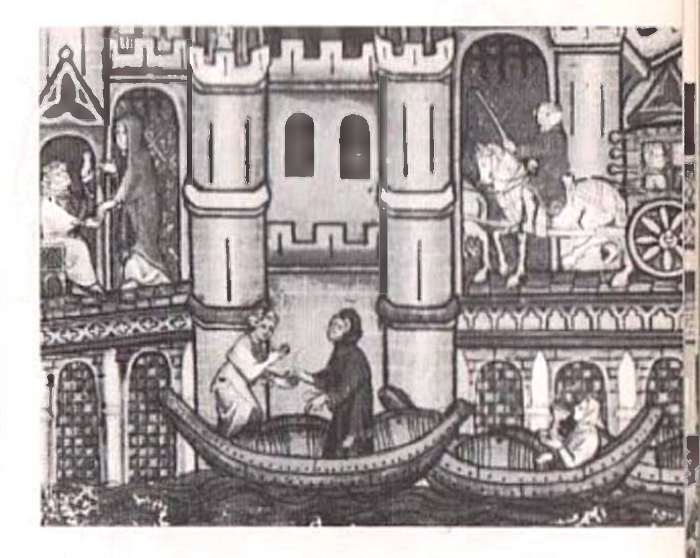
6 LA VIOLENCE DES MŒURS

Cette société du XIIe et du XIIIe siècle si vivante, si turbulente, offre les plus étranges contrastes. Les jours d'épouvante succèdent sans transition aux jours de farces, les massacres les plus hideux aux réjouissances les plus innocentes. Les mœurs s'affinent, les seigneurs se piquent de politesse et de « courtoisie » à l'égard des dames; cependant *la violence continue à sévir partout*, aussi bien dans les classes populaires que parmi les nobles.

On peut s'en rendre compte par la persistance du *droit de vengeance* de famille à famille, et du *droit de guerre privée*. Au village ou à la ville, comme au château, ne pas laver dans le sang l'affront fait à l'un des siens semblait déshonorant. De là un état permanent de troubles, de rixes, de luttes à main armée, non seulement entre nobles, mais aussi entre bourgeois et entre paysans.

RÉSUMÉ

- **Le commerce, puis l'industrie et, avec elle, les villes tombées dans une profonde décadence au Xe siècle, renaissent à partir du XIe.**
- **De gré ou de force, les habitants des villes obtiennent de leurs seigneurs des franchises plus ou moins étendues. Certaines communes sont même de véritables seigneurs.**
- **Les villes sont encore petites, peu peuplées, malpropres, souvent ravagées par les épidémies et les incendies. Cependant le luxe se développe chez les riches : ameublement, vêtements, repas.**
- **La société des XIIe et XIIIe siècles est gaie et aime à s'amuser, parfois de façon presque puérile. Cependant les mœurs sont encore terriblement brutales et le droit de vengeance privée subsiste.**





Le Grand-Pont à Paris. Le Grand-Pont reliait l'île de la Cité à la rive droite de la Seine (voir le plan, page 308). Sur cette miniature du XIIIe siècle, une voiture pleine de voyageurs ; à gauche, une femme fait ses achats chez « l'épicier ». Sur le fleuve un chargement de vin.

Un repas. Quatre dames sont assises à table. Sur la nappe on distingue un plat portant un poisson, une haute coupe à pied et un pichet à couvercle. Une servante apporte une pile de mets « couverts ». (Miniature d'un manuscrit du XIVe siècle.)

A

B C

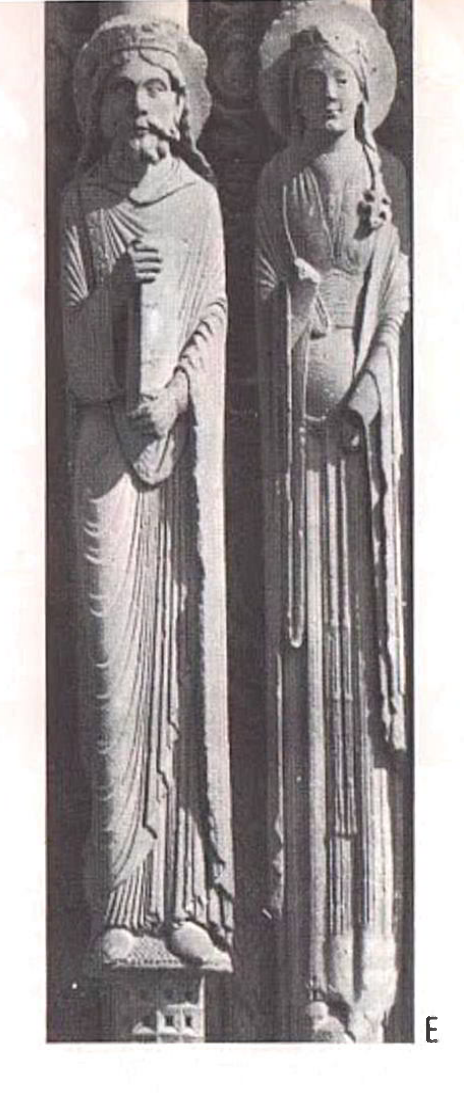


A, B, C / **Scènes de la rue en Angleterre.** Miniatures d'un manuscrit anglais du XIVe siècle. Le montreur d'ours conduisait tranquillement sa bête dans la rue, lorsque brusquement l'animal s'est retourné contre une passante. Au-dessous, une acrobate ; à droite un joueur de cornemuse.

D / **Chemin de ronde à Rothenburg.** La petite ville de Rothenburg, dans l'Allemagne occidentale, a conservé le chemin de ronde qui, à l'intérieur de la ville, suit le rempart. Notez les piliers et les solives de bois.

E, F, G, H / **Costumes du XIIe et XIIIe siècles.** En haut, page de droite, un prophète et une reine (portail du XIIe siècle, cathédrale de Chartres) : ampleur démesurée des manches ; longues tresses de cheveux. En bas, page de droite, Ève caressant le serpent (cathédrale de Reims), puis la reine de Saba (cathédrale de Chartres) et une jeune femme (cathédrale de Strasbourg), toutes trois du XIIIe siècle.

I / **Seigneur et dame au XIIIe siècle.** Page de l'album d'un architecte du XIIIe siècle. Le seigneur porte la cotte et un manteau retenu au cou par une cordelière. Il a des gants et tient un faucon. La dame porte, comme la reine de Saba, cotte, surcot sans manches, manteau, touret et mentonnière.



E



I



F



G



H

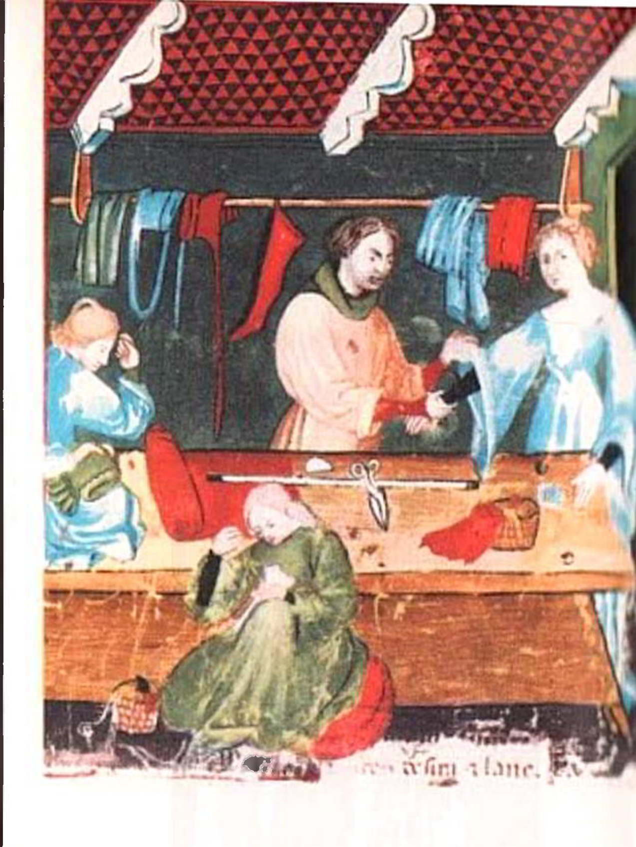
27 Artisans et marchands

Pas de grande industrie : presque partout le travail artisanal. En revanche, un commerce international très actif.
- *L'industrie. Les artisans.*
- *Les marchands.*

I L'INDUSTRIE. LES ARTISANS

1 LES CARACTÈRES DE L'INDUSTRIE

Les conditions de travail étaient bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Il n'y avait pas de machines mues à la vapeur ou à l'électricité; tout au plus trouvait-on des machines hydrauliques, c'est-à-dire mises en mouvement par l'eau. *Presque tout le travail se faisait à la main.*
D'autre part, on fabriquait pour les besoins locaux, pour la consommation de la ville et des paysans d'alentour. Il n'y avait *pas de grandes usines* : chaque patron travaillait dans son petit atelier, avec tout au plus un ou deux apprentis et quelques ouvriers — qu'on appelait compagnons.
Dans l'Europe occidentale, *deux régions seulement fabriquaient pour l'exportation* : d'une part la Flandre (c'est-à-dire la partie occidentale de la Belgique actuelle et nos départements du Nord et du Pas-de-Clais) et la Picardie; d'autre part, en Italie, la Toscane, dont la principale ville était Florence. Elles étaient toutes deux spécialisées dans la draperie.
Enfin, dernier trait caractéristique, l'industrie était *étroitement réglementée*. Les travailleurs d'une même profession se groupaient, avec l'autorisation de leur seigneur, en une association qu'on appelait *métier* (on dira beaucoup plus tard *corporation*) et tous étaient tenus d'en appliquer les statuts, c'est-à-dire les règlements.



Chez le tailleur. Décrivez l'atelier du tailleur, les différents objets qui s'y trouvent, le costume et l'attitude des quatre personnages. Pendant des siècles rien n'a changé dans la technique (c'est-à-dire dans les procédés de travail) de la confection. C'est seulement vers 1850 qu'on inventera la machine à coudre. (Miniature d'un manuscrit du XIV[e] siècle.)

Sceau de métier à Bruges. Sceau des poissonniers.



2 LA RÉGLEMENTATION DU TRAVAIL

Les statuts visaient à protéger les artisans de la ville en *interdisant le travail à quiconque ne faisait pas partie du métier*.

Ils visaient également à empêcher qu'aucun patron pût s'enrichir aux dépens des autres. C'est pourquoi ils fixaient les procédés de fabrication, le nombre des heures de travail, le taux des salaires, le nombre des *apprentis*, le temps de l'apprentissage et les conditions que l'ouvrier devait remplir pour devenir *maître*, c'est-à-dire patron.

Le danger de cette réglementation minutieuse était qu'elle interdisait aux artisans toute initiative et presque tout progrès technique. En revanche, elle *protégeait l'acheteur* contre les fraudes. Dans certains métiers, aucune marchandise ne pouvait être mise en vente avant d'avoir reçu la marque du métier. Parfois la municipalité fixait le prix des marchandises.

3 LA CONDITION DE L'OUVRIER

Il est très difficile de savoir quelle était la condition des ouvriers; les documents antérieurs au XIVe siècle sont très rares. La journée de travail était plus ou moins longue selon les saisons, car elle durait du lever au coucher du soleil. Il y avait, outre les dimanches, une soixantaine de jours fériés, et souvent, le samedi, on quittait le travail plus tôt que les autres jours.

Il n'y avait pas autant de différence que de nos jours entre patrons et ouvriers. Ils travaillaient ensemble dans l'atelier et menaient à peu près la même existence. Les apprentis étaient nourris et logés chez le patron. Celui-ci devait leur apprendre le métier et bien les traiter : il avait le droit de les battre, mais non de les faire corriger par autrui. En fait, plus d'un patron se servait de l'apprenti comme d'un domestique.

D'apprenti on devenait *compagnon*, c'est-à-dire ouvrier. Les compagnons s'engageaient à la journée, à la semaine ou à l'année. Ils vivaient



Les artisans au Moyen Age. Cette miniature date du XVe siècle, mais l'aspect des villes était à peu près le même au XIIIe. — L'artiste a représenté curieusement les premiers étages des maisons, parce qu'il savait mal appliquer les lois de la perspective. Le mot « Hypocras », inscrit sur la première boutique à droite, a été expliqué page 254. Les quatre plats pendus au-dessus de la boutique suivante indiquent, comme encore récemment, un coiffeur. Plus loin, au fond, un marchand de fourrures a étalé sa marchandise sur son éventaire. Dans la boutique du tailleur, au premier plan à gauche, le patron est avec son ouvrier : l'un coupe l'étoffe, l'autre coud. On remarquera comment ce dernier est assis. Au Moyen Age on n'employait pas le mot : atelier; on disait ouvroir, c'est-à-dire l'endroit où l'on œuvre, où l'on travaille. De là vient le mot ouvrier, qui signifie exactement : travailleur.

pour la plupart chez eux et à leurs frais, mais ils n'avaient pas le droit de travailler hors de l'atelier du patron. A condition d'avoir fait quelques économies, l'ouvrier pouvait devenir patron.
Sans doute, à cette époque, y avait-il aussi des mécontents qui exigeaient des salaires plus élevés. Le Moyen Age n'a pas ignoré les grèves. Mais ces conflits n'ont eu d'importance que dans les régions industrielles de Flandre et de Toscane, où la condition des ouvriers était très dure.

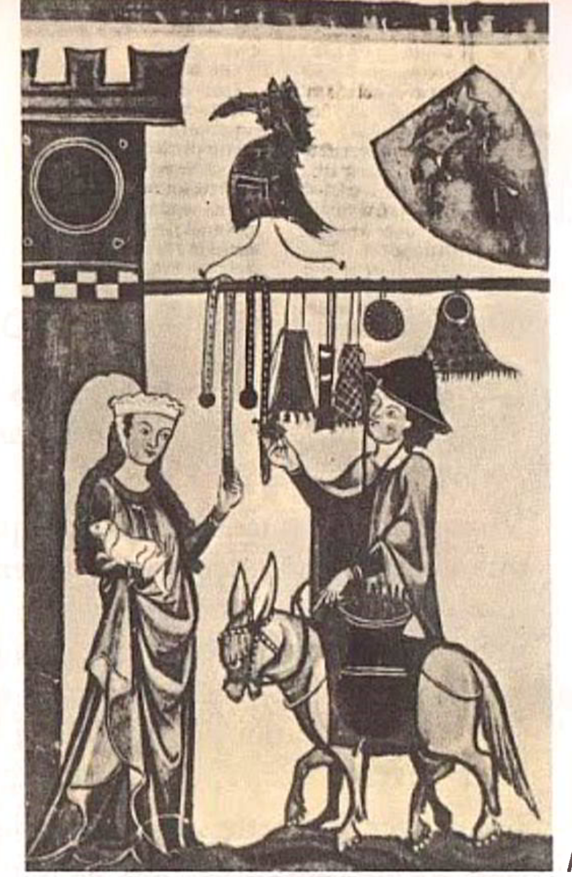
4 LES CONFRÉRIES

Les membres d'un même métier se retrouvaient, en dehors des heures de travail, dans des associations d'un caractère purement religieux, les *confréries*. Chacune avait son *patron*, c'est-à-dire son protecteur au Ciel, choisi parmi les saints ou les saintes qui, disait-on, avaient exercé le métier : saint Crépin pour les cordonniers, saint Joseph pour les charpentiers, etc.
La confrérie était aussi une *société de secours mutuel :* elle venait en aide aux veuves, aux orphelins, aux vieux ouvriers, ou bien elle prenait à ses frais les obsèques de ses membres morts dans la misère. Souvent elle distribuait des vivres et des vêtements dans les hospices et les prisons.

II LES MARCHANDS

1 LES CARACTÈRES DU COMMERCE

Le petit commerce n'existait guère au XIe siècle. Seul comptait le grand commerce, celui où les marchands allaient chercher au loin les produits rares ou précieux, ou bien achetaient et vendaient aux foires internationales. Puis, au fur et à mesure que les villes se développèrent, il fallut les ravitailler en denrées nécessaires à la vie de tous les jours : en blé, en viande, en vin, en laine. Alors le nombre des moyens et petits commerçants s'accrut.


A


B


C

A/ **Le colporteur.** Le colporteur va, de ville en ville, de château en château, offrir sa pacotille qu'il transporte sur son âne. La dame tient dans les bras un petit chien. Cotte verte, surcot rose, longues tresses blondes, touret et mentonnière. (Miniature d'un manuscrit suisse du début du XIVe siècle.)

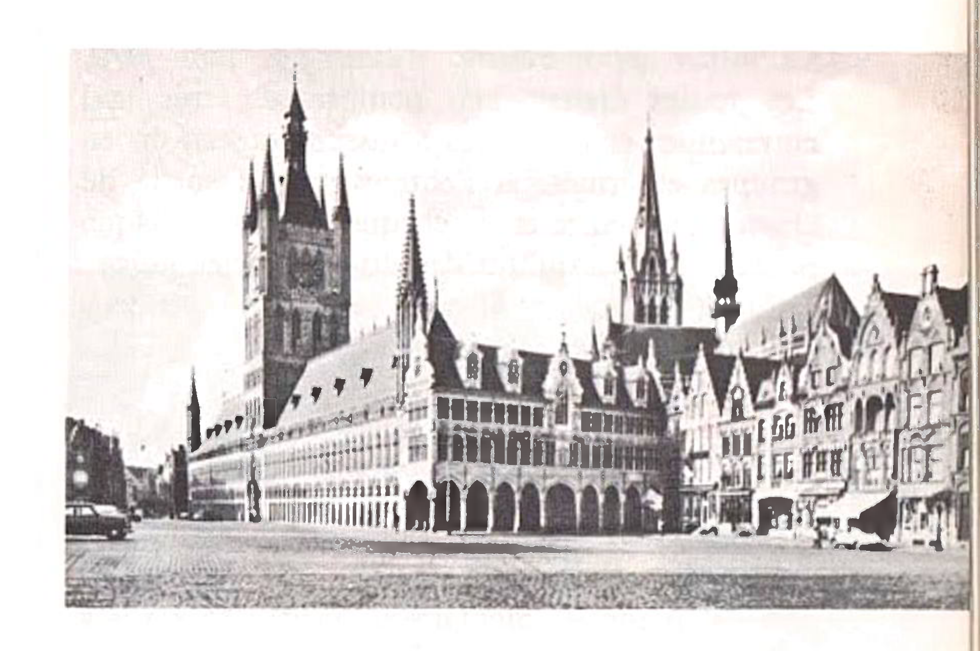
B/ **Quelques métiers.** De même que dans les bas-reliefs des églises on voit souvent indiqués les travaux des champs, de même dans les vitraux on voit représentés les artisans. Voici, sur ce vitrail de la cathédrale de Chartres, des menuisiers, des charpentiers, un charron, un tonnelier.

C/ **Le travail du forgeron.** Que fait le forgeron ? Que fait son compagnon ?

La complainte des ouvrières du textile

Le poète Chrétien de Troyes, vers 1175, met ces quelques vers dans la bouche des ouvrières de Flandre :

« Toujours serons pauvres et nues.
Nous avons du pain à grand-peine,
Peu le matin et le soir moins...
Mais notre travail enrichit
Celui pour qui nous travaillons.
Des nuits veillons grande partie,
Veillons tout le jour pour gagner. »
(Cité dans Coornaert, Les Corporations en France avant 1789, Gallimard éd.)



Le statut des pourpointiers

« Quiconque voudra être pourpointier à Paris pourra l'être, à condition de savoir le métier et de payer 8 sous au roi et 4 sous aux gardes du métier.
« Nul ne sera maître du métier, s'il n'a été apprenti en la ville de Paris pour le temps dû, à savoir six ans accomplis ...ou s'il n'a été maître dudit métier en autres bonnes villes... Nul du métier ne pourra ouvrer en son hôtel (travailler chez lui), sous peine de 20 sous d'amende. Nul maître ne pourra avoir que deux apprentis...
« Pour que les bonnes gens ne puissent être déçus, on devra mettre au pourpoint un échantillon des garnitures intérieures. Que nul ne vende denrées le dimanche, sauf une personne dudit métier seulement, chacune son tour. »
(D'après G. Fagniez, L'Industrie à Paris aux XIIIᵉ et XIVᵉ siècles, Vieweg.)

Les halles d'Ypres. Les villes de Flandre (Ypres, Gand, Bruges, Lille, Douai) ont été au Moyen Age les centres de l'industrie drapière. La laine venait surtout d'Angleterre. A Ypres celui qui tisse une étoffe ne travaille pas à son compte ; il est au service d'un riche négociant qui a acheté la laine et qui revendra à son profit l'étoffe. Il y a d'un côté un homme riche qui possède des capitaux — c'est-à-dire de l'argent — et d'autre part un ouvrier qui ne dispose que de ses bras et qui se met au service du premier, moyennant un salaire. Il y a, comme on dirait aujourd'hui, un capitaliste en face d'un salarié. Ouvriers et gros marchands formaient deux classes ennemies, entre lesquelles les conflits étaient fréquents. A Ypres on parlait de plébéiens et de patriciens, ce qui rappelait l'opposition des classes sociales dans l'ancienne Rome. A Florence en Italie, on opposait de même le « peuple maigre » au « peuple gras ». Le sort du salarié, très peu payé et toujours menacé de chômage, était souvent lamentable. C'est le « patriciat » d'Ypres qui a fait construire au XIIIᵉ siècle ce magnifique monument, à la fois Hôtel de ville et halle aux draps. Détruites au cours de la guerre de 1914-1918, les halles ont été reconstruites telles qu'elles étaient en 1914. Ypres est aujourd'hui en Belgique.

Le métier de marchand n'était pas sans péril. Les routes étaient peu nombreuses, très mal entretenues et peu sûres : aussi voyageait-on en groupes et armés. A l'entrée et à la sortie de chaque seigneurie et de chaque ville, sur chaque pont il fallait acquitter des droits appelés *péages*. Enfin la monnaie était rare, souvent de mauvais aloi et elle variait d'un fief à l'autre.

2 LES PROGRÈS DU COMMERCE

A partir du XIIe siècle, les conditions du commerce s'améliorèrent. On créa des routes, on éleva des ponts et, dans les montagnes, on construisit des refuges aux cols les plus fréquentés. De grands progrès dans l'attelage du cheval facilitèrent le charroi des matières lourdes. Sur mer, la navigation devint moins périlleuse grâce à l'établissement de *cartes marines*, à l'usage du *gouvernail axial*, enfin à l'emploi de la *boussole* qui permet de s'orienter sûrement par tous les temps. En même temps, les gens riches fournirent aux marchands des *capitaux*, c'est-à-dire de l'argent, moyennant une part dans les bénéfices.
Pour mieux défendre leurs intérêts, les marchands se groupèrent en associations appelées *hanses*. A Paris, la « Hanse des marchands de l'eau » avait le monopole des transports sur la Seine entre Paris et Mantes. La « Hanse de Londres » groupait les négociants de la Flandre et de l'Allemagne occidentale qui allaient commercer en Angleterre. La « Hanse allemande » réunissait les commerçants allemands des régions de la mer du Nord et de la mer Baltique.

3 LE GRAND COMMERCE MARITIME

La Méditerranée continuait à être le centre le plus actif du commerce maritime. Les marchands de *Gênes*, *Pise* et *Venise*, puis ceux de *Marseille* et de *Barcelone* allaient chercher à Constantinople, à Alexandrie, ou dans les ports


A

L'ouvrier peu consciencieux

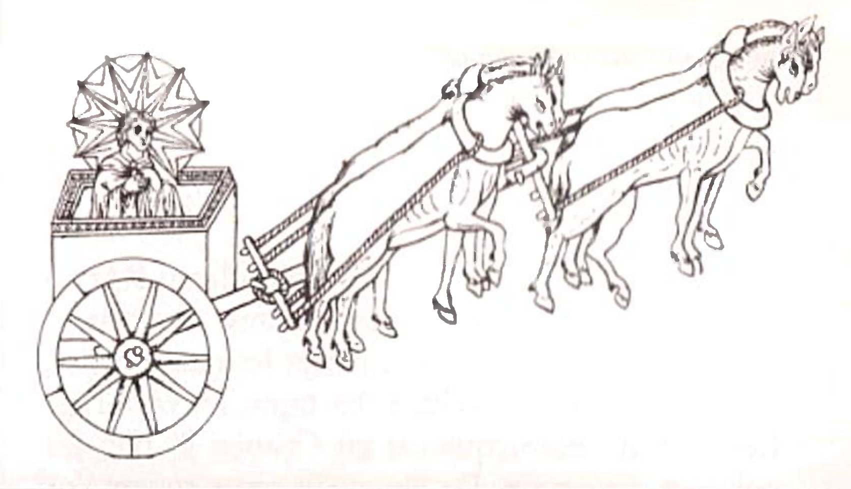
Le texte suivant qui date du XIIIe siècle met en scène un ouvrier couvreur parisien ; écoutons-le :

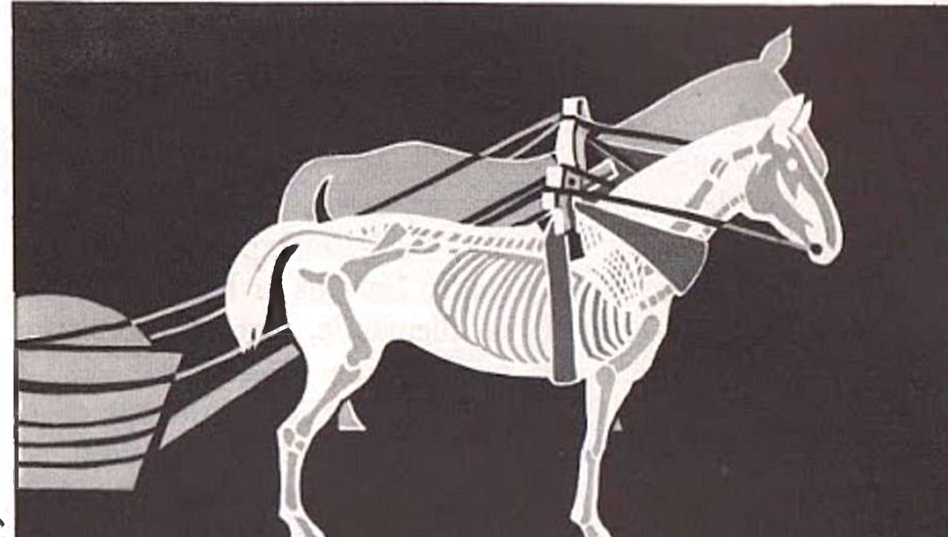
« Le matin, dit l'ouvrier, je commence toujours, pour tuer un peu le temps, et prendre quelque chose sur la journée, par aller m'asseoir, flâner et prendre des nouvelles auprès de mes compagnons. Je demande à chacun d'eux où il travaille et ce qu'il gagne, pour être sûr que je ne suis pas moins payé. Et fussé-je engagé pour une année entière, que j'irais le lendemain m'embaucher ailleurs, pourvu que ma journée me rapportât davantage... Enfin, me voici sur le toit. Je manie une tuile trois ou quatre fois ; je prends mes aises ; et dans le temps que je mets à la poser, on en poserait bien huit ou dix sans se fatiguer. Je chante sur les combles, puis je fais un petit somme jusqu'à l'heure du déjeuner, ensuite je vais dîner et le soir est arrivé. Avant que neuf heures du matin aient sonné, j'aurais bien pu finir ce qui m'a pris toute une journée. A moins que je ne sois embauché à la tâche et non à la journée ! Alors vous me verriez jouer des mains, faire voler les tuiles de l'une à l'autre, les prendre, les retourner, les placer : si bien qu'en un rien de temps le toit est couvert. »
(D'après Faral, La Vie quotidienne au temps de saint Louis, Hachette.)

A / Le gouvernail axial. Miniature d'un manuscrit de 1242. Reportez-vous aux gravures des pages 71 et 301. A l'arrière des barques, vous croyez voir une rame : c'est un gouvernail. Comparez-le à celui de la barque ci-contre : ce dernier n'est pas placé au même endroit du bateau. il n'est plus latéral, il est axial, c'est-à-dire placé dans l'axe du bateau et attaché à l'étambot, c'est-à-dire la partie arrière de la quille (aussi l'appelle-t-on souvent : gouvernail d'étambot). C'est celui que l'on trouve encore sur les barques et les péniches d'aujourd'hui. Les Arabes le connaissaient dès le XIe siècle; mais il est représenté pour la première fois en Occident dans un manuscrit vers 1180. Grâce au gouvernail axial on pouvait désormais diriger plus sûrement des navires plus gros.

B, C / L'invention du collier. Jusqu'au XIe siècle ap. J-C le collier était inconnu. On passait autour du cou du cheval une bande de cuir qui venait s'attacher au joug auquel est lié le timon. La bande de cuir ne prenait donc pas appui sur le squelette (C). Elle était au contraire très près de la trachée-artère et, lorsque le cheval donnait un gros effort, il risquait d'être étouffé. Le collier au contraire s'appuie au squelette (B) ; aussi deux chevaux peuvent-ils tirer aujourd'hui facilement un haquet chargé de sept mille kilogrammes, au lieu que la loi romaine interdisait de leur faire traîner une charge de plus de cinq cents kilogrammes. D'autre part, le collier permet de n'atteler qu'un seul cheval ; c'est alors aussi qu'apparurent les traits. Enfin on peut désormais atteler de file : l'Antiquité avait ignoré l'attelage en file. L'invention du collier avait été précédée de peu par celle de la ferrure des chevaux et par celle de l'étrier. (Ces deux gravures sont extraites de : Lefebvre Desnouettes, L'Attelage et le cheval de selle à travers les âges, Picard éd.)

D / Cahors : le pont Valentré. Commencé en 1308, ce pont qui franchit le Lot s'est à peu près conservé tel qu'il était au XIVe siècle. Aux deux extrémités du pont, deux solides portes fortifiées.


B


C


D

de Syrie (Beyrouth, Tripoli, Saint-Jean-d'Acre) les épices, les parfums, les plantes tinctoriales (pour teindre les étoffes et colorier les manuscrits), les soieries, les mousselines, les tapis, les verreries. Les Génois embarquaient en Crimée le blé, les poissons, les peaux. De Bougie ils rapportaient l'or du Soudan. En échange, les marchands occidentaux fournissaient le plomb et l'étain, les vins, les armes et surtout les draps de Flandre et de Toscane.

Sur le littoral atlantique, les ports français de *Bordeaux* et de *La Rochelle* exportaient en Angleterre et en Flandre les vins et le sel.

Les villes de la Hanse allemande, surtout *Lubeck*, concentraient les produits de l'Allemagne du Nord, de la Pologne, de la Russie occidentale et de la Scandinavie : fourrures, bois, goudron, peaux, blé, harengs. Leurs navires les débarquaient en Flandre, au port de *Bruges*, qui était alors, avec Venise, le plus grand entrepôt de l'Europe. C'est à Bruges en effet qu'arrivaient aussi la laine d'Angleterre et les marchandises venues par terre de l'Allemagne occidentale, de la France et de l'Italie.

4 LE GRAND COMMERCE PAR TERRE

Sur terre, la route commerciale la plus employée au XIIIe siècle était en effet celle qui reliait l'Italie à la Flandre par la vallée du Rhône, et la vallée de la Meuse. Elle passait donc par la France et c'est en France que se tenaient six fois par an, surtout à Troyes et à Provins, les fameuses *foires de Champagne*. Cependant, au début du XIVe siècle, les marchands italiens utilisèrent deux nouvelles routes : l'une, terrestre, par le col du Saint-Gothard; l'autre, maritime, par l'océan Atlantique.

5 L'IMPORTANCE DE L'ARGENT

A Troyes et à Provins comme à Bruges, les marchands de toute nation réglaient leurs paiements par l'entremise des banquiers ou, comme on

La foire du Lendit

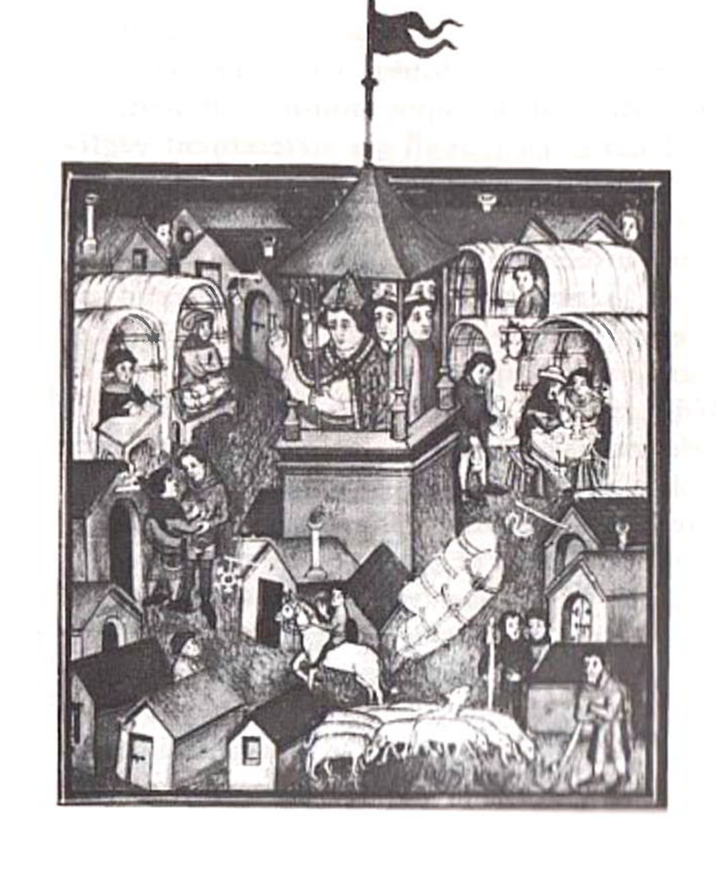
Le Lendit se trouvait sur la route qui reliait Paris à l'abbaye de Saint-Denis. Chaque année, au mois de juin, on y exposait des reliques. Ces processions attiraient des foules énormes et, à l'occasion de ces fêtes, on tenait une foire. Nous possédons un petit poème du treizième siècle, le « Dit du Lendit », qui est comme un guide de la foire.

Voici, pour commencer, les « regrattiers » qui vendent des comestibles au détail, les cervoisiers (la cervoise est une boisson fermentée), « taverniers, puis tapissiers. Assez près d'eux sont les merciers » ; puis la « foire du parchemin » où professeurs et étudiants de Paris venaient s'approvisionner. « Puis m'en reviens en une plaine. Là où l'on vend cuirs crus (non travaillés) et laine. M'en viens par la ferronnerie. Après trouvai la batterie (où l'on vend du métal battu et travaillé). Cordouanier et bourrelier, sellier et frenier (marchand de freins pour chevaux) et cordier, chanvre filé et cordouan. » Voici « ceux qui amènent le bétail, Vaches, bœufs, brebis et pourceaux. Et ceux qui vendent les chevaux, Roncins, palefrois, destriers, les meilleurs que l'on peut trouver, juments, poulains et palefrois tels qu'il en faut pour comtes et rois... Tout vient au Lendit. » (D'après M. Poète, Paris, t. I, Picard éd.)



OCÉAN
ATLANTIQUE
IRLANDE
ÉCOSSE
ANGLETERRE
MER DU NORD
NORVÈGE
SUÈDE
DANEMARK
MER BALTIQUE
Novgorod
Riga
Londres
Ypres
Bruges
Lille
Hambourg
Lübeck
Seine
Rhin
Elbe
Vistule
Lendit
Paris
Provins
Troyes
La Rochelle
Bordeaux
Lyon
St Gothard
Rhône
St Gilles
Marseille
Gênes
Pise
Florence
Venise
Rome
Corse
Sardaigne
Sicile
ESPAGNE
Barcelone
Valence
Séville
Cordoue
Grenade
MER MÉDITERRANÉE
Fez
MAGHREB
Bougie
Kairouan
Danube
Kiev
Dniepr
Don
Volga
Crimée
Caffa
MER NOIRE
Constantinople
ASIE MINEURE
Crète
Chypre
Tripoli
SYRIE
Beyrouth
Damas
St-Jean-d'Acre
Jaffa
Jérusalem
Alexandrie
Le Caire
ÉGYPTE
Nil
(d'Inde et d'Indochine)
MER ROUGE
ARABIE
Euphrate
Tigre
Bagdad
PERSE
GOLFE PERSIQUE
MER CASPIENNE
MER D'ARAL
(de Pékin)
(de Pékin)
Grands courants commerciaux
0 500 1 000 km

Le grand commerce en Europe à la fin du XIIIe siècle.



La foire du Lendit d'après une miniature.

Exercices. 1 Comment l'évêque tient-il les doigts quand il bénit ? 2 Citez une ville des Pyrénées qui s'est développée au XIXe siècle à la suite d'un pèlerinage en l'honneur de la Vierge.

Sceau des marchands de l'eau de Paris. L'importance de Paris est due avant tout à sa situation. L'île de la Cité permet de franchir facilement la Seine. D'autre part le fleuve est navigable en amont et en aval. Ainsi le plus important métier de Paris fut-il d'abord celui des marchands et, par la suite, Paris adopta pour armoiries un navire. Ce sceau est appendu à une charte de l'an 1200. (Arch. Nat.)

disait, des *changeurs*. Ceux-ci étaient surtout des Italiens des villes de Sienne et de Florence. Déjà ils se livraient à beaucoup des opérations bancaires que font leurs successeurs aujourd'hui. Leur rôle s'accrut au XIIIe siècle parce que la *monnaie*, longtemps si rare, devint à cette époque plus abondante et de meilleur aloi : alors apparurent les pièces d'argent comme le *sterling* en Angleterre, et les pièces d'or comme le *ducat* à Venise, le *florin* à Florence ou l'*écu* en France.

L'importance prise par l'argent et le rôle des banquiers, dès la fin du XIIe siècle, constituaient une véritable *révolution économique* : songez que depuis huit siècles la terre était dans l'Europe occidentale presque la seule richesse. Cette révolution économique fortifia (au détriment de la noblesse attachée à la terre) la bourgeoisie, attachée à l'argent [1].

1. Au même moment un Pisan opérait une autre révolution dans la manière de calculer, en empruntant aux Arabes *l'usage du zéro*.

RÉSUMÉ

- **Presque partout, le travail se fait à la main et, à l'exception de quelques villes en Toscane et en Flandre, on fabrique uniquement pour les besoins locaux. Le travail est strictement réglementé dans chaque métier.**
- **Le grand commerce, d'abord défavorisé par la rareté et l'insécurité des routes, la multitude des péages et le manque de numéraire, prend un grand essor dès le début du XIIe siècle. Les marchands se groupent en hanses.**
- **En Méditerranée, les villes de Venise, Gênes et Pise s'enrichissent dans le commerce avec Alexandrie, Byzance et les ports de Syrie.**
- **Les marchandises venues par l'océan Atlantique, par la mer Baltique et par la route terrestre qui unit l'Italie à la Flandre par la Champagne, convergent vers le port de Bruges.**
- **Le rôle joué par les banquiers, surtout italiens, aux foires de Champagne montre l'importance que prend déjà l'argent, pour le plus grand profit de la bourgeoisie.**





Florin de Florence.

Ducat de Venise.

Le florin présentait sur l'une de ses faces saint Jean-Baptiste, patron de Florence, et sur l'autre un lys : c'est du mot fleur que vient le mot de florin. — Le ducat montre le doge (c'est-à-dire le duc) de Venise agenouillé devant l'apôtre saint Marc, patron de la ville. — Florin et ducat firent, à partir du XIIIe siècle, une concurrence victorieuse au besant byzantin et au dinar arabe, seules monnaies d'or qui jusqu'alors circulaient en Europe.

28 L'organisation de l'Église

L'Europe du Moyen Age est une Europe chrétienne. Comment l'Église catholique est-elle organisée ?

- *Organisation de l'Église au XIe siècle. La Querelle des Investitures.*
- *Les nouveautés au XIIIe siècle. Ordres mendiants et monarchie pontificale.*

I L'ÉGLISE AU XIe SIÈCLE

1 LES RELIGIONS EN EUROPE

L'Église chrétienne s'appelait Église *catholique*, c'est-à-dire universelle parce qu'elle se donnait pour mission de conquérir le monde entier à la foi chrétienne. Le pape, c'est-à-dire l'évêque de Rome, s'en proclamait le chef. Mais les évêques de Constantinople (on leur donnait le titre de *patriarches*) n'acceptaient pas volontiers sa primauté. A plusieurs reprises, des différends, soit politiques soit religieux, opposèrent Rome et Byzance. En 1054, le patriarche et l'envoyé du pape s'excommunièrent mutuellement. Depuis lors, à l'Église catholique romaine (ou Église catholique tout court) s'opposa l'Église catholique d'Orient ou Église grecque ou *Église orthodoxe*[1]. Cette cassure est connue sous le nom de *schisme grec*.

Tous les habitants de l'Europe n'étaient pas chrétiens au XIe siècle. Il y avait des *musulmans* en Espagne et en Sicile, et des *païens* sur les rives de la mer Baltique et en Russie.

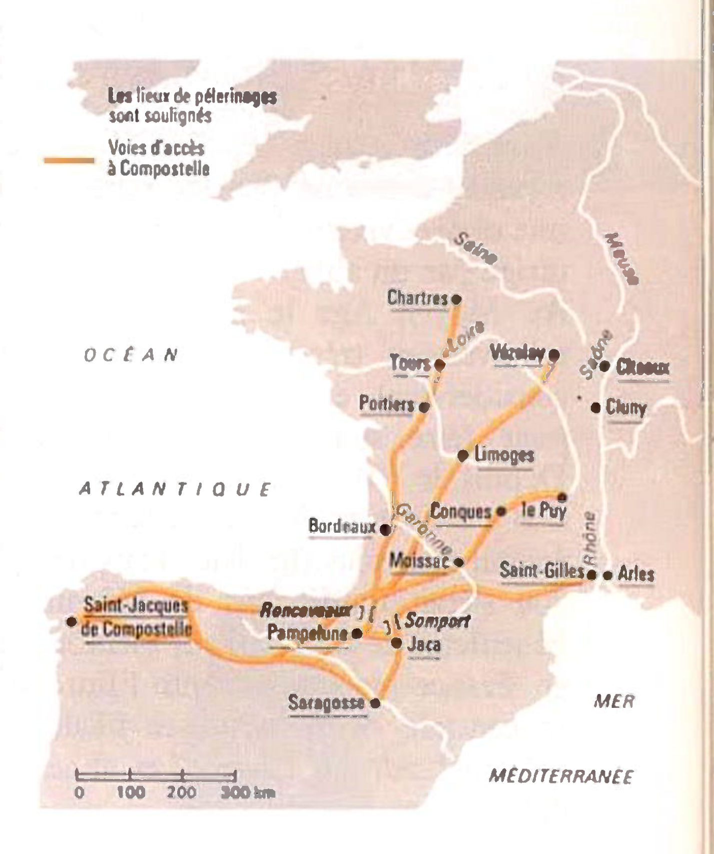
2 LE CLERGÉ SÉCULIER

L'Église catholique était dirigée par le pape et par les évêques. Chaque évêque était à la tête d'un territoire appelé *diocèse*, qu'il administrait

1. Sur le sens du mot *orthodoxe* voir la note de la p. 158. Voir aussi *Lexique* p. 349.



Carte religieuse de l'Europe vers 1060.



Quelques lieux de pèlerinages. Hors de France, les pèlerins se rendaient surtout à Jérusalem, la ville du Saint-Sépulcre, à Rome qui possédait les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, à Compostelle, en Espagne, où se trouvait le tombeau de l'apôtre saint Jacques. En France même on vénérait la Vierge à Chartres et au Puy, saint Martin à Tours, sainte Foy à Conques, sainte Marie-Madeleine à Vézelay. Les pèlerinages enrichissaient les églises qui possédaient des reliques (c'est-à-dire des restes) des saints : c'est pourquoi on cherchait à se procurer des reliques par tous les moyens, parfois par le vol.

avec l'aide de quelques ecclésiastiques, les *chanoines*. Plusieurs diocèses étaient groupés en une province ecclésiastique, dirigée par l'un des évêques qui portait le nom d'*archevêque*. Les diocèses étaient subdivisés en *paroisses* : dans chacune était placé un *curé*.
Pape, évêques, chanoines et curés formaient le *clergé séculier* qui vit dans le *siècle*, c'est-à-dire dans le monde, mêlé aux laïcs.

3 LE CLERGÉ RÉGULIER

A côté du clergé séculier, il y avait le *clergé régulier*, constitué par les religieux qui suivent une *règle* et vivent dans un monastère (ou couvent) dirigé par un abbé.
Au Moyen Age le nombre des religieux était relativement très élevé. Beaucoup de chrétiens considéraient en effet que le plus sûr moyen pour faire son salut était de devenir moine. Depuis le VIII[e] siècle, les monastères bénédictins s'étaient multipliés et la majorité des moines étaient non plus des laïcs mais des prêtres. Vers 900 s'était fondé près de Mâcon le monastère bénédictin de *Cluny*. Il eut bientôt non seulement en France mais dans toute l'Europe occidentale et centrale de nombreuses filiales, qui constituèrent l'*ordre de Cluny*. Les abbés de Cluny ne dépendaient que du pape.
Vers 1100, d'autres ordres se fondèrent, tels celui des *chartreux* dans le Dauphiné et celui de *Cîteaux* près de Dijon[1].

4 COMMENT SONT NOMMÉS LES MEMBRES DU CLERGÉ

D'après les lois de l'Église, les évêques (y compris le pape, qui est l'évêque du diocèse de Rome) devaient être élus par le clergé et les fidèles de leur diocèse, et les abbés par leurs moines. Mais au XI[e] siècle les papes étaient choisis par des

1. Les religieux de l'ordre de Cîteaux s'appellent *cisterciens*. Le plus célèbre fut *saint Bernard* (1091-1153).



A

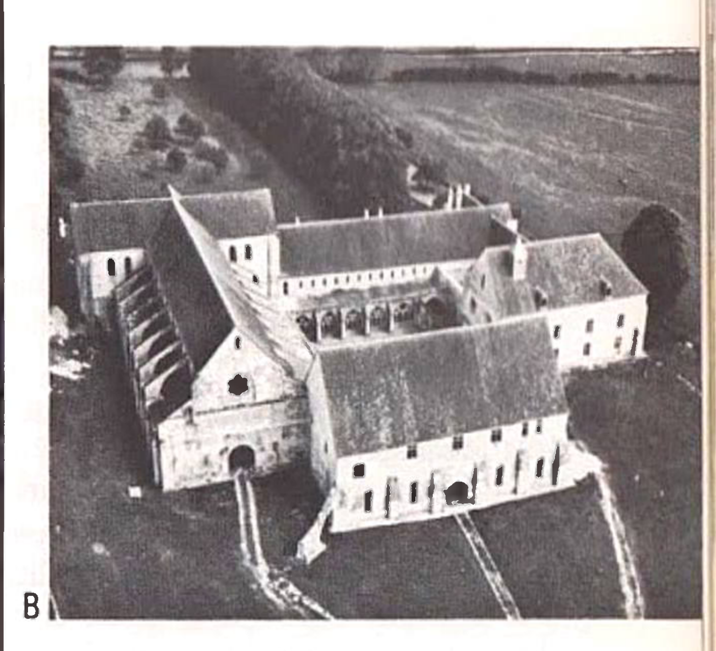
A / **Investiture d'un évêque par un roi.** Assis sur son trône, la couronne en tête, le sceptre dans la main gauche, le roi confère à l'évêque la crosse, qui rappelle que l'évêque est le berger de son troupeau. Puis il lui donnera l'anneau qui symbolise l'union, le « mariage » de l'évêque avec son église. (D'après un manuscrit du IX[e] siècle de la Bibliothèque de Saint-Omer.)

B / **L'abbaye de Noirlac (Cher).** L'abbaye de Noirlac est une abbaye cistercienne, fondée en 1050, puis agrandie au XIII[e] siècle. A gauche, l'église. Au centre des bâtiments, la cour intérieure ou préau qu'entourent les quatre galeries qui forment le cloître. Outre le dortoir, le réfectoire, les cuisines, la bibliothèque, tout monastère possède une salle capitulaire où l'abbé réunit les moines quand il a une communication à leur faire.

C / **Un pape.** Cette statue (cathédrale de Chartres) veut représenter le pape Grégoire I[er]. Sur la tête, la tiare. Des épaules, le pallium de laine blanche, orné de croix noires, retombe sur la chasuble. Sur l'épaule droite, une colombe (dont la tête est brisée) représente le Saint-Esprit qui dicte au pape ce qu'il doit faire ou écrire.

princes italiens ou par les empereurs; les évêques et les abbés étaient désignés par le roi ou par les plus puissants seigneurs. Au Moyen Age en effet à chaque évêché et à chaque monastère étaient attachés des *biens d'Église*, qui étaient le fief de l'évêque ou de l'abbé. Aussi les souverains et les seigneurs étaient-ils tentés de mettre à la tête du diocèse ou du monastère non pas le plus digne mais celui qui leur était le plus attaché, ou celui dont ils voulaient se gagner la fidélité, ou même celui qui leur offrait le plus d'argent. Les choix des laïcs étaient donc souvent mauvais.

C'est pourquoi deux papes, *Nicolas II* et *Grégoire VII*, se donnèrent pour tâche d'interdire aux laïcs de jouer aucun rôle dans la nomination des papes, des évêques et des abbés.



B

5 LA QUERELLE DES INVESTITURES

En 1059, Nicolas II décida que la nomination du pape serait réservée aux *cardinaux :* on appelait ainsi les curés des paroisses de Rome et les évêques des diocèses voisins. Une quinzaine d'années plus tard, Grégoire VII (1073-1085) publia en 1075 le *décret sur les investitures* interdisant à tout laïc d'investir (c'est-à-dire de revêtir) un clerc de fonctions ecclésiastiques.

La décision de Grégoire VII amena entre le Saint-Siège et les souverains de violents conflits qui constituent la *Querelle des Investitures.* En particulier le roi d'Allemagne *Henri IV* (1056-1106) fut excommunié et contraint de s'humilier devant le pape au château de *Canossa* en Italie (1077). Mais, peu après, il chassa de Rome Grégoire VII (voir les textes pages 272 et 273).

Vers 1120, *un compromis raisonnable* décida qu'évêques et abbés ne seraient jamais nommés par des laïcs[1]; mais, au moment d'entrer en possession des fiefs attachés à leur charge, ils prêteraient à leur seigneur un serment de fidélité.



C

1. Les évêques furent dès lors élus par les chanoines.

II LES ORDRES MENDIANTS. LA MONARCHIE PONTIFICALE

1 FRANCISCAINS ET DOMINICAINS

Le XIIIe siècle apporta d'importantes nouveautés dans l'organisation de l'Église. D'une part, les ordres mendiants apparurent; d'autre part, les papes accrurent considérablement leur autorité sur le clergé.

Au début du XIIIe siècle furent fondés deux ordres religieux très différents des précédents : celui des *franciscains* et celui des *dominicains.* Par réaction contre le goût de la richesse et du luxe qui avait envahi le clergé de leur temps et qui détournait de l'Église certains chrétiens, ces ordres devaient ne rien posséder en propre et vivre de la charité publique : aussi leur donna-t-on le nom d'*ordres mendiants.*

Les franciscains tirent leur nom de l'Italien *saint François d'Assise.* Fils d'un riche marchand de la ville d'Assise en Toscane, François avait d'abord pensé devenir un brillant chevalier. Brusquement, en 1209, il renonça à ses richesses et, avec quelques amis laïcs comme lui, décida de vivre dans la pauvreté, en prêchant l'humilité et l'amour pour Dieu et pour les hommes. A partir de 1220 sa petite association constitua un ordre nouveau, les *frères mineurs* (c'est-à-dire plus petits, plus humbles que les autres).

Les dominicains doivent leur origine à un prêtre espagnol, *saint Dominique.* Frappé par les progrès des hérétiques dans le Languedoc, il se consacra à prêcher la pure doctrine catholique pour les convertir. De là le nom de *frères prêcheurs* que prit l'ordre des dominicains, fondé en 1216.

2 ROLE DES ORDRES MENDIANTS

Franciscains et dominicains ne vécurent pas, comme les autres moines, à l'écart du monde, dans des couvents. Par suite de l'augmentation

Le luxe dans l'Église

L'ordre de Cluny, fondé vers 900, avait d'abord été célèbre pour son austérité. Mais voici, d'après saint Bernard, le luxe que déployaient les abbés de Cluny vers 1130 : « Je mens si je n'ai pas vu un abbé traîner après lui soixante chevaux et plus. Vous diriez, à les voir passer, non des pasteurs de couvents mais des seigneurs de châteaux, non des directeurs d'âmes mais des gouverneurs de provinces. Il faut porter dans leurs bagages du linge de table, des coupes, des aiguières, des candélabres, le grand coffre rempli de tous les ornements de leurs lits. Dès qu'ils vont à quatre lieues de chez eux, il leur faut tout leur mobilier, comme s'ils partaient pour l'armée ou devaient traverser un désert. » (Cité dans Vacandard, Vie de saint Bernard, Gabalda, éd.)
Pour réagir contre ce luxe, s'était fondé l'ordre de Cîteaux où saint Bernard était entré en 1112. Mais, dès la fin du XIIe siècle, chez beaucoup de Cisterciens aussi l'austérité avait disparu.

La simonie éxistait toujours. De l'archevêque de Narbonne, le pape Innocent III disait : « Cet homme ne connaît pas d'autre Dieu que l'argent ; il n'a qu'une bourse à la place du cœur. Il s'est fait donner 500 sous d'or pour consacrer l'évêque de Maguelonne...
Quand une église vient à vaquer, il s'abstient de nommer un titulaire, afin d'encaisser les revenus. » (D'après Luchaire, Innocent III.)

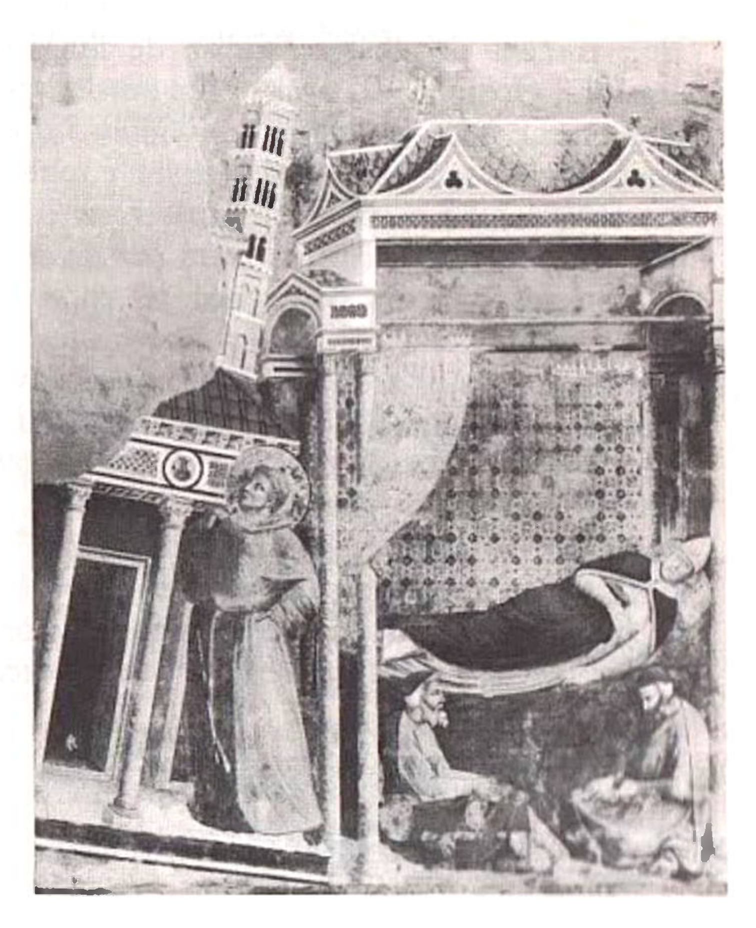
Exercices. 1 Connaissez-vous une phrase de Jésus-Christ dans laquelle il condamne la soif de l'argent et la déclare incompatible avec l'amour pour Dieu ? **2** Expliquez les mots : saint François méprisait tout ce qui est du monde. **3** Ne serait-il pas injuste d'étendre à tous les ecclésiastiques les reproches qui s'appliquent, peut-être très justement, à certains d'entre eux ?

« François, le petit pauvre »

Contre cette soif de richesse qui lui paraissait corrompre toute l'Église s'éleva saint François d'Assise. Un de ses compagnons a tracé de lui ce portrait : « En véritable ami et imitateur du Christ, François méprisait tout ce qui est du monde. Il exécrait par-dessus tout l'argent monnayé et il engageait ses frères à le fuir comme le diable... François, le petit pauvre, père des pauvres, souffrait de voir un plus pauvre que lui. Bien qu'il se contentât d'une tunique assez grossière et rugueuse, il désirait toujours la partager avec un misérable... S'il rencontrait un pauvre chargé de bois ou d'autres fardeaux, il les lui prenait, pour le soulager, sur ses épaules, bien qu'il fût très faible. » (D'après Lafenestre, Vie de saint François, Piazza.)



Giotto : saint François et les oiseaux. Saint François allait prêcher en plein air quand des hirondelles « babillardes et jacassières » s'abattirent près de lui. « Ne pouvant se faire entendre, raconte un de ses compagnons, il s'adressa à ces bavardes : Mes sœurs les hirondelles, il est bien temps que je parle, moi aussi, car jusqu'à présent vous avez assez parlé! Écoutez donc la parole de Dieu et tenez-vous en repos jusqu'à la fin du sermon. Et les oisillons se turent soudain et ne bougèrent plus avant la fin du prêche. » Cette fresque et la suivante décorent une église de la ville d'Assise.



Giotto (1266-1336?) : le songe d'Innocent III. Innocent III, raconte un chroniqueur du XIII[e] siècle, « avait vu en songe l'église Saint-Jean-de-Latran [la cathédrale de Rome] qui menaçait ruine et un religieux, petit et méprisé, qui la soutenait de ses épaules. Et il s'était demandé ce que voulait dire cette vision. Quelques jours plus tard, quand François lui eut demandé de confirmer la règle [de l'ordre des Franciscains], le pape commença à se dire en lui-même : « Vraiment cet homme est le religieux et le saint par lequel l'Église de Dieu sera relevée et soutenue. » Et, l'ayant embrassé, il approuva sa règle. »

de la population et de la croissance des villes, les curés ne pouvaient plus suffire à leur tâche. Aussi la Papauté chargea-t-elle les Mendiants de les aider *à prêcher, à enseigner le catéchisme et à donner les sacrements.* Leur succès fut d'autant plus grand que saint François et saint Dominique avaient créé, outre un second ordre pour les religieuses, un troisième ordre (ou *tiers ordre*) pour les laïcs : ceux-ci pouvaient en faire partie tout en continuant à vivre dans leurs familles et à s'adonner à leurs occupations habituelles.

Le Saint-Siège décida que les membres des ordres mendiants seraient soustraits à l'autorité des évêques et ne dépendraient que de lui : aussi furent-ils une *milice toute dévouée à la Papauté.* Les papes choisirent parmi eux un grand nombre d'évêques, de juges ecclésiastiques, de professeurs de théologie et de missionnaires.

3 PUISSANCE ACCRUE DU PAPE DANS L'ÉGLISE

Non content de libérer l'Église de l'ingérence des laïcs, Grégoire VII avait voulu aussi la placer étroitement *sous l'autorité du Saint-Siège.* Il avait affirmé son droit de contrôler étroitement les évêques, ou même de les casser, et il avait décidé que d'un jugement rendu par un évêque on pourrait toujours en appeler au pape. Pour faire appliquer le décret sur les investitures, pour contraindre les prêtres au célibat et empêcher la simonie [1], Grégoire VII avait délégué son autorité à des ecclésiastiques de confiance, munis de pleins pouvoirs, les *légats pontificaux.*

Après lui, le pouvoir du Saint-Siège sur l'Église ne fit que croître. Le pape interdit aux évêques de juger, même en première instance, certaines affaires qu'il voulait se réserver, ou d'exercer

1. On appelle *simonie* l'action d'un ecclésiastique qui donne ou reçoit de l'argent pour acheter ou vendre les sacrements ou une fonction religieuse. Le mot vient de *Simon le Magicien* qui avait voulu acheter à saint Pierre le pouvoir de posséder le Saint-Esprit.



Henri IV implorant la comtesse Mathilde. La comtesse Mathilde possédait le château de Canossa. On voit ici Henri IV à genoux devant elle. L'inscription peut se traduire : « Le roi adresse des prières à l'abbé [de Cluny] et supplie aussi Mathilde. » (Miniature d'un manuscrit.)

Grégoire VII et Henri IV

1. Grégoire VII était persuadé que, selon ses propres paroles, « le pape a le droit de déposer les princes ; le pape peut délier les sujets du serment de fidélité fait à des princes injustes ». Aussi n'avait-il pas ménagé les menaces à Henri IV qui nommait les évêques à sa guise, sans se soucier du décret de 1075.

2. Aux menaces, Henri IV répondit brutalement (janvier 1076) : « Vous n'avez pas craint de vous élever contre le pouvoir royal qui nous a été concédé par Dieu et vous avez osé menacer de nous l'enlever, comme si le royaume ou l'empire était dans votre main et non pas dans celle de Dieu. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a appelé à être roi... Vous m'avez attaqué, moi qui ne puis être jugé que par Dieu seul. Mais je dis maintenant par la bouche de mes évêques : quittez le siège que vous avez usurpé. Moi Henri, roi par la grâce de Dieu, je vous dis avec nos évêques : descendez du trône pontifical. Descendez ! »

3. Grégoire VII riposta par l'anathème.

c'est-à-dire déclara le roi exclu du sein de l'Église. « Bienheureux Pierre, prince des Apôtres... le pouvoir de lier et de délier dans le ciel et sur la terre m'a été remis par Dieu sur votre demande pour que je l'exerce à votre place. Fort de votre confiance, pour l'honneur et la défense de l'Église, de la part du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, par votre pouvoir et votre autorité, j'interdis au roi Henri qui, par un orgueil insensé, s'est élevé contre votre Eglise, de gouverner le royaume d'Allemagne et d'Italie ; je délie tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté et j'interdis à qui que ce soit de le reconnaître comme roi... A votre place je le lie par le lien de l'anathème, afin que tous les peuples de la terre sachent que sur cette pierre, le Fils de Dieu a bâti son Église et que les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. »

4. Pour éviter d'être déposé, Henri IV se rendit en Italie et s'humilia au château de Canossa (en Toscane) où résidait alors Grégoire VII. Voici le récit du pape lui-même « Pendant trois jours, Henri IV, resta devant la porte du château. Il avait dépouillé tout insigne royal, il était comme un malheureux, nu-pieds, en chemise de laine, et il ne cessa d'implorer, au milieu des larmes, le secours et la consolation de la miséricorde apostolique, à tel point que tous ceux qui étaient présents furent saisis de pitié et de compassion et intercédèrent pour lui par leurs prières et leurs larmes, s'étonnant de la dureté inaccoutumée de notre cœur : quelques-uns s'écriaient même que nous faisions preuve non pas de la sévérité d'un apôtre, mais de la cruauté d'un tyran. Enfin, vaincu par son humilité et les supplications de tous les assistants, nous l'avons délié de l'anathème. »



Le château Saint-Ange à Rome. Le château Saint-Ange est l'ancien tombeau que s'était fait construire l'empereur romain Hadrien. Il fut ensuite transformé en forteresse, puis surmonté d'une statue de l'archange saint Michel : de là son nom. Grégoire VII s'y réfugia en 1084, peu avant qu'Henri IV n'entrât en vainqueur à Rome. Délivré par les Normands de l'Italie méridionale qui prirent Rome d'assaut et la pillèrent affreusement, le pape mourut au milieu d'eux, en 1085, près de Naples.

Exercices. 1 A la théorie de Grégoire VII, quelle théorie oppose Henri IV ? Montrez l'importance de la phrase : Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a appelé à être roi. **2** Que signifie le mot « prince » dans l'expression : Bienheureux Pierre, prince des Apôtres ? A quelle phrase de l'Évangile le pape fait-il allusion quand il parle du pouvoir de lier et de délier, et de la pierre sur laquelle Jésus à bâti son Église ? Que signifie l'expression : les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle ? **3** Comment ce pouvoir de lier et de délier accordé à saint Pierre a-t-il passé aux papes ? Expliquez dès lors les expressions : je l'exerce à votre place ; à votre place je le lie par le lien de l'anathème. **4** Grégoire VII était-il ordinairement un homme impitoyable ?

aucune autorité sur les ordres mendiants parce qu'il prétendait être leur seul chef.

Pour gouverner l'Église, le pape se faisait aider par des ecclésiastiques qui constituaient la *Curie*. C'était comme l'ensemble des ministères auprès d'un chef d'État. On y trouvait, outre les cardinaux, les juges des tribunaux pontificaux, les trésoriers du pape, les membres de la Chancellerie qui rédigeaient les pièces officielles. Dans les circonstances très importantes, le pape convoquait un *concile œcuménique*, composé d'ecclésiastiques venus de tous les pays catholiques.

Le pape *Innocent III* (1198-1216) sembla réaliser le rêve de Grégoire VII. Lorsqu'il réunit à Rome dans la basilique Saint-Jean-de-Latran le *concile de Latran* de 1215, toutes les grandes questions religieuses et même politiques du temps y furent traitées et les 1 500 assistants se bornèrent à accepter les projets présentés par le pape. *L'Église était devenue une monarchie pontificale.*

RÉSUMÉ

- **En 1054 l'unité de l'Église chrétienne se brise : depuis lors s'opposent l'Église catholique romaine et l'Église grecque orthodoxe.**
- **On distingue dans l'Église catholique le clergé séculier (pape, évêques, chanoines, curés) et le clergé régulier (moines). Au XIe siècle, les papes, les évêques, les abbés sont le plus souvent nommés par les souverains et par des seigneurs.**
- **Pour libérer l'Église du joug des laïcs, Nicolas II décide que les papes seront désormais élus par les cardinaux (1059) et Grégoire VII promulgue le décret sur les investitures (1075). La Querelle des Investitures est surtout marquée par le conflit entre Grégoire VII et le roi d'Allemagne Henri IV (épisode de Canossa, 1077).**
- **Les ordres mendiants (franciscains et dominicains), qui se fondent au XIIIe siècle, présentent des caractères tout nouveaux.**
- **A partir de Grégoire VII et surtout d'Innocent III (1198-1216), la Papauté joue dans l'Église un rôle beaucoup plus important qu'auparavant.**



Un évêque. L'évêque est coiffé de la mitre, bonnet relevé, en forme de triangle, par-devant et par-derrière. De la main droite, il fait le geste de la bénédiction. La main gauche tient la crosse. (Statue de la cathédrale d'Amiens, XIIIe siècle.)

Les droits du pape, d'après Grégoire VII

« Seul le pontife romain peut déposer ou absoudre les évêques. Son légat, dans un concile, commande à tous les évêques, même s'il est de rang inférieur et, seul, il peut prononcer une sentence de déposition. La sentence du pape ne doit être réformée par personne et, à lui seul, il peut réformer celles de tous. Il ne doit être jugé par personne. Personne ne peut condamner une décision du Siège apostolique. Les causes importantes de toute église doivent lui être soumises. Le pape est le seul homme dont tous les princes baisent les pieds... Il lui est permis de déposer les princes. »
(D'après Fliche et Martin, Histoire de l'Église, t. VIII, Bloud éd.)

Innocent III « évêque universel »

Toutes les affaires de la chrétienté venaient aboutir à Innocent III. Bien curieuses étaient parfois les questions qu'on lui posait. Les ecclésiastiques n'avaient pas le droit d'exercer la médecine. Or un moine a essayé, par bonté d'âme, de guérir une paysanne d'une tumeur au cou ; la malade, qui d'ailleurs n'a pas suivi ses prescriptions, est morte. Le moine peut-il encore dire la messe ? « Oui, répond Innocent III. Il est clair que ce moine a eu tort de faire un métier qui n'était pas le sien ; mais, s'il a agi par humanité et non par cupidité, si de plus il avait appris un peu la chirurgie et s'il a procédé à l'opération avec tout le soin désirable, il ne peut être rendu responsable de l'accident survenu par la désobéissance de la malade. Il faut donc, après lui avoir infligé une pénitence lui permettre de dire la messe. »

Une famine sévit ; il n'y a plus de pain ; les fidèles ont mangé de la viande pendant le carême. « Faut-il les punir ? » — « Non, répond le pape, ces hommes ont trouvé leur excuse dans la nécessité à laquelle ils étaient réduits. »

Deux enfants se disputent à coups de bâton ; le père de l'un deux en voulant les séparer, est éborgné et en meurt. Bien des années plus tard, l'enfant qui a causé indirectement l'accident veut se faire prêtre. « En a-t-il le droit ? demande un évêque espagnol. — « Oui », déclare le pape. Parfois on consulte Innocent III sur des questions de grammaire.



Innocent III. Ce portrait est un fragment d'une mosaïque qui décorait l'ancienne basilique de Saint-Pierre à Rome (détruite au XVIe siècle). Il avait été exécuté sur l'ordre d'Innocent III lui-même. On est en droit d'y voir, malgré sa gaucherie, l'image assez exacte de celui qui fut sans doute le plus puissant de tous les papes. La tiare est cerclée d'une couronne.

Exercice. Il arrive que, si l'on applique un règlement à la lettre, on commette une injustice ; dans ce cas il faut l'appliquer dans son esprit. D'après les demandes de ses correspondants et les réponses du pape, montrez l'opposition de la lettre et de l'esprit.

29 Le rôle de l'Église dans la société

Dans une Europe où la foi est vive, l'Église joue un rôle très important.
- *A l'égard des fidèles qui forment la Chrétienté : rôle non seulement religieux mais aussi social, intellectuel et artistique.*
- *A l'égard des souverains : rôle politique, qui explique la Querelle du Sacerdoce et de l'Empire.*

I L'ÉGLISE ET LES FIDÈLES

1 LA CHRÉTIENTÉ

L'Europe du Moyen Age est une Europe chrétienne. On se sent chrétien bien plus que Français, Allemand ou Anglais. Tous les États, tous les peuples se fondent dans ce qu'on appelle *la Chrétienté*. Croire aux dogmes de l'Église et mettre en pratique ses commandements, c'est là le premier devoir de l'homme. Être *excommunié*, c'est-à-dire exclu de la communauté des fidèles, est le plus terrible des châtiments.
L'influence de la religion dans la vie quotidienne se montre dans l'usage du calendrier (où chaque jour porte le nom d'un saint mort à cette date), dans la multiplication des monastères, dans la construction des cathédrales, dans les pèlerinages, dans les Croisades — comme aussi dans la hantise du diable et des démons.

2 ROLE DU CLERGÉ DANS LA SOCIÉTÉ

Le clergé avait ses tribunaux à lui, les *officialités*. Ils jugeaient les procès qui touchaient à la religion et aussi ceux où étaient impliqués les clercs, les veuves, les orphelins, les étudiants. Les officialités infligeaient souvent des pénitences de caractère religieux : jeûnes, lointains pèlerinages ou, pour les cas graves, excommunication (les sacrements étaient refusés au coupable, qui était ainsi mis hors la loi).

Le diable

Le moine Raoul le Chauve, qui écrivait au XI[e] siècle, décrit le diable : « Je vis une nuit paraître devant moi, au pied de mon lit, un monstre hideux qui avait à peine figure humaine. Il me sembla avoir une taille médiocre, un cou grêle, les yeux très noirs, le front bas et ridé, le nez plat, une grande bouche, de grosses lèvres, une barbe de bouc, les oreilles pointues, les cheveux sales et raides, des dents de chien. »

Un autre, Guibert de Nogent (1053-1124) parle d'un novice qui, au moment où il revêtait l'habit de moine, se le vit arracher par « des essaims innombrables de démons, et lui, pendant ce temps, retenait son capuchon avec ses dents et serrait fortement les bras pour n'être pas déchiré en morceaux ».

A / **Diables torturant un moine.** La croyance aux démons était générale au Moyen Age. Aussi les sculpteurs les ont-ils souvent représentés dans les églises. Voici, sur un chapiteau de la basilique de Vézelay, deux diables torturant l'ermite saint Antoine qui vécut en Égypte de 251 à 356.

B / **La légende de Théophile.** On racontait que le prêtre Théophile avait été dépouillé de ses biens par son évêque. Pour recouvrer sa fortune, il avait, par un acte écrit, vendu son âme au Diable. Puis il s'était repenti et avait tant imploré la Vierge que celle-ci avait contraint Satan à rendre l'acte.

C / **Le pécheur sauvé par l'intercession de Notre-Dame.** Miniature du XIV[e] siècle. Un chevalier, qui ne reculait pas devant les brigandages, avait décidé de dédier un monastère à Notre-Dame. Brusquement il meurt, sans avoir le temps de se repentir. Anges et diables se disputent son âme, que l'on voit sortir de sa bouche sous la forme d'un enfant nu. Mais la Vierge suivie de deux anges intercède en faveur de son protégé auprès de Jésus-Christ.

D / **Les fidèles en adoration** (bas-relief de la cathédrale d'Autun).



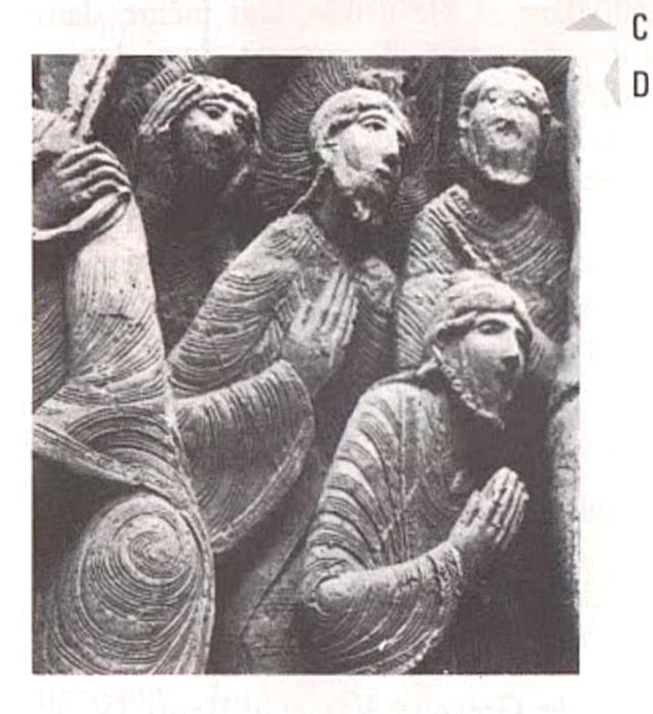
A



B



C



D

Par piété les fidèles faisaient aux églises des dons en argent et surtout en terres. Ces *biens d'Église*, extrêmement étendus, étaient cultivés par des paysans et leurs revenus servaient soit à l'entretien des membres du clergé, soit à *l'assistance* aux pauvres et aux malades.
Les évêques, on le sait, essayaient, par la *Paix de Dieu* et la *Trêve de Dieu*, de limiter la violence des mœurs féodales. Nous verrons enfin que le clergé, alors seul instruit, était seul à donner *l'instruction* et qu'il inspirait les artistes, car *l'art* du Moyen Age est surtout un art religieux.

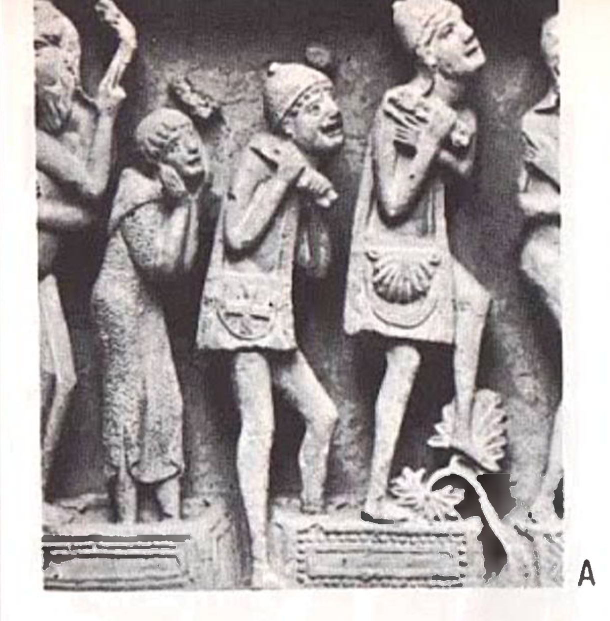
II LA PAPAUTÉ ET LES SOUVERAINS

1 LE PAPE AU-DESSUS DES ROIS

Le pape jugeait qu'il avait le droit d'excommunier un roi si celui-ci commettait de graves péchés soit dans sa vie privée, soit même dans sa façon de gouverner. Il pouvait aussi lancer *l'interdit* sur le royaume : le clergé cessait alors d'y célébrer les cérémonies religieuses. Il pouvait enfin déposer le roi.
Grégoire VII avait ainsi déposé Henri IV d'Allemagne. Un siècle plus tard, Innocent III lança l'interdit sur la France parce que le roi Philippe Auguste avait répudié sa femme sans raison valable. Peu après, il enleva son royaume à Jean sans Terre, roi d'Angleterre et Jean ne put recouvrer ses États qu'en se reconnaissant vassal du Saint-Siège.

2 LA QUERELLE DU SACERDOCE ET DE L'EMPIRE

Dans le cas de Grégoire VII et d'Henri IV ou dans celui d'Innocent III et de Philippe Auguste, le conflit avait des causes religieuses. Mais, bien souvent, il avait des causes politiques. Ainsi s'expliquent en particulier les rivalités entre papes et empereurs.


A

L'anathème

Dans l'église tendue de noir, au son des cloches, l'évêque entouré de son clergé, torches en main, et devant le peuple assemblé prononçait la formule d'anathème (ce mot a à peu près le même sens que : excommunication).

« Qu'ils soient, disait-il, maudits toujours et partout ; qu'ils soient maudits la nuit et le jour et à toute heure ; qu'ils soient maudits quand ils dorment et quand ils mangent et quand ils boivent ; qu'ils soient maudits quand ils se taisent et quand ils parlent ; qu'ils soient maudits depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Que leurs yeux deviennent aveugles, que leurs oreilles deviennent sourdes, que leur bouche devienne muette, que leur langue s'attache à leur palais, que leurs mains ne touchent plus, que leurs pieds ne marchent plus. Que tous les membres de leur corps soient maudits ; qu'ils soient maudits quand ils se tiennent debout, quand ils sont couchés et quand ils sont assis ; qu'ils soient enterrés avec les chiens et les ânes ; que les loups rapaces dévorent leurs cadavres... Et de même que s'éteignent aujourd'hui ces torches par nos mains, que la lumière de leur vie soit éteinte pour l'éternité, à moins qu'ils ne se repentent. » L'évêque et les prêtres, renversaient alors leurs torches contre terre et les éteignaient sous leurs pieds. (D'après le Dictionnaire d'archéologie et de liturgie, Letouzey, éd.)

Le pape était le souverain des États pontificaux. Or, l'empereur était roi d'Italie et, à ce titre, entendait dominer la péninsule tout entière.
D'ailleurs chacun des deux adversaires s'affirmait supérieur à l'autre. Le pape rappelait que c'était lui qui avait restauré l'Empire sous Charlemagne, puis sous Otton; et que, dans la cérémonie du couronnement de l'empereur à Rome, c'était lui qui donnait la couronne.
Les empereurs ripostaient qu'ils étaient les successeurs des empereurs romains : or, ceux-ci exerçaient leur autorité avant qu'il n'y eût de pape. D'ailleurs Charlemagne et Otton considéraient que l'État pontifical faisait partie de l'Empire. Le pape, disaient-ils, était donc le vassal de l'empereur.
Le conflit qui, aux XIIe et XIIIe siècles, opposa les papes et les empereurs est connu sous le nom de *Querelle du Sacerdoce et de l'Empire.* Il fut marqué par les noms des empereurs *Frédéric Ier Barberousse* (1152-1190) et son petit-fils *Frédéric II* (1215-1250), membres de la famille allemande des *Hohenstaufen.*

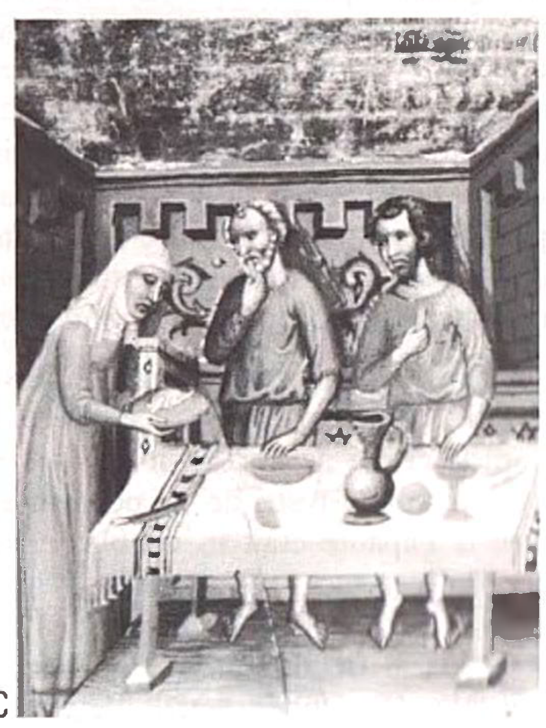
3 FRÉDÉRIC BARBEROUSSE ET ALEXANDRE III

Frédéric Barberousse (1152-1190) avait une très haute idée de ses droits et de sa mission. Dès le début de son règne, il imposa brutalement son autorité aux riches communes, alors presque indépendantes, de l'Italie du Nord.
Peu après, ses prétentions à la suzeraineté sur les États pontificaux le mirent en conflit avec le pape nouvellement élu, *Alexandre III.* Frédéric refusa de le reconnaître et fit élire un autre pape ou, comme on disait, un « antipape ». De son côté, Alexandre III déposa l'empereur et appela à la révolte les villes de Lombardie. Elles formèrent une ligue, la *ligue lombarde,* et infligèrent à Barberousse une écrasante défaite (1176).

A / **Deux pèlerins.** Bas-relief de la cathédrale d'Autun. Celui qui porte la coquille sur sa besace revient du sanctuaire de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne. L'autre, dont la besace est marquée d'une croix, revient de Jérusalem.

B, C / **L'assistance aux pèlerins.** Au Moyen Age, les fidèles se déplaçaient très fréquemment pour aller aux lieux de pèlerinage les plus réputés. Ils étaient souvent hébergés dans les couvents. On voit ici deux sœurs soignant un malade et une autre sœur servant à dîner à des hôtes. (Manuscrit de la Bibliothèque Nationale.)


B


C

L'empereur céda. Il reconnut Alexandre III comme pape légitime et eut une entrevue avec lui à Venise. En fait, il conserva sur l'Italie une solide autorité. D'autre part, il maria son fils à l'héritière du royaume normand de Sicile. Désormais, les États de l'Église allaient être enserrés au Nord et au Sud par des possessions allemandes.

4 FRÉDÉRIC II ET LA PAPAUTÉ

Né et élevé en Sicile, à la cour de Palerme (sa mère était, on l'a vu, fille du roi normand de Sicile), le petit-fils de Barberousse, *Frédéric II* (1215-1250), avait reçu une éducation tout orientale, mi-grecque, mi-arabe. Très instruit, curieux de mathématiques, de médecine, d'histoire naturelle, il était tout à fait incroyant. Il affirmait, disait-on, qu'aucune religion n'est vraie, et que Moïse, Jésus et Mahomet sont trois grands menteurs. Il aimait le faste et traînait partout avec lui une ménagerie d'animaux rares et un éléphant favori. Il avait à son service des soldats musulmans, sur lesquels les excommunications du pape n'avaient naturellement aucune prise. On le vit faire une croisade alors qu'il était excommunié, et, au lieu de combattre les Infidèles, traiter avec eux et obtenir ainsi la restitution de Jérusalem (1229). Le pape *Grégoire IX* ayant convoqué un concile pour l'y faire condamner, Frédéric fit attaquer la flotte qui transportait des évêques à Rome et en captura un grand nombre.

Frédéric II s'intéressait surtout à son royaume d'Italie. Déjà maître par héritage maternel de Naples et de la Sicile, il voulait étendre son autorité sur le reste de la péninsule. Le conflit avec la Papauté était inévitable. Après vingt ans de luttes atroces, *la victoire resta au Saint-Siège*. Frédéric II mourut en 1250. Son fils, puis son petit-fils furent tués en Italie, et la dynastie des Hohenstaufen disparut (1268).

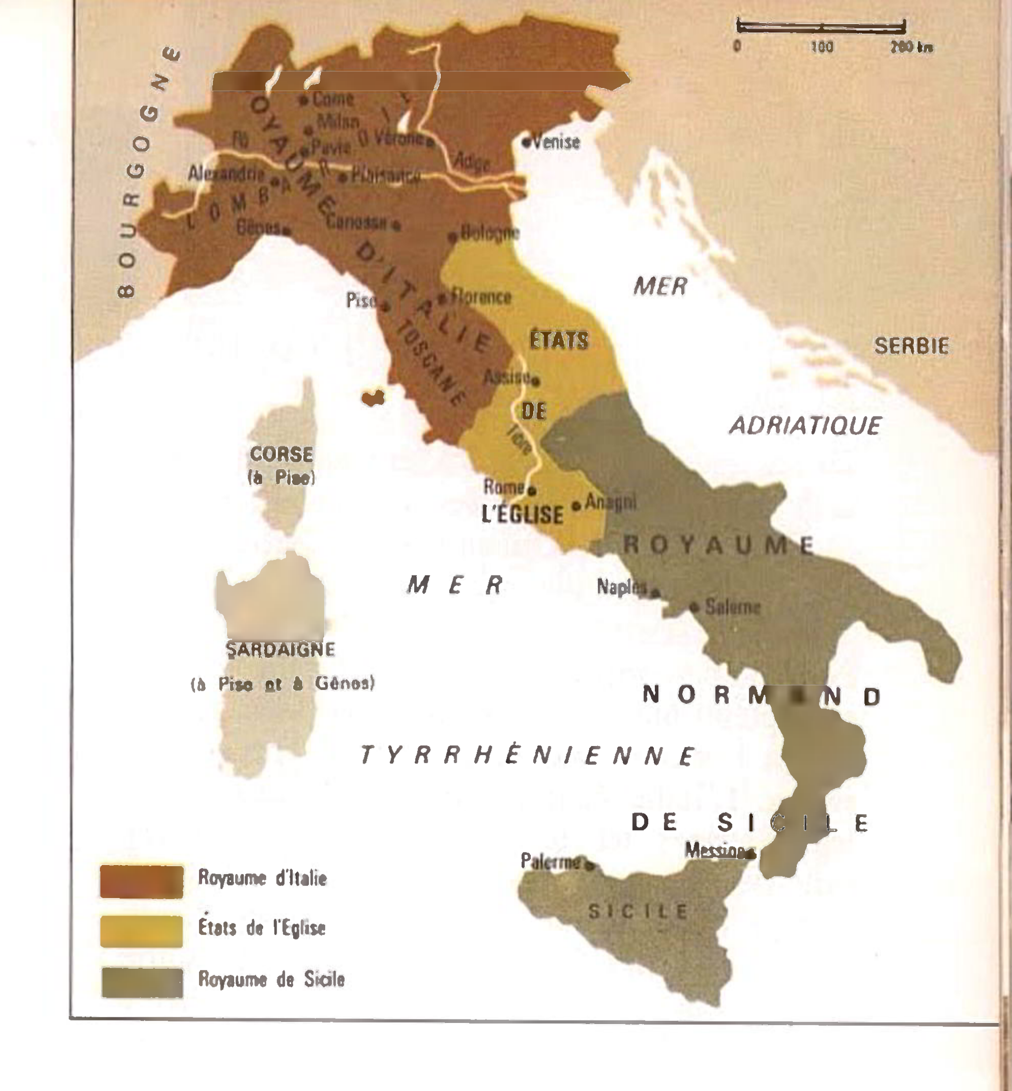


Frédéric Barberousse (1152-1190). Frédéric est représenté en croisé : de là la croix sur son vêtement et, derrière lui, sur son bouclier. A droite, beaucoup plus petit que Frédéric, un auteur lui présente un livre. (Manuscrit, Bibl. du Vatican.)

Un État vassal du Saint-Siège

En 1204, le roi d'Aragon Pierre II fit don de son royaume à Innocent III : « Moi, Pierre, par la grâce de Dieu roi d'Aragon, comte de Barcelone et seigneur de Montpellier, désirant par-dessus tout obtenir la protection de Dieu, celle de l'Apôtre et du Saint-Siège, je déclare offrir mon royaume à toi, admirable père et seigneur Souverain pontife Innocent, ainsi qu'à tes successeurs, et, par toi, à la sacro-sainte Église romaine. Et ce royaume, je le constitue censitaire de Rome, au taux de 250 pièces d'or que mon trésor paiera chaque année au Siège apostolique. Et je jure, pour moi et mes successeurs, que nous resterons tes vassaux et tes sujets obéissants. » (D'après Luchaire, Innocent III.)

Exercice. Expliquez les mots : « J'offre mon royaume à toi, Innocent, et par toi à la sacro-sainte Église romaine. » Montrez comment Pierre II peut dire en même temps qu'il l'offre au pape, à l'Église, à saint Pierre, à Dieu ; et que cet acte pieux lui vaudra la protection « de Dieu, de l'Apôtre, du Saint-Siège ».



Pape et empereur, d'après Innocent III

« Le vicaire de Jésus-Christ... possède à la fois les clefs du ciel et le gouvernement de la terre... Nous sommes établi par Dieu au-dessus des peuples et des royaumes. Rien de ce qui se passe dans l'univers ne doit échapper à l'attention et au contrôle du Souverain Pontife. Dieu, créateur du monde, a mis au firmament deux grands astres pour l'éclairer : le soleil qui préside aux jours, la lune qui commande aux nuits. De même, dans le firmament de l'Église universelle, il a institué deux hautes dignités : la papauté qui règne sur les âmes et la royauté qui domine les corps. Mais la première est très supérieure à la seconde. Comme la lune reçoit sa lumière du soleil, qui l'emporte de beaucoup sur elle par la quantité et la qualité de son rayonnement, ainsi le pouvoir royal tire tout son éclat et son prestige du pouvoir pontifical. » (D'après Luchaire, Innocent III.)

A l'empereur Otton IV qu'Innocent III venait de déposer, un partisan du pape disait : « Ton Empire..., tu le tiens du vicaire du Christ. C'est une concession du pape qui a transmis l'Empire au roi des Francs : c'est encore une concession du pape si aujourd'hui l'Empire appartient non plus au roi de France mais au roi d'Allemagne. »

L'Italie vers 1150. Le royaume de Sicile avait été constitué au XI[e] siècle par des Normands venus de France, qui avaient enlevé l'Italie méridionale aux Byzantins et la Sicile aux Musulmans. Sa capitale était Palerme en Sicile. Il connut son apogée sous le roi Roger II (1101-1154). Les églises et les palais furent alors magnifiquement décorés par des artistes byzantins et arabes (voir p. 283).

Exercices. 1 Que signifie le mot : Vicaire de Jésus-Christ ? 2 Dans la phrase : « C'est une concession du pape qui a transmis l'Empire au roi des Francs », de quel pape s'agit-il et de quel roi ? 3 Depuis quand l'Empire appartient-il au roi d'Allemagne ?

5 AFFAIBLISSEMENT DE L'EMPIRE ET DE LA PAPAUTÉ

De ce terrible conflit, l'Allemagne, l'Italie et la Papauté sortaient épuisées. L'Allemagne tomba en pleine anarchie. Pendant près de vingt-cinq ans, elle n'eut même plus de roi : c'est la période du *Grand Interrègne* (1250-1273).

Pendant ce temps, les villes de l'Italie centrale et septentrionale étaient en proie aux guerres civiles : c'était une lutte à mort entre partis rivaux. L'Italie était pleine d'exilés chassés de leur patrie : tel le poète *Dante* (1265-1321), exilé de Florence. Quant au royaume de Sicile, le pape l'avait donné à un frère de saint Louis. Mais bientôt les Siciliens se soulevèrent contre les Français (massacre des *vêpres siciliennes* à Palerme, le lundi de Pâques 1282, à l'heure des vêpres). Le roi espagnol d'Aragon en profita pour occuper la Sicile.

De leur côté, à Rome, les cardinaux étaient à la tête de clans rivaux qui se livraient bataille dans les rues. De 1268 à 1271, pendant près de trois ans, ils ne purent s'accorder pour choisir un pape. Vingt ans plus tard, ils élurent un vieil ermite illettré qui abdiqua aussitôt. Son successeur, *Boniface VIII* (1294-1303), le fit emprisonner et annula tous ses actes.

6 PHILIPPE LE BEL ET BONIFACE VIII

C'est dans la personne de ce même Boniface VIII que, juste un siècle après les triomphes d'Innocent III, la Papauté allait connaître une écrasante défaite.

Pontife orgueilleux et intraitable, Boniface VIII reprocha au roi de France, *Philippe le Bel*, de mal gouverner et il menaça de le déposer. Dans la bulle *Unam Sanctam* (1302) il reprit, sur un ton encore plus hautain, les arguments de Grégoire VII et d'Innocent III. Mais, à Paris, les conseillers du roi étaient décidés à s'opposer par tous les moyens à l'ingérence de la Papauté dans les affaires politiques de la France. L'un d'eux,

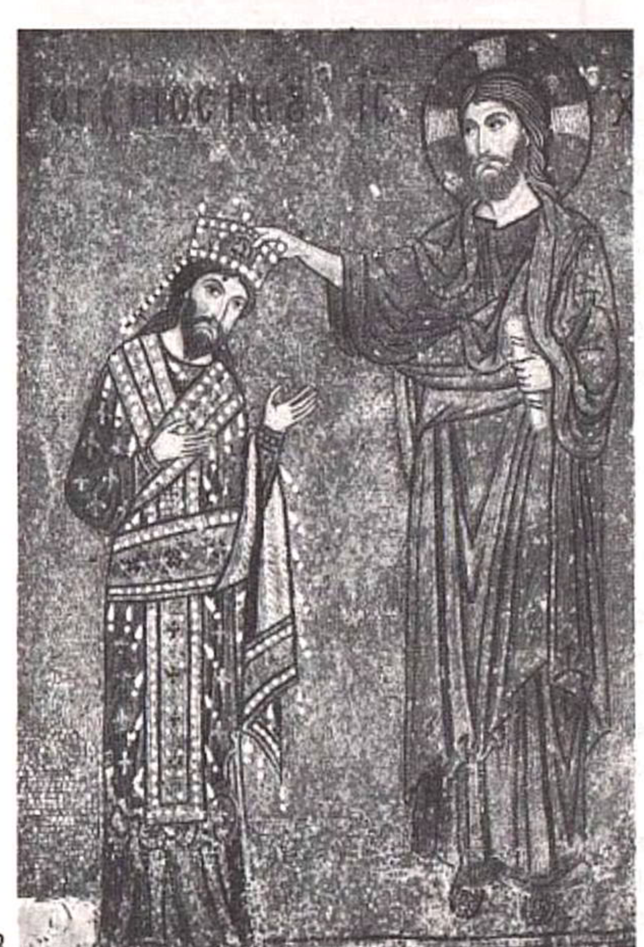
A/ **La Nativité. Chapelle Palatine, Palerme.** Le roi Roger II s'était fait construire à Palerme vers 1140 un magnifique palais. Il n'en subsiste que la chapelle (appelée : chapelle palatine, c'est-à-dire chapelle du palais) et une chambre des appartements royaux. La mosaïque de la Nativité fut exécutée par des artistes byzantins. En bas, à gauche, assis, saint Joseph. Au centre, l'Enfant Jésus soutenu par la Vierge ; il est veillé par le bœuf et l'âne, comme le montre un ange. Au-dessous une servante s'apprête à baigner l'enfant et elle met la main dans le bassin pour voir si l'eau n'est pas trop chaude. En haut à gauche, trois anges dans le ciel. Au-dessous d'eux, sur une route, le cortège des trois Rois Mages qui viennent apporter des présents à Jésus : on en voit deux à droite, aux pieds de l'Enfant.

B/ **Le Christ couronnant Roger II. Église de la Martorana, Palerme.** Vers 1130, l'amiral de Roger II, un Grec byzantin, fit élever à Palerme une église pour ses coreligionnaires de religion orthodoxe. Elle est connue sous le nom de : église de la Martorana. La mosaïque la plus célèbre qu'on y trouve représente le couronnement du roi Roger par le Christ : on opposera le vêtement de cérémonie du roi, alourdi de pierreries somptueuses à l'aisance harmonieuse du manteau du Christ.

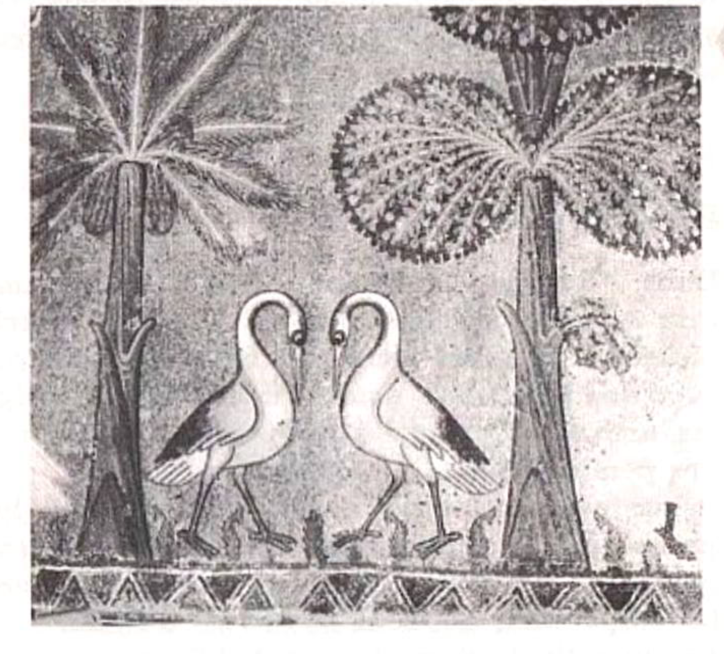
C/ **Abside de l'église de Monreale.** L'église de la ville de Monreale, près de Palerme, fut fondée en 1176 par le petit-fils du roi Roger II. Elle est ornée de mosaïques dans le style byzantin. En haut, le Christ, dont le nimbe porte une croix, tient l'Évangile dans la main gauche et bénit de la main droite. Au-dessous, la Vierge assise, l'Enfant sur ses genoux. A ses côtés, deux archanges, puis des apôtres. Plus bas, des saints.

D/ **Mosaïque de la chambre du roi Roger.** Deux cigognes affrontées entre deux arbres. (Palais de Roger II à Palerme.)


A


B


C


D

Nogaret, riposta en accusant Boniface VIII d'être hérétique et d'avoir fait tuer son prédécesseur sur le trône de saint Pierre. Philippe le Bel décida de faire juger le pape par un concile, et il chargea Nogaret de s'assurer de la personne de Boniface VIII, alors en résidence près de Rome, à *Anagni*. En présence de Nogaret, les chefs de la famille italienne des Colonna, adversaires de Boniface VIII, insultèrent le pontife — qui, d'ailleurs, mourut peu après (1303).

L'affaire d'Anagni eut deux conséquences :

1° elle fit triompher la doctrine de l'*indépendance politique des souverains à l'égard de la Papauté;*

2° Philippe le Bel fit nommer pape un évêque français. Celui-ci, qui prit le nom de *Clément V*, finit par s'installer non à Rome mais à *Avignon*, dans le comté de Provence (alors possédé par le roi de Naples). Pendant près de 70 ans, ses successeurs furent tous des Français et ils restèrent à Avignon (1309-1376).

RÉSUMÉ

- **Dans l'Europe chrétienne l'Église exerce une grande influence. Elle possède ses propres tribunaux; elle a des biens très étendus; elle s'occupe de l'assistance, donne l'instruction et dirige les artistes. Contre les pécheurs, le clergé use des pénitences et de l'excommunication.**
- **Possesseurs en Italie des États pontificaux, les papes sont amenés, pour des raisons souvent purement politiques, à entrer en conflit avec les empereurs, qui sont aussi rois d'Italie.**
- **La Querelle du Sacerdoce et de l'Empire oppose le Saint-Siège à deux empereurs de la famille des Hohenstaufen : Frédéric Barberousse (1152-1190), puis Frédéric II (1215-1250).**
- **La Papauté l'emporte sur les Hohenstaufen. Mais l'humiliation que le roi de France Philippe le Bel inflige à Boniface VIII (incident d'Anagni, en 1303) prouve la volonté des souverains de sauvegarder leur indépendance politique à l'égard du Saint-Siège.**

1. Les menaces de Boniface VIII

Dans une bulle de 1301, le pape écrivait au roi : « La mission du pape est de siéger sur le trône de justice pour chasser tout ce qui est mauvais. Ne te laisse donc pas persuader, très cher fils, que tu n'as pas de supérieur et que tu ne dois pas te soumettre au chef de la hiérarchie ecclésiastique... » Il lui rappelait : « l'oppression dont tu te rends coupable vis-à-vis de tes sujets..., le mécontentement que tu suscites par ta conduite tyrannique... Nous ne dirons rien de la falsification des monnaies... Semblable à une vipère sourde, tu n'as pas prêté l'oreille [à mes conseils] ». En 1302, le pape menaçait le roi « de le déposer comme un mauvais garçon ».

2. La riposte du roi

Voici quelques extraits de l'acte d'accusation contre Boniface VIII qui fut lu à Paris, le 14 juin 1303, dans le jardin du palais royal, devant une foule immense :
« Boniface ne croit pas à l'immortalité de l'âme ; il ne croit pas à la vie éternelle, et n'a pas honte de déclarer qu'il préférerait être chien ou âne plutôt que Français ; il a souvent répété que, pour humilier la France, il perdrait volontiers le monde entier et l'Église ; il a fait placer dans les églises des images d'argent de lui-même, poussant ainsi les peuples à l'idolâtrie ; il a fait exécuter plusieurs clercs en sa présence et en se réjouissant de leur mort. Si les premiers coups de ses serviteurs ne donnaient pas la mort, il criait : « Frappe, frappe. » Il est connu comme simoniaque et il fait argent de tout ; il a traité d'une façon abominable son prédécesseur et l'a fait mourir. »

3. Le 7 septembre 1303

Un témoin oculaire nous dit que, ce jour-là, Nogaret entra dans Anagni et que les bandes armées de Sciarra Colonna vinrent assiéger le palais du pape. Sciarra fit savoir à Boniface VIII « qu'il ne lui laisserait la vie sauve qu'aux trois conditions



Eglise Saint-Marc à Venise. Saint Marc est le patron de la ville de Venise. Cette église fut commencée au milieu du XIe siècle, à l'imitation d'une église de Byzance, et les architectes en furent des Byzantins, aidés d'artistes vénitiens et lombards. Saint-Marc possède cinq coupoles, percées à leur base de nombreuses fenêtres (dont on distingue ici les taches blanches). La décoration de l'intérieur est double : marbres multicolores et surtout mosaïques sur fond d'or.

suivantes : Boniface remettrait à deux ou trois cardinaux le trésor entier de l'Église romaine ; puis il ferait réparation, matériellement et spirituellement, aux cardinaux Jacques et Pierre Colonna qu'il avait précédemment excommuniés, et non seulement à eux mais encore à toute leur famille ; enfin il renoncerait au trône pontifical et se livrerait aux mains de Sciarra ». Le pape refusa et le palais pontifical fut alors envahi. « Le pape ne reçut aucun mal corporellement », dit le témoin, mais les Colonna l'insultèrent et l'arrêtèrent : « Ils se demandaient s'ils le mettraient à mort où s'ils l'enverraient vivant au roi de France. »

Le surlendemain, les habitants d'Anagni qui d'abord s'étaient eux-mêmes révoltés contre Boniface VIII, le délivrèrent et chassèrent Nogaret. Le pape les remercia : « Je vous dis que je n'ai rien à manger ou à boire et que je suis à jeun. Et si donc il y a quelque brave femme qui me veuille faire l'aumône de pain et de vin, qu'elle le fasse. Et, si elle n'a ni pain ni vin, qu'elle me veuille aider d'un peu d'eau, et je lui donnerai ma bénédiction et celle de Dieu. » Il se déclara prêt en même temps à rétablir les Colonna dans leurs dignités spirituelles et temporelles.

Le 18 septembre, le pape rentra dans Rome, mais, quelques semaines plus tard, ce vieillard de 86 ans mourut. On voit que l'incident d'Anagni fut, en partie tout au moins, un épisode de la haine personnelle des Colonna contre Boniface VIII.

Exercices. 1 Rappelez le sens des mots : simoniaque, idolâtrie, hérésie. **2** Classez les différentes accusations portées contre Boniface VIII. **3** Quelle était l'intention de Nogaret lorsque, dans cet acte d'accusation lu devant la foule à Paris, il insistait sur l'hostilité de Boniface VIII à l'égard de la France.

30 L'Église contre les infidèles. Les Croisades

L'offensive catholique, sous la direction du pape, contre les musulmans, les païens ou les hérétiques, voilà ce qu'on appelle une Croisade.

- *En Orient, huit Croisades.*
- *En Europe, lutte contre les musulmans d'Espagne, les païens des rives de la mer Baltique et les Albigeois.*

I LES CROISADES EN ORIENT

1 DÉFINITION ET CAUSES DES CROISADES

Les *Croisades d'Orient* furent des expéditions organisées par la Papauté pour *arracher aux musulmans la Terre sainte*, c'est-à-dire la Palestine où avait prêché et où était mort Jésus-Christ. Ceux qui participaient à ces guerres portaient une croix d'étoffe à leurs vêtements : de là leur nom de *croisés*, et le mot de Croisade.

Dans la seconde moitié du XIe siècle, un peuple jaune d'Asie Centrale, les *Turcs Seldjoucides*, occupa la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine qui faisaient partie de l'empire arabe des Abbassides. Puis il enleva l'Asie Mineure aux Byzantins. La péninsule des Balkans allait-elle être envahie? Pour sauver l'Europe orientale du péril turc et délivrer la Terre sainte, le pape *Urbain II*, alors en France, prêcha à Clermont, en 1095, la première Croisade.

Certes les Croisades n'eurent pas pour cause unique l'ardeur de la foi. Il faut y ajouter le goût des aventures et surtout, pour les chefs, l'espérance de se tailler, dans cet Orient qu'on disait fabuleusement riche, quelque principauté. Néanmoins la piété fut le mobile dominant.



Un croisé. Cette miniature d'un psautier anglais date du XIIIe siècle : on le voit à l'armement du chevalier.

Exercices. 1 Cherchez dans ces textes les témoignages, parfois naïfs, de la foi des premiers croisés. Pourquoi montraient-ils tant d'ardeur? Pourquoi partaient-ils « joyeux »? Pourquoi « espéraient-ils être martyrs »? Que signifie « Nous ferons la conquête du ciel »? **2** Pourquoi vendaient-ils à bas prix tout ce qu'ils possédaient?



Les Croisades en Orient.

Pierre l'Ermite et la croisade populaire

L'un des plus puissants auxiliaires du pape dans la prédication de la première Croisade fut un moine appelé Pierre l'Ermite.
Partout où il passa, il souleva chez les pauvres gens un extraordinaire enthousiasme.
« Quelque chose de divin se sentait dans toutes ses paroles. C'était au point que le peuple arrachait, pour les garder comme reliques, les poils du mulet qu'il montait... »

« Les comtes et les chevaliers songeaient encore à leurs préparatifs, que déjà les pauvres faisaient les leurs avec une ardeur que rien ne pouvait arrêter... Chacun délaissait sa maison, sa vigne, son patrimoine, les vendait à bas prix et partait joyeux... On se hâtait de convertir en argent tout ce qui ne pouvait pas servir au voyage... Des pauvres ferraient leurs bœufs comme des chevaux et les attelaient à des chariots, sur lesquels ils mettaient quelques provisions et leurs petits enfants, qu'ils traînaient ainsi à leur suite ; et ces petits enfants, aussitôt qu'ils apercevaient un château ou une ville, s'empressaient de demander si c'était là cette Jérusalem vers laquelle ils marchaient. Les enfants, les vieilles femmes, les vieillards se préparaient au départ ; ils savaient bien qu'ils ne combattraient pas, mais ils espéraient être martyrs. Ils disaient aux guerriers : « Vous, vous êtes vaillants et forts, vous combattrez ; nous, nous souffrirons avec le Christ et nous ferons la conquête du Ciel. » (D'après le chroniqueur Guibert de Nogent, 1053-1124.)
A peine arrivés en Asie Mineure, ces malheureux furent exterminés par les Turcs.

On a l'habitude de compter huit Croisades. Les deux plus importantes furent la *première*, qui aboutit à la prise de Jérusalem (1099), et la *quatrième*, qui eut pour conséquence la destruction momentanée de l'Empire byzantin (1204).

2 LA PREMIÈRE CROISADE

Les Croisés, qui s'étaient rassemblés à Constantinople, commencèrent au printemps de 1097 la traversée du plateau d'Asie Mineure. Ils la firent en plein été par une chaleur accablante. Heureusement pour eux, les Turcs étaient alors affaiblis par des rivalités entre tribus. Quand les Croisés débouchèrent en Syrie, ils furent arrêtés huit mois par la citadelle d'*Antioche* et quand ils l'eurent enfin prise (juin 1098), ils y furent assiégés à leur tour.

Il leur fallut encore un an pour atteindre Jérusalem (la ville venait d'être occupée par les musulmans d'Égypte). Enfin, le 15 juillet 1099, un vendredi, jour de la mort de Jésus-Christ, les chrétiens prirent la ville d'assaut.

3 L'ORGANISATION DE LA TERRE SAINTE

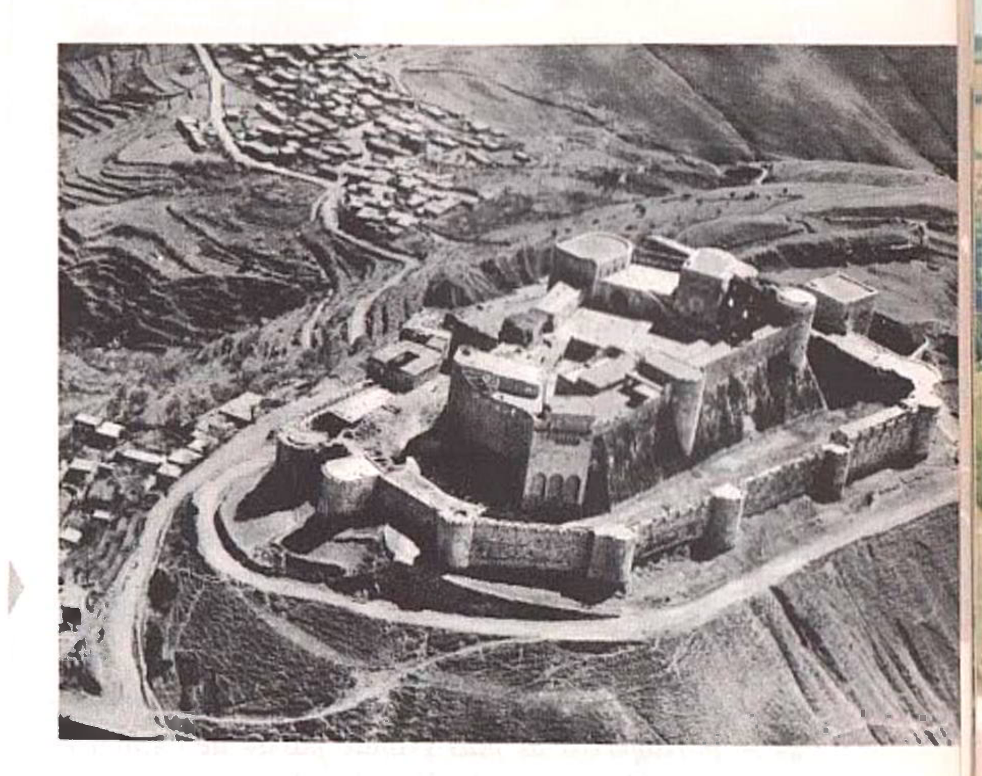
Les Croisés partagèrent ensuite la Syrie et la Palestine en quatre États : le plus important, le *royaume de Jérusalem*, fut donné à l'un des chefs de la Croisade, *Godefroy de Bouillon*. Pour défendre la Terre sainte on créa des ordres de moines soldats : les *Templiers*, les *Hospitaliers* et les *Chevaliers Teutoniques* (ces derniers se recrutaient parmi les Allemands).

Mais de 1144 à 1187 les Croisés perdirent presque toutes leurs possessions au profit du sultan d'Égypte, *Saladin*. La *troisième Croisade*, à laquelle prirent part le roi de France Philippe Auguste, le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion et l'empereur Frédéric Barberousse, réussit seulement à lui reprendre une partie de la côte de la Syrie et de la Palestine : Jérusalem demeura aux mains des musulmans.



Le retour du croisé. Chapelle des Cordeliers, Nancy. Un croisé de Lorraine, le comte de Vaudémont, avait été porté disparu. Après de longues années, sa femme le voit revenir, vieilli, émacié, malade et, d'un geste émouvant, elle accueille celui qu'elle avait cru mort.

Exercices. 1 Sur quel ton ces témoins parlent-ils de ces scènes ? N'y a-t-il pas dans le texte de la prise de la ville, à la fin du premier paragraphe, une phrase qui permet d'expliquer, sinon de justifier, ces affreuses tueries ? 2 Montrez comment les trois auteurs cités se contredisent sur l'immensité du sang versé ; il faut donc choisir entre leurs témoignages : lequel vous semble le plus près de la vérité ?



Le krak des chevaliers, en Syrie. La forteresse (ou krak) domine de trois cents mètres les vallées environnantes. Elle appartenait depuis 1142 aux Chevaliers hospitaliers. Les fortifications furent remaniées au XIIIe siècle. Le krak fut pris par les musulmans en 1271.

La prise de Jérusalem (15 juillet 1099)

« On voyait dans les rues et sur les places des monceaux de têtes, de mains, de pieds. Fantassins et cavaliers se frayaient un chemin à travers les cadavres. Mais tout cela n'était encore que peu de chose. Dans le Temple (c'est-à-dire la Coupole du Rocher, voir p. 199) et dans le portique de Salomon, on chevauchait dans le sang jusqu'aux genoux du cavalier et jusqu'à la bride du cheval. Juste et admirable jugement de Dieu, qui voulut que ce lieu même reçût le sang de ceux dont les blasphèmes contre lui l'avaient si longtemps souillé. » (Raymond d'Agile, Histoire des Francs qui prirent Jérusalem.)
De son côté, Godefroy de Bouillon écrivait au pape : « Si vous désirez savoir ce qu'on a fait des ennemis trouvés à Jérusalem, sachez que, dans le portique de Salomon et dans le Temple, les nôtres chevauchaient dans le sang des Sarrasins et que leurs montures en avaient jusqu'aux genoux. »
Un troisième témoin affirme : « Environ dix mille Sarrasins sont massacrés dans le Temple. Qui se fût trouvé là aurait eu les pieds teints jusqu'à la cheville du sang des hommes égorgés... »



Les quatre États latins d'Orient.

4 LA QUATRIÈME CROISADE

La quatrième Croisade fut prêchée vers 1200 par Innocent III. Les Croisés allaient faire voile vers l'Égypte, quand un prince byzantin vint leur demander de rétablir sur le trône son père qui en avait été chassé. Ils acceptèrent, allèrent à Constantinople et rétablirent l'empereur. Mais entre Grecs et Latins la haine était depuis longtemps très vive. Les Grecs se soulevèrent et chassèrent de la ville les Croisés. Alors, en 1204, *les Croisés prirent d'assaut Constantinople et se partagèrent la plus grande partie de l'Empire byzantin.* Un comte de Flandre devint empereur à Constantinople, des seigneurs devinrent duc d'Athènes ou roi de Salonique. Les Vénitiens se firent attribuer des privilèges commerciaux et de nombreuses îles dans la mer Égée; un prélat vénitien devint patriarche de Constantinople et célébra l'office dans l'église Sainte-Sophie. Et l'on ne parla plus de Jérusalem.
Cet *Empire latin de Constantinople* dura peu. Dès 1261, un prince grec, réfugié en Asie Mineure, reprit Constantinople. Mais la plus grande partie de la péninsule des Balkans resta, pour longtemps encore, aux mains des Occidentaux.

5 LES DERNIÈRES CROISADES

On compte encore quatre autres Croisades au XIIIe siècle. Celle que conduisit en 1228 l'empereur Frédéric II, *alors excommunié*, rendit aux chrétiens, mais pour une quinzaine d'années seulement, la ville de Jérusalem. Les deux dernières furent dirigées par le roi de France saint Louis : l'une en Égypte vers 1250, et le pieux roi y fut fait prisonnier, l'autre devant Tunis, et il y mourut de la peste en 1270.
Vers 1290, les derniers ports que les chrétiens possédaient en Syrie, leur furent enlevés par le sultan d'Égypte. C'est alors que, pour triompher des musulmans, la Papauté songea à faire alliance avec les *Mongols*, qui venaient de fonder en Asie un immense empire.

Le pillage de Constantinople

Voici ce qu'écrivait le pape Innocent III : « Ces défenseurs du Christ, qui ne devaient tourner leur glaive que contre les Infidèles, se sont baignés dans le sang chrétien. Ils n'ont épargné ni la religion, ni l'âge, ni le sexe. Et il ne leur a pas suffi d'épuiser les trésors de l'Empire et de dépouiller les particuliers, grands et petits, ils ont voulu porter la main sur les richesses des églises et, ce qui est plus grave, sur leurs domaines. On les a vus arracher des autels les revêtements d'argent, les briser en morceaux qu'ils se disputaient, violer les sanctuaires, emporter les icônes, les croix et les reliques! »

Un seigneur français très connu, Villehardouin, qui faisait partie des Croisés, note de même avec beaucoup de calme : « Le butin fut si grand que nul ne vous saurait dire le compte d'or et d'argent, de vaisselle et de pierres précieuses, de satin et de drap de soie, robes de vair, et de tous les riches biens qui furent trouvés. Depuis que le monde fut créé, il n'en fut autant gagné en une ville. Chacun prit logement à son gré, et il y en avait assez... La joie fut grande de l'honneur et de la joie que Dieu avait donnés, parce que ceux qui avaient été en pauvreté étaient en richesses et en délices. » (Histoire de la Conquête de Constantinople.)



L'Orient après la quatrième Croisade.

Après la conquête

Un prêtre resté en Palestine, Foucher de Chartres, écrivait : « Nous sommes devenus des Orientaux. L'habitant de Reims ou de Chartres s'est transformé en Syrien ou en habitant d'Antioche. Nous avons déjà oublié nos lieux de naissance. Nous nous servons tour à tour des diverses langues du pays et la confiance rapproche les races les plus éloignées. La parole de l'Écriture se réalise : le lion et le bœuf mangeront au même râtelier. »

« Lorsque (en 1140) je visitai Jérusalem, raconte un musulman, les Templiers m'assignèrent une petite mosquée pour y faire mes prières. Un jour j'y entrai, je glorifiai Allah. J'étais plongé dans la prière lorsqu'un Franc bondit sur moi, me saisit et me retourna le visage vers l'Est en me disant : « Voici comment l'on prie ! » (Le chœur des églises chrétiennes étant orienté vers Jérusalem est naturellement, dans les églises françaises, tourné vers l'Est.) Une troupe de Templiers se précipita sur lui, se saisit de lui et l'expulsa. Puis ils s'excusèrent auprès de moi et me dirent : « C'est un étranger qui vient d'arriver du pays des Francs ; il n'a jamais vu quelqu'un prier sans être tourné vers l'Est. » (Dans Textes et documents d'histoire, t. II, P.U.F.)



Aigues-Mortes. La ville d'Aigues-Mortes (c'est-à-dire Eaux Mortes, eaux stagnantes, à cause des marécages qui plus tard l'entourèrent) fut fondée par saint Louis. C'est là qu'il s'embarqua pour ses deux Croisades. La ville a conservé sa magnifique enceinte, achevée par le fils de saint Louis. La tour de Constance, en haut et à gauche de la photo, date de saint Louis.

Exercices. 1 Que signifie la phrase de l'Écriture : « Le lion et le bœuf mangeront au même râtelier » ? Quand devait se réaliser cette prédiction ? Comment s'applique-t-elle à la situation dont parle l'auteur ? 2 A quels sentiments ont fait place, après la conquête, l'enthousiasme religieux primitif et la haine contre les musulmans ?

6 LE SAINT-SIÈGE ET LES MONGOLS

Vers 1200, un chef connu sous le nom de *Gengis Khan* (1160-1227) avait groupé sous son autorité les tribus païennes de la Mongolie. En un demi-siècle, lui et ses fils occupèrent la Corée et la Chine, toute l'Asie Centrale, l'Afghanistan, la Perse, la Mésopotamie (où ils mirent fin au califat abbasside qui y était installé depuis 760) et une grande partie de la Russie. Aux immenses régions unies sous leur autorité, les souverains mongols donnèrent un demi-siècle de prospérité économique et de paix religieuse. Quoique païens, ils protégèrent aussi bien les bouddhistes et les musulmans que les chrétiens.

Le Saint-Siège espéra pouvoir convertir au christianisme les souverains mongols et les entraîner ensuite à la conquête de la Terre sainte. Jusque vers 1330, il envoya auprès d'eux des ambassadeurs et des missionnaires franciscains et des dominicains. Ces efforts furent vains.

Bien plus, au début du XIVe siècle, un nouveau danger pour l'Europe chrétienne apparut. Des Turcs qui, du nom de leur roi *Othman* (1299-1326), sont connus sous le nom de *Turcs Ottomans*, enlevèrent aux Byzantins le nord-ouest de l'Asie Mineure : en 1326, ils occupèrent la ville de *Brousse* presque en face de Byzance.

7 LES RÉSULTATS DES CROISADES

Les Croisades n'aboutirent donc pas aux résultats que les papes avaient espérés. Elles eurent cependant des conséquences fort importantes, politiques et surtout économiques et sociales.

1° Pour un certain nombre d'années, la Syrie et la Palestine furent, au moins en partie, terre chrétienne. Les Croisés qui les avaient conquises revinrent chez eux. Mais ils furent remplacés par d'autres : sans cesse de nouvelles bandes de chevaliers d'Occident arrivèrent en Terre sainte, quitte à en repartir ensuite.

Marco Polo et Qubilaï

Nous connaissons bien la Chine de la deuxième moitié du XIIIe siècle par beaucoup de documents chinois du temps et par le récit, publié en français vers 1300, du Vénitien Marco Polo. Parti pour la Chine en 1271 avec son père et son oncle, tous deux marchands, Marco Polo entra au service de Qubilaï, empereur mongol de Chine, et fit en Chine plusieurs grands voyages. Au bout d'une vingtaine d'années, il quitta la Chine par mer, s'arrêta dans l'île de Sumatra, puis en Perse et, par la mer Noire, regagna Venise.

« Voici donc, dit-il, comment le grand Khan fait fabriquer sa monnaie : [avec du bois de mûrier il fait faire une sorte de carton] ; quand ce carton est confectionné, il le fait couper de diverses manières pour former diverses pièces de monnaie : chacune est scellée du sceau du Khan. Quand ces pièces sont faites, il s'en sert pour tous les paiements... On [peut] porter ces cartons à l'Hôtel de la Monnaie et on reçoit en retour de l'or et de l'argent... Quand le Khan voit que le blé est en grande abondance et à bon marché, il en fait amasser une très grande quantité dans de grands magasins. Et quand le blé vient à manquer et que la cherté est grande, il fait sortir ses blés et les vend un quart meilleur marché... »

2° La possession par les chrétiens des ports de Syrie *renforça l'activité commerciale des villes italiennes* de Venise, Gênes et Pise. Cette activité s'accrut d'autant plus que les Croisés, revenus chez eux, apportèrent en Occident le *goût du luxe*. L'usage des tapis, des miroirs, des beaux meubles, des armes finement décorées, des étoffes précieuses, des soies, des damas, des mousselines, des velours, etc., s'introduisit en Occident à l'époque des Croisades et en partie à cause d'elles.

3° Le grand commerce et le goût du luxe furent un *stimulant pour l'industrie européenne* et contribuèrent à l'enrichissement des villes, particulièrement de celles d'Italie et de Flandre.



La « reconquête » chrétienne en Espagne.

II LES CROISADES EN EUROPE

1 MUSULMANS D'ESPAGNE ET PAIENS DE PRUSSE

Au début du XIIIe siècle, les musulmans possédaient encore une grande partie de l'Espagne. L'afflux périodique de tribus fanatiques venues d'Afrique du Nord retardait les progrès des royaumes chrétiens de *Castille* et d'*Aragon*. Mais les Espagnols, soutenus par de nombreux chevaliers français, remportèrent en 1212 la victoire décisive de *Las Navas de Tolosa*. Bientôt les musulmans n'eurent plus que le petit *royaume de Grenade* : du moins le conservèrent-ils jusqu'en 1492.

Restait la conversion des Slaves encore païens, établis sur le rivage méridional et oriental de la mer Baltique. Les missionnaires allemands continuèrent leur œuvre d'évangélisation jusqu'au golfe de Finlande. Contre les Prussiens, il fallut organiser une véritable Croisade, dirigée par un ordre de moines soldats créé, on l'a vu, en Palestine, les *Chevaliers Teutoniques*. Après une lutte sauvage d'un demi-siècle (1231-1283), les Prussiens furent exterminés ou déportés et remplacés par des paysans allemands. La Croisade

Sarrasins enchaînés. L'église Sainte-Marie à Oloron (Basses-Pyrénées) fut bâtie au XIIe siècle par le vicomte de Béarn, Gaston IV le Croisé, au retour de la première Croisade. Au portail, le trumeau (c'est-à-dire la colonne qui partage le portail en deux moitiés) est soutenu par des Sarrasins enchaînés : allusion aux victoires que Gaston IV avait remportées sur des musulmans d'Espagne





A

B

Richesse de la Chine

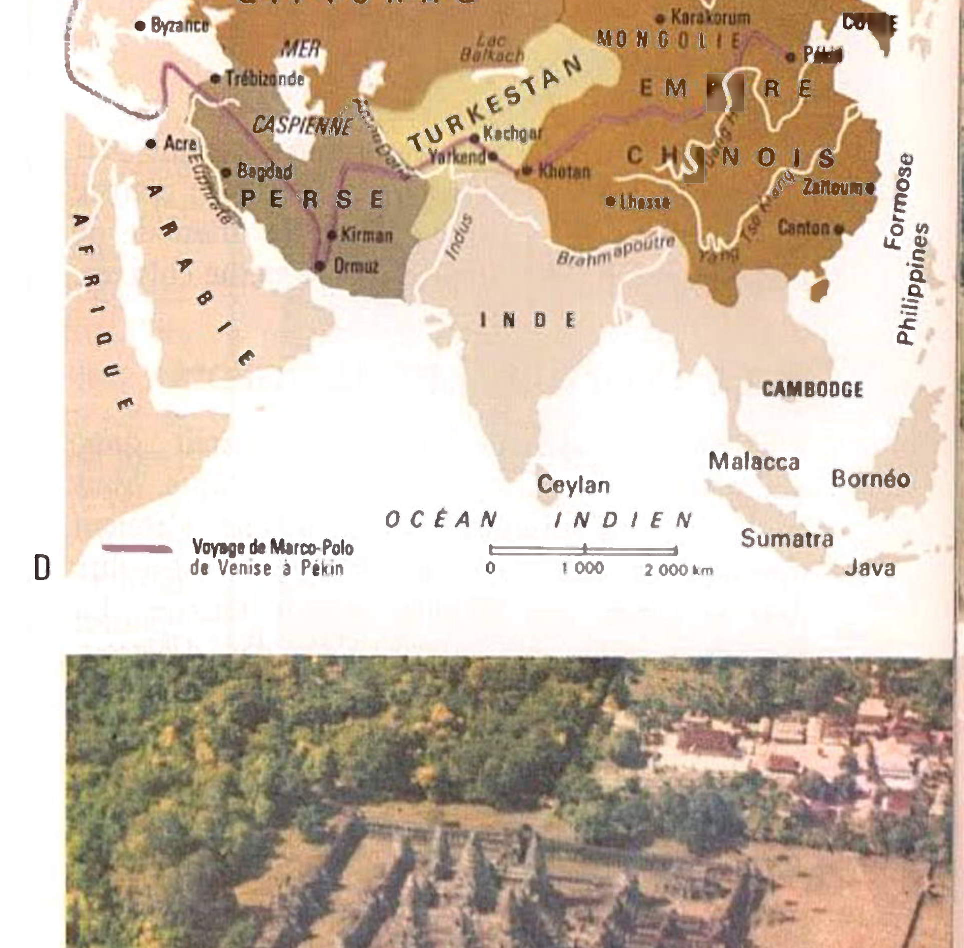
« Dans la province du Cathay [Chine du Nord] il y a une sorte de pierre noire qu'on tire des veines des montagnes et qui brûle comme du bois ; elle reste allumée mieux que du charbon, car si vous l'allumez le soir et la faites bien prendre, elle restera allumée toute la nuit et vous trouverez encore du feu le matin... [Au sud de Nankin] on récolte une immense quantité de blé et de riz et on le porte jusqu'à la grande cité de Cambaluc [Pékin] par eau ; non pas par mer, mais par fleuves et par lacs. Le Khan a fait creuser d'immenses fossés larges et profonds d'un fleuve à l'autre, et les grands vaisseaux vont dessus... La cité de Zaïtoun [en face de l'île de Formose] est le principal port de la Chine du Sud. [Il trafique avec l'Inde, les îles Philippines et les îles de la Sonde.] Quand les vaisseaux de Zaïtoun y vont, ils reviennent avec de grands profits, mais leur voyage dure un an. Ils vont l'hiver et reviennent l'été, car le vent ne change que deux fois : l'hiver il souffle vers ces îles et l'été vers le continent... Et sachez que, pour un navire de poivre qui vient à Alexandrie afin d'être transporté dans le pays des chrétiens, il en vient cent à ce port de Zaïtoun. » (Marco Polo.)

Exercices. **1** Quelles sont les pierres noires qui brûlent ? Qu'est-ce que le « charbon » auquel Marco Polo les compare ? **2** Qu'est-ce que ces « fossés » dont parle l'auteur ; quels sont les deux fleuves qu'ils relient ? **3** Quels sont ces vents qui changent deux fois par an entre la Chine du Sud et les îles de la Sonde ? Les affirmations de l'auteur vous semblent-elles exactes ? **4** Pourquoi le Vénitien Marco Polo s'intéresse-t-il particulièrement au commerce des épices et parle-t-il d'Alexandrie ?



C

A, B, C / **Art Song.** (Musée Guimet, Paris.) Les artistes qui ont vécu en Chine au temps de la dynastie des Song (960-1279) ont été surtout des peintres et des céramistes. Les premiers se sont plu à représenter des paysages noyés de brumes, dans une atmosphère de rêve.



D

D / **L'Empire mongol au temps de Marco Polo.** Sous le nom de Grand Khan, un descendant de Gengis Khan, Qubilaï, gouvernait l'empire mongol tout entier. En fait, il se réservait la Chine et abandonnait le reste à trois khans qui étaient ses vassaux. Il avait confié à l'un le Turkestan, à l'autre la Perse, au dernier le pays des Turcs Qiptchaq, c'est-à-dire le sud-ouest de la Sibérie, ainsi que le centre et le sud de la Russie.

E / **Le temple d'Angkor-Vat.** Les habitants du Cambodge forment le peuple des Khmers. Vers 900 ap. J-C, un roi khmer fonda la ville d'Angkor et l'un de ses successeurs y éleva vers 1150 le prodigieux temple d'Angkor-Vat : l'influence de l'Inde, soit bouddhiste, soit hindouiste, y est très marquée.

E

F, G / **Art japonais.** La vieille femme en prière est une messagère de la déesse de la miséricorde. Cette statue du XIIIe siècle est en bois rehaussé de couleurs, et les yeux sont incrustés de cristal. A droite en bas, une peinture sur soie du XIIe siècle. C'est le portrait, très vivant, d'un moine bouddhiste en train de prêcher.



F



G

eut deux résultats très importants : d'une part le recul des Slaves devant les Allemands; d'autre part la mise en valeur de la partie orientale de l'Allemagne du Nord, jusqu'alors à peine cultivée.

LA CROISADE DES ALBIGEOIS

L'Europe occidentale et centrale était donc maintenant presque entièrement catholique. Mais en Italie, en France, en Allemagne s'étaient développées de nombreuses hérésies, c'est-à-dire des doctrines que l'Église jugeait fausses. La plus redoutable pour elle fut celle des *Albigeois*. Les Albigeois tirent leur nom de la ville d'Albi où ils étaient nombreux; mais leur doctrine venait d'Orient et elle n'avait presque rien de chrétien. Les progrès de l'hérésie dans le Languedoc s'expliquent par la faveur que lui témoignaient le comte de Toulouse, *Raymond VI*, et ses vassaux, et surtout par le discrédit où était tombé le clergé catholique dans le Midi.

En 1208, le pape Innocent III prêcha la Croisade contre le comte de Toulouse et les Albigeois. Les Croisés, composés surtout de Français du Nord, se donnèrent pour chef un seigneur des environs de Paris, *Simon de Montfort*. En quelques années, ils conquirent une partie du Languedoc, mettant le pays à feu et à sang. Après la mort de Simon (1218), la Croisade reprit sous la direction du roi de France *Louis VIII*. En 1229, l'hérésie semblait écrasée.

La Croisade des Albigeois eut deux conséquences. D'une part elle amena, pour l'avenir, l'annexion de l'immense comté de Toulouse au domaine du roi de France (voir p. 312, note 1). D'autre part, elle est à l'origine de l'*Inquisition*.

L'INQUISITION

Même après 1229, l'hérésie albigeoise n'avait pas disparu et les évêques semblaient incapables d'en triompher. Pour en venir à bout, la Papauté organisa, à partir de 1230 environ, une juridic-



Sceau de Simon de Montfort. (Arch. Nat.)

Deux épisodes de la croisade des Albigeois

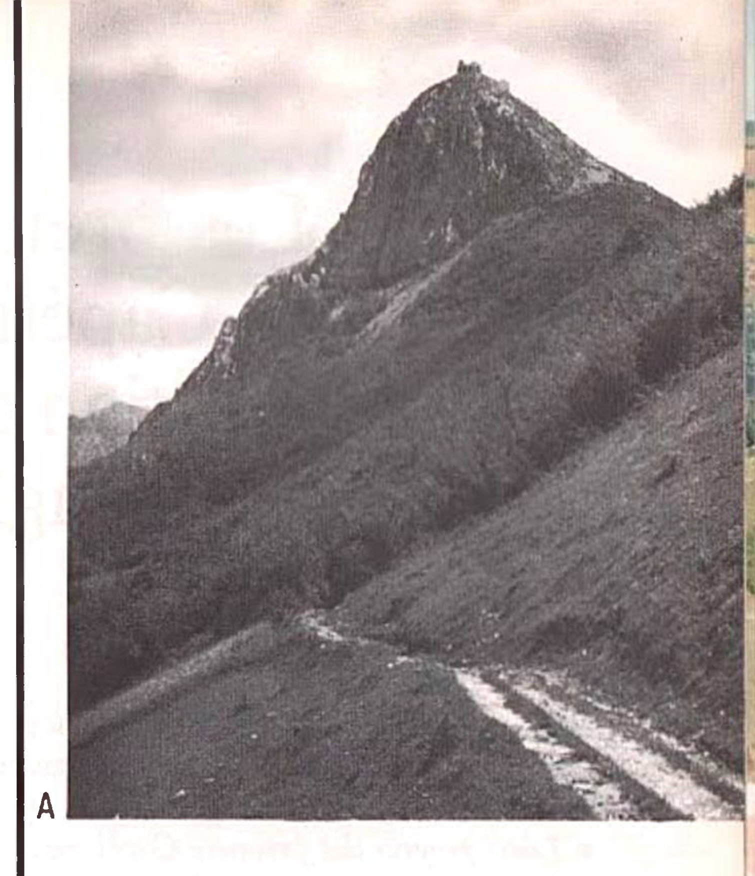
Dans une lettre au pape Innocent III, le chef religieux de la Croisade, l'abbé de Cîteaux, écrivait : « En deux ou trois heures la ville de Béziers fut prise ; les nôtres, qui n'épargnaient ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, tuèrent près de vingt mille hommes, et toute la ville fut pillée et incendiée. »

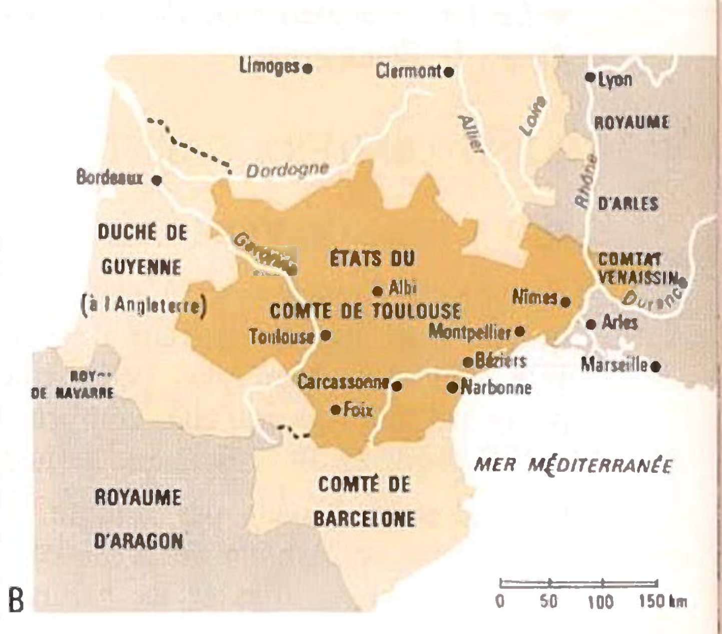
Un moine du couvent de Vaux de Cernai (près de Paris), raconte ainsi la prise du château de Lavaur : « On entraîna hors du château Aimeri et d'autres chevaliers, au nombre de quatre-vingts. Le noble comte de Montfort ordonna aussitôt qu'on les suspendît tous à des potences, mais les potences s'écroulèrent. Simon décida alors d'égorger les prisonniers, et les pèlerins, recevant cet ordre avec la plus grande avidité, les eurent bientôt tous massacrés en ce même lieu. La dame du château fut, par ordre du comte, jetée dans un puits que l'on combla avec des pierres ; ensuite les pèlerins rassemblèrent les innombrables hérétiques que contenait le château, et les brûlèrent avec une joie extrême. » (Pierre de Vaux de Cernai, Histoire de la Croisade des Albigeois.)

tion ecclésiastique nouvelle, l'*Inquisition.* Cette juridiction, qui fonctionnait à côté de celle des évêques, fut confiée à l'ordre des dominicains.
Les juges qui faisaient l'enquête s'appelaient *Inquisiteurs,* c'est-à-dire enquêteurs. Si l'inculpé refusait de se reconnaître hérétique, on essayait de le faire avouer par le moyen de la *torture,* que, jusqu'alors, la justice d'Église avait refusé d'employer. L'inculpé qui abjurait (c'est-à-dire rejetait) l'hérésie était condamné à des peines plus ou moins graves; celui qui s'y refusait ou celui qui était *relaps* (c'est-à-dire qui retombait dans l'hérésie après avoir abjuré) était livré par l'Église au « bras séculier », c'est-à-dire aux juges laïcs, et brûlé vif.

RÉSUMÉ

- **Les Croisades furent d'abord des expéditions organisées par la Papauté pour arracher la Terre sainte aux Turcs Seldjoucides.**
- **La première Croisade aboutit à la prise de Jérusalem (1099) et à l'organisation de quatre États chrétiens en Syrie et en Palestine. Mais Jérusalem fut bientôt reconquise par les musulmans d'Égypte (1187) et la troisième Croisade ne réussit pas à la leur reprendre.**
- **La quatrième Croisade aboutit à la conquête de Constantinople par les Croisés (1204) et à la création d'un éphémère Empire latin de Constantinople. Finalement la Terre sainte est entièrement perdue et les tentatives d'alliance avec les Mongols échouent.**
- **Les Croisades d'Orient ont développé le commerce des ports italiens avec la Syrie et donné un vif essor à l'industrie et aux villes de l'Europe occidentale.**
- **En Europe les Croisades atteignent leur but. Les musulmans d'Espagne ne conservent plus que le royaume de Grenade; les païens de Prusse sont convertis ou exterminés; enfin l'hérésie albigeoise disparaît petit à petit, pourchassée par les Croisés puis par les tribunaux de l'Inquisition.**





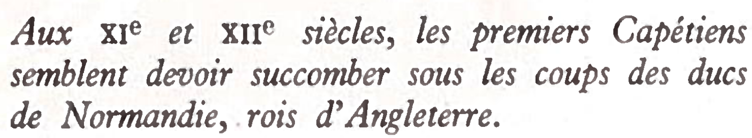
A / **Le château de Monségur.** Dans ce château situé non loin de Foix (Ariège), à 1 200 mètres d'altitude, des Albigeois soutinrent un siège fameux en 1244. Finalement la forteresse fut prise et plus de deux cents hérétiques furent immédiatement brûlés vifs.

B / **La France méridionale au temps de la Croisade des Albigeois.** On a marqué le comté de Barcelone (ancienne marche d'Espagne constituée par Charlemagne) comme faisant partie du royaume de France, quoique le comte, lorsqu'il devint roi d'Aragon, eût déclaré en 1181 ne plus reconnaître la suzeraineté du roi de France. Les États du comte de Toulouse débordaient à l'est du Rhône : pour le Comtat Venaissin, le comte de Toulouse était vassal du roi d'Allemagne.

31 Les premiers Capétiens. La fondation de la puissance anglaise



A



Aux XIe et XIIe siècles, les premiers Capétiens semblent devoir succomber sous les coups des ducs de Normandie, rois d'Angleterre.

- *Lents progrès des premiers Capétiens.*
- *Le danger anglais : Guillaume le Conquérant et Henri II Plantagenêt.*

I LES PREMIERS CAPÉTIENS

1 LA FRANCE VERS L'AN MILLE

En 987, la France avait à peu près les limites que lui avait données le traité de Verdun en 843. Elle était donc bien plus petite que la France d'aujourd'hui, quoiqu'elle comprît une partie de l'Espagne et de la Belgique actuelles.

Cette France n'avait pas d'unité. La Bretagne et la partie occidentale de la Gascogne étaient à peine françaises. Bientôt les habitants du Nord et du Sud de la Loire ne se comprendront plus : les premiers parleront la langue d'oïl et les autres la langue d'oc (*oïl* et *oc* signifiaient « oui » ; de la langue d'oc dérive le provençal actuel).

Enfin le royaume de France ne formait pas un État unifié. Il était divisé en un très grand nombre de fiefs. Une dizaine d'entre eux (voir la carte) appartenaient à des ducs et des comtes qui étaient de vrais souverains sur leurs terres.

2 FAIBLESSE DU ROI CAPÉTIEN

Au-dessus de ces ducs et de ces comtes, on trouvait *le roi, Hugues Capet*. Comme eux, il avait son fief, ce que l'on appelle le *domaine royal.*

A / **Philippe Ier (1060-1108).** Assis sur son trône, le roi tient une fleur dans la main droite et le sceptre dans la main gauche. L'inscription se lit : Philippus Dei Gratia (abrégé en Di Gra), Francorum rex : Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Francs. Détail curieux : la mère de Philippe Ier était une princesse russe, mariée au roi de France Henri Ier. (Arch. Nat.)

B / **La France à l'avènement des Capétiens.** Le duché de Bourgogne faisait partie du royaume de France. A l'est de la Saône et du Rhône s'étendait le royaume de Bourgogne qui, en 1033, sera annexé par le Saint-Empire (voir la carte de la p. 223). La partie de ce royaume en bordure de la Saône formait le comté de Bourgogne, plus tard connu sous le nom de Franche-Comté (parce que ses habitants avaient reçu certains droits ou « franchises ») : la Franche-Comté, dont la capitale était Besançon, ne deviendra française que sous Louis XIV, en 1678.

C / **Le domaine royal.** Il était formé de trois groupes de territoires : le plus important s'étendait du Sud au Nord, d'Orléans et de Châteauneuf-sur-Loire jusqu'à Dourdan. Un autre comprenait en aval de Paris les régions de Marly et de Poissy. Enfin, sur la rive gauche de l'Oise, on trouvait Senlis et Compiègne. Paris avait pour seigneur non pas le roi mais l'évêque de Paris.

Celui-ci se réduisait alors à quelques territoires dispersés entre Compiègne et Orléans. Dans ce domaine si exigu le roi n'était même pas le maître : de simples châtelains le narguaient et lui barraient la route.
D'autre part, du milieu du XIe siècle au début du XIIIe, pendant 150 ans, les Capétiens durent faire face à un terrible péril : *le péril anglo-normand.* Le duc de Normandie avait conquis l'Angleterre en 1066, et ses successeurs, depuis 1154, possédaient tout l'ouest de la France.

FORCE RÉELLE DU ROI CAPÉTIEN

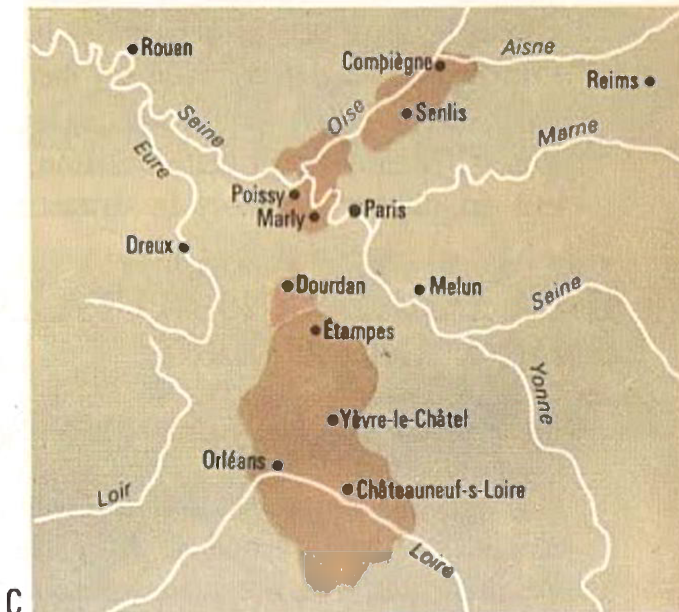
Cependant, si exigu que fût son domaine, si faible que fût son autorité, le roi était supérieur sur un point aux plus puissants des ducs et des comtes : il était leur seigneur. Bien plus, *il était le roi.* Il avait été sacré et, par là, il était comme l'élu de Dieu. Quoique laïc, il avait un caractère religieux. Aussi pouvait-il compter sur *l'appui de l'Église.* D'ailleurs le clergé voulait une royauté forte qui pût le défendre contre la brutalité des seigneurs. Les terres d'Église, très nombreuses et éparses dans tout le royaume, furent pour le roi *comme un second domaine royal,* où ses décisions étaient toujours appliquées.
Enfin les Capétiens eurent tous, jusqu'en 1314, la chance d'avoir un fils qui leur succéda sur le trône. La couronne était, il est vrai, élective, mais, pendant deux cents ans, les rois eurent soin de faire élire et sacrer leur fils de leur vivant. *La couronne devint ainsi, de fait, héréditaire.*

LES PREMIERS PROGRÈS SOUS LOUIS VI ET LOUIS VII

Les progrès seront pourtant très faibles pendant le XIe siècle sous *Hugues Capet, Robert le Pieux, Henri Ier, Philippe Ier.* Ils ne commencent vraiment qu'avec Louis VI.



B



C

Louis VI (1108-1137) fut un rude soldat, toujours prêt à guerroyer contre les seigneurs brigands de son domaine. A la fin de son règne, il leur avait imposé son autorité. Hors du domaine, il intervint sans cesse contre les grands feudataires indociles. Enfin il réalisa un coup de maître en faisant épouser à son fils l'héritière de l'immense duché d'Aquitaine.

Son fils *Louis VII* (1137-1180) eut longtemps la chance d'avoir pour conseiller *Suger*, abbé de Saint-Denis. La royauté continua à être très populaire auprès du clergé. Chrétien fervent, Louis VII avait fait le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle et dirigé la seconde Croisade. Aux petites gens aussi le roi apparaissait comme un défenseur et un justicier.

Malheureusement, après la mort de Suger, *Louis VII divorça*, et cette décision, on va le voir, mit en danger de mort la dynastie capétienne.

II LA DANGEREUSE PUISSANCE DE L'ANGLETERRE

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Peu après la mort de Cnut le Grand (1035), les Anglais avaient secoué le joug des Danois et s'étaient donné de nouveau des rois anglo-saxons. En 1066 l'un d'eux, *Harold*, venait de monter sur le trône. Le duc de Normandie, *Guillaume*, surnommé plus tard *le Conquérant*, affirma avoir des droits à la couronne. Il débarqua en Angleterre, battit Harold à la bataille de *Hastings* (1066) et se fit couronner roi.

L'Angleterre fut occupée par les Français de Normandie. Guillaume garda pour lui une grande partie des terres qu'il enleva à la noblesse anglo-saxonne et distribua le reste à ses soldats. Mais il prit soin que les fiefs importants ne fussent jamais d'un seul tenant. Tous les hommes libres d'Angleterre, Anglo-Saxons ou Français, furent tenus de prêter *directement* au roi un serment de

Le clergé et le roi

Dans toute la France, le clergé chercha à se mettre sous l'autorité directe du roi, de façon à profiter de la protection royale. Voici ce que l'abbé de Saint-Gilles (dans le Languedoc, près du delta du Rhône) écrivait à Louis VII :

« Toutes les fois que la bonté de Votre Majesté Royale daigne nous visiter par ses envoyés ou par ses lettres, nous sommes rempli d'une immense joie. Votre Grâce magnifique nous a rendu tranquille et heureux. Nous avons confiance en vos bienfaits, en votre protection, plus qu'en celle d'aucun autre mortel. C'est pourquoi nous nous répandons pour vous en prières quotidiennes, pour que la divine clémence vous tienne en paix et vous donne un long règne, nécessaire au bonheur de tous. Toujours soucieux d'avoir de vos nouvelles, nous envoyons le présent messager, notre bourgeois, vers la douceur de Votre Majesté, en lui faisant remarquer qu'elle tarde un peu à venir nous voir. » En même temps, il lui annonce l'envoi d'un cadeau : « Une livre de girofle, une livre de muscade, trois livres de cardamome, une livre de gingembre, trois livres de cannelle, etc. »
(D'après Lavisse, Histoire de France.)

Guillaume le Conquérant et Harold

Harold, grand seigneur saxon, avait succédé en 1066 au roi Édouard le Confesseur. Or, quelques années auparavant, il avait promis à Guillaume de Normandie de l'aider à recueillir plus tard la succession d'Édouard : « Après qu'ils eurent conclu cet accord, le duc fit assembler à Bayeux plusieurs des prélats et barons du pays et fit apporter des reliques et ossements de saints, qu'il fit mettre en un coffre noblement couvert d'un riche drap d'or, de telle sorte que Harold ne pouvait les voir. Sur le drap d'or, il fit mettre un missel, et, en la présence de Harold et des prélats et barons qui étaient là, il récita ce que Harold avait promis. Et quand le duc eut rappelé l'accord ainsi conclu, Harold mit la main droite sur le missel et jura, sur ce qui était sous sa main, qu'il tiendrait et accomplirait tout ce que le duc avait rappelé... Le serment fait, le duc Guillaume fit ôter le drap de dessus le coffre, le fit ouvrir et montra à Harold les saintes reliques sur quoi il avait juré. Et quand Harold les vit, il commença à trembler... » (Chroniques de Normandie.)

Exercices (lecture de la p. 301). 1 Expliquer en quoi consiste la ruse de Guillaume le Conquérant. 2 Pourquoi Harold tremble-t-il à la vue des ossements dans le coffre ? En quoi cette anecdote pourrait-elle illustrer une étude sur l'importance qu'on accordait aux reliques ?

Exercices (lecture de la p. 300). 1 Quelles sont les denrées que l'évêque de Saint-Gilles envoie au roi ? Comment peut-on les appeler d'un mot ? Les trouve-t-on en France ? D'où venaient-elles au Moyen Age et pourquoi pouvait-on les avoir plus facilement à Saint-Gilles qu'à Paris ? 2 Essayez de caractériser cette lettre écrite au roi par un abbé.







Fragments de la tapisserie de Bayeux. On appelle « tapisserie » de Bayeux une broderie exécutée en Angleterre vers 1080 pour un évêque de Bayeux qui avait fait partie de l'armée de Guillaume le Conquérant. La toile de lin sur laquelle différentes scènes sont brodées avec des laines de couleur mesure soixante-dix mètres de longueur et cinquante centimètres de hauteur. En haut, le roi Harold dans son palais, assis sur son trône. Près de lui, Stigant, archevêque de Cantorbéry. Les conseillers du roi se montrent avec étonnement et effroi une comète qui traverse le ciel ; certains demandent à Stigant le sens de cè présage. — Au-dessous, le passage de la Manche par l'armée normande. — Tout en bas, la bataille de Hastings ; à gauche, les cavaliers normands, à droite les fantassins saxons.

fidélité. Guillaume conserva la division de l'Angleterre en comtés dont chacun avait son assemblée et son tribunal populaires; mais il accrut les pouvoirs qu'y exerçait le fonctionnaire royal appelé *sheriff*.

Guillaume le Conquérant, en tant que duc de Normandie, était vassal du roi de France; mais *un vassal bien plus puissant que son seigneur*. A chaque fois que Philippe Ier ou Louis VI entrèrent en conflit avec lui ou ses successeurs, ils furent battus. L'Angleterre, qui jusqu'alors n'avait guère eu de rapports qu'avec les États scandinaves, allait désormais jouer un rôle actif dans l'histoire de l'Europe occidentale.

2 LE DIVORCE DE LOUIS VII. LES PLANTAGENÊTS

Une circonstance imprévue acheva de rendre effrayant le danger anglais. *Aliénor d'Aquitaine*, que Louis VII venait de répudier, se remaria à un seigneur français, *Henri Plantagenêt*, qui déjà possédait la Touraine, l'Anjou et la Normandie. Quand Aliénor lui eut apporté en dot l'Aquitaine, c'est-à-dire le centre et le sud-ouest de la France, Henri domina la moitié de la France, avec les villes les plus riches : Rouen, Angers, Tours, Bordeaux.

Or, en 1154, ce Français, angevin par son père et normand par sa mère, *devint roi d'Angleterre*, sous le nom de Henri II.

3 LA PUISSANCE D'HENRI II PLANTAGENÊT

Henri II (1154-1189) fut un *roi très autoritaire*. Il raffermit le pouvoir royal que les grands seigneurs avaient affaibli sous ses prédécesseurs. Il imposa durement sa volonté à tous ses sujets et accrut le rendement des impôts. Il développa beaucoup la justice royale au détriment de celle de ses vassaux et il essaya d'établir des lois



Geoffroy Plantagenêt (1113-1151). Plaque funéraire, Émail. Geoffroi Plantagenêt (ainsi nommé parce qu'il portait un genêt à son casque) était comte d'Anjou. Il acquit la Normandie par son mariage avec une fille du roi d'Angleterre Henri Ier. Son fils Henri lui succéda, épousa Aliénor d'Aquitaine et devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Cette plaque tombale est un chef-d'œuvre des émailleurs limousins du XIIe siècle. Sur cette plaque, les alvéoles dans lesquels on verse l'émail ne sont pas en relief sur la plaque de métal (comme chez les Mérovingiens, p. 179, ou chez les Byzantins), ils sont en creux. (Musée du Mans.)



Le domaine royal et les possessions d'Henri II Plantagenêt.

Henri II Plantagenêt

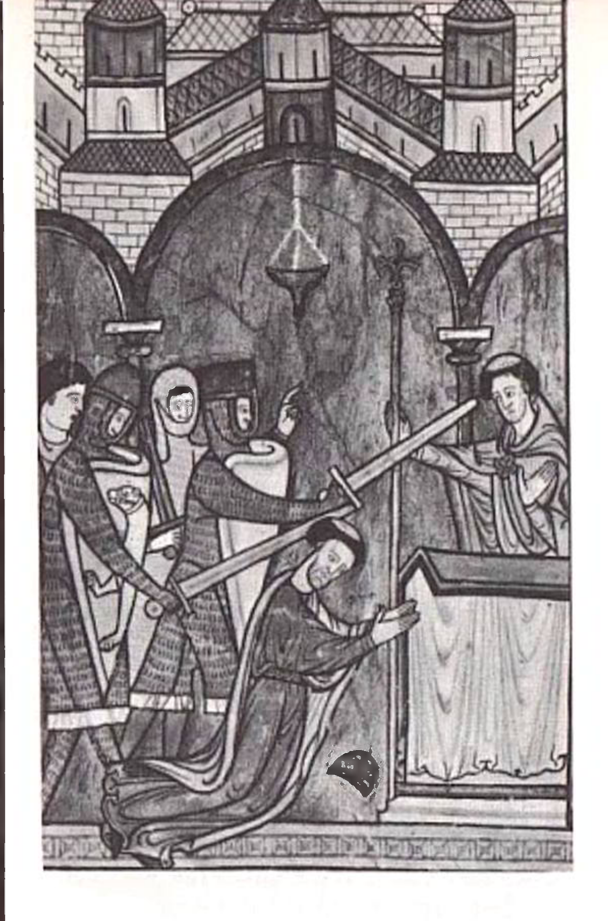
Voici comment un de ses familiers dépeint le roi : « Ses jambes de cavalier, sa large poitrine, ses bras d'athlète dénoncent l'homme fort, agile et audacieux. Il ne prend aucun soin de ses mains et ne met de gants que s'il tient un faucon. Il porte des vêtements et des coiffures commodes sans luxe. Du matin au soir, sans arrêt, il s'occupe des affaires du royaume. Sauf quand il monte à cheval ou qu'il prend ses repas, il ne s'assoit jamais. Il lui arrive de faire en un jour une chevauchée quatre ou cinq fois plus longue que les chevauchées ordinaires. Il met à une rude épreuve la constance de sa suite, qui erre parfois trois ou quatre milles dans une forêt inconnue, à la nuit, et doit loger dans des huttes sordides. Mais ainsi, tandis que les autres rois se reposent dans leur palais, il peut surprendre et déconcerter ses ennemis et il inspecte tout... Envers son entourage il se montre affable et généreux, il comble l'Église de biens et évite la simonie. Quand il a donné son affection, il ne la retire qu'avec peine ; mais s'il a pris quelqu'un en aversion, il ne l'admettra plus facilement dans son intimité. Aux gens d'Église qui lui recommandent la miséricorde envers ses ennemis, il répond qu'il ne peut pas trouver dans son cœur tant de patience et d'humilité. » (Cité dans Petit-Dutaillis, La Monarchie féodale en France et en Angleterre, Albin Michel, éd.)

Exercices. **1** Que signifie l'expression ses jambes de cavalier ? **2** Pourquoi l'auteur a-t-il noté que Henri II ne portait pas en général de gants ? Quel est le sens de l'expression jeter le gant à quelqu'un ? A quoi servait le faucon ? Comment le portait-on ? (voir pages 237 et 257). **3** Faites en quelques mots, d'après ce passage, le portrait d'Henri II.

communes à tout le royaume à la place des coutumes locales. Il permit aux seigneurs de ne pas remplir leurs obligations militaires, à condition de payer un impôt spécial : avec l'argent ainsi obtenu, il se donna une armée de *mercenaires* qu'il pouvait conserver sous les armes aussi longtemps qu'il leur payait leur solde.

Il voulut aussi imposer son autorité au clergé, mais il se heurta à l'hostilité de *Thomas Becket*, archevêque de Cantorbéry. Au cours du conflit, Becket fut assassiné par des chevaliers de l'entourage du roi (1170). Devant l'indignation publique, Henri dut faire pénitence et renoncer à une partie de ses prétentions.

Hors d'Angleterre, Henri II commença la conquête de l'Irlande et étendit son autorité sur le comté de Bretagne et même, dans une certaine mesure, sur celui de Toulouse. En face d'un prince aussi puissant, que pouvait Louis VII ?



Assassinat de Thomas Becket. Miniature anglaise. Où sommes-nous ? Qu'est-ce qui pend au plafond ? Décrivez l'armement des deux chevaliers. L'un abat l'archevêque, l'autre se prépare à faire subir le même sort au compagnon de Becket.

RÉSUMÉ

- **Dans la France partagée entre une infinité de seigneurs dont quelques-uns sont plus puissants que lui, le roi capétien ne possède qu'un domaine minuscule, où il n'est même pas le maître. Du moins est-il roi et sacré par l'Église. Les premiers progrès des Capétiens commencent avec Louis VI et Louis VII (1108-1180).**
- **L'occupation de l'Angleterre, en 1066, par le duc de Normandie Guillaume le Conquérant constitue pour le roi de France un grave danger.**
- **Mais le péril anglais décuple quand le comte d'Anjou Henri Plantagenêt, à la suite du divorce de Louis VII, épouse Aliénor d'Aquitaine. En effet Henri devient en 1154 roi d'Angleterre sous le nom de Henri II.**
- **Souverain puissant dans son royaume (malgré son conflit avec l'archevêque Thomas Becket), Henri II possède en outre la moitié la plus riche de la France.**

32 La France de Philippe Auguste. L'Angleterre de Jean sans Terre

Avec Philippe Auguste la France prend son essor, tandis que le roi d'Angleterre Jean sans Terre se voit contraint de signer la Grande Charte.

- *L'essor de la monarchie capétienne.*
- *Jean sans Terre et la Grande Charte. Le Parlement anglais.*

I L'ESSOR DE LA MONARCHIE CAPÉTIENNE

1 CIRCONSTANCES FAVORABLES A PHILIPPE AUGUSTE

Le fils de Louis VII, *Philippe Auguste*, était un tout jeune homme quand il arriva au trône. Mais il était ambitieux et sans scrupule. Dans sa lutte contre les Plantagenêts, il eut la chance d'être très aidé par les circonstances.

Il sut mettre à profit les haines qui opposaient à Henri II ses deux fils, *Richard Cœur de Lion* et *Jean sans Terre*, puis la jalousie de Jean contre Richard, puis la mort inopinée de Richard (1199), enfin le caractère de Jean. Le roi Jean sans Terre était un être mal équilibré : hypocrite, cruel, tantôt insolent, tantôt lâche, prêt à toutes les félonies, il se rendit odieux à ses sujets. La tâche de Philippe Auguste en fut facilitée.

2 EFFONDREMENT DE JEAN SANS TERRE

Vers 1200, survint un incident que Philippe Auguste exploita très habilement. Le roi d'Angleterre ayant gravement insulté un de ses vassaux poitevins, celui-ci en appela au roi de France,

Jean sans Terre à la chasse. Miniature du début du XIVe siècle. (British Museum.) On notera les lapins, et, sur les branches, les oiseaux.



seigneur de Jean. Sommé de se justifier, Jean refusa de comparaître. En conséquence il fut *condamné comme félon* à perdre les fiefs qu'il possédait en France. Philippe Auguste s'empara aussitôt de l'*Anjou*, puis de la *Normandie* (après avoir pris la forteresse appelée Château Gaillard), enfin d'une partie du *Poitou*.

Une dizaine d'années plus tard, Jean forma contre Philippe Auguste une vaste coalition, où entrèrent l'empereur, les comtes de Flandre et de Boulogne, des seigneurs de Hollande et de Lorraine. Mais Jean fut mis en fuite près d'Angers et, peu après, ses alliés furent écrasés à *Bouvines*, près de Lille (1214). La victoire de Bouvines fut célébrée dans tout le royaume comme une victoire nationale.

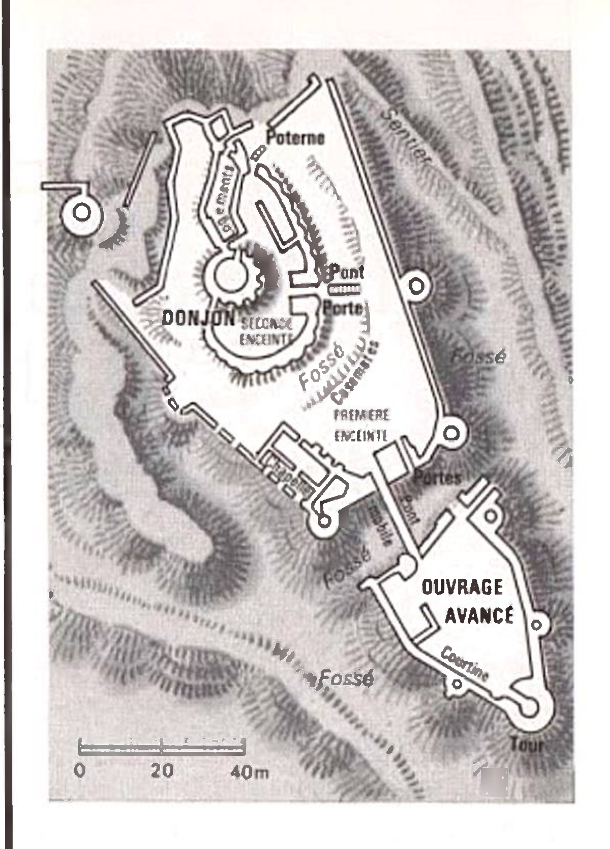
Les provinces enlevées aux Plantagenêts ne sont pas les seules qu'annexa Philippe Auguste. Il occupa aussi l'*Artois*, la *Picardie*, l'*Auvergne*. A sa mort (1223) il laissait le domaine royal triplé.

3 PROGRÈS DE L'AUTORITÉ ROYALE

Philippe Auguste fortifia aussi son autorité. Les fonctionnaires, ou *prévôts*, qui administraient les terres du roi dans le domaine royal se montraient souvent indociles. Philippe Auguste les fit surveiller par des *baillis* (appelés aussi *sénéchaux*). Plusieurs prévôtés formaient le ressort d'un *bailliage* ou d'une *sénéchaussée.*

Pour agrandir son domaine, Philippe Auguste avait utilisé toutes les ressources que le régime féodal mettait à sa disposition : mariage avec l'héritière d'un fief important, mort d'un vassal sans héritier, condamnation d'un vassal pour félonie, embarras d'argent d'un vassal (le roi lui achetait son fief).

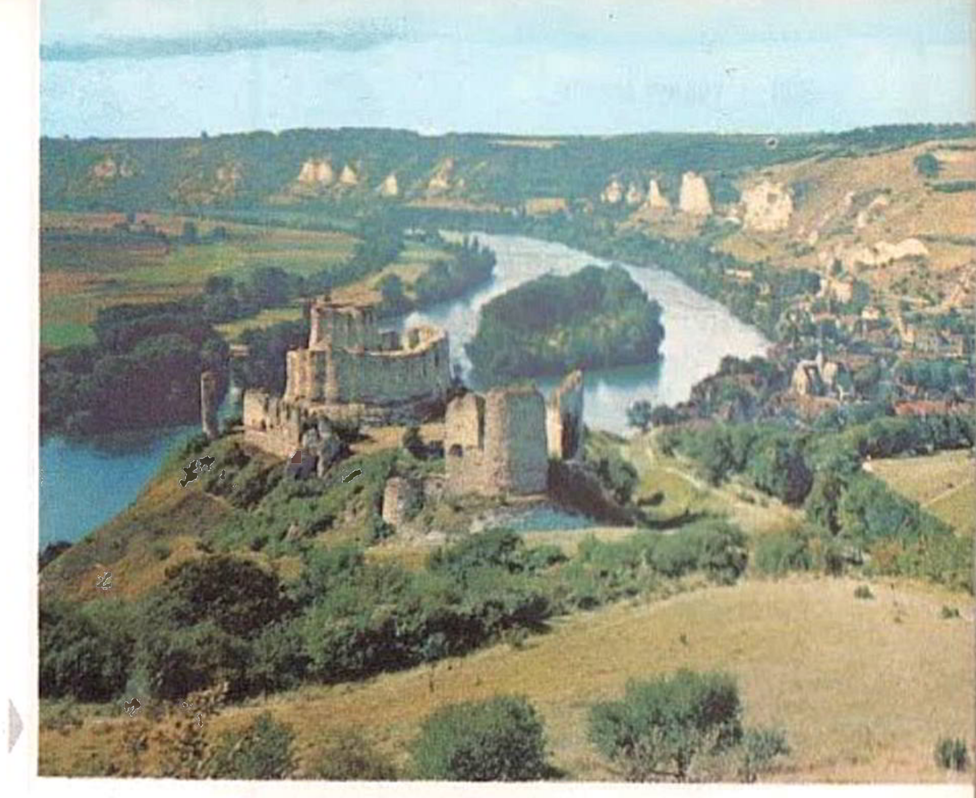
Hors du domaine, il n'hésita pas à *empiéter sur les droits de ses vassaux.* Il déclara par exemple que certains procès, qu'on appela *cas royaux*, ne pouvaient être jugés que par les tribunaux du roi. Il protégea les petits seigneurs que menaçait



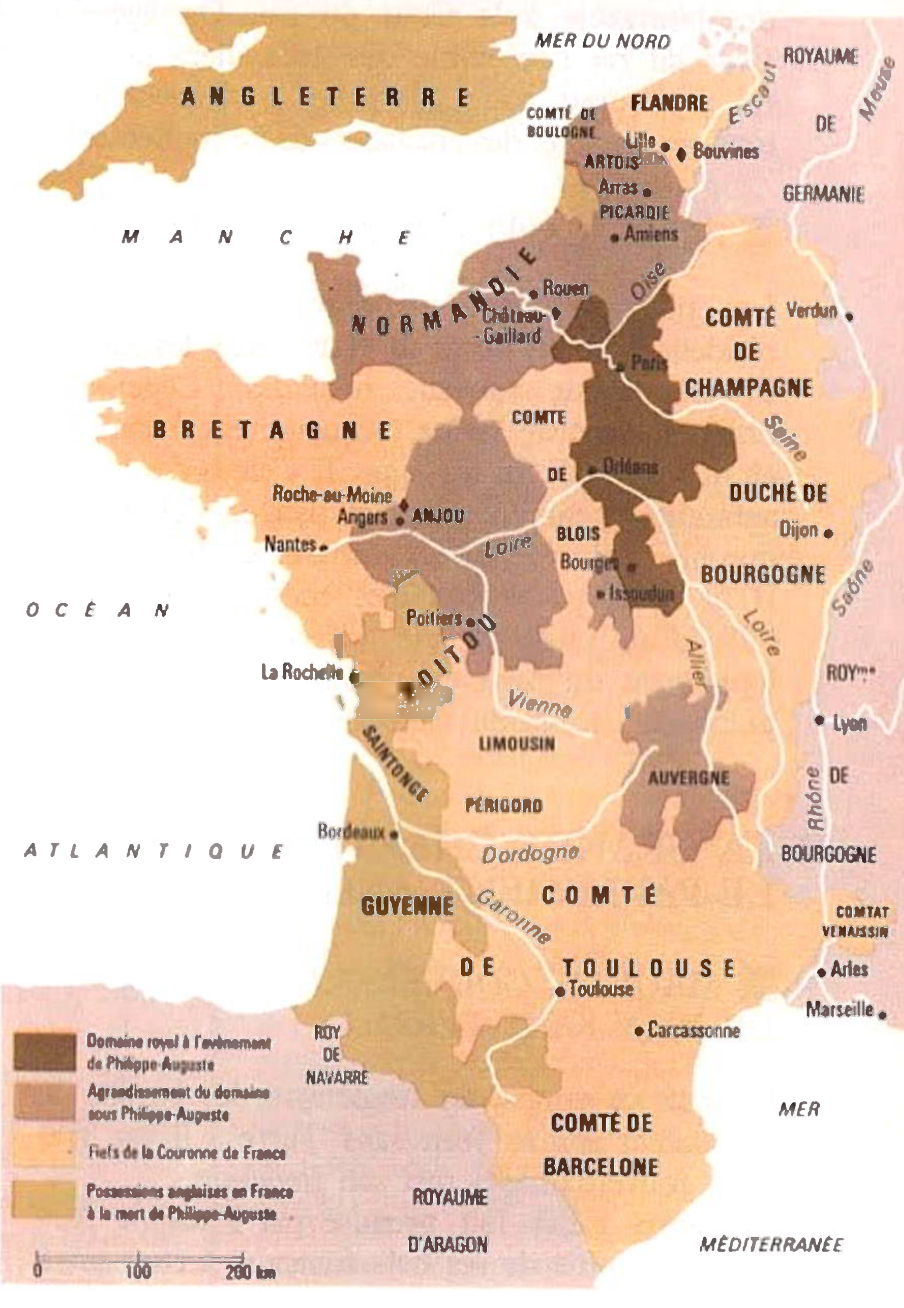
Exercices. 1 Ce texte, écrit par un poète qui voulait chanter les louanges de son roi Philippe Auguste, ne vous paraît-il pas empreint d'une certaine exagération ? Tous les **détails** vous semblent-ils vraisemblables ? **2** Quel est le jeu de mots sur « Ferrand ferré » ? **3** Reportez-vous au Lexique pour définir les mots Nation et État.

Plan et ruines du Château-Gaillard. La forteresse domine la Seine. Elle avait été construite à l'imitation du Krak des Chevaliers (voir p. 289). Les ruines de ces deux châteaux forts sont les plus importants vestiges de l'architecture militaire de cette époque.

Philippe Auguste attaqua d'abord l'ouvrage avancé : ses soldats provoquèrent l'écroulement de la grosse tour sud. Les défenseurs se retirèrent dans la première enceinte. Le siège durait depuis plusieurs mois quand un petit groupe de soldats de Philippe Auguste parvinrent à se glisser dans le château par les latrines situées au-dessous de la chapelle. Puis ils gagnèrent le pont mobile qui reliait la première enceinte à l'ouvrage avancé. Ils l'abaissèrent et permirent à leurs camarades d'entrer. Les Normands se réfugièrent alors derrière la seconde enceinte; mais, quand celle-ci eut été à son tour éventrée, ils se rendirent sans essayer de défendre le donjon.



La France à la fin du règne de Philippe Auguste.



Bouvines, victoire nationale

« Les rues, les maisons, les chemins de tous les châteaux et des villes, dit un contemporain, étaient tendus de courtines et de tapisseries de soie, couverts de fleurs, d'herbes et de branches mortes ; des paysans et des moissonneurs interrompant leurs travaux, suspendant à leur cou leur faux et leur hoyau, car c'était alors le temps de la moisson, et se précipitant en foule vers les chemins pour voir dans les fers ce Ferrand (comte de Flandre), dont peu auparavant ils redoutaient les armes. Les paysans, les vieilles femmes et les enfants ne craignaient point de se moquer de lui et en trouvaient l'occasion dans le double sens de son nom. Ils disaient que maintenant Ferrand était ferré, qu'il ne pourrait plus regimber, lui qui auparavant, ruait et levait le talon contre son maître. Quant aux Parisiens, ils prolongèrent leurs plaisirs dans la nuit même et pendant sept nuits consécutives, au milieu de nombreux flambeaux, en sorte que la nuit paraissait aussi brillante que le jour. » (Guillaume le Breton, 1165-1226.)

un grand baron, en partageant avec eux l'administration de leur fief : les attaquer eût été dès lors attaquer le roi. Il prit même sous sa *sauvegarde* certains sujets de ses vassaux (par exemple les habitants d'une ville, une association de marchands ou même un simple particulier) : désormais ils ne dépendaient plus que du roi. Il osa *limiter le droit de guerre privée.*

Adversaire de la grande féodalité, Philippe Auguste se montra *favorable à la bourgeoisie.* Il protégea les villes (à qui il demandait d'ailleurs de l'argent et des fantassins); il fit même entrer des bourgeois à la Cour du roi. On appelait *Cour du roi* l'ensemble des conseillers dont le roi s'entourait pour gouverner : c'étaient surtout des clercs et des chevaliers de petite noblesse.

4 PARIS, CAPITALE DE LA FRANCE

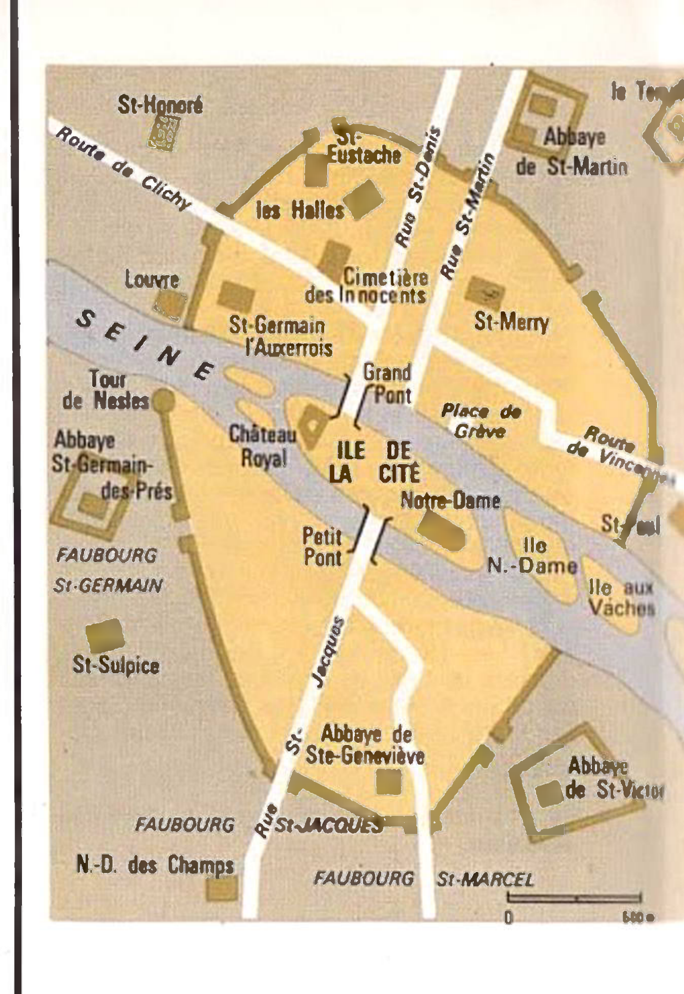
Les premiers Capétiens n'avaient pas eu de résidence fixe et, jusqu'au XVIIe siècle, les rois de France furent souvent nomades. Cependant Philippe Auguste résida fréquemment à Paris et en fit la capitale du royaume. Il y éleva des halles, agrandit les marchés, et, un peu en dehors des murailles, il se bâtit la forteresse du *Louvre.* Il fit aussi paver certaines rues et entoura la ville d'un puissant *mur d'enceinte.* Ce développement de Paris est comme la preuve de la puissance croissante de la royauté capétienne.

II LA GRANDE CHARTE (1215). LE PARLEMENT ANGLAIS

1 MAUVAIS GOUVERNEMENT DE JEAN SANS TERRE

Pendant ce temps, en Angleterre, les barons se révoltaient contre Jean sans Terre : il est vrai qu'il gouvernait très mal son royaume.

Peu après s'être fait prendre par Philippe Auguste la moitié de ses fiefs français, il était entré



Paris au XIIIe siècle et son enceinte. A l'époque de César, l'île de la Cité seule était habitée. Là vivait la peuplade des Parisii. L'île permettait de franchir commodément la Seine ; en même temps, elle était un relais pour les bateliers qui descendaient ou remontaient le fleuve. Sous l'Empire romain, la ville de Lutetia se créa sur la rive gauche : là se dressaient les thermes, les arènes, le théâtre. Aux XIIe et XIIIe siècles, la ville (qui avait pris le nom de Paris), s'accrut : non seulement les rois y résidèrent plus fréquemment, mais encore la circulation sur la Seine devint plus active par suite du développement des foires de Champagne. Paris était également un grand centre artisanal pour les objets d'art et les articles de luxe. Enfin, l'enseignement donné dans les écoles de Paris y attirait des maîtres et des étudiants de toute l'Europe catholique. Dans la Cité s'élevaient le château royal, sur l'emplacement du Palais de Justice actuel, et l'église Notre-Dame commencée vers 1160. Sur la rive gauche les établissements religieux, éparpillés au milieu des vignes, furent des centres de peuplement : autour d'eux se créèrent des villages qui formèrent plus tard des quartiers de Paris. Là aussi, sur la Montagne Sainte-Geneviève, se multiplièrent les écoles. Le quartier industriel était sur la rive droite ; son port était le port de Grève.

en conflit avec Innocent III, à propos de la nomination d'un archevêque. Déposé par le pape, il avait dû, pour éviter de perdre son royaume, consentir à *devenir le vassal du Saint-Siège*.

D'autre part Jean s'était fait haïr de ses vassaux, tant ecclésiastiques que laïcs. Il nommait en effet à son gré les évêques et les abbés et ses choix étaient souvent fort mauvais. Il laissait ses fonctionnaires multiplier arbitrairement les arrestations, les confiscations de biens et les amendes. Évêques, barons, bourgeois de Londres demandaient que le roi observât les anciennes chartes antérieures à Henri II : *depuis l'avènement d'Henri II, on l'a vu, le pouvoir royal s'était beaucoup développé au détriment des seigneurs*.

Au lendemain de la défaite de Jean à Angers et de celle de ses alliés à Bouvines, les mécontents mirent par écrit leurs revendications dans un document qui est connu sous le nom de *Grande Charte*. Puis ils sommèrent le roi de l'accepter. Abandonné de tous, Jean dut céder (1215).

2 LA GRANDE CHARTE

Voici les dispositions principales de la Grande Charte. Le roi s'engageait à respecter les droits traditionnels de l'Église, de la noblesse et des bourgeois. Il restituerait les sommes d'argent et les biens qu'il avait illégalement enlevés. Aucun homme libre ne serait emprisonné sans avoir été au préalable jugé selon la loi anglaise. Les droits féodaux seraient d'un taux raisonnable et le roi ne pourrait lever de taxes exceptionnelles qu'avec l'assentiment d'un Grand Conseil, composé de seigneurs ecclésiastiques et laïcs. Les marchands anglais ou étrangers n'auraient pas à subir de taxes trop lourdes. Si Jean n'observait pas la Charte, les barons pourraient s'emparer de ses châteaux pour le contraindre à obéir. *La Grande Charte était une victoire de la noblesse et des bourgeois de Londres sur les empiétements de la puissance royale depuis l'avènement d'Henri II.*

Philippe Auguste et ses vassaux

Un châtelain, le seigneur de la Roche-Guyon, était entré en rapports avec un ennemi de Philippe Auguste. Il fut contraint de faire amende honorable et de signer l'engagement suivant : « Pour avoir parlé avec Gautier de Mondreville, traître à mon seigneur le roi de France et voleur, j'ai donné satisfaction audit roi. Je lui ai cédé, ainsi qu'à ses héritiers, mes droits sur la ville de Beaumont-le-Roger. En outre, j'ai fait serment que je ne passerai pas l'Epte ou l'Eure, pour aller en Normandie, sans sa permission. Je lui livrerai de plus tous mes autres châteaux pour qu'il en fasse à sa volonté, toutes les fois qu'il me le demandera. Enfin, j'ai fait jurer sur l'Évangile, à tous mes vassaux que, dans le cas qu'ils apprendraient que je cherche à nuire en quoi que ce soit à mon seigneur le roi de France, ils l'en avertiraient aussitôt et prendraient son parti contre moi. »

En 1203, Innocent III voulut contraindre Philippe Auguste à faire la paix avec le roi d'Angleterre. Philippe refusa et obtint de ses vassaux la promesse qu'ils le soutiendraient même contre le pape. Voici la promesse du duc de Bourgogne : « Moi, Eude de Bourgogne, je fais savoir à tous ceux à qui les présentes lettres parviendront que j'ai conseillé à mon seigneur Philippe, l'illustre roi des Français, de ne faire avec le roi d'Angleterre aucune paix ni trêve qui serait imposée par la violence du seigneur pape ou d'aucun des cardinaux ; si le seigneur pape entreprenait de faire au seigneur roi aucune violence, j'ai promis au seigneur roi comme à mon seigneur lige, et je lui ai garanti sur tout ce que je tiens de lui, que je viendrai à son secours de tout mon pouvoir et que je ne ferai de paix avec le seigneur pape que par l'entremise dudit seigneur roi. » (Dans Lavisse, Histoire de France.)

Or Innocent III, en qualité de seigneur de Jean, cassa la Grande Charte. Audacieusement, les barons anglais offrirent la couronne au fils de Philippe Auguste. Mais, Jean étant mort sur ces entrefaites, ils acceptèrent de reconnaître son fils qui prit le nom d'*Henri III* (1216). Du moins la Grande Charte fut-elle conservée.

3 NOUVEAUX TROUBLES SOUS HENRI III

Quoique très différent de son père, Henri III (1216-1272) ne fut pas plus aimé que lui.

De caractère faible, le roi donnait toutes les bonnes places aux étrangers que sa femme, une princesse provençale, ou sa mère, remariée à un seigneur du Poitou, avaient amenés avec elles. Il se montrait surtout d'une docilité extraordinaire à l'égard du pape, le laissait nommer des Italiens comme évêques et abbés en Angleterre, gaspillait des sommes énormes pour l'aider à lutter contre les Hohenstaufen. Pour trouver l'argent, Henri III accablait d'impôts ses sujets.

En 1258, les nobles, excédés, se soulevèrent sous la direction de l'un d'eux, *Simon de Montfort*, fils du vainqueur des Albigeois[1]. Cette fois-ci ils allèrent beaucoup plus loin qu'en 1215 et ils réduisirent presque à rien l'autorité du roi. Mais leur succès ne dura pas : une guerre civile éclata, Simon de Montfort y fut tué (1265) et sa tentative n'eut pas de lendemain.

4 LES PROGRÈS DU PARLEMENT

Les stipulations de la Grande Charte n'en conservèrent pas moins leur valeur. Le successeur d'Henri III, son fils *Édouard Ier* (1272-1307), roi puissant pourtant et autoritaire, dut les

1. La mère de Simon de Montfort était Anglaise. Lui-même possédait un fief en Angleterre et il avait épousé la sœur d'Henri III.

Innocent III et Jean sans Terre

Quand, en 1213, Innocent III eut déposé Jean et chargé Philippe Auguste de conquérir l'Angleterre, Jean fut contraint de céder. « Désormais nous tiendrons du pape et de l'Église romaine [notre royaume] à titre de vassal... Nous voulons et décidons que l'Église de Rome reçoive chaque année de nous 1 000 livres sterling d'argent, 500 à la Saint-Michel et 500 à Pâques. » Le pape félicita le roi de s'être ainsi humilié : « Dieu a voulu que ce pays d'Angleterre à qui l'Église romaine avait enseigné jadis le christianisme..., fût placé, également au temporel, sous sa domination... Nous désirons diriger en Angleterre non seulement le sacerdoce, mais la royauté. »

Maintenant qu'il avait fait de Jean son vassal, Innocent III était décidé à prendre son parti contre les barons révoltés. Il cassa donc la Grande Charte : « Cette charte a été arrachée au roi par la force. Elle constitue un manque de respect à l'égard du Siège Apostolique, un grave détriment porté au pouvoir royal... Nous défendons sous peine d'anathème au roi d'observer cette charte, nous interdisons aux barons et à leurs complices d'en exiger l'application. » Comme les barons et les évêques refusaient d'obéir aux ordres du pape, celui-ci les excommunia. Ils n'en firent pas moins appel à Philippe Auguste. L'affaire en était là quand le pape mourut. (D'après Luchaire, Innocent III.)

confirmer solennellement. La nécessité de trouver de l'argent pour faire la guerre en Écosse et dans le Pays de Galles le contraignit à réunir fréquemment ce qu'on appelait le *Parlement*. On donnait ce nom à la Cour du roi, augmentée d'un certain nombre de grands feudataires et d'évêques. Édouard Ier y appela même parfois, mais sans leur donner encore le droit de discussion, des chevaliers (c'est-à-dire des membres de la petite noblesse) et des bourgeois des villes[1].

Sous des souverains faibles, le Parlement imposa son autorité : en 1327, il contraignit le roi Édouard II à abdiquer.

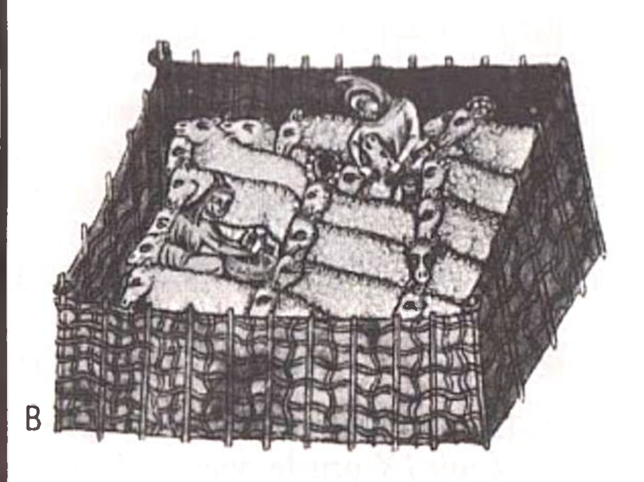
1. Vers 1350, les membres du Parlement se partagèrent en deux Chambres qui siégèrent séparément. Les hauts barons et les prélats formèrent la *Chambre des Lords*. Les chevaliers et les bourgeois formèrent la *Chambre des Communes*. Le mot de *Parlement* désigna l'ensemble des deux Chambres.

RÉSUMÉ

- **Habile à profiter des circonstances favorables, Philippe Auguste a la chance de pouvoir faire condamner Jean sans Terre comme félon et il lui enlève la Normandie, le Maine, l'Anjou et une partie du Poitou.**
- **Quand Jean noue une coalition contre la France, Philippe Auguste en triomphe à Bouvines (1214).**
- **Philippe Auguste développe son autorité dans le domaine, instituant les baillis ou sénéchaux. Il utilise habilement ses droits de seigneur pour affaiblir les feudataires, il prend le parti des petits contre les grands, protège les bourgeois et fait de Paris la capitale de la France.**
- **Pendant ce temps, en Angleterre, les évêques, les barons et les bourgeois de Londres se révoltent contre Jean et lui imposent la Grande Charte (1215).**
- **La tentative de Simon de Montfort pour réduire à rien l'autorité d'Henri III échoue (1265). Mais le puissant Édouard Ier lui-même doit reconnaître que le roi ne peut lever d'impôts nouveaux sans l'autorisation du Parlement.**



A



B

A / Un grand seigneur anglais. Sir Geoffrey Luttrel (1276-1345) était un riche seigneur du nord-est de l'Angleterre. Le voici, droit sur son cheval caparaçonné ; sa femme lui tend le heaume et la bannière, sa belle-sœur lui apporte l'écu. (Miniature d'un manuscrit anglais du XIVe siècle, British Museum.)

B / La tonte de moutons. Aux XIIe et XIIIe siècles, les moines cisterciens développèrent en Angleterre l'élevage des moutons. Mais les Anglais ne travaillaient pas eux-mêmes la laine ; ils la vendaient aux Flamands, qui venaient l'acheter dans les nombreuses foires à laine du royaume.

33 La France sous saint Louis et Philippe le Bel

Sous saint Louis et sous Philippe le Bel, quoique par des moyens opposés, le pouvoir du roi continue à se fortifier.

- *Le règne de saint Louis.*
- *Le règne de Philippe le Bel.*
- *La France en* 1328.

I LE RÈGNE DE SAINT LOUIS

1 LOUIS VIII ET BLANCHE DE CASTILLE

Le fils de Philippe Auguste, *Louis VIII*, ne régna que trois ans (1223-1226). A sa mort, sa veuve, la reine *Blanche de Castille*, devint régente au nom de leur jeune fils (le futur Louis IX). Une expédition contre les Albigeois, et le traité de Paris (1229) eurent pour conséquence lointaine l'annexion au domaine royal, en 1271, de la plus grande partie du comté de Toulouse[1].

2 SAINT LOUIS : LE CHRÉTIEN

En 1235, lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt et un ans, *Louis IX* prit le pouvoir. Très peu de temps après sa mort, il fut canonisé, c'est-à-dire déclaré saint par l'Église et on l'appelle couramment *saint Louis*.

Gai, un peu moqueur, aimant à plaisanter, parfois d'ailleurs d'humeur impérieuse, saint Louis était avant tout d'une piété profonde. Membre du tiers ordre franciscain, il était très assidu aux offices, se levait toutes les nuits pour

1. En 1229 (voir p. 296), le roi avait annexé la partie orientale du comté de Toulouse (région de Nimes, Béziers, Carcassonne et Narbonne). Le reste avait été laissé au comte de Toulouse à condition que son héritière épousât un frère de saint Louis, *Alphonse de Poitiers*. Or, Alphonse mourut sans enfants en 1271.



Saint Louis (Musée de Cluny.) Cette statue de bois évoque bien la très belle physionomie de saint Louis jeune, dont les contemporains vantaient « l'air angélique, le visage plein de grâce, les yeux de colombe ». De tous les rois du Moyen Age, saint Louis est celui que nous connaissons le mieux grâce à deux de ses contemporains. L'un est Joinville (1224-1318) qui publia une « Histoire de saint Louis » où l'on trouve beaucoup d'anecdotes sur le roi. L'autre est le confesseur de la reine Marguerite, veuve du roi. Lorsque le Saint-Siège prépara la canonisation de saint Louis, tous ceux qui avaient connu le roi furent invités à dire ce qu'ils savaient de lui. Les résultats de cette vaste enquête servirent au confesseur pour rédiger la biographie de saint Louis.

chanter matines, portait sur la chair un cilice et, chaque vendredi, en mémoire de la flagellation de Jésus-Christ, se faisait donner la discipline. L'un de ses plus grands bonheurs fut de pouvoir acheter des reliques du Christ et de la Vierge et en particulier la Couronne d'épines. Pour abriter la châsse précieuse où il les enferma, il fit construire dans la cour de son palais, à Paris, la *Sainte Chapelle*. La piété de saint Louis explique aussi son attitude impitoyable à l'égard des hérétiques et la faveur qu'il témoigna aux tribunaux de l'Inquisition.

Saint Louis voulut pratiquer la vertu chrétienne par excellence : la charité. Il multiplia les institutions charitables : par exemple, en faveur de 300 aveugles, il créa, à Paris, l'hospice des *Quinze-Vingts*.

Ce n'est pas seulement dans sa vie privée que saint Louis voulait se montrer bon chrétien, mais aussi dans sa vie politique : établir la justice en France, vivre en paix avec tous les pays voisins, partir pour la Croisade, tel fut le triple idéal de sa vie.

3 SAINT LOUIS : LE JUSTICIER

Saint Louis disait que le premier devoir d'un prince est de faire à chacun bonne justice. Aussi est-il resté dans l'imagination populaire le roi qui rend la justice lui-même, assis sous un chêne dans le bois de Vincennes. Très respectueux des droits d'autrui, il fit surveiller les prévôts et les baillis de son domaine par des *enquêteurs*, qui devaient faire droit aux justes plaintes des habitants. Il ordonna également que de *tous* les tribunaux seigneuriaux, on pût *en appeler* au tribunal du roi.

Saint Louis voulut aussi que la *monnaie* fût bonne et stable. Il frappa de nouveau des pièces d'or. Il laissa aux grands vassaux le droit de battre monnaie, mais il leur interdit d'en faire de la mauvaise et il les contraignit à accepter dans leurs fiefs, concurremment à la leur, la monnaie du roi.

A



B



A / **Éducation de saint Louis.** Miniature du XIV[e] siècle. Le jeune saint Louis est ici représenté avec une auréole, comme on en met autour de la tête des saints. Qu'en concluez-vous sur la date de la miniature ? Le professeur de l'enfant, un ecclésiastique, lui fait sans doute une remarque importante, que Blanche de Castille, assise à gauche, couronne en tête, accentue du même geste que le moine.

B / **Saint Louis justicier.** Miniature du XIV[e] siècle. Le seigneur de Coucy avait fait pendre trois enfants coupables d'avoir chassé dans ses forêts. Saint Louis pensa un instant à le faire pendre ; il le condamna du moins à une forte amende. On le voit à droite, assis sur son trône, couronne en tête et promettant de punir le meurtrier.



A



B

La piété de saint Louis

« Lequel aimeriez-vous le mieux : être lépreux ou avoir commis un péché mortel ? » demanda un jour saint Louis à Joinville. « Et moi, dit celui-ci, qui jamais ne lui mentis, je lui répondis que je préférerais en avoir commis trente que d'être lépreux. — Vous parlez à la légère et comme un étourdi, répondit le roi ; car nulle maladie de lèpre n'est aussi laide que l'état de péché mortel. Quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre de son corps ; mais quand celui qui a commis un péché mortel meurt, il n'est pas sûr que son repentir ait été suffisant pour lui gagner le pardon de Dieu. Aussi je vous prie, fit-il, que vous preniez à cœur pour l'amour de Dieu et de moi de préférer que votre corps souffre de lèpre ou de toute autre maladie, plutôt que de laisser le péché mortel entrer dans votre âme... »

Saint Louis se montrait implacable à l'égard des mauvais chrétiens. « Les laïcs, disait-il, quand ils entendent mal parler de la loi chrétienne, ne doivent pas en prendre la défense sinon l'épée à la main, qu'ils doivent enfoncer dans le ventre du contradicteur autant qu'elle y peut entrer. » Un jour il fit brûler le nez et les lèvres à un bourgeois qui avait blasphémé. (Joinville, Histoire de saint Louis.)

Exercices. 1 Que signifie la phrase : « Quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre de son corps » ? **2** L'attitude de saint Louis en face des hérétiques ou des blasphémateurs n'aide-t-elle pas à comprendre celle des croisés à l'égard des musulmans ou des Albigeois ?

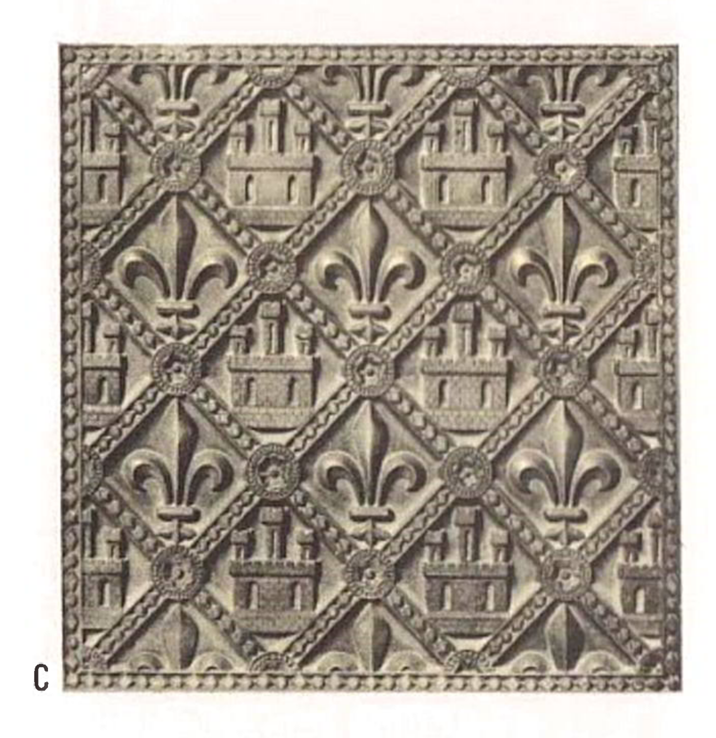
A / **Saint Louis se faisant donner la discipline.**

B / **Saint Louis et le moine lépreux.**

Charité de saint Louis

Il y avait, dans une abbaye voisine de Paris, un moine lépreux. La lèpre lui avait rongé les yeux et fendu les lèvres. Un jour, raconte un chroniqueur, saint Louis alla visiter le malheureux et le trouva en train de manger : « Le saint roi salua ce malade et lui demanda comment il était et s'agenouilla devant lui, et alors il commença à couper la viande à genoux et il mit ces morceaux dans la bouche du malade... » Puis il fit apporter de sa cuisine des perdrix. « Le bon roi lui découpa les ailes d'une perdrix et il salait les morceaux et puis les mettait dans sa bouche. Mais comme les lèvres étaient fendues, le malade saignait parce que le sel lui entrait dans les lèvres ; alors le bon roi mettait du sel sur les morceaux de viande pour qu'ils eussent du goût ; puis il enlevait les grains de sel pour qu'ils n'entrassent pas dans les crevasses des lèvres du malade. » Après,... le bon roi demanda au malade qu'il priât Notre-Seigneur pour lui. » (Guillaume de Nangis, vers 1300.)

Exercices. 1 Pourquoi saint Louis, qui est roi, se met-il à genoux devant le malade ? N'y a-t-il pas dans l'Évangile une scène célèbre qui pouvait pousser le pieux saint Louis à cette marque d'humilité ? **2** Le texte ne donne-t-il pas un autre trait de l'humilité du roi ? **3** Quelle est, d'après la miniature, l'attitude du lépreux et celle de la suite du roi ? **4** Cette miniature a-t-elle été faite du vivant du roi ?



C

C / **Sceau de Blanche de Castille.** Blanche était fille d'un roi de Castille et d'une princesse anglaise. Elle vint en France en 1200 et épousa le fils de Philippe Auguste. Son sceau conserve les armes de Castille (une forteresse flanquée de tours) auxquelles sont jointes les fleurs de lis.



D

D / **Sceau de saint Louis.** Il est en tout semblable à celui de Philippe Ier, deux cents ans auparavant (voir p. 298). On lit Ludovicus Di Gra Francorum rex (Louis, par la grâce de Dieu, roi des Francs). (Arch. Nat.)

4 SAINT LOUIS : LE PACIFICATEUR

La guerre semblait à saint Louis le pire des crimes parce qu'elle donne l'occasion de commettre de grands péchés. Il osa *interdire dans tout le royaume les guerres privées.*

Désireux de mettre fin au conflit qui, depuis un siècle, opposait les Plantagenêts et les Capétiens, saint Louis signa, en 1259, avec le roi d'Angleterre Henri III le *traité de Paris.* Henri III renonçait solennellement à la Normandie, à l'Anjou, à la Touraine et au Poitou; de plus, il se déclarait vassal-lige du roi pour le duché de Guyenne. De son côté, saint Louis faisait en faveur de Henri III des concessions dans le Limousin, le Périgord et l'Agenais.

Dans le même temps, saint Louis abandonnait le Roussillon et la Catalogne au roi d'Aragon et celui-ci renonçait, en contrepartie, à ses droits sur certaines régions du comté de Toulouse.

Toujours ami de la paix, saint Louis essaya (sans d'ailleurs y parvenir) de réconcilier les papes et l'empereur Frédéric II, puis Henri III et ses sujets anglais révoltés contre lui.

5 SAINT LOUIS : LE CROISÉ

Une guerre pourtant paraissait à saint Louis légitime et même excellente : la Croisade. Il se croisa à deux reprises.

En 1249, il débarqua en *Égypte.* Mais, après quelques succès, ses soldats furent surpris par la crue du Nil, atteints par une épidémie, écrasés enfin par les musulmans. Le roi et ses trois frères furent faits prisonniers et n'obtinrent la liberté que contre d'énormes rançons. Sitôt libéré, saint Louis se rendit en Terre sainte, où il resta quatre ans avant de rentrer en France.

En 1270, quoique malade, saint Louis partit pour *Tunis.* Il espérait convertir le sultan de cette ville puis, avec son aide, attaquer l'Égypte. Mais, à peine arrivé, il mourut de la peste.

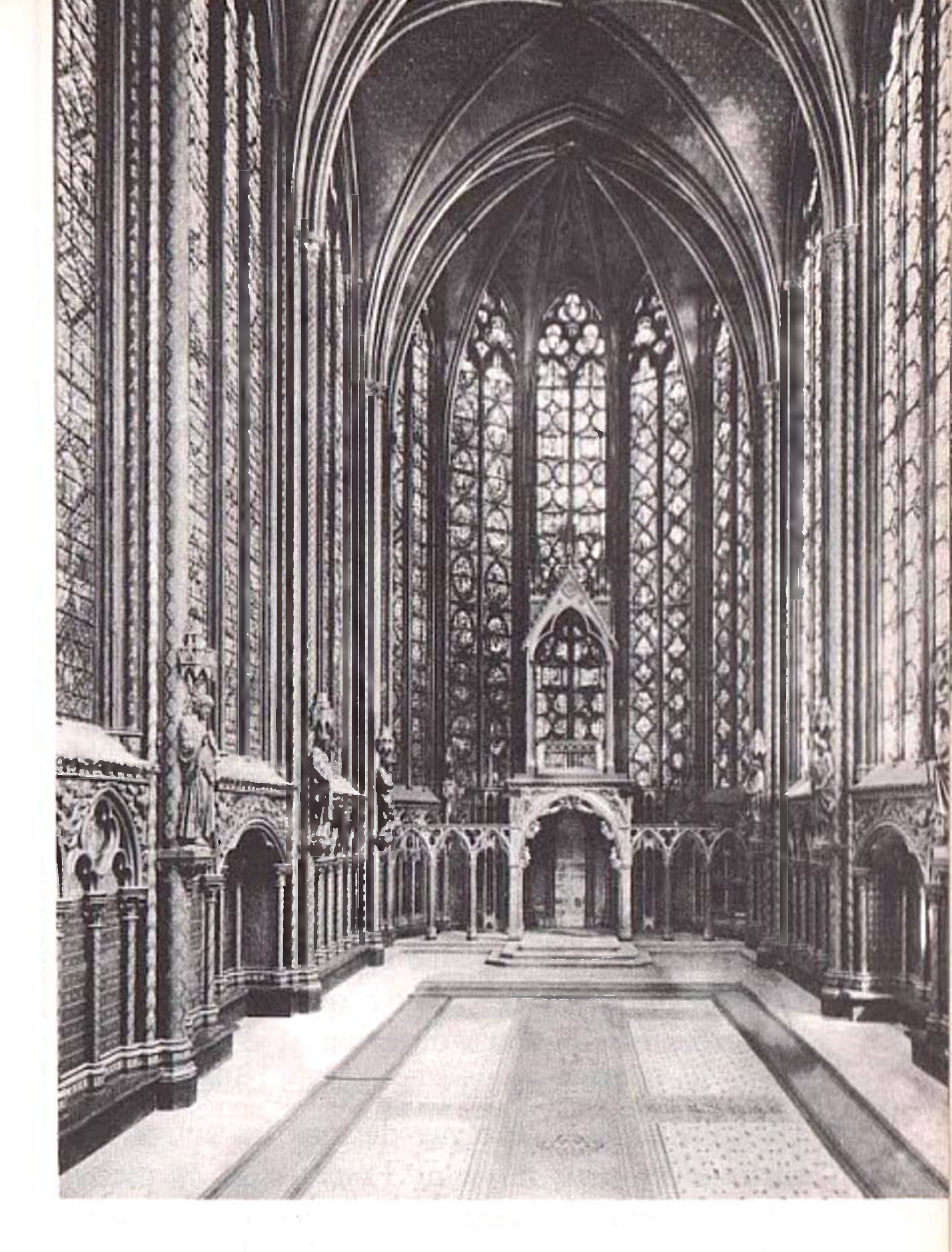
L'ordonnance sur les fonctionnaires

« Nous, Louis, par la grâce de Dieu roi de France, ordonnons que tous nos baillis, vicomtes, prévôts, maires et tous les autres, en quelque affaire que ce soit, fassent serment qu'ils feront droit à chacun sans acception de personnes, aux pauvres comme aux riches, et à l'étranger comme à l'indigène et garderont les us et coutumes qui sont bonnes et éprouvées... et avec cela jureront qu'ils ne prendront, ni ne recevront, par eux ni par autres, ni or ni argent ni autres choses si ce n'est fruit, pain ou vin ou autre présent jusqu'à (concurrence de) la somme de dix sols... Ils ne donneront ni n'enverront nul don à homme qui soit (membre) de notre conseil, ni à sa femme, ni à ses enfants, ni à ceux qui recevront leurs comptes, ni à nul que nous enverrons en leur bailliage ou en leur prévôté pour faire enquête... Que tous nos prévôts et baillis s'abstiennent de jurer... et qu'ils se gardent des gens qui jouent aux dés et vont dans les tavernes... Nous défendons que nos baillis achètent ou fassent acheter, par eux ou par autres, des propriétés ou des terres, en leurs bailliages ou en d'autres, tant qu'ils seront à notre service, et qu'ils marient leurs fils ou leurs filles à une autre personne de leur baillage sans notre permission spéciale... Nous voulons que tous nos baillis, vicomtes, prévôts et maires restent, après qu'ils auront quitté leur fonction, pendant quarante jours dans le pays où ils ont été fonctionnaires, afin qu'ils puissent comparaître devant le nouveau bailli, au cas où ils auraient lésé ceux qui voudraient se plaindre d'eux.
(D'après Joinville.)

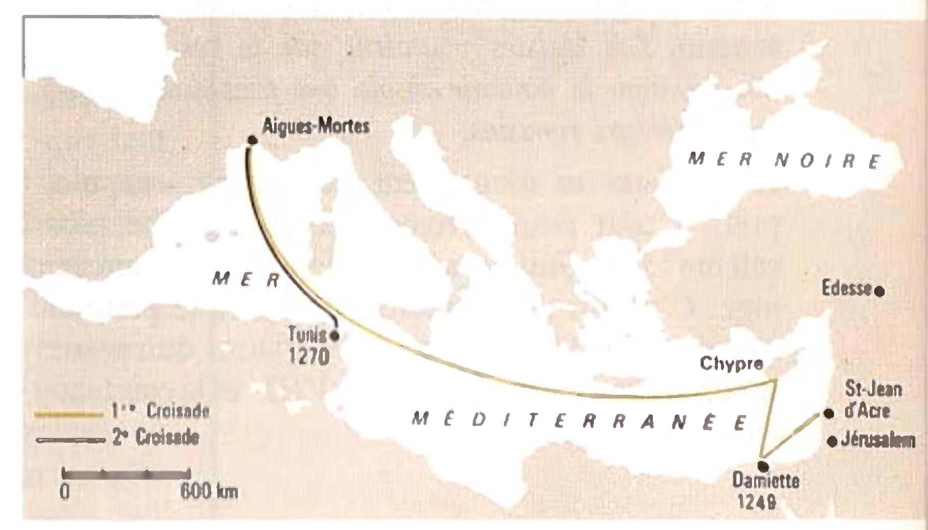
Exercice. Expliquez la double interdiction faite aux fonctionnaires.

Saint Louis à Vincennes

« Maintes fois, dit Joinville, il arriva qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes, après la messe, et s'adossait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui. Et alors il demandait de sa bouche :
« Y a-t-il quelqu'un qui ait à défendre un procès contre une partie adverse ? »
Et ceux qui avaient un procès se levaient et alors il disait :
« Taisez-vous tous, et on vous expédiera l'un après l'autre. »
Et alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroy de Villette et disait à l'un d'eux : « Jugez-moi ce procès. » Et quand il voyait quelque chose à amender, lui-même l'amendait de sa bouche. »



La Sainte-Chapelle. La Sainte-Chapelle fut élevée à Paris dans l'enceinte du Palais royal vers 1245 pour abriter les reliques que l'empereur latin de Constantinople avait vendues à saint Louis. Elle comprend deux chapelles superposées : la chapelle basse réservée aux serviteurs, puis la chapelle haute (qu'on voit ici), toute en verrières, réservée au roi et à sa famille ; c'était là qu'étaient placées les reliques.



Les croisades de saint Louis.

Plus qu'aucun de ses prédécesseurs ou de ses successeurs, saint Louis a contribué, par le souvenir de ses vertus et de sa justice, à créer dans le cœur de tous les Français, même les plus humbles, *un profond sentiment d'amour et de respect pour la royauté.*

II LE RÈGNE DE PHILIPPE LE BEL

1 L'INFLUENCE DES LÉGISTES

Philippe le Bel était le petit-fils de saint Louis. Nous ne savons presque rien de son caractère; mais son long règne (1285-1314) a une importance capitale. Le domaine royal s'agrandit de la Champagne et de la Navarre que la reine avait apportées en dot, puis de Lyon et d'une petite partie de la Flandre avec la ville de Lille.

Ce qui distingue ce règne de tous les autres, et surtout de celui de saint Louis, c'est la place qu'y ont tenue les *légistes.* On appelait ainsi des hommes qui se consacraient à l'étude du droit romain. *Les légistes voulaient que le roi eût dans son royaume le pouvoir absolu que possédaient jadis les empereurs romains.*

Les légistes se montrèrent durs, sans scrupule, prêts à tout pour arriver à leurs fins. Le plus célèbre fut *Guillaume de Nogaret,* un ancien juge. C'est lui qui, semble-t-il, a joué le premier rôle dans les deux plus célèbres affaires du règne : le conflit avec le pape *Boniface VIII*[1] et la condamnation des *Templiers.*

2 LES BESOINS D'ARGENT

Le domaine s'était beaucoup accru, les fonctionnaires étaient plus nombreux, les guerres devenaient très coûteuses parce qu'il fallait entretenir

1. Voir ci-dessus pp. 282 et 284.



Sceau des Templiers. Le sceau représente « le Temple », c'est-à-dire, très schématiquement, la coupole du Rocher (voir p. 199) mais surmontée d'une croix.

Nogaret et les Templiers

Comme le pape Clément V montrait qu'il ne croyait pas à la culpabilité des Templiers, Nogaret et ses amis reprirent contre lui le système d'accusations qui avait si bien réussi contre Boniface VIII. « Que le pape prenne garde, il est simoniaque ; il donne les bénéfices de la Sainte Église à ses proches parents ; il est pire que Boniface... On pourrait croire que c'est à prix d'or qu'il protège contre le zèle du roi de France les Templiers, qui sont coupables et qui ont avoué. » Effrayé, Clément V céda : il décida qu'une commission pontificale enquêterait sur les Templiers.

Devant la commission pontificale, certains Templiers qui avaient avoué aux juges royaux, par peur des supplices, se rétractèrent.
Pour empêcher les autres Templiers de les imiter, Nogaret fit un effroyable exemple. Cinquante-quatre d'entre ceux qui s'étaient rétractés, furent condamnés comme relaps (on appelle ainsi un inculpé qui, après avoir avoué sa faute, se rétracte et y retombe). Ils furent brûlés vifs (mai 1310). Les survivants, frappés d'effroi, avouèrent tout : « J'ai avoué, disait l'un à des commissaires pontificaux, à cause des tortures que m'ont infligées les chevaliers du

des soldats de métier. *Le roi ne pouvait plus se contenter du revenu du domaine et des aides féodales.* Les légistes auraient voulu lever dans tout le royaume des redevances « extraordinaires » (c'est-à-dire qui n'étaient pas prévues par le droit féodal). *Ainsi reparaissait l'idée de l'impôt payé au roi par tous les habitants.*

A maintes reprises, Philippe le Bel obtint du clergé, de la noblesse et des roturiers des sommes considérables mais il lui fallait négocier, marchander pour ne pas trop heurter l'opinion publique. Aussi préféra-t-il souvent se rabattre sur des *expédients.* Il multiplia les dons forcés; il expulsa les juifs pour confisquer leurs biens, et les banquiers italiens installés en France pour recouvrer à son profit les sommes qui leur étaient dues.

3 L'AFFAIRE DES TEMPLIERS

Les Templiers, dont l'ordre avait été créé pour la défense de la Terre sainte, s'étaient établis en Europe après la perte de la Palestine. *Ils servaient de banquiers aux papes et aux princes* (notamment aux rois de France) et leur richesse les rendait impopulaires. Nogaret persuada Philippe le Bel qu'ils étaient hérétiques et que leur ordre devait être supprimé (1307). Mis à la torture, les Templiers avouèrent tous les crimes dont on les accusait. Ceux qui rétractèrent leurs aveux furent brûlés vifs. Après quoi Philippe le Bel imposa au pape *Clément V* la suppression de l'ordre (1312). Sans doute le roi était-il sincère dans ses accusations contre les Templiers. A cette affaire il gagna du moins de n'avoir plus à rembourser à ses victimes les sommes qu'il leur devait et d'avoir, pendant plus de dix ans, perçu à son profit les revenus de leurs biens.

4 LA FIN DES CAPÉTIENS DIRECTS

Philippe le Bel laissait trois fils qui furent rois l'un après l'autre sous les noms de *Louis X*,

roi ; mais tout est faux. Hier j'ai vu 54 de mes frères dans les fourgons en route pour le bûcher, parce qu'ils n'ont pas voulu reconnaître nos prétendues erreurs. J'ai pensé que je ne pourrais jamais résister à la terreur du feu. J'avouerai tout, je le sens. J'avouerais que j'ai tué Dieu, si on voulait. » Peu après, sur les menaces du roi, le pape supprima l'ordre des Templiers (1312).

Deux des plus grands dignitaires de l'ordre, dont le Grand Maître Jacques de Molai, avaient avoué. Ils avaient alors été condamnés à l'emprisonnement perpétuel. Puis ils se rétractèrent : « Nous ne sommes pas coupables, dirent-ils, des choses dont on nous accuse ; nous sommes coupables d'avoir bassement trahi l'ordre pour sauver notre vie. L'ordre est pur, il est saint ; les accusations sont absurdes, les confessions menteuses. » Immédiatement les deux hommes furent condamnés comme relaps et, le soir même, brûlés vifs (18 mars 1314). (Textes cités dans Lavisse, Histoire de France.)

Philippe V et Charles IV (1314-1328). Chacun n'avait que des filles, et celles-ci furent, par trois fois, écartées du trône[1]. En 1328 prit donc fin la dynastie des *Capétiens directs* (c'est-à-dire ceux qui s'étaient succédé de père en fils depuis Hugues Capet).

La couronne passa à un neveu de Philippe le Bel, Philippe de Valois, qui prit le nom de *Philippe VI*. Il inaugura la *dynastie des Capétiens Valois*, qui occupa le trône de France de 1328 à 1589.

III LA FRANCE EN 1328

1 GRANDS FIEFS ET APANAGES

En 1328, la carte politique de la France était bien différente de ce qu'elle était en 987. Les Capétiens directs avaient, en effet, *rattaché beaucoup de grands fiefs au domaine royal.*

Des grands fiefs qui se partageaient la France en 987, quatre seulement subsistaient en 1328 : la Bourgogne, la Flandre, la Bretagne et la Guyenne (celle-ci au roi d'Angleterre). Encore étaient-ils isolés les uns des autres. De plus on a vu que les Capétiens avaient réussi à imposer le droit d'appel, la multiplication des cas royaux et des sauvegardes, la circulation dans tout le royaume de la monnaie royale, enfin (en théorie au moins) l'interdiction des guerres privées.

Cependant, le domaine royal n'était pas aussi étendu qu'on pourrait le croire au premier abord. Les rois, en effet, avaient l'habitude de donner en fiefs à leurs fils cadets des *apanages*, c'est-à-dire des morceaux du domaine royal. C'est ainsi que Louis VIII avait donné à trois de ses enfants à peu près toutes les terres que Philippe Auguste avait annexées. Il y avait là un danger possible pour la royauté.

1. Plus tard on dira qu'elles l'avaient été en vertu d'un article de la *loi salique*, c'est-à-dire de la loi des Francs Saliens. Cet article interdisait aux femmes d'hériter d'une terre. Elles ne pouvaient donc, disait-on, hériter du royaume de France.

Philippe le Bel et sa famille (page suivante en haut). Le roi est assis sur un trône en forme de chaise curule, les gants dans la main gauche. A sa gauche, sa fille Isabelle (couronnée parce qu'elle était femme d'Édouard II roi d'Angleterre), puis ses fils, les futurs rois, Philippe V et Charles IV. A sa droite, son fils aîné (qui sera Louis X) et son frère Charles de Valois. C'est le fils de ce Charles de Valois qui arrivera au trône en 1328 sous le nom de Philippe VI de Valois. (Manuscrit du XIV[e] s., Bibl. Nat.)

La France en 1328 (page suivante en bas).

1. En 1271, le fils de saint Louis, le roi Philippe III le Hardi, réunit au domaine royal les possessions de son oncle Alphonse de Poitiers qui venait de mourir — à l'exception du Comtat Venaissin qu'il céda au Saint-Siège.
2. De par son mariage avec la fille du comte de Champagne (qui était en même temps roi de Navarre), Philippe le Bel acquit la Navarre. Mais ce pays se détacha de la couronne quelques années plus tard et passa à la famille de la fille du roi Louis X. Il ne fit plus partie du domaine royal avant 1607, sous le règne d'Henri IV.
3. Philippe III le Hardi et Philippe le Bel utilisèrent toutes les occasions pour faire entrer dans leur clientèle de nombreux seigneurs qui relevaient de l'Empire : par exemple dans les régions de Valenciennes, de Bar-le-Duc et de Verdun, dans le Comté de Bourgogne, en Savoie et près de Valence.

LE GOUVERNEMENT

Sous saint Louis et Philippe le Bel, un gouvernement central, résidant à Paris auprès du roi, s'était organisé, à l'imitation de ce qui s'était fait en Angleterre depuis Henri II Plantagenêt.

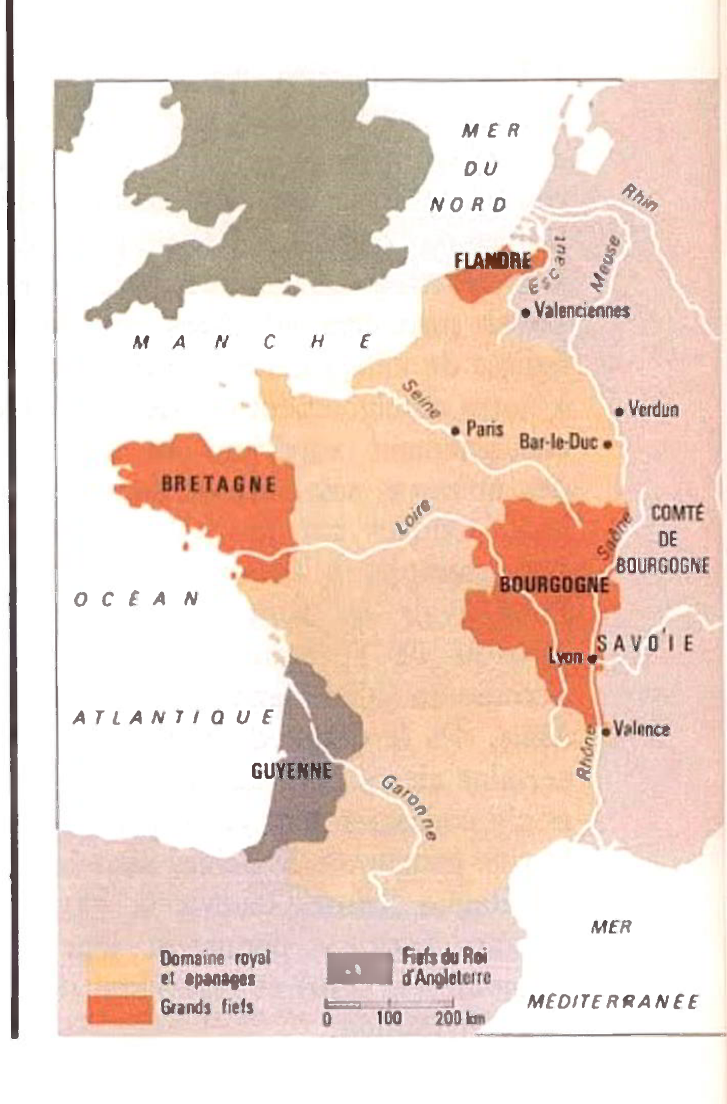
Au XII[e] siècle, toutes les affaires importantes (qu'elles fussent administratives, financières ou judiciaires) étaient réglées par la *Cour du roi*. Mais au cours du XIII[e] siècle, petit à petit, il y eut comme *une spécialisation du travail* et la Cour du roi se scinda en trois sections : *le Parlement* s'occupa des affaires judiciaires et fut le tribunal suprême du royaume; *la Cour des Comptes* contrôla les recettes et les dépenses; enfin *le Conseil du roi* aida le roi à administrer et à gouverner[1].

1. On voit que le mot *Parlement* a un sens différent, vers 1300, en Angleterre et en France. Cependant le Parlement anglais avait aussi des attributions judiciaires.



RÉSUMÉ

- **L'habileté de Louis VIII et de sa veuve, la régente Blanche de Castille, prépare l'annexion au domaine royal de la plus grande partie des États du comte de Toulouse.**
- **Chrétien fervent, saint Louis (1226-1270) fait deux croisades, l'une en Égypte, l'autre à Tunis : elles échouent l'une et l'autre.**
- **Désireux de rendre à chacun stricte justice, il établit le droit d'appel, crée une monnaie saine, signe avec le roi d'Angleterre Henri III le traité de Paris (1259) et tente de régler les querelles par des arbitrages.**
- **Sous l'influence de légistes sans scrupule, Philippe le Bel (1285-1314) veut imposer son autorité dans tout le royaume. Les deux incidents les plus caractéristiques de son règne sont l'affaire d'Anagni et le procès des Templiers.**
- **Après sa mort, par trois fois, ses petites-filles sont écartées du pouvoir. Une branche cadette des Capétiens, celle des Valois, arrive au trône en 1328.**
- **Aux côtés du souverain siègent à Paris le Conseil du roi, le Parlement et la Cour des Comptes.**



34 L'enseignement et la littérature du XIe au XIVe siècle

Les XIIe et XIIIe siècles sont des siècles de vie intellectuelle intense. La preuve en est dans :
- *Le renouveau de l'enseignement et le nombre de grands penseurs dans les Universités.*
- *L'apparition des premiers chefs-d'œuvre de la littérature.*

I L'ENSEIGNEMENT LES UNIVERSITÉS

1 LES ÉCOLES AU MOYEN AGE

L'État, au Moyen Age, ne s'occupait pas de donner l'enseignement. *L'Église était presque seule à être instruite; elle était donc seule à pouvoir enseigner;* les professeurs étaient des ecclésiastiques, ou, comme on disait alors, des « clercs ». L'instruction élémentaire était donnée dans les écoles primaires attachées aux couvents et aux églises de villages. Les études qui correspondent à notre enseignement du second degré et à notre enseignement supérieur se faisaient soit dans des abbayes, soit surtout dans des *écoles épiscopales* fondées par les évêques dans les villes : par exemple, à Chartres, à Laon et à Paris. Pour avoir le droit d'y enseigner, il fallait recevoir de l'évêque la *licence*, c'est-à-dire la permission (d'enseigner).
Mais, dès le début du XIIe siècle, on vit à Paris certains clercs faire de l'enseignement un métier et s'y consacrer tout entiers. Ils s'installaient sur la rive gauche de la Seine, dans le quartier de la Montagne Sainte-Geneviève, louaient une salle à leurs frais, y donnaient leur enseignement (toujours en latin) et recevaient de chaque élève une rétribution.

A


B


A / École primaire (miniature du XIVe s.).

B / Clercs lisant et discutant (sculpture, restaurée, d'un tombeau. Abbaye de Saint-Denis).

Doléances d'un instituteur parisien

« On voit des parents qui, déloyalement, rognent sur le prix dont vous êtes convenus avec eux pour l'instruction de leurs enfants. L'un ne paie qu'une moitié ; l'autre ne paie rien, clamant que son fils n'a fait aucun progrès et n'a rien appris ; un autre jure ses grands dieux qu'il a déjà payé ; un autre encore vous comble de paroles mielleuses et finalement ne donne rien... Si le juge vous donne gain de cause, la moitié du salaire que vous avez récupéré va aux avocats. »
(D'après Faral, La vie quotidienne au temps de saint Louis.)

2 LA RENAISSANCE DES ÉTUDES AU XIIe SIÈCLE

Le XIIe siècle fut marqué dans tout l'Occident par une soif ardente de savoir.

On voulut en particulier connaître les œuvres des grands savants de l'Antiquité grecque. Or elles s'étaient perdues en Occident au moment des Grandes Invasions ou dans la barbarie des temps mérovingiens. Mais on en trouvait des copies dans les bibliothèques des grandes villes musulmanes. C'est pourquoi *des équipes de traducteurs chrétiens* se rendirent à Palerme en Sicile, et à Tolède en Espagne, pour y traduire en latin les textes grecs ou tout au moins les traductions arabes des textes grecs. L'Occident posséda désormais des ouvrages du philosophe et savant *Aristote*, du mathématicien *Euclide*, de l'astronome *Ptolémée*, des médecins *Hippocrate* et *Galien*. Par la même occasion, on apprit à connaître les œuvres des savants musulmans.

L'enseignement consistait à commenter un ouvrage important d'un auteur ancien ou d'un professeur célèbre du Moyen Age : il fallait donc que cet ouvrage fût entre les mains des étudiants. Aussi l'*industrie du livre* devint-elle très active dans certaines villes, surtout à Paris. Le livre, jusqu'alors objet de luxe, devint un instrument de travail commode et peu coûteux. Il ne fut plus illustré et son format fut réduit. Pour permettre aux étudiants de prendre rapidement en note les cours du professeur, on utilisa un type nouveau d'écriture et on remplaça le roseau par une *plume d'oie*. Le nombre des copistes se développa et, pour la première fois au Moyen Age, apparurent des *boutiques de libraires*.

3 LA FONDATION DES UNIVERSITÉS

Au début du XIIIe siècle, les maîtres de Paris voulurent échapper à la tutelle de l'évêque : pour cela ils s'associèrent. Leur corporation prit le

A



B



A / **Hippocrate et Galien.** Hippocrate (env. 460 à 380 av. J-C) fut le médecin le plus célèbre de l'Antiquité grecque. Galien (130 à 200 ap. J-C) était Grec aussi, mais il s'établit à Rome et fut le médecin de l'empereur Marc Aurèle. Les écrits de ces deux savants ont fait autorité pendant tout le Moyen Age, chez les chrétiens, comme chez les musulmans.

B / **Aristote.** Aristote vivait en Grèce au IVe siècle av. J-C. Une partie de ses ouvrages, perdus depuis la fin de l'Empire romain, fut connue à nouveau par l'entremise des Arabes à partir du milieu du XIIe siècle. Ce bas-relief de la cathédrale de Chartres le montre en train d'écrire, trempant sa plume dans l'encrier.

titre d'*Université des maîtres et étudiants de Paris*. L'Université fut protégée par le Saint-Siège, qui espérait pouvoir ainsi la contrôler : à partir de 1230 environ, elle ne releva que du pape.

Ce que nous appelons l'enseignement du second degré était enseigné à la *Faculté des Arts libéraux* [1]. Il fallait en avoir suivi les cours pour pouvoir se spécialiser ensuite dans l'une des trois Facultés qui correspondaient à notre enseignement supérieur : *Théologie*, *Droit ecclésiastique*, *Médecine*. Chaque Faculté avait à sa tête un *doyen;* celui des Arts libéraux portait le titre de *recteur* et il devint bientôt le chef de toute l'Université.

Des personnes charitables créèrent des *collèges* où les étudiants pauvres trouvaient gratuitement le logis et le couvert. L'un des plus célèbres collèges de Paris, la *Sorbonne*, fut fondé par l'aumônier de saint Louis, Robert de Sorbon, en faveur de quelques étudiants en théologie. C'est seulement à partir du XVᵉ siècle que les professeurs prirent l'habitude de venir faire leurs cours dans les collèges; ceux-ci devinrent alors des établissements d'instruction.

A l'image de l'Université de Paris, d'autres Universités se fondèrent en France au XIIIᵉ siècle, par exemple celles de *Toulouse* et d'*Orléans*. A *Bologne* en Italie, on enseignait surtout le droit romain; à *Oxford* en Angleterre, la philosophie et les sciences ; à *Montpellier* (alors propriété du roi d'Aragon) et à *Salerne* près de Naples, la médecine. Mais aucune Université n'eut autant de prestige que celle de *Paris*. Sa Faculté de théologie était sans rivale en Europe. Pour que l'enseignement y fût orthodoxe, les papes y firent entrer comme professeurs des dominicains et des franciscains. Le plus illustre fut, au temps de saint Louis, le dominicain italien *saint Thomas d'Aquin*.

1. Les Arts libéraux comprenaient trois matières littéraires (grammaire, art de bien écrire, art de raisonner juste) et quatre matières scientifiques (arithmétique, géométrie, astronomie, musique).



La musique. (Miniature de l'Ars musica de Beda (XIIIᵉ-XIV siècle.) Au XIᵉ siècle, on inventa la portée et on fixa le principe d'après lequel tous les signes placés sur la même ligne représentent une même note dans une clé déterminée. Au XIIIᵉ siècle, les musiciens les plus célèbres furent des Français et des Allemands. Au centre de cette miniature, le roi David avec sa harpe. Dans les angles, quatre musiciens : l'un joue du carillon à huit cloches, l'autre de la vielle (il a son archet à la main droite), le troisième de l'olifant, le dernier enfin de la flûte de Pan.

Enthousiasme pour l'étude

Lettre d'un ecclésiastique anglais : « La passion de l'étude m'avait chassé d'Angleterre... Comme, de nos jours, c'est à Tolède que l'enseignement des Arabes... est dispensé aux foules, je me hâtai de m'y rendre pour y écouter les leçons des plus savants philosophes du monde... Je suis revenu en Angleterre avec une précieuse quantité de livres. » (Cité d'après Le Goff, Les Intellectuels au Moyen Age, Le Seuil.)

Paris, capitale du savoir

Un abbé du XIIᵉ siècle écrit à un jeune homme : « Poussé par l'amour de la science, te voilà à Paris, et tu as trouvé cette Jérusalem que tant de gens désirent habiter... Heureuse ville, où les saints livres sont lus avec tant de zèle..., où il y a tant de professeurs éminents, où il y a une telle science théologique ! » (D'après Le Goff, ouv. cité.)

Étudiants riches

« A nos chers et vénérés parents, salut et obéissance filiale... Nous nous consacrons tout entiers à l'étude... Nous occupons une bonne et belle maison qui n'est séparée des écoles que par une seule bâtisse, de sorte que nous pouvons nous rendre journellement au cours sans nous mouiller les pieds. Nous avons aussi de bons camarades... fort recommandables à tous égards... Mais, pour que le manque d'instruments de travail ne compromette pas les résultats que nous avons en vue, nous croyons devoir faire appel à votre tendresse paternelle et vous prier de vouloir bien nous envoyer par le porteur de la présente assez d'argent pour acheter du parchemin, de l'encre, une écritoire et les autres objets dont nous avons besoin... Vous pourriez aussi nous donner de vos nouvelles par la même voie. » (D'après A. Luchaire, La Société française au temps de Philippe Auguste, Hachette éd.)

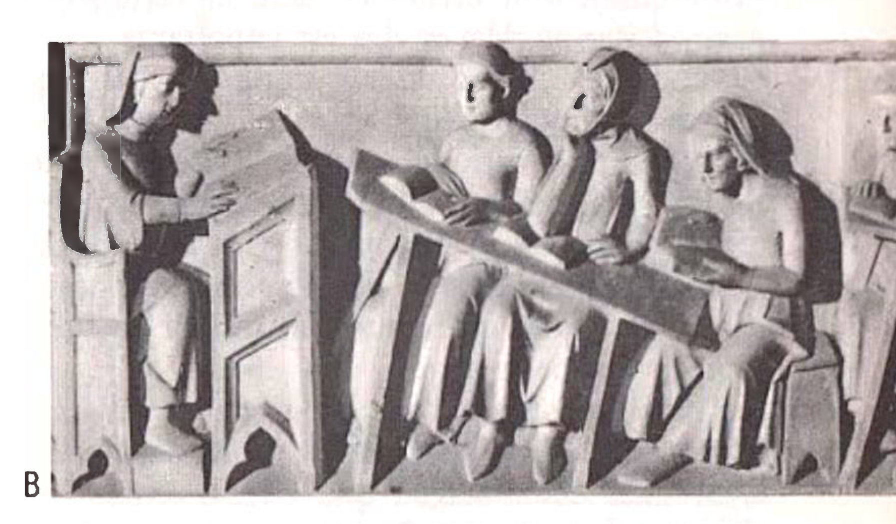
Exercices. 1 Montrez l'habileté des deux étudiants dans leur lettre à leurs parents **2** Que pensez-vous de la dernière phrase ?

L'étudiant pauvre

« Il emploie sa liberté à quêter du pain : s'il ne s'y employait pas avec diligence, il n'aurait à se mettre sous la dent que le son des cloches... Il ne manque pas, à la maison dont il est l'hôte, de serviteurs pour dresser le couvert en bel apparat. Mais lui, l'écolier, il faut qu'il aille courir au marché pour acheter de la viande, une viande qu'il mettra à cuire sur le feu et que les commensaux du logis mangeront, tandis qu'il lui restera pour toute ressource à gratter le fond de la marmite... Après ces épreuves, où son appétit n'a point trouvé à se calmer, il revient à l'école... Il reçoit sur les doigts quelques bons coups de férule et, malgré son innocence, les verges mettent ses fesses en sang... » (D'après Faral, ouvr. cit.)



A



B

A / **Les arts libéraux.** Cette miniature date du XVe siècle : on le voit aux costumes. Chacune de ces sept femmes représente l'un des Arts Libéraux : la Rhétorique (art de bien écrire) tient à la main un livre et la Grammaire un texte de deux lignes. En arrière, au fond, la Dialectique (art de raisonner juste) lève le doigt en prononçant le mot latin « ergo » (c'est-à-dire : donc). A sa gauche, la Musique montre une partition et la Géométrie tient une équerre ; l'Arithmétique élève une banderole où sont inscrits les chiffres et l'Astronomie tient une sphère d'une main pendant que, de l'autre, elle montre le soleil et la lune qui brillent dans le ciel.

B / **Professeur et étudiants.** Bas-relief de la cathédrale de Pistoie (Toscane).

II LES PREMIERS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

1 LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

La langue de l'Église et des savants était le latin. Beaucoup d'œuvres du Moyen Age (traités de théologie, sermons, ouvrages scientifiques et historiques), sont écrites en latin et cette *littérature latine du Moyen Age* est importante.

Cependant, à partir du XIe siècle, il y eut en France des œuvres littéraires en « langue vulgaire », c'est-à-dire écrites dans la langue que les Français parlaient couramment entre eux. Les œuvres rédigées en langue d'oc, au sud de la Loire, étaient surtout de petits poèmes composés par des troubadours et que l'on récitait en s'accompagnant de musique.

En pays de langue d'oïl, *le dialecte de l'Ile-de-France ou français* l'emporta sur tous les autres. C'est dans cette langue que furent écrites les *chansons de geste*, grands poèmes qui racontent les gestes ou exploits de quelque illustre guerrier : Charlemagne, Roland, Raoul de Cambrai.

2 QUELQUES GRANDES ŒUVRES

La plus célèbre des chansons de geste, la *Chanson de Roland*, remonte à 1080 environ. Plus tard on composa en vers des *romans courtois*, où l'on raconte les prouesses d'un chevalier imaginaire, modèle de « courtoisie ». Le plus célèbre auteur français de romans courtois fut *Chrétien de Troyes* (mort vers 1200). L'un des poèmes les plus goûtés du XIIIe siècle, le *Roman de la Rose*, est, dans sa première partie, un roman courtois. A partir de 1250 apparaissent des romans en *prose*.

Plus qu'aux romans et aux chansons de geste, les bourgeois s'intéressaient à de petits récits malicieux en vers, appelés *fabliaux*, ou bien à des œuvres où l'on mettait en scène des animaux



Roland. Cathédrale de Vérone. Le renom de la chanson de Roland explique que l'on trouve dans des églises les représentations de Roland et de ses compagnons. On voit ici le héros, couvert de son grand bouclier ; sur son épée est gravé le mot Durindarda, c'est-à-dire Durandal.

Mépris pour les études

Conseils de saint Bernard aux étudiants : « Volez tous ensemble vers les villes du refuge [les couvents], où vous pourrez vous repentir de votre passé, vivre dans la grâce pour le présent et attendre avec confiance l'avenir. Tu trouveras bien plus dans les forêts que dans les livres. » — Un autre cistercien écrivait : « Heureuse école que celle où c'est le Christ qui enseigne à nos cœurs la parole de sa sagesse ; où, sans suivre les cours, nous apprenons la méthode pour arriver à la vie éternelle. » (D'après Le Goff, ouv. cité.)

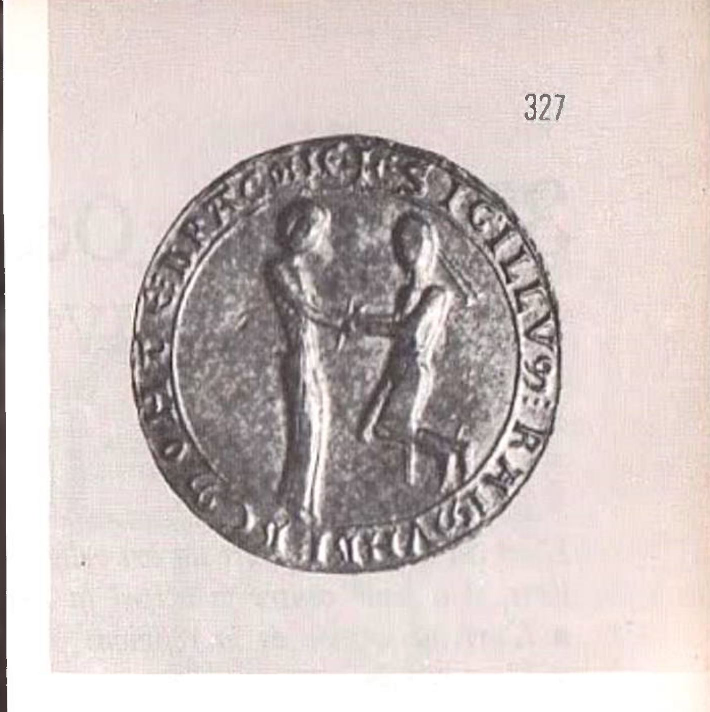
à qui on attribuait les sentiments des hommes : tel fut le *Roman de Renart*. Ils aimaient aussi les poèmes satiriques de *Rutebeuf* (un contemporain de saint Louis) qui persiflait les nobles et les moines, ou les pièces de théâtre qui mettaient en scène, pour railler leurs travers, les habitants d'une petite ville.

Les premières œuvres historiques importantes écrites en français sont la *Conquête de Constantinople*, composée par *Villehardouin* à son retour de la quatrième Croisade, et l'*Histoire de saint Louis*, œuvre de *Joinville*.

Notre littérature avait alors une vogue immense dans toute l'Europe. Il y eut pourtant aussi de grands écrivains en Allemagne, tels les *Minnesinger* (c'est-à-dire ceux qui chantent l'amour courtois), et ceux qui rédigèrent l'épopée des *Niebelungen*. Mais le plus grand écrivain du Moyen Age fut le Florentin *Dante* (1265-1321), l'auteur d'un vaste poème en langue italienne, la *Divine Comédie*.

RÉSUMÉ

- **Au Moyen Age, l'enseignement est aux mains de l'Église. Sauf dans les écoles primaires, il est donné en latin.**
- **Il y a au XIIe siècle une magnifique renaissance des études. L'Occident retrouve les grandes œuvres des penseurs grecs; les clercs qui se consacrent à l'enseignement se multiplient et les livres se répandent.**
- **A partir du début du XIIIe siècle, professeurs et élèves de certaines villes se groupent en corporations qu'on appelle Universités. Les plus célèbres sont celles de Paris, d'Oxford, de Bologne.**
- **A la fin du XIe siècle, apparaissent les premières œuvres littéraires écrites non plus en latin mais en langue vulgaire. La mode est d'abord aux chansons de geste, puis aux romans courtois, aux fabliaux et aux petites pièces de théâtre.**
- **L'Allemagne compte des Minnesinger célèbres, mais le plus grand écrivain est l'Italien Dante.**



Sceau de Raymond de Mondragon. Le jeune homme se tient devant la dame dans la même attitude que le vassal prêtant hommage à son seigneur. Encore aujourd'hui, un homme dit à une dame qu'il lui présente « ses hommages ». (Arch. Nat.).

Renart navre Ysengrin. Au Moyen Age on ne disait pas renard mais goupil. Au goupil dont il racontait les bons tours, l'auteur du Roman de Renart donna le nom de Renart et le succès de l'ouvrage fut tel qu'à partir du XVe siècle le mot goupil cessa d'être employé et fut remplacé par renart. L'un des adversaires de Renart est Ysengrin, le loup. Ici, dans une sorte de tournois, Renart navre (c'est-à-dire blesse) Ysengrin. Décrivez la scène et montrez qu'elle est une amusante satire des mœurs féodales. (Miniature, Bibl. Nat.)



35 L'art en Occident du XIe au XIVe siècle

L'art du Moyen Age est un art religieux. En Occident, il a pour centre principal la France.
- *L'art au service de la religion.*
- *L'art roman.*
- *L'art gothique.*

I L'ART AU SERVICE DE LA RELIGION

1 UN ART RELIGIEUX

L'art du Moyen Age est avant tout un art religieux. Certes, les architectes construisent des châteaux forts, des palais, des halles, des beffrois. Cependant les monuments de beaucoup les plus importants sont des églises.
La décoration de ces églises était directement inspirée par le clergé. Qu'il sculptât un bas-relief, qu'il peignît une fresque ou qu'il confectionnât un vitrail, l'*artiste était au service du prêtre*. Il tirait la plupart de ses sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que de la vie des saints. Il avait en effet pour mission non seulement d'embellir l'église pour la rendre plus digne de Dieu, mais surtout d'instruire les fidèles en mettant sous leurs yeux les grands faits de l'Histoire Sainte. Pour les illettrés (c'est-à-dire, au XIe siècle, la population presque tout entière) l'église était un *catéchisme en images*.

2 CONSTRUCTION D'ÉGLISES NOUVELLES

A partir de la fin du Xe siècle, c'est par milliers que, dans l'Europe occidentale, on construisit des églises. Le besoin s'en faisait vivement sentir. Les invasions des Sarrasins et des Normands en avaient détruit un grand nombre; d'autre part chacun des monastères qui allaient se fonder aux

Plan d'une église

Le plan de cette église n'est plus tout à fait celui de l'église Saint-Apollinaire Neuf à Ravenne (voir p. 168). Depuis l'époque de Charlemagne, l'église a la forme d'une croix. Le bras transversal de la croix s'appelle le transept ; l'endroit où il coupe la travée centrale de l'église est la croisée du transept : au-dessus de cette croisée s'élève souvent une tour, qu'il ne faut pas confondre avec les deux clochers qui, d'ordinaire, se dressent à droite et à gauche de la façade et qui renferment les cloches. L'extrémité de l'édifice, au-delà du transept, s'est transformée. D'une part elle s'est allongée : c'est là qu'est le chœur, partie réservée au clergé ; là se trouvent l'autel, les bancs pour les prêtres et le siège (en latin : cathedra) de l'évêque ; une cathédrale est donc une église où se trouve le siège de l'évêque. D'autre part, le chœur n'occupe pas tout le fond de l'église : depuis la fin du Xe siècle en effet les deux bas-côtés

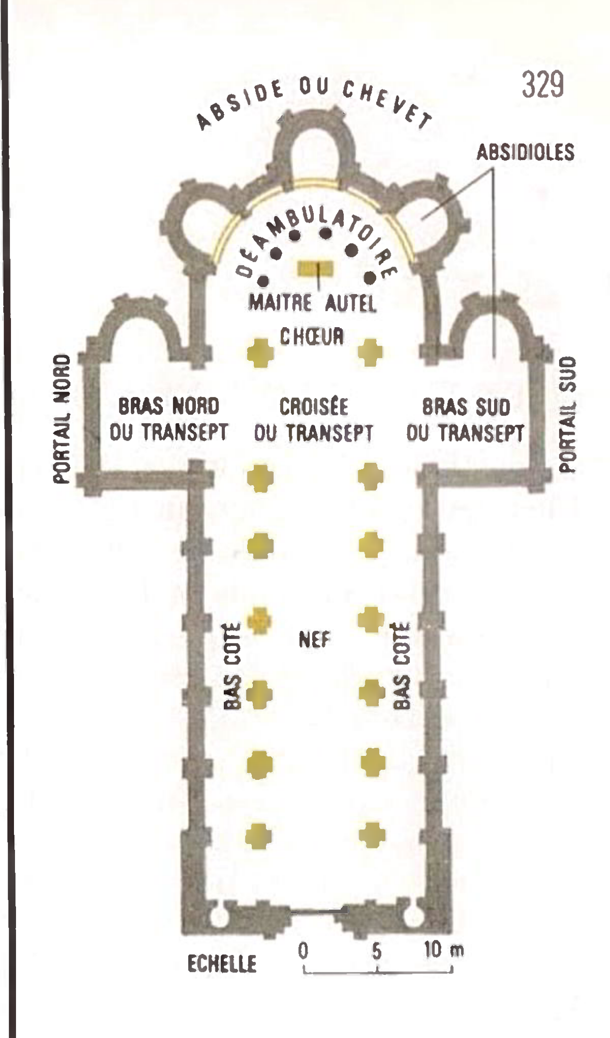
XIe et XIIe siècles devait avoir son église; enfin des villes nouvelles apparaissaient, d'autres se développaient rapidement et de très nombreux villages se créaient à la suite des défrichements. Ces églises, il fallait les faire spacieuses pour qu'elles puissent contenir les foules qui se pressaient aux jours de pèlerinages. Comme l'écrivait un moine du XIe siècle, « on eût dit que le monde secouait ses haillons pour se parer d'une robe blanche d'églises ».

Ces églises furent d'un type tout nouveau. D'une part, elles furent en pierres appareillées, c'est-à-dire taillées et disposées en assises régulières. D'autre part, au lieu d'avoir une toiture en bois elles furent entièrement couvertes d'une voûte en pierre (jusque-là on ne voûtait guère que le chœur). Enfin, elles furent ornées de bas-reliefs qui marquent la résurrection de la sculpture dans l'Europe occidentale.

STYLE ROMAN ET STYLE GOTHIQUE

Du XIe au début du XIVe siècle, la voûte et les détails de sa construction varièrent. Il en fut de même de la décoration des églises. C'est pourquoi on distingue dans cette période deux styles successifs : le *style roman* (1025 à 1150 environ), puis le *style gothique*.

Le choix de ces deux termes s'explique de la façon suivante. L'architecture romane est fondée sur l'emploi de la voûte, d'après l'exemple donné par les Romains, et le mot « roman » a été lancé vers 1830, pour signifier « inspiré des Romains ». C'est dans le même sens que l'on parlait de « langues romanes » pour désigner celles qui dérivent du latin (tels l'italien, le français, l'espagnol, le roumain). L'appellation de « gothique » donnée à l'autre style médiéval, date, elle, du XVIe siècle. C'est un Italien qui l'a lancée en terme de mépris : il voulait indiquer par là que cet art était aussi barbare que celui des Goths.



se continuent au-delà du transept et forment le déambulatoire, qui permet de contourner le chœur. Sur le déambulatoire s'ouvrent de petites **chapelles** dans des absidioles. Déambulatoire et chapelles constituent l'abside ou chevet. Le chevet est en général soit arrondi soit polygonal. Les grandes églises sont orientées : quand le prêtre, le dos aux fidèles, officie devant l'autel, il est tourné vers l'Est, c'est-à-dire vers Jérusalem, la ville sainte où Jésus-Christ est mort. Sous l'église on trouve fréquemment une crypte, c'est-à-dire une église souterraine ; les fidèles viennent y vénérer le tombeau ou les reliques d'un saint. Au-dessus des bas côtés court le plus souvent une galerie qui a jour sur la nef : cette galerie porte le nom de tribune quand elle est large et de triforium quand elle est étroite. Lorsqu'on vient du parvis (c'est-à-dire de la place qui est devant la façade de l'église) on trouve parfois, avant d'entrer dans la nef, un vestibule rectangulaire, le narthex.

II LE STYLE ROMAN

1 LA VOUTE ROMANE

La voûte dont les architectes romans couvrirent leurs églises fut comme un arc en plein cintre (c'est-à-dire en forme de demi-circonférence), qui s'étendait sur toute la longueur de la nef. Cette sorte de voûte s'appelle *voûte en berceau* : imaginez la moitié d'une énorme conduite d'eau. Mais la voûte en berceau, quand elle est construite en pierres appareillées, est très pesante. Aussi tend-elle à écarter les murs sur lesquels elle repose et à faire s'écrouler l'église. On construisit donc des murs très épais, sans presque y ouvrir de fenêtres et on les renforça, à l'extérieur, par des piliers ou *contreforts*, plaqués contre eux. Le danger d'écroulement fut ainsi diminué.

Il subsistait cependant. C'est pourquoi les architectes élevèrent, au-dessus des bas-côtés, un étage appelé *tribunes*, dont la voûte épaulait la voûte de la nef et jouait le rôle de contrefort. Ils doublèrent aussi, de place en place, à l'intérieur, la voûte centrale par des arcs appelés *arcs doubleaux :* ceux-ci orientent une partie de la poussée vers deux piliers qui se font face.

Mieux encore : à la place de la voûte en berceau, ils employèrent, pour diviser la poussée, la *voûte d'arêtes* (obtenue par la rencontre de deux voûtes en berceau qui se coupent perpendiculairement et dont l'intersection dessine deux arêtes). Dans ce cas, la poussée est dirigée sur les quatre piliers qui soutiennent les arêtes.

Parfois enfin, les architectes utilisèrent, à la place d'arcs en plein cintre, des *arcs brisés*, plus légers. Dans certaines églises (à Périgueux, Angoulême, Cahors) ils remplacèrent même la voûte en berceau par des *coupoles*, comme à Byzance. Ce n'étaient pourtant que des pis-aller. D'ailleurs l'église restait sombre, alors qu'on la voulait claire. Il fallait donc améliorer la voûte d'arêtes : ce sera l'œuvre des architectes gothiques.

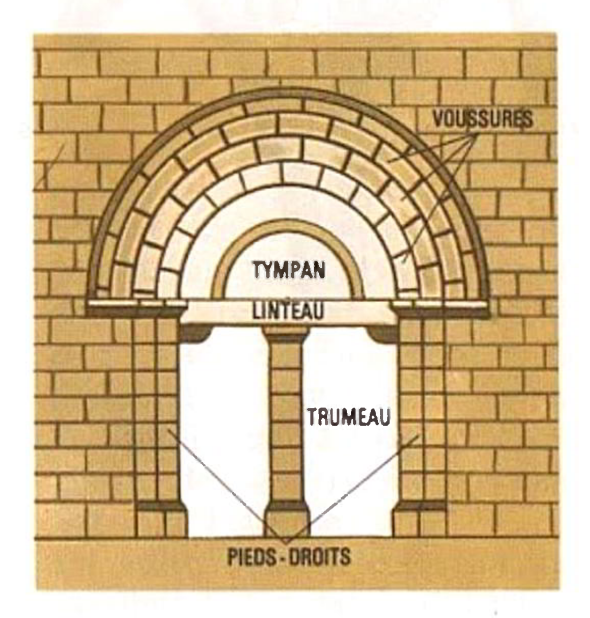




A, B / **Deux chapiteaux.** Le chapiteau de l'église Saint-Eutrope à Saintes (A) reprend le vieux motif asiatique des animaux fantastiques qui s'entre-dévorent. Celui de l'église de Clermont (B) représente Adam et Ève chassés du Paradis terrestre par un ange. Adam se répand en invectives contre Ève qu'il traîne par les cheveux.

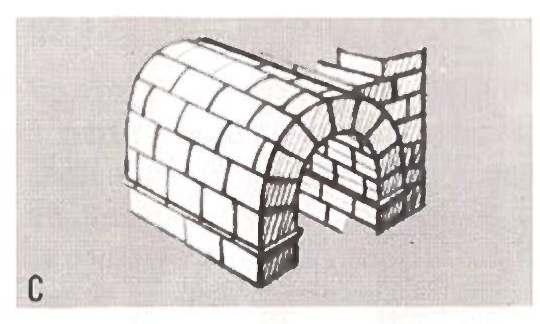
C / **La voûte en berceau.**
D / **La voûte d'arêtes.**

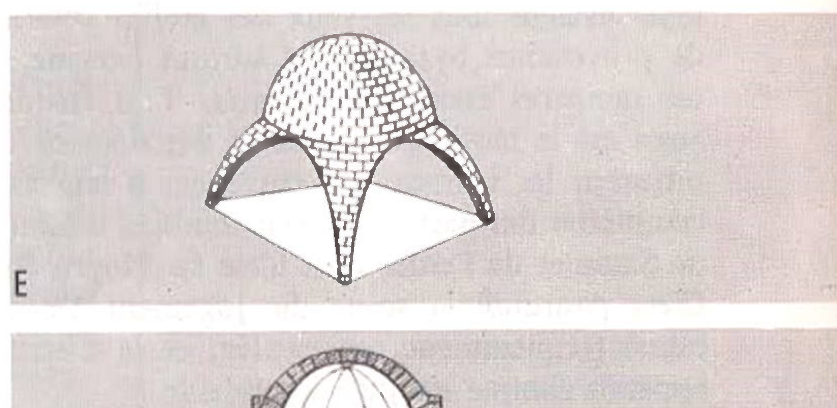
E, F / **La coupole.** Une coupole peut être placée au-dessus d'une travée courbe, polygonale ou carrée. Pour la construire sur une travée carrée, on peut, comme on le voit, la faire reposer soit sur quatre triangles incurvés appelés pendentifs (E), soit sur quatre petits encorbellements en forme de coquilles qu'on nomme trompes (F). Certaines coupoles (comme celle de l'église Sainte-Sophie, voir p. 185) reposent sur un tambour, c'est-à-dire un soubassement circulaire percé de fenêtres.

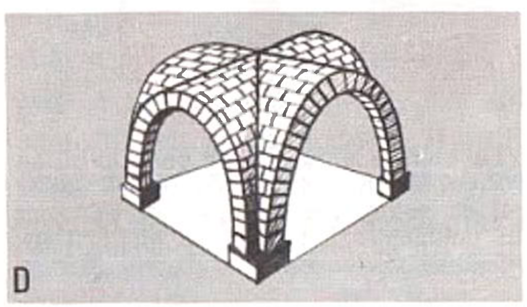


Plan d'un portail.

Chartres : portail central de la façade occidentale. Aux pieds-droits, de longues statues de rois, de prophètes et de reines de l'Ancien Testament (voir ci-dessus p. 257) introduisent le fidèle dans l'église. Les colonnes auxquelles sont adossées ces statues ont des chapiteaux où sont sculptées des scènes de la vie de Jésus et de la Vierge. Sur le linteau, les douze Apôtres. Dans le tympan, le Christ en gloire entouré des quatre « animaux ». Dans les trois rangées de voussures, 12 anges et 24 vieillards chantent la gloire de Jésus-Christ.







F

LA DÉCORATION ROMANE

A l'imitation des églises carolingiennes, les églises romanes furent ornées de mosaïques, de pièces d'orfèvrerie et de fresques.

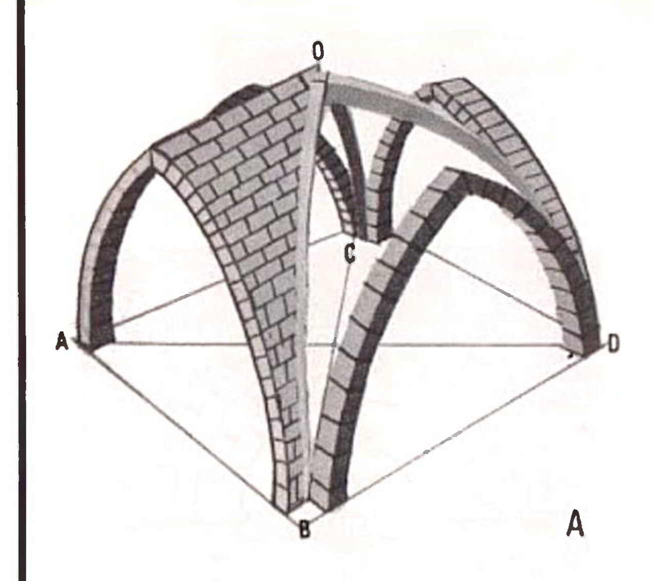
Mais, grande nouveauté, elles furent aussi décorées de *bas-reliefs* et de *statues*. Parfois, on sculpta des scènes bibliques en bronze sur les portes des églises. Mais la plupart des bas-reliefs furent en pierre. On les trouvait soit à l'intérieur de l'église aux chapiteaux des colonnes, soit surtout sur la façade : aux pieds-droits et particulièrement au linteau, au tympan et aux voussures. C'était, après plusieurs siècles de déclin, *la résurrection de la sculpture monumentale en Occident.*

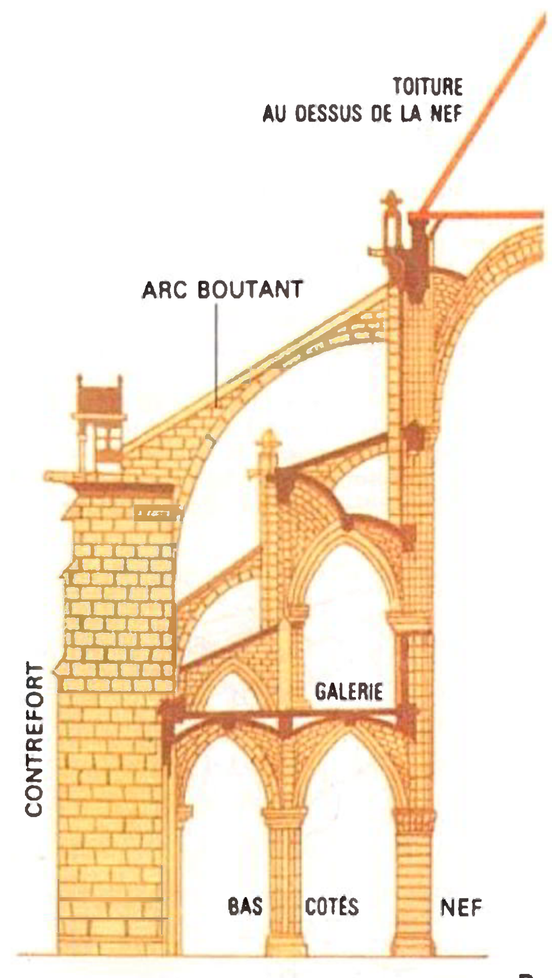
Pour représenter les scènes de la Bible, les sculpteurs romans se sont inspirés soit des miniatures des manuscrits byzantins, allemands et espagnols, soit de pièces d'orfèvrerie qui décoraient le devant des autels. Le manque de proportion des personnages, les erreurs d'anatomie, l'allongement exagéré des corps, la violence des mouvements n'empêchent pas l'ensemble de donner une impression d'émouvante grandeur.

Souvent on voit, sculptés sur les chapiteaux, des animaux fantastiques qui évoquent l'art des Chaldéens et des Assyriens. C'est que les sculpteurs avaient sous les yeux des étoffes coloriées de provenance byzantine et surtout persane, où ces monstres étaient représentés. Très fréquent aussi est le motif du Diable et des démons qui torturent les hommes ou cherchent à leur faire commettre des péchés. On sait combien la hantise de Satan et de l'enfer était forte au Moyen Age. C'est pourquoi la scène du Jugement Dernier est si fréquemment représentée, et le Christ y apparaît comme un juge implacable.

QUELQUES ÉGLISES ROMANES

L'art roman fut surtout un art monastique. A quelques exceptions près (comme les cathédrales du Puy et d'Autun), les plus belles églises





A / **La croisée d'ogives.** Le point O où se croisent les deux ogives AD et BC est la clef de voûte. Les arcs AC et BD sont des doubleaux. Les arcs AB et CD s'appellent des formerets.

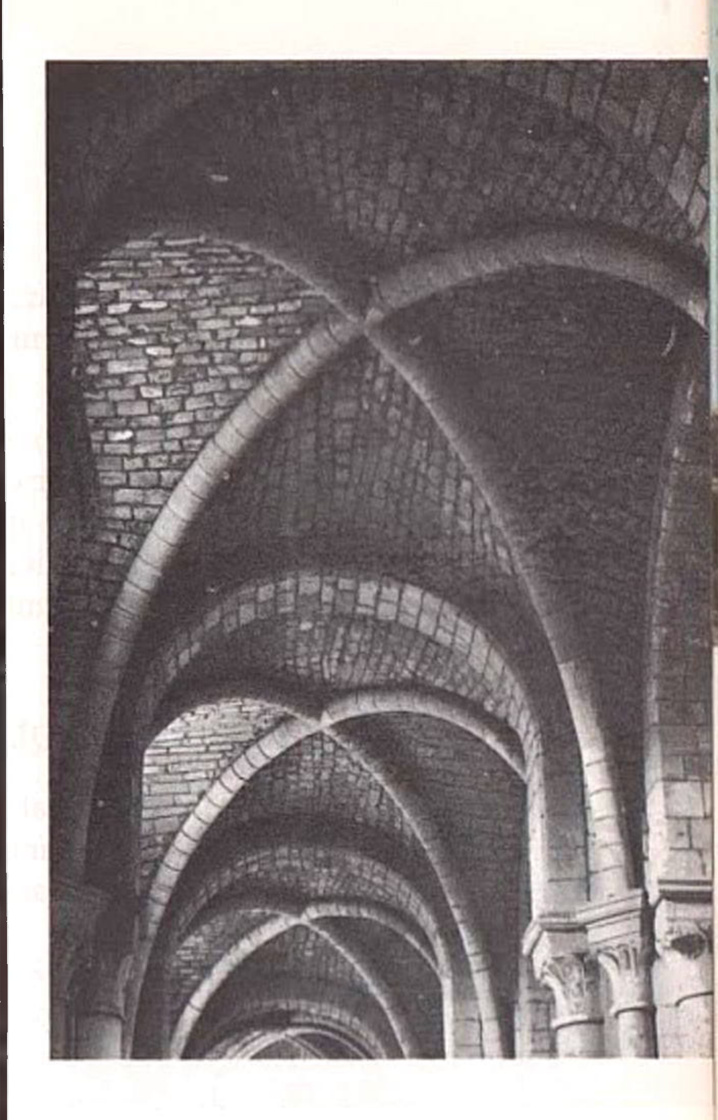
B / **L'arc-boutant.**

furent alors des abbatiales, c'est-à-dire des églises qui faisaient partie d'une abbaye. Telles furent celle de Cluny, la plus somptueuse de toutes, mais dont il ne reste presque rien, celles de Vézelay en Bourgogne, de Moissac près de Montauban, de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, de Saint-Savin en Poitou, de Saint-Benoît et de la Charité dans le val de Loire, de Saint-Gilles en Provence; telles furent encore celles de Saint-Étienne à Caen, de Saint-Front à Périgueux, de Saint-Hilaire à Poitiers, de Saint-Sernin à Toulouse.
En Italie, l'ensemble le plus remarquable est constitué à Pise par la cathédrale, le baptistère et le campanile (souvent appelé « Tour Penchée »).
En Allemagne, les église romanes les plus célèbres se trouvent dans la vallée du Rhin, à Cologne, à Worms, à Spire.
Les monuments romans présentent d'ailleurs une *grande variété de formes :* les églises construites par les cisterciens se distinguent par un chevet rectangulaire, l'absence de déambulatoire, et même de toute décoration. Les églises romanes de Normandie n'étaient pas voûtées.

III LE STYLE GOTHIQUE

1 LA VOUTE GOTHIQUE

En Angleterre dès 1100, puis dans l'Ile-de-France à partir de 1125 environ, des architectes cherchèrent à inventer un type nouveau de voûte, en améliorant la voûte d'arêtes. Ils créèrent ainsi la *voûte sur croisée d'ogives*. C'est, comme on le voit par le croquis ci-contre (A), une voûte construite sur des arcs (appelés *ogives*) qui se croisent en diagonale. Les poussées sont alors canalisées, par le moyen des ogives, sur quatre piliers qui se font face deux à deux. Il suffit, dès lors, que ceux-ci soient très solides : c'est pourquoi, à partir de la fin du XIIe siècle, les architectes utilisèrent les *arcs-boutants*. Ce sont des arcs de pierre que, à l'extérieur de l'église, les contreforts



La croisée d'ogives. Église Saint-Étienne à Beauvais. Cette voûte date de 1130 environ. Les croisées d'ogives se suivent, séparées les unes des autres par des arcs doubleaux. Au premier plan à droite, on voit le départ d'un arc formeret.

lancent vers la nef, contre la partie haute des piliers. L'utilisation des arcs-boutants entraîna en général la disparition des tribunes.

Les poussées étant ainsi canalisées sur quelques points, les architectes purent ouvrir dans les murs de larges fenêtres. En même temps qu'elles devenaient plus lumineuses, les églises gothiques devinrent aussi de plus en plus hautes.

2 LA DÉCORATION GOTHIQUE

Puisque les murs sont désormais percés de grandes fenêtres, les peintures murales vont être remplacées par les *vitraux*. On appelle vitrail, une mosaïque de morceaux de verre colorés, enchâssés dans des armatures de plomb. Les plus beaux ensembles de vitraux se trouvent aux fenêtres et aux grandes roses des portails dans les cathédrales de Chartres, de Sens, du Mans, de Bourges et à la Sainte-Chapelle à Paris. Aux portails des églises gothiques, les bas-reliefs sont aussi nombreux qu'à ceux des églises romanes, mais le caractère de la sculpture est fort différent. On ne retrouve plus rien de ce goût pour les animaux fantastiques et les monstres.

Les artistes cherchent leur inspiration dans la nature qui les entoure. Ils représentent les animaux, les hommes qu'ils voient autour d'eux. A l'intérieur de l'église, les chapiteaux sont le plus souvent décorés de plantes de notre pays.

D'autre part, le christianisme n'est plus l'objet d'effroi qu'il était pour les fidèles du XIe siècle. Il est, à l'époque gothique, la religion de l'espérance et du pardon. Le Christ n'est plus implacable, il est le Dieu de miséricorde qui bénit les foules. La Vierge, à laquelle, sous le nom de Notre-Dame, tant d'églises gothiques sont consacrées, est la reine du Ciel, toujours prête à intercéder en faveur du pécheur. *Dans l'art, comme dans la religion, ce qui était au XIe siècle violence et tumulte s'apaise, devient calme et sérénité.* Par





Le prophète Isaïe. — Un autre prophète. L'Isaïe ornait, jadis, l'un des côtés du portail de l'abbatiale de Souillac (Lot). Il date de 1130 environ. Au-dessous, un prophète assis (XIIIe siècle), dans un décor de feuillage.

là, des statues comme le Beau Dieu d'Amiens, le saint Théodore à Chartres, le groupe de la Visitation à Reims se rapprochent des chefs-d'œuvre de l'art grec au temps de Phidias.

A partir de la fin du XIIIe siècle cet admirable équilibre tend d'ailleurs à disparaître; il y a moins de naturel et l'on décèle parfois dans une attitude, un sourire ou les plis d'un manteau, un peu d'affectation.

3 LES ARTS MINEURS

Dans la seconde moitié du XIIe siècle et au XIIIe, ce qu'on appelle les arts mineurs (c'est-à-dire ceux qui sont « moins importants » que l'architecture, la peinture et la sculpture) produisirent aussi des chefs-d'œuvre.

A Limoges, on continuait à confectionner des châsses ornées de figures émaillées, et des dessus de tombes où le portrait du défunt se détache sur une plaque d'émail. A Paris triomphait l'art des ivoiriers et des miniaturistes. Les premiers travaillaient soit pour les églises (crosses d'évêque, boîtes à hosties, statuettes de la Vierge) soit, de plus en plus, pour les riches particuliers (coffrets à bijoux, montures de miroir). Les plus belles réussites des miniaturistes furent le Psautier de Blanche de Castille et le Bréviaire de Philippe le Bel.

A l'étranger, les orfèvres de Verdun et de Cologne réalisaient de somptueux décors d'autel, et les bronziers de la ville (aujourd'hui belge) de Dinant réalisèrent des chefs-d'œuvre dans les arts du métal.

4 QUELQUES MONUMENTS GOTHIQUES. LEUR RAYONNEMENT

Quoique le premier grand édifice gothique de l'Ile-de-France ait été l'abbatiale de Saint-Denis, construite sous la direction de Suger vers 1140, la plupart des églises gothiques furent des cathédrales et c'est la bourgeoisie des villes qui les fit élever. Les plus anciennes et les plus belles



Cathédrale de Reims : la Visitation. On appelle Visitation la scène où l'on voit la Vierge rendant visite à sa cousine Élisabeth. Cette rencontre entre les deux femmes, longuement racontée dans l'Évangile selon saint Luc, a été souvent représentée dans les églises. Mais la Visitation de Reims est particulièrement célèbre. Ces deux statues semblent, en effet, au premier abord, être l'œuvre d'un sculpteur de l'Antiquité. Le manteau qui enveloppe la tête, se croise sur la poitrine, se serre à la taille et retombe en larges plis, rappelle les draperies antiques plus que les vêtements du Moyen Age. Élisabeth, dit l'Évangile, était beaucoup plus âgée que la Vierge; son visage est pensif et presque douloureux; celui de Marie, au contraire, rayonne de jeunesse en sa sérénité. Ce chef-d'œuvre date de 1250 environ.

se trouvent dans l'Ile-de-France et les régions limitrophes. Ainsi se succédèrent celles de Noyon, de Senlis, de Laon, de Paris (1163-1240 environ), de Chartres (1200-1260), de Reims (1215-1310 environ), d'Amiens (1220-1270), de Bourges (consacrée en 1324). Les salles construites à l'abbaye du Mont-Saint-Michel sous le règne de Philippe Auguste, de même que la Sainte-Chapelle, édifiée à Paris sur l'ordre de saint Louis, comptent aussi parmi les chefs-d'œuvre de l'art gothique. A Toulouse, à Albi, l'architecture gothique présenta certains caractères particuliers : emploi de la brique, disparition des arcs-boutants, pas de grandes fenêtres, réapparition des peintures murales.

Nos cathédrales furent partout imitées, de l'Angleterre et de l'Espagne jusqu'à la Pologne et la Hongrie, jusqu'à l'île de Chypre même et la Terre sainte. Naturellement, en s'inspirant de l'art gothique français, chaque pays le modifiait plus ou moins selon son tempérament national : le cas est net pour l'Angleterre et l'Allemagne. Au rayonnement de nos ordres religieux, à celui de l'université de Paris et de nos écrivains répondait le rayonnement de nos artistes. L'Italie seule se montra réticente.



Une crosse d'abbé. (Musée de Cluny, Paris.)

IV LE DÉVELOPPEMENT ORIGINAL DE L'ART ITALIEN

En bien des régions d'Italie en effet, l'*influence byzantine* restait prépondérante. Quand les Vénitiens voulurent, dans la seconde moitié du XIe siècle, édifier à la gloire de leur saint patron l'église Saint-Marc, ils s'inspirèrent d'une basilique de Constantinople, de son plan et de sa décoration de mosaïques. A Rome même, l'art roman et l'art gothique furent à peu près inconnus. Dans les églises et les palais des rois normands de Sicile se fondent harmonieusement les influences byzantines et arabes, auxquelles s'ajoute

parfois le souvenir des églises de Normandie. *L'art gothique ne fut jamais franchement adopté en Italie.* Au contraire, l'influence de l'art de la Rome antique s'affirmait de plus en plus, en partie sous l'influence de Frédéric II Hohenstaufen. Aux façades, peu de sculptures, mais des frontons et des mosaïques. Et lorsque, dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, *Nicolas Pisano* et son fils décorèrent de bas-reliefs les chaires dans le baptistère et dans la cathédrale de Pise, ils s'inspirèrent de sarcophages romains.

Plus encore que par sa sculpture, c'est par ses fresques et ses tableaux que l'Italie affirma son éloignement pour l'art gothique. Depuis des siècles ses peintres subissaient l'influence des mosaïstes byzantins : au XIII[e] siècle, ils s'en affranchirent. Dans ses fresques, particulièrement celles dont il décora une chapelle de Padoue, le Florentin *Giotto* (1266-1337), contemporain de Dante, donna à ses personnages une vérité d'attitudes et une intensité dramatique inconnues avant lui. Dans le même temps, à Sienne, les œuvres du peintre *Simone Martini* attiraient par leur douceur et leur charme pénétrant.

Comme l'architecture et la sculpture françaises, cette peinture italienne est d'ailleurs d'inspiration toute religieuse : fresques ou tableaux d'autel témoignent de la même foi que les statues de nos cathédrales. Sous des aspects divers, s'exprime ainsi avec la même ferveur *l'idéal chrétien, qui est l'âme même du Moyen Age.*

RÉSUMÉ

- **L'art prend un nouvel essor à partir de l'an mille. Les églises sont désormais en pierre, voûtées et ornées de bas-reliefs et de statues.**
- **Selon la manière de construire les voûtes, on distingue l'art roman à partir de 1025 environ, puis, un siècle plus tard, l'art gothique ou ogival.**
- **C'est de France que rayonnent sur l'Occident l'architecture et la sculpture. Mais au début du XIV[e] siècle, l'Italie a une primauté incontestable dans le domaine de la peinture.**



Façade de la cathédrale d'Orvieto. Orvieto est une petite ville de l'Ombrie, dans l'Italie centrale, entre Florence et Rome. La façade de la cathédrale a été élevée dans la première moitié du XIV[e] siècle. On ne trouve rien ici de l'élan vers le ciel des cathédrales gothiques françaises ; rien non plus du foisonnement de statues de nos portails. La décoration se réduit aux très beaux bas-reliefs du soubassement et à des mosaïques à fond d'or.



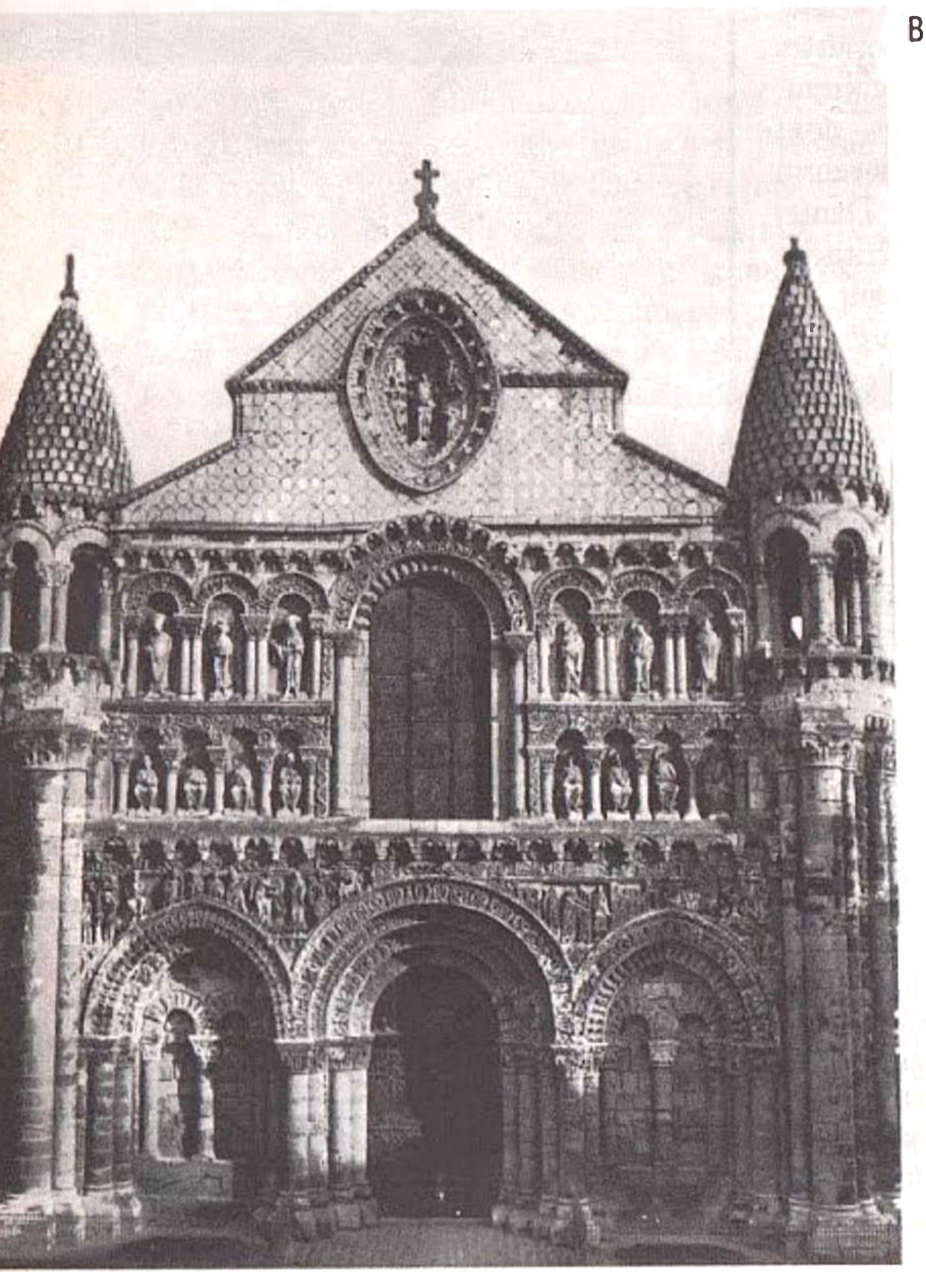
A

A / **Eglise de Saint-Gilles (Gard) : le portail.** Ici, comme à Arles, l'influence de l'architecture gréco-romaine est très sensible. Pourquoi ? Ce portail roman est d'ailleurs tardif (1180 environ).

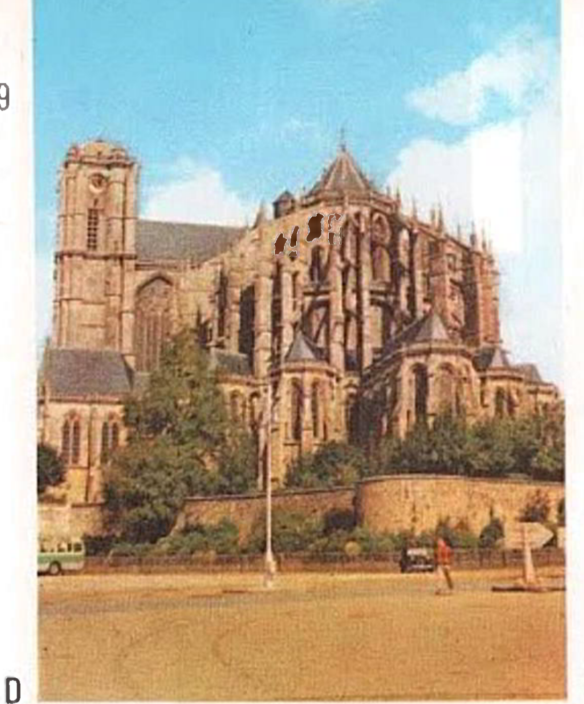
B / **Poitiers : l'église Notre-Dame la Grande.** Église romane (milieu du XIIe siècle). Pas de tympans sculptés ; mais, au-dessus des trois portails, de nombreux bas-reliefs représentent des scènes bibliques. Plus haut, sous deux rangées superposées d'arcatures (au milieu desquelles s'ouvre une large fenêtre), les statues de deux saints et des douze Apôtres. Entre les deux clochetons en pomme de pin, un pignon orné d'une statue du Christ qu'entourent les quatre animaux.

C / **Saint-Benoît-sur-Loire : le chevet.** Commencée vers 1070, cette église a deux transepts (elle ressemble donc à une croix de Lorraine) et une coupole sur la croisée de l'un d'eux. On comparera ce chevet à celui de la cathédrale du Mans (page ci-contre).

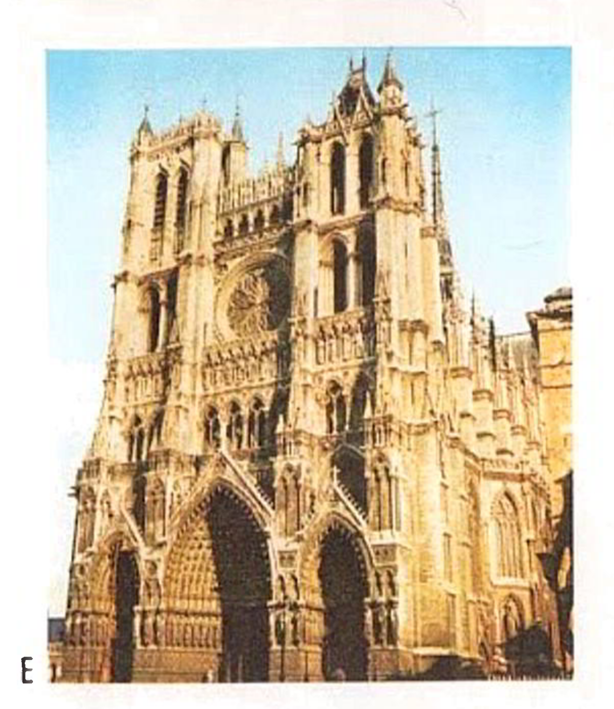
B

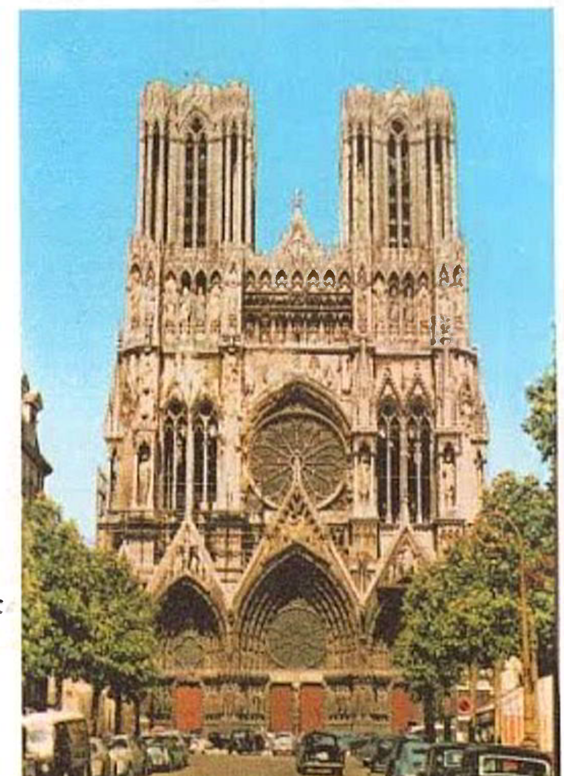


C


D


G


E

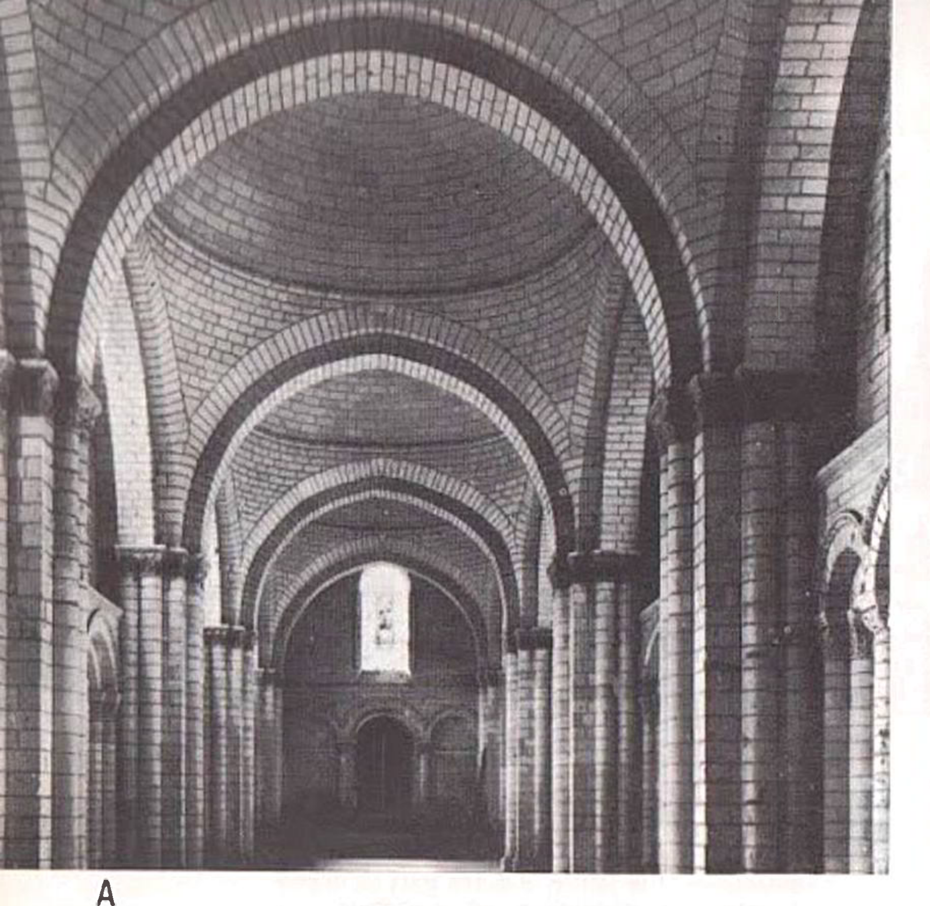

F

D/ **Cathédrale du Mans : le chevet.** La photographie montre d'une part la forêt de contreforts et d'arcs-boutants qui soutiennent la voûte, d'autre part le grand nombre de chapelles ou absidioles (il y en a 13) qui entourent le chevet. Les fenêtres, ornées de vitraux magnifiques, sont très nombreuses et la lumière pénètre de toutes parts à l'intérieur de l'église.

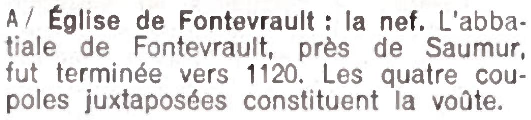
E/ **Notre-Dame d'Amiens : la façade.** La cathédrale d'Amiens est la plus vaste des cathédrales françaises. La façade est remarquable par son unité : à l'exception des parties hautes, elle a en effet été achevée dans l'espace de vingt ans (1220 à 1240).

F/ **Notre-Dame de Reims : la façade.** Aux portails, par quoi sont remplacés les tympans ? Quelle impression donnent les gâbles triangulaires qui surmontent les voussures des portails ? Au-dessus de la rose, une galerie des rois de France (et non pas des rois d'Israël). Pourquoi les rois de France sont-ils représentés à la cathédrale de Reims ? Cette façade fut terminée à la fin du XIII[e] siècle.

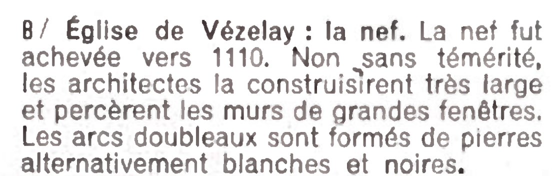
G/ **Notre-Dame de Paris : la façade.** La construction de la cathédrale s'échelonne de 1160 à 1320 environ. La façade occidentale fut achevée vers 1240. Elle donne une impression d'équilibre et d'harmonie. Les lignes horizontales la partagent en trois zones superposées : en bas les trois portails ; puis, au-dessus de la galerie des rois d'Israël, la grande rose, entre deux baies ; enfin, par-delà la haute galerie ajourée, les deux tours.



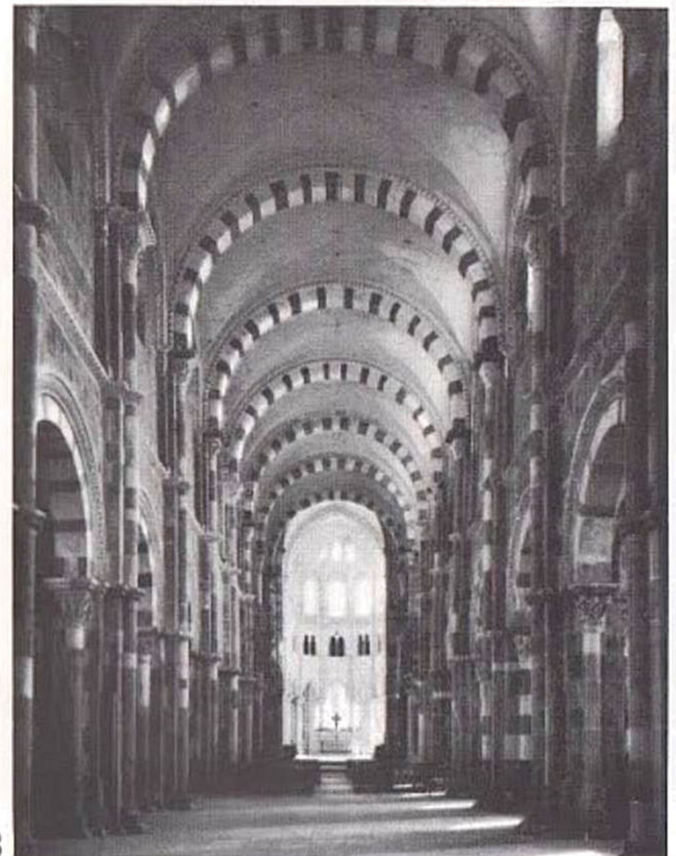
A



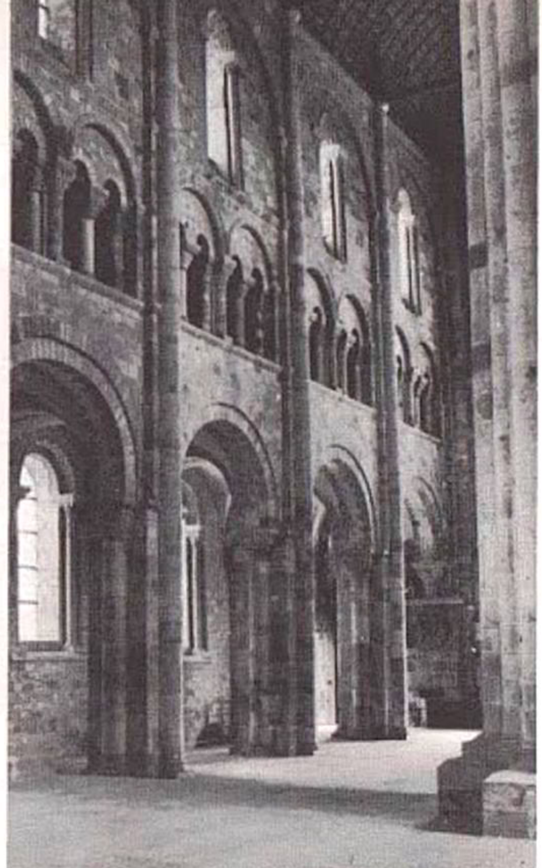
A / **Église de Fontevrault : la nef.** L'abbatiale de Fontevrault, près de Saumur, fut terminée vers 1120. Les quatre coupoles juxtaposées constituent la voûte.



B / **Église de Vézelay : la nef.** La nef fut achevée vers 1110. Non sans témérité, les architectes la construisirent très large et percèrent les murs de grandes fenêtres. Les arcs doubleaux sont formés de pierres alternativement blanches et noires.



B



C

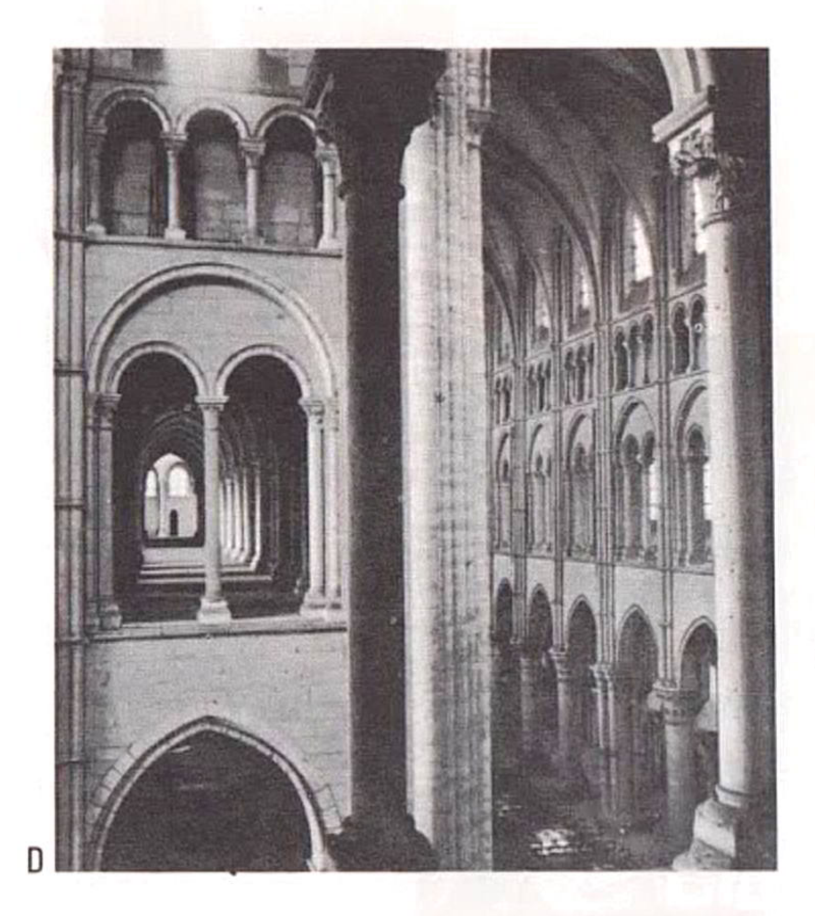
C / **Église du mont Saint-Michel : la nef.** Sur le mont Saint-Michel (dédié à l'archange saint Michel), une abbaye bénédictine se fonda en 966. L'église, commencée vers 1020, fut terminée vers 1145. La voûte est en bois, non en pierre.

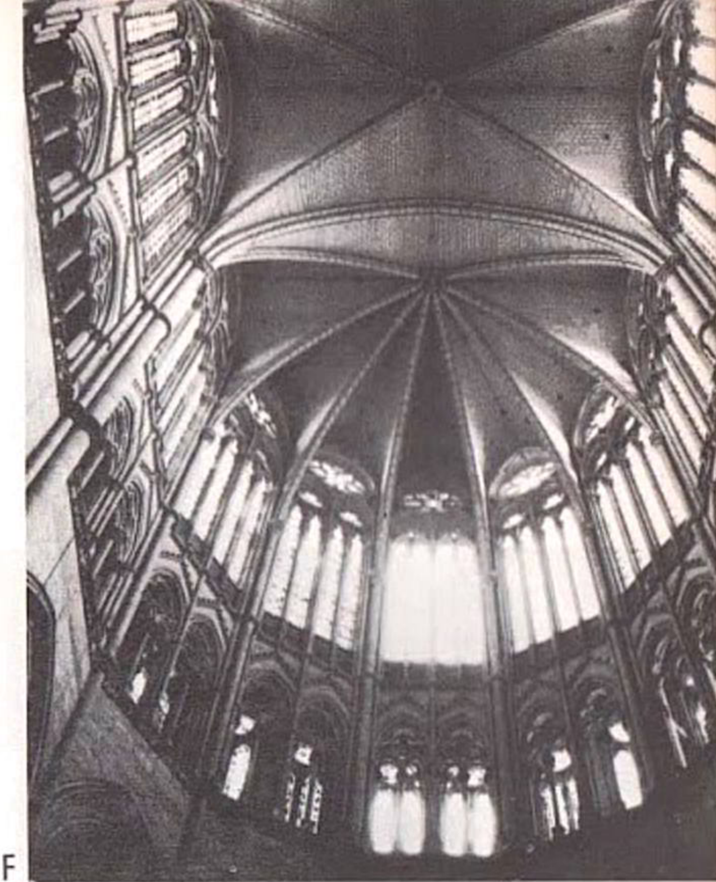
D / **Cathédrale de Laon : la nef.** La construction de la cathédrale de Laon a duré de 1150 à 1350 environ. Cette photo a l'intérêt de montrer les quatre étages de la nef : en bas celui des grandes arcades ; puis celui des tribunes, dont on voit la largeur ; celui du triforium ; enfin celui des fenêtres hautes.

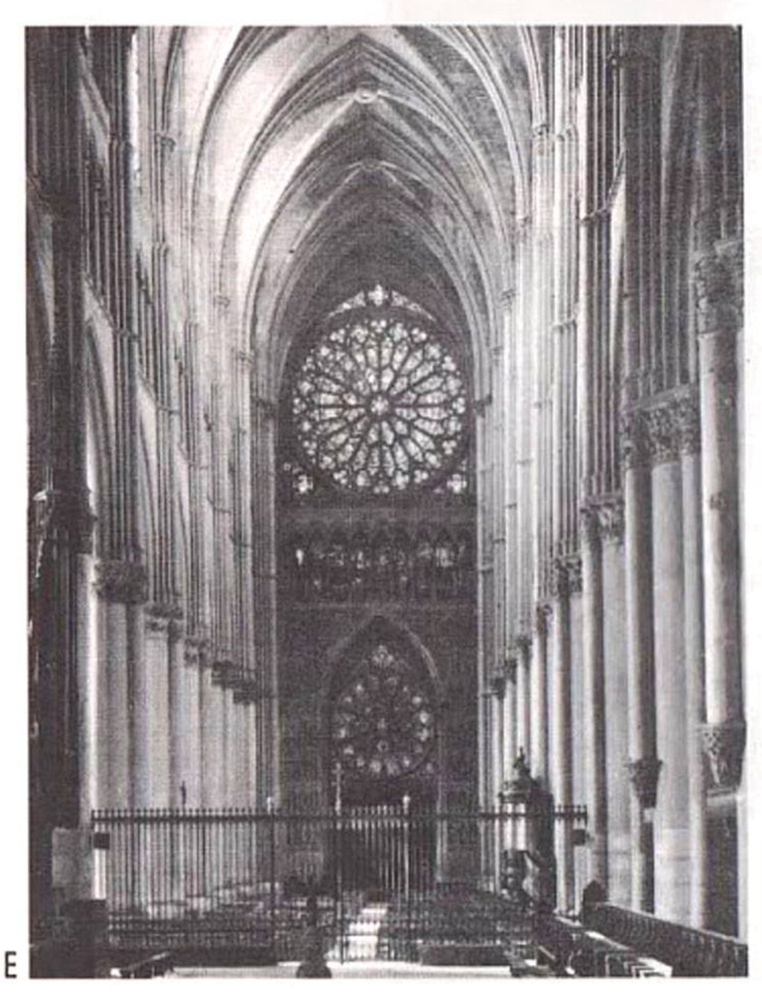
E / **Cathédrale de Reims : la nef vue du chœur.** La nef date de la seconde moitié du XIIIe siècle. Pas de tribune ; un étroit triforium. Voûte très élevée (38 mètres contre 35 à Notre-Dame de Paris, et 24 à la cathédrale de Laon).

F / **Cathédrale d'Amiens : partie supérieure de l'abside.** On voit, en bas à gauche, le sommet des grandes arcades qui séparent le chœur du déambulatoire. Au-dessus, le triforium ; puis les fenêtres hautes et enfin les nervures de la voûte. Cette partie de l'église date de 1270 environ.

G / **Abbaye du mont Saint-Michel : la salle des Hôtes.** De 1200 à 1230 environ datent les six salles qui constituent ce qu'on appelle « la Merveille ». La salle des Hôtes (saint Louis y fut reçu par les moines), aux voûtes gothiques, est divisée en deux nefs par une rangée de huit élégantes colonnes.


D


F


E


G



C



A



B


D


E

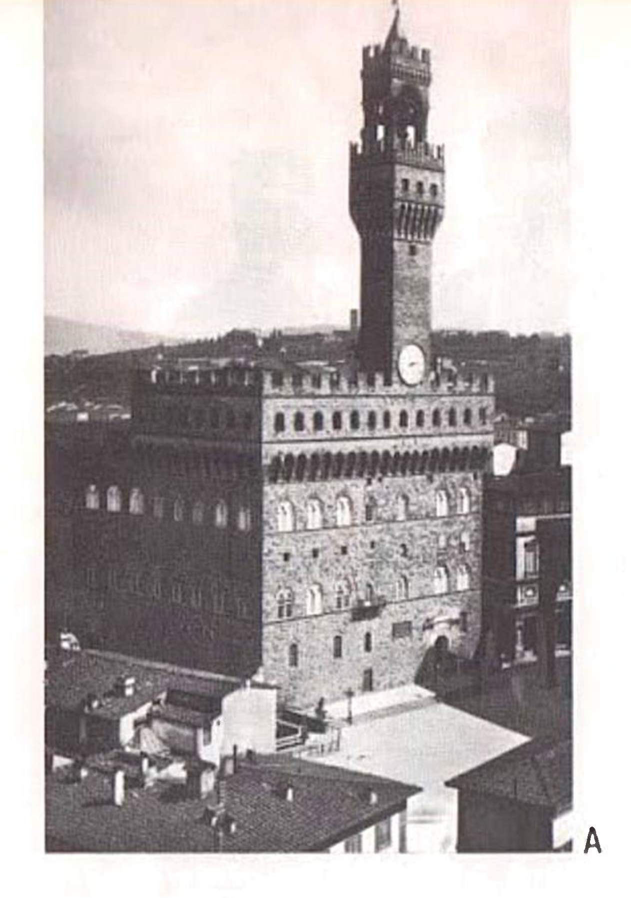
A / **Cathédrale de Bourges : le Jugement dernier.** Ce tympan du portail central date de 1275 environ. Au registre inférieur, les morts sortent nus de leurs tombeaux. Au-dessus, un ange pèse les âmes : les bons, à gauche, sont conduits vers Abraham qui, assis, abrite les âmes dans un pan de son manteau ; les damnés, à droite, sont poussés par les démons vers une immense chaudière. En haut, le Christ préside au jugement. Quatre anges portent les instruments de la Passion, pendant que, tous deux agenouillés, l'apôtre saint Jean et la Vierge intercèdent en faveur des pécheurs.

B / **Résurrection et couronnement de la Vierge.** Façade occidentale de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Une tradition racontait que, trois jours après sa mort, la Vierge avait été ressuscitée par Jésus-Christ, puis couronnée au ciel. En bas, trois rois et trois prophètes montrent le texte des prophéties qui annoncent sa gloire. Au-dessus, la résurrection. Au milieu les douze apôtres (on reconnaît saint Pierre à ses clefs). Jésus bénit et rappelle à la vie sa mère, que deux anges sortent délicatement de son tombeau. En haut, la Vierge est couronnée par un ange et reçoit de son fils, avec une humble reconnaissance, le sceptre qui la fait désormais Reine du Ciel.

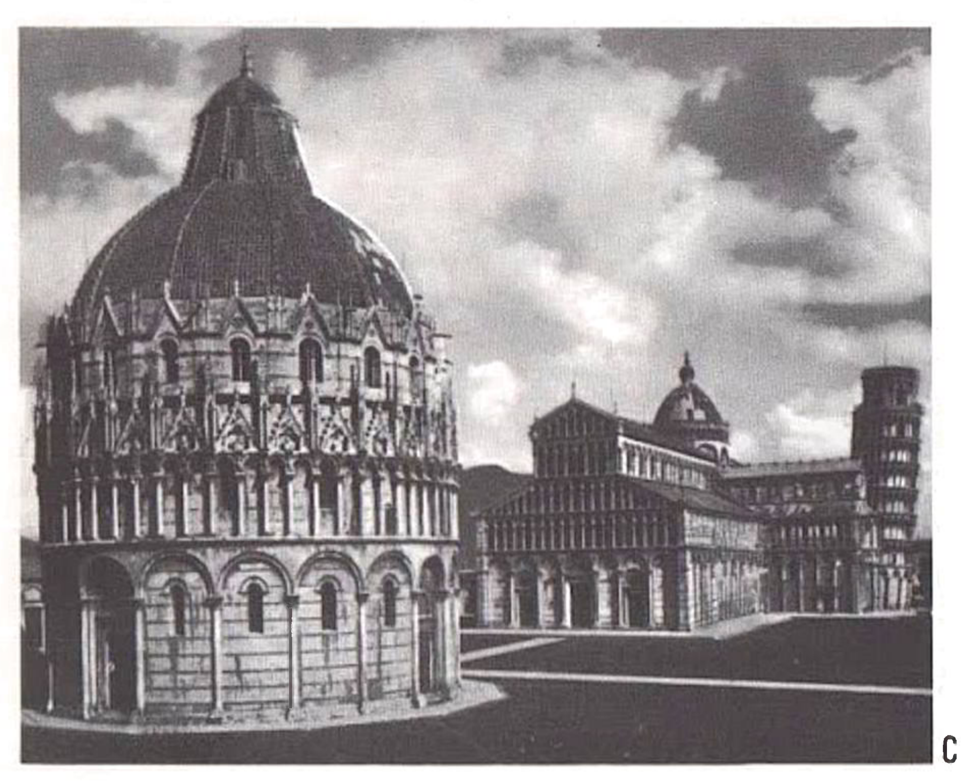
C / **Cathédrale de Strasbourg : la Synagogue.** Les artistes ont souvent représenté la Synagogue juive vaincue par l'Église chrétienne. La voici, un bandeau sur les yeux (pour rappeler qu'elle n'a pas su reconnaître en Jésus le Messie). Sa lance est brisée et sa main laisse tomber les tables de la Loi. (vers 1230).

D / **Le « Beau Dieu » d'Amiens.** Admirable de sérénité et de douceur, l'Évangile dans la main gauche, le « Beau Dieu », c'est-à-dire le Christ, enseigne et bénit. Il écrase deux reptiles, l'aspic et le basilic, qui représentent le péché et la mort. Cette statue s'adosse au trumeau de l'une des portes de la cathédrale (vers 1230).

E / **Naumbourg : Ekkehard et Uta.** Dans le chœur de l'église de Naumbourg, en Thuringe, on a la surprise de trouver une douzaine de magnifiques statues, non de personnages bibliques ou de saints, mais de laïques, bienfaiteurs de l'église. Voici, au côté de son mari, le comte Ekkehard, la comtesse Uta (vers 1260).


A

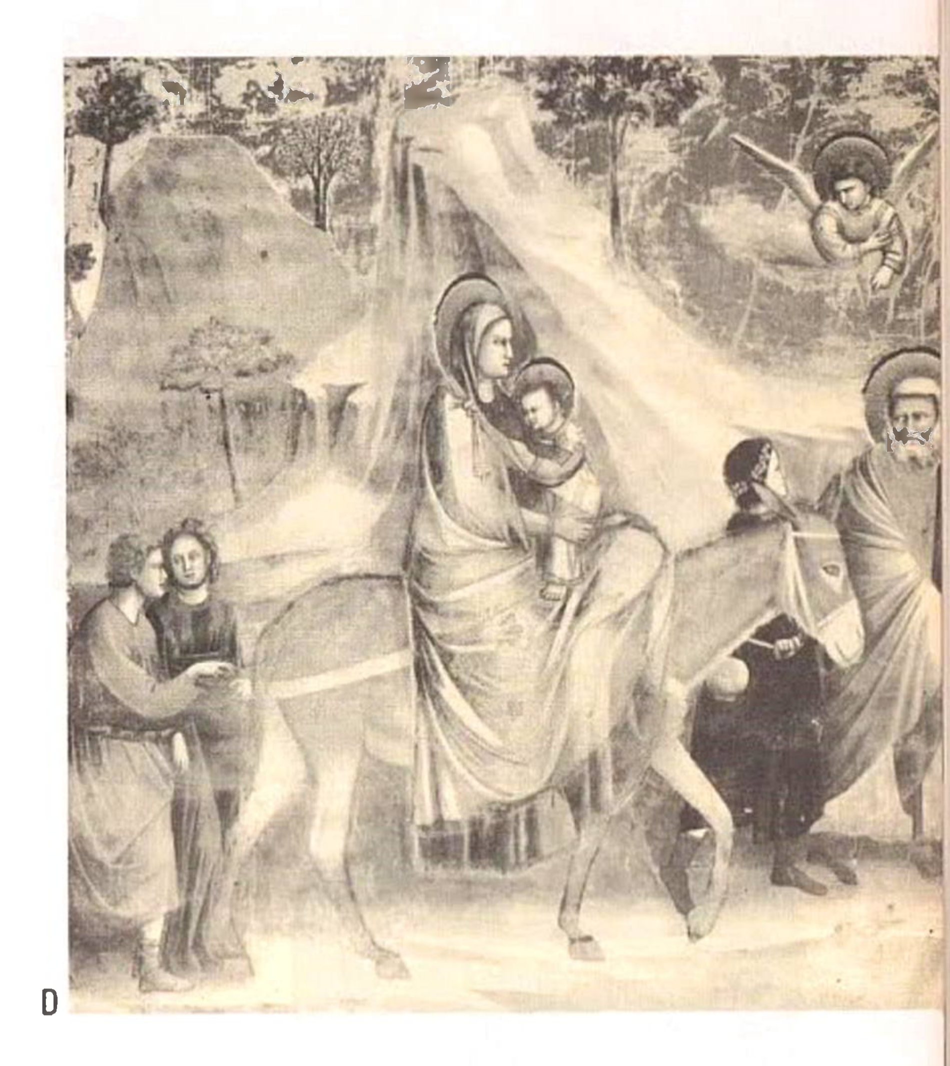

B


C

A / **Florence : le Palais de la Seigneurie.** Élevé en 1298, le Palais Vieux ou Palais de la Seigneurie est une austère forteresse, dominée par un haut donjon. Les fenêtres inférieures, placées très haut, sont fermées de barreaux énormes ; celles des étages supérieurs s'ouvrent plus largement.

B / **Nicola Pisano : chaire du baptistère de Pise.**

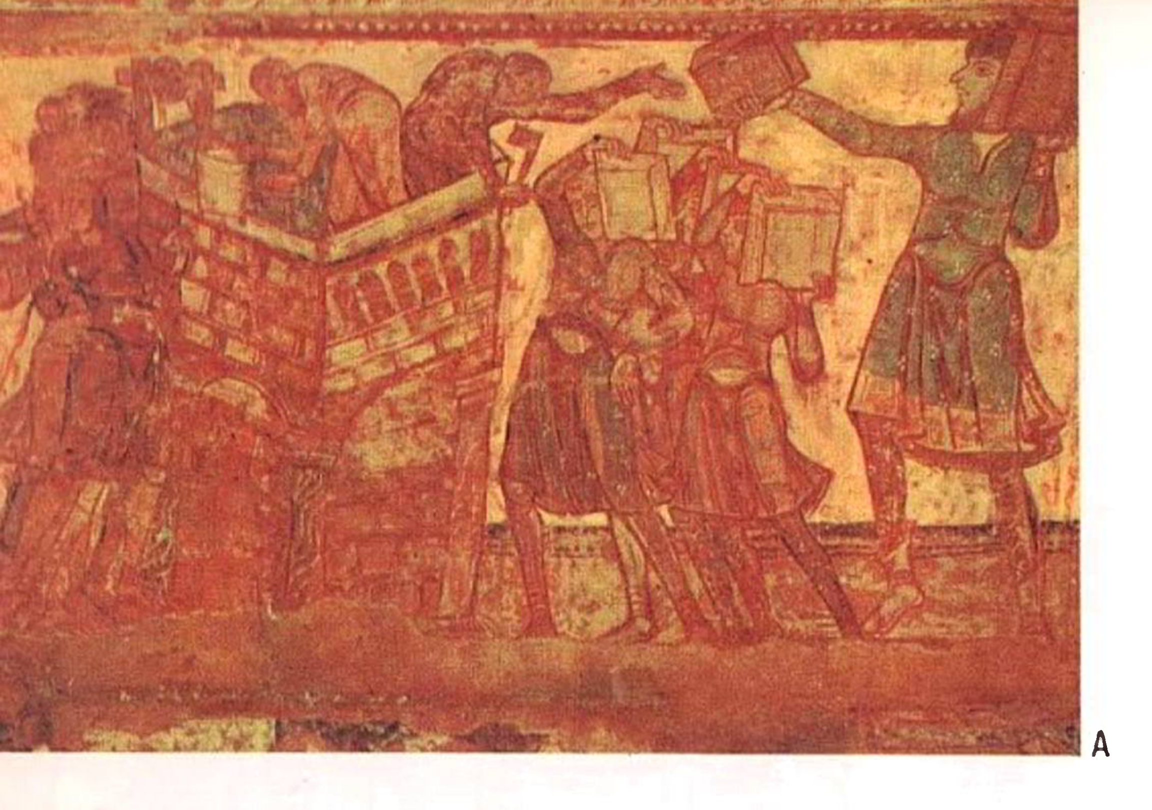
C / **Pise : le baptistère, la cathédrale, la Tour penchée.** La cathédrale de Pise (1063-1118) est en marbre blanc. Par-derrière et séparé d'elle, le campanile, c'est-à-dire le clocher (1174-1350) ; par-devant, le baptistère (1153-1280 env.) qui renferme la chaire de Nicola Pisano (1260). Déjà des sculpteurs lombards avaient, dans la seconde moitié du XIIe siècle, mêlé aux influences byzantines des influences romaines. Ce retour à l'Antiquité s'amplifia dans l'Italie du Sud, en Apulie sous l'influence de l'empereur Frédéric II : or Nicola venait d'Apulie.


D

D / **Giotto : la fuite en Égypte.** Chapelle de Santa-Maria-dell'Arena, à Padoue. L'une des trente-huit fresques où Giotto a raconté la vie de la Vierge et de Jésus-Christ. En haut, à droite, l'ange qui a ordonné à la Sainte Famille de fuir en Égypte pour éviter le Massacre des Innocents organisé par le roi de Judée, Hérode. En avant de l'âne, saint Joseph, reconnaissable à son nimbe, porte une fiasque de vin. La Vierge tient attaché à son cou, par une écharpe, l'Enfant Jésus. La composition, très simple, est harmonieuse et habile. Cette fresque date de 1300 environ. Dans la basilique d'Assise, Giotto a peint une autre série de fresques, consacrée à la vie de saint François. Giotto fut aussi architecte : il a élevé à Florence un campanile.

E / **Simone Martini : l'Annonciation.** Musée des Offices, Florence. Cette peinture n'est pas une fresque ; c'est une peinture sur panneau de bois, à décoration toute gothique, destinée à être placée sur un autel. Un ange vêtu de blanc, des fleurs à la main et la tête couronnée de fleurs, annonce à la Vierge, qui se détourne à demi comme pour cacher son émotion, qu'elle aura un fils. A terre, entre l'ange et la Vierge, de grands lis dans un vase. Délicatesse charmante, mais un peu maniérée. A droite et à gauche de la scène principale, une sainte et un saint par un collaborateur de l'artiste (vers 1330).


E



A



B

A / **Église de Saint-Savin : fresque.** Les fresques à la voûte de la nef de cette église poitevine datent du XIIe siècle. On voit les ouvriers s'affairant à la construction de la Tour de Babel.

B / **Une châsse.** Les châsses sont des reliquaires en forme d'église. Celle-ci, œuvre d'artistes limousins du XIIIe siècle, est décorée d'émaux.



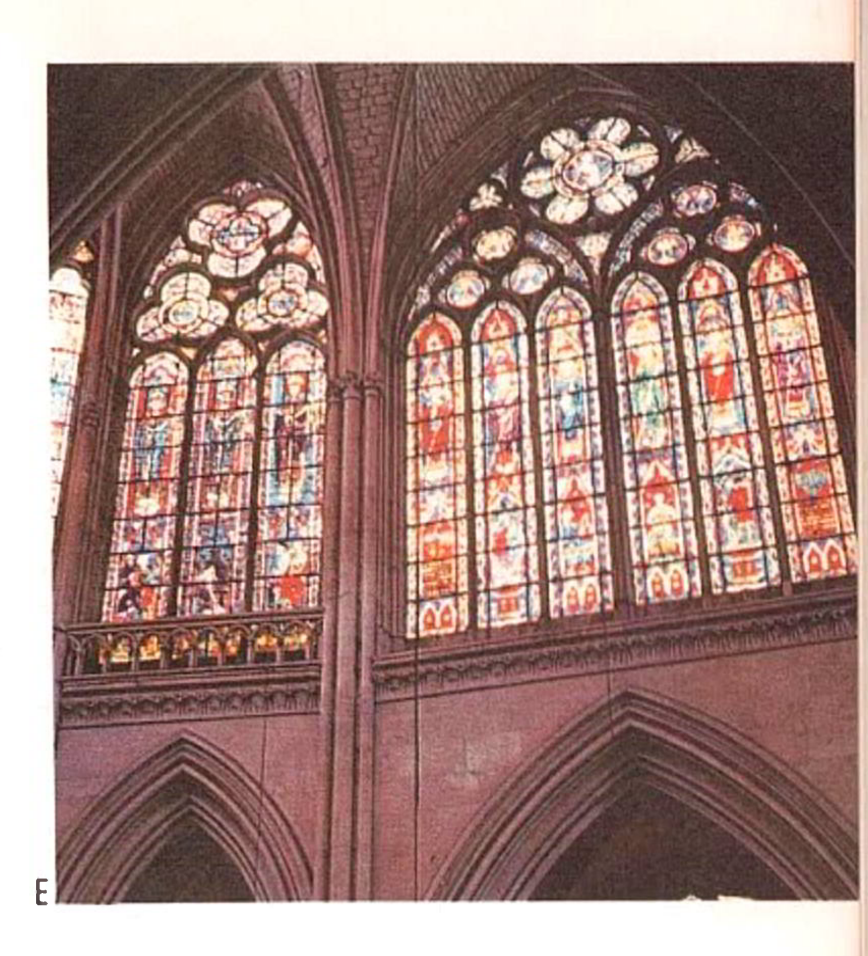




C



D



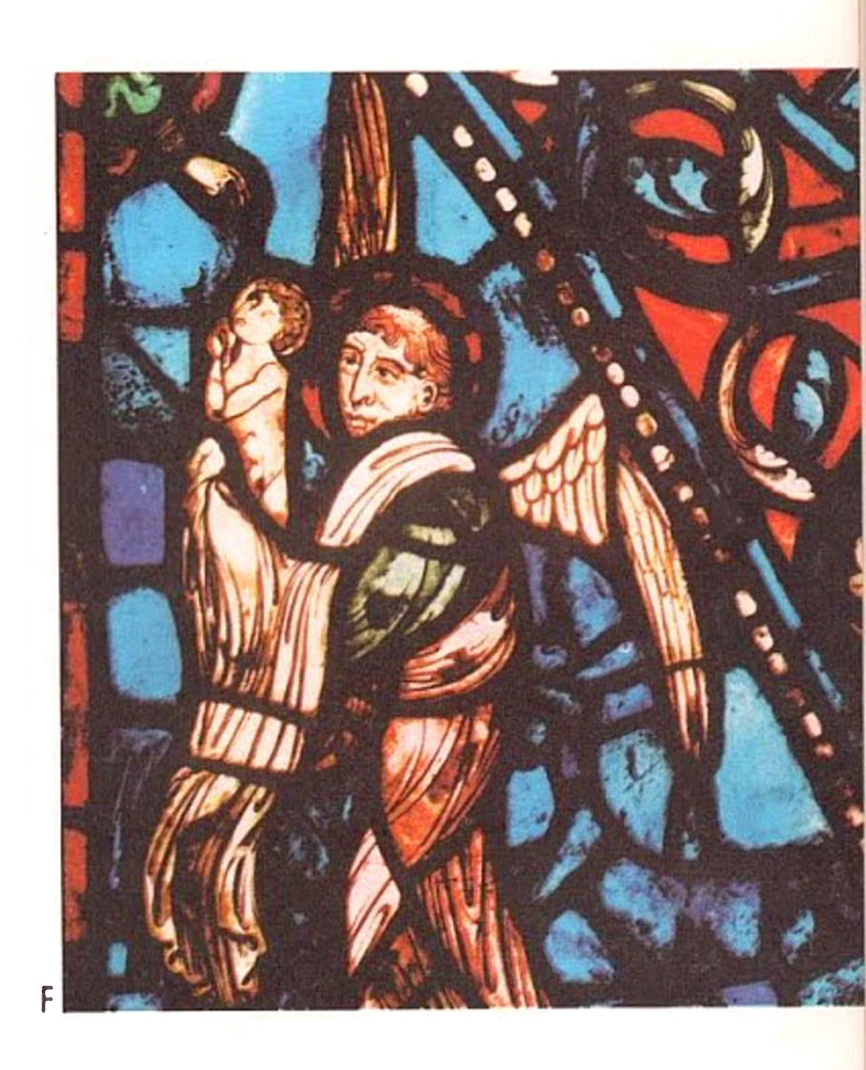
E

D / **Église Saint-Zénon à Vérone. Bas-relief de bronze : l'Annonciation.** Ce bas-relief est l'un de ceux qui sont appliqués sur le bois d'une porte de l'église. Il date du XI[e] siècle. Vous comparerez cette Annonciation à celle de Simone Martini (p. 345).

E / **Cathédrale du Mans : vitraux du chœur.** Au fur et à mesure que l'on va, les fenêtres hautes des cathédrales gothiques deviennent plus nombreuses et plus vastes ; les murs du chœur s'évident : aussi les vitraux prennent-ils plus d'ampleur. La limite sera atteinte à la Sainte-Chapelle (voir p. 317).

F / **Vitrail** (XIII[e] siècle). Un ange, au Jugement dernier, présente une âme à Dieu. L'âme est représentée sous la forme d'un petit enfant (voir gravure C, p. 277).

C / **Le couronnement de la Vierge.** Ivoire. Ce magnifique ivoire peint date de 1260 environ. Les ivoiriers les plus célèbres étaient ceux de Paris. Ils décoraient aussi des boîtes à bijoux, des miroirs, des jeux d'échecs.



F

Lexique

Abbé Chef d'un monastère.

Abdiquer Renoncer à la fonction qu'on exerce. Un roi qui abdique renonce à régner.

Absolu Exactement : à qui on a enlevé ses chaînes. Un souverain absolu est celui qui n'a de comptes à rendre à personne. De là le substantif *absolutisme*.

Administration Administrer c'est gérer les affaires *intérieures* de l'État. — Au sens étroit du terme, l'administration ne s'étend pas aux questions de finances et de justice. Aujourd'hui les préfets, les sous-préfets sont des fonctionnaires de l'administration ; ils dépendent du ministre de l'Intérieur. On appelle aussi administration l'ensemble des fonctionnaires employés dans tel ou tel service : on parlera ainsi de l'administration des Finances ou de celle des P. et T. — Quand les fonctionnaires locaux de l'administration ont très peu d'initiative et ne peuvent prendre aucune mesure importante sans l'autorisation du chef de l'État ou des ministres, on dit que l'administration est *centralisée :* en effet toutes les décisions sont prises au centre, c'est-à-dire dans la capitale.

Alphabet Ensemble des lettres qui servent à constituer les mots d'une langue.

Amulette Objet que l'on porte sur soi dans la croyance qu'il écartera les maladies et dangers de toutes sortes.

Anarchie État de trouble et de désordre.

Apogée Le point le plus élevé, le plus haut degré. On dira qu'à telle ou telle date un État a été à l'apogée de sa puissance.

Aristocratie (d'un mot grec qui signifie « les meilleurs »). Minorité composée de ceux qui se distinguent par leur haute naissance ou leur richesse. Un gouvernement aristocratique est celui où l'autorité appartient à cette minorité.

Armée permanente Armée qui n'est pas seulement réunie en temps de guerre mais qui est conservée aussi, plus ou moins nombreuse, en temps de paix.

Armoiries ou **Armes** Signes distinctifs que se choisissaient un noble, une ville, une famille, une corporation. Un noble plaçait ses armoiries sur son bouclier ou sur son étendard. Depuis le douzième siècle les armes des rois de France sont les *fleurs de lis.*

Art 1° L'ensemble des procédés qu'on emploie dans tel ou tel métier (ex. : l'art de bâtir, l'art d'enseigner, l'art militaire). 2° Dans un sens plus étroit, certains procédés que l'homme emploie pour exprimer ce qui lui paraît beau ou émouvant. L'architecture, la peinture, la sculpture, la musique sont les arts les plus importants. A côté d'elles, il y a les *arts mineurs* (c'est-à-dire moins importants) ou *arts décoratifs :* l'orfèvrerie, la tapisserie, la céramique (ou art de faire et de décorer de beaux vases).

Ascète Celui qui, par piété, mène une vie pénible et pratique des *mortifications*, c'est-à-dire inflige à son corps des souffrances volontaires (jeûnes fréquents, sommeil insuffisant, nourriture peu abondante et de mauvaise qualité, flagellation, etc.). De là le mot *ascétisme.*

Auréole Cercle dont les artistes entourent la tête de Dieu, de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints. L'auréole du Christ est toujours marquée d'une croix. — Le mot *nimbe* a le même sens que le mot auréole.

Autonomie (d'une province ou d'un pays conquis) Droit de s'administrer d'après ses propres lois.

Bas-relief Sculpture en faible saillie sur un fond (par opposition à une statue, qui est dégagée du fond et dont on peut faire le tour).

Bible Pour les Chrétiens, la Bible comprend deux ouvrages, l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Le mot « Testament » signifie dans ce cas particulier : alliance (de Dieu avec les hommes). L'Ancien Testament, écrit en hébreu, traite de l'histoire et de la religion des Hébreux (ou Israélites, ou Juifs) avant Jésus-Christ : c'est un livre sacré à la fois pour eux et pour les Chrétiens. Le Nouveau Testament, écrit en grec, parle de Jésus et des Apôtres. C'est un livre sacré pour les Chrétiens seulement. Il comprend plusieurs livres : les quatre *Évangiles* (selon saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean) qui racontent la vie et surtout les enseignements de Jésus-Christ ; les *Actes des Apôtres*, récit des premiers temps de l'Église chrétienne en Palestine, puis de la vie de saint Paul ; les *Épîtres*, c'est-à-dire les lettres de certains Apôtres, particulièrement saint Paul ; enfin l'*Apocalypse*, qui est le récit par saint Jean de ce que sera la fin du monde.

Blasphémer Tenir des propos outrageants pour la divinité.

Budget Tableau des recettes et des dépenses (d'un Etat, d'une commune, d'un particulier).

Bulle L'une des sortes de décrets publiés par les papes. Les bulles sont désignées par le premier mot (ou les premiers mots) de leur texte.

Canoniser (du mot grec « canon » qui signifie catalogue). Mettre au nombre des saints.

Chanoine Dignitaire de l'Église catholique dont la fonction consiste à réciter, dans le chœur, l'*office liturgique*, c'est-à-dire les prières du culte. L'ensemble des chanoines attachés à la même église constitue le *chapitre*. — Dans un couvent, le chapitre est l'assemblée des moines réunis sous la présidence de l'abbé pour délibérer. La salle où ils se réunissent s'appelle *salle capitulaire*.

Chrétien, Christ Voir Messie.

Chronique Récit historique, dans lequel l'auteur (ou *chroniqueur*) raconte les faits dans l'ordre chronologique, c'est-à-dire année par année. Voilà pourquoi certaines chroniques sont intitulées *Annales*.

Ciseler Sculpter une figure ou un ornement sur du métal.

Citoyen Habitant d'un pays admis à participer dans ce pays à la vie politique (par exemple à voter, à être élu à une Assemblée, à être magistrat).

Civilisation Tout ce qui caractérise la manière de vivre des habitants dans un certain pays à une époque donnée : vie matérielle et activité économique, littérature, arts, sciences, règles de morale, croyances religieuses. On parlera ainsi de la civilisation française au temps de saint Louis. On dira d'une civilisation qu'elle est plus avancée ou plus arriérée qu'une autre. Le mot *civilisation* peut ainsi s'opposer au mot *barbarie*.

Clergé L'ensemble de ceux qui, dans une Église, remplissent une fonction officielle et en particulier ont le droit de célébrer le culte. Les membres du clergé sont des *clercs* ou *ecclésiastiques*. Au clergé s'oppose la masse des *fidèles* qui sont des *laïcs*. D'abord laïcs, les moines firent ensuite partie du clergé.

Cloître Galerie couverte qui entoure la cour intérieure d'un monastère.

Code Recueil de lois.

Concile Assemblée d'ecclésiastiques réunis pour discuter de questions de théologie, de morale ou de discipline (voir ces mots). Parmi les plus importants avant 1328, on peut citer le premier concile œcuménique, tenu à Nicée en 325 (voir ci-dessus p. 158) et le concile de Latran tenu en 1215 à Rome (voir p. 274).

Constitution (politique) Loi qui fixe l'organisation politique d'un État, les attributions et le fonctionnement des différents organes du gouvernement et de l'administration, et les droits des citoyens.

Culte Ensemble des cérémonies dans une religion.

Cumul (de *titres*, de *fonctions*). Le fait d'en avoir plusieurs à la fois.

Délation Dénonciation.

Démocratie (d'un mot grec qui signifie : pouvoir du peuple). Gouvernement dans lequel aucune condition de naissance ou de richesse n'empêche un citoyen de remplir une fonction publique, s'il en a la capacité.

Despotisme, Dictature Le mot *despote* vient d'un mot grec qui désignait le maître ayant tous les droits sur ses esclaves. On sait, d'autre part, qu'à Rome le dictateur recevait des pouvoirs exceptionnels pour sauver la patrie. C'est pourquoi les deux termes despotisme et dictature ont à peu près le même sens et signifient un pouvoir absolu (voir ce mot).

Discipline ecclésiastique Ensemble des règlements qui concerne l'administration de l'Église : p. ex. la vie et le costume des clercs, la liturgie, la gestion des biens d'Église, l'organisation des tribunaux ecclésiastiques.

Document (d'un mot latin qui signifie : enseigner) Tout ce qui nous apporte des renseignements sur quelque chose. Le récit d'un contemporain de saint Louis, un portrait de saint Louis, le texte d'une loi promulguée par saint Louis, un poème écrit sous saint Louis : voilà des documents *écrits* ou *figurés*, qui serviront à composer une histoire du règne de saint Louis.

Dogme Doctrine religieuse que les membres d'une Église sont tenus de croire.

Droit Ensemble des lois d'après lesquelles sont régis les habitants d'un pays. On distingue le *droit public* ou *institutions politiques* qui fixe la façon dont les habitants sont gouvernés et administrés, et le *droit privé* qui règle les rapports des citoyens entre eux. Une loi sur les rapports entre locataires et propriétaires ressortit au droit privé ; une loi sur la manière dont les citoyens doivent voter aux élections ressortit au droit public. — Le substantif *droit* peut encore signifier : impôt ou taxe, c'est-à-dire somme levée par le Gouvernement pour subvenir aux dépenses de l'État. On parlera du droit sur les successions, c'est-à-dire de l'impôt levé sur la fortune des personnes qui viennent de mourir.

Dynastie Série de souverains appartenant à la même famille.

Ecclésiastique Voir *Clergé*.

Économique (activité) L'activité économique d'un pays à une certaine date est marquée par le développement, à cette date, de son agriculture, de son industrie et de son commerce.

Église Écrit avec une majuscule, ce mot signifie l'ensemble des fidèles d'une religion (l'Église catholique désigne l'ensemble des catholiques). — Écrit avec une minuscule, il désigne le local où les fidèles se réunissent pour assister au culte.

Église orthodoxe Cette expression désigne l'Église officielle de l'Empire byzantin et des peuples qui reconnaissaient l'autorité religieuse du patriarche de Constantinople (Bulgares, Serbes, Russes). On a vu comment en 1054 le légat du pape et le patriarche s'excommunièrent mutuellement (voir p. 267). La rupture devint complète après la prise de Constantinople par les Croisés en 1204, quand les « Latins » eurent pillé les églises de la ville, dérobé de nombreuses reliques, remplacé le clergé grec par un clergé latin et célébré à Sainte-Sophie la liturgie en usage dans l'Europe occidentale.

Émail Vernis vitreux que l'on place sur une plaque de métal pour la colorer. Pour incorporer l'émail à la plaque, on fait cuire celle-ci dans un four.

Émigration Acte de celui qui quitte son pays pour aller s'établir dans un autre.

Ère Point de départ d'une succession d'années quand il s'agit de dater les événements. Chez les Grecs, ce point de départ était la célébration des Jeux Olympiques de 776 avant Jésus-Christ; les jeux se renouvelant tous les quatre ans, une *Olympiade* était un espace de quatre années. — Chez les Romains, le point de départ était la fondation de Rome en 753. — Chez les chrétiens, c'est, depuis Charlemagne, la naissance de Jésus-Christ. — Chez les musulmans, c'est l'année où Mahomet s'enfuit de La Mecque pour se réfugier à Médine (622); mais l'année musulmane est plus courte que la nôtre, car les mois y ont alternativement 29 et 30 jours.

État, Nation Un *État* est un territoire dont les habitants sont soumis à un même gouvernement. Le mot a ainsi un sens politique. Une *Nation* est un groupement d'hommes ayant en commun un ensemble de souvenirs et d'aspirations, ce qui leur donne le désir de vivre ensemble. Ils sont unis par ce qu'on appelle le *sentiment national*. En 1914, il n'y avait pas, comme aujourd'hui, d'État polonais; les Polonais qui vivaient en Europe étaient dispersés entre les États allemand, austro-hongrois et russe. Pourtant il y avait une nation polonaise. L'idéal est que la Nation et l'État coïncident, comme c'est le cas en France.

Évangile (d'un mot grec qui signifie « la bonne nouvelle »; sous-entendu: que Jésus-Christ est venu sauver les hommes). *Prêcher l'Évangile* c'est prêcher la doctrine chrétienne. — Puis on appela Évangiles les quatre livres du Nouveau Testament qui racontent comment Jésus prêcha « la bonne nouvelle ».

Fanatisme attachement obstiné à une opinion, avec le désir d'imposer celle-ci aux autres gens, même par la force. Le mot *intolérance* a à peu près le même sens.

Fresque Peinture exécutée non sur un morceau de toile, mais sur un mur couvert au préalable d'un enduit spécial.

Frise Série de bas-reliefs (voir ce mot) disposé en file.

Funérailles Cérémonies qui se déroulent à l'occasion de la mort de quelqu'un.

Gouvernement Gouverner c'est diriger un Etat; c'est gérer d'une part les affaires intérieures (on dit aussi la *politique intérieure*): maintien de l'ordre, administration, justice, finances, organisation militaire, etc., — d'autre part les affaires extérieures (on dit aussi la *politique extérieure*), c'est-à-dire les rapports avec les États étrangers. En fait, on entend généralement par gouvernement les mesures de politique intérieure; dans ce sens on parlera du gouvernement de Charlemagne ou de celui de saint Louis. — Le mot gouvernement signifie aussi l'ensemble des personnes qui gouvernent. Dans la France d'aujourd'hui le gouvernement est aux mains du président de la République et des ministres. — Enfin le mot gouvernement peut aussi indiquer la manière dont un État est organisé. On parlera d'un *gouvernement monarchique* (dans ce cas le pouvoir est confié à une seule personne, quel que soit le titre qu'elle porte: empereur, roi, dictateur, etc.) ou d'un *gouvernement républicain* (le pouvoir y est confié à plusieurs personnes). A son tour un gouvernement républicain peut être soit *aristocratique*, soit *démocratique*. (Voir les mots *Aristocratie* et *Démocratie*). Dans ce sens, le mot gouvernement est souvent remplacé par le mot *régime*. On parlera d'un régime aristocratique, du régime féodal.

Guerre civile Guerre entre citoyens d'un même pays.

Guerre servile Guerre faite par des esclaves révoltés (le mot esclaves se dit en latin *servi*).

Hérésie Doctrine qui s'oppose aux croyances officielles d'une Église. Celui qui professe une hérésie est un *hérétique*.

Inscription Ce qui est écrit sur un objet en pierre, en métal, en bois ou en étoffe (par ex. sur un monument, sur la base d'une statue, sur une médaille).

Laïcs Voir *Clergé*.

Légende Ce mot a deux sens: 1° récit plus ou moins inventé qui s'éloigne de la réalité; 2° texte placé sous une gravure et qui en donne l'explication.

Libation Offrande liquide (vin, lait), en l'honneur d'une divinité.

Littérature Ensemble des œuvres des grands écrivains dans un certain pays ou à un certain moment. On dira: la littérature française, la littérature allemande; ou bien: la littérature du XIIe siècle en Europe.

Liturgie Ensemble des cérémonies, des prières, des prédications, des chants par lesquels les fidèles réunis rendent un culte à leur Dieu. Chaque Église a sa liturgie.

Magie Ensemble de procédés cherchant à produire des effets surnaturels (apparition de démons, guérisons subites, mort subite).

Mécène Se dit de quelqu'un qui protège les écrivains et les artistes à la manière de *Mécène*, ami de Virgile et d'Horace au temps de l'empereur romain Auguste.

Messie (d'un mot hébreu qui signifie: *oint*, c'est-à-dire qui a été sacré roi par une *onction* d'huile sainte). Certains prophètes hébreux avaient annoncé la venue d'un Messie qui établirait la justice et la paix. — Le mot *Christ* n'est que la traduction en grec du mot Messie. — Le mot *Chrétien* vient du mot Christ et désigne celui qui croit que Jésus est le Christ, c'est-à-dire le Messie.

Miniature Ce mot désigne, dans un sens très large, toute illustration qui orne un manuscrit. On dit aussi *enluminure*.

Moine (d'un mot grec qui veut dire : seul). Personnage qui s'est retiré de la société pour mener une vie plus religieuse. Le mot *ermite* (venu d'un mot grec qui signifie : désert) a le même sens. Les premiers moines furent donc des « solitaires »; mais bientôt ils se groupèrent

en *communautés* qui habitaient un *monastère* (ou *couvent*). A la tête de la communauté est un *abbé*.

Monopole Droit exclusif accordé à quelqu'un de se livrer à une certaine sorte d'activité. On dira que l'État se réserve le monopole de la fabrication des allumettes.

Morale Ensemble de règles qui indiquent ce qu'il faut faire pour vivre honnêtement, réaliser le bien et éviter le mal.

Mosaïque Ensemble de petits cubes, diversement colorés, qui par leur rapprochement, donnent un dessin.

Nation Voir *État*.

Nimbe Voir *Auréole*.

Offrande Don que les fidèles font à une divinité.

Ordre religieux Association d'hommes ou de femmes qui ont prêté les trois vœux solennels de célibat, de pauvreté et d'obéissance (Bénédictins, Franciscains, Dominicains, etc.).

Orfèvrerie Art de travailler les métaux précieux (par ex. l'or et l'argent) pour en faire des objets de luxe. — Le mot peut aussi désigner les objets eux-mêmes : l'orfèvrerie française au XII[e] siècle.

Politique Art de diriger un État. Un *homme politique* est celui qui prend part à la direction de l'État ou, comme on dit aussi, aux *affaires publiques*. Sur le sens des mots politique extérieure et politique intérieure, voir: *Gouvernement*. — Le mot politique signifie aussi les principes d'après lesquels un homme politique dirige l'État: le fondement de la politique de saint Louis était la foi chrétienne et l'amour de la justice.

Prélat Haut dignitaire de l'Église catholique (évêque, archevêque ou cardinal).

Prêtre Homme attaché au culte d'une divinité.

Régime (politique) Manière dont un État est organisé. Voir les dernières lignes de l'article: *Gouvernement*.

Rite Acte qui fait partie d'une cérémonie (en général religieuse).

Sacerdoce Autorité religieuse au nom de laquelle un prêtre célèbre le culte. Elle lui est conférée par le *sacrement de l'ordre* ou *ordination*. — Le mot peut désigner aussi les évêques et les prêtres par opposition aux laics.

Sacrifice Offrande faite à une divinité : p. ex. une libation, ou la mise à mort d'un animal.

Sceau Cachet que l'on applique au bas d'un document important. C'est comme une signature qui montre que le document est *authentique* c'est-à-dire qu'il n'est pas faux. L'État, comme les particuliers, avait ses sceaux. Le ministre de la Justice porte encore le titre de *Garde des Sceaux*.

Sculpter Travailler une certaine matière (bois, pierre, bronze, ivoire) pour en faire une figure ou un ornement.

Sorcellerie Ensemble de procédés par lesquels un être humain essaie d'entrer en rapports avec des êtres surnaturels malfaisants, appelés démons (les sorciers croient à l'existence des démons).

Stuc Enduit que l'on étend sur des murs pour leur donner l'apparence du marbre. Le stuc est formé d'un mélange de chaux et de poussière de marbre.

Suprématie Domination (du mot latin : *supremus* qui signifie : qui est au-dessus).

Technique (subst. féminin) Ensemble de procédés dont on se sert pour effectuer un certain travail. Tous les métiers ont ainsi leur technique : il y a une technique de la métallurgie, une technique de l'élevage du ver à soie, une technique de la peinture. — Le mot technique peut aussi être un adjectif : on dira que l'emploi d'une certaine machine à amené un *progrès technique* dans la métallurgie.

Temple Édifice élevé en l'honneur d'une divinité et qui sert au culte de cette divinité. Chez les Grecs et les Romains, les fidèles n'entraient pas dans le temple.

Théologie Exactement : science de Dieu. On appelle ainsi la science qui étudie les dogmes.

Tradition Exactement : la transmission orale (de bouche à oreille) de faits ou de croyances qui n'ont pas été mis par écrit. — Écrit avec une majuscule, le mot Tradition désigne l'ensemble des faits et des dogmes que, dans l'Église catholique, le fidèle est tenu d'accepter quoiqu'on ne les trouve pas mentionnés clairement dans la Bible. L'église, gardienne de la Tradition, garantit leur vérité.

Table des matières

Imprimé en France par l'Imprimerie GEORGES LANG - Paris
12-21-0647.03. Dépôt légal n° 4378 - 2e trimestre 1966.

RÉFÉRENCES PHOTOGRAPHIQUES

TABLE DES DISQUES



ENCYCLOPÉDIE SONORE

Extrait de : **L'Art au siècle d'Auguste**, Clairefontaine éd. p. 84

A. Dupont - Sommer, **Aperçus sur les manuscrits de la Mer Morte**, Maisonneuve éd. p. 111

A. Godard, **L'art de l'Iran**, Arthaud éd. p. 80

P. Grimal, **La civilisation romaine**, Arthaud éd. p. 29

BRODARD ET TAUPIN
RELIURE
Imprimé en France
par SCHMIT - Paris
2 64